LE

DEVXIESME VOLVME DES MEDITATIONS HISTORIQVES.

De M. PHILIPPE CAMERARIVS *Docte Iurisconsulte, & Conseillier au Senat de Nuremberg, ville Imperiale.*

Le contenu duquel se void apres la Preface.

Qui mesle le plaisir auec l'vtilité,
Des sinceres lecteurs loüange a merité.



A LYON,
POVR ANTHOINE DE HARSY,
cIↃ. IↃ. cIII.
Auec Priuilege du Roy.

A IAQVES ESPRINCHARD, SEIGNEVR DV PLOM, S. G. S.

MONSIEUR, L'amitié que vous auez traitee en vostre voyage d'Alemagne auec monsieur Geuder m'occasionne de vous presenter ce deuxiesme volume des Meditations historiques du docteur Camerarius. Ie suis entre vous deux, tenãt l'vn de la main droite & l'autre de la gauche, pour faire vn cercle tresagreable: puis qu'ainsi est que lui & vous m'auez accepté pour tiers en vostre amitié. Ceux qui discourent de telle vertu, pensent qu'entre deux à peine se trouue place pour vn autre, & que telles lignes sont trop subtiles: brief qu'au throne de l'amitié n'y a place que pour deux. Qu'ils en pensent & escriuent ce que bon leur semblera, i'ay l'experience pour moy, qui me suffit pour le present. Vostre agreable demeure pres de moy, par vn long temps, nos deuis en presence & par lettres, le rapport de nos esprits en diuerses conceptions, me reuienent maintesfois au deuant. Ce qu'auez desia donné au public sur l'histoire Auguste, & sur celle des Turcs, me dit que cest entremets que ie vous offre ne desplaira ni à vous ni à vos semblables. Nous auons des vacations serieuses & plus necessaires: mais ie vous confesse que les merueilles que i'ai veuës depuis neuf mois m'auoyent tellement esbloui, que ie n'ai peu me rendre mieux à moy mesme qu'en

ac heuant la version de cest œuure, plaisant & profitable, à mon auis. Ie vous en ay fait feste. Vous m'auez acouragé de le poursuiure, ce que i'ay prins pour commandement: & ie ne doute point que pour l'amour du premier & deuxiesme ouurier vous n'y passiez quelques heures de relais, que les autres perdent aux exercices de vanité. Ia n'est besoin vous peindre le tableau de l'histoire, ni vous recommander ce recueil qui marche enuironné de louange: moins encores vous detenir par long propos qui m'insinue en vostre bienvueillance. Vous m'estes vn theatre assez spacieux: & si ce petit effort vous plait, ce me sera matiere de ioye, & secrette exhortation à paracheuer quelque autre piece agreable à vos yeux & vtile à nos François, qui se delectent aux histoires anciennes & modernes. De S. Geruais, en vostre estude, ce premier iour de Septembre CIↃ IↃCIII.

SOMMAIRE DV CONTENV EN CE SECOND VOLVME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIESME.

tuss-

LIVRE QVATRIESME.

LIVRE CINQVIESME.

LE DEVXIESME VOLVME DES MEDITATIONS HISTORIQVES.

Distingué en Cinq liures.

LE PREMIER LIVRE.

CHAPITRE I.

La pureté & sainctété du cœur, & la chasteté du corps, agree tant à Dieu qu'aux hommes, au faict de la Religion & en tous autres afaires.

IL est aisé de recueillir de plusieurs endroits des Escritures Sainctes beaucoup de beaux exemples & tesmoignages à la louange de chasteté & pureté tant de corps que d'esprit, vertu du rang des principales, & agreable à Dieu, comme procedante aussi du Sainct Esprit, & cherie d'icelui. Ces tesmoignages & exemples ne peuuent ni ne doyuent estre inconus aux pures & sainctes ames. Entre autres celui de Ioseph, treschaste ieune homme, fils du Patriarche Iacob, est memorable : lors qu'il fust si chaudement sollicité & poursuiui par ceste impudique femme de Potiphar. Il nous est represente par Philon Iuif parlant à l'effrontee Egyptienne, la redarguant par raisons puisees des sources de pieté & de sainctété, s'estudiant de la destourner de son infame intention en ces termes: » Vous ne sçauriez me persuader de reconoistre ainsi » les biens que i'ay receus de mon maistre, lequel d'esclaue & estranger » que i'estois m'a mis en condition franche, & fait iouyssant des priuile» ges du pays, & m'a traité liberalement. Ferois-ie, seruiteur que ie suis, » vn tel tort à mon Seigneur, tort qu'il ne faudroit pas mesmes faire à vn » prisonnier ni à vn barbare ? De quel œil oserois-ie le regarder apres

auoir commis vne si horrible meschanceté? La conscience me bourrelleroit au dedans, me contraindroit d'aller la teste baissee, quand il n'y auroit nul autre tesmoin contre moy. Et n'y en aura-il point? Il y en a, voire en tresgrand nombre, qui ne pourroyent se contenir. Mais encores que nul homme que moy n'en sceust rien, ou ne l'osast descouurir, ie me deceleroy moy mesme par la couleur de mon visage, par ma contenance & parole, qui tireroyent en auant ma conscience. Presuposez que nul ne nous voye ni accuse, deuons nous point reuerer & redouter la iustice de Dieu, laquelle contemple toutes choses & en donne sentence? Telle est la prosopopæe ou representation de personne faite par Philon.

Ainsi donc ce ieune homme, craignant le vrai Dieu, est recommandé à bon droit de ce que par l'instinct du S. Esprit, & non d'vn mouuement humain, il a contregardé son honneur si nettement, & par tel moyen a voulu se maintenir en la grace de Dieu, garantir sa conscience & preseruer à soy & aux siens vne reputation vrayement bonne. En quoy il differe grandement d'auec Hippolyte fils de Theseus, lequel ayant iuré à Phedra sa belle mere de faire ce qu'elle demanderoit, ne voulut puis apres consentir à l'inceste execrable, qu'elle sollicitoit. Car la continence d'Hippolyte, abhorrant vn tel crime, ne procedoit pas de la conoissance & reuerence du vrai Dieu, ni de l'instinct de l'esprit de sanctification, mais d'vn mouuement de la raison retenue & arrestee par le toutpuissant, lequel ne veut permettre que les confusions soyent perpetuelles entre les infideles. C'est donques toute autre chose de mortifier les desbauches de la chair par l'esprit de sanctification, que de brider la furie des passions par le moyen de la raison cõtenue en arrest par vne efficace secrette d'enhaut. Il s'est troué des sages entre les payens, qui ont eu quelque (mais telle quelle) conoissance de leur deuoir, & guidez par raison humaine vn peu moins tenebreuse, ont veu la turpitude des vices, & s'en sont tirez arriere. A ceste cause ont ils voulu qu'en leurs seruices & ceremonies, quoy que ridicules, lon lauast les mains, item que chascun eust & maintint son cœur net. Dont est procedee ceste sentence notable: Il n'est seant à l'homme de bien, ni à Dieu, de receuoir les presens d'vn meschant. A cela regardoit Plaute introduisant quelqu'vn qui dit, Ces malheureux se font acroire qu'ils pourront apaiser Iupiter par riches & grasses offrandes. Mais c'est tẽps & argent perdu pour eux, pource que la supplication des periures lui desplait. L'homme de bien recourant aux dieux obtiendra bien plustost grace, que le meschant. C'est ce dont i'auerti vous autres gens de bien, qui passez vos iours en pieté & droiture: soyez soigneux gardiens de ces vertus, afin qu'au bout vous iouissiez de plaisir & contentement. Porphyre obserue le mesme, disant; Le sage conoit pour certain, que les malins esprits prenent plaisir aux sacrifices des bestes, & en icelles predisent l'auenir: mais que les dieux n'ont besoin de telles offrandes, veu qu'ils regardent les pensees & œuures de ceux qui les adorent, estimans

En la Comedie intitulee Rudens.

Au traité des sacrifices.

» ſtimans que quiconque iuge d'eux & de toutes choſes comme il apar-
» tient,leur fait vn treſgrand ſacrifice.De fait l'ame pure,& l'eſprit afran-
» chi de troubles,eſt vne graiſſe & agreable offrande aux Dieux.Theodo-
ret a rapporté pluſieurs autres ſentences à ce propos, recueillies du
» meſme Porphyre & de Theophraſte. Platon diſoit auſſi qu'il cõuenoit
» à l'homme de bien de vaquer aux ſacrifices,& ſe trouuer à la celebratiõ
du ſeruice diuin:mais que le meſchant perdoit tout le temps qu'il em-
ployoit en tels exercices. Ce que Mercure Triſmegiſte n'a pas oublié,
» fermant ſon diſcours intitulé Aſclepius,par ces mots,Les encens & par
» fums treſagreables à Dieu ſont les actions de graces que les hommes
» lui rendent,en diſant,Nous te remercions,&c.

Au 10. diſcours, où il parle des oracles.

Ch.15.

Mais les enſeignemens de l'Eſcriture Saincte enflamment d'auanta-
ge la penſee en l'amour de pieté & de chaſteté : teſmoins ceux du Roy
Salomon, qui en peu de paroles comprend beaucoup de choſes en ſes
» prouerbes. Le ſacrifice des meſchans, dit-il, eſt abomination : com-
» bien plus s'ils l'apportent auec intention meſchante ? Lactance dit
» Chreſtiennement,que le peché procede de la penſee, laquelle embraſ-
» ſe la douceur imaginaire d'vne volupté deſmeſuree. Que là giſt le
» crime & l'offenſe. Car encores que le corps ne ſoit ſouillé, la per-
» ſonne ne peut eſtre nommee chaſte, ſi l'ame eſt corrompue: ni la
» pureté ne peut ſembler entiere, quand l'infame deſir a taché la
» conſcience. Pourtant eſt ſaincte l'admonition d'vn aucteur inconu,
en ces vers :

Chap. 21. v.27.

Laue,ſoigneux,les ordures de l'ame,
Comme tu fais ſouuent celles du corps.
Ainſi laué, le mal fuira dehors,
Et tu viuras loin de peur & diffame.

Pour ceſte cauſe les anciens auoyent introduit la couſtume d'vſer
de lauemens en leurs ceremonies, dequoy le docteur Peucer diſcourt
en ſon beau Commentaire des diuerſes ſortes de deuinations. Cela ſe
void en vn fort ancien tableau de marbre à Naples chez Adrian de Gu
lielme,où ſont des ſacrifians ſur vn autel rõd,& le preſtre tout debout,
lequel laue ſes mains de l'eau que lui verſe d'vn vaſe certaine fille qui a
des aiſles au dos. Ariſteas dit que les LXXII. interpretes vaquans en
Egypte,par le cõmandement de Ptolemee Philadelphe,à la tranſlation
des liures de Moyſe d'Hebrieu en Grec, venoyẽt tous les iours de grãd
matin faire la reuerence au Roy, puis s'en retournoyent en leur logis,
où ils lauoyent leurs mains ſelon la couſtume des Iuifs, & apres auoir
fait leurs prieres à Dieu, pourſuyuoyent leur lecture & interpretation.
Enquis pourquoy ils prioyent apres auoir laué leurs mains, reſpondi-
rent, qu'ils pratiquoyent telle ceremonie pour ſigne & teſmoignage
qu'ils n'auoyent commis aucune meſchanceté; d'autãt que tous efforts
& œuures d'homme ſe deſpeſchent & expedient à l'aide des mains.Voi
la comme ils rapportoyent proprement & ſainctement toutes choſes
à iuſtice. Le meſme aduertiſſement nous eſt repreſenté au deuis de

Au 7. liu. intitulé de la Hieroſcopie, ch.8.

Au chap. 11. Sophar Naamathite auecques Iob, lequel il exhorte d'estédre ses mains à Dieu. Pourquoy cela? D'autant qu'il nous est impossible en l'infirmité presente de monter au ciel, nous auons besoin de quelque aide & marque exterieure, qui tesmoigne par dehors ce qui est caché au dedans. Nostre ame ne se peut voir: mais si nous prions sans feintise, estās comme esleuez en nos pensees par dessus les cieux, nous comparoissons deuant Dieu, pour lui descouurir nos affections & descharger nos cœurs en sa presence. Cela est inuisible: mais en estendant les mains nous declairons que nous tendons & recourons à vn seul Dieu: pour ceste cause ceste ceremonie signifie en l'Escriture Saincte l'oraison adressee à Dieu. Non que ce soit le tout ou la principale partie: car les hypocrites estendent soigneusemēt les bras & les mains: ils semblent tout de feu, & diroit on qu'ils veulent manger le crucefix, comme dit leur prouerbe, ou qu'ils veulent arracher & attirer à eux celui qui void leur impieté ridicule, & auquel ils font gerbe de paille. Il faut donc que ceste contenance procede d'vn cœur sincere: comme aussi l'Escriture Saincte le requiert ainsi: & ceste sentence excellente y est ramentue, Qu'il conuient preparer & esleuer le cœur: ce que plusieurs saincts personnages ont remarqué sur le passage de Iob que nous venons d'alleguer. Ils obseruent le mesme sur le pseaume LXXIII. où le prophete fait mention tout au commencement, de ceux qui sont droits de cœur. Il ne parle point de la pureté de la bouche, ni des mains, ni du corps: afin de couper broche aux hypocrites, qui font grand estat de leurs lauemens exterieurs, mesmes en fait de religion, comme les Iuifs & autres infideles: ains s'arreste seulement aux droits de cœur. Non pas que la netteté des mains n'apartiene à l'homme craignant Dieu, comme aussi elle est requise de lui en d'autres passages: mais celle du cœur marche deuant, & est la source de la pureté des actions exterieures: outre que ces ceremonies esquelles Dauid & les autres fideles s'exerçoyent auant la venue de Iesus Christ, estoyent vne partie de la pædagogie de la Loy.

Pseau. 24. & 26.

Or d'autant que nous auons dit au premier volume, que les Magiciens, pour seduire auec plus d'efficace les ignorans, sous pretexte de pieté & de chasteté, faignent aimer les ieunes enfans qui ne sont encore nullement corrompus: pour faire acroire aussi qu'eux sont esprits purs, & pour descrier le S. mariage, comme si la conionction du mari & de la femme, legitimement institué pour la procreation des enfans, estoit vne pollution, l'esprit de Dieu ayant dit tout le contraire: il m'a semblé bon d'adiouster quelque chose à ce discours la. Combien que i'aprouue ce que dit I. VVier, qu'il ne se peut faire naturellement, comme aussi la philosophie y cōtredit, que les esprits desnuez de corps soyent espris de l'amour des femmes, ou ayent peu estre engendrez d'eux par moyens naturels, veu que la generation a sa source & les ruisseaux de conuoitise: tellement que les effects cessent quand la cause cesse: si est ce qu'il ne faut pas nier que ceste inspection & recerche d'enfans

Liu. I. ch. I.

Au 13. ch. de l'epistr. aux Hebr. v. 4.

Liu. 3. c. 23. de l'imposture des diables.

sans non corrompus ne soit encores fort vsitee (comme elle a esté iadis) en diuers endroits entre les profanes; & que le diable ne s'en monstre conuoiteux, non qu'il prene plaisir à chasteté (lui qui est esprit immonde) mais afin de polluer & profaner ces petites ames chastes & innocentes, à comparaison des autres, afin de les disposer & aproprier à ce qu'il pretend faire: leur aage simple & abesti estant prins es pieges de ce malheureux imposteur, deuant qu'auoir peu sçauoir que c'est pour s'en donner garde, comme Peucer le monstre doctement en son commentaire des deuinations. Quant à la question de la copulation des malins esprits, en forme d'Incube ou de Succube, Sainct Augustin en dit ses mots: Le peché passe de l'homme en l'homme, non pas du diable en vn diable: pource que l'homme naist de l'homme, non pas le diable d'vn autre diable. Car l'ange qui par sa reuolte est deuenu diable, est cheu auec les autres anges Apostats, & tous ces esprits qui sont diables maintenant, & que nous appellons mauuais anges, se sont reuoltez tous ensemble. I'auois dit aussi, apres Chrysostome, que les ames de ceux qui souffrent iniure, & qui gemissent sous la croix, sont fortes & puissantes: maintenant i'y adiouste vne sentence de S. Ambroise. Quoy que l'on me presse (dit-il) ie n'ai pas aprins de contraster: ie pourrai bien me douloir, pleurer, gemir: mes larmes sont mes armes cõtre les armes, les gensd'armes, les Goths. Ce sont les defenses des pasteurs de l'Eglise, ni ne puis autrement faire teste. L'Inuocation du Nom de Dieu est la seure defense des gens de bien: tesmoins ces vers:

Au 5. liu. ch. 7.

Contre Iulian, ch. 9.

En la harangue contre Auxence.

La priere est au vrai fidele
Pour espee & seure rondelle.
Les Saincts se couurent d'oraison.
Par elle ils rangent à raison
Les tyrans, & sans sang espandre
Font aux meschans les ames rendre.
La priere amortit les feux
Du cruel manoir Stygieux;
L'esprit d'erreur au loin dechasse,
A tous dangers donne la chasse,
Des maux alentit la rigueur,
Adoucit toute aspre douleur,
Tarde la mort, la vie allonge,
Nourrit l'espoir, maugré mensonge
Soustient la foy, remet dessus
Ceux que l'ignorance a deceus:
Et guerit le pecheur coulpable,
S'il se reconoit miserable.

On lit aussi des vers d'vn fort ancien poëte Comique nommé Philemon, rapportez par Iustin Martyr au liure de la monarchie de Dieu, esquels il monstre qu'il faut estre plus soigneux d'offrir vne conscience pure à Dieu, que beaucoup de victimes. Le sens des vers de ce poëte, fai-

ſant parler certain Grec à vn ſien ami nommé Pamphile, eſt tel qu'il s'enſuit,

Pamphile, Si quelqu'vn, amenant pour offrande
De beſtail gros ou mince vne troupe treſgrande,
Ou preſentant de l'or & des pierres de pris,
Penſe que par ces dons Dieu s'appaiſe & ſoit pris:
Il s'abuſe bien fort: ſeduit par ſa beſtiſe.
Sacrifier deument, c'eſt le fait & l'empriſe
D'vn homme craignant Dieu, d'vn qui, ſoigneux, s'abſtient
De toucher celle-la qui ne lui apartient,
Qui des vierges l'honneur corrompre ne preſume,
Qui de batre & tromper ne maintient la couſtume,
Qui n'œillade d'autrui, contre droit & raiſon,
Femme, fille, ſeruant, ſeruante, ni maiſon;
Qui ſon immeuble ou meuble auoir point ne deſire,
Non iuſqu'au moindre fil: Qui ne trouue à redire
Tant de choſes chez ſoy, pour ailleurs les rauir.
Car auſſi (cher ami) tu dois te ſouuenir,
Que ce grand Dieu, duquel tu vis en la preſence,
Te void de toutes parts & dans la conſcience.
La pieté lui plait, non les actes meſchans.
Il permet à celui qui laboure les champs
D'amaſſer quelque bien. Mais ſon vrai ſacrifice
Eſt que tu ſois ami de droiture & iuſtice.
Lui offrant vn cœur pur, garde de t'eſtonner,
Quand tu l'orras au ciel s'eſmouuoir & tonner
Car ce grand Dieu te void, dont la faueur benine
A t'ouir & garder inceſſamment encline.

Philemon eſcrit tout ainſi que s'il euſt voulu paraphraſer les dix commandemens de la loy de Dieu, nommement le dernier, diſant, *Tu ne conuoiteras point*: comme auſſi l'on trouue pluſieurs telles ſainctes & graues ſentences es liures des Philoſophes & poëtes payens.

CHAP. II.

Dieu ſeul conoit nos penſees, & void les cachettes du cœur.

Au 3. liu. du 1. volum. ch.17.

NOVS auons dit en vn autre endroit, que pluſieurs eſtoyent en ceſte opinion, que nos penſees ne ſont pas inconues aux diables, par vne viuacité prompte & particuliere à ces eſprits, qui peuuent auſſi beaucoup pluſtoſt comprendre & preuoir l'auenir, que ne peuuent les entende-

tendemens humains ahannans sous le fardeau pesant de leurs corps. Or combien qu'en cela nous ayons accordé que ces esprits maudits & immondes ont quelque prescience, toutesfois nous tenons pour certain qu'icelle est limitee & restreinte en certaines bornes, par icelui qui conoit toutes choses,& qui n'a pas acoustumé d'octroyer telle puissance absolue d'autres. Il faut bien confesser que par certains signes interieurs & exterieurs Satan descouure & marque attentiuement la cōplexion des hōmes,afin d'auoir tant plus grande occasion de s'insinuer & de nuire,cōme il s'est veu souuent que les malins esprits ont enuahi plus tost des personnes melancholiques que d'autres, pource que ceste humeur lui semble plus propre à pousser les personnes en folie & fureur, ce que tels esprits souhaitent le plus: pourtant espient-ils fort les melācholiques,& remuent tresuolontiers telles humeurs. A l'occasion dequoy Gregoire de Nysse disoit,Que le diable conoit qui sont ceux qu'il doit chatouiller par la gourmandise, à qui il faut appliquer les aiguillōs de paillardise,en quels cœurs il conuient verser le poison d'enuie, qui il doit amorcer de l'apast d'auarice: il conoit ceux qu'il faut seduire par liesse, troubler par tristesse, renuerser par erreur: cerchant les occasions de nuire, selon les affections ausquelles il void chascun estre le plus enclin.

Ie ne reiette point la physiognomonique ni la metoposcopie, qui font profession de descouurir les interieures inclinations & les complexions des personnes: mais ie nie fort & ferme qu'on puisse conoistre à l'aide d'icelles toutes les cachettes du cœur, auant qu'elles se manifestent par quelques indices exterieurs. Car Dieu s'est reserué ce priuilege: comme aussi les Sainctes Escritures attribuent à lui seul ceste conoissance des secrets de la pensee. Gilbert Cousin dit que les doctes anciens ont sagement feint que Momus ce grand censeur tant renommé entre les Payens auoit troué à redire en la structure de l'homme, & eust voulu que Dieu eust adiousté vne fenestre audroit du cœur, sans le cacher si auāt en des recoins profonds,où il a tāt de moyen & de loisir de forger & serrer vne infinité de fraudes,afin que l'on peust aperceuoir tout ce qu'il cache.Ces cauernes sont si secrettes & reculees, que l'homme ne void goutte chez soymesme, sa conscience ne faisant qu'extrauaguer:ce qui a occasionné Salomon de dire par esbahissement que le cœur de l'homme ne se peut descouurir, que les hōmes se regardent les vns les autres au visage, mais que Dieu seul penetre iusques au fin fond des pensers plus couuerts, lesquels il descouurira au iour assigné. Nous auons par irreprochable tesmoin de cela le patriarche Iob, qui au plus fort de ces afflictions & angoisses s'escrioit, I'ai peché, Que te ferai-ie, ô gardien des hommes? Les Theologiens marquent là dessus,que c'est comme s'il disoit, Que Dieu nous remarque,a les yeux ouuerts sur nous,cōme quand quelqu'vn prēd soigneusement garde à tous les dits & faits d'vn autre. Car vrayement c'est qu'il void & contemple

Au 2. liure de ses narrations.

Au 7. cha.

Psal. 7.33. 44.139. Ierem.17. Hebr.4.

toutes choses, la presence duquel il nous est impossible de fuir, qui sonde les cœurs, qui conoit les pensees, qui descouure toutes cachettes, & à qui nul moment de nostre vie n'est inconu. Par ainsi nous sommes auertis que toutes nos pensees, paroles & œuures sont escrites au grand liure de Dieu: & combien que nous n'y lisions pas encore la sentence, toutesfois qu'vn iour viendra auquel les liures seront ouuerts. Comment donques subsisteront les mocqueurs masquez du nom Chrestien, veu que Senecque, pauure payen, a veu plus clair qu'eux, & descouuert des estincelles de quelque pieté? Dieu (dit-il) est pres de toy, il est auec & dedans toy. Et ailleurs il maintient que la pluspart des pechez s'aneantit, si ceux qui veulēt mal faire se sentent apperceus & regardez d'vn tesmoin, & que l'ame se represente quelqu'vn qu'elle reuere, par l'authorité de qui elle rende sa pensee plus pure. Heureux celui qui corrige non seulement sa contenance, mais principalement ses pensees! A bon droit est magnifié ce sainct & chaste ieune homme Ioseph, tant recommādé par Philon, comme nous auons veu ci dessus, en la graue censure qu'il fit à l'impudique Egyptienne, qui le tentoit. Qu'heureux est le Chrestien qui a soin de sa conscience, & qui n'offense de pensees, ni de paroles, ni d'actions meschantes l'œil de Dieu regardant & penetrant toutes choses! Sainct Bernard donne vn sage aduertissemēt à tous, quand il dit Que la mauuaise conscience est le tesmoin, l'inquisiteur, le bourreau, la prison, le procureur fiscal, le iuge, le supplice de nos pechez. Quelques Theologiens ont representé cela mesme en l'exposition de la loy morale par ceste similitude: Si vn Roy condamne par edict solennel celui qui paillarde, qui tue, qui desrobe, sa defense ne regarde pas la personne qui simplement aura eu vne pensee de paillarder, de tuer, de desrober, moyennant que nulle resolution ou entreprinse pour effectuer son mauuais desir ne s'en soit ensuiuie: pource que la prouidence du legislateur, qui n'est qu'homme, ne s'estend qu'à la police externe, & ses ordonnances ne sont violees que par les forfaits acomplis. Mais Dieu (lequel void tout, & qui ne fait point cas de l'apparence exterieure comme de la pureté du cœur) sous la defense de paillarder, de tuer, de desrober, cōdamne la conuoitise deshonneste, la cholere, la haine, le desir d'attirer à soy le bien d'autrui, la tromperie, & telles autres meschancetez cachees: veu qu'estant legislateur Spirituel, il ne parle pas moins à l'ame qu'au corps. Le courroux illicite, la haine, meurtrissent l'ame: l'auarice l'infecte de larcin; & l'impudique desir est vne espece de paillardise deuant Dieu. Renuoyons doncques au loin ces profanes & menteurs, sortis des cauernes d'imposture detestable, qui en ce temps ont osé dire, qu'il estoit en leur puissance de conoistre les plus secrettes pensees du cœur: comme n'agueres vn certain charlatan est paru si effronté que de s'en faire acroire par des ignorans qu'il auoit seduits par ses ridicules impostures, aisément descouuertes & refutees par les gens sages. On peut appliquer à cest affronteur ces vers du poëte Senecque,

Epist.41. & 11.

En la tragedie de Thyestes.

Vne

Vne horrible mort menace,
Et desia presse la face
De cil qui, de tous conu,
Meurt à soy mesme inconu.

CHAP. III.

Comme il ne faut pas mespriser les signes Physiognomiques exterieurs : ainsi ne doit on leur trop attribuer.

HIPPOCRATES, le plus exacte & iudicieux auteur entre les anciens payens, selon l'auis de tous ceux qui manient les liures, a escrit en diuers endroits plusieurs enseignemens qui concernēt la physiognomie: entre autres ceux » ci; les rousseaux,qui ont le nez poinctu,& les yeux petis, » sont de bon naturel. Item,les grands corps, chauues,be- » gues,qui ont la voix gresle,sont bons:ceux qui ont grande teste,les yeux » petis, qui beguayent,sont choleres:les yeux immobiles signifient vn na » turel prompt à s'esmouuoir:grande teste,les yeux grands & noirs,le nez » gros & camu , signifient bonté. François Vallesius fait les mesmes obseruations,& adiouste,que les loix ciuiles (esquelles ce seroit mal fait de cercher choses contraires ou vainement proposees) ordonnent que si deux hommes sont chargez de mesme crime & emprisonnez, le plus laid des deux soit appliqué le premier à la torture. La raison de ceste loy est fondee en la physiognomie. Syrach dit en l'Ecclesiastique, que la face ioyeuse est la marque d'vn bon cœur. Ce qui a meu Alberic » Gentil d'escrire ce qui s'ensuit : Comme ie condamne ceste partie de » deuination qui s'ingere de toucher à la vie & à la mort, l'estimant de- » testable auec tout ce qui en depend : de l'autre part ie ne puis reietter » les coniectures de la physiognomie, recognoissant qu'elle est mesmes » de quelque vsage en la vuidange des proces. Combien d'argumens » Ciceron en a-il prins contre Verres,Vatinius,Piso,Antonius & autres. » Si la figure du corps porte sans mot dire sa coniecture, void on pas biē » souuent,qu'vn homme laid & mal basti depuis le sommet de la teste iuf » ques aux bouts des ongles paroit comme tout cousu de fraudes, de trō- » peries, de mensonges ? Et nos Iurisconsultes ont (en fait de crimes) » les hommes difformes plus suspects que les autres, voulans que le plus » laid, ou qui n'a pas beau nom , soit torturé le premier. Ce sont les mots d'Alberic. Mais ces iugemens physiognomiques ne sont pas si certains,que par fois ils ne puissent estre corrigez par industrie,diligēte instruction & seuere discipline. Au moyen dequoy ceux qui s'y tient

Au liu. de mor. popul.

En son œuure de la sacree philosophie, ch. 32.

Chap. 13. v. 30.

En l'exposition de la loy 2. C. de malef. & mathem.

trop sont ordinairement trompez. Nous en auons l'exemple en Socrates. Vn physiognome l'ayant assez curieusement contemplé, prononcea que c'estoit vn lourdaut, item qu'il estoit adoné aux femmes: ce qui esmut Alcibiades de rire à gorge desployee, attendu que Socrates estoit sage & continent au possible, ayant corrigé les defauts de nature, & par bon iugement, estude, hantise auec les bons & vertueux, tellement reprimé & dompté les vices nez de causes naturelles, que iamais nul n'en remarqua trace quelconque en lui.

Gasp. Taillecousse au 1. liu. de sa chirurgie, ch. 5.

Les Physiognomes remarquent au nez des personnes les indices suyuans. Si le bout du nez est gresle, il signifie cholere prompte, si gros & plat, meschantes mœurs: si plein, solide & retroussé (comme aux dogues & lions) c'est signe de force & de vanterie: cõme aussi le nez long, gresle & poinctu. Le nez penchant denote honnesteté: le droit, babil: l'aigu, cholere: le gros, volupté: l'aquilin, magnificence: le camus, impudence & paillardise: le court, fraude & pillerie: l'ouuert, grand courage & force corporelle: le rond serré & estouppé, bestise, stupidité, fureur: l'oblique & tortu, peruersité & confusion d'esprit. Non sans raison dõques a on auerti ceux qui vuidẽt leurs querelles par le duel, és lieux où tel desordre est souffert, de prendre soigneusement garde à la physiognomie & complexion de leur aduersaire, afin de se comporter selon cela pour auoir plus aisé moyen d'en venir à bout: comme Faustus Longianus l'a bien expres remarqué en son traité du Duel. Ceux qui considerent de pres les dispositions & complexions du corps attribuent de la viuacité d'esprit aux bilieux, c'est à dire à ceux qui sont d'vne temperature fort chaude & seiche: car l'humeur bilieuse incite à prõptitude. Les melancholiques, peu chauds & bien secs, sont douez de iugement: car la melancholie est appellee la bride des humeurs, afin de refrener la precipitation, & garder que nous ne parlions à tors & à trauers. Quelquesfois les eslans de la concupiscence sont si brusques & soudains, que l'on descouure comme du premier coup ce qui est caché au dedans. Car ces eslans se branslent auec la desmarche du corps, & se monstrent plus soudains ou plus foibles, selon les changemens d'icelui. C'est la cause pourquoy les mouuemens des ieunes personnes sont vistes, farouches, ardans, à cause de l'abondance & chaleur du sang. Quant aux vieillards, d'autant que le principe de concupiscence est en eux languissant & restreint autour du foye, la raison est tant plus forte, la partie capable des affections declinant comme le corps. C'est cela mesmes qui forme les naturels & inclinations des bestes brutes: car ce n'est point par bonté ou deprauation de discours que les vnes sont vigoureuses & hardies, les autres foibles & couardes; mais les facultez du sang, des esprits, & du corps font ces differences que l'on remarque en leurs affections, la partie d'icelles capable de ces affections naissante de leur chair comme de sa racine, produisant aussi telle qualité & inclination. Que le corps de l'homme soit esbrãslé par les eslans des affections, il appert es pasleurs, rougeurs, tremblemens & battemens de cœur; item en l'eslargissemẽt

Liu. 1. c. 7.

d'icelui,

d'icelui, lors que quelque nouuelle agreable nous suruient. Mais quand l'esprit se meut sans aucune affectiõ, le corps ne bouge pas, ains demeure quoy, pource qu'il n'a rien de commun auec ceste action du tout intellectuelle. Il a donques esté bien dit par les anciens, Que nous conoissons le dedans par le dehors. Certainement l'experience monstre, que les naturels varient selon la diuersité des nations : comme on le peut conoistre en la passion d'amour, produisant des effects merueilleusement bizarres entre les peuples, selon qu'on peut le recueillir d'infinis exemples des historiens & autres qui ont descrit les manieres de viure des habitans en diuerses parties du monde. Entre toutes les passions la cholere a les bouillons plus impetueux, pour faire voir l'horrible tépeste qui est au dedans, comme Donzellin les represente bien au long. Rapportons à ceci ce que nous auons marqué en l'addition sur le 15. ch. du 2. liu. de nostre premier volume touchant la Chiromance, & quelle conoissance de la pensee on peut auoir par la forme des mains; des lignes desquelles & des coniectures naturelles que l'on en peut tirer, le docte Peucer a monstré toute la doctrine en son Commentaire des diuinations. Nous auons pareilles obseruations en la consideration du poil, des oreilles, des nazeaux, & du reste de la proportion des cheuaux genereux ou de peu de valeur, & des chiens aussi es 3. & 4. chapitres du 2. liure de ce mesme premier volume.

Au traité du remede contre les iniures.

CHAP. IIII.

C'est Dieu seul qui peut gouuerner & changer le cœur des hommes.

CESTE sentence, que Dieu seul conoit & void nos pensees, voire les plus profondes cachettes de nos cœurs, nõ moins que ce qui en sort, demeure & demeurera ferme, sans pouuoir iamais estre esbranlee ni abolie. Adioustõs, qu'il est en la puissance d'icelui, & non d'autre, d'adresser, de gouuerner, & d'encliner nostre cœur de quelque costé qu'il voudra, & comme il lui plaira. Autrement, il nous faut confesser que nous auons des cœurs de pierre, plus durs que la dureté mesme; non seulement malicieux, mais aussi destournez de Dieu par vne obstination incorrigible. Cela se peut prouuer par plusieurs & presques infinis tesmoignages de l'Escriture saincte. Premierement il est dit de Saul, peu auparauant esleu par Samuel (qui en auoit le commandement de Dieu) Roy de tout le peuple Israelitique, qu'apres qu'il eut tourné le dos, pour s'en aller d'auec Samuel, Dieu lui changea son cœur en vn autre: & que se retirant en sa maison en Guibha, s'en allerent auec lui les gens de guerre, desquels Dieu auoit touché le cœur. Item : la fa-

1. Sam. ch. 10. v. 9. & 26.

2. Chron. 30. 12. ueur de l'Eternel fut en Iuda, pour leur donner vn mesme cœur à faire « le commandement du Roy,& des principaux,suyuant la parole de l'E- « ternel. Et Salomon disoit,Que le cœur du Roy est en la main de l'E- « ternel,comme des ruisseaux d'eaux courantes,& qu'il l'encline à tout ce « qu'il veut. Iob disoit aussi, Que Dieu oste le cœur aux chefs des peu- « ples de la terre. Les petis ne sont pas forclos de ce nombre:mais Iob « veut dire, Qu'on void assez que les cœurs ou pensees de tous hommes dependent de la volonté de Dieu: veu que c'est chose certaine que mesmes les cœurs des Princes, suiets à tant de changemens, à cause des diuerses occasions,& d'infinis conseils de leurs agens, seruiteurs & officiers,dependent du vouloir & decret de leur souuerain, lequel les fait iustement tourner & pâcher telle part que bon lui semble.André Gorrutius traicte doctement & chrestiennement cest article, y adioustant plusieurs tesmoignages de l'Escriture Saincte & des docteurs anciens, entre lesquels est remarquable ce que S.Augustin dit en ce sens; Dieu « agit non seulement és corps,mais aussi és cœurs des hommes,& quand « il veut les fait pancher où & selon qu'il lui plait,soit à faire du bien aux « autres,soit à en affliger aucuns,comme il iuge expedient, par sentence « dont il est impossible à l'homme de descouurir les raisons,mais qui sãs « doute est tresiuste. Surquoy conuient noter que quelquefois le mot « de cœur se prend en l'Escriture pour l'intelligence:aucunesfois pour la verité,& pour la conscience pure. Pourtant là où Moyse dit,que l'Eternel n'a point donné aux Israëlites cœur entendu iusques alors, on void qu'il parle de l'intelligence:comme aussi il se prẽd en mesme sens au liure de Iob, où il dit à ses amis,Que Dieu a caché à leur cœur l'intelligence:voulant dire, que le Seigneur a comme bandé les yeux à ces gẽs qui s'estimoyent les plus sages du monde, de telle sorte qu'ils n'ont pas plus de iugement que des bestes. Ce que nous venons de deduire assez au long deuroit estre pesé & consideré par les moqueurs & contempteurs de verité,qui couuerts de vanité cauteleuse (nõ inconue aux sages) affrontent les simples:item par les hypocrites & rusez dissimulateurs,qui regorgeans de fraude & de trahison,sont coustumiers d'abuser eux & les autres par vn masque de pieté & de simplicité.Le S.Esprit les appelle tiedes,pource qu'ils ne sont ni bons ni manifestement mauuais, estans à la verité les plus meschans du monde. Dieu les vomit hors de sa bouche,les reiette arriere de soy,les endurcit,& bien souuent les met en sens reprouué,ce dit Fr.Vallesius,lequel adiouste,A la mienne volõ- « té donc que tu fusses chaud ou froid,c'est à dire ou bon,ou meschãt tout « à fait,& plein de troubles,afin de te conuertir & repentir iceux apaisez. « Mais pource que tu es tiede,c'est à dire inique, contempteur & impœ- « nitent, sous aparence de vertu, ie commencerai à te ietter hors de ma « bouche,&c.

Prouer.21.1 *Iob 12. 24.* *Au 3. liu. de la prouid. ch. 3. &c.* *August. au 5. liu. contre Iulian,ch.3 & au liure de la grace & du franc arbitre à Valent. ch. 26.* *Deut.29.4* *Iob 17. 4.* *Apoc. 3.16.* *Au ch. 9. de la s. philosophie.*

Act. ch. 1. Les Apostres sçauoyent bien cela, qui assemblez apres l'ascension de leur precepteur & maistre, pour remplir & parfaire leur nombre de douze, font vne priere qui leur sert d'ambassade, en l'election de Io-

seph le iuste & de Matthias, enuoyee de la terre au ciel à leur chef & Seigneur Iesus Christ, pour entendre de lui sa volonté & approbation au regard de celui des deux qu'il iugeroit le plus propre pour estre Apostre en la place de Iudas. Leur priere est, Toy, Seigneur, qui conois les cœurs de tous, monstre lequel de ces deux tu as choisi. Estant donques le propre office de Dieu seul, de sonder les cœurs, & rien ne pouuant lui estre caché, lui seul se reseruant ceste prerogatiue, sans la communiquer à autre: toute hypocrisie est abominable deuant lui, les yeux duquel, cōme en parle Ieremie, contemplent (c. aprouuent) fidelité, droiture & verité. Pourtant les sainctes Escritures attribuent à la parole de Dieu ceste vertu & efficace, qu'elles la comparent à vne espee aigue & trenchante des deux costez, qui perce iusques aux mouëlles & entre en la diuision de l'ame: n'y ayant pensees ni affections es hommes qui ne soyét nues & descouuertes deuāt icelle parole. Ailleurs il est dit, Que ceux qui profitent en la parole de Dieu, doyuent estre redarguez en eux mesmes, c'est à dire se presenter comme deuant le siege iudicial de Dieu, afin d'y descouurir leurs pechez, qui parauant sembloyent estre couuerts. A ce but a regardé Iob, qui au plus fort de ses afflictions extremes, & des tortures où il se sentoit estendu, s'escrioit (comme nous l'auons dit au 2. cha.) I'ai peché, Que te ferai-ie, conseruateur des hommes? &c.

Hebr. 4.

1. Corin. 14.

Iob. 7. cha. v. 20.

CHAP. V.

De l'efficace des yeux.

NOVS auons marqué ailleurs, Que les Anciens auoyent les yeux en admiration & reuerence, pource qu'en iceux se void l'image, le naturel & la pensee de l'homme: ce qui a esté enrichi de fermes argumens. Pour monstrer cela encores plus ouuertement, nul ne peut bonnemēt nier que les yeux ne soyent tesmoins tresasseurez, & qu'il a esté bien dit, que les yeux sont beaucoup plus fideles que les oreilles: & qu'vn tesmoin oculaire doit estre plus estimé, que dix autres parlans par oui dire, comme le poëte Plutarque l'a dit pieça:

Liu. 3. c. 17. du 1. vol.

En sa comedie, intitulee Truculentus.

Point ne faut louer qui plus croid
A ce qu'il oid, qu'à ce qu'il void:
Et me desplait que ceux qui oyent
Sont plus prisez que ceux qui voyent.
I'estime vn tesmoin bien voyant
Plus que dix qui vont iargonnant
Qu'ailleurs ils en ont oui bruire.
Ces gens parlent par oui dire.
Mais ceux sont reputez sçauoir
Cela que leurs yeux ont peu voir.

De là vient que par maniere de parler figuree la veuë est rapportee à l'entendement: comme quand on dit, les yeux voyent plus que l'œil: & trois ou quatre yeux voyent, c'est à dire, comprenent mieux qu'vn. Par mesme raison les yeux sont attribuez à Dieu, si clair-voyans, qu'il contemple toutes choses: comme ce que nous dirons ci apres le monstrera plus à descouuert. De là vient aussi que comme on cueille plus d'argumens de la face, que de tout le reste du corps, ainsi s'en presente-il plus à remarquer es yeux qu'en tout le demeurant du visage: car ce sont les fenestres de l'ame, & les diuerses façons de regarder sont merueilleuses, comme Fr. Vallesius y a prins fort soigneusement garde. « Regarder droit, dit-il, & les yeux vn peu baissez est signe de honte: « les yeux arrestez & qui ne cillent point, tesmoigne impudence & cholere: « ceux qui clignent beaucoup sont marques de crainte ou de phrenesie pres-« ques formee: regarder de costé, & combien qu'on soit vis à vis d'vne « chose la contempler, comme si elle estoit fort loin est signe de finesse « & de mocquerie. Vn docte Theologien de nostre temps enrichit ce propos d'vne belle comparaison, en ces termes: « Ainsi que le visage est « la partie du corps humain où la beauté se peut mieux donner à conoi-« stre, tellement qu'vn beau visage couure toutes les imperfections du « corps, & au contraire rien ne paroit estre beau, si le visage est laid: « aussi n'y a-il aucune partie du visage plus estincellante ni attrayante que l'œil. « Sur tout, quand il est question d'aimer, les yeux sont coustumierement « les fenestres, par lesquelles ceste affectiõ entre iusques au fond du cœur, « soit chaste, tesmoin ce qui auint à Iacob touchant Rachel, Genes. 29. 10. « 18. soit impudique, comme il auint à Dauid, 2. Sam. 11. 2. & comme en « parle Iesus Christ, Matth. 5. 28. « C'est chose certaine que les yeux inconstans & picquans descouurent vne infame conuoitise, ainsi que S. Pierre & S. Iean le disent: comme l'œil guignant de trauers monstre vne enuie cachee. Les poëtes profanes sont remplis de discours touchant l'efficace des yeux en ceste passion furieuse, de laquelle leurs liures sont souillez.

Au cha. 52. de la S. philosophie.

Sur le 1. ch. du Cantique des Cantiques. v. 15.

2. Pier. 2. 1. Iean 2.

Lors que Dieu disoit aux Israëlites, Ton œil ne soit point malin cõtre ton frere, les expositeurs obseruent que l'Escriture entend par l'œil malin vne personne chiche, enuieuse, cruelle, qui n'a pitié quelconque des pauures. De là vient le prouerbe entre les Hebrieux, A l'œil se void la disposition de l'ame. Par l'œil bon aussi ils entendent l'homme ami, liberal & bienfaiteur. Surquoy le Sage disoit, « l'œil bon sera benit, pource qu'il donne de sa viande au pauure. « Item, Ne mange point la viande de l'œil mauuais, & ne desire ses delices. « A ce propos Iesus Christ disoit, « Ton œil est-il malin de ce que ie suis bon? Si ton œil est malin, tout ton « corps sera tenebreux. Au regard de ce passage du Deuteronome touchant l'œil malin contre son frere, c'est vn hebraisme, disent les expositeurs, condamnant l'enuie de celui qui ne peut porter qu'vn autre soit proche ou non, iouisse de quelque commodité, douceur & auantage.

Deuter. 15. cha.

Prouer. 22. & 23. ch. Matth. 6. & 20. cha.

Les

Les dipnosophistes en Athenee remarquent que l'homme a les yeux de toutes manieres & façons, esquels reluisent les demonstrances certaines des mœurs du naturel. Ceux (disent-ils) qui ont les yeux de cheure, sont bien morigenez, & voyent fort clair. Les yeux moyennement gros (car il y a qui paroissent sortans de la teste, les autres comme enfoncez dedans) sont vifs, & descouurent vn esprit doux & paisible. Les trop gros ne presagent rien de bon. Le clignement frequent est signe d'impudence: l'arrest d'iceux denote esprit leger & peu asseuré: les mediocres demonstrent vne ame rassise. Brief toute action descouure la pensee, ce dit Cicero, la face est le tableau de l'ame, & les yeux en sont les vrais indices. Hippocrates, prince des medecins, a obserué le mesme, disant, que tout le corps se porte selon les yeux. Ceste efficace a esté par maniere de parler figuree, rapportee à Dieu: comme les Ægyptiens demonstroyent Dieu par vn œil peint. Aussi, selon l'auis de Diodore Sicilien, es hieroglyphiques l'œil signifie le conseruateur de iustice: tellement que par tout où l'on trouue vn sceptre auec vn œil dessus, & des autres sceptres adioints, il faut lire, Ie suis Osiris, Iupiter le iuste, qui ai commandé à tout le monde. Au Pseaume 44. il est dit que Dieu conoit & sonde iusques au fond les cœurs tant fins & cauteleux puissent ils estre.

Au 8. liur.

Epist. 6. sect. 4.

Au 4. liu.

Au reste, Tertullian nous enseigne comment Dieu seul conoit les cachettes du cœur & les pensees plus secrettes, en ces termes: Dieu Pere de toutes choses, non engendré, n'a point de mains, de pieds, de doigts, ni d'ame, comme vn animal creé & composé, ainsi que les Rabins cuident. Cest inefable Pere & Seigneur de l'vniuers ne part point d'vne place pour venir en vne autre, ni ne se promeine, ni ne dort, ni ne se leue, ni ne demeure enclos en vn palais, quel qu'il soit, pour speculer de pres des yeux & escouter attentiuement des oreilles: mais par sa vertu infinie il contemple & conoit toutes choses, nul de nous ne lui est caché, il ne se remue point de place, tout l'vniuers ne sçauroit le comprendre: ayant eu estre auant que le monde fust creé. A cela regarde la doctrine de Macarius ancien heraut d'Egypte, lequel ayant monstré comment l'ame Chrestienne se doit disposer enuers Dieu, conclud ainsi son propos: Le Seigneur repose en vne ame bien affectionnee, l'establissant pour throne de sa gloire, assis & demeurant paisible en ce throne-là. Nous auons aprins cela du premier & dixiesme chapitre d'Ezechiel, où il est parlé des animaux spirituels acouplez au chariot du Seigneur. Ces animaux nous paroissent tout d'yeux, comme est l'ame qui porte Dieu, ou plustost qui est portee de Dieu: car ce n'est d'elle qu'vn œil en quelque part qu'on la contemple. Quant à ce qui se rapporte à cela, nous en auons discouru ci deuant, & le chapitre qui suit en dira encore quelque chose.

Homel. 53.

CHAP. VI.

Oultre les yeux tout le visage de l'homme a vne vertu & efficace particuliere.

Ch.8.v.1.

NOvs lisons en l'Ecclesiaste de Salomon, que la sapience de l'homme lui esclaircit la face, & son regard farouche en est changé. Galien a comprins & representé ce sens en peu de mots notables, disant, que les mœurs suyuent la temperature du corps. Telles obseruations faisoit ce philosophe Ægyptien, lequel Plutarque recite auoir accompagné Marc Antoine, & esté familier d'icelui : si plustost ce n'a esté quelque deuin ou magicien. Ce deuin faisoit profession de conoistre les diuers naturels des hommes, en les regardant au visage. Il disoit à Marc Antoine que sa condition estoit magnifique & haut esleuee; l'exhortant neantmoins à ne s'acoster point d'Auguste, pource que le genie ou esprit familier d'icelui estoit redouté par celui de M. Antoine. Les Grecs appelloyent tel genie ou esprit, *dæmon*, comme qui diroit entendu, sçauant, & prompt, rendant tels ceux qu'il acompagnoit : à l'occasion dequoy depuis les poëtes ont comprins souuent sous ce mot l'ame mesme, item l'esprit & la naifueté pleine d'efficace, paroissante es inuentions de l'ame. Au reste, que la vigueur & l'intention d'icelle à bien ou à mal se descouure souuent au visage & aux contenances exterieures, comme nous l'auons touché ailleurs apres l'auteur du liure de l'Ecclesiastique, Seneque le remarque semblablement, en ces termes: Toutes choses ont leurs marques, & peut on d'vn rien faire coniecture de toute la maniere de viure d'vne personne. La desmarche, vn branslement de main, par fois vn mot, vn doigt porté à la teste, vn trait d'œil, descouurira vn impudique. On conoistra vn meschant à le voir rire, & le fol à sa contenance & à son port. Ces imperfections se monstrent au dehors par leurs marques. Item, la parole est l'image de l'ame : si on la mignarde, desguise & polit curieusement, c'est signe que le parleur est vn hypocrite & homme de rien. Nous auons prouué cela par l'exemple de Iulian l'Apostat, duquel Nazianzene & l'historien Ecclesiastique, Socrates, representent naifuement les contenances. De nostre temps entre infinis exemples se presente celui de Iean Basilide, grand Duc de Moscouie, & le plus cruel de tous les princes, qui ait vescu depuis cent ans. Paul Oderborg le depeint en ces traits ci. Les vers d'vn ancien poëte representoyent l'esprit de ce prince en disant qu'il feroit de terribles rauages en Liuonie & es frontieres de Pologne. Oderborg a iouste : Dés son bas aage se descouurirent en lui les marques d'vn naturel monstrueux, & tous aperceurent en son enfance beaucoup de presages de cruauté & de felonie brutale : tellement

En la vie de M. Antoine.

Liu.3.c.17. du I. vol.

Epist.115.

En la vie d'icelui.

» ment qu'il faloit penser de lui tout le contraire de ce que Iason disoit
» iadis, l'apporte la doctrine de Chiron, reuenant de la cauerne en la-
» quelle i'ai esté nourri & esleué par les chastes filles du Centaure, l'espa-
» ce de vingt ans où ie n'ai dit ni fait chose quelconque qui soit deshon-
» neste. Les propos de Basilide enfant ne sentoyent que bestise & fureur:
» ses mœurs estoyent malignes & detestables. Les grands Seigneurs
» Moscouites remarquans à tels eschantillons quelle seroit vn iour la vie
» de ce Prince, delibererent l'empoisonner, preuoyans que sa domina-
» tion cruelle accableroit miserablement vne infinité de personnes.
C'est ce que dit Oderborg. Le poëte Martial depeignant vn miserable enuieux, se contente d'en proposer les traits apparens, tesmoins des maux cachez en l'ame. Sans toucher au Thersites d'Homere, voyons celui ci.

Crine ruber, niger ore, breuis pede, lumine læsus,
Rem magnam præstas, Zoile, si bonus es.

C'est à dire,

C'est merueilles de toy, rousseau, bicle, boiteux,
Enuieux bazané, si tu es vertueux.

Voyons encores ces traits de Stobee,

Ton ame a-elle aussi mauuaise forme,
Que ton visage est maussade & difforme?

Au discours 88.

Il y a dedans le recueil des Epigrammes Grecs vn distique de telle substance,

Comme ton pied ton entendement cloche.
Le dehors est tousiours du dedans proche.

Cela fait que les Iurisconsultes recueillent des indices de la mauuaise trongne du prisonnier accusé & examiné: aussi est-ce vne secrette figure de la personne, dont l'on peut recueillir quelque coniecture, ce dit Cicero. Mesme presomption part du nom, s'il n'est point beau.

Nous auons à l'opposite remarqué que l'excellence & la vertu d'vn naturel genereux & vrayement noble reluit sur le front de la personne, tesmoin Vlysses eschappé du naufrage, lequel les Pheaques admirent & reuerent, quoy qu'il n'eust autre habillement pour s'enueloper lors que sa vertu. Comme encores auiourd'hui les Perses sont fort estimez de ce qu'ils magnifient tous ceux en qui ils aperçoyuent quelques estincelles de vertu, iusques là qu'ils disent tous les biens du monde des ennemis mesmes, ausquels ils font la guerre à toute outrance, s'ils les conoissent vertueux. Toute la poësie d'Homere est vne louange continuelle de la vertu, ce qui se void bien specialement au passage sus allegué, où il feint que Vlysses ietté par vne tourmente seul & tout nud au riuage, en lieu d'estre mesprisé par les Pheaques, au contraire la vertu dont il estoit couuert le rendit si agreable, que la Roine premierement, puis tout le peuple,

Osorius au 10. liu. de l'hist. de Portugal.

laissans les tables & viandes de leurs festins acoururẽt le bienveigner, ayans tous leur veuë fichee sur lui, & n'y ayãt lors pas vn entre eux qui ne souhaitast estre Vlysses, quoy que nud & sortant de naufrage. Car en cest endroit Homere semble s'escrier à haute voix, Hommes mortels, ayez la vertu en recommandation singuliere, vous la voyez sortant de la mer, auec son bien aimé, qu'elle porte au riuage, où, tout desnué qu'il est, elle le rend heureux & reueré de tous les Pheaques.

Gilb. Cousin en ses recueils d'histoi. liu. 2.

Mais venons aux grands personnages de nostre temps, qui sont apparus aussi vertueux, magnanimes, & de belle representation, que les anciens, lesquels ils ont bien souuent mesmes deuancé: dont nous auõs vn notable exemple en l'Empereur Maximilian I. Comme ceux de Bruges l'eussent saisi prisonnier, & le traitassent indignement, quoy que tout le monde semblast bandé cõtre lui, qu'il fust seul, reduit à des perils extremes, & à toutes heures sur le poinct de perdre la vie, iamais il ne rabatit rien de la grandeur de son courage, ni ne dit, ni ne fit chose aucune indigne de son nom. Ses plus grands ennemis n'osoyẽt le regarder entre deux yeux, le peuple mutiné lui faisoit la reuerence, à cause dequoy ses aduersaires le tenoyent en estroite prison, & ne permettoyent pas qu'on le vist que fort rarement. Car ses yeux, & tout son visage esclattoyent vn feu de maiesté digne d'vn grand prince, qui esblouissoit & transperçoit au vif la conscience des rebelles, tremblans en le voyant. Sa grauité les contraignoit à se reconoistre ses suiets: toutes ses desmarches & contenances sentoyent leur dignité royale & imperiale, sa vesture, son port & mouuement conuenable, ses paroles de grand poids tiroyent les affections des hommes telle part que bon lui sembloit. On en peut dire autant de la magnanimité du Roy François I. apres la malheureuse iournee de Pauie, où il fut prins prisonnier auec les principaux de son Royaume: car il se monstra si constant (selõ que recite Estiene Forcatel) que l'on n'apperceut changement quelcõque en la maiesté de sa face royale, & sembloit tout prisonnier qu'il estoit triompher de ses ennemis, consolant de paroles fort gracieuses, Henri d'Albret roy de Nauarre, François de Bourbon, Anne de Montmorenci, & autres grands seigneurs prins auec lui: disant qu'il ne faloit s'esbahir, si beaucoup de choses auenoyent aux hommes contre leur apprehension, & que Mars, estimé Dieu par les Payens estoit merueilleusement variable, prenant ores parti d'vn costé, puis de l'autre. Somme, le Roy ne rabatit rien de sa grauité precedente, tellement que ses ennemis le reueroyent fort humblement, & les principaux d'ẽtre eux s'employoyẽt à l'enui les vns des autres à qui lui feroit plus de seruice, tellemẽt qu'il auoit suite, table, sale, chambre, antichãbre, garderobe & cour royale. Ils sçauoyẽt, à mõ aduis, qu'il lui souuiendroit tousiours de l'estat auquel il auoit esté reduit, pourtant lui faisoyent-ils la reuerence auec estonnement, & eut on beaucoup de peine de faire seoir à sa table le Duc de Bourbon, le Viceroy de Naples, & le Marquis de Pesquaire, qui desiroyent demeurer debout autour de sa chaire,

P. Heuter. au 3. liu.

Au 3. liure de la monarchie Frãçoise.

pour

pour entendre ses discours eloquens, estant vn Prince des mieux disans,& qui sçauoit par la douceur de sa voix appaiser & arrester les esprits plus farouches:comme il estoit docte,& studieux fauteur des bonnes lettres, ayant le premier, ainsi que d'vne eschauguette, esleué le flambeau qui deuoit esclairer la France, & l'acheminer à la perfection du cours des sciences liberales:prince aimable & liberal; tellement que non tant sous lui que pour l'amour de lui les François sont estimez auoir plus cheri les lettres qu'ils n'auoyent onques fait.

Or comme nous auons dit aussi apres l'historien Dion,que l'Empereur Trajan fut en danger de mort au siege d'vne ville d'Arabie,lors que voulant en habit desguisé & simplement equippé reconoistre la place,les ennemis remarquerent à sa genereuse contenance & à la maiesté de son port, que c'estoit le chef de l'armee, & descocherent tant de flesches contre lui,que l'homme qui le suiuoit en fut transpercé & tué sur la place:ainsi Lazare Schuende, grand Seigneur Aleman, si redouté des Turcs,se trouua en mesme danger l'an M. D. LXVII. au siege d'vn chasteau nommé Zatuar. Ainsi qu'il consideroit diligemment le circuit de la place,& les endroits propres pour disposer la batterie, les assiegez le remarquerent à sa haute stature, car il surpassoit tous les autres de toute la teste, outre ce qu'il estoit bien acompagné, & peu s'en falut qu'il n'y laissa la vie. Car on lui tira quelques volees de pieces de campagne,& l'vn des boulets lui rasa le dessus de l'espaule, mettant le feu à vn robon fourré qu'il portoit lors, à cause du froid. Le mesme Seigneur fut en pareil danger au siege de Magdebourg, s'estant aproché pour reconoistre les endroits forts & foibles, & place propre pour la batterie. Les assiegez le reconurent,& faisans promptement vne sortie lui tirerent force harquebuzades outre quelques coups de fauconneaux,tellement que sans l'aide d'vn bon cheual qui le porta d'vn sault par dessus vn fossé, c'estoit fait de lui. Le grand Maistre de Rhodes en vne siene lettre au Pape Leon X. prend suiet de recommander Ismael Roy de Perse, & de blasmer Selim Sultan Turc,par la consideration de leur visage & de tout leur port. Il escrit quant au Sophi,Pour le » comble des grandes vertus de ce Prince, nature lui a fait vn tresriche » present, asçauoir vn visage beau au possible, digne d'vn grand Roy. » Toute sa face est d'vn teint de roses,les yeux luisans, la barbe blonde,le » nez aquilin:vn parler si doux & net, qu'il gaigne les cœurs de tous ceux » qui le voyent & l'escoutent. Quant à Selim,sa cruauté barbare estouffe » tout lustre de vertu en lui. Il maintient son estat par supplices & loyers: » mais plus souuent par rigueur violente,que par renommee de bienfaits. » Ce prince a les sourcis abatus: les yeux fort grands & qui regardent » tousiours de trauers,le visage bazané,les moustaches rudes & dessus » la leure haute releuees contre mont, la barbe noire & fort courte: » signes d'vn naturel militaire & cruel à merueilles.

Leoncl. au suppl. des annales de Turquie.

Mais au reste, combien que bien souuent sous vn petit corps peu prisé plusieurs grandes & excellentes vertus demeurent cachees; si est-

ce qu'elles sont beaucoup plus aimables,& reluisent de toute autre sorte en vn beau corps,iouxte le dire commun,

Plus nous plait la vertu qui d'vn beau corps procede.

Ce qui a fait que plusieurs peuples eslisoyent pour leurs Rois les plus beaux & grands hommes qui fussent entre eux. De ce nombre furent les Macrôbes en Ethiopie. Tacitus regarde à ceste coustume, quand il dit, Alors C. Cęsar fut delegué pour pacifier l'Armenie, où estant il « donna pour Roy aux Armeniens, qui le voulurent bien, Ariobar- « zanes Mede, à cause de sa belle stature, & de son excellent esprit. « Nous auons vn pareil exemple en l'histoire sainčte : où Saul, premier roy des Israelites,est recommandé à cause de la belle & haute taille de son corps: ne s'estant trouué entre tous ceux qui estoyent lors assemblez hōme qui du sommet de sa teste,passast les espaules de ce Roy. Nous auons prouué aussi par fermes argumens & notables exemples, que les yeux ont en l'homme vne merueilleuse efficace pour adoucir & estonner les cœurs,tesmoin Attila, qui par sa veuë perçante & fiere faisoit peur à ses ennemis. Autant en fit Darius Histaspis: car ayant descouuert, que certains grands Seigneurs Perses lui dressoyent embusches pour le tuer quand il iroit à la chasse, en lieu de craindre, il leur commanda de s'armer & monter à cheual, puis estans en campagne voulut qu'ils missent la main aux cimeterres, puis les regardant de trauers, dit, Que n'executez vous ce pourquoy vous estes ici venus? Eux voyans ceste asseurance du Prince, despouillerent toute animosité contre lui, voire furent tellement estonnez de son regard, qu'ils ietterent leurs cimeterres bas. Nous lisons en C. Tacitus que le Centenier enuoyé pour tuer Agrippa qui n'y pensoit nullement, & n'auoit aucunes armes, fut empesché à le despescher, quoy que venu tout expres pour faire le coup. Sur quoy Annibal Scotus fait ceste briefue, mais riche, obseruation. Combien qu'Agrippa « fust robuste, par consequent eust peu se defendre, & mettre le « Centenier en peine d'effečtuer sa commission : toutesfois ce meur- « trier estoit retenu d'autre main, c'est assauoir de la maiesté parois- « sante en la face du prince, laquelle effraye les plus farouches & « cruels assassins, & les empesche de tuer les Princes. Scotus ad- « iousse qu'on lit le semblable estre aduenu de la memoire de nos peres à Alfonse d'Est, premier du nom, Duc de Ferrare, lequel ayant esté plusieurs fois es mains des coniurez qui pouuoyent le tuer, neantmoins (comme ils le confesserent depuis) son visage les estonnoit tellement, qu'ils n'auoyent ni cœur ni mains pour le toucher. Finalement descouuerts au Duc par Hippolyte d'Est son frere, ils furent punis du parricide qu'ils auoyent deliberé commettre, & qu'ils n'executerent point. Osorius escrit aussi que l'Ambassadeur de Perse enuoyé vers François Albuquerque n'admira rien tant en lui, que la maiesté de son visage, sa barbe blanche, & ses

Au 2. liure des Annales.

Ælian sur la fin du 5. liu. de sa diuerse histoire.

Liu. 1. des Annales.

Au 10. liu. de l'hist. de Portugal.

ses yeux vigoureux, qui descouuroyent en quelque sorte la grandeur de son courage.

Les doctes disent que la face a esté appellee des Latins *Vultus*, pource que la volonté cachee se lit sur le front, & le visage descouure nos affections, ainsi que Gaspar Taillecousse l'a remarqué. La disposition de la face prend diuerses couleurs, selon les differentes affections de l'ame. Ciceron disoit à ce propos: Ce n'est pas la couleur desfaite, ni les ioües velues, ni les dents pourries de cest homme, qui nous ont trompez: le sourcil de l'œil, le front, tout le visage, parole muette de l'ame, c'est ce qui nous a surprins, & circonuenu ceux qui ne le conoissoyent point. Item: le visage est l'image de l'ame, les yeux la descouurent: c'est la principale machine des harangueurs pour renuerser les esprits des iuges, & reprimer les volontez humaines. Quintilian disoit aussi, parlant du visage, C'est la partie en nous qui domine principalemēt; par icelle nous supplions, menaçons, flattons, esmouuons à tristesse & ioye, paroissons esleuez ou abatus. A icelui sont comme attachez ceux qui escoutent, ils le contemplent, & admirent, auant qu'il sonne mot. Nous aimons ceux-ci, & haissons ceux la, tant seulement à leur regard: nous entendons par icelui ce que veut dire le cœur, & souuent le visage dit plus que la bouche par beaucoup de paroles. Le visage est de grand' consequence en celui qui conuie les autres aux banquets: dont est procedé ce commun dire, On nous a fait bonne chere. Auquel propos vn ancien poete disoit, parlant de quelque festin,

En sa nouuelle chirurgie, liu. 1. c. 1.

Contre Piso.

Au 3. liu. de son orateur.

Mais tout premierement il leur fit bon visage.

Pourtant ci dessus nous n'auons pas remarqué sans cause, que pour tirer la verité des criminels, & les appliquer à la torture, le visage descouure maintesfois ce qui est caché au dedans, comme aussi Ciceron le declaire. Le deuoir d'vn bon iuge, dit-il, est de coniecturer par petites choses des desseins & presomptions du crime commis par les coulpables. Ailleurs il descrit les signes exterieurs du crime caché en ces termes: Quant à moy, i'ai eu pour argumens trescertains & pour indices de leur forfait, leurs lettres, seings, cachets, puis les confusions de chascū d'eux: mais encores d'auantage, leurs yeux troubles, leurs visages, leur silence. Car ils estoyent si estonnez, regardoyent tellement contre terre, & par fois se iettoyent de telles œillades les vns aux autres à la desrobee, qu'on eust dit que personne ne les iugeroit fors qu'eux mesmes. Les loix Imperiales & leurs interpretes font mention aussi de telles remarques. Dont est procedee la constitution de l'Empereur Adrian, voulant qu'on croye aux tesmoins, non pas aux tesmoignages. Car on descouure aisément la verité, considerant la qualité de la personne, son visage, son port, sa contenance, mieux que par sa simple deposition.

En son 6. plaidoyé cōtre Verres.

CHAP. VII.

Dieu garde les Rois, Princes, & grands Seigneurs, és embusches & dangers imminens qui les enuironnent. Des Assassins.

Liu.2.c.10. du 1.volum.

NOvs auons monstré ailleurs par quelques histoires, comment les grands Seigneurs sont miraculeusement garantis en des dangers, desquels n'y a pas aparẽce qu'ils puissent eschapper. Cela se peut confermer par plusieurs autres exemples anciens & modernes. Et ce que nous auons raconté de Gabrin Fondulo, Seigneur de Cremone, & de sa cruelle fantaisie, est ratifié par P. Iustinian en ces mots: Vn iour, le Pape Iean XXII. L'Empereur Sigismond, & le magnifique Mocenigo lors ambassadeur & en son absence esleu Duc de Venise, se trouuerent ensẽble à Cremone chez Gabrin Fondulo Seigneur d'icelle ville, lequel depuis s'appella plusieurs fois (ce dit-on) vn vrai fol, de ce qu'ayant en sa puissance les trois plus grands de la Chrestienté, il les auoit laissez aller sains & saufs. Ceste diuine protection apparut aussi en Titus fils de Vespasian, destiné pour ruiner Ierusalem, subiuguer & punir les Iuifs. Fl. Iosephe recite de lui, que comme auant qu'assieger la ville, voulant la reconoistre, il fust tombé en vne embuscade d'ennemis, on conut alors, autant que iamais, que Dieu dispose des moments de la guerre, & de la vie des Princes. Car encore que Titus n'eust armet en teste, ni corcelet sur le dos (pource qu'il n'estoit approché pour combatre, ains pour descouurir) d'infinis coups de traict, qui lui furent lancez, nul ne l'atteignit, ains tous sembloyent expressément dardez fort arriere. Quant à ceux qui lui passoyent au long des costez, il les rabatoit de son espee, faisant sauter son cheual par dessus ceux qui tomboyent à ses pieds. Les Iuifs voyans sa resolution menoyent grand bruit, s'entr'exhortans à lui courir sus, le suyure & poursuyure de quelque costé qu'il se tournast. Bodin parlant de certain complot fait contre le roy François I. escrit ces mots: Celui qui a pensé d'attenter à la vie de son prince souuerain, est iugé coulpable de mort, quelque repentance qu'il en ait euë. Et de fait il se trouua vn gentilhomme de Normandie, lequel se cõfessa à vn Cordelier, qu'il auoit voulu tuer le Roy François, se repentant de ce mauuais vouloir. Le Cordelier lui donna absolution, & neantmoins depuis il en auertit le Roy qui renuoya le gentilhomme au parlement de Paris, pour lui faire son procez: où il fut condamné à mort par arrest, & depuis executé. On ne peut dire que la Cour y proceda par crainte, veu que bien souuent elle refusoit de ve-

Au 6. liu. de l'hist. de Venise.

Liu.6.ch.2. de la guerre des Iuifs

Au 2. liu. de sa Republique.ch.5

de verifier les edits & lettres patentes,quelques mandemens que fist le
» Roy. Et combien qu'il se trouua vn homme insensé,& du tout furieux,
» nommé Caboche, à Paris,qui tira l'espee contre le Roy Henri II. sans
» aucun effect ni effort,neantmoins il fut condamné à mourir, sans auoir
» esgard à sa frenaisie, que la loy excuse, quelque meurtre & meschan-
» ceté que face le furieux,plus qu'assez tourmenté de son mal.

L. Illicit. de Off. praesid.

Il a esté parlé des Assassins au tiltre de ce chapitre. Ce furent iadis des hommes desesperez,qui poussez d'audace & de finesse merueilleuse dresserent embusches à la vie des Rois, Princes, & grands Seigneurs Chrestiens,qui entreprenoyent le voyage d'outremer, à la conqueste de la terre saincte:dont ils tuerent quelques vns, en blesserent d'autres: aucuns estans miraculeusement garantis de l'astuce violẽte de tels meurtriers. Nicetas Acominates les appelle Chasiens, & dit qu'vn d'iceux tua en Syrie Conrad Marquis de Montferrat,qu'il nomme Empereur,pource qu'il fut fils de l'Empereur Conrad qui auoit espousé en premieres nopces Marie fille de Manuel Empereur de Constantinople. Les Chasiens (dit Nicetas) respectent tellement leurs Princes, & sont si prompts à leur obeir, qu'au simple clin d'œil de quelqu'vn de leurs souuerains,ils se precipiteront d'vn haut rocher en vn abysme, se lancerõt à corps perdu à trauers les espees desgainees,se ietteront dedãs les eaux & les feux. S'ils sont enuoyez pour tuer quelques vns à qui leurs princes en veulent, ils essayent de s'insinuer en la bonne grace de tels,ou faignent auoir quelque grand secret à leur dire,ou de venir vers eux en ambassade, puis approchant d'iceux les transpercent à coups de poignard, sans se soucier de tourment ou supplice qu'ils en puissent souffrir, voire mesmes encores qu'ils n'executent entierement ce qu'ils ont entrepris.Guillaume de Neubrig appelle ces peuples d'Oriẽt Hansesises,& adiouste que leur prince nommé le Vieil des montagnes, par ses lettres escrites en characteres Hebrieux,Grecs & Latins,non point d'ancre,mais de sang de pourpre, enuoyees aux Princes Chrestiens, excuse Richard Roy d'Angleterre de la mort du Marquis Conrad,à raison dequoy ce Roy retournant de Syrie,& ayant esté ietté par la tourmente en Istrie, fut prins prisonnier & contraint payer grosse rançon à l'Empereur & à l'Archeduc d'Austriche: adioustant ce Vieil des montagnes les causes pourquoy il auoit fait tuer le Marquis. Ses lettres sont inserees tout du long en ceste histoire de Neubrig.

En ses Annales.

En l'hist. d'Angleterre, liu. 5. ch. 14.

Les Circuncellions, de la faction des Donatistes, estoyent poussez de mesme fureur. Car sous pretexte de zele à la manutention de leur secte & creance, ils sortoyent de leurs cauernes & retraites où ils viuoyent en solitude par les champs, & se ruoyent à l'improuiste sur les Orthodoxes ou autres passans, lesquels ils assassinoyent cruellement. Du commencement ils les assommoyent à coups de leuiers, puis ils se seruirent de coustelas & de poignards, dont ils les transperçoyent & hachoyent en pieces,sans respect de sexe,d'aage, ni de dignité: tellement que du temps de Sainct Augustin les Euesques Orthodoxes & vraye-

ment Chrestiens furent contrains de faire plaintif aux Empereurs Arcadius & Honorius alencontre de ces brigands. Lors il fut commandé aux gouuerneurs d'Afrique de leuer troupes & forces suffisantes pour nettoyer le pays de telles pestes. Cela monstre la verité de ce que Lactance disoit iadis, que toute secte tasche d'abolir toutes les autres, pour se maintenir & faire valoir : sans vouloir accorder qu'autre soit sage, crainte d'estre amenee à ce poinct de confesser qu'elle est folle. Il ne faut pas oublier la diuine & miraculeuse protection & deliurance de Iaques VI. roy d'Escosse, le v. iour d'Aoust l'an M.D C. Ce prince desarmé, adioustant foy aux paroles d'Alexandre frere du Comte de Gaury, se laissa emmener de la chasse auec petite suite en la ville de Perth, où il tomba en des embusches à lui dressees par iceux freres & quelques cōiurez, en vne chambre secrette. Là enuironné de deux assassins, il se maintint par sa dignité royale & par son eloquence quelque temps, empeschant qu'on le liast, & criant qu'il estoit né libre & mourroit en tel estat, iusques à ce que aucuns de ses bons seruiteurs fussent venus à lui par diuers endroits, ayās rescous ce prince, apres auoir tué quelques vns des coniurez & dissipé les autres. Le Roy deliuré d'vn si grand peril, mit humblement les genoux en terre, rendant de grande affection graces à Dieu tout puissant, qui l'auoit miraculeusement garanti, & abatu ainsi ses ennemis. Le discours en a esté publié plus amplement en diuerses langues, & chascun scait que c'est, sans qu'il soit besoin d'amplifier ce propos.

L'experience tesmoigne qu'ordinairement tels meurtriers & assassins, ainsi qu'on les appelle auiourd'hui, achetez à pris d'argent, ou seduits par diuers autres artifices, pour tirer les Princes & grands Seigneurs, sur le poinct de faire leur coup se trouuent tellement troublez par leur meschante conscience, qu'ils n'ont cœur, bras, ni iambes pour pouuoir rien effectuer. Au contraire que ceux qui demeurent es limites de leur vocation, en defendant eux mesmes, leurs Princes & Seigneurs, outre leur force ordinaire se sentent reuestus de courage & de vigueur nouuelle par la conscience qui les fortifie, ioint la bonne cause qu'ils defendent. Cela se void en l'histoire que nous venons de toucher: car André Hunderson, deputé assassin pour poignarder le Roy d'Escosse, voyant Alexandre frere du Comte de Gaury tenir le poignard desgainé dont il menaçoit le Roy, fut saisi de telle horreur & frayeur, qu'il sembloit plus disposé à receuoir le coup qu'à le donner. Ce qui donna occasion à la deliurance : entant que ce petit nombre de seruiteurs qu'auoit alors le Roy, munis de bonne conscience & de courage inuincible, plus que d'armes materielles, demeurerent maistres, & en peu de temps le Roy fut deliuré de la mort presente, & vid les coniurateurs abatus à ses pieds. Ie pourrois adiouster plusieurs autres exemples, specialement de Henri IIII. Roy de France & de Nauarre, & d'Elizabet Roine d'Angleterre, couuerts & gardez de la main de Dieu en diuers endroits, dangers & conspirations estranges : qui toutesfois subsistent

ſtent encore, graces à Dieu, ſans que l'adreſſe ou force humaine y ait beſongné. Mais telles magnifiques deliurances eſtans conues de tous, ie ne m'y arreſterai pas dauantage. Iſaac Caſaubon, treſdocte perſonnage, touche ſagement & fort à propos ce poinct, parlant de ce qui auint à plusieurs qui auoyent coniuré contre Cæſar,& ſe tuerent eux meſmes auec les poignards dont ils l'auoyent frappé. Ainſi perirent (dit-il) les coniurez à la mort de Cæſar. Telle fin puiſſent faire tous ceux qui ainſi deſloyaument & meſchamment entreprenent ſur la vie des Princes. Toutes les hiſtoires ſont pleines de tels exemples. Mais comme noſtre ſiecle eſt diffamé par la rebellion des ſuiets contre leurs Princes, auſſi eſt-il tant plus remarqué de teſmoignages de la vẽgeance diuine. Il y en a vn entre-autres,auenu lors que nous eſcriuions ſur ce paſſage de Suetone:eſtant auenu à vn Pariſien, enfant au regard de l'aage,mais bien vieil en malice,d'attenter à la vie du Roy Treſchreſtien. Il adiouſte à cela deux beaux epigrammes en deteſtation d'vne ſi furieuſe & maudite entrepriſe:dont le ſommaire repreſente la miraculeuſe aſſiſtance,& la iuſtice de Dieu,puniſſant les coniurateurs, pour l'inſtruction de la poſterité, & la confuſion des meſchans, s'ils ne prenent garde à eux.

En ſes animaduerſ. ſur Suetone liu.1.

Ie clorrai ce chapitre par l'enſeignement & auertiſſement de Chryſoſtome: Qui a bonne conſcience (dit-il) vn tel marche de grand courage & en toute aſſeurance,comme ſi l'on verſoit de l'huyle en la lampe,pour entretenir la clairté d'icelle:auſſi la conſideration de ſes deportemens le conſole, & rend ſa foy tant plus hardie. Mais l'homme de mauuaiſe conſcience eſt touſiours effrayé & deſcouragé. Et comme ſi vous oſtez l'huyle de la lampe, incontinent la clairté s'afoiblit: ainſi ce perſonnage là ſe confond ſoymeſme, ſe reſouuenant de ſon meſchant train,& adiouſte la desfiance à ſon infidelité. Les plus doctes Theologiens tienent (ce dit Bodin) que tant s'en faut qu'il ſoit loiſible aux ſuiets de tuer leurs princes,ſous pretexte de tyrannie, que meſmes il leur eſt expreſſément defendu de meſdire d'eux, ſi Dieu par vocation extraordinaire ne le leur commande, comme à Iehu qui fut appellé de Dieu pour regner ſur Iſrael, afin d'exterminer toute la poſterité d'Achab.

En l'homel. 52. ſur S. Matth.

Au 2. liu. de ſa Rep. ch. 5.

CHAP. VIII.

Dieu n'a rien ordonné de ſuperflu en nature, ains meſmes a recompenſé d'autres biens les defauts qui ſuruienent en icelle.

NOVS auons repreſenté ci deuant ce que mon frere & pluſieurs autres ont veu comme moy à Combourg, touchant vn ieune homme faiſant de ſes pieds tout ce qu'vn autre peut

Au 2. liu. ch.17. du 1. volume.

faire de ses bras:par vne industrieuse & tresbelle recompense de nature. Plutarque a soigneusement remarqué ceste gracieuse largesse en ces mots:Nature est exquise en tout & par tout,aimant ses enfans,à qui riē ne defaut de necessaire, & à qui l'on ne sçauroit aussi rien oster comme superflu,& qui n'a rien (comme souloit dire Crasistratus) qui soit vain ni friuole,branslant,ou qui panche tantost en çà,tantost en là. Car premierement quant à la generation de l'homme, on ne sçauroit assez dignement exprimer sa prudence:& à l'auanture aussi ne seroit-il pas fort honneste de toucher trop curieusement les parties secrettes, en les apellant par leurs propres noms,ains vaut mieux,en les laissant à part cachees, imaginer en son entendement la dexterité, bien seance, & propre disposition de ces naturelles parties-là, tant pour engendrer que pour conceuoir, &c. De mesme maniere nous voyons, comme obserue Adrian Iunius, qu'il n'y a pays qui soit entierement accommodé de ce qui lui faut,& que l'on puisse dire estre du tout heureux,ayāt pleu à Dieu le Createur,dés le commencement du monde,pour le soin qu'il a des afaires humaines, de n'espandre en vn endroit tous les presens de sa largesse,ains a priué les vns d'vne chose les autres d'vne autre:afin que grands & petis aprinssent à s'entr'aider, à se contenter de leurs biens,& moyens de soulager les autres par trafic,achet & vente de ce que chascū a,& demeurer liez par acointance amiable.Seneque auoit mesme aprehension. Le bien,dit-il,n'eschet pas à tous, & ne souffre pas que chascun s'en empare. Regarde vn peu

En son traité de l'amour & charité naturelle.

En sō hist. de Hollāde

En l'epist. 87.

Virgil. au 1. des Georgiques.

> *Quels biens & fruicts chasque pays rapporte,*
> *Aussi quels biens il n'a en nulle sorte.*
> *En l'vn les bleds esblouissent nos yeux,*
> *Et les raisins en l'autre vienent mieux.*
> *Ici les fruicts, là les riches herbages,*
> *Sans nul trauail,seruent à maints vsages.*
> *Tu vois Tmolus les espices fournir,*
> *D'Inde & Sabee,yuoire,encens,venir,*
> *Et le Chalybe,au reste miserable,*
> *Bailler du fer,metal tant secourable.*

Ces commoditez sont distribuees en certains pays separez,afin que les hommes fussent contrains de trafiquer ensemble, quand l'vn auroit besoin d'vne chose que l'autre possederoit.Or cela n'a point seulement lieu és pays qui s'entr'aident , tellement que ce qui defaut à l'vn lui soit fourni par l'autre;mais aussi es hommes,comme i'ay dit au commencement: dont auient que souuentesfois l'industrie & la science suppleent aux defauts de nature. Selon cela, combien que les hommes soyent naturellement plus habiles à parler qu'à escrire, toutesfois par art & par adresse le contraire peut auenir, comme Fr. Vallesius le prouue par l'exemple d'vn moine Benedictin sien ami,nommé Pierre Ponce, lequel aprenoit aux sourds de nature à parler, en les faisant premierement escrire,&

Au 4. ch. de sa S. philosophie.

crire,& sur les doigts leur monstrant les choses signifiees par les lettres escrites & s'entresuyuantes. Antoine de Palerme fait mention d'vn aueugle né auquel nature fit present d'vne merueilleuse adresse pour suppleer à ce defaut. I'ai aprins,dit-il,du Roy Alphonse , qu'il y auoit vn Sicilien aueugle né, viuant encores pour lors en la ville de Gergento, iadis nommee Agrigentum , lequel l'auoit maintesfois suiui à la chasse, monstrant aux veneurs qui voyoyent bien clair les repaires & retraites des bestes sauuages. Il adioustoit , quant à l'industrie de cest aueugle, qu'ayant espargné & amassé enuiron cinq cens escus , dont il estoit en grād souci, finalement il delibera de les cacher en vn champ. Comme il creusoit en terre pour tel effect, vn sien compere & voisin l'apperceut, & si tost que l'aueugle se fut retiré , fouilla la terre & emporta ce thresor. Deux ou trois iours apres l'aueugle retournant visiter sa cachette,& n'y trouuant rien,tout esperdu se contriste,se tourmente,& apres plusieurs discours conclud à par soy qu'autre que son compere ne lui auoit ioué ce tour. Là dessus il va trouuer l'autre, & lui dit, Compere,ie suis venu pour auoir vostre bon auis. I'ai mille escus,dont i'ai desia caché la moitié en lieu seur:quant à l'autre moitié ie ne sçai qu'en faire,ne voyant goutte,& estant fort mal propre à garder quelque chose.Pourtant,si le trouuez bon, ie pourrois cacher ceste moitié auec l'autre en mesme endroit asseuré. Le Compere aprouua ceste resolution, & de ce pas s'encourt vers la cachette , où il reporte les cinq cens escus qu'il y auoit parauant prins,esperant qu'il auroit tout ensemble les mille.Tost apres l'aueugle se transporte vers sa cachette,& y retrouuant ses escus,s'en saisit,puis estant de retour appelle son Compere, & commēce à lui dire tout haut & de voix gaye , Compere , l'aueugle a veu plus clair que celui qui a deux yeux.

Au 3. liure des dits & faits du Roy Alphonse.

L'experience nous monstre que les aueugles-nez , ou deuenus tels par accident,sont plus ingenieux que les autres hommes : ce que nous auons verifié ci deuant par les exemples de Iean Fernand & Nicaise de VVerde. Ausquels i'adiouste Q. Asconius Pedianus Grammairien & historien,lequel deuenu aueugle l'an septantiesme de son aage , vescut encores douze ans,durāt lesquels (ce dit I.Baptiste Fulgose)il surmonta ce defaut par industrie & diligence merueilleuse , composant quelques histoires escrites en tresbeaux & bons termes. Non sans raison doncques feu mon pere,d'heureuse memoire,propose ceste question en ses problemes,veu que le sens de la veuë est tresuif & le plus excellent de tous les autres,d'où viēt que les aueugles nez,sont sourds & muets aussi dés leur enfance ? Entre autres solutions de ceste question , il estime qu'on doit considerer , que tels aueugles sont totalement occupez & bandez apres leurs pensees,attendu qu'au dehors ils n'ont nuls obiects qui expriment diuerses figures en leurs entendemens : rien n'entrant par les fenestres des yeux en l'imagination , ni de là en l'intelligence, consequemment en la memoire,qui embarasse l'intention du discours ou s'oppose au dessein & à l'industrie de l'entendement. A raison de-

Liu.2.c.17. du 1.vol.

En ses exēples.

Liu. 8. decur.7.probl. 6.

quoy aussi les meditations de nuict sont plus fortes:& les Grecs ont appellé la nuict Euphroné, comme qui diroit la sage, pource qu'elle est fort propre à discourir, debatre en soy mesme & se resouldre. Ciceron dit que Diodorus le Stoicien, tout aueugle qu'il estoit, auoit l'adresse d'enseigner exactement la Geometrie à ses disciples. Et nous auons veu vn excellent musicien, deuenu aueugle dés qu'il estoit encores petit enfant au berceau. Plutarque dit que c'est chose fausse qui se dit communement, que Democritus le philosophe s'estaignit la veuë en fichât ses yeux sur vn miroir ardant,& receuant la reuerberation de la lumiere d'icelui, afin qu'ils ne lui apportassent aucun destourbier en euoquant souuent la pensee au dehors,ains la laissant au dedās en la maison, pour vaquer au discours des choses intellectuelles, estans comme fenestres bouchees qui respondent sur le chemin. Bien est vrai, que ceux qui trauaillent beaucoup de l'entendement, se seruent bien peu du sentiment. C'est pourquoy ils bastissoyent anciennement les temples des Muses,lieux destinez à l'estude, qu'ils appelloyent Muses, le plus loin qu'ils pouuoyent des villes. C'est ce que mon pere remarque.

Au traicté de la curiosité.

Nous descouurons aussi bien souuent que la veuë s'affoiblit & defaut par fois tout soudain aux vieilles gens, plustost que nul des autres sens. Il y en a vne plaisante histoire en Seneque,laquelle il accommode proprement à plus haute consideration,sur l'occasion qu'il en auoit. Elle merite d'estre ici ramentue,attendu qu'elle se rapporte aux mœurs de ce siecle. Tu sçais,dit-il, que Harpaste, la folle de ma femme,est « demeuree pour charge hereditaire en ma maison. De ma part ie ne « voy tels monstres qu'à regret: & si quelquesfois ie veux auoir mon pas- « setemps d'vn fol,il ne me le faut aller cercher gueres loin : ie me ri de « moy mesme. Ceste folle a perdu la veuë. Ie vai te conter vne chose « incroyable,mais vraye:elle ne pense pas estre aueugle. De fois à autre « elle prie son gouuerneur de la mener dehors,disant qu'on ne void goutte en la maison. Saches que ce dont nous nous mocquons en elle a- « uient à vn chascun de nous, qui errons sans conduite, & disons, Ie ne « suis pas ambitieux:ce pendant nul ne sçauroit autrement viure à Rome. « Ie ne suis pas somptueux:mais c'est la ville qui requiert qu'on face grā- « des despenses. Ce que ie suis cholere ne vient pas de ma faute: ma « ieunesse empesche que ie ne me suis pas encore rangé à certain train. « Pourquoy nous deceuons nous ainsi? Nostre mal n'est pas au dehors,il « est dedans nous,il tient aux entrailles. Difficilement recouurons nous « la santé, d'autant que nous ne sentons pas nostre maladie. Si l'on ne « commence à nous penser, quand serons nous despestrez de tant de « maladies entassees en nous ? Mais encores ne daignons nous cer- « cher le medecin, qui auroit moins d'afaires, si on l'appelloit quand « la playe est fraische. Les esprits encores tendres, & non façonnez « au vice, se lairroyent mener par celui qui leur monstreroit le droit « chemin. «

En la 50. epistre à Lucillius.

Mais au reste, quant à ce que nous auons touché ci dessus du defaut

de la

de la veuë es vieillards, nous en auons vn exemple notable es histoires Sainctes. Le patriarche Isaac, qui vescut cent quatre vingts ans, peu auant sa mort perdit la veuë, ayant les autres sens entiers, ainsi que distinctement Moyse fait mention de tout en ces termes, Quand Isaac fut deuenu vieil & ses yeux furent ternis, tellement qu'il ne voyoit goutte, il appella son fils, &c. Au regard de l'ouye, il est dit au texte apres que Rebecca eust equippé son fils Iacob pour preuenir Esau l'aisné, & emporter la benediction, qu'Isaac oyant parler le puisné dit, ceste voix est la voix de Iacob. Parauant il auoit dit, Mon fils aproche toy, ie te prie, & ie te tasteray, si tu es mon fils Esau mesme, ou non. Voila quant au toucher. Au regard du goust, Apporte-moy (disoit-il) de la viãde, & que ie mange de la venaison de mon fils. Et quant au flair, ayant mangé & beu, il sentit l'odeur des habits de ce fils, & le benit, disant, Voici l'odeur de mon fils, comme l'odeur d'vn champ que l'Eternel a benit. Pour clorre ce chapitre auec le sens de la veuë, plus excellent que nul des autres, les Ægyptiens, estimez des Gentils les plus sages d'entre tous les peuples, en leurs lettres hieroglyphiques representoyent Dieu par la figure de l'œil, comme Pierius le monstre exactement, Dieu tout bon & tout puissant est l'œil du monde & le Pere des lumieres, ce dit l'Apostre, surpassant en toute beauté & perfection toutes choses, & les gouuernant, sans qu'il y ait rien caché ni couuert à ses yeux, contemplant les bons & les mauuais: tellement qu'il void & sonde les plus profondes cachettes des cœurs, comme l'homme regarde ce qui est de l'apparence exterieure. Entre autres raisons, pour lesquelles ils ont prins l'œil entre les membres du corps humain, pour signifier Dieu, ceste ci est alleguee, Que l'œil au meslange & en la composition de sa matiere a quelque portion de clairté: ce qui a esté descouuert de telle efficace en quelques vns, qu'en plein minuict ils ont veu clair ainsi que de iour, comme on dit estre auenu à l'Empereur Tibere. Et de nostre temps (ce dit Pierius) i'ai oui affermer à M. Antoine Sabellic, lors qu'il demeuroit chez moy pour aprendre la langue Grecque, que toutes & quantesfois qu'il s'esueilloit la nuict, il souloit discerner & reconoistre distinctement ses liures, & tous meubles de sa chambre. Ioseph de la Scale en la vie de son pere, escrit d'icelui & de soymesme, qu'ils ont veu de nuict de fois à autre comme nous voyons sur le soir ainsi que la nuict approche: & que cela lui auint dés son enfance, & dura iusques à l'aage de vingt-trois ans.

Au 27. ch. de Genese.

Au 23. liu. de ses hieroglyphiques.

CHAP. IX.

De l'honneur fait aux dragons & serpens : item de l'estrange insolence & fureur de ceux qui se sont glorifiez d'auoir esté engendrez par les Dieux.

Au 2. liu. de ses antiquitez, ch. 4.

FL. Iosephe estime, apres qu'Adam & Eue eurent oultrepassé l'ordonnance de Dieu, mangeans du fruict defendu au iardin d'Eden, que le serpēt pour la faute par lui commise cōtre l'homme fut priué de la voix, que le venin fut parsemé en sa langue, & que Dieu le declaira ennemi du genre humain, admonnestant l'homme & la femme de lui courir sus pour lui casser la teste: tant pource que la mort de l'homme est là enclose, qu'à cause aussi que le serpent est aisément mis à mort, si on le frappe à la teste. D'auantage, qu'il fut priué de pieds, afin qu'il rampast & se trainast par terre. Quoy fait Dieu chassa Adam & Eue hors du iardin, & les enuoya demeurer en vn autre pays. Or on dit que les serpens hayssent tellemēt tous les hommes, que cependant ils poursuyuent plus asprement les femelles que les masles, & souuent tuent icelles de leur morsure: dont Bodin rend ceste raison: peut estre (dit-il) que les serpens, cauteleux à merueilles, conoissent que les femelles sont plus foibles que les masles; pourtant peuuent elles estre plus aisément endommagees, & ne peuuent pas si bien resister. Peut estre aussi que la bonté fauorable du Createur, a voulu que les choses de moindre valeur fussent premier-prinses, afin que par tel moyen les plus excellentes fussent tant plus longuement preseruees. D'auantage il y a vne discorde capitale entre la femme & le serpent: ce qu'on void manifestement, en ce qu'en grande assemblee de gens, s'il n'y a qu'vne femme, le serpent essayera de l'offenser la premiere. C'est l'opinion de Bodin. Ainsi donc, y ayant vne haine inueteree & endurcie entre l'homme & le serpent, ie n'ai peu assez m'esbahir qu'vn animal si venimeux & hai de tous, ait esté toutefois tant reueré des anciens payens, qu'outre ce qu'ils ont prins à grand honneur qu'on ait dit que leurs ancestres auoyent esté conuertis en serpens, ils leur ayent encore attribué quelque diuinité, & dressé vn seruice à part. Satan, prince d'imposture, d'erreur & de mensonge, a soigneusement versé de l'huyle sur les flammes de ceste orgueilleuse impieté, afin que les pauures idolatres demeurassent plus lourdement abusez, ainsi que nous en auons fait la preuue ailleurs, par beaucoup d'exemples. Alexandre le grand n'eut pas honte de se vanter que sa mere Olympias auoit esté engrossee d'vn dragon sous la semblance de Iupiter Ammon, & estoit ainsi acouchee de lui. Tellement qu'il portoit en ses armoiries vn serpēt vomissant

En son theatre, liu. 3.

Liu. 7. chap. 9. du 1. vol.

vomissant par la gueule vn petit enfant à peine né,& tout sanglant: comme il se void encore en quelques medailles antiques : icelui voulant donner couuertement à entendre par telles enseignes, qu'il estoit fils de Iupiter. Otto Vicomte ayant tué en duel vn Sarasin, emporta son habillement de teste,où y auoit vne telle deuise, laquelle il adiousta à ses armoiries,comme on les void representees & descrites es emblemes d'Alciat. Pourtant Olympias ne fut pas courroucee sans cause, entendant qu'on la nommoit concubine de Iupiter, comme il appert par quelques lettres d'elle:mais aussi quand apres la mort d'Alexandre on vint lui rapporter que le corps d'icelui demeuroit à enseuelir par longue espace de temps:car souspirant, & pleurant à chaudes larmes elle s'escria,O fils,qui as voulu estre mis au rang des dieux,& t'es efforcé de tout ton pouuoir d'atteindre là, maintenāt tu ne peux auoir part au droict esgal à tous hommes mortels, pour estre enseueli & caché en terre. Voila comme elle se lamentoit de sa misere en condamnant la vaine & folle outrecuidance de son fils.On fait cas,& à bon droit de

Ælian au 13.liu.de sa diuerse histoi. ch.30.

» la harangue de l'Empereur Tibere,lequel disoit en plein Senat, Mes-
» sieurs,ie vous appelle à tesmoins, & veux que la posterité se souuiene,
» que ie suis mortel,que i'exerce les charges des hommes,& qu'il me suf-
» fit, si ie m'acquitte de ce que la dignité Imperiale requiert de moy.
Surquoy Annibal Scotus discourt ainsi en son commentaire sur ce pas-
» sage, Si Alexandre le Grand eust gousté ceste sentence de Tibere, &
» pensé que les princes sont mortels, portent des charges humaines, &
» doyuent se contenter s'ils sont esleuez par dessus les autres hommes,
» afin de veiller pour la Republique,en chasser tous perturbateurs,gou-
» uerner & maintenir leurs suiets en paix, trauailler tousiours pour leur
seureté:non pas estimer que leur domination consiste à se veautrer en
» dissolutions & voluptez infames.Si(di-ie) Alexandre eust pensé à cela,
» iamais il n'eust souffert qu'on l'eust estimé fils de Iupiter, ni n'eust on
» ques enduré d'estre adoré comme Dieu: combien qu'vne fois entre au
» tres il fit confession de ceste siene folie, lors qu'ayant esté blessé d'vn
» coup de flesche Indienne en vne charge contre les Assacaniens, il dit
» aux flatteurs qui regardoyent sa playe sanglante,

Tacitus au 4. liure des annales.

C'est du vray sang,& non de l'humeur telle
Qui coule aux dieux de nature immortelle.

Plutarq. es apopht. & au 2. traité de la fortune d'Alex.

L'insolence de ce prince,& son ingratitude enuers son propre pere Philippus,duquel il desdaignoit s'auouër fils, en affectāt le nom de fils de Iupiter,a esmeu le philosophe Seneque à le chapitrer en diuers en-
» droits de ses œuures, nommement en vn, où il dit, Les Corinthiens
» enuoyerent leurs ambassadeurs à Alexandre de Macedoine, lors que
» victorieux de l'Orient il cuidoit estre Dieu, le gratifier de ses conque-
» stes,& le firent bourgeois de leur ville, dequoy Alexandre s'estāt prins
» à rire,l'vn des ambassadeurs lui dit, Si est ce que nous n'auons iamais
» fait cest honneur à aucun,sinon à toy,& à Hercules. Là dessus Alexan-
» dre accepta volontiers l'honneur qui lui estoit presenté, & ayāt fait de

Au 1. liu. des biēfaits ch.13.

grandes offres & traite gracieusement les ambassadeurs, pensa, nō point « aux Corinthiens qui l'hōnoroyent, ains à soymesme, estimant qu'il leur « faisoit beaucoup d'hōneur de les accepter. Ce personnage amoureux de « gloire, de laquelle toutefois il ne conoissoit la nature ni la façon, suyuāt « les pas de Hercules & de Bacchus, & voulāt mesme passer plus auāt que « eux, regarda au cōpagnō d'hōneur que les Corinthiens lui proposoyēt, « cōme s'il eust desia tenu en main le ciel que sa folle ambitiō embrassoit; « d'autāt que ces ambassadeurs-la le faisoyēt esgal à Hercules. Mais en quoi « ce ieune estourdi, qui pour vertu n'auoit qu'vne heureuse temerité, e- « stoit-il semblable à Hercules, personnage qui n'a rien subiugé pour soy, « ains a voyagé par tout le mōde, nō point pour desirer d'ē estre Seigneur, « mais pour l'affrāchir ? y a-il chose qui ait peu vaincre l'ennemi des mes- « chans, le garand des gens de bien, celui qui portoit la paix sur mer & sur « terre? Mais Alexandre a esté vn brigand & saccageur de peuple dés son « enfance, la ruine de ses amis autant que de ses ennemis, qui tenoit pour « souuerain bien d'estre la frayeur du monde: ayant oublié que non seule- « mēt les bestes plus farouches, mais aussi les plus lasches, sont redoutees, « à cause du venin qu'elles portent. «

Mais l'erreur de ce temps-là estoit tel, qu'ils mettent leurs Princes au nombre des dieux, ou des demi-dieux, ou les tenoyent pour bastards des dieux: cōme les Antoniēs se disoyent issus d'Anteō, que Virgile semble auoir appellé Antor ou Anton, fils ou cōpagnon d'Hercules, ce dit Antoine Augustin, lequel escrit touchant Galba en parlāt de la famille des Lutatiens, ces mots, Galba fit tousiours grauer au dessous de ses statues, « que Q. Catulus Capitolinus estoit son bisayeul: & quand il faisoit dispo- « ser de rang les pourtraits de ses predecesseurs & ancestres, le premier du « costé paternel estoit Iupiter, & la premiere du costé maternel estoit Pa- « siphaé, femme de Minos roy de Crete. Tant l'aueuglement de ces tēps « là fut espais, que plus noble s'estimoit celui qui descēdoit (par oui dire) « de ce vilain adultere de toutes couches, & de ceste impudique par des- « sus toutes autres femmes impudiques. Les Grecs, entre autres fables, « ont osé conter que toute leur nation est sortie de tels clapiers infames: cōme ils disent que Iupiter se transforma en fourmi pour acointer Eurymedeste fille d'Archelaus, de laquelle nasquit Myrmidon, de qui descendirēt les Myrmidons. Aueuglemēt ridicule! Qui pourroit se cōtenir de rire ou de pleurer, lisant la folle (ou pour mieux dire) furieuse insolēce de l'Empereur C. Caligula monstre souillé de forfaits horribles? Il vouloit estre estimé Dieu, s'appelloit Iuppiter, se vantoit d'auoir compagnie charnelle auec la Lune, & que la deesse Victoire le couronnoit: « à l'occasion dequoy il se glorifioit d'auoir abusé de plusieurs dames Ro- « maines, voire de ses propres sœurs. Bien souuent il se desguisoit en dees- « se, & prenoit le nō de Iuno, de Diane, ou de Venus: puis il se faisoit voir « habillé en femme, portāt la coupe & le thyrse des bacchātes: d'autrefois on le voyoit vestu en Hercules, portant la massue, & couuert d'vne peau de Liō. Ores on le voyoit barbu, quelque fois sans barbe: tātost ayant en main

En son Cōmētaire des familles Rom.

main le tridẽt,ou preſt à lãcer la fouldre;puis contrefaiſant Bellonne,& toſt apres trãsformé en fẽme: ſõme il ne faiſoit autre choſe que chãger d'habillemẽs & de paremens,conuoiteux d'eſtre eſtimé tout ce qu'il eſt poſſible d'imaginer,fors qu'hõme.Ces forſanteries ne demãdent point de cenſure, ains requierent vn Heraclite, qui deplore la fureur de tels monſtres,ou pluſtoſt vn Democrite,qui ſe rie de leur beſtiſe.

Mais pour reuenir à l'adoration des dragõs & ſerpẽs,outre ce qu'vne hiſtoire apocryphe racõte du dragõ desBabyloniẽs eſtouffé par Daniel, on ſçait ce que les anciens diſent de certains reſueurs nõmez Ophites, qui par vn erreur dãnable faiſoyẽt plus de cas du ſerpẽt lequel auoit ſeduit Eue,que de Ieſus Chriſt: alleguans que ce ſerpent nous auoit donné la ſcience de bien & de mal:que le ſerpẽt dreſſé au deſert par Moyſe auoit par ſa vertu gueri les Iſraelites , & que Ieſus Chriſt auoit enſuiui en l'Euangile la puiſſance de ce ſerpẽt: Tertullian Epiphanius & autres repreſentẽt & refutẽt l'impieté de ces heretiques. Il y a vn plaiſant cõte en Lucian,de certain impoſteur,lequel faiſoit mõſtre d'vn dragon, perſuadant à la populace que c'eſtoit Æſculape, & diſoit que ſon dragõ dõnoit certaines reſpõſes à ce qu'on lui demãdoit.Cela eſt memorable encore, qu'il ne pouuoit ſupporter d'vne part les gauſſeurs qui ſe mocquoyent,ni les Chreſtiens qui gemiſſoyẽt & auoyent horreur de ſes impoſtures;diſãt que le pays autour de la mer Euxine eſtoit plein de mocqueurs & de Chreſtiens,ſi oſez que de meſdire de lui,commandant que on les lapidaſt.Pourtãt lors qu'il vouloit ouurir la boutique de ſes oracles,on faiſoit vne crie,à la mode d'Athenes, en ces termes, Si quelque mocqueur, gaudiſſeur ou Chreſtien eſt entré ici pour voir ce qu'on y fait, qu'il ſorte. Incontinent au ſon de ſa parole,diſant,qu'on chaſſe les Chreſtiens,ils eſtoyẽt pouſſez hors de là par les eſpaules.Quant à la haine de ceſt impoſteur cõtre les gauſſeurs, qui ſe rioyent de ſes charlataneries, les cauſes en ſont euidentes: & pour le regard des Chreſtiẽs (s'il s'en eſt troué de ſi curieux qu'ils ayent voulu eſtre ſpectateurs de l'impieté ridicule de ce triacleur)ce n'eſt pas de merueilles queSatan ſe ſoit ſerui de ceſt inſtrument ſi propre pour leur dõner la chaſſe,& qu'il n'ait peu iouer ſes ieux & tours de paſſe paſſe pour affronter les pauures idolatres,en preſence des membres de celui qui a briſé la teſte du ſerpẽt & vaincu le dragon ancien. Les Romains furent iadis embabouinez de meſme reſuerie en la ville de Lanuuium, où l'on adoroit certain dragõ lequel ſortoit d'vne cauerne, & venoit prendre ſa refection des viandes qu'vne ieune fille portoit dedans vn panier, & qu'elle lui preſentoit de ſes mains:comme il appert d'vne elegie qui ſe trouue encore entre celles de Properce:& cela ſert à l'intelligence d'vn paſſage de Ciceron, où il dit,parlant de Roſcius,natif de Lanuuium,qu'eſtant encore enfant de mammelle,& dormant en ſon berceau,ſa nourrice s'eſueillant de nuict, & la lampe eſtant allumee en la chambre, apperceut vn ſerpent entortillé autour de ſon petit:dont s'eſtant eſcriee en grand effroy, le pere de Roſcius en fit rapport aux Aruſpices, s'enquerant de leur auis là deſſus,

Au diſcours intitulé Alexandre ou le Charlatan.

Au 1. liure de la diuination.

Ils respondirent que l'enfant seroit quelque iour le plus excellent & noble personnage de son temps.

Puis que nous sommes sur le propos des serpens, quel pouuoit estre, ie vous prie, celui que l'on a veu le siecle precedent au chasteau d'Vl-merfelden, assis en Austriche, & apartenant à l'Euesque de Frisingen. Ce serpent estoit d'incroyable longueur, & si pesant, que comme l'on eust ietté dedans vn creux au bas de certaine tour de ce chasteau, où il repai-roit, vn pauure prisonnier, il vint s'entortiller de plusieurs tours à l'en-uiron du corps de ce miserable, sans lui faire autre mal que de l'arrester si court, qu'il ne pouuoit bouger d'vne place, ni presques respirer, à cau-se de la pesanteur de ce serpent, de la presence duquel les paysans s'es-iouissoyent fort, & disoyent que cela leur estoit signe & presage de grã-de prosperité. Mais il y a fort long temps qu'on ne l'a plus veu. C'est chose bien certaine, & Marc Vuelser gentilhomme d'Augsbourg, & l'vn des deux bourgmaistres ou chefs du Conseil d'icelle ville, tresdocte personnage, dit qu'vn honorable vieillard, digne de foy, lui auoit racon-té plusieurs particularitez de ce serpent, & disoit l'auoir veu; item qu'il estimoit plusieurs estre encores en vie qui pourroyent en attester. Il adiouste en ce discours vn ample recueil des serpens, & propose aprés Seruius ceste distinction, que les anguilles se trouuent es eaux, les ser-pens en terre, les dragons es temples. Finalement, nous lisons que l'Em-pereur Tibere nourrissoit delicieusement & mignardoit vn grand ser-pent, auquel il donnoit à manger de sa main, lequel ayant esté deuoré des fourmis, Tibere fut auerti par les deuins, qu'il eust à prendre garde que la populace ne se souleuast contre lui: attendu que les fourmis si-gnifient vne grande multitude, ainsi que le conte de Peleus & les son-ges prodigieux le declairent. Car Neron, auant que perir mescham-ment comme il fit, songea qu'il estoit tout plein de fourmis qui auoy-ent des ailes. Le mesme ayant receu de sa mere, pour souuerain preser-uatif, la despouille d'vn serpent qu'il portoit liee à son bras, le ietta fina-lement, afin de ne plus se souuenir de sa mere: puis quand il apperceut que tous s'esleuoyent contre lui, fit cercher & recercher ce preseruatif, mais il fut impossible de le trouuer. Quant au serpent rongé des four-mis, dont les deuins de Tibere firent vn prodige, cela s'est peu faire na-turellement, comme il auient souuentesfois que les crapaux sont man-gez des fourmis. Bodin en rend ceste raison: Quand les crapaux sont vieux, pesans de venin, qu'ils ont amassé de toutes parts, & fort chargez de graisse, les bandes innombrables de fourmis se ruent auidement des-sus, les sucent & rongent, sans y rien laisser que les os & la pierre dite Crapaudine, laquelle par sa proprieté occulte chasse & nettoye tout poison. Ainsi auient que le crapaud, animal le plus sale de tous (à nostre auis) en son viuant suce de la terre force venin, & en mourant nous lais-se vn preseruatif contre le venin, donnant aux fourmis vne nourriture tresagreable.

Au traité de la conuersion & du martyre de S. Afre, & de S. Hilaria.

En son theatre de Nature, liu. 3.

CHAP.

CHAP. X.

Des noms de la ville de Rome, le vrai nom de laquelle est ignoré. Et de l'estrange superstition des Payens.

A Peine ai-ie peu persuader à vn mien ami, qu'il est aisé de prouuer par historiens aprouuez, que le vulgaire ignore encore pour le iourd'hui le vrai & propre nō de la ville de Rome, & qu'il n'a esté loisible le prononcer ni mettre en auant (quoy que par tout le monde elle ait esté tant nommee & renommee) ains que les anciens Romains ont estimé que la conseruation perdurable de leurville consistoit en la suppression de son nom, non moins que la cachette du Palladium ou des ancyles & petis boucliers cheuts du ciel. Ceste coniecture se verifie par ce que nous n'auons point de mot synonyme ou respondant en signification à celui de Rome. Or encore qu'il me souuienne bien qu'Annius commētateur de Berose ait estimé que le nom de la ville estoit Romanessus, & qu'il ait recueilli de Fabius Pictor & de Varro (selon qu'Ortelius en parle en sa synonymie Geographique) qu'icelle ville estoit distinguee en quatre parts, qui auoyent chascune leur nō, asçauoir Rome, Velie, Germal, & le For; item que Festus dit icelle auoir esté premierement appellee Valentia & Cephalé : toutesfois c'est chose asseuree que les Romains, meus d'vne superstition particuliere, ont voulu que le vrai & propre nom de leur ville demeurast caché. Pline le monstre en ces mots, où parlant de Rome il dit, *Cuius nomen alterum dicere arcanis ceremoniarum nefas habetur:* les secrettes ceremonies defendent de dire l'autre (c. le vrai & propre) nom d'icelle. On sçait aussi que Valerius Soranus fut mis à mort, d'autant qu'il auoit esté si hardi que de publier ce nom secret, ainsi que Pierius en fait mētion apres Varro & Solin en ses hieroglyphiques, où il estime que les Romains auoyent l'image de la deesse Angerone (les doctes disent Angenore du mot grec *anchein*, qui signifie reprimer) auec la bouche close & couuerte, pour monstrer qu'il ne faloit point s'ēquerir sous la protection de quels dieux estoit la ville de Rome, ni quel estoit son propre nom, de peur que les dieux patrons & tutelaires n'en fussent euoquez & emmenez ailleurs par quelques charmes, & coniurations, & ceremonies secrettes. Mussurius Sabinus dit que l'image de la deesse Angerone auoit vn bandeau sur la bouche, & estoit posee sur l'autel d'vne autre deesse nommee Volupia, pource que ceux qui supportent leurs destresses & fascheries paruienent par le benefice de patience à vne volupté & liesse asseuree. Erithræus en son indice sur Virgile, allegué aussi par Ortelius, dit que Rome auoit trois noms : l'vn (dit-il) est ce commun que nous proferons ordinairement : l'autre est secret, & Virgile en sa

Au 36 liu.

En ses fragmens.

premiere eglogue l'a touché sous le nom d'Amaryllis, ou de sa mignonne & maistresse: le troisiesme estoit deu & rapporté aux sacrifices, & l'auoit on imposé aux ieux floraux. Philelphe, de qui nous aprenons ces choses, l'exprime en Grec Anthusa, qui vaut autant à dire que Flore, ou Florissante, ou Florence. Ortelius adiouste, que Virgile la descrit sous le nom d'Amaryllis, comme Seruius le remarqué. Es siecles suyuans Ataulphe roy des Goths voulut (ce dit P. Orose) que Rome fust appellee Gothia. Elle est nommee es inscriptions antiques *Sacra* & *Æterna*, Sacree & Eternelle. Sainct Ierosme pense que l'Apostre Sainct Pierre a entendu parler de Rome sous le nom de Babylone, quand au dernier chapitre de sa premiere epistre il escrit, L'Eglise qui est en Babylone vous salue. Le liure des limites de l'Empire Romain fait souuentesfois mention de Rome sous le nom de Babylone, voire conioint ces deux noms ensemble.

Ie pense que la cause pourquoy les Romains ont si soigneusement supprimé l'ancien & propre nom de leur ville, a esté, comme nous auõs dit ci deuant, de peur que par quelques ceremonies, selon l'opiniõ dont leurs entendemẽs estoyent abruuez, on n'euoquast & attirast hors de la ville les dieux patrons, tuteurs & conseruateurs d'icelle. Car les anciens Payens cõme Macrobe en discourt fort au long, auoyent ceste opinion, qu'assiegeant vne ville ils essayoyent d'aprendre des deuins à quel genie & à quels dęmõs ceste ville-là estoit recõmandee. Quand on le sçauoit, ils attiroyẽt tels dęmõs par sacrifices: quoy fait ils promettoyẽt restablir la ville en son entier, si les dæmons vouloyent s'en departir pour vn temps. Pourtant Galeot Martius discourt ainsi, « Le Genie a tousiours soin de la chose de laquelle il est protecteur. Ce qui ne se peut faire, si « l'on ne sçait le propre nom d'icelle, soit ville, prouince, ou autre chose. « Car les esprits asseruis à son nom propre, ne sont iamais attirez arriere « d'icelle, s'ils n'entendent ce nom distinctement: Or afin que les ennemis « ne peussent faire cela contre Rome, le propre nom d'icelle a esté « tousiours fort soigneusement caché, si que nul n'osoit le publier qu'in- « continent la punition ne s'en ensuiuist. Car si les esprits patrons de ce- « ste grande ville-la entendoyent ces noms, Rome, Valence, Cité, qui ne « sont pas propres, mais appellatifs, ils ne bougeoyent, tellement que ia- « mais on n'a peu les euoquer. Or comme la Cabale des Magiciẽs porte, « que les esprits ne sont esmeus, qu'en oyant le vrai & propre nom des choses; aussi ont ils donné des noms propres à chascun d'iceux esprits, par lesquels ils peuuent estre euoquez, & ont assigné les vns pour gouuerner ceci, les autres cela. Les payens ont esté confermez par plusieurs exemples en ceste opinion superstitieuse, voyans les dieux tutelaires abandonner les villes & se retirer vers les ennemis d'icelles. Lampridius escrit en la vie de l'Empereur Commodus, que l'on vid en la grand' place de Rome les traces des dieux, comme s'ils en fussent sortis. Et Plutarque dit es problemes, que les Tyriens enchainerent leurs dieux, non qu'ils estimassent que la iustice diuine

Au 3. liure des Saturnal. ch. 9.

En son trai-cté de la doctrine meslee, c. I.

marche

marche lentement apres les meschans pour en auoir raison: mais ils eurent vne autre consideration, lors qu'Alexandre les tenoit assiegez. Car plusieurs Tyriens firent acroire à eux mesmes & aux autres, qu'en songeant Apollon leur estoit aparu & auoit dit, que le train de la ville lui desplaisoit tellement, qu'il se retiroit vers Alexandre. Sur cela, comme s'ils eussent voulu retenir de court quelque homme qui deliberast s'enfuir & s'en aller rendre aux ennemis, ils garrotterent de fortes chaines l'image de ce Dieu, & l'attacherent à bons gros clous dessus sa base, l'appellans Alexandriste. Quintus Curtius fait mention de la mesme auanture apres Diodore le Sicilien, & adiouste que les Tyriens attacherent à l'autel d'Hercules leur patron vne chaine de laquelle ils pretendoyent arrester Apollo. Pausanias rapporte aussi, qu'en la ville de Sparte se voyoit de son temps vne image fort antique du dieu Mars, attaché par les pieds, se persuadans que par tel lien ils tenoyent arresté & comme perpetuel gardien de leur ville & Republique ce Dieu guerrier, qui ne les abandonneroit iamais.

Plutarque en la vie d'Alexãdre

Au 4. liu.

En ses Laconiques.

Voila iusques où s'estendirent les songes & resueries superstitieuses des gentils, estimans pouuoir par leurs inepties arrester tout court la deité, comme l'on feroit quelque esclaue. Pourtant, comme disoit
» Adrian Iunius, C'est folie & impieté profane de penser que Dieu tout
» enclin & disposé à soulager les creatures, soit si foible & peu vaillant,
» qu'il s'apaise & s'esmeuue par nos chimagrees & pueriles contenances,
» comme vn enfant qu'on chatouilleroit pour le faire rire. Les Spartiates monstroyent vne image de Venus, surnommee Morpho, enchainee par les pieds : dont on rend diuerses raisons. Entre les mesmes estoit adoree l'image de Diane, apportee illec par Orestes & Iphigene s'enfuyans de Tauris, & ceste image estoit enuelopee & liee d'osiers. Chez les Caphiates peuples d'Arcadie, se voyoit le temple & l'image de Diane l'estranglee : item on y monstroit vne autre Minerue, qui auoit la cuisse bandee : iceux faisans à croire que la deesse auoit esté blessee par Theuthis colonel des Arcades, en voulant lui faire teste & le contraindre à suyure le parti des Grecs, lesquels il auoit quittez, à cause d'vne querelle suruenue entre lui & Agamemnon. Les Arcades adoroyent ce Theuthis, & l'estimoyent beaucoup, à cause de ce qu'il auoit si mal acoustré la Minerue des Caphiates. Apollodorus escrit qu'entre certains peuples Saturne estoit lié l'espace d'vn an auec certaines bandes de laine, & qu'on le deslioit seulement la veille de sa feste escheant au mois de Decembre: que de là prouenoit l'anciẽ prouerbe que les dieux ont les pieds de laine. Platon escrit que les images de Dedalus s'enfuyoyent, si elles n'estoyent liees : mais quand on les retenoit de court, elles ne bougeoyent. Pour mesler les histoires modernes aux anciennes la mesme superstition possedoit les Indiens Occidentaux, qui depuis cent ans ont esté descouuerts par les Espagnols. Il y auoit entre eux vn Cacique nommé Gamaret, lequel auoit vn Cemi ou idole de Coton appellé Corocot, lequel du faiste de la maison où il estoit lié sou

En l'onziesme emblesme.

Au dialogue intitulé Menon.

Es additiõs sur le 1. liu. de Benzo, ch. 26.

loit descendre & s'en alloit promener en forme de Satyre parmi les fe-mes du village de ce Cacique & des lieux circonuoisins, auec lesquelles il se iouoit priuément, banquettoit,& acouploit charnellement. Si les femmes deuenoyent enceintes apres telles approches,& acouchoyent, l'on ornoit leurs enfans de double couronne,ou d'autre marque d'hon neur, chascun tenant pour tout certain qu'ils auoyent esté engendrez par Corocot. Quelquesfois ce malin esprit se cachoit, contrefaisant le despité, si le Cacique auoit oublié de lui faire les adorations,seruices & ceremonies ordinaires,au moindre article que ce fust.Les historiens racontent qu'vn autre Cacique auoit vn Cemi de bois ayant quatre pieds,nõmé Epilguanita, lequel de fois à autre au moindre despit qu'õ lui faisoit, s'en alloit cacher dedans les forests. Si tost que le Cacique en auoit le vent, il enuoyoit force gens le cercher de tous costez, qui l'ayans retrouué essayoyent de le rappaiser, puis le rapportoyent dessus leurs espaules en grand honneur & reuerence. Voila comme Satan iouoit ses ieux entre ces pauures peuples, iusques à ce que les Chrestiẽs arriuez en l'isle,lui & tous les autres Cemis s'enfuirent, & ne se retrouuerent plus : ce qui donna suiet aux insulaires de dire que telle retraite des Cemis presageoit changement d'estat, & domination d'vne gent estrange,comme le rapporte Pierre Martyr Milannois.

En sa 1. decade, liu. 9.

Pour acheuer nostre meditation, le charme dont se seruoyent les anciens payens pour euoquer les dieux, alors qu'ils assiegeoyent quelque ville,estoit tel,selon qu'il se lit en Macrobe,lequel l'a tiré des fragmens de Sammonicus Serenus qui auoit escrit vn liure des choses cachees:Si c'est vn Dieu,si c'est vne deesse,qui ait en sa protection le peu-« ple & la ville de Carthage,& toy principalement, quiconque tu sois, « patron de ceste ville & de ce peuple, ie vous prie, supplie, & requier « humblement,que vous abandonniez le peuple, la ville, les places, tem-« ples, lieux sacrez, maisons & enclos de Carthage, que vous en sortiez, « que vous mettiez au cœur de ce peuple la peur, la frayeur,la stupeur, & « l'ayans quitté veniez à Rome vers moy & les miens:que les places,tem-« ples,ceremonies & la ville vous soyent plus agreables : qu'il vous plaise « estre les chefs de moy,du peupleRomain,de mes soldats,tellement que « nous le sachions & entendions. Ainsi faisant,ie promets de vous ba-« stir des temples, & d'instituer des festes & ieux solennels à vostre hon-« neur.Mais sans nous arrester d'auantage à ces badineries superstitieuses des anciens, il y a quelque aparence qu'elles sont decoulees de plus loin,le mensonge ayant obscurci la verité des histoires sainctes, esquelles nous lisons que les Anges ont esté establis gouuerneurs non seulement des peuples entiers, & distincts les vns des autres; ains aussi que chascune personne craignant Dieu a eu pour gardes inuincibles nombre de bons Anges, esprits destinez & seruans au bien de tous ceux & celles qui doyuent obtenir l'heritage de salut. L'auteur du liure de Iudit fait dire par Achior Ammonite à Holoferne chef de l'armee du Roy des Assyriens, qu'il ne pourra se rendre maistre de Bethulie, si le Dieu

Au 3. liu. des Saturnal. ch. 8.

Pseau. 34. & 91. Hebr. 1.

Dieu des habitans d'icelle, courroucé contre eux, preallablement ne les abandonnoit. Le peuple d'Israel fut tiré d'Egypte, passa la mer rouge,& chassa lesChananeens s'emparant de leur pays,sous la conduite de l'Ange.Balac,roy des Moabites,prince idolatre, s'efforcea d'euoquer & attirer à soy le Dieu d'Israel, en achetant à pris d'argent les imprecations & maudissons de Balaam. Quant à la raison pourquoy les Romains en la conqueste de Iudee & en ce rude siege de Ierusalem descrit par Iosephe,n'euocquerent point le Dieu des Iuifs,selon qu'ils auoyent coustume de faire au regard des dieux adorez par les autres peuples, S.
» Augustin l'expose en ces termes:Les Romains souloyent (dit-il) apai-
» ser les dieux des nations qu'ils subiuguoyent, promettãt les seruir,& re
» ceuoir leurs festes & ceremonies. Ils ne voulurent pas le faire au re-
» gard du Dieu des Iuifs,alors qu'ils leur coururent sus & les vainquirẽt.
» Ie croy qu'ils voyoyent bien que reuenant la Religion de ce vrai Dieu,
» qui veut estre adoré seul,& qui condamne & chasse au loin toutes ido-
» les,il leur faudroit quitter entierement ces marmousets & ridicules es-
» pouuantaux,sur le seruice desquels ils cuidoyent que toute leur grãdeur
» & domination fust acreue & apuyee.

Au 1. liu. du consent. des Euangelistes, ch. 12.

CHAP. XI.

De l'estrange superstition & efficace que les hommes ont attribuee aux liures, aux images, sepultures, figures & places fatalles.

NOvs auons descrit ailleurs plusieurs exemples notables des statues & images fatales, respectees tant entre les Payens qu'entre les Chrestiens,& reuerees par merueilleuse superstition, comme patrons & tuteurs des villes & prouinces. Entre autres,les boucliers, qu'on disoit estre tombez du ciel, furent soigneusement & comme tresprecieux reliquaires gardez par les Romains,qui tenoyẽt pour tout asseuré que le salut de l'estat estoit enclos en ces boucliers, desquels Festus Pompeius (allegué par Antoine Augustin en l'exposition des me-
» dailles & familles Romaines) escrit les mots qui s'ensuyuent. On dit
» que sous le regne de Numa tomba des cieux vn petit bouclier,appellé,
» Ancile,pource qu'il estoit racourci par les costez, tellement qu'il auoit
» les deux bouts larges & le milieu estroit:en tombant vne voix fut ouye,
» criant que la ville où ce bouclier seroit gardé deuiendroit la plus puis-
» sante de toutes. Or afin que ce bouclier ne fust desrobé l'on fut d'a-
» uis d'en faire plusieurs autres semblables,& les mesler ensemble, telle-

Liu. 3. c. 10. du 1. volum.

ment que le vrai ne peut estre reconu. L'ouurier qui y mit la main se « nommoit Mamurius Veturius, lequel pour payement de ses peines re- « quit que les Prestres Saliens inserassent son nom es hymnes qu'ils chan- « toyent en portant ces anciles qu'il auoit forgez,& lesquels A. Augustin « represente & descrit par le menu. Or auons nous desia dit que les pa- « yens destituez de la conoissance du vrai Dieu,prisèrent fort telles bagatelles & autres semblables inuentees par Satan pour les amuser & abuser: mais c'est chose deplorable,que quelques Chrestiens, nommément les Grecs, ayent esté enuelopez en mesmes superstitions croyant que certaines statues continssent en elles le destin des villes & prouinces : ce que nous auons verifié par plusieurs exemples & histoires.

Auiourd'hui l'on void encores à Constantinople vn tableau mesprisé de tous,remarqué par peu de gens,d'ouurage fort antique en marbre,en vne maison qui fait le coin du bourg de Pera, pres du port de Constantinople,en la grand' place, ayant trois pieds de haut & quatre de large, sans aucune inscription. Les figures de ce tableau sont telles. On descouure vn lion & vn loup debout sur les pieds de derriere,qui se combattent cruellement , le loup tient du pied gauche qui lui sert de bras vn bouclier,de l'autre vne masse d'armes à la Turquesque, pendãte de son espaule. Le lion a le crin espars autour du col, comme s'il se herissoit,& qu'il fust en furie. Il empoigne de sa gueule le bouclier,& de sa pate droite,donne sur le museau du loup, de la gauche il essaye lui arracher la masse d'armes. Derriere ces deux animaux se voyent deux petis garsons qui se iouent ensemble & s'entr'accollent.Au dessous d'iceux y a vn elephant en pieds tenant la teste baissee contre terre, & lié comme si on l'auoit dompté. Apres ces figures paroit vne harpye couuerte d'vn bonnet poinctu,à peu pres tel que ceux de paille dont l'on se sert es estuues, la face ioyeuse & riãte à ce spectacle du combat des deux animaux. Elle est descouuerte iusques au nombril,le sein releué,ayant la face & le port d'vne belle femme,les cheueux voletans & esparpillez sur les espaules,iouant d'vne viole. Depuis le nombril en bas elle paroit en forme d'oiseau, comme vn aigle , ayant les ailes non estendues, mais iointes & serrees au corps,les ongles croches & fortes,comme les oiseaux de proye les ont naturellement. Es plumes de sa queuë se voyent entortillez deux serpens , qui tirans leurs langues fourchues, semblent menacer le dos & l'instrument musical de la harpye. Ie pense qu'il est aisé de coniecturer que signifie ce tableau fatal;lequel represente les mœurs dissolues, effeminees & perdues des Empereurs Grecs & de leurs suiets. Car tandis qu'ils se plongeoyent en ordures infames, ne vacquoyent aux afaires d'importance,ains perdoyent le temps à badiner,les Turcs s'emparerent d'vne partie de l'Afrique,denotee par l'Elephant, & de la Grece designee par les deux petis garsons follastrans ensemble: & laisserent en arriere les vaillantes & belliqueuses nations, qui encores auiourd'hui repriment courageusement leurs efforts impetueux:

tueux, ce que le combat du lyon & du loup semble signifier. Ie confesse que ces figures contienēt d'autres secrets, & pourtant ie suiurai volontiers l'auis de quiconque expliquera ce tableau plus clairement & au plus pres de la verité. M'esbahissant au reste que ce tableau fatal soit demeuré entier parmi tant de bris & renuersemens des autres, & que nul n'en ait fait mention iusques à present, que ie sache, fors vn personnage digne de foy, lequel depuis peu de temps s'est sauué de la seruitude des Turcs, & a fait imprimer le pourtrait de ce tableau. Mais sans m'arrester pour le present à telles autres pieces, iadis esleuees en l'hippodrome de Constantinople, dont nous auons parlé au 1. volume, apres Iean Leonclavv en ses Annales de Turquie, il ne faut pas oublier ce que Gregoire de Tours escrit escrit en quelque endroit. Le bruit estoit (dit- » il) que la ville de Paris auoit esté comme consacree anciennemēt, en tel- » le sorte qu'elle ne pouuoit estre endommagee par feu, & l'on n'y ver- » roit serpent ni loir quelconque. Or n'y a pas long temps qu'en netto- » yant les creux du pont, pour charrier ailleurs les ordures dont ils e- » stoyent pleins, l'on y trouua vn loir & vn serpent d'airain, lesquels ayās » esté emportez, depuis on y a veu des loirs & des serpens en nombre » infini.

Chap. 20 du 3. liure. Liu. 8. ch. 33. de l'hist. de France.

L'on a descouuert d'autres obseruations fatales en maints tableaux de marbre, auec & sans inscriptions, contenantes quelque secret. Car Buchanan escrit qu'Edouard Roy d'Angleterre voulant subiuguer toute l'Escosse, enuoya à Londres entre autres choses vne pierre de marbre non esbauché ni poli, en laquelle le vulgaire disoit que toutes les auantures du royaume estoyent contenues. Ce qui auint à Guillaume Comte de Hollande, selon le rapport de Cuspinian est memorable. Henri Landgraue de Thuringe & de Hesse, roy des Romains, decedé, Guillaume esleu pour lui succeder subiuga la Frise: & comme il estoit aux champs, trouuant pres certaine ville vn sepulchre basti de façon differente à tous les autres, demanda qui estoit là enseueli. Les habitans du lieu respondirent que personne n'y auoit esté mis encore, mais que par vn destin caché ce sepulchre estoit reserué pour vn Roy des Romains. Quelque tēps apres comme Guillaume esleu Roy sortoit victorieux du pays de Frise, il fut trāspercé de coups de picque par certains fugitifs embuschez en des roseaux. Car comme il cerchoit en petite compagnie quelque chemin escarté pour ramener son armee à couuert, trouuant des glaces, son cheual fondit sous lui. Les Frisons cachez là au pres sortent de vistesse, & auant qu'on peust secourir le Roy, le blesserent tellement que des coups receus & de ce qu'il fut impossible lui oster son heaume à temps, afin qu'il eust moyē de respirer, il mourut là. Les Frisons aidez de leurs voisins donnent la chasse aux Hollandois, & en tuent la plusspart. Puis, suyuant le presage, il fut apporté & enseueli en ce sepulchre l'an neufuiesme de son royaume. Vingt-sept ans apres, son fils Florent V. enleua de ce sepulchre les os de son pere, & les fit porter à Midelbourg en Zelande, & les fit enterrer en vne abbaye de Non-

Au 8. liu. de l'hist. d'Escosse.

nains, fondee & rentee par sa fille nommee Richarde l'an M. CC.LXXXII. pres de sa femme Elizabet fille d'Otton I. creé Duc de Brunsuic & de Lunebourg par l'Empereur Frideric II.

Nous auons parlé aussi, en ce 20. chapitre du 3. liure du premier volume de nos meditations, du palais de Tolede, & du cofre que le Roy Roderic y auoit fait ouurir: histoire que l'on peut ici rapporter. Iamais ni les Payẽs ni les Chrestiens qui aueuglez d'auarice & de superstitieux desir de conoistre ce qui leur estoit caché, ne sont demeurez impunis, ains en ont esté griefuemẽt chastiez, comme aussi Ælien n'a pas oublié de le remarquer, disant que Xerxes fils de Darius ayãt fait fouiller en vn fort ancien sepulchre de Belus, trouua vne cruche de verre, en laquelle estoit enclos vn corps flottant en huile, de telle sorte que la cruche n'estoit pas pleine, ains auoit enuiron quatre bons doigts en largeur de vuide du bord du goulet en bas. Pres de ceste cruche y auoit vne petite colomne cõntre laquelle estoyent escrits ces mots, *Malheur à quiconque ouurira ce sepulchre & ne remplira la cruche*. Xerxes effrayé de ceste menace, cõmmanda tout à l'heure qu'on versast de l'huile tant qu'il y en eust assez. Mais il fut impossible, tellemẽt que beaucoup de peine, d'huile, & d'espace de temps ayant esté perdue, il fit refermer le sepulchre & s'en alla de là tout fasché. Puis apres il trouua que la colomne ne l'auoit pas menacé en vain. Car ayant veu la dissipation d'vne armee de cinq millions d'hommes qu'il auoit menez en guerre contre les Grecs, il mourut de male mort en sa maison, ayant esté tué de nuict dedans sa couche par son propre fils. Laissons les payens, & considerons les histoires plus recentes. Pierre Bizarre escrit de certaine pierre fatale ce qui s'ensuit. Quelques mois apres, comme l'on posoit les fondemens d'vn edifice en la ville d'Aurenge, l'on trouua vne pierre en laquelle estoyent grauez quatre vers François contenans sommairement toutes les miseres auenues en France apres la mort du Roy Henri II. La nouueauté d'vn tel cas semblera moins estrange à quiconque lira es iours geniaux d'Alexandre d'Alexandrie Iurisconsulte Neapolitain, ce qui auint à Tarente au royaume de Naples peu auant que le Roy Charles VIII. y entrast auec l'armee Françoise. Combien, dit-il que du temps de la prosperité de Ferdinand I. Roy d'Aragon, la ville & le royaume de Naples ne fussent greuez d'aucune des calamitez de la guerre, l'on scait assez toutesfois, que Catalde, sainct personnage, pres de mille ans auparauant Euesque de Tarente, & reueré de tous ceux de la ville pour patrõ d'icelle, apparust en vision de nuict à vn prestre, lequel il exhorta de faire tirer d'vne cachette qu'il lui designoit, & porter au Roy, certain liuret par lui escrit, & qu'il auoit caché lui mesme des son viuãt. Le prestre n'adioustant point de foy à telle vision, Catalde se representa d'autres fois en mesme semblance & temps à icelui: finalement vn iour, de grand matin, comme il estoit tout seul en l'Eglise, bien esueillé, & pensant à autre chose, voici Catalde reuestu de ses ornemens episcopaux, lequel lui commanda qu'au plustost il donnast ordre que ce liuret fust trou-

Au 3. li. de sa diuerse hist. cha. 3.

Au discours de la guerre d'Hongrie.

trouué & promptement porté au Roy: le menaçant de griefue punition, s'il differoit d'auantage. Le lendemain, ce prestre auec vne grande procession d'autres prestres & du pleuple s'achemina vers la cachette où estoit ce liuret, lequel il trouua dedans vne leyette de plomb bien close & fermante à la clef. En ce liure Catalde predisoit la ruine du royaume & les miseres qui s'en ensuiuirent. Alfonse fils de Ferdinand & petit fils du grand Alfonse, Roy tres sage & tresbon entre plusieurs autres, eut des auertissemens & predictions semblables. Car Philippe de Commines escrit de lui, Combien qu'il fust cruel, que c'estoit vn prince de grand esprit, & plusieurs de ses familiers (dit Commines) m'ont asseuré que faisant desmolir quelque chapelle, on y trouua vn liuret contenant tous les maux qu'il souffrit depuis: & que l'ayant leu en presence de deux ou trois, il le ietta au feu. Mejer remarque aussi qu'vn petit garson se iouant pres d'vn ruisseau trouua dedans certaine plaque de cuiure, contenant la ruine & les miseres de la ville de Soissons, longtemps auant que cela fust arriué.

Au 7. liu. de la guerre de Naples.

Es annales de Flandres.

Au reste, l'experience a verifié que tous ceux qui ont legerement adiousté foy aux statues, predictions, tableaux, & telles autres superstitions, quoy que par fois ils en soyent aucunement demeurez quittes, ou mesmes en ayent receu quelque auantage, toutesfois, en fin s'en sont tresmal trouuez, ce qui se pourroit aisement verifier par vne infinité d'histoires. Entre autres exemples, ce qui auint au dernier siege & en la deplorable prinse de Constantinople, l'an M.CCCC. LIII. est du tout memorable. Les esprits des Grecs estoyent ensorcellez de plusieurs folles opinions, vieilles & anciennes, à l'aide desquelles ils esperoyent repousser l'effort de l'armee Turquesque: d'abondant ils dependoyent presque entierement d'vn oracle, ou d'vne vieille prediction qui estoit telle: C'est qu'il auiendroit quelque fois qu'vn puissant ennemi se saisiroit de la pluspart de Constantinople: mais qu'estant paruenu à la grand place, surnômee du taureau d'airain, il seroit repoussé & chassé hors de la ville par les citoyens & habitans qui se rendroyent en icelle place pour lui faire teste. Faisans espee & bouclier de ceste prediction, quãd les Turcs apres diuerses pointes eurent finalement gaigné la bresche, & repoussé ceux qui la gardoyent, les Constantinopolitains pour la pluspart coururent en ceste grande place, où ils attirerent les autres, esperans chasser de là les ennemis & sauuer le pays en ceste place fatale de leur ville. Mais tout le contraire auint: car les Grecs perdirent tellemẽt courage, & les ennemis poursuiuirent leur victoire de telle furie, qu'en lieu de valeureuse resistance on ne vid que miserables fuyards, courans à la foule par la porte qui regarde la mer, & se iettans en foule dedans les fregattes qu'ils trouuoyent pour sauuer leurs malheureuses vies. Les gardes de ceste porte auoyent telle fiance en ce faux oracle, qu'ils la fermerent voyans le peuple y acourir, & pour n'estre contrains l'ouurir ietterent les clefs par dessus les murailles: tellement que l'imposture de l'esprit d'erreur se descouurit en la mort cruelle des Grecs & au saccage-

ment de leur ville capitale. A l'occasion dequoy plusieurs estiment que ceste predictiõ fut cause que les citoyens & soldats se monstrerẽt lasches à garder les murailles & bresches de la ville, & qu'ils se retirerent mal à propos en ceste fatale place qu'ils cuidoyẽt estre leur sauueté: brief qu'ils abandonnerent trop tost & auant que d'estre du tout forcez, les rẽpars, dont les ennemis s'emparerent comme sans peine, ayans l'entree libre en la ville.

CHAP. XII.

Dieu s'est serui quelquesfois des rats & des souris, petis animaux, des plus contemptibles, comme d'instrumens pour punir les forfaits des hommes.

L'AN de la natiuité de nostre Seigneur D. CCCXXX. Popiel II. succedant à son pere au royaume de Pologne, suiuit les desbauches & dissolutiõs de ses predecesseurs, & sans se soucier d'afaires d'estat, se lascha la bride à dan ses, dissolutions & pailiardises, laissant le gouuernemẽt du royaume à sa femme, laquelle il aimoit furieusemẽt. Au moyen dequoy les cheualiers & grands Seigneurs du royaume le mespriserent, le tenant pour vn homme de rien, & le surnommant Sardanapale Polonois. Ce malheureux Prince craignant que les Polonois n'establissent l'vn de ses parens en sa place, conseillé par sa femme feignit d'estre malade, puis fit appeller tous ses oncles, Princes de Pomeranie, au nombre de vingt, pour le venir visiter, & couché au lict les pria instamment, s'il mouroit, d'eslire l'vn de ses deux fils pour Roy: ce qu'eux promirent faire tres-volontiers, à condition que les Seigneurs du royaume y consentissent. Cependant la Roine leur apprestoit vne terrible collation: car ayant fait apporter du vin empoisonné, elle les cõuia tous, vn par vn, de boire à la santé du Roy. Ce qu'ayans fait, ils prindrent congé: mais sortis de la chambre de ce malade ils furent incontinent saisis de griefues douleurs & corrosions de la poison: tellement que tous moururent en briefue espace de temps. Sur ce la Roine toute ioyeuse dit, que les dieux auoyẽt iustemẽt puni ces morts, pource qu'ils auoyent coniuré contre la vie du Roy, leur souuerain Seigneur: & suyuant ceste accusation, fit deterrer & ietter leurs corps dedans le lac de Goplo. Mais Dieu iuste vengeur de ces horribles parricides fit sortir soudainement de ces corps, par vne transformation esmerueillable, vn nõbre innombrable de rats & de souris, qui vindrent assaillir de toutes parts le Roy banquettant en grande magnificence dedans son palais auec sa femme & ses enfans. On essaya de les chasser par armes & flammes,

mes,mais en vain.Le Roy, tout troublé de ce danger extraordinaire & non acoustumé, s'enfuit auec sa femme & ses enfans en vne forteresse que l'õ void encores en ce lac de Goplo, vis à vis d'vne ville nommee Crusphitz : où il fut poursuiui par vn plus grand nombre de rats & de souris,dont la terre & l'eau estoyent couuertes, qui crioyent & siffloyent espouuantablement.Les basteliers voyans la mort presente, & craignans que ces animaux ne rongeassent eux & leur basteau au milieu du lac,ayans deschargé le Roy où il faloit,se sauuerent vistement au riuage.Popiel gaigne promptement sa forteresse toute enuironnee d'eau, & se retire auec sa femme & ses fils en vne tour, où les bourreaux de Dieu le poursuiuirent,entrans par les fenestres,& les y deuorerent tout vifs,sans que rien en restat. Par ce moyen toute la race des Princes Polônois fut exterminee en vn instant, dont suruindrẽt grandes querelles entre les Seigneurs du royaume,touchant vn successeur,appaisees en fin comme miraculeusement par l'election de Pyast paisan demeurant à Crusphitz,lequel doué de vertu excellente, de grandeur de courage & d'integrité,donna telle assiette à l'estat,que ses successeurs ont esté Ducs de Lithuanie & Rois de Pologne iusques à Louys Roy de Hongrie, mort de nostre temps.

Plusieurs ont escrit l'histoire des rats punissans la cruauté de Hattõ II. enuers les pauures. De ce nombre est Guillaume Isengrin, lequel la raconte comme s'ensuit, en la Chronologie qu'il a recueillie de diuers auteurs. L'AN DCCCC.LXVIII. Hatton II. Duc de Frãconie,surnõmé Bonosus,Abbé de Fulden,ayãt acquis tesmoignage de pieté & de vertu, fut esleu archeuesque de Mayẽce. Vne griefue famine estãt suruenue, & les pauures n'ayans dequoy viure,il les fit assembler par troupes en quelques grãges,cõme pour y receuoir du bled & quelque prebẽde: puis y fit mettre le feu,dont ces pauures furent cõsumez. Là dessus suruint incõtinẽt vne vengeãce diuine sur cest Archeuesque,lequel fut exterminé d'vn merueilleux & estrange supplice. Car on dit qu'vne armee de rats amassez l'on ne sçait d'où vint l'assaillir si furieusement, qu'en quelque lieu qu'il se retirast,ils se ruoyent sur lui.Et quand il pensoit se sauuer en quelque chambre haute,iceux entroyent soudain par les fenestres,ou,si tout acces leur sembloit clos,ils entroyẽt par les plus petites creuasses, & en nombre infini le mordoyent,deschiroyent,& essayoyent de le deuorer tout vif. La foule y estoit si grande, que plus on s'efforçoit de les chasser,& moins ils desistoyent,ains paroissoyent plus furieux. Le malheureux Prelat ne voyant lieu quelconque asseuré en la terre pour lui, resolut de cercher refuge en l'eau,& monta dedans vn esquif pour se retirer en vne tour bastie au milieu du Rhin pres d'vne villette nommee Bingen,seruant iadis d'eschauguette au pays. Il se faisoit acroire que les rats ne pourroyent venir en celle tour à trauers les flots d'vne si forte riuiere: mais il n'y a lieu qui puisse empescher la puissance diuine d'executer ses arrests. Car les rats en nombre infini se iettent dedans le Rhin,& passent à nage iusques au pied de la tour, grimpent par dessus les mu-

railles, entrent dedans, se ruent dessus l'Archeuesque, l'empoignent, mordent, estranglent & deschirent miserablemēt. La tour se void encores auiourd'hui au milieu du Rhin, pres de Bingen, Isengrin adiouste vne circonstance memorable, que du viuant mesmes de l'Archeuesque, & lui estant encores en pleine vigueur & santé, les rats rongerent le nō d'icelui escrit & peint en diuerses parois. Il raconte aussi d'vn Euesque de Strasbourg, nommé Vvilderolf ou Vvilderad, lequel ayant chassé les nonnains de l'abbaye Saincte Estiene, & bruslé leur Eglise, fut assailli & deuoré par les rats. George le Feure escrit vne pareille histoire de certain soldat, que les rats mangerent partie dedans la quaisse où il fut enclos du commencement, partie apres qu'on l'eut pendu au gibet.

Au 2. liu. de l'hist. de Saxe.

Nous recueillons des histoires precedentes, combien que les rats & souris soyent animaux fort contemptibles & hais de tous hommes (selon que Plutarque remarque aussi que les Mages de Perse tuoyent tout ce qu'ils en pouuoyent attraper, pource qu'ils haissoyent extremement telles ordures, & les estimoyent abominables deuant Dieu: comme aussi faisoyent tous les Arabes & Ethiopiens) toutesfois Dieu s'en sert cōme d'instrumens pour punir les pechez qui regnent au monde. Nous en auons vn exemple en l'histoire saincte, touchant les Philistins, qui ayans prins l'arche de l'alliance & icelle irreueremment maniee, furent punis de Dieu qui leur enuoya des souris dont leur pays fut gasté. Il ne faut non plus oublier la tragedie des 130. enfans de Hammelle en la duché de Brunsuic, qui l'an M. CC. LXXXIIII. sous pretexte d'aller voir chasser les loirs & rats champestres furent menez par le malin esprit en vn creux dans terre, d'où nul d'eux ne reuint plus en la maison, reserué vn qui en apporta les nouuelles en la ville. L'an M.D.XCI. le cheualier d'Aumale ayant voulu surprendre de nuict la ville de Sainct Denis, & ayant esté tué sur la place, l'on mit son corps en certaine chapelle dedans vne biere, attendant la commodité de lui faire ses obseques. Mais le lendemain ceste biere fut trouuee pleine de rats qu'on eut peine d'ē chasser dehors, nommément le plus gros de tous, qui s'estoit comme enfoncé dedans la playe. Pareil exemple de vengeāce diuine apparut n'y a gueres en nostre voisiné, où quelques soldats n'offensans personne ayans esté traistreusement tuez, l'vn des meurtriers, tost apres poursuiui par sa conscience, deuint furieux, & imaginant que les sergens se iettoyēt sur lui pour le prendre, commēce à se frapper soy mesme à grāds coups de poing, & finalement se donne plusieurs coups de cousteau dedans la poictrine. Ceux qui en auoyent charge accourent, & trouent vn rat attaché à la playe principale, dont il suççoit le sang, & l'empeschoit de couler. On le chasse: mais il ne fut possible de garantir ce furieux, ains il mourut incontinent. Or combien que ce soit chose conue que les rats, souris & loirs peuuent viure long temps sans boire, tellement que par appetit naturel tels animaux semblent fort friands de sang, non seulement pource qu'il leur sert de bruuage, mais aussi les nourrit à cause de sa douceur: si est ce que l'amas de ces bestioles, qui ne fuyent alors, ains demeu-

Au traité de l'enuie & de la haine.

1. Sam. cha. 5. & 6.

Vviet. au 1. liu. ch. 16.

Au 4. volume des memoires de la ligue.

demeurent cõme attachees aux playes, est vn effort oultre nature, & accident du tout prodigieux. Adioustõs encore ce mot, que les rats & souris ont vne certaine preuoyance merueilleuse: car on remarque qu'ils abandonnent les bastimens ruineux trois mois deuant la ruine, & se retirent en lieux plus asseurez.

Leuin Lẽn. au 1. liu. des miracles de nature, ch. 21.

CHAP. XIII.

Il n'y a creature si petite, foible, vile & contemptible, qui n'ait ses particulieres forces, pour endommager & nuire.

NOvs auons recueilli ailleurs beaucoup d'exemples memorables, monstrans que les moindres & plus abiectes creatures ont souuentesfois fracassé & renuersé la force & l'arrogance des tyrans. Entre autres Dieu n'employa point les lions, les ours, ni autres bestes farouches & redoutables pour reprimer l'impieté obstinee & insolence insupportable du Roy d'Egypte: mais se seruit seulement de vermisseaux & mouscherons. Sẽblablement, quand il est question de repousser ou causer des dãgers extremes & nõ preueus, on void que par fois les plus petites creatures y ont fait des efforts merueilleux & pernicieux: dont est venu le prouerbe, que la cholere d'vne fourmi est redoutable. Il nous faut cõfermer cela par plusieurs raisons & exemples. Pour le premier, ie produirai ce qu'Annius escrit touchant vne ville ancienne pres du lac de Bolsene, que les fourmis ruinerent, & la place fut depuis appellee le camp des fourmis. Or combien qu'es perils soudains & non attendus, il nous auiene presque ordinairement d'estre tellement esperdus, que nous ne pouuons ni voir ce qu'il faut, ni nous resouldre ainsi qu'il apartient: tellement que, comme escrit l'historien Thucydide, les accidens precipitez, non preueus, & qui surmõtent nostre sens, engloutissent les cõseils, & l'apprehension nous estraignant de tous costez fait que la memoire fond, & que par fois trop grande diligence ou solicitude importune nuist dauantage que stupidité & couardise: si est-ce toutesfois qu'en tels cas non preueus, esquels le moindre delai renforce le danger, il se faut haster, sans entrer en longues consultations, si nous voulons eschapper. Il auient lors que les moyẽs forts & violents, qui semblent nous deuoir garantir sont reiettez, & qu'on s'aide des choses foibles & mesprisees, sans s'arrester beaucoup à leur difference, car lon empoigne ce qui viẽt le plus à la main, l'vn soulageant ainsi l'autre. Voila comme se maintindrent ceux de Themiscyre contre Lucullus qui les assailloit. Escoutons ce qu'en raconte Appian: Vne partie de l'armee Romaine assailloit la ville par des tourelles & leuees de terre, l'autre partie creusoit des mines si

Liu. 1. ch. 8. du 1. volume.

Es questions de la Thoscane.

Au liu. de la guerre contre Mithridates.

profondes & spacieuses, qu'on y pouuoit combatre comme en champ de bataille. Les assiegez ouuroyent ces mines par dessus, & par les trous deualoyent sur les mineurs des ours,& autres bestes farouches, item des essains d'abeilles.

Au reste,les gens de bien se plaignent non sans cause, & demandent d'où vient que les pous,les puces,les punaises,les mousches,& autres insectes font la guerre à grands & à petis,auec tãt d'importunité, sans que personne s'en puisse garantir : & combien que tous ne soyent pas si mal acommodez les vns que les autres, si est-ce que Dieu a donné vne puissance à tels bestions, sur les Rois & Princes mesmes, tellement que ni grands ne petis ne peuuent s'exempter de telle suiettion. Or Dieu ne fait cela,sinon pour nous humilier d'auantage. Mais c'est merueilles de la vaine opinion des meschans qui pensent estre eschappez, si la licence qu'ils prenent de mal faire,& l'insolence en laquelle ils se plongent, dure quelque temps sans estre reprimee. Ils ne pensent point que Dieu a (comme disent sagement les amis de Iob)infinis instrumens, pour se vẽger de nous,lors que nous entreprendrons de faire des insensez. Quand il voudra armer ses creatures, il aura autant d'aduocats & de procureurs contre nous qu'il y a d'oiseaux en l'air,de poissons en la mer,& de bestes en la terre : voire il ne sera point besoin que l'homme sorte hors de soy mesme pour estre conuaincu. Voyons nous pas au bout de chascun de nos doigts vn singulier chef d'œuure de Dieu? Y-a-il ongle sur nous,qui ne tesmoigne suffisamment, que Dieu est vn ouurier si excellent, qu'il faut que nous demeurions rauis en esbahissement toutes & quantesfois que nous iettons l'œil sur la moindre piece de ses œuures? Semblablement,lors que Dieu promettoit aux Israelites qu'il estonneroit & extermineroit les Chananeens, il adiouste, I'enuoyeray des freslons deuant toy qui dechasseront les Heuiens,&c. Et ailleurs,Moyse leur dit, Le Seigneur vostre Dieu enuoyera des mousches guespes,&c. Autant en dit Iosué,& l'auteur du liure de la Sapience. Delà est procedé que les Egyptiẽs representoyent l'ardeur de combatre par vne mousche guespe. Et le poete Aristophane en vne de ses comedies introduit vne troupe de femmes lesquelles promettent de ne dire mot,sinon que quelqu'vn entreprene de les harceler & irriter comme vn essay de mousches guespes. Ce que nous auons dit monstre que Dieu arme quelquefois les insectes, & les fortifie pour donner la chasse à ses ennemis, sans auoir besoin de grands guerriers,ni de creatures robustes : car les mousches & autres bestions lui suffisent, quand il veut courir sus aux meschans pour abatre leur orgueil & punir leurs meschancetez. Ainsi les aiguillons des sauterelles,freslons & autres insectes poignirent mortellement les Israelites rebelles au desert,comme dit le liure de la Sapiẽce. Et le Sieur du Bartas depeint ingenieusement le supplice des Egyptiens, par tels bourreaux, es vers suyuans:

Exod.23. 28. *Deuter.7. 20.* *Io.24.12.* *Sap.ch.12.* *En sa Lysistrate.* *Au 16.ch.*

Moyse change en poux la poussiere menue,
Puis obscurcit tout l'air d'vne bruyante nue

De

De mousches, de bourdons, de guespes, & de tans,
Qui par les hauts palais nuict & iour voletans,
Enfoncent iusqu'aux os leur colere aiguisee
Dans la chair des Payens haut & bas incisee.

Quant aux playes d'Egypte, il faut se ramenteuoir principalemẽt que Dieu s'est serui des eaux, grenouilles, poux, mouscherons, de la peste, des vlceres, de la gresle, des sauterelles, des tenebres de la mort. Ces choses n'estoyent nouuelles ni inconues aux Egyptiens, non plus qu'à nous: & nul d'entre eux ne pensoit que telles choses deussent tant incommoder & affliger tout le pays. Mais le Createur & Seigneur souuerain de toutes choses, desquelles il se sert comme bon lui semble, peut en son indignation rendre tresredoutables celles dont on a moins de peur. Pourtant ce dire commun est veritable, que quand Dieu courroucé sonne la trompette, soudain toutes creatures se rangent en bataille pour son seruice. L'auteur du liure de la Sapience le nous aprend en ces mots: Ta main tout-puissante & laquelle a creé tout le monde d'vne matiere confuse, n'auoit point faute de puissance, pour leur enuoyer multitude d'ours, ou des liõs hardis, ou des bestes sauuages pleines de fureur, formees de nouueau, & inconues, lesquelles eussent ietté vne haleine bruslante comme le feu, ou eussent dardé des tourbillons de fumee, ou eussent ietté du feu espouuantable par les yeux: desquelles non seulement la violence les eust peu acabler tous ensemble, mais leur seul regard terrible les eust peu faire perir entierement. Et sans cela ils pouuoyent estre mis bas d'vne seule bouffee, estans poursuiuis de ta vengeance, & desfaits par ton esprit vertueux: mais tu as disposé toutes choses à la mesure, au nõbre, & au poids. Pour verifier encores cela par exemples anciẽs & modernes, Heraclides Lemnien raconte en Athenee, qu'en Pæonie & Dardanie il tomba tant de grenouilles de l'air, qu'elles couuroyent tous les chemins, & emplissoyent toutes les maisons. Les premiers iours ceux du pays s'employerẽt à les tuer, fermans soigneusement toutes les auenues & ouuertures de leurs logis, afin qu'il y en entrast le moins que possible seroit. Mais ce fut peine perdue à eux, car tous leurs meubles en furent incontinent couuerts, leur bouilli & rosti infecté, leurs eaux corrompues: & pource que le monceau des grenouilles tuees estoyent si dru qu'on ne sçauoit où mettre le pied, & la puanteur en estoit insuportable, les habitans furent contrains d'abandonner le pays. Nous auons allegué de Pline, qu'vne ville d'Espagne fut renuersee par les connils qui la minerent entierement. Or combien que ces animaux soyent merueilleusement fertiles, & qu'ils multipliẽt fort en peu de temps: si faut-il confesser qu'en tels accidens Dieu se sert d'eux comme de pionniers & gastadours, pour creuser les places fortes, afin de chastier les habitans d'icelles, qui l'ont prouoqué à courroux par leurs iniquitez. Au demeurant, nous sçauons que les connils sont si fertiles, que deux en produiront septante dedãs le terme d'vn an, & qu'ils ne cessent de gratter & fouiller, pourtant ont-ils esté proprement nommez fossoyeurs & remueurs de terre, par Strabon, lequel dit

Chap. 11.

que tels animaux multiplierent tellement es isles Balearets, que les habitans supplierent l'Empereur Auguste de leur enuoyer secours contre ces mineurs qui gastoyent tout. Aussi sont ils appellez encherisseurs de viures & occasions de famine par Erotian. Quant aux exemples modernes de la puissance de Dieu, se seruant des plus vils animaux pour l'executiõ de ses redoutables iugemens, nous en auons amplement discouru ci dessus au 12. chapitre de ce liure, parlant de Popiel roy de Pologne, & de Hatton Archeuesque de Mayence.

CHAP. XIIII.

Des Genies, ou esprits familiers.

LES payens superstitieux, n'entendans rien en la doctrine celeste, ont forgé mille bourdes touchant les genies, & se sont monstrez tels que ceux qui cheminans durant vne obscure nuict voyẽt par fois quelque rayon de clarté. Il leur en a prins, ainsi qu'escrit Lysis philosophe pythagoricien à Hipparchus, ne plus ne moins qu'à ces miserables qui parmi leurs mœurs infames & corrompues meslent des paroles sainctes, & versent (comme on dit) de l'eau nette en vn bourbier puãt, laquelle ne fait que remuer l'ordure, & perdre sa netteté. Ainsi dõc les vns croyoyent que Genius estoit vn Dieu, president sur toutes choses, & ayant la vertu de les engendrer. De là venoit son nom. Car les anciens Latins disoyent *Genere*, engendrer, au lieu de *Gignere*, dont les modernes vsent. Les autres tenoyent que ce Genius estoit establi tuteur de tout homme des l'instant de sa naissance. Menander en a fait des vers, rapportez par Clement Alexandrin au 5. liure des Stromates, par Eusebe en la preparation Euangelique, & par Ammian Marcellin au 25. liure. Le sens en est tel:

Aussi tost que l'homme est né,
Vn bon Ange est ordonné
Pour lui tenir compagnie
Tous les momens de sa vie.
Au reste, ne croi iamais,
Que le Genie mauuais
Puisse faire aucun dommage
A l'homme innocent & sage.

On surnommoit genial le iour de la naissance, & les anciens s'esiouissoyent lors, faisans bonne chere par ensemble: ce qu'ils appelloyent, *Genio indulgere.* Aussi appaisoyent-ils leur Genie par effusions de vin, ce dit le Code Theodosian. Et pource que Genius estoit estimé des Payens le Dieu de Nature, ils appelloyent le lict du pere & de la mere de famille,

Genial,

Genial, à cause de la generation des enfans. Le Grammairien Seruius pense que Genius ait esté tenu pour Dieu, d'autãt qu'il estoit dõné pour guide & conducteur à ceux qui naissoyent. Cẽsorinus est de mesme auis, enseignant que nous auons vn Genie qui nous est donné pour controlleur & assistant continuel, sans s'eslongner vne seule minute d'heure, afin de nous acompagner depuis que nous lui auons esté commis au sortir du ventre de nostre mere iusques au dernier souspir de la vie. Socrates Empedocles & Menãder ont estimé le mesme, attribuans à chasque personne vn bon & mauuais Genie ou esprit familier, ce que Plutarque aprouue au traité du contentement de l'esprit.

Mais Philon, allegué par Suidas, entend par les genies certaines facultez lesquelles il dit occuper toute l'ame, d'ont l'vne est salutaire, l'autre » pernicieuse. Cest homme (dit-il, parlant de certain personnage) n'a ia» mais senti, non pas mesme en dormant, aucune faculté louable & salutai» re, il est entierement composé de l'autre qui est du tout pernicieuse. Au » reste, Seruius, exposant ces mots de Virgile, *Quisque suos patimur manes*, » &c. escrit ainsi: Nous auons deux genies, l'vn qui nous exhorte à la vertu, » l'autre qui nous destourne au vice: & les appelle-on proprement genies, » pource que des le moment de la naissance d'vn chascun ils lui sont incõ» tinent deputez pour compagnons & obseruateurs. Sous la conduite d'i» ceux, ou nous sommes transportez en vne meilleure vie, ou condamnez » à vne pire: brief par eux nous obtenons repos, ou retour en d'autres » corps. Virgile appelle *Manes* ces genies qui nous sont baillez des nostre » entree en la vie presente. Martianus Capella au 2. liure des nopces de » Mercure & de la Philologie conferme cest auis es termes qui s'ensuyuẽt: » Pource qu'vn chascun des dieux superieurs a dessous soy vn Dieu infe» rieur qui lui sert: par le vouloir des superieurs, & à l'aide de l'inferieur, il y » a vn president general, & vn special commis sur la vie de chascune per» sonne en ce monde. Ils appelloyent ce Commis Præstite, pource qu'il » presidoit sur tous afaires. Les peuples font supplications au presidẽt ge» neral, chascun obeit aux instincts & mouuemens de son president spe» cial, nommé *Genius*, pource qu'il est conioint à l'homme des le momẽt de sa generation. Icelui est le tuteur, protecteur & fidele compagnon, gardant les ames & pensees: pour autant aussi qu'il fait entẽdre aux dieux » superieurs les secrets du cœur humain, on le peut aussi nommer Ange. » Ces genies ont esté appellez par les Grecs *Dæmons*, comme qui diroit » Scauans: & par les Latins, *Medioxumi*. Iceux sont de moins lumineuse & » resplendissante nature que les dieux: & toutesfois n'ont point de corps » que l'œil humain puisse aperceuoir. C'est l'opinion de Martianus.

Les Payens abruuez de telles opinions ont dressé des seruices peculiers & des sacrifices aux Genies, lesquels estoyent representez par la figure d'vn serpent, par fois d'vn ieune enfant, ou d'vn vieillard. Ces figures estoyent couronnees de fueilles de platane, arbre seruant à la generation. On void en des anciennes medailles de Trajan, & d'Adrian, & d'autres Princes vn Genius tenant de la main droite vne coupe qu'il tẽd sur

vn autel orné de festons,& de la gauche vn fouët ou autre chose semblable. Es medailles d'Adrian & de Diocletian,on void en la main gauche du Genius vne corne d'abondance,& vne tasse en la droite,auec ceste inscriptiō,GEN. P. R. Et en vne medaille de M.Aurele vn pareil Genius, & l'inscription telle, GENIIS EXERCI. & GENIO AVGVSTI. En vne medaille de Fl.Valerius Constantinus,GENIO POPVLI ROMANI P. L. C. Le Genius tient en la droite vne tasse qui a vne estoille au dessus,& en la gauche vne corne d'abondance.Item en vne de Maximin se void le mesme. Par fois on y lit ces mots GENIO AVGVSTI SIS. Ou,GENIO POPVLI ROMANI T. F. Ou, GENIO IMPERATORIS:comme Adolphe Occon & Pierre Appian , Doctes & diligens antiquaires,le remarquent en leurs obseruations & recueils de medailles. Les villes & peuples auoyent leurs Genies speciaux,comme il appert d'vne inscription antique en Arragon,GENIO CONVENT. ASTVRICENSIS , ET GENIO COL. I. V. TARRAC. L. MINVTIVS APRONTANVS II. VIR Q. Q. TESTAMENTO EXAR. LIBRIS XV. PONI IVSSIT. Et à Rome; DEIS ET GENIO RHODINIS DOMITIÆ AVG. SER. EXACTOR. HÆRED. LEGAT. PROCVRAT. V. A. X. M. X. XIIII. RHODONIVS FRATRI OPTIMO PIISSIMO ET GEMINO SIBI FECIT. Item en la ville de Terano au duché de Spolete, GENIO MVNICIPI ANNO POST INTERAMNAM CONDITAM D. CC. LV. AD CN. DOMITIVM ÆNOBARBVM.

Genius populi Romani.

Or les Payens reueroyent tellement ce Genius,que quiconque faisoit faux serment par le genie des Princes,estoit par edit expres puni à coups de baston. Plus griefuement encore estoit puni quiconque prenoit en vain & par mensonge le nom de Iupiter,cōme estime le docte Ræuard, & le prouue par diuers tesmoignages. Mais pour venir aux exemples tirez des histoires,ce que Plutarque raconte du genie d'Auguste & de celui de M. Antonius est memorable & digne de tenir ici le premier rāg: pour monstrer que les Romains estimoyent qu'vn genie ou dæmon & esprit familier auoit auantage sur l'autre : ce que L.Gyraldus touche en l'histoire des dieux. Ie representerai ici les mots de Plutarque, parlant d'Auguste & d'Antonius. En tous esbats (dit-il) & en tous ieux à quoy ils passoyent quelquesfois le temps l'vn auec l'autre,Antonius perdoit & auoit tousiours du pire,dont il estoit fort fasché. Car il auoit pres de soy vn deuin Ægyptien,de ceux qui se meslent de dresser les natiuitez, & predire les auantures des hommes,en considerant l'heure de leur naissance;lequel, fust ou pour gratifier à Cleopatra, ou pource qu'il le trouuoit ainsi par son art,disoit franchement à Antonius, que sa fortune,laquelle estoit de soy tresillustre & tresgrande, s'effaçoit & s'offusquoit aupres de celle de Cæsar, & pourtant lui conseilloit de se retirer le plus loin qu'il pourroit de ce ieune Seigneur:car ton Dæmon,disoit-il,c'est à dire l'ange & l'esprit qui t'a en garde,craint & redoute le sien ; & estant courageux & hautain quand il est seul,il deuient craintif & peureux, lors qu'il s'appro-

L. 13. in fin. ff. de iureiur.

Tr. de ambiguit. iuris, li. 2. c. 7.

Au 15. liu. En la vie d'Antonius.

s'approche de l'autre. Non moins remarquable est ce que le mesme Plu
» tarque raconte du demõ ou genie de Brutus en ces termes: Sur le poinct
» que Brutus deuoit passer en Europe, vne nuict biẽ tard, tout le monde e-
» stãt endormi dedãs son cãp en grand silẽce, ainsi qu'il estoit en son pa-
» uillõ auec vn peu de lumiere, pẽsant & discourant profondement quel-
» que chose en soy mesme, auis lui fut qu'il ouit entrer quelqu'vn, & iettãt
» la veue à l'entree de son pauillon, apperceut vne merueilleuse & mon-
» strueuse figure d'vn corps estrange & horrible, lequel se presenta deuant
» lui sans dire mot. Brutus eut bien l'asseurance de lui demander qui il e-
» stoit, & s'il estoit Dieu ou homme, & quelle occasion le menoit là. Le
» fantosme lui respondit, Ie suis ton mauuais ange, Brutus, & tu me verras
» pres la ville de Philippes. Brutus, sans autrement se troubler, lui repliqua,
» Et bien, ie t'y verrai donc, le fantosme incontinent se disparut: & Brutus
» appella ses domestiques, qui lui dirent n'auoir oui voix, ni veu visiõ quel-
» conque. Or cõbien que Brutus sentist quelque soulagement des remon-
strances que Cassius (auquel il conta son auanture) lui fit, en soustenant
que les esprits n'auoyent point de forme, ni voix, ni vertu qui nous attou
chast: si est-ce que la nuict precedente le iour de la bataille de Philippes,
ce fantosme apparut pour la seconde fois à Brutus, en semblable forme
qu'à la premiere, & sans dire mot disparut. Cassius mesme ne peut estre
si roide en son opinion, puisee des ruisseaux de la doctrine d'Epicure,
qu'il n'eust peur de tels fãtosmes, encores qu'il essayast de persuader Bru-
tus que les vaillans hommes estoyent exempts de telles visions qu'il ap-
pelloit imaginations vaines. Mais les historiens disent qu'en ceste batail-
le en la campagne de Philippes le mesme Cassius vid Iules Cæsar en for-
me d'homme de plus haute & belle taille que l'ordinaire, lequel d'vn vi
sage courroucé venoit à lui à course de cheual pour le frapper: ce qui lui
donna telle espouuante qu'il tourna le dos aux ennemis, & tost apres se
tua. Presques le mesme auint à Cassius de Parme, poete renommé, lequel
suyuoit le parti de Brutus & Cassius, ce disent Acron & Porphyrio, estant
Colonel d'vn regimẽ de pietons. Ses maistres estans morts il se retira de
dans la ville d'Athenes, où Auguste enuoya Quintilius Varus afin de le
tuer. Varus le trouua en son estude, & sans aucun respect des bonnes let-
tres le massacra. Pline & Suetone alleguent les epistres d'icelui: Mais Va-
lerius Maximus parlant des songes raconte sa mort ainsi qu'il s'ensuit:
» M. Antoine ayãt perdu la bataille Actiaque, Cassius de Parme, qui l'auoit
» suiui, se sauua de vistesse en Athenes, où vne nuict estant couché sans pou
» uoir dormir, son esprit estant accablé de sollicitudes, il lui sembla qu'vn
» fort grand homme noir, ayant longue cheuelure & la barbe mal pignee
» se presentoit à lui, & enquis qui il estoit, fit responce, Ie suis le malin es-
» prit. Cassius effrayé de ce furieux visage, & d'vn nom si redoutable, appel-
» le à haute voix ses seruiteurs, & s'enquiert s'ils auoyent point veu tel per-
» sonnage entrer en sa chambre, ou en sortir. Eux iurent que non: là dessus
» il se remet au lict, commence à se reposer & endormir. Mais le mesme
» fantosme lui reuint au deuant: ce qui le resueilla de telle sorte, qu'ayant

En la vie de Brutus.

fait apporter de la lumiere, il defendit à ses seruiteurs de l'abandonner. «
Entre ceste nuict & sa mort, ayant esté tué par le commãdement de Cæ- «
sar, il ne se passa gueres de iours. «

En la vie de Dion.

Plutarque escrit que le semblable auint à Dion de Syracuse, parauant que d'estre esgorgé par ceux qui coniurerent contre lui. Estant vn iour sur le soir assis tout pensif & seul au porche de son hostel, vn bruit soudain lui fit leuer la teste, & regardant vers l'autre part du porche, apperceut vne grand' femme, telle de face & vestue comme l'vne des Furies, ainsi qu'on les represente es tragedies, laquelle balioit la place. Estonné, voire esperdu de ceste visiõ, il appelle ses amis, & leur en fait le compte, les priant de demeurer auec lui ceste nuict la, craignant, tant sa frayeur estoit violente, que s'il demeuroit seul, ce fantosme ne lui apparust derechef: ce qui toutesfois n'auint plus. Peu de temps apres vn sien ieune fils, transporté de cholere procedante de despit pour legere occasion, se ietta la teste deuant du faiste de la maison en bas, & se tua. Plutarque faisant la comparaison de Dion auec Brutus, dit que l'vn & l'autre fut tué deuant que voir le bout des entreprises dont chascun d'eux procuroit auec tant de beaux exploits voir le paracheuement. Le mesme auteur semble aprouuer en ce mesme endroit l'opinion de ceux qui ont estimé (ce qui semble approcher de verité, s'il est bien entendu) que les malins esprits portent enuie aux hommes illustres, & s'opposent à leurs exploits heroiques, choquent & renuersent leur constance par frayeurs & espouuantemens, tant ils ont peur que persistans iusques à la fin en vne honeste deliberation, ils ne iouissent apres la mort de meilleure condition qu'iceux malins esprits. On dit aussi que Cornelius Sylla estant aux champs vid en songe vn malin esprit qui l'appelloit: ce qu'ayant raconté des le matin à ses amis, tout à l'heure fit son testamẽt, & l'ayant sur le soir clos de son cachet, la nuict suyuante fut emporté du monde par vne fieure, en l'aage de soixante ans. Ce qu'Herodote raconte n'est pas moins memorable, touchant le fantosme que par deux fois apparut en songe à Xerxes, & le contraignit auec menaces de s'acheminer à la guerre contre les Grecs. Son oncle Artabanus entendant cela n'en tint cõte, disant que c'estoyent songes, & conseillant (comme sage qu'il estoit) qu'on se continst en paix, ce fantosme lui apparut, tenant des tenailles ardantes es mains, comme pour lui pocher les yeux, à cause qu'il s'opposoit aux conseils de guerre. Il ne faut non plus oublier ce qui se lit es histoires moins anciennes, lors que le Christianisme dissipoit peu à peu les tenebres du Paganisme, touchant Iulian l'Apostat, au temps que son armee le proclama Empereur. Ammian Marcellin en escrit ces mots, la nuict precedente le iour qu'il fut declairé Empereur, il declaira à ses amis que comme il reposoit se presenta à lui quelqu'vn tel que l'on a acoustumé de representer le genie ou esprit familier de chascun, lequel lui dit assez rudemẽt, Iulian, il y a long temps, que sans bruit ie garde la porte de ton logis, ne desirant rien plus que de te faire grand. Quelquesfois ie m'en suis esloingné, comme si l'on ne tenoit compte de moy. Si maintenant tu me rebuttes,

Au 7. liu.

Au 20. liu.

» buttes,encores que plusieurs soyent de mesme auis pour t'auancer,ie prẽ-
» dray mon congé,& me retirerai fort dolent.Au reste,retien biẽ ce mot,
» que ie ne demeurerai plus gueres auecques toy. Le mesme historien ad-
» iouste,que peu auant que Iulian fust tué en la guerre contre les Perses,E-
» stant sur le poinct de prendre quelque repos, parmi le trauail & les dif-
» ficultez qui le pressoyent,apres auoir vn peu sommeillé, & se resueillant,
» à la coustume de Iules Cæsar qui escriuoit tousiours quelque chose en
» son pauillon,s'amusant enuiron la minuict à lire attentiuemẽt quelques
» discours de philosophie,il apperceut (selon qu'il le cõfessa à ses familiers)
» ce mesme genie ou esprit qu'il auoit veu en France, peu auant son elle-
» ction,mais lors mal vestu, tout crasseux,portant en main vne corne d'a-
» bondance couuerte d'vn linge, se proumenant tout triste au long de la
» tapisserie de son pauillon.

Toutes ces histoires me ramentoyuent ce que Pline second escrit amplement de l'apparition des esprits à Sura: ce que ie transcriray ici tout du long, afin que l'on voye tant mieux & de plus en plus ce que les payens ont estimé de ce poinct. Ainsi donc Pline prie Sura de lui mander son auis touchant les apparitions, sçauoir si ce sont choses qui ayẽt quelque forme ou puissance diuine, ou bien si les hommes se persuadent beaucoup de vaines illusions dont ils ont eu peur. Que Curtius Rufus, à qui chose semblable estoit auenue,l'esmouuoit à croire que telles aparitions n'estoyẽt illusoires.Ce Rufus vint en Afrique auec le gouuerneur, & n'estoit encore en aucune estime ni reputation. Se proumenant vn soir au porche de son logis, vne femme plus grande & plus belle qu'aucune autre lui apparut,dont il s'estonna fort. Mais elle lui dit, Ie veux te predire tes auantures: tu retourneras à Rome, seras auancé aux grandes charges,on t'eslira proconsul & gouuerneur d'Afrique, & mourras en ceste dignité: ce qui auint entierement. Ce mesme auteur raconte vn autre cas qui n'est moins admirable. Il y auoit en la ville d'Athenes vn beau logis,descrié neantmoins comme tresdangereux: car de nuict l'on y oyoit vn fantosme,lequel trainoit vne chaine, & faisoit du bruit,comme s'il fust venu de bien loin:puis incontinent apres s'approchoit.Apres cela se presentoit vn grand vieillard tout descharné,portant longue barbe,cheuelure herissee & mal pignee, des ceps aux pieds, & vne chaine aux mains,laquelle il secouoit.Auint que les inquilins de ce logis ne pouuans reposer la nuict,s'attristerent tellement qu'ils en tomberent malades & moururent. Car de iour mesme,encores qu'ils ne vissent cest esprit,si leur estoit il auis qu'ils l'auoyent deuant les yeux,& que le bruit de sa chaine martelloit incessamment leurs oreilles:au moyen dequoy leur frayeur continuoit sans relasche. Ainsi ce logis demeuroit vuide,pource que personne n'y vouloit habiter: neantmoins on fit crier qu'elle estoit à loër ou à vendre, & y mit on des affiches à mesme fin. En ces entrefaites le Philosophe Athenodorus venu en Athenes, voyant ce logis exposé en vente à vil pris, se douta qu'il y auoit quelque enclouëure, & voulut sçauoir que c'estoit.Entendant tout l'afaire,il fut esmeu d'auã-

Au 7. liu. de ses epistres.

tage à l'acheter : & le soir venu se fit dresser vn lict sur le deuant de la maison, commanda qu'on lui baillast ses tablettes pour escrire auec vne lampe bien allumee, & voulut que ses domestiques se retirassent en vne chambre sur le derriere. Lors il se mit à escrire, & à y penser profondement, afin que son esprit n'estant point distrait, il ne fist autrement estat du bruit qu'il entendroit. La nuict estant auancee le fantosme commence à secouer les ceps & la chaine: mais Athenodorus sans remuer la teste escriuoit tousiours, quoy que le bruit se renforçast. Le fantosme approche & se rend à la porte de la chambre: lors le philosophe se haussant apperceut la chose estre telle qu'on la lui auoit rapportee. Sur ce le fantosme lui fit signe du doigt comme s'il l'eust appellé: le philosophe lui respondit de la main qu'il attendist encore vn peu, & cependant continuoit d'escrire. Mais l'autre lui secouant ses chaines sur la teste, Athenodorus leuant les yeux, apperceut qu'il lui faisoit signe comme auparauãt, à l'occasion dequoy il print la lumiere & le suiuit. Le fantosme marchoit piteusement, comme portant ses liens à peine, & estant sorti en la place s'esuanouit. Athenodorus prenant de l'herbe & des fueilles marqua l'endroit: & le iour venu se presenta au Conseil, remonstrãt qu'il faloit creuser & fouiller en cest endroit-la: ce qu'ayant esté fait ont trouua vn corps mort tout pourri, & dont ne restoyent que les os enchainez. Ces os furẽt cueillis & enseuelis: & depuis ce temps aucun fantosme ne fut veu en ce logis d'Athenodorus. Pline adiouste, qu'il croid ce recit, au dire de ceux qui le maintienent veritable : mais que Sura doit adiouster foy à ce qui s'ensuit, d'autant que Pline sçait bien qu'ainsi a esté. Il auoit vn serf afranchi, auec lequel son frere puisné couchoit. Vne nuict il fust auis à cest afranchi, qu'il voyoit quelqu'vn assis sur son lict, qui lui rasoit le poil auec vn rasoir. Le lendemain il se trouua rasé, & son poil pres de soy. Pline dit qu'il ne s'ẽ ensuiuit autre chose, & que cela auint sous l'Empereur Domitian. Sur ce il met fin à ses lettres, exhortant Sura de considerer le tout diligemment, & l'oster de ceste doute: mais on ne trouue point la response de l'autre. Disons encore quelque chose des esprits es chapitres suyuans.

CHAP. XV.

Comment & en quelle forme les bons & mauuais Anges ont acoustumé d'aparoir.

NON sans importantes causes, ou plustost auec grande destresse de cœur, nous auons monstré ailleurs commẽt le Diable, ouurier cauteleux à merueilles, est coustumier d'esblouir les yeux des magiciens cercheurs de thresors, se monstrant à eux en semblance effroyable. Or cõbien que Sa-

que Satan se transforme aucunesfois en Ange de lumiere, selon que l'Escriture Saincte le nous aprend, si est-ce que par vne speciale prouidence & particuliere ordonnance de Dieu, d'ordinaire il se monstre en forme hideuse & terrible à ses esclaues, retenant parmi cela quelque apparence de grandeur & promettât merueilles, pour retenir comme par quelque authorité, de laquelle il couure ses desseins execrables, ceux qui traitent alliãce auecques lui. Autrement, comme c'est vn superbe & cauteleux affronteur, il ne vestiroit iamais autre robe que magnifique & d'excellente apparence, si la puissance de Dieu ne le tenoit en bride. Pourtant le Seigneur Souuerain le fait voir quelquesfois des yeux corporels, laid & vilain à merueilles, afin que ceux qui autrement sans le conoistre le reueroyent & adoroyent, n'en tienent compte, ains le detestent entierement, apres l'auoir veu vne fois. Sainct Iean Chrysostome a remarqué cela, disant, Combien y a-il de malins esprits volans par l'air? combien de puissances ennemies? Si Dieu permettoit qu'ils nous monstrassent leur terrible regard, seroit ce pas pour nous faire perdre l'entendement, les sens & la vie? Nous auons enrichi ceste sentence des histoires de l'Euthymus de Pausanias, & du Seigneur Aleman, mentionnez au premier volume. Ceux qui s'adonnent à telles impostures disent qu'il auient es coniurations magiques, que les esprits apparoissans se monstrent en forme plus horrible, afin d'esmouuoir d'auantage celui qui les euoque. Sur tout, encore que ce soyent formes non solides, toutesfois les yeux voyēt, icelles auoir diuers mouuemens, & marcher, mais par vn moyen non naturel, en auançant & mettant vn pied deuant l'autre, à la façon accoustumee des animaux, mais poussez comme vn basteau qui a vent en poupe, ou ainsi que quelqu'vn glisseroit sur la glace, ou sur quelque terre fort vnie. Le prestre payen Calasiris exposa ce secret à sa façon en l'histoire Ethiopique, disant, Les Dieux, aprochans & reculans de nous, se transforment presques ordinairement en hommes, & fort rarement en bestes, nous esblouissant de telle sorte qu'il nous semble que c'est vn songe. On les peut conoistre aux yeux: car ils regardent tousiours droit, sans bransle ni clignement quelconque de la veue: mais encores plus à leur allure, qui n'auance ni ne recule par mouuement de pieds l'vn deuāt l'autre, ou par transposition de pas: mais d'vn bransle soudain comme d'vne nuee qui passe, & d'vne violence prompte ressemblans plustost à gens qui fendēt le vent, qu'à des cheminans. Pourtant les Egyptiens ioignent & vnissent les pieds aux dieux, comme s'ils n'en auoyent point. Ce qu'Homere a bien compris, le disant en termes couuerts, dont il a laissé la consideration aux hommes entendus. Car parlant de la deesse Pallas, il dit que

En l'homel. 41. sur les Pseaumes.

Liu. 4. c. 10.

Au 3. liure

Ses redoutables yeux sans cesse estincelloyent.

Et de Neptune,

L'allure de ses pieds aisément ie remarque,
Ainsi qu'il departoit, comme coule vne barque.

C'est reculer aisément, non pas (ainsi qu'aucuns ont pensé) qu'il ait

esté reconu en desmarchant comme nous faisons. Voila ce qu'en dit ce prestre.

Au reste, l'experience a monstré que les bons & mauuais Anges, aparoissent presques ordinairement aux hommes en deux sortes: les bons en forme humaine, ou autre telle, en qui reluisent quelques traits de la gloire & maiesté diuine: les malins en forme hideuse & horrible, où aparoissent les signes du courroux & de l'indignation espouuantable du Tout-puissant: ce qui donne vn terrible effroy aux personnes à qui ces malins se monstrent. Ce qui a esté doctemẽt & tresbien remarqué par M. Lambert Daneau, lequel conclud en ces mots: Les bons Anges consolent les hommes, & les instruisent en la crainte de Dieu: les mauuais ne font que tromper & tourmenter leurs esclaues. Il adiouste vne ferme consolation à tous Chrestiens, puisee des Escritures Sainctes, pour pouuoir se maintenir contre les assauts & tentations de Satan; c'est asçauoir, que la puissance des mauuais Anges est limitee, & qu'ils ne peuuent d'eux mesmes ce qu'ils peuuent, mais entant que Dieu leur lasche la bride, pour plus ample demonstration de sa gloire. Car ils ne sont pas plus forts ni plus puissans que Dieu, par la force duquel (qui est nostre apui) nous resistons au diable, & le vainquons. Car encores que les mauuais Anges ayent vne volonté acompagnee de malice detestable, si ne reçoyuent-ils pouuoir de riẽ executer que de la iustice de Dieu, soit qu'icelui vueille punir par eux les hommes reprouuez, ou humilier ses esleus pour les glorifier finalement.

Au traité des bons & mauuais Anges, ch. 8. 9. 22.

CHAP. XVI.

De S. Bruno, & de quelques passages tresdangereux en la nauigation du Danube: item de l'apparition d'vn malin esprit.

Aue. 4. liu. des annales de Bauiere

IEAN Auentin escrit, qu'au dessus de Greinon ville d'Austriche y a des hauts rochers, à trauers desquels le Danube roule d'vn cours impetueux, bruyant, escumant, & ronflãt de telle fureur, qu'il est entendu de fort loin. Les basteaux qui y passent sont estrangement agitez de toutes parts, l'eau donnant ores en proue, tantost en pouppe & par les costez, de si grand randon que les mariniers & passagers n'en eschappent qu'apres auoir esté bien arrousez. Au sortir de ce danger ils entrent en vn autre encore plus redoutable, asçauoir en des gouffres impetueux d'vn abysme d'eaux, tournoyantes incessamment & qui engloutissent les basteaux, si les basteliers à force de rames, sans relasche quelconque, ne font teste à ceste violence, pour s'en desgager, & arracher à l'eau furieuse la proye

la proye qu'elle semble vouloir deuorer sans merci. Tout à l'entour des riuages demeurent force gens experts à manier l'auiron, que les passagers loënt à pris d'argent, & à l'aide desquels ils eschappent auecques leurs vaisseaux. L'Empereur Henri III. descendant vn iour par ces perilleux destroits, acompagné d'vn sien cousin nommé Bruno, Euesque de VVirtzbourg, lequel estoit en vn autre basteau, auint qu'en passant au long d'vn escueil haut esleué hors des ondes, fut veuë la semblance d'vn more sur cest escueil, lequel appellant Bruno, cria, hola, hola, Euesque, ie suis le diable, tu es à moy, & quelque part que tu ailles tu seras mien : tu me verras vne autrefois & bien tost. Chascun espouuanté de telles paroles, l'Euesque coniura ce malin esprit, qui s'esuanouit incontinent. L'on monstre encore cest escueil sur lequel a esté bastie vne tour de pierre, sans charpenterie ni couuerture, appellee la tour de Bruno. L'Empereur & ses gens allerent descendre à vne lieuë & demie de là au village de Bosenbourg ou Bottebourg, où Richilde vesue d'Aldebert d'Ebersberg, decedé peu auparauant, & honorable Seigneur en ces lieux la, le recueillit & traita magnifiquement, puis le supplia de donner l'inuestiture de ce village & de quelques reuenus qui dependoyent du fief à vn sien neueu, nommé VVelfon. L'Empereur estant monté en vne salle haute, & en presence de l'Euesque Bruno, & d'Alemanus gouuerneur d'Ebersperg, tendant la main droite à Richilde, pour tesmoignage qu'il lui accordoit sa requeste, le plancher de ceste salle fond soudain sous leurs pieds. Quât à l'Empereur il cheut dedâs vne grand' cuue des estuues, où il y auoit de l'eau, & ne se fit point de mal, les autres trois tomberent sur les bords de bois d'vne grande chaudiere, dont ils furent tellement blessez, que dans peu de iours apres ils en moururent.

I'ay transcrit ceste histoire d'Auentin, pour monstrer vn exemple qui conuient au chapitre precedent de nos meditations, & afin que l'on conust aussi combien est perilleuse la nauigation du Danube. Ce Bruno a escrit vn Commentaire sur les pseaumes, & fut canonizé quelque temps apres sa mort. Il y a en la bibliotheque de VVirtzbourg vne chronique escrite à la main, laquelle contient plus au long la mesme histoire: & dit entre autres choses, que ce Bruno fils de Conrad Duc de Franconie & de Carinthie, fut tresdocte & tressage, & en grand credit aupres des Empereurs Conrad & Henri. Cela lui auint l'an mille quarante cinq, comme il appert par son epitaphe en la grotte du temple cathedral de VVirtzbourg. Au demeurât, c'est chose memorable & admirable, que les malins esprits se presentans en forme humaine paroissent ordinairement noirs, ou beaucoup plus grands que les autres hommes : quelquesfois plus petis & tels que des nains, ce dit Bodin en la preface de sa dæmonomanie, alleguant plusieurs notables exemples recueillis du liure que George Agricola, docte Aleman, a escrit des esprits Souterrains. Toutesfois l'Escriture Sainéte nous enseigne aussi, que les diables se transfigurent aucunesfois en Anges de lumiere. Et c'est dequoy nous auons à traiter encore au chapitre suyuant.

CHAPITRE XVII.

De la Cabale: des bons & mauuais Anges, & de leurs charges distinctes.

LA vraye & diuine Cabale, que les Grecs appellent *Acroama*, c'est à dire science acquise par ouir, enseignee de viue voix, & non escrite, proposee de pere en fils à ceux qui auoyent atteint l'aage de quarante ans, est defaillie auec les Saincts Patriarches, ce dit Bodin. Les Cabalistes modernes ont prins occasion de la dispute des esprits, tesmoin Iule Camille, d'attribuer à chascune personne trois ames, distinctes de noms & de charges. La premiere, plus basse, & de substance aucunement corporelle, suiette aux affections qui nous sont communes auec les bestes brutes, est par eux nommee *Nephesch*: la seconde, qui est participante de raison, & au milieu, *Ruach*: la troisiesme, *Nessamah*, qui (selon leur opinion) est nommee de Pythagoras lumiere, de S. Augustin la partie superieure, de Platon l'entendement, d'Aristote l'intellect agissant. Or, disent-ils, comme l'inferieure, Nephesch, est assuiettie au diable, qui la sollicite à mal par son malin esprit: au contraire la superieure, Nessamah, est sous la protection de Dieu, qui lui baille son Ange pour garde. La pauureté du milieu, participante de raison, est acostee des deux autres. Si par la permission diuine elle s'associe de l'inferieure, & celle la se ioint à la chair, & la chair au malin esprit, alors elle se transforme en vn naturel du tout diabolique. Mais si à l'aide de Dieu, celle la du milieu se despestre des malignes persuasions de l'inferieure, & se conioint à la superieure, qui est comme diuine, elle deuient d'vn naturel Angelique, & finalement diuin. Ces ieunes Cabalistes s'efforcent (comme la subtile curiosité est coustumiere d'inuenter tousiours des pretextes pour coulourer ses nouuelles inuentions) de prouuer ceste triple distinction d'ames par le tesmoignage de Moyse. Car là où Dieu dit, Faisons l'homme, ils entendent l'ame raisonnable: & quand il est adiousté, que l'homme fut fait en ame viuante, c'est (à leur auis) Nephesch, ou l'ame inferieure. Ce que Moyse dit que Dieu souffla es narines d'Adam respiration de vie, est par eux rapporté à l'ame superieure, qu'ils nomment Nessamah. Mais laissons telles meditations & interpretations nouuelles, curieuses, indignes de toutes ames Chrestiennes, & vrayement Cabalistiques à leurs auteurs. Car le Seigneur Dieu a voulu que nous sachions seulement ce qu'il est besoin que chascun de nous sache pour obtenir vie eternelle: & nous a caché ce qui ne pouuoit seruir qu'à paistre vne affection curieuse & profane, ne voulant pas que cela nous fust descouuert. Pandolfe Collenuccio raconte qu'vn Neapolitain souloit dire, mais de bou-

Genes. ch. 1 & 2.

Au 5. li. de

de bouche profane & meschante, qu'il auoit deux ames en vn corps, l'vne dediee à Dieu, l'autre à quiconque en voudroit. Il suffit aux ames simples & bien instruites d'auoir aprins par les Escritures Sainctes, que Dieu leur a donné vn seul corps & vne seule ame, comme S. Augustin l'auoue orthodoxement en vn de ses traitez. Et Chrysostome dit à ce propos, que Dieu nous a donné deux yeux, deux oreilles, deux mains, deux pieds, afin que si l'vn est offensé, l'autre le secoure & soulage. Mais qu'il ne nous a donné qu'vne ame, laquelle si nous perdons, dequoy tirerons nous la vie?

l'histoire de Naples.

Cōtr. Vinc. de anima, ch.5.

Au discours de l'ame.

Contentons nous aussi de sçauoir qu'il y a des bons & mauuais Anges. Que les bons gardent toutes personnes soigneuses de leur salut: que les mauuais taschent au contraire de les surprendre & tirer en perdition. Il en prend de ceste guerre inuisible ainsi que des visibles: comme aussi le Prophete vse de ceste comparaison, disant que

Au pseaume 34.

Les Anges ont planté
Leur camp tout à l'entour de ceux
Qui craignent Dieu, veillans pour eux
Et pour leur seureté.

En ce sens ils sont proprement nommez l'armee celeste: veu mesmes que les fideles ont pour ennemi capital & redoutable Satan prince de ce monde auec infinies legions, & ne peuuēt resister à ses efforts s'ils ne sont assistez de la vigilante sauuegarde & protection d'vn plus puissant. I'adiousterai vne autre comparaisō militaire, que i'ay aprinse de feu mon pere, d'heureuse memoire. Comme es assaux des places les assaillās n'attaquent point les endroits fortifiez & inaccessibles, mais poussent auec toutes leurs forces vers les bresches, ou es fossez dont la descente est aisee, ou vers les garites destituees de sentinelles, & ainsi se rendent maistres: au cas semblable Satan tousiours au guet pour surprendre les enfans d'Adam, se prend à tout ce qu'il sent mol, lasché & mal disposé en l'ame, appliquant là toutes ses machines & inuentions: S'il ne trouue resistance ferme, si le guet qui doit estre au dedans se trouue assopi, endormi, nonchalant, il s'empare de la place. Estant vne fois entré par les portes d'vne ame lasche, ou ayant gaigné quelques ponts, passages & entrees: il ne cesse puis apres de violer, saccager, mettre tout à feu & à sang dedans la pauure conscience. Ses efforts sont, qu'il destourne les ames de la conoissance, reuerence & profession de verité, les esgare & precipite en mensonge, les engage en des infametez, meschancetez, impietez & abominations infinies.

Au demeurant l'Escriture Saincte nous monstre, & chascun en peut estre suffisant tesmoin à soy mesme, que les enfans de Dieu sont reduits à ceste necessité de soustenir tels rudes choqs de Satā. Les bōs anciēs nous l'ont aussi voulu ramēteuoir par vn exēple que i'ai oui raconter à mō pere. Vn Chrestiē du nōbre de ceux qui se retiroyēt des villes & autres lieux frequētez de la populace, es deserts & lieux escartez pour y viure en plus grāde pureté & trāquillité d'esprit, allāt vn iour en certaine ville proche

de sa solitude,& portant vn panier ou corbeille d'osier de sa façon, qu'il pretendoit vendre,& de l'argent receu en acheter du pain, passant sur le chemin par quelques logettes d'autres gens viuans ainsi solitairement, descouurit comme des troupes & essains de diables,qui voltigeoyent en bruit sourd es enuirõs de ceux qui demeuroyent en telles cachettes. Approchant de la ville,pleine d'idoles,mal policee, & toute barbouillee de vices, il leue les yeux & ne descouure sinon vn diable au haut de certaine tour esleuee,comme posé là en sentinelle. Estonné de ce spectacle, & ne pouuant se resouldre sur ceste difficulté, finalement il reprint courage,& coniurant l'esprit malin au Nom de Iesus Christ,lui commanda de dire pourquoy il estoit ainsi seul, & les bras croisez en vne ville où il y auoit tant de meschans? Au contraire en ces lieux solitaires, par où il auoit passé, se voyoyent si grosses troupes de ses compagnons? L'esprit, contraint par adiuration si expresse,fit response, Que la ville n'auoit besoin de plus grosse troupe, ains qu'vn suffisoit pour prendre garde que les habitans d'icelle ne remuassent rien, mais continuassent en leur train ordinaire:qu'il estoit des long temps maistre de la place, & y dominoit fort paisiblement. Au contraire ces lieux de solitude contraignoyent les autres esprits d'employer tout ce qu'ils auoyent de finesse, de force & de moyens,pour en venir à bout, à cause dequoy il auoit veu de si grosses troupes,comme pour combatre en bataille rangee. Ce recit nous ramentoit que tous ceux qui ont leur salut en recommandation doyuent estre sur leurs gardes,fuir toute yuresse interieure & exterieure, & se rendre attentifs à la parole de Dieu. « Car nostre aduersaire le diable, ce dit « l'Apostre S. Pierre, chemine autour de nous comme vn lion rugissant, « cerchant qui il pourra engloutir.

1. Pier. 5. 8.

Pour acheuer nostre meditation des bons & mauuais Anges, laissant en arriere les resueries des infideles,& les inuentions des esprits trop curieux,chascun doit tenir cest article pour resolu,selon l'instructiõ des Escritures Sainctes,qui ne trompent personne, que Dieu a commis aux bons Anges la garde du genre humain,& que pour certain toute personne qui se confie au Seigneur, a pour protecteur & defenseur quelque bõ Ange,voire plusieurs: ce que Iesus Christ (qui est la verité mesme) nous « a manifesté,disant des petis qui croyent en lui, que leurs Anges voyent « continuellement au ciel la face de son pere. Et le Prophete, oultre ce qui a esté allegué du pseaume 34. dit ailleurs que Dieu

Matth. 18. 10.

Pseau. 91.

Fera expres commandement
A ses Anges tresdignes,
De te garder soigneusement,
Quelque part que chemines.

« Et l'Apostre dit,que les Anges sont tous esprits administrateurs en- « uoyez pour seruir,pour l'amour de ceux qui doyuent receuoir l'heritage « de salut. Conformément à cela S. Ierosme disoit, Grande est la dignité « des ames,que chascune ait des le commencement de son entree au mon- « de vn Ange deputé pour la garder. Et Origene, vn bon Ange,dit-il,vn Ange

Hebr. 1. 14.

Au 3. liu. Sur S. Matthieu.

En la 7e.

„ Ange du Seigneur assiste à chascun, voire aux moindres qui soyent en l'E-
„ glise de Dieu, pour les adresser, admonnester, gouuerner, & qui pour cor-
„ riger nos defauts & obtenir grace voye tous les iours la face du pere qui
„ est és cieux. Que chascun donques auise bien de ne chasser par son im-
pieté l'ange qui lui assiste, qui le garantit & est tousiours prest de com-
batre pour lui. Car ainsi que les abeilles fuyent toutes choses puantes,
sales, & vilaines: au semblable la troupe des Anges saincts se retire coustu-
mierement arriere de la bande des personnes adonnees à meschancetez
& vilenies. En la place d'iceux se fourrent les mauuais Anges, qui sont
merueilleusement cauteleux & subtils pour mal faire, & trainer les ames
à perdition : ce que nul sage ne peut nier. Pourtant, comme les mau-
uais sont à bon droit surnommez malins, & nous disons de tout leur
corps en l'oraison dominicale, *Deliure nous du malin*, c'est à dire de no-
stre ennemi desesperement mauuais & meschāt: ainsi les Bons sont quel-
quesfois nommez Anges des cieux, par fois Anges Saincts, item simple-
ment Anges, c'est à dire messagers. De ce que dessus appert, qu'vn bon
Ange est vne nature spirituelle, seruant à Dieu, auec volonté immuable,
meuë d'affection à bien faire, confermee par la grace de Dieu pour tous-
iours obeir à ses mandemens. Quant aux mauuais Anges, ils ont aussi
vne nature spirituelle, mais par leur propre malice ils sont decheus de
grace, & poursuyuent à resister malicieusement à la volonté de Dieu, fai-
sant tous maux qu'ils peuuent commettre. Ces Natures auiourd'hui si
contraires n'ont pas esté creées ainsi: mais la corruptiō des mauuais s'est
rendue aduersaire à la pureté & perfection des bons qui ont esté miseri-
cordieusement maintenus en leur entier. Nous entendrons cela en-
„ cores mieux d'vne homelie de Macarius. Alors (dit-il) que l'ame sort
„ du corps de l'homme, vn grand mystere s'acomplit. Car si elle est coul-
„ pable de peché, les bandes de Diables, mauuais Anges, & puissances de
„ tenebres, acourent, qui se saisissent de ceste ame leur esclaue, & l'em-
„ portent auec eux. Ce qu'on ne doit trouuer estrange : veu que si la per-
„ sonne en son viuant a receu le ioug des malins esprits, leur a obei & ser-
„ ui, c'est raison qu'ils en soyent les maistres au sortir du monde. Qu'ain-
„ si soit, on le peut recueillir de ce qui concerne les ames heureuses.
„ D'autant qu'en la vie presente les bons Anges enuironnent & gardent
„ les enfans de Dieu; puis quand leurs ames sont separees des corps, les
„ compagnies des mesmes Anges les enleuent en vne meilleure vie &
„ les presentent au Seigneur. Iusques ici sont les paroles de Macarius.
Le mystere & different des Anges a esté caché aux Gentils, dont est a-
uenu qu'ils ont confusément escrit & parlé des esprits & de leur of-
fice.

homelie. *Matth.24.36.* *Marc.8.38.* *Hebr.1.13.* *Homel.22. de l'estat des mourās.*

CHAP. XVIII.

Comment les Anciens se purgeoyent des crimes à eux imposez, & verifioyent leur innocence.

IADIS, & n'y a pas encores trop long temps que nos ancestres trouuerent & pratiquerent diuerses sortes de preuues en choses douteuses, obscures, & commises en secret arriere de tesmoins: lesquelles pour le iourd'hui sont ou expressement abrogees & abolies comme illicites, ou enseuelies & du tout mises hors d'vsage. Ces preuues se faisoyent principalement en trois sortes, par le duel, par le fer ardant, & par l'eau ou l'huile bouillante. Nous parlerons en ce chapitre de la seconde & troisiesme, reseruant la premiere au chapitre suyuant. Iean Auentin tesmoigne que ces preuues ou iustificatiōs furent inuētees, pource que nos predecesseurs, gens qui auoyent fort tendre & sincere conscience, se fioyent plus en Dieu qu'en eux mesmes, dependoyent d'auantage de la iustice du Tout puissant & de ses promesses que de leur adresse ou sagesse, brief ne se fondoyent pas tant en leurs opinions, qu'és enseignemens & commandemens de la verité celeste. Ils vouloyent (dit-il) « que Dieu presidast en toutes leurs paroles & actions, qu'ils estimoyent « fermes, lors qu'il les auoit aprouuees comme tout euidemment: resolus « de ne rien executer sinon en presence de Dieu tout bon & tout puissant « enuironné de ses Anges & de ses Saincts qui les contemplassent. A cau- « se dequoy, en causes ambigues, nommément criminelles, qui ne se pou- « uoyent esclaircir par tesmoignage humain, ils recouroyent aux declara- « tions du ciel, & à la maiesté diuine, que nul ne sçauroit deceuoir, com- « me à l'arbitre honoraire & au iuge de tous. « Auentin propose en ce mesme liure la consecration de l'eau chaude & du fer, selon qu'il dit l'auoir trouuee par escrit en des vieux liures de ceremonies: comme s'ensuit.

Au 4. liure des annales de Bauiere.

Consecratiō de l'eau chaude.

O Dieu iuste iuge, fort & patient, autheur & amateur de iustice, qui iuges equitablement, iuge Seigneur ce qui est iuste, car tes iugemēs sont droits, de toy qui regardes sur la terre, & qui la fais trembler. Toy Seigneur tout puissant, qui as sauué le monde par la venue de tō Fils nostre Seigneur Iesus Christ, & as racheté le genre humain par les souffrances d'icelui, sanctifie ceste eau par vn feu ardant, toy qui as garanti dedans la fournaise de feu les trois ieunes hommes Sidrach, Misach, Abdenago, qui y auoyent esté iettez par le commandement du Roy. Fai par ta grande clemence, que la personne innocente qui plongera la main en ceste eau bouillante, l'en retire saine, entiere & nullement offensee, par la puissance de toy, Seigneur, comme tu retiras les trois ieunes hommes susnōmez de la fournaise du feu, & deliuras Susanne de la fausse accusatiō. Mais si quelque personne coulpable, ou à qui le diable aura espaissi le cœur endurci, presume mettre la main en ceste eau, ta tresiuste bonté daigne descouurir le fait, afin qu'il paroisse par ta vertu au corps d'icelle, & que son ame soit sauuee par repentance.

Consecratiō du fer.

O Dieu, iuste iuge, qui es auteur de paix, & iuges equitablement, nous te supplions humblement qu'il te plaise benir & sanctifier ce fer ordonné pour faire la iuste enqueste de toute doute obscure: tellement que la

personne

personne qui l'empoignera tout ardant en ses mains n'en sente bruslure quelconque ni n'aparoisse endommagee. Si elle est coulpable, ta puissance aparoisse iuste en descouurant le forfait par telle espreuue, tellement que l'iniquité ne domine point sur la iustice, & que le mensonge soit assuietti à verité, par nostre Seigneur, &c.

Combien au reste qu'Auentin die que ces ceremonies, qu'il trouue auoir esté recommandees & mises en pratique par les Papes , princes Chrestiens, moines & nonnains, ne sont point irreligieuses ni profanes, ains tiene que l'obseruation d'icelles descouure de la science, de la foy & de l'esperance en Dieu : toutesfois comme il est loisible, & la pieté requiert, que ce que nous deuons faire , en nous seruant de quelque chose, est premierement de remercier Dieu qui nous en donne l'vsage, puis l'ẽ magnifier & louer de tout nostre cœur, le suppliant que tel vsage soit religieux & sainct: il s'ensuit que les choses iustement fondees en l'Escriture saincte sont à bõ droit & proprement employees pour descouurir la verité non apparente: qu'au contraire celles qu'on peut estimer superstitieuses, & volontairement inuentees par trop grande curiosité, doyuent estre reiettees, & à bon droit. Car la condition des hommes ne porte pas, ni leur puissance & authorité ne peut s'estendre iusques là qu'ils establissent à leur plaisir des signes sacrez. Puis que Dieu est parfaitemẽt sage, il n'a besoin q̃ue nostre cuider ou adresse s'ingere de lui dresser tels moyens sans son commandement. Il n'y a artisan au monde, tant contemptible puisse-il estre, qui voulut estre manié de telle façon, ains lui mesme veut choisir les outils dont il trauaille. Ainsi donc l'audace de ceux est insupportable, qui osent comme prescrire à Dieu de quels instrumens il doit se seruir en l'œuure de nostre salut. Quant aux exemples, ils n'ont son ni poids qui puisse surmonter le pris de verité, ni la force de sa voix, comme nous le monstrerons tantost. Pourtant Salomon propose ces choses comme surnaturelles, sous vne elegante similitude rapportee à vn fait impossible ; Quelqu'vn peut-il prendre du feu en son sein, sans que ses vestemens bruslent ? Quelqu'vn cheminera-il sur la braise, sans que ses pieds soyent bruslez ? Ainsi en prend il à celui qui aproche, &c.

Prouerb. 6. v. 27.28.

Ie sçai bien que la preuue de l'innocence par le feu ardant fut iadis comme ordinairement vsitee: & s'en trouue vn beau recit de Chunegõde femme de l'Empereur Henri de Bauiere, enterree auec son mari en l'Eglise Cathedrale de Pabeberg. Ie le representerai selon que mon pere d'heureuse memoire l'a enregistree en la Chronologie de Nicephore, cõme s'ensuit. On tient pour certain (dit-il) que ceste Chunegonde, princesse de Franconie, quoy que mariee à l'Empereur, demeura vierge durãt ce mariage. La coustume d'alors portoit, que les personnes accusees de quelque crime dont il n'estoit possible les cõuaincre par suffisantes preuues, & qui neantmoins estoit acompagné de fortes coniectures, pour se iustifier pleinement & estre tenues pour innocentes, portoyent en leurs mains vne barre de fer toute rouge & ardante de feu , ou marchoyent

dessus,tout-nuds pieds : ou bien , plongeoyent la main en huyle ou en « eau bouillante:croyans qu'elles obtenoyent de Dieu, appellé à garãd par « certaines prieres solennelles , de n'estre nullement offensees par telles « espreuues. Cela s'est glissé entre les Chrestiens par vne mal reiglee i- « mitation de la ceremonie introduite du temps de Moyse par le commã- « dement de Dieu touchant le bruuage que le Sacrificateur faisoit boire à « la femme soupçonnee d'adultere: Chunegonde ieune & belle princesse, « nullement rustique ni farouche , ne sceut euiter le crime d'impudicité « dont ses mal-vueillans la chargerent. Les bruits couroyent qu'vn ieune « Seigneur de la Cour l'entretenoit. Et l'histoire adiouste que l'on vid « plusieurs fois vn fantosme formé par Satan,tel que ce ieune seigneur,sor « tant du cabinet de l'Imperatrice. Ie ne veux pas dire que toutes choses « admirables soyent des illusions : mais ie ne doute nullement aussi qu'on « n'attribue à plusieurs quelques significatiõs qui ne leur conuienẽt point. « Chascun sçait que les cicatrices ignominieuses des calomnies & mesdi- « sances sont autant de machines dressees par Satã,desquelles il se sert pour « renuerser la vie & l'honneur de quelques personnes:mais que leur effort « ruine es guerres les hommes à milliers.Ce bruit espars l'Empereur com « mença premierement à s'estranger de sa femme: Secondement à lui re- « procher ouuertement qu'elle estoit coulpable d'adultere. Ceux qui ne « couchent point d'ordinaire auec leurs femmes , coustumierement sont « plustost atteints & plus tourmentez de ialousie que les autres. Chune- « gonde eut recours à la coustume , disant qu'elle marcheroit nuds pieds « sur les socs de charrue tout-ardans & estincellans de feu,pour faire preu « ue de son innocence. Ayant ainsi cheminé sur onze d'iceux consecuti- « uement,elle s'arresta sur le douziesme , protestant à haute voix que nul « homme n'auoit iamais donné atteinte à sa virginité. L'Empereur vo- « yant que c'estoit vne flestrissure sur lui,& qu'on l'accuseroit d'estre mari « fascheux & ialoux , approche & met la main sur la bouche de sa femme « pour lui oster la parole,mais si rudement & precipitamment que le sang « en sortit en abondance. Puis apres,reconoissant ce tort,recerchant & « obtenant la bonne grace de l'Imperatrice , il vescut le reste de ses iours « en grande paix & amitié auec elle. On void encores auiourd'hui pres « du grand temple de Pabeberg vne chapelle où il y a des colomnes dispo « sees en rond:& dit-on que l'espreuue de Chunegonde se fit en ce lieu la. « C'est ce que mon pere en dit.

Regino , Iean Auentin & Charles Sigonius racontent vne pareille histoire auenue entre l'Empereur Charles III. & Richarde sa femme,en uiron l'an 887. L'Empereur Charles (dit ceste histoire) chassa ignomi- « nieusement d'aupres de soy vn personnage qu'il auoit grandement che- « ri,& lequel seul il escoutoit & croyoit en tous afaires d'importance , lui « obiectant le crime d'adultere , & qu'il sçauoit des secrets de la Roine « beaucoup plus qu'il ne lui apartenoit. Peu de iours apres il fit appeller « deuant son conseil sa femme Richarde,& protesta deuant tous qu'il n'a- « uoit iamais eu la compagnie d'icelle, encores qu'ils eussent esté mariez «

ensem-

» ensemble plus de dix ans auparauant. Elle maintint de sa part qu'elle
» auoit esté aussi peu touchee d'autre homme que de lui, se glorifiant d'e-
» stre entiere & vrayement vierge: & se presenta en tresgrande confiance
» à en faire preuue sous la faueur de Dieu par le duel, ou par le fer ardant.
» Ils furent separez, & elle se rendit nonnain en l'abbaye d'Andelavv, qu'el
» le auoit edifiee. On trouue es anciens auteurs plusieurs telles histoires & querelles vuidees en faits douteux par les espreuues susmentionnees. Mais en fin ceste coustume fut tellement supprimee, que les differens debatus en iustice, furent neantmoins decidez par sentence qui ordonnoit telles espreuues. Cela se void au traité pour la paix, des Rois Childebert
» & Lothaire es loix Saliques, L. 4. en ces mots, Si vn homme de franche
» condition, accusé faussement de larcin, & interpelle d'en empoigner la
» barre d'airain tout-ardante, se brusle la main, qu'il accorde du larcin a-
» uec sa partie, encore qu'il soit innocent. On void le mesme en vn proces vuidé l'an mil cent trente vn, où Conrad de VVitichausen prouua par tel moyen contre ceux de VVirtzbourg, que certain Diocese contentieux apartenoit à ceux de Saltz : ainsi que cela se trouue es annales de VVirtzbourg.

Mais il n'y a rien de nouueau en tout cela: car telles preuues n'ōt point esté inconues aux anciens payens, comme on le peut recueillir d'vn passage en l'Antigone de Sophocle. Comme le Roy Creon eust defendu par edict publié que nulle personne n'eust à enseuelir le corps de Polynices, à peine de la vie, les gardes ordonnez pour veiller que nul n'approchast du corps, furent rudement accusez par le Roy, de ce que par leur faute, l'edict auoit esté enfraint, pource que faisant sentinelle tour à tour, par la faute d'vn, non de tous, ce corps auoit esté mis en vne fosse. Ayans fait soigneuse recerche du fait, ils enuoyerent faire leurs excuses au Roy, contenans ces mots entre autres, Qu'ils n'auoyent encore peu surprendre personne, & que cela auoit esté fait à leur desceu: qu'au reste ils estoyent prests d'en empoigner le fer chaud auec les mains nues (ce que nous disons encore auiourd'hui, I'en mettroy' bien la main au feu) glissee au pas à trauers les flammes, faire tous sermens solennels, auec execrations, & griefues imprecations, qu'ils n'auoyent point de part à ceste rebellion, ni ne sçauoyent rien de l'intention de la personne qui l'auoit entreprise & executee.

Lilius Giraldus rapporte des auteurs ançiēs, en son histoire des Dieux, qu'en la chapelle de Diane à Castabale ville de Perse, les vierges sacrees à ceste deesse cheminoyent nuds pieds sur la braise ardante, sans se brusler ni endommager nullement: ce que Pline, Solin, Seruius, disent s'estre pratiqué semblablement au mont Soracte en Italie par tous ceux d'vne famille surnommee Hirpine, à l'aide des illusions Sataniques, dedans le temple de la deesse Feronia. Pausanias dit qu'il a esté spectateur de ceste merueille: & Strabon cōferme le mesme, comme aussi fait Dionysius Halicarnasseus. Antoine Augustin en son beau liure des familles Romaines, parlant de celle des Petroniens, represente quelques medailles

Au commentaire du liu. II.

Liu. 5.
Liu. 5.

ayans d'vn costé la figure de ceste Feronia. Nous lisons que par mesme imposture de Satan, Tucia nonnain Vestale accusee en son honneur, pour se iustifier apres quelques coniurations, porta vn crible plein de l'eau du Tibre, depuis le fleuue iusques en la chapelle de Vesta, sans que rien s'en escoulast par les pertuis de ce crible. Vn autre nommee Claudia tira aisément à l'aide de sa ceinture vn nauire, que parauant l'on n'auoit peu remuer de l'endroit où il estoit arresté. D'auantage Æmilia, aussi nonnain Vestale ayant ietté dedans le fouyer sur l'autel de Vesta son surplis de lin en fit sortir le feu, pour preuue de son innocence, ayant au preallable fait ceste priere, O deesse Vesta, gardienne de Rome, si depuis enuiron trente ans i'ai vaqué sainctement & iustement à ton seruice, monstre le moy maintenant, & ne mets à nonchaloir mon honneur & ma vie. Dionysius Halicarnasseus fait ce compte, qui monstre auec les precedens que telles preuues de chasteté & d'innocence ont esté vsitees entre les Payens, qu'elles ont merueilleusement confermez en leurs superstitions.

Val. Max. liu. 1. ch. 1.

En ce mesme liure & chap.

Au 2. liu. des Antiquit. Rom.

Or il appert que c'est chose tresperilleuse de reigler les actions humaines par exemples, si les raisons qui conuienent à toutes ne se rencôtrent en chascune d'icelles. Pourtant auise à soy pour s'en mieux resouldre quiconque dispute. Si ceux ont bien fait qui sans commandement ont appliqué le sainct Nom du vrai Dieu à leurs côiurations, l'attachans par curiosité humaine, comme puissant & plein d'efficace, à l'huile, au fer, ou à l'eau, voire qui veulent que cela soit tenu pour receuable, à cause des effects qui s'en sont ensuyuis. Ce qu'on obiecte de la loy ou du sacrifice de ialousie en Israel, ne fait rien à propos. C'estoit vne ordonnance ceremoniale, particuliere à la nation Iudaique, & pour vn temps, non pas vniuerselle & perpetuelle, comme les loix morales. Le Sacrificateur auec certaines ceremonies & execrations declairees par Moyse descouuroit le crime ou l'innocence de la femme accusee par le bruuage de l'eau consacree à cest effect, & dont l'operation s'ensuiuoit tost apres. Mais les preuues qui se font par l'eau chaude ou froide, par le fer ardant, par le brasier estincellant, ou par le duel, sont appellees vulgaires au droit Canō, pource que le vulgaire en a esté l'inuenteur & le fauteur : aussi sont elles expressement interdites & abolies par les Canons : ce que Thomas d'Aquin aprouue en la 2. section de la quest. 95. article 8. où est adioustee la raison, que telles espreuues ne sont fondees en aucune ordonnāce Canonique, & qu'il semble que Dieu soit tenté par icelles. François Hotman, docte Iurisconsulte, en la fin de sa dispute des fiefs, ne fait difficulté d'appeller furieuses toutes telles espreuues. Du temps d'Iues Euesque de Chartres, lequel viuoit il y a enuiron cinq cens ans acomplis ce moyen d'aprobation d'innocence estoit aprouué en causes seculieres, comme il appert par l'epistre 251. de cest Euesque: mais non point en causes Ecclesiastiques, desquelles il escrit ainsi en l'epistre 91. La coustume de l'Eglise ne reçoit point, ni l'authorité canonique n'a ordonné que pour vuider les differens Ecclesiastiques il faille en venir à l'espreuue du duel & du fer ardant.

Nombr. 5. ch.

C. Monn. 2. q. 4. C. Dilecti, & per totum titul. de purgat. vulgari. Item C. consuluisti, 2. q. 5.

Si Ber-

Si Bernardin Scardeon se fust souuenu de cela, ie ne pense point qu'il eust fait vn miracle ni inseré en son histoire le recit de ce qui auint à certain Iesuite ou Iesuate, encores qu'il semble que l'ō doyue attribuer quelque chose à l'obeissance d'vn pauure idiot. I'ai veu à Padoue & à Ferrare que ces Iesuites ou Iesuates nommez du peuple *frati ignoranti*, sont gēs simples, vtiles à la société humaine, francs & seruiables enuers grands & petis: ou (comme Scardeon les descrit) ce sont hommes de nul ordre Ecclesiastique, qu'on appelle, idiots & qui n'ont point estudié, qui viuent austerement, & en grande abiection vont questant par les portes: ayans acoustumé de porter les torches es enterremens des trespassez, & vendre des eaux distillees & extraites de toutes herbes medecinales, pour les malades. Ceste secte fut instituee par vn Sienois nōmé Colombin, tesmoin l'inscription d'vne arcade es nopces de François Duc de Florence, & de Ieanne d'Austriche, dont a esté publié vn liure en Italien par Dominique Mellim. Sous l'image de pauureté & de patience se lisoyent ces mots: ORIGO COLLEGII, PAVPERVM, QVI AB IESV COGNOMEN ACCEPERVNT: CVIVS ORDINIS PRINCEPS FVIT IOHANNES COLVMBINVS SENENSIS ANNO CIↃ. CCC. LI. Le compte de Scardeon, touchant sainct Marc le Iesuate est tel. Il auint vn iour que le general des Augustins, ayant disné chez les Iesuates, la table leuee, & deuisant priuément, commence à entrer en vn long & superbe discours de l'excellence de la profession monastique, reprochant en termes couuerts aux Iesuates, qu'ils ne faisoyent point profession des trois vœux cōme les autres moines, encores qu'en public & tout ouuertement on les appellast *frati*, ou moines. Leur principal en ce lieu la, homme idiot, mais sage & de saincte vie, respondit dextrement à l'autre, Pere, puis que nous sommes tombez sur ce propos, voulez vous qu'vn de nos freres offert simplement à Dieu, ou l'vn de vostre suite qui a fait profession solēnelle de trois vœux, monstre qui sera le plus prompt à obeir à son superieur. Le general fit signe que telle espreuue lui estoit agreable, ne sachant à quoy le principal des Iesuates pretendoit. Alors icelui se tournant vers Marc, lequel pour lors seruoit à table, lui dit, Frere Marc, nos compagnons ont froid: ie vous commande qu'en vertu de saincte obeissance vous leur apportiez ici promptemēt de la cuisine dedās vos mains des charbons ardans, afin qu'ils puissent se chaufer vistemēt. Lui prompt à obeir, sans delayer d'auantage, & croyant que rien ne lui seroit impossible, pourueu qu'il lui fust commandé, court de ce pas à la cuisine, d'où il apporte en ses mains iointes l'vne à l'autre force charbons ardans, lesquels il presente sur table, sans s'estre endommagé ni bruslé en sorte que ce fust: & les ayant presentez à qui en voudroit pour se chaufer, par le commandement du principal, & au grand esbahissement de tous, il les reporta dedans ses mains au fouyër où il les auoit prins. Le general estōné regardoit le moine qui l'acompagnoit, comme pour lui commander le mesme. Mais le moine l'entendant assez, & voyant qu'il ne faloit pas demeurer muet, lui dit sur le champ ces mots: Reuerend pere, deportez

De relig. Patau. in templ. condend. lib. II. cl. 5.

Lib. II. cl. 6.

vous,& ne me commandez point de tenter Dieu:si vous voulez i'apporterai du feu,comme i'ai acoustumé, dedans vne chauferette, non pas en mes mains. Les autres esbahis de ce que Marc auoit fait, demeuroyent tout plantez d'vne part,de l'autre prenans plaisir à la naifue response du moine se sourioyent regardant l'vn l'autre. Tel est le compte de Scardeon.

Ie confesse que quelquesfois il est auenu par miracle,que le feu n'a peu offenser certaines personnes,sur tout lors qu'il a esté question de la certitude des articles de nostre foy, ou de la vraye Religion contre l'idolatrie, comme les compagnons de Daniel furent par l'Ange de l'Eternel, aparoissant au milieu d'eux,preseruez de la violence du feu ardant en presence du Roy Nebucadnezar. Cedrenus & Nicephore racontent que du temps d'Anastase Empereur deux Euesques, l'vn Chrestien & orthodoxe,l'autre Arian,disputerent au commencement par paroles touchant ce qui estoit en debat:secondement que l'orthodoxe proposa vne conditiō à son aduersaire,que laissant en arriere toutes vaines disputes, ils entrassent tous deux au milieu d'vn feu ardant,pour y faire preuue, sous le tesmoignage deDieu,de la verité de leur creance:que l'Arian refusa ce parti:mais que l'Orthodoxe sans differer d'auantage entra dedās le feu,d'où il commença à prescher,& apres vn lōg propos sortit du feu sans auoir esté endommagé comment que ce fust. Quant à Ierosme Sauonarole, qui de la memoire de nos peres fut prouoqué par vn Cordelier de faire preuues de leur dire & le maintenir iusques au feu inclusiuement, il eut raison de n'y point condescendre, comme l'on peut voir en Philippe de Commines.

Lia.15.c.23.

Au demeurant,l'on ne peut nier que par artifice, comme si c'estoit quelque antidote,l'on ne puisse arrester & destourner la force de brusler qui est au feu ardant & es autres metaux enflammez de feu : & par fois mesmes il s'y fait des tours de passe passe, nommément par les charlatās & basteleurs. Nous en auons vne plaisante histoire racontee par le Sieur de Busbeque ambassadeur de l'Empereur en Turquie,parlant d'vn moine Turc.Ayant disné (dit-il) en ma table sobrement & modestement,il descendit en la cour du logis, & reuint tost apres, ayant leué de terre vn fort gros caillou,dont il se donna des coups cōtre la poictrine nue, assez roides pour assommer vn bœuf. Cela fait il iette les mains sur vn fer que l'on auoit expressément mis au feu, tellement qu'il estoit tout rouge.Il le fourra dedans sa bouche,& l'y tourna dessus, dessous, de tous costez,la saliue fremissant & bouillonnant comme fait l'eau dedans laquelle vn forgeron plongeroit son fer ardant.Le fer estoit assez long,gros au manche, & quarré par le bout qui entra dedans la bouche, si eschaufé qu'il ressembloit entierement à vn charbon tout enflammé. Cela fait il remet le fer au feu,puis m'ayant fait la reuerence, & receu quelque present,il s'en va. Mes seruiteurs estonnez d'vn tel spectacle, il y en eut vn qui s'estimant plus habile que ses compagnons commence à leur dire, Pauure sots, dequoy vous esbahissez vous? Pensez-vous que ce triacleur

En sa 4. epistre.

ait

ait reellement & de fait mis ce feu en sa bouche? Ce sont charlataneries & impostures. Disant cela il empoigne le fer par le fin bout hors du feu, pour monstrer que l'on pouuoit le manier sans brusture ni blessure quelconque. Mais il ne l'eust pas plustost serré de sa main qu'il le secoua bien vistement: non si habilemẽt toutesfois que par l'espace de plusieurs iours il n'eust la paume & les doigts de la main si rudement atteints de l'ardeur du feu, qu'on eut beaucoup de peine à le guerir. Ses compagnõs ne peurent toutesfois se contenir de rire tout leur saoul, & lui demãder, s'il commençoit point à croire qu'vn feu ardant & enflammé fust chaud: adioustans qu'il estoit en lui d'en faire vn deuxiesme essay, si bon lui sembloit, pour cõuaincre ceux desquels il s'estoit tãt mocqué. Mais il ne voulut plus s'y frotter. En disnant, ce moine me contoit que son Abbé, homme sainct, & renommé pour ses miracles, auoit la coustume d'estendre son manteau dessus vn lac proche du conuent, puis s'asseoit dessus, & s'esbatoit à l'aise sur l'eau en cest equippage, cõme s'il eust vogué en temps serain & paisible dedans vne gondole. Que quand le cuisinier escorchoit vn mouton, on cousoit cest Abbé dedans la peau, tellemẽt que les pieds de deuant estoyent accommodez aux bras, & ceux de derriere aux cuisses: puis ainsi empacquetté l'on le iettoit dedans vn four ardant, où il demeuroit iusques à ce que le mouton fust rosti: puis il sortoit sain & sauf de la fournaise, pour manger ioyeusement sa part du mouton auec les moines. Si vous me dites, que tels miracles de Satan, sont illusiõs, ausquelles vous n'adioustez nulle creance, ne fai-ie pas moy, dit le Sieur de Busbeque. Ie vous represente le recit du moine: mais quant au fer ardant, ie vous recite ce que i'ai veu de mes yeux. Ce qui n'est pas tant admirable qu'on cuideroit de prime face: car ie ne doute point que ce miracleur faignant cercher vn caillou par la cour du logis pour se battre la poictrine, n'eust muni lors sa bouche de quelque medicament propre contre la violence du feu: comme vous sçauez qu'il s'en trouue. Il me souuient auoir veu en Realte à Venise vn charlatan, lequel manioit librement du plomb fondu, & s'en lauoit les mains, sans brusture ni dommage quelconque.

CHAP. XIX.

Du Duel ou combat d'vn contre vn.

PLVSIEVRS Iurisconsultes, tant anciens que modernes, ont amplement escrit du duel, que les Grecs appellent Monomachie. Ceste façon de combatre a esté fort pratiquee iadis entre les Payens & les Chrestiens, voire entre toutes nations, comme elle est encore de present entre les Chrestiens contre les Turcs sur les frontieres de Hõgrie & de Dalmacie, pour

faire monstre de leur vaillance. Le duel seruoit autresfois en lieu de preuue de chose cachee,& estoit en mesme rang que celle du fer ardant & de l'eau bouillante, dont a esté faite mention au chapitre precedent: afin que l'on conust qui estoit innocent ou coulpable. Ceste violente espreuue estoit si commune, que Fronton roy de Danemarc fit vne ordonnance (au rapport de Saxon historien) que tous differens, quels qu'ils fussent, se vuidassent par le duel. Bodin compte que l'on se gouuerne ainsi encores de present en Moscouie,& dit beaucoup de particularitez notables touchant le duel. Mais à cause que les hommes prudens remarquerent que ces duels introduits pour descouurir la verité, estoyent deceuables, incertains,& que bien souuent la partie innocente estoit opprimee par l'aduersaire & coulpable, ceste preuue vulgaire, inuentee par gens estourdis, destituee de fondemēt raisonnable, fut defendue par le droit ciuil & Canon, comme il appert par plusieurs constitutions anciennes, inserees es decretales. Pourtant au Canon, *Significantibus, de purgatione vulgari*, le cas suyuant est descrit, de deux, dont l'vn accusoit l'autre de larcin, qui pour preuue entrerent en duel, où l'innocent eut du pire: car le larcin fut troué chez le vainqueur. Or le duel s'est iadis pratiqué non seulement en afaires serieuses; mais mesme il a serui comme de passetemps ordinaire: à l'occasion dequoy le nom de Gladiateurs estoit celebre entre les Romains; & l'Empereur Commodus aimoit mieux se trouuer en vne salle d'escrime à outrance qu'au Senat. Au contraire plusieurs Empereurs Chrestiens ont condamné tels sanglans spectacles: comme nous voyons dedans le Code, au tiltre *de Gladiatoribus*, où se lit l'ordonnance de Constantin, contenant ces mots, Les sanglans spectacles en ce repos des « citoyens & en la paix de l'Estat, nous desplaisent. Pour mesme cause « l'Empereur Iustinian, commande que tous obeissent aux Iuges,& dit que vaillance sans iustice n'est pas louable. Il appelle vaillance la force conioínte à grandeur de courage. Et Theodose respondit au peuple qui en plein theatre lui demandoit des gladiateurs, qu'il estoit cōuenable qu'vn « bon prince non seulemēt regnast mais aussi regardast auec vn œil doux. « De là vient que l'Abbé de Palerme dit que tous ieux esquels il va de la vie de l'homme, ou du salut des ames, doyuent estre totalement abolis, pour ce qu'ils repugnent à la parole de Dieu. Combien au reste, que l'Empereur Frideric semble mettre le duel entre les moyens legitimes pour la preuue d'vn different, & qu'en vne ancienne loy des Bajoares y ait vn tiltre special des Champions & des causes qui les concernent: toutesfois telles loix & ordonnances, estans suiettes à la censure de la Loy de Dieu, se sont abolies d'elles mesmes peu à peu, pour faire place à d'autres plus equitables, qui leur ont esté substituees.

De purgat. vulg. Ibid. de Cleric. duello certātibus. Et 2. q.5. C. Consulum istis. & C. Monomachia.

§.1. Authē.

C. Felicis de Torneā.

Tit. de pace tenenda, in vsib. Feudorum.

Retournons à nos meditations historiques. Plutarque recite qu'Alexandre, surnommé le Grand, recueillit d'vn duel & combat fait à plaisir, qu'il obtiēdroit victoire,& desferoit Darius lequel lui venoit au deuant auec vn million d'hommes. Les valets de son armee se mirent en deux bandes, chascune desquelles eut son chef, l'vn appellé Darius, l'autre Alexandre.

En la vie d'Alexād.e

xandre. Leur combat commença à coups de mottes de terre, puis ils vindrent aux poings, en apres estans plus eschaufez, les cailloux & bastons y furent furieusement employez. Alexandre entendant cela se fit amener les deux chefs, & voulut qu'ils combatissent l'vn contre l'autre: puis arma lui mesme celui qu'on nommoit Alexandre, Philotas equippa Darius: toute l'armee assista au duel, tirant l'issue d'icelui en presage de l'auenir. Le conflict fut aspre: en fin Alexandre demeura victorieux, & pour son loyer eut douze villages, & congé de s'habiller à la Persienne. Procopius escrit que Narses recueillit de son temps les mesmes coniectures, en la guerre qu'il fit pour l'Empereur Iustinian contre les Goths. Et Cornelius Tacitus dit que les Alemans obseruoyēt de pres tels presages, pour l'euenement des guerres les plus importantes. Voici ses mots: S'ils peuuent prendre prisonnier quelqu'vn de la nation laquelle ils pretendent assaillir & combattre, ils le font entrer en duel contre quelqu'vn qu'ils choisissent entre les leurs: & presagent de l'euenement de la guerre par la victoire de l'vn ou de l'autre. Ie di d'auantage, que les Rois & Princes ont souuent fait preuue de leur vaillance les vns cōtre les autres, & corps à corps, deuant que combatre en bataille rangee: dont nous auons plusieurs exemples en Homere, duquel Virgile est estimé auoir emprunté le duel entre Æneas & Turnus. On en trouue presque infinis exemples es historiens, specialement en Q. Curse, qui nous propose le memorable duel d'Erigius Capitaine en l'armee d'Alexandre, & de Satibarzanes, lesquels coururent à lances baissees & testes nues l'vn contre l'autre. Nous lisons que Pyrrhus a fait paroir quelquesfois sa vaillance en duel, principalement apres auoir esté blessé en vne bataille contre les Mamertins, il renuersa mort par terre le plus grand & robuste de tous les ennemis qui l'auoit prouoqué au combat. Ce Prince genereux porta si impatiemment vn tel deffi, que tout couuert de sang, transporté de douleur & de despit, il retourna au combat auec vn visage furieux & espouuantable: & courant sus au Barbare qui le desfioit lui deschargea si rude coup d'espee sur la teste, que tant pour la force du bras, que pour la bonté de la trempe de l'acier, le coup descendit iusques à bas, de sorte qu'en vn moment les parties du corps diuisé en deux tomberent l'vne deçà, l'autre delà. George Castriot, surnommé des Turcs Schenderbeg, ayant en plusieurs duels precedés abatu plusieurs Tartares, Perses & autres, pour couronnement renuersa mort Feribassa, qui l'auoit desfié auec beaucoup de brauade & d'insolence.

Au liure touchant la maniere de viure des anciens Alemans.

Au 12. liu. de l'Eneide

Au 7. liu.

Plutarque en la vie de Pyrrhus

Marl Barlet au 5. liu. de la vie de Schenderbeg.

Ie ramenteurai ici le memorable duel auenu à Paris l'an mil trois cēs quatre vingts & sept, du temps de Charles VI. entre deux gētilshommes de la famille de Pierre Duc d'Alençon, l'vn nommé Iaquet le Gris, l'autre Iean de Caronge. La cause de ce duel est racontee par R. Gaguin comme s'ensuit. Iean estoit vn cheualier desireux de voir & d'aprendre beaucoup de choses. Pourtant lui print-il enuie de voyager en pays lointain. Ayant donc laissé sa femme au chasteau d'Argenteil en Normādie, il se mit en chemin. Iaquet le Gris amoureux de ceste dame, qui estoit

Liu. 9. de son histoire de France.

fort belle, ou voulant faire vn afront à Caronge, se leuant vn iour de grãd matin, & monté sur vn coursier des plus vistes du monde, courut vers ce chasteau d'Argenteil, où gracieusement acueilli il dit estre là venu principalement pour voir le donjon, qu'il auoit entendu estre tresbeau. La Dame prenant les clefs, & ne se desfiant en sorte que ce fust d'vn qu'elle sçauoit estre ami & familier de son mari, ouure la porte à Iaquet & entre seule auec lui dedans le donjon. Cest homme se fortifiant en sa deshonneste resolution, par se voir seul, la iette par terre & lui fait force en son honneur: puis sort incontinent: mais non si viste que la Dame n'eust tẽps de lui dire, Vilain adultere que tu es, vn iour tu seras chastié de ton forfait. Elle ne se plaignit à personne d'vn tel outrage, ains attendit le retour de son mari, auquel elle descouurit auec beaucoup d'outrages ceste meschanceté de Iaquet; dont le mari extremement indigné, suiui des parens & alliez tant de lui que de sa femme, informa le Duc d'Alençon de tout le fait, demandant que l'adultere fust chastié, ou que le different se vuidast entre eux deux par le duel. Mais pource que le Duc n'en tint compte, Caronge recourut au Parlement de Paris, lequel assigna iour pour le combat, duquel le Roy Charles fut spectateur. La femme de Caronge y estoit en vn chariot couuert de noir. Son mari s'approchant d'elle lui dit, Dame, il n'y a que vous qui puisse tesmoigner de l'outrage, pour lequel ie me hazarde à ce combat. Dites moy hardiment, Si i'ai bon droit pour attaquer nostre ennemi. Monseigneur (dit elle) il est ainsi: combatez en asseurance: la cause est bonne. Là dessus il baise sa femme, & s'auance pour combatre. Ils estoyent tous deux à cheual: & des la premiere charge Caronge fut blessé en la cuisse: mais sans perdre courage pourtant il se met à pied, abat Iaquet le Gris & le tue. Le Roy lui fit present de mille francs pour vne fois, & de deux cens liures de gage par an. Telle fut la fin du vilain adultere. Froissard recite bien au long la mesme histoire, & adiouste (comme on lit en quelques exemplaires) « Ce ne fut pas fortune l'aueugle, autrement dominãte en tels afaires, mais l'equité & la vertu, qui desploya lors ses forces. Car le mari qui prefera l'honneur de sa femme à sa vie propre, & ne craignit de se hazarder à la mort pour telle maintenue, apres auoir esgorgé son aduersaire fit voir à tout le monde, Qu'il y a vn Dieu vẽgeur, lequel ne laisse point les crimes atroces impunis. Mais si le Gris eust emporté la victoire, le Parlement auoit ordonné que la Dame seroit bruslee, sur l'estime qu'on auoit que son accusation estoit fausse, & que le corps de Caronge seroit pendu au gibet, comme fut celui de Iaquet le Gris.

Au 3. liure ch. 45.

Non moins digne de memoire est le duel entre vn François & vn Italien, recité par Arnoul Ferron, en la vie de Charles huictiesme, Roy de France. L'occasion en fut telle. L'Italien, nommé Christofle Zerbulo Geneuois, de haute & robuste taille, se mocquoit du François nommé la Lande, l'appellant Nain, pource qu'il estoit de petite stature. Tant y a (dit la Lande) que ce nain arrachera bien la massue à ton Hercules. Ils se donnent le gage de desfi. L'on fait vn magnifique appareil

Au 1. liu. de son hist. *L. v.*

pour

pour le combat,dont le Roy voulut auoir le passetemps. Ces guerriers entrent en camp clos, & firent long temps à coups d'espee fort brauement, de sorte que les François & Italiens confessoyent qu'à peine s'estoyent iamais rencontrez deux si valeureux combatans teste à teste.Cōme ils poursuiuoyent leur poincte, sans vouloir riē quitter l'vn à l'autre, ains reprenans courage à veuë d'œil,par la presence de leurs patriotes & compagnons, en fin Zerbulo tomba par terre d'vn coup d'estoc que la Lande lui donna dedans le ventre. La Lande le voyant bas declaire qu'il lui donnoit la vie, pour l'amour de la Noblesse Italienne.Zerbulo porté dedans vn pauillon proche de là fut soigneusement pensé : le Roy lui fit present de trois cens escus,& de cinq cens à la Lande victorieux. Adioustons vn autre duel durant le long siege de Florence,descrit par Paul Ioue en ces termes. Peu de iours apres, quatre ieunes hommes Florentins firent voir vn combat memorable, general, & qu'on ne s'attendoit pas de voir. Louys Martelli, l'vn des premiers gentilshommes de la ville,en fleur d'aage,& de grand entendement, desfia au combat vn autre gentilhomme Florentin,nommé Iean Bandi,l'accusant d'estre traistre à sa patrie,pource qu'il s'estoit retiré en l'armee de l'Empereur campee deuant Florence, & requit que la querelle se vuidast entre eux deux, pour voir à qui l'adresse aux armes donneroit du meilleur. Bandi accepte la condition, adioustant que si Martelli vouloit amener vn second il produiroit en place qui lui feroit teste auec armes pareilles. Martelli choisit Dante Castillon ieune homme le plus courageux qui fust à Florence, auquel Bandi opposa Albertin Aldobrand à qui la barbe ne faisoit que poindre,mais rude & furieux à merueilles. Le Prince d'Aurange leur accorda place de combat pres du cāp,auec sauf conduit public,en vn pourpris clos de cordages tout autour,& ceint de compagnies d'eslite,Alemādes,Espagnoles & Italiennes,pour empescher tout desordre, tant au regard des combattans que des assistans. Ils n'auoyent pour toutes armes que l'espee auec le gantelet en la main droite. Dante qui auoit par sort à combatre contre Aldobrand,quoy que dès l'entree il eust receu vne estocade au bras droit, neantmoins soustint si resoluement & fermemēt son aduersaire qui lui couroit sus comme pour l'engloutir,qu'empoignant à deux mains son espee il la fourra droit dedans la bouche d'Aldobrand,& tout soudain le renuersa tout sanglant & roide mort par terre.Bandi cōbatoit auec autre auanture:car apres quelques coups tirez, il blessa Martelli au dessus de l'œil, & auec singuliere adresse rabatant l'effort d'icelui lui tirant vne estocade au costé le contraignit de se rendre & confesser vaincu. Martelli blessé de ceste façon fut reporté dedans la ville,si despité de son sinistre accident, qu'on estime qu'il mourut de dueil, plustost que de ses playes,qui n'estoyent pas mortelles. Ce combat acquit beaucoup de louange de courage & de prudente valeur à Bandi, mais il n'en acquit gueres moins à Dante: combien que Bandi eut gaigné les armes de son aduersaire,& sans aucune blessure remportast l'honneur & le trophee de sa victoire:les spectateurs ayans recueilli de tout cela comme vn

Liu. 28. de ses histoires

presage notable de l'issue de la guerre, qu'ils iugeoyent deuoir estre funeste, ainsi qu'elle fut, aux victorieux & aux vaincus. Iusques ici Paul Ioue.

Or l'experience & l'issue des duels a monstré le plus souuent que celui qui prouoque reçoit le loyer de sa temerité: ce qu'ō pourroit verifier par infinis exemples. Entre les anciens il y en a vn notable en l'histoire de Q. Curse, où Dioxippus Atheniē braue athlete, estāt tout nud & oinct d'huile à la façon d'alors, auec vn chapeau de fleurs sur la teste, portant autour du bras gauche vn mandil rouge, & en la droite vn gros baston noueux & de bois dur, osa bien entrer en duel contre Horrate Macedonien portant au bras gauche vn bouclier d'airain & vne courte picque, en la droite vn iauelot & l'espee au costé. A l'approcher Dioxippus auec vne souple desmarche & dextre contournement de corps euita le coup du iauelot, & deuant que ce Macedonien se fust saisi de la picque l'autre la lui rompit en deux pieces aueeques son baston: puis se iettāt de vistesse sur son homme embarassé, lui donna tel croc en iambe qu'il le ietta par terre les pieds contremont, lui osta l'espee & l'eust assommé de son baston, si le Roy ne l'eust empesché.

Liu. 9. des faits d'Alexandre.

CHAPITRE XX.

Deux autres duels: d'vn Aleman & Italien: & de deux Espagnols.

LE premier duel est descrit par le Bembe, Iustiniā, & autres en l'histoire de Venise, entre Iean Comte de Sonneberg Aleman, & Antoine Marie Italien: mais ie le representerai selon qu'il a esté enregistré en la genealogie de la Noble famille des Truchses du VValdpourg. L'an M. CCCC. LXVIII. L'Empereur Sigismond assisté du secours des Electeurs & Princes de l'Empire faisant la guerre aux Venitiens, assiegea Rouereto sur l'Athese, que les Venitiens essayerent de secourir. Comme les armees estoyent pres l'vne de l'autre, Antoine fils de Robert Marie general des Venitiens, Seigneur Italien, s'approcha du cāp Imperial, deffiant à haute voix les Alemans, & demandant s'il y auoit entre eux homme, qui voulust combatre, pour faire preuue qui des deux nations estoit plus adroite en guerre. Iean Comte de Sonneberg, accepta la condition: & fut accordé que le victorieux remporteroit pour trophee les armes & mille florins d'or, item emmeneroit le cheual du vaincu. Le champ fut designé au long du fleuue Athese au milieu des deux armees, auec maistres de camp pour le garder, au nombre de quatre pour chascun combatant: auec defense à tous autres à peine de la vie, de faire signe aux combatans en sorte que ce fust, fors à ces huict. Fut accordé aussi, qu'auenant qu'vn des deux combatans criast le nom de Saincte Catherine, il seroit tenu pour vaincu: qu'alors les huit denōmez pour-

pourroyent courir au secours de ce vaincu, & seroyent tenus compter l'argent, bailler les armes & le cheual d'icelui au victorieux. Ces deux cheualiers donc estans entrez en l'enclos brocherent incontinent des esperons, & les lances baissees coururent de roideur l'vn contre l'autre. Sonneberg faillit son coup, mais Antoine Marie lui rompit sa lance contre la poictrine, sans autre blessure, & fut emporté de son cheual si rudement qu'il donna des iambes contre les barrieres, & sauta pardessus, iettant son maistre bas, lequel sans s'estonner se leue soudainement en pieds, & sans remonter à cheual (comme aussi cela lui estoit malaisé) rẽtre à pied dedans le champ de combat. Sonneberg lui court sus l'espee au poing, & le trouue prest à se defendre. Le cheual de Sonneberg commence à se cabrer & reculer, comme refusant d'approcher: surquoy Antoine s'aidant d'vn tour d'escrime fit voler l'espee hors de la main de Sonneberg. C'estoit vn estoc, dont Sonneberg se voyant priué sans y auoir pensé, contourne son cheual, & met pied à terre. Tandis qu'il faisoit cela vn peu eslongné Antoine essaye si l'estoc de son aduersaire estoit plus roide que le sien, en les fichant tous deux contre terre: ayant ietté le sien au loin retint celui de Sonneberg, & lui court sus vaillamment. Sonneberg tenant ferme, le soustient auec sa masse d'armes & son poignard. Finalement il iette bas sa masse, dont l'armee Alemande fut estonnee, craignant que la peur l'eust induit à ce faire. Mais ayant de son poignard rabatu quelques estocades d'Antoine, afin de n'estre si long temps sur telle defensiue, s'auance, & se iette au collet de son aduersaire pour le terrasser. Antoine quitte l'estoc, s'efforçant faire le mesme. Sonneberg lui resiste virilement: en fin las de lutter ils tombent tous deux par terre, Antoine tenant Sonneberg de son bras droit par le col, & Sonneberg le pressant de sa cuisse gauche dessus soy. Comme ils reprenoyent leur souffle, Sonneberg taste dextrement si Antoine estoit armé autour des fesses vn peu sousleuees, & sentant que non, empoignant de la main gauche le poignard qu'il tenoit en la droite, commence à donner des coups à Antoine en ceste partie desarmee. Lui sentant que Sonneberg n'y alloit pas de morte main, commence incontinent à crier S. Catherine, signe qu'il se rendoit, & lequel entendu ses quatre gardes acourent, redressent en pieds Antoine fort blessé, & l'emmenent hors du champ de combat, afin que pis ne lui auinst. Telle fut la fin de ce duel, dont la nation Alemande emporta l'honneur, & fut de là en auant plus redoutee de ses ennemis. C'est ce qu'en raconte la Genealogie de VValpourg. Au reste, l'issue du combat conferme ce qui a esté dit au chapitre precedent, qu'il est souuent auenu au prouoquant en duel d'estre vaincu. Les armes d'Antoine Marie furent gardees pour trophee special en l'arsenal de VValpourg, iusques à quelques annees en ça qu'on en a fait present au Duc de Bauiere qui les demandoit, comme ie l'ai aprins de feu Ioachim Comte d'Ortenbourg.

L'autre duel est de deux Espagnols, fort curieusement des- *En la vie*

de Charles V. au 8. liv.

crit auec toutes ses ceremonies & circonstances par Pontus Heuter Hollandois de Delft: ce que ie rapporterai le plus briefuement qu'il me sera possible. Deux ieunes gentils hommes de Saragosse, l'vn nommé Pierre Torel, l'autre Ierosme Anca, n'ayans encore attaint l'aage de vingt cinq ans, compagnons & amis, iouans aux dez entrerent en telle cõteste qu'ils se donnerent lieu & heure pour aller vuider leur different en duel. Ils sortent secrettement hors la ville auec la cape & l'espee, & au rendez-vous vienent aux mains d'estoc & de taille, sans se donner touche qui portast au vif. Finalement l'espee de Torel lui est ostee de la main: au moyen de quoy il auoue Anca victorieux, à condition toutesfois de tenir cest accident sous silence perpetuel: ce qui est promis & iuré par Anca: surquoy s'embrassans, & comme si rien ne fust auenu s'en retournent ensemble en ville & chez eux. Au bout de quelques iours le fait est esuenté par tout. Torel se plaind: Anca respond qu'vn prestre spectateur du combat auoit semé ce bruit. Le prestre oui & semblant comme aposté, Torel accuse Anca de perfidie, indigne de tout homme d'honneur. Anca le dement. Surce ils presentent requeste à l'Empereur, pour le duel. Il les renuoye au Connestable de Castille, qui n'ayant peu les accorder leur assigne iour au vingtneufiesme de Decembre 1522. en la grand place de Valdolit, où fut dressé vn grand eschafaut, auec sieges conuenables pour l'Empereur, le Cõnestable & autres Seigneurs. Aux costez d'autres eschafaux plus bas pour la noblesse & les parens des combatans, furent tendus deux pauillons, où Torel & Anca deuoyent estre armez. La place pauee fut toute couuerte de menu sablon & garnie de barrieres en circuit propre. L'Empereur s'y trouua, en grand pompe, comme aussi le Connestable: deuant lesquels Torel & Anca se presenterent auec leurs pareins & suite de plusieurs seigneurs. Leurs Armoiries furent attachees deuant l'endroit de l'eschafaut où estoit le Connestable, lequel les ayant appellez & fait iurer sur les Euangiles & sur vn crucefix de bois, qu'ils venoyent au combat pour maintenir vne iuste cause, qu'ils n'y pretendoyent en sorte que ce soit proceder par tromperie ni malice, ni se seruir de charmes, billets, cõiurations, herbes ni pierres, ains seulement de la valeur de leurs corps & adresse de leurs esprits, à l'aide de Dieu, de S. George, de la vierge Marie, & du conseil de leurs pareins. Cela fait les pareins font apporter au Connestable les armes des deux combatans closes en des cofres. Il considere les defensiues & offensiues, les fait peser, estant ordonné qu'icelles complettes ne pourroyent moins peser en tout de nonante liures, les trompettes ayans fait vne chamade, vn Herauld crie de la part de l'Empereur, que defenses estoyent faites à peine de la vie que durãt le duel nul n'eust à faire bruit, ni acourager ou descourager en sorte que ce fust les combatans. Incontinent voici Torel, qui sort tout armé hors de son pauillõ, tenant vne hache à l'antique en sa main, & l'estoc au costé gauche. Le Connestable l'ayant interrogué, lui hausse la visiere, & l'ayant reconu cõmande qu'il se range à l'vn des bouts de la place du combat, puis fait le mesme à Anca, qui est enuoyé au bout opposite: la place estant enuironnee

de depu-

de deputez pour empescher tous desordres. Vn trompette ayant fait la deuxiesme chamade,les combatans & leurs pareins se mettẽt à genoux, font quelques prieres,releuez ces pareins les acolent & acouragẽt à leur deuoir,puis se retirent es pauillons. A la troisiesme chamade, Torel s'auance au grand pas: Anca puis apres se desplace,mais plus lentement. A l'approcher Torel lui desserre vn si rude coup sur le casque, qu'il le contraignit reculer.Mais à beau ieu beau retour. Apres long conflict,& ayãs fait voler en pieces leurs haches, ils s'entr'empoignerent pour se terrasser. L'Empereur ne voulant que si valeureux gentilshommes fussent rendus inutiles à la guerre,pour querelles friuoles, ni que l'vn ayãt le dessus, l'autre demeurast flestri & deshonnoré le reste de ses iours, & iugeãt que l'vn & l'autre auoit suffisamment maintenu son honneur , ietta soudain en la place vne baguette doree qu'il tenoit en main. A ce signal,expres ordonné pour le fait qui se presentoit, trente gentilshommes deputez pour garder la place acourent,arrestent & saisissent les deux combatans, & maugré qu'ils en eussent les remeinent en leurs premieres places. Sur le debat suruenu lors entre eux pour la victoire,l'Empereur declaira que l'vn & l'autre auoit suffisamment maintenu le poinct d'honneur : & que la victoire n'estoit point plus à l'vn qu'à l'autre , les reputant tous deux pour gentilshommes d'honneur, braues & vaillans au combat. Il adiousta son desir estre & leur commanda que despouillans toute inimitié & rancune,ils vescussent de là en auant bons amis,& pour l'auenir s'abstinssent de tout estrif & combat:que c'estoit contre les Turcs & autres ennemis du nom Chrestien qu'ils deuoyẽt se reseruer,& faire en telles guerres bonne preuue de leur generosité. Le Connestable essaya de les apaiser,& faire acquiescer à telle ordonnance:à quoy refusans obeir, il les fit ietter hors de la place,auec menaces d'estre rudement chastiez, si puis apres ils recouroyent aux armes. Depuis,quelques grands Seigneurs essayerent de les reconcilier, mais en vain:ce qu'entẽdu par l'Empereur tous deux furẽt serrez en prison estroitte,pour n'en bouger,iusques à ce qu'ils se fussent touchez les mains,& embrassez , auec protestation de quitter toute querelle. Ce nonobstant ils ne s'entreregarderent depuis de bon œil,ains ceste hargne dura entre eux iusques à la mort.

FIN DV PREMIER LIVRE.

LE DEVXIESME LIVRE DV SECOND VOLVME DES MEDITATIONS HISTORIQVES.

CHAPITRE PREMIER.

Oultre ce que ſans diſcipline militaire on ne ſçauroit vaincre l'ennemi, elle maintient le pays ami & les habitans d'icelui en quelque aſſeurance.

Au 5. ch. du I. volu.

C. de agricol. & cenſit. lib. II.

NOVS auons allegué en vn autre endroit vne loy du Code de Iuſtinian, touchãt la ſeureté des payſans contre la violence des ſoldats & de tous autres. Maintenant nous en adiouſtons vne autre du meſme Empereur, en ces termes, « Que iamais on ne greue de coruees les laboureurs empeſchez à ſemer ou à recueillir les biens de la terre: veu que c'eſt ſagement fait de vaquer à telles œuures neceſſaires, en ſaiſon & temps propre. Pourtant les interpretes recueillent des paroles de Iob au 31. chapitre, « Si ma terre crie contre moy, pareillemẽt ſi ſes rayons pleurent, que ſi nous faiſons tort aux pauures laboureurs, qui cultiuent la terre pour nous produire des fruits, ſi nous les violentons & pillõs, & eux & la terre meſmes qu'ils labourent teſmoigneront deuant Dieu contre nous, pource qu'eux ont eſpandu leur ſueur, qui eſt comme leur ſang, en la terre. Pour la diſcipline militaire, pour la ſeureté des payſans, pour la conſeruatiõ des viures l'Empereur Henri premier, ſurnommé l'Oiſeleur, ordonna (ce diſent les hiſtoriens) en la guerre contre les Slaues, que de neuf payſans, l'vn ſeroit mis en garniſon dãs quelque ville, que les huit plus prochains ſeroyent tenus nourrir de leur labourage; & celui la mettroit en reſerue la troiſieſme partie de tous les fruits qu'il perceuroit, & appreſteroit à ces huit & greniers & logis dedans l'enclos de ſa ville: & quand beſoin ſeroit porteroit les armes & iroit à la guerre pour eux qui garderoyent la maiſon. Les

ſon. Les commoditez de celle ordõnance eſtoyent, premierement, qu'il ne faloit point craindre famine pour les continuelles courſes qui pouuoyent empeſcher le labourage : ſecondement, qu'il y auroit touſiours gens portans armes es villes, eſpuiſees d'habitans par la continuation des guerres. A meſme but viſoit le Concile, où le Pape Innocent ordonne, que les preſtres, moines, conuers, pelerins, marchans, payſans, allans & venans, & cultiuans la terre, leurs beſtes de labourage, leurs ſemences es champs, iouyſſent de repos & ſeurté conuenable. Cela ne ſe peut faire, ſi la diſcipline militaire n'eſt bien ordonnee & ſeuerement maintenue. C'eſt ce que vouloit l'Empereur Alexandre Seuere, quand il haranguoit ſes ſoldats. C'eſt, diſoit-il, la diſcipline de nos anceſtres qui eſt cauſe que l'Eſtat ſubſiſte encore: ſi elle s'abolit, nous perdrons le nom & l'Empire Romain. Euagrius hiſtorien Grec, a vrayement marqué ſur ce propos, que la prudence des chefs, l'obeiſſance & crainte des ſoldats, ſont cauſe d'vne infinité de biens. Que ſi l'vn eſt ſans l'autre, tous deux clochent : & ce ioug deſfait, toutes choſes ſont en deſſoulde & confuſion.

C.2. de treuga & pace

Lãpridius en ſa vie.

Ioſephe ayant deſcrit par le menu les armes des ſoldats & genſd'armes Romains, fait voir combien leur anciẽne diſcipline militaire eſtoit ſagement eſtablie & exactement pratiquee, diſant, Par l'exercice & maniement des armes ils rendent les corps robuſtes & les cœurs vaillans. La crainte de faillir les rend habiles, car ils ont des ordonnances qui condamnent à mort & ceux qui quittent leur enſeigne, & tous autres ſoldats qui commettent le moindre cas indigne d'eux : brief ils redoutent plus leurs capitaines que les loix. Car les chefs honorans les hommes valeureux ſelon leur merite, s'exemptent de l'opinion qu'on pourroit auoir qu'ils fuſſent cruels. Eux auſſi ſe monſtrent ſi prõpts à obeir à leurs conducteurs, qu'ils ſemblent ne penſer en temps de paix qu'à les reuerer; & quand vne armee marche en guerre on diroit que ce n'eſt qu'vn corps. Leurs rengs ſe tienent tellement acouplez, & ſe contournent ſi dextrement, que leurs oreilles reçoyuent enſemble tout commandemẽt, leurs yeux tournent au premier ſigne donné, leurs mains tendẽt comme d'vn coup à l'execution. Pourtant ſont ils touſiours adroits à frapper, & ne ſe donnent que difficilement en priſe: & ſeroit malaiſé de mõſtrer endroit où ils ayent eſté desfaits par multitude & ruſes d'ennemis, ou par deſauãtage de lieux, non pas meſmes par la fortune. Car ils tienent la victoire aſſeuree de leur part, ſans aprehender le hazard ni la reuolution des afaires du monde. Puis donc que leurs exploits commencent par conſeil, & que leurs reſolutiõs ſont executees par capitaines & ſoldats qui ont pluſtoſt fait que dit, ſe faut-il esbahir ſi les Romains ont pour bornes de leur Empire l'Euphrates au Leuant, la grand' mer Oceane au Couchant, le plus fertile endroit de l'Afrique au Midi, le Rhin & le Danube au Septentrion? car on pourroit dire & à bon droit que les poſſedans meritẽt beaucoup plus grande poſſeſſion. Quelques Doctes expoſiteurs penſent que ceſte exacte diſcipline des Romains a eſté predite en vn des ſer-

Au 3. liu. de la guerre des Iuifs, liu. 3.

Sur la fin du 5. chap.

mons d'Isaie, en ces mots: Il n'y aura pas vn d'entre eux qui soit recreu, ne « qui choppe, ne qui sommeille, ne qui dorme, & la ceinture de leurs reins « ne sera point desliee, &c. «

L. 1. §. miles de milit. testam.

Vegece descriuant le soldat Romain, comme aussi les loix Imperiales en ont depuis fait mention, dit que c'est celui qui ayant iuré sous les enseignes de l'Empire Romain, habite es pauillons, tousiours prest à combatre les ennemis, à souffrir toutes incommoditez pour l'Empire, & acoustumé de repousser à main armee loin de la Republique tout le mal que l'ennemi machine à l'encontre. D'auantage les Empereurs ont comprins soigneusement en leurs loix tout ce qui concerne la conseruation de la discipline militaire & la seurté des suiets de l'Empire : comme on en void encores des fragmens. Entre autres est memorable la loy des Empereurs Honorius & Theodose, lesquels escriuent à Iean Euesque de Rome en ces termes, Nous accordons que les gens de guerre logent es « maisons sous ceste condition, & non autrement, qu'ils ne demandent à « leur hoste chose quelconque que l'on sçait estre necessaire à la nourritu- « re des personnes ou des bestes : voulans que tous se hastent de marcher « sans discontinuation, sans qu'il soit loisible à aucun de s'arrester: de peur « que le seiour de plusieurs ne porte dommage en sorte que ce soit au biẽ « d'autrui. Et voulons que ceste meschante coustume soit tellement repri « mee, que ceux qui entreprendront la pratiquer, & que l'on prouuera a- « uoir enfraint nostre defense en sorte quelconque soyent chastiez. « Sainct Ambroise a soigneusement remarqué ceste seuere discipline, & l'a rapportee à la doctrine de salut es termes qui s'ensuyuent. Le soldat, qui se « met en chemin, ne dit point I'irai par ci ou par là, ni ne marche point « où sa volonté le porte, ni ne cerche point des sentiers plaisans, crainte de « s'eslongner de son enseigne: mais il reçoit le commandement de son Ge « neral, & regarde tousiours par où il lui est enioint d'aller, marchant en « son rang auec ses armes, gaignant pays, pour trouuer les aides & commo « ditez qui lui sont aprestees. S'il s'escarte, il ne reçoit point de viures, ni ne « trouue aucune retraite; pource que le chef d'armee ordonne que logis & « viures soyent aprestez à ceux qui le suyuent, sans se destourner à droite « ni à gauche du chemin qui leur est prescrit. Et vrayement celui-la n'a « garde de s'esgarer, qui marche apres son chef, ains auance au pas, à cause « que ce chef ou general commandant à toutes les troupes cõsidere ce qui « est possible à tous, & non point à son particulier. C'est pourquoy il assi- « gne vn rendez-vous, l'armee marche trois iours, & repose au quatriesme. « On choisit des villes, où les cõpagnies se refraischissent, trois iours, qua- « tre iours, & d'auantage, s'il y a des eaux en abondance, & si l'on y trouue « les autres commoditez & necessitez de la vie humaine. Ainsi le chemin « se fait sans trauail, iusques à ce que l'armee se rende en la ville principale, « où elle se repose lors de ses trauaux tout en paix & biẽ à son aise. Ie veux « que tu remarques (adiouste ce S. personnage) qu'vne telle loy a esté pre- « scrite par Christ Chef de l'Eglise aux Saincts voyageans en ce monde. « Car nos peres sont sortis du pays d'Egypte, & ont cheminé par les spa- « cieuses,

In tit. C. 36 &c.

L. 5. C. de Metat. & Epidemit. lib. 12.

Au serm. 5. sur le Ps. 118.

" cieuses & longues campagnes du desert,leurs traites & reposees ayans e- " ſté descrites,iusques à ce qu'ils fussent paruenus en Cades, c'est à dire en " la terre des Saincts.

Nombr. 33.

Or non seulement les Romains, mais aussi les autres Rois & Princes ont bien sceu que la discipline & l'obeissance des soldats estoit vne chose totalement necessaire : & qu'icelle mesprisee & corrompue s'ensuiuoyent infinies miseres & oppressions de suiets, auec vn total renuersement de la societé humaine.Pour ceste cause on void diuerses loix & ordonnances,tant anciennes que modernes,qui font mention de ceste discipline; entre autres vn liuret publié par le commandement de l'Empereur Iustinian,des mœurs & reprimendes militaires. Il y a aussi vne ordonnance Imperiale faite en la iournee de Spire, & publiee l'an M. CCCCC.LXX. De l'institution & pratique de la discipline militaire entre les Reistres & Lansquenets. A la miene volonté que telles ordonnances, sagement & necessairement dressees, fussent obseruees de poinct en poinct. Mais ie puis me plaindre,& demander auec Horace dequoy seruent les loix & ordonnances,si lon fait tout au rebours du contenu d'icelles? La discipline estant renuersee, sur tout entre les gens de neant,ou qui ne sçauent encore que sert d'obeir,& qui sont tout-neufs à la guerre,s'ensuit vne infinité de maux:ce que Ferdinand Roy d'Espagne & d'Arragon sceut sagement considerer de son temps.Car ayant fait longue preuue des fatigues de la guerre, il souloit dire que les leuees,qui se font de soldats inconus & vagabonds,ruinoyent plustost l'Estat qu'ils ne le soulageoyent. Sa raison estoit,que gens sans aueu,dissolus,vilains,tarez de crimes,en quelque part qu'ils missent le pied,ne viuoyent que de rapine,s'accageoyent les villages,desertoyent le plat pays, affligeoyent les paysans & le pauure peuple qui ne pouuoit se defendre, brief commettoyent toutes sortes de meschancetez.Au moyen dequoy ce mesme Prince disoit souuent qu'il faloit par fois dresser des armees & faire des voyages, non à autre fin que pour purger la ieunesse Espagnole, & l'empescher de deuenir inutile,vicieuse & corrompue,par la hantise auec des larrons,meurtriers,desbauchez & tels autres desesperez. Des long temps cest expedient fut suiui par Pericles excellent chef de guerre,en la Republique d'Athenes,comme nous l'aprenons de son histoire. Car tous les ans il faisoit armer & equipper des galeres, afin de soulager la ville de toute la racaille paresseuse, turbulente & seditieuse, pour espuiser ainsi comme toute la sentine de la Republique & la descharger de tant de meschans qui la souillēt & empunaisissent.Ces sages politiques n'ont pas ignoré qu'entre autres malheurs qui acompagnēt la guerre,celui ci n'est pas des derniers, qu'elle donne moyen aux desbauchez de continuer en leur meschant train, & le plus souuent contraint les princes de dissimuler. Monsieur de l'Hospital Chancellier de France depeint ces maux & les incommoditez de la guerre en certains vers latins, Exprimez en nostre vulgaire comme nous auons peu.

Al. Gomez. Au 6. liu. de l'histoire des faits de Fr. Ximenes.

Plutarque en la vie d'icelui.

Au 5. li. des epist.

En guerre nul meilleur onc ne deuient,

Soit qu'il surmonte, ou soit qu'il ait du pire.
La guerre aprend à mal faire, à mal dire,
Du ciel, d'enfer, elle ne se souuient.
Ceux-la qui n'ont qu'en leurs armes fiance
Viuent sans foy, sans loy, sans conscience.

Ces profanes qui ne s'apuyent qu'en fureur & violence brutale, ne sçauent d'où la victoire & les succes heureux prouienent en guerre. Pourtant faudroit il escouter, comme il en est tresdigne, le prophete Hanani, tançãt Asa roy de Iuda, lequel auoit appellé Ben-adal roy de Syrie à son secours contre Baasa roy d'Israël: en lui disant, « Les Ethiopiens & Libyens n'estoyent-ils pas vne fort grande armee, ayans des chariots & gẽs de cheual tant & plus? mais pource que tu t'appuyois sur l'Eternel, il les liura en tes mains. Car les yeux de l'Eternel regardent çà & là par toute la terre, afin qu'il se monstre fort à l'endroit de ceux qui sont de cœur entier enuers lui.

2. Chron. 16.8.9.

CHAP. II.

De la discipline militaire des Turcs & des Chrestiens.

PLVSIEVRS grands & sages Capitaines ont escrit de l'art & discipline militaire, cõsiderans que ceste aide defailloit aux Chrestiens contre leurs ennemis, nommément les Turcs, ausquels (à parler en politique) on attribue tant de belles victoires & vne si grande domination en l'Europe, nõ point pource que leurs armees sont composees de troupes presques innombrables, mais d'autant qu'ils obeissent, sçauent poursuyure leur poincte, combatre de pied ferme en campagne, assaillir & defendre courageusement les places, viuent sobrement, & paisiblement les vns auec les autres. Tout cela procede de l'estroite discipline à laquelle ils sont acoustumez dés leur enfance. En la iournee imperiale tenue à Spire l'an M. CCCCC. LXX. i'oui plusieurs fois ce grand Capitaine Lazare Suende se plaindre de tel afaire, & discourir sur les moyens de remedier à si grand mal. Ce fut à la sollicitation principalement de ce Seigneur, que la belle ordonnance susmentionnee du restablissement & entretenement de la discipline militaire entre les Alemans fut ordonnee & publiée. On lit d'autres siens conseils imprimez touchant la guerre, particulierement en quelle maniere on peut heureusement, sous la faueur de Dieu, faire la guerre à ce puissant ennemi qui est à la porte, le soustenir & repousser vaillamment. Il me souuient l'auoir oui plus d'vne fois discourir en beaux, bõs & sages termes, des moyens & adresses pour empescher que cest ennemi vigilant ne peust empieter d'auantage en Hongrie

grie & Croacie, ni s'auancer vers l'Alemagne. Son auis estoit que cela consistoit plustost en la defensiue, qu'en l'offensiue, ni en l'esperance de pouuoir recouurer les places perdues. Qu'il ne faloit pas seulement fortifier les places frõtieres de viures, d'armes, de soldats & de toutes autres choses requises pour soustenir & repousser l'ennemi: mais encores qu'on deuoit faire voir aux garnisons vne certaine esperance de secours, si d'auanture on les pressoit de quelque long siege. Car il maintenoit que nulle place, tant forte & bien munie fust elle, ne pouuoit longuement resister à vn puissant ennemi, si les assiegez estoyent destituez de tout espoir de secours: estant impossible qu'à la longue ils ne perdissent courage, & n'entrassent en composition. Les liures qu'il en a faits, mis en lumiere, traitent ces afaires de guerre fort amplement. Quelques autres en ont escrit bien au long, entre lesquels, à mon auis, le Sieur de Busbeque, Ambassadeur de la Maiesté imperiale, tient le premier rang. Du temps de nos peres, George Fronsperg, vaillant, heureux & vieil capitaine, qui a fait de grands seruices aux Empereurs Maximilian I. & Charles V. contre leurs ennemis, deplorant le mespris de la discipline militaire, disoit ordinairement que trois maux destournent maint homme de cœur d'aller à la guerre. Le premier estoit le rauage & saccagement des personnes innocentes qui n'ont iamais fait tort à personne. Le second, la desbauche & l'impieté des soldats. Le troisiesme, l'ingratitude, en ce que ceux qui ont merité plus de reconoissance & de recompense ordinairement sont rebutez. Lui mesme composa vne tresbelle chanson en sa langue Alemande, en laquelle il se plaind de ce qui lui est auenu pour loyer de ses longs seruices. Ce mespris de discipline militaire a esmeu aussi François Guichardin de se plaindre qu'au grand desauantage des guerres de son temps est auenu que les soldats n'ont mis difference quelconque entre l'ami ou l'ennemi, dont s'est ensuiui, que ceux qui ont esté amassez pour la garde & defense d'vn pays, ne l'õt pas moins ruiné que les autres stipendiez pour y faire tout dommage possible. Les Turcs, ennemis auisez & irreconciliables, n'ignorent pas ce defaut des Chrestiens, & nous auons veu ailleurs leurs brocards touchant cest article.

Audiscours du moyẽ de faire la guerre aux Turcs.

Au 1. liu. du 1. volume, ch. 5.

A ce mal est conioint vn autre, asçauoir la discorde des Princes Chrestiens, si agreable aux Turcs, qu'ils l'entretienent par tous artifices & efforts, n'espargnants argent ni trauail quelconque, pour empescher qu'ils ne ioignent leurs conseils & leurs armes par ensemble. Car tous les hommes de bon entendement s'accordent en ceci, que si l'Alemagne seule (sans toucher aux autres Rois & Princes Chrestiens) estoit d'accord & bien vnie, elle a, moyennant la faueur de Dieu tout puissant, assez d'hõmes, de finances, de canons, de viures, & d'autres choses necessaires, pour reprimer l'impetuosité des Turcs, & les chasser hors de l'Europe. Mais il y a plus à desirer qu'à esperer en cest endroit, à cause de plusieurs empeschemens qui retardent vn si sainct œuure. Que ceste dissension soit bien conue & tresagreable aux Turcs, il appert amplement par la harangue du Cardinal Bessarion. Ie representerai (dit-il) l'Apologue conu de

Des perils immmens de la part du Turc.

tous,recité par le Sultan Mahumet, lors qu'vn de ses conseilliers essayoit « le destourner de faire guerre aux Chrestiens. Il faut craindre (ce sont les « mots en substance de ce Conseillier) que les Chrestiens harassez par nos « armes ne s'accordent ensemble, pour nous faire la guerre à communs « frais. Mahumet lui repliqua, Souuien toy que les loups ayans receu nou- « uelles qu'vne grande meute de chiens leur venoit à l'encontre, dont ils « commençoyent à se donner l'espouuante, l'vn des plus vieux monta au « faiste d'vne mõtagne la plus proche pour descouurir la venue des chiẽs: « mais ayant apperceu qu'ils estoyent de diuers pelage, quoy qu'au reste en « grand nombre, il descendit tout alaigre, & sautant de ioye s'escria aux au- « tres loups, Courage compagnons. Nos ennemis sont si bigarrez, leurs fa- « çons de faire & leurs intentions sont si differentes, qu'il leur est impossi- « ble d'entrer iamais en accord : s'ils vienent les vns apres les autres nous « les estranglerons & mangerons aisément. Telles estoyent les pensees d'Imbraym, trucheman & ambassadeur du Turc, lequel se trouua auec le Sieur de Busbeque à Franc-fort, lors que Maximilian II. fut esleu Empereur. On lui monstra trois grands Princes, les Ducs de Saxe, de Bauiere, de Iuilliers, marchans ensemble à cheual deuant Ferdinand & Maximilian: puis on lui dit qu'vn chascun de ces trois estoit si puissant, qu'auec ses moyens il pouuoit assembler, souldoyer & mener vne puissante armee contre les Turcs: qu'il y auoit plusieurs tels autres Princes en Alemagne : & ce qu'il pensoit deuoir auenir si tous ioignoyent leurs forces ensemble & couroyent sus à son maistre. Imbraym se print à rire, & dit, que le nombre des princes qui se trouuoyent là lui faisoit assez coniecturer que les absens auoyent de grands moyens, & que les forces de l'Alemagne estoyent infinies: mais qu'il estimoit les cœurs des Alemãs ressembler à vne beste qui auoit beaucoup de testes & encores plus de queuës: que ceste beste esmeuë s'efforçant de trauerser vne haye, les diuerses testes cerchoyent chascune son trou à part, afin d'auancer & passer oultre : ce qui estoit cause necessairement que le corps & les queuës ne bougeoyent, estans empeschees d'aller auant ou arriere. Mais que le Sultan son maistre pouuoit estre comparé à vn puissant animal ayant vne seule teste & plusieurs queuës : tellement que si l'animal fourroit la teste par vn pertuis, il faloit que le corps & les queuës allassent promptement apres sans empeschement quelconque. Il ne vouloit representer par cest apologue, inuenté non mal à propos, autre chose que la dissensiõ des cœurs & la distraction des forces des Princes Chrestiens; item à l'opposite la concorde & la puissance bien vnie des Turcs.

En la vie de Iulius Agricola.

C'est cela mesme qui donna la victoire aux Romains contre les Insulaires de la grand' Bretagne, auiourd'hui l'Angleterre. Voici ce qu'en escrit Tacitus, Ces Insulaires obeissoyent iadis à des Rois: maintenant ils « sont liguez les vns auec les autres par les factions & menees des princi- « paux d'entre eux. *Il n'y a rien qui nous soit plus profitable contre les peu-* « *ples vaillans à la guerre, que la diuersité de leurs conseils & resolutions.* « *Deux ou trois villes ne daigneront pas s'assembler vne bonne fois pour aui-* «

ser aux

» *ser aux moyens de repousser vn danger qui les menace toutes: qui fait que com*
» *batans par pieces, qui deçà, qui delà, tous sont desfaits & vaincus.* Auec ces notables remarques s'accorde ce que Iustin l'historien rapporte touchât
» les Grecs, Que les villes de Grece voulans chascune auoir la domination,
» la perdirent toutes ensemble, & furent assuietties. Laonic Chalcondy-
» le a dit le mesme de l'Alemagne il y a enuiron cent ans. Si les Alemans
» (dit-il) estoyent soigneux de bon accord ensemble, & viuoyent sous vn
» Prince, ce seroyent gens inuincibles, & les plus redoutables du monde. Ie pense que ce traict est recueilli d'Herodote, lequel escrit le mesme des Thraces, & adiouste, qu'ils sont tresfoibles, d'autant qu'ils ne sçauent ni ne peuuent s'accorder ensemble. Les Turcs au contraire se surnommêt *Islames*, c'est à dire confederez & de bon accord ensemble, ne cessans de prier Dieu qu'il vueille que les Gaures (c'est à dire Payens ou Gentils, ainsi nomment-ils les Chrestiens) soyent tousiours en discord les vns contre les autres. Nostre ami Iean Leonclauius marque, que leurs soldats & courtisans prenent à iniure si quelqu'vn les appelle Turcs, qu'ils interpretent rustiques & lourdauts: aucuns estimans que le mot se rapporte à celui d'vn pastre, bouuier, vacher, ou porchier. De là vient qu'en leurs comedies ils introduisent tousiours vn Turcmã, comme vn paysan grossier, à la mode des Comedies Italienes qui ont leur Zani. Ce mesme autheur dit ailleurs, Que les Turcs marchent en aparence fort courageusement à la guerre, mais que si les afaires ne succedent selon leur desir ils perdent courage en vn moment, & sans se soucier d'honneur quelcõque fuyent comme des lieures: tellement que rien ne les estonne tant que l'vnion & braue resolution de leurs ennemis.

Au 8. liur.

En son hist. des Turcs liu. 2.

Liu. 5.

En son dictionaire.

Au reste, c'est chose certaine & notoire, à nostre grand dommage & malheur, que les Turcs precedent toutes autres nations en l'obseruation de la discipline militaire, combien qu'icelle ait commencé d'estre plus lasche & foible entre eux qu'elle n'estoit au parauant. Hippolyte de Colli, homme excellent, rapporte de René de Lusignen, en son Princ, les mots qui s'ensuyuent. On tient que pour le present les Turcs ont
» l'auantage par dessus tous autres peuples à bien garder leurs rangs & s'as
» suiettir à la discipline militaire. Car ils la pratiquent si seurement &
» iustement, qu'ils sont estimez surpasser en cest esgard les Grecs & les
» Romains. On n'entend iamais de querelle ni de combat entre eux. La
» moindre faute y est capitale. Ils obeissent promptement à leurs chefs,
» sans reculer ni tergiuerser, encores qu'il y aille de la vie. On n'entend
» bruit ni crierie quelconque en leur camp: & quoy qu'il y ait vne infinité
» de gens, l'on diroit qu'il n'y a personne, tant leur silence y est grand &
» admirable. Au moindre signe de la main ou de l'œil ils ont le pied le-
» ué, trauersent à nage les riuieres profondes, grimpent par les hauts ro-
» chers, veillent & iusnent tant que lon veut, ne se trouue entre eux fem-
» me ni garse quelconque: marchans en campagne ils ne tyrannisent per-
» sonne, au moyen dequoy les laboureurs ne s'enfuyent point quand tels
» soldats approchent, tant s'en faut qu'ils quittent la charrue ou abandon-

Liu. 1. c. 5.

nent leurs maisons;veu qu'ils ne redoutent danger ni violence quelconque de ce costé. Nous auons representé ailleurs l'exemple produit par Barthelemi Georgeuitz de la seuere punition de celui qui auoit enfraint la discipline militaire. Ce mesme auteur adiouste puis apres: Si quelqu'vn desrobe ou rauit quelque chose, il est pendu;comme fut vn Ianissaire,lequel beut le laict que certaine paysanne portoit vendre au marché, sans vouloir payer le pris. Accusé deuant le iuge, & niant le fait,il fut pendu par les pieds,& estraint d'vne chorde par le faut du corps, ce qui lui fit vomir le laict, & tout à l'heure estranglé par ordonnance du mesme iuge. Cela fut executé (dit-il) deuant mes yeux en la ville de Damas, lors que i'allois d'Armenie en Ierusalem. Or comme l'experiéce tesmoigne, au grand desauantage des Chrestiens que ceste seuere discipline a esté iusques à present establie & fermement apuyee sur plusieurs colomnes entre les Turcs, lesquelles sont remarquees par Iean Leonclauius, iusques au nombre de vingt deux; le mesme propose plus grand nombre de defauts qui presagent ou ruine ou quelque changement en ce corps de domination Turquesque, quoy qu'elle semble vigoureuse; attendu qu'elle decline & tire tellement à sa fin.

Au 1. liu. du 1. vol. ch. 5.

En son traité de la maniere de viure des Turcs.

En la preface de son hist. Turquesque.

CHAP. III.

De la puissance & de l'impuissance ou foiblesse des Turcs.

POVRCE que le discours Latin que fait Iean Leonclauius touchant la force & la foiblesse des Turcs n'est encore en François que ie sache, & qu'il merite de voir le iour, ie lui ai donné ce chapitre, en faueur de nostre nation, quoy qu'aucunement alliee ou en intelligence auec les Turcs, pour diuers negoces & autres considerations, dőt ie laisse la dispute à qui voudra l'entreprendre. Considerons ici les colomnes de leur puissance. 1. Ils se glorifient fort de leur superstition & du bon accord qui est entre eux pour la maintenir, s'appellent Musulmans, c. ayans la vraye croyance: comme s'il n'y auoit religion au mőde que la leur, qui n'est qu'vne impieté ridicule & brutale. Ils se vantent fort de l'vnité de leurs opinions & ceremonies par tout où s'estend leur puissance sous l'authorité de leur Mufti ou Pontife Souuerain. 2. En apres la liberté qu'ils ottroyent aux Chrestiens de demeurer, trafiquer, aller & venir en leurs pays, sans recerche pour le fait de la religion, sert beaucoup à l'apui de leur grandeur, laquelle ils maintienent de ce costé fort seuerement, ayans defendu les disputes, & ne void on point que les Chrestiens induisent beaucoup de Turcs à quitter le Mahumetisme. Car si tost qu'ils ouurent tant soit peu la bouche pour les induire à cela, la moindre accusation

tion leur oste la vie: au contraire les Turcs sollicitent libremēt les Chrestiens à apostasie,& y procedent auec grande affection & beaucoup d'artifices,au moyen dequoy plusieurs se rendent Mahumetistes. 3. Ces barbares sont douez de prudence politique,qui sent autre chose que la barbarie,& qu'ils acquierent par vsage, & par consideration des choses passees & presentes:ce qui se descouure en leur conduite & administration tesmoin de leurs conseils & resolutions en secret, le Sultan ayant ses Vezirs ou Conseilliers auec lesquels il delibere au Diuan de tous afaires d'importance,se monstrant ou ne se monstrant point à iceux, selon que bon lui semble. 9. Depuis quelques annees lon a publié plusieurs liures, specialement les Annales & histoires des Turcs, lesquelles tesmoignent que ce sont memoires adressez pour le bien public,non point pour complaire aux Sultans, desquels les fautes sont marquees diligemment. Ils n'ignorent pas mesmes les autres histoires principales,comme des long temps entre eux se sont leus les faits notables d'Alexandre le Grād.Mais ils abhorrēt tāt de sortes de liures inutiles dont l'Europe est cōme accablee par l'ignorante auarice des Docteurs & l'indigne curiosité des lecteurs, & la miserable ambition des escriuains. 5. Vrai est que les Turcs n'ont point de colleges,d'Academies & vniuersitez,se contentans de sçauoir quelque chose pour l'vsage, haissans infiniment les pædants, les grands discoureurs qui se contentent de remuer la langue demeurans les bras croisez.Les moines seroyent mal venus entre eux:car ils aimēt ceux qui meinent les mains,& la vie actiue, soit en guerre, soit en paix. 6. Ils s'estiment beaucoup de ce que leur gouuernement est monarchique: tous estans suiets à vn, & souuent ont en bouche ces mots, Vn Dieu au ciel,vn Sultā en terre:& le droit de leur monarchie est hereditaire,qu'ils estiment beaucoup plus asseuré que l'electif. 7. Ce qui maintient fort leur principauté est qu'ils semblent en auoir plus grand soin que de leur particulier:item que leur principale estude & vacatiō regarde les armes, dont ils font plus de cas que de nul autre exercice: dont vient que la Iustice à toute rigueur regne plus entre eux que la douceur. 8. Ils administrent iustice aux leurs sans acception de personnes, sans longueur de proces, sans allegation de loix,sans amas d'escritures composees de demandes,responses,de repliques dupliques,reproches,saluations,ouuerture d'enquestes,productions,forclusions,sentences, griefs,& telles autres chiquaneries. Ils rebutent les plaidoyez,harangues,longs discours,& en peu d'heures vuident de grans differens, sans bruit ni crierie impudente de procuraceaux, faisans aussi promptement executer leurs sentences qu'ils les ont prononcees. 9. Vn autre de leurs plus forts apuis est que les gens de guerre se peuuent asseurer d'estre bien reconus & recompensez,s'ils se portent valeureusement; comme aussi c'est fait d'eux s'ils commettent quelque lascheté, ou ne font leur deuoir ainsi qu'il est requis. Les supplices y sont rigoureux,les recompenses honorables & auantageuses,comme elles sont en nombre infini dedans l'estenduë d'vn si grand Empire. 10. Il y a encore vn autre soustien, c'est le nombre des

soldats & capitaines, bien dressez à la guerre, auec les forteresses & places fortes: au moyen dequoy ils empeschent & repriment aisément les mutineries du peuple. 11. Ils se maintienent par rigueur, ayans afaire à gens mal aisez à dompter, & meslent auec la violence beaucoup de ruses, en l'exercice desquelles ils deuancent presques tous autres peuples. 12. Le dernier & principal estançon de la grandeur Turquesque, & dont ils se brauent le plus, c'est la pratique militaire, consistant en trois choses; argent, munitions, armes: dont ils n'ont eu faute iusques à present, quand ils ont voulu se mettre en campagne. Gens de pied & de cheual ne leur defaillent nullement, ains abondent à milliers: & s'il faut armer vne flotte, matelots & soldats se trouuent incontinent pour emplir les vaisseaux. Ils les choisissent & contienent en seuere discipline: voire les gens de guerre estrangers ne refusent d'aller à leur secours, s'ils les en requierēt, nommément ceux de leur voisinage, mesmes auiourd'hui les Tartares sont à demi Turcs.

Voyons consequēment leur impuissance. 1. Leur pretendue vnion & ligue en matiere de Religion est vaine, estans remplis de sectes, dont la Persique sous le Sophi est la principale, qui les a merueilleusement afoiblis par guerres, n'y a pas long temps. Ie ne touche point aux seditions tresperilleuses, suruenues depuis quelques annees en l'Empire Turquesque, sous pretexte de religion, c'est asçauoir en Egypte, Arabie, Surie, & Afrique. L'on trouuera auiourd'hui vn million d'hommes, qui sous pretexte d'vn Mahumetisme plus exquis taschent de secouer le ioug de la tyrannie Turquesque, lequel aussi est du tout insupportable à gens qui ont quelque sentiment & iugement. 2. Si l'on considere les Chrestiens Grecs, Seruians, Bulgaires, Armeniens, Georgians, Maronites, Iacobites, & autres, tant en Europe qu'en Asie, le nombre en est sans comparaison plus grand que des Turcs: tellemēt qu'à l'aide d'iceux les autres Chrestiens pourroyent debeller les Mahumetistes, & l'eussent piça fait, si l'on eust poursuiui la victoire gaignee en la bataille nauale au goulfe de Lepante. Ie laisse à part infinis esclaues entre eux tout-prests à esgorger leurs maistres cruels estrangement, si la commodité s'y presentoit: tellement qu'on peut dire que l'estat des Turcs est vne paroy qui bransle, & ne reste qu'à la pousser pour lui faire prendre le sault. 3. Ceste nation profane, possedee de l'esprit de blaspheme cōtre le Fils de Dieu, esclaue du plus execrable imposteur qu'il est possible de penser, Mahumet, tesmoin son Alcoran, n'ayant estat Ecclesiastic, ni politic, ni domestic, digne de tel nom, mais souillee horriblement deuant Dieu & toute son Eglise, a desia subsisté mille ans auec plusieurs succes bien grands selon le monde, estant le marteau duquel la Iustice diuine s'est serui pour faire voler en pieces vne partie de l'Occident & la pluspart de l'Orient. Ces profanes confessent que leur domination ne durera gueres plus de mille ans, & disent que Mahumet leur faux-prophete en auertit les siens par certains signes vn peu deuant son trespas. Car deuisans auec lui de la duree de la superstition & domination dont il auoit posé les fondemens,

mens, il estendit & haussa ses deux mains, esquarquillant les dix doigts: ce que ses principaux disciples interpreterent premierement dix ans: mais iceux passez ils estendirent le terme iusques à cent ans: & icelui expiré conclurent que chasque doigt signifioit cent ans. Plusieurs Armeniens sçauent cela des Turcs mesmes, & l'ont dit maintesfois aux Chrestiens. 4. Mais il y a d'autres presages plus prochains & plus certains de quelque grand changement non esloigné de ceste puissance tyrannique: asçauoir le declin de l'auctorité, prudence & adresse des principaux Conseilliers en cest Estat, les brigues auares & desloyales s'y estâs fourrees en infinies sortes depuis quelques annees, au veu & sceu de ceux qui ont voulu y prendre garde: dont s'ensuyuent du costé des Bassas & conseilliers diuerses factions, & le mespris du peuple. 5. Leurs Sultans commencent à deuenir stupides, faineans, dissolus, plongez en delices effeminees & honteuses, esclaues des gouuerneurs de prouinces & du Conseil, qui les manient à plaisir, & ne seruent desormais que d'ombre & de chifre. 6. Il y a long temps qu'ils se sont dispensez de violer la foy publique & solennellement promise, hommes sans honte, honnis de perfidie extremement malicieuse, & vrais disciples de Machiauel, dont l'histoire de Hongrie fourniroit entre autres grand nombre de tresnotables exemples: comme aussi leur histoire mesme, notamment depuis deux cens ans en ça. Nul grand ou petit, Chrestien ou autre, n'a eu recours à eux pour obtenir faueur, secours, soulagement, qui tost ou tard ne s'en soit repenti. Brief ceste Cour Turquesque est vn escueil contre lequel infinis vaisseaux se sont brisez & ont fait naufrage. 7. A la desloyauté cauteleuse est conioînte l'impudence desesperee, suiuie de mocqueries sanglantes, de despits terribles, de meurtre, sang & massacres, puis d'vn insolent mespris mesmes de leurs suiets & vassaux, voire de leurs tributaires qu'ils traitent en esclaues, les vilipendent & bafouent indignement, comme sçauroyent bien dire les Vayuodes de Transsiluanie, Moldauie & Valachie: car ils n'oseroyent aprocher du Turc pour lui baiser la main, qu'ils n'ayent osté leurs chapeaux, pour se couurir les testes du turban des Bolucbassars, qui sont capitaines de Ianissaires, acoustrez en auanturiers & gens de nulle estoffe. La perfidie enuers les confederez est telle. En passant les alliances, ils reçoyuent & stipulét pour receuoir en certains temps, quelques presens d'iceux confederez, disans qu'il ne faut approcher du grand Seigneur & de ses principaux Officiers, qu'auec les mains plaines. Ils appellent tels presens *Dost luci*, c'est à dire honnorable don d'ami. Mais entre eux ils le surnomment *Haratzium*, c. tribut: & ne l'attendent plus modestement comme enuoyé de la part des amis, ains l'exigent despiteusement, ainsi que de tributaires. 8. Au mespris de Dieu & des hommes est iointe vne auarice des plus sordides que l'on sçauroit penser, sur tout entre les plus grands, chez qui tout est à vendre, & peut-on dire que la Turquie changeroit aisément & bien tost de maistre, si elle trouuoit vn acheteur. Quelque troisiesme nouueau monde y pourroit fournir. Le cerche qui voudra faire vn tel achept. 9. Leur Conseil semble estre composé d'hō-

mes de grande authorité;mais ce sont tous esprits seruiles, inconstans,& qui tournent (comme-on dit) au gré du vent. Ils ne taschent que d'aplaudir à leur maistre, à son principal Conseillier, & si quelques Bassas sont en credit (ainsi que Hebraym & Sinan l'ont esté de nostre temps) on ne dit sinon ce qui plait à ceux-là:tellement qu'il se trouue ordinairement que le vouloir d'vn ou de deux en ceste domination-la, y donne mouuement à tous afaires en temps de paix & de guerre. 10. Leur outrecuidance les perdra:car ce chef & ces membres presument tellement de leurs forces,qu'ils estiment rien ne leur estre impossible. De là procedent ces deliberations promptes & ces executions violentes, qu'on lit en leurs histoires, dont les commencemẽs sont par eux qualifiez saincts, iustes,necessaires,aisez à poursuyure,faits à propos, asseurément,& à peu de frais. Mais le temps fait voir que tout cela n'a esté fondé que sur audace,qu'il n'y a eu que profanité,qu'iniustice, que vaine ambitiõ en leur pensee. Qu'ils se sont (selon le prouerbe)embarquez sans biscuit,ou hausse les voiles à l'estourdie,& fait bras au premier escueil, à leur honte, & auec despense infinie, sans profit ni plaisir aucun. Ce que la guerre de Perse,entre beaucoup d'autres, a fait voir. 11. Pour tesmoignage plus special de leur conuoitise insatiable, leur pays est trauaillé de grandes & rudes exactions : tous les iours ils en inuentent de nouuelles, abolissent peu à peu tous les priuileges & exemptions, tellement que ceux qui estoyent autresfois libres ne voyent plus de seurté ni de franchise.12. Tant de desordres & infinis autres particuliers qu'il n'est besoin de toucher pour le present,font que les Ianissaires,Spahilars & autres gens de guerre,les Prestres, Turcs,& autres murmurent, se plaignent,se mutinent ores en vne prouince,ores en l'autre contre le Sultan, lequel ils detestent & maudissent,non seulement à cause de cela: mais sur tout pource qu'ils ne voyent que toutes apparences de plus grandes confusions au gouuernement public & particulier : ce qui les dispose à quelque merueilleux souleuement,quand le temps des iugemens de Dieu sur ceste domination sera venu.

CHAP. IIII.

Des Ianissaires, soldats de la garde du Sultan Turc.

En ses annales de Turquie.ch. 35.

LEs historiens ont diuers auis,touchant le nom,l'ordre, & la premiere institution des Ianissaires. Sans nous arrester à diuerses etymologies qui n'ont point de fondement,nous suyurons l'auis de Leonclauius,lequel rapporte l'origine & institution des Ianissaires à Murat I. apres qu'il se fut rendu maistre d'Andrinople enuiron l'an 1363. Alors les Sultans des Turcs commencerent à prendre pour eux,com-

eux,comme ils ont continué depuis, le quint du butin prins en guerre: & , comme si cela se fust fait par quelque oracle & commandement diuin,la coustume fut introduite,que d'entre les esclaues on choisiroit les plus beaux garsons pour le Sultan. Ce triage fait, l'on conduisit en la cour de Murat,& lui offrit on ces ieunes esclaues,lesquels il fit transporter en la Natolie,& distribuer entre les Turcs,afin d'y estre esleuez aux armes,au trauail, & pour apprendre le langage Turquesque. Au bout de deux ou trois ans selon qu'ils estoyent façonnez & instruits on les amenoit en Cour,pour estre enroollez entre les Ianissaires, qui sont harquebuziers à pied:& depuis lors ont retenu ce nom, qui signifie nouueaux ou ieunes soldats. Sabellicus est de mesme auis. La coustume des Sultans Turcs est,dit-il, de prendre de cinq prisonniers vn. Ils choisissent des ieunes garsõs depuis l'aage de dix ans iusques à quinze.S'il n'y a point de prisonniers,les commissaires en enleuent des prouinces conquises sur les Chrestiens, & les emmeinent maugré les peres & meres. Ils les destournent du Christianisme,les ensorcellent de la superstition Mahumetaine,puis les commettent à gens qui les façonnent aux armes & en la discipline militaire : deuenus grands,ils suyuent le Sultan à la guerre,& les appelle-on Ianissaires. S'il s'en trouue de genereux & de vif esprit, on les auance aux charges par diuers degrez, finalement ils paruienent à estre gouuerneurs de forteresses,de villes, de prouinces:les autres sont es garnisons,ou en garde à la porte du Sultan,lequel ils acõpagnent quand il marche. En guerre il est au milieu d'vn escadron de Ianissaires d'eslite.

Decad. 3. liu. 9.

Le Sieur de Busbeque les descrit ainsi. Ce fut à Bude où ie vi premierement des Ianissaires,ou soldats des gardes. Quand leur nombre est complet,il monte à douze mil ou enuiron, qui sont espars sur les frontieres de la Turquie,ou pour garnison contre les ennemis, ou pour garantir les Chrestiens & les Iuifs des outrages qui pourroyent leur estre faits par la populace. Et n'y a gros village,bourgade,ou ville, qui n'ait quelques Ianissaires,plus ou moins,seruans à y maintenir la paix,& empescher que les meschans ne facent quelque affront aux Iuifs & Chrestiens. Il y a dedans le chasteau de Bude vne ordinaire garnison de Ianissaires,lesquels (comme aussi les autres) sont vestus de robes qui leur vont iusques aux talons,ayans pour habillement de teste vne manche,qu'ils enfoncent nõ gueres auant,le reste pend sur le col:sur le deuant y a vn long tuyau d'argent doré,garni de quelques hapelourdes & pierres de petit pris, dedãs lequel sont enclos des pennaches.

En son voyage de Cõstantinople.

Le Sieur de Busbeque descrit plus exactement & elegamment que les autres ceste institution des Ianissaires; comme s'ensuit. Le Sultan des Turcs enuoye tous les ans certains hommes en diuerses prouinces qui demandent & enleuent de trois ou quatre enfans nez de Chrestiẽs, l'vn. Estans conduits par troupes à Constantinople,on retient pour domestiques du Sultã,ou des Bassas,ou des autres gouuerneurs,ceux qui ont plus belle façon,& promettent desia ie ne sçay quoy de genereux. On meine les autres en certaine place où se trouue grand' multitude d'hommes,sur

Au liu. de la maniere de faire la guerre aux Turcs.

tout de paysans. Ceux-la demandent au commis tel de ces enfans qui « leur vient plus à gré. Il prend pour teste la valeur d'vn ducat, enregistrāt « l'aage & diuerses marques en l'enfant, ausquelles il puisse estre reconu « tout le reste de sa vie. Alors il est loisible à l'homme, soit citadin, soit « paysan, d'emmener l'enfant delà la mer en Asie, ou en quelconque autre « endroit du monde où il demeure, pour le faire trauailler sans relasche, « comme esclaue sien. L'enfant a pour nourriture du pain & de l'eau; « quelquesfois vn peu de bouillie, des fruits, ou des herbes, pour pitance. Il « est tellement quellement vestu pour se garantir de l'iniure du temps. On « l'instruit es ceremonies & en la superstition de Mahumet. Ainsi priué de « toutes delices, eslongné sans espoir arriere des caresses de pere & de me- « re, il deuient robuste & prest à supporter toute peine. Si besoin est, le Sul « tan l'enuoye redemander à son maistre, pour estre employé à la guerre: « tellement que de ce seminaire l'on remplace les legions des Ianissaires « morts ou rendus inutiles aux armes. Estant enroollé, sa paye est par mois « d'vn ducat & demi: car ils estiment que cela doit suffire à vn nouueau sol « dat. Toutesfois afin qu'il ne soit reduit à trop grande necessité, il a ses re- « pues franches en la cambrade de laquelle il est; à condition qu'il face la « cuisine & serue ses compagnons. Le plus adroit en ceste cambrade à ma « nier les armes le dresse aux afaires de la guerre, & par continuels exerci- « ces lui monstre comment il faut manier les armes. Le Sieur de Busbe- « que dit vne autre chose que i'adiousterai. Ie me suis maintesfois esmer- ueillé, dit-il, de l'efficace de ceste discipline & adresse des Turcs, voyant des hommes, desquels nous n'eussions tenu compte non plus que de cail loux ou de souches, auoir en peu d'annees tellement profité parmi ces gens-là, que non seulement c'estoyent braues soldats, mais aussi au iugement des Turcs mesmes se monstreyēt propres pour instruire & dignes de conduire & gouuerner les autres. Quand on me parloit de leurs grands Capitaines, i'imaginois incontinent que c'estoyent quelques Parthes, Bactrians, ou Massagetes. Mais on me disoit, tel est Hongrois, cestui ci Croate, cest autre Aleman. Tout estonné ie pensoy que ceste excellente adresse procedoit du continuel exercice des armes qu'ils auoyēt maniees entre les Chrestiens, ou que c'estoyent gentilshommes qui a- uoyent esté en bonne main, bien esleuez, & à qui l'on auoit fait voir de la guerre en diuers endroits. Venant à demander, s'ils se souuenoyent plus de leur premiere condition parmi nous, & de quel estat ils estoyēt: apres y auoir vn peu pensé, ils me respondoyent se souuenir que l'vn di- soit coustumierement que son pere estoit cuisinier, l'autre qu'il auoit e- sté nourrice en certain conuent de moines, l'autre valet de tauerne: qu'on les auoit prins prisonniers en temps de treues ou de guerre, menez à Constantinople auec plusieurs autres, où ils auoyent esté mis au seruice de tel ou tel Bassa, en la maison desquels ils auoyent trouué des vaillans hommes & grands capitaines qui les auoyent ainsi façonnez à la guerre: que c'estoit en telle eschole où ils auoyent beaucoup apris en peu de temps. Ce n'est donc pas de merueille si ceux qu'on void de belle tail-

le &

le & de gentil esprit estans ainsi auancez & esleuez, paroissent tels que le Sultan les tient pour l'apui de son Empire, & à bon droit les appelle ses enfans.

Or combien que ces Ianissaires soyent dés leur bas aage esleuez & retenus comme esclaues en grande crainte & seuere discipline; si est ce que depuis quelques annees ils ont fait des estrãges tours & traits d'opiniastreté & de rebellion, iusques à contraindre & ranger par fois leur Sultan à des partis estranges & honteux. Le Sieur de Busbeque raconte à ce propos que quelques Ianissaires ayans blessé aucuns de ses gens, & lui ayant esté contraint pour acheter la paix leur conter encore certaine somme, Rustan Bassa lui fit dire qu'il appointast nettement auec ces desesperez: qu'il sçauoit bien que telles gens regnoyent en temps de guerre, que Solyman mesme ne pouuoit les ranger, & les redoutoit fort. Il se pourra dõc aisémẽt faire, cõme il auint aussi iadis entre les Romains, que ces capitaines & soldats des gardes troubleront l'Empire Turquesque, & le transporteront à d'autres qu'ils esliront à plaisir, voire vendront l'Estat à qui plus leur donnera. Par ainsi ce qui a esté inuenté pour la garde d'icelui, tournera à sa ruine. Il y a longtemps que Claude de Seissel l'a predit apres les autres, asçauoir que la ruine de la puissance des Turcs viendroit de ceste ordonnance que les Sultans ont estimé estre le ferme apui de leur Empire, & dont ils ont fait heureuse espreuue iusques à present. » L'institution des Ianissaires, dit-il, est vne inuention barbare & » cruelle: ce sera vn iour la ruine & destruction de l'Empire des Turcs. » Car tels soldats las de porter ce ioug tyrannique, se souleueront, pour en » faire des pieces par entre eux: & ce d'autant plus qu'ils ne possedent rien, » & s'entretienent tellement quellement de leurs gages. Leonclauius remarque le mesme, quand il descrit comment les Ianissaires transportez de rage massacrerẽt Ramandan Bassa ou gouuerneur de Tripoli, sans se soucier de sa dignité, ni de leur Sultan qui l'auoit establi en telle char- » ge. Il adiouste, le Sultan Murat n'a peu iusques à present, selon que son » authorité le requeroit, auoir raison de ce meurtre de son Lieutenant. » Dont il ne faut s'esmerueiller: d'autant qu'il n'est plus question de plus » cercher entre les Turcs ceste obeissance & discipline militaire, laquelle » s'y est veuë es siecles precedens. Il adiouste vne autre exemple de mutinerie estrange des Ianissaires qui depuis quelques annees tuerent Achmet Bassa, Beglierbeg ou gouuerneur de Cypre, auec ses gens, dedans Famagouste. Murat extremement irrité de ce forfait, enuoya vn autre pour succeder à Achmet, auec dix galeres, lui enioignant d'attraper finement les meurtriers & en faire bonne iustice. Mais les Ianissaires le preuindrẽt, lui couperent la gorge & à tous ses soldats, & s'aproprierent les dix galeres. Surquoy Leonclauius conclud, quoy que Murat fust griefuement esmeu de ce deuxiesme crime des Ianissaires, qui violoyent & rauuloyent si vilainement sa maiesté: toutesfois à cause que ses afaires en la guerre de Perse, estoyent fort descousues, estimant qu'il faloit fermer les yeux pour lors, pour n'esmouuoir quelque nouuelle tempeste & guerre ciuile, il

Au 2. liu. de la Republique Fran-çoise.

n'entreprint plus rien contre eux. Quant aux diuerses particularitez concernantes les Ianissaires, Nicolas de Nicolai Dauphinois, Lazare Soranzo Italien, & plusieurs autres, qui ont traité l'histoire des Turcs, en font ample mention.

CHAP. V.

De la misere extreme des Chrestiens assuiettis aux Turcs, & de l'Estat pitoyable des habitans de l'isle de Sio.

MON intention n'est pas de traiter par le present de la misere des prisonniers & des esclaues, qui es guerres & courses tombent es mains des Turcs, ennemis trescruels. Car il y a force liures & tableaux en lumiere, qui font voir que c'est. Mais ie parle ici de ceux qui se rendent & assuiettissent aux Turcs, occasionné de ce faire par les propos d'aucuns, lesquels estiment que ceux qui se rendent aux Turcs & se confient en leurs prouesses, sont beaucoup plus gracieusement traitez que les prisonniers de guerre. Or combien que ie ne nie pas que souuentesfois les Turcs, se seruans de l'occasion, ont par argent & belles promesses persuadé aucuns de quitter des places fortes, pour viure paisiblement sous la domination Turquesque, les laissant en leurs biens, libertez & franchises; toutesfois nous auons beaucoup d'exemples qui monstrent que la foy des Turcs n'a point de tenue: comme de fait les loix de Mahumet leur grand docteur permettent à ses disciples de rompre la foy donnee, quand quelque commodité & auantage ou autre occasion pour auancer le Mahumetisme se presente. Ceux-la donc qui se confient aux promesses des Turcs, & qui preferent seruitude à liberté, se flattent tant qu'il leur plaira. De moy, ie tien resoluëment auec le Sieur de Busbeque, que si les Turcs sont plus forts que les Chrestiens, c'est fait de nous: la chasteté, l'honnesteté, la noblesse, la dignité, la liberté, la religion sont abolies. Iamais nation ne fut si indignement vilipendee & foulee aux pieds. C'est le comble de toutes miseres (ce dit le Sieur de Busbeque) d'estre vaincu par le Turc. S'il demeure victorieux, comme tel malheur semble estre proche, nous ne verrons que rapines, captures, brigandages, saccagemens, embrasemens, abolitions de pieté, iustice, temperance & humanité. Pour faire voir cela plus clairement, considerons vn exemple trespitoyable & tout recent des Insulaires de Chio, qui seruira en lieu de beaucoup d'autres. Ceste isle auoit constamment & longuement entretenu la paix auec les Turcs, leur payant tribut annuel, crainte d'irriter vn ennemi si puissant & si proche. Mais pource que les Turcs auoyent autre dessein, voulans s'emparer de l'isle qui est fertile, & où il y

auoit

» auoit de tresbelles femmes, qui l'ont rendue renommee, sans se soucier
» de leur promesse & foy donnee, sous faux pretexte ils subiuguerent &
s'en firent maistres absolus. Mais escoutons ce qu'en escrit Leonclauius, lequel a diligemment representé telle ruine lamentable, comme s'ensuit.

Au supplement des annales de Turquie.

L'an mil cinq cens soixante cinq, au printemps, Piali Bassa Amiral de Turquie, ayant esté malheureux en son entreprise contre Malte, & ne voulant pas retourner à Constantinople, sans quelque exploit, resolut de subiuguer l'isle de Chio ou Scio, en la mer Ægee, habitee de Chrestiens Italiens & Grecs. Les Geneuois l'auoyent possedee des l'espace de deux cens ans auparauant, mesmes du tẽps des Empereurs Grecs, sans aucun cõtredit. Mais la puissance des Turcs venãt à croistre, les Insulaires pour ne tomber en seruitude, auoyent preuenu, & volontairement offert tribut, & tous les ans payoyent dix mille ducats, outre deux autres mille ducats distribuez aux Conseilliers & Bassas. Piali, pour pretexte de son inuasion, alleguoit que l'annee precedente les Insulaires ayans esuenté les conseils du Turc auoyent descouuert aux cheualiers de Malte ce que lon machinoit contre eux. D'auantage, qu'ils deuoyent au Sultan deux annees d'arrerages de tribut: ce qui estoit auenu par l'auarice de leur Agent en Constantinople, où il auoit mesme appliqué à son vsage particulier les pensions qu'il faloit payer à ceux du priué Conseil. Itẽ ils estoyent accusez d'estre le refuge des esclaues Chrestiens, qui tous les iours s'enfuioyent de Constantinople en leur isle, d'où ils les renuoyoyent seurement en leurs maisons. Peu auparauant, certain bruit auoit couru touchant vn gentilhomme esclaue de Mechmet Bassa & cõseillier du Turc, qui s'estant retiré là n'auoit esté rendu ni racheté, quelque instance que le Bassa en fist. Piali voulant faire vengeance de tout cela, qu'il amplifioit à la coustume de ceux qui cerchent querelle & ruine, se met à la voile, & arriué es festes de Pasques, solennisees en l'isle, enuoye soudainemẽt querir le gouuerneur, auec commandement de le venir trouuer en son Amirale, dedans vne galere, & acompagné des douze conseilliers & administrateurs de l'Isle. Tandis que ces treize demeurent arrestez dedans l'Amirale, les Turcs s'emparent du palais de la Cité, où se tenoit ordinairement le conseil, ensemble du chasteau, y establissent pour gouuerneur vn Turc, demolissent rez pied rez terre les temples des Chrestiens, reserué celui de S. Dominique, duquel ils font vne mosquee. Les femmes, enfans & domestiques du gouuerneur & des douze Conseilliers, auec les principaux de la ville & de l'isle, sont enuoyez en Constantinople, puis transportez deçà, delà, en diuers pays. C'est ce qu'en dit Leonclauius.

Iaques Palæologue, iadis le premier en ceste isle depeint en vne longue lettre imprimee l'an 1594. L'estat lamentable du lieu tost apres ceste prinse, le traitement fait aux Insulaires, & represente amplement ce qu'il y vid & qui lui auint. I'en transcrirai ici quelque partie, qui me
» semble digne d'estre ramentue. Estant arriué (dit-il) en la ville de Scio,

qui n'est plus ce lieu, où iadis i'auoy' tenu le premier rang, ie trouuay que « c'estoit vne cauerne de brigands, commise par Piali Bassa à deux barba- « res, qui m'eussent cruellement traité si ie n'eusse eu passeport en bonne « forme du Sultan, que Mechmet premier Bassa m'auoit baillé quand ie « partis de Constantinople: car tous les Seigneurs de la ville & de l'isle, qui « y sont venus apres la prinse, afin de prouuoir à leurs afaires, ont esté ou- « tragez & indignement traitez, qui plus qui moins rudemẽt, par ces deux « barbares: les dames & damoiselles ont esté toutes despouillees de leurs « biens, plusieurs rendues esclaues: aux autres ont esté faites defenses de sor « tir hors de la ville ainsi desolee. Les Turcs logent au chasteau; les « grands palais, iadis seruans de demeure aux Princes & Seigneurs, sont des « molis, & n'y demeure personne. Quelques Turcs habitent & seiour- « nent en garde en des tourelles autour des murailles. Vne des portes « du chasteau est gardee par vn capitaine de Ianissaires: l'autre par vn capi- « taine de soldats ordinaires. Les toicts des palais sont brisez & abatus, & « les soldats en emportent piece à piece tout ce qui leur duit. Piali Bassa, « auteur de ceste confusion, a retenu pour soy dixhuit vergers & douze « grands palais: quelques autres des principaux de sa suite se taisirent d'au- « tres pieces, comme ils peurent. Il y a huit ans, dedans lequel brief espa- « ce la ville est deuenue si desolee & hideuse, que c'est pitié: il ne s'y void « plus ni gentilhomme, ni damoiselle, si ce n'est quelque femme fort an- « cienne, ou impotente, ou quelque fillette de fort bas aage. Certains ma- « raux y sont restez, qui contrefont les gentilshommes. Plusieurs Insulaires « se sont faits Turcs, & quelques femmes sont deuenues Mahumetanes. « Les exactions y sont importables, & qui veut s'exempter de seruitude « corporelle, est comme contraint se ranger au Turcisme: car en tous lieux « de leur empire les Turcs sont francs de toute charge. Les Chrestiens « n'ont aucun temple dedans le chasteau, fors vne petite place en laquelle « sont les Iacopins. Tous les Grecs sont hors la ville. I'ai veu vn pa- « lais tout basti de pierres de taille, à grands frais, dont l'on ne trouuoit a- « cheteur qui voulust bailler trois cens tallers. Dedans le chasteau ie trou- « uay ma mere, encores assez vigoureuse, mais ayant les cals & durillõs aux « pieds, qui des long temps ne bougeoit du lict où elle estoit detenue de « maladie. Elle pensoit voir vn fantosme, en me regardant. Ie l'auoy' laissé « bien accommodee au plus conuenable & honorable lieu qui fust en tou « te la place: mais les Turcs l'en auoyent tiree & iettee en vn autre à l'es- « cart, où elle estoit cõme abandonnee, redoutãt si fort ces barbares, qu'à « leur seule veuë vn battement de cœur la tourmentoit merueilleusement. «
Ayant puis apres raconté les dangers esquels il fut reduit par les artifi- ces des moines Grecs & Latins, comme il fut garanti de leurs embus- ches, en vertu de son saufconduit, par les Turcs mesmes: & les deuis qu'ils eurent entre eux, qui le persuaderent de paroles, & le solliciterent par beaucoup de promesses, à se ranger au Mahumetisme, il adiouste; lors que les Turcs voulurent aproprier à eux le temple de Sainct Domini- « que, dedans lequel mon pere auoit esté enterré, les Insulaires amasserẽt «

tous

» tous les os d'icelui & des autres corps auec leurs cendres, puis ietterent
» tout en la mer, effaçans toute memoire de sepulture des Chrestiẽs en ce lieu-là. Quand Palæologue eut visité & salué sa mere, prouueu aux necessitez d'icelle, & dressé vn monument en lettres Grecques à ses parens, il retourna en Constantinople. Mais auant que s'embarquer il lui auint
» de plus ce qu'il adiouste en sa lettre: alors qu'on sceut en l'isle & ville de
» Scio, que i'estois là, les gens de bien, de qui i'estois conu, me vindrẽt voir,
» entre autres des gentilshommes & dames de la ville, autresfois tresopu-
» lentes, lors esclaues & reduites à grande pauureté. Car il ne leur estoit
» pas permis de partir de là, pour faire voile ou en Italie, ou en France, ou
» en Sicile. Ces gens de bien auec leurs enfans & familles ne faisoyent que
» souspirer & pleurer à chaudes larmes. Me lamentant auec eux de la
» ruine de nostre patrie, ie les exhortay tous & toutes à patience, qui est le
» port & refuge des affligez. Eux ne regrettoyent ni le pillage de leurs
» biens, ni leur captiuité iointe à vne disette extreme qui les pressoit: mais
» tant & plus leurs petis enfans enleuez & asseruis au Sultan, circoncis &
» faits Turcs par force; item la charge de leurs filles prestes à marier, & le
» vefuage des femmes dont les maris estoyent decedez. Qu'eusse-ie fait en ces miseres extremes? C'est ce que pour le present i'ai voulu recueillir de la lettre de Palæologue: laissant le reste pour vn autre plus propre endroit.

Ce discours d'vn tesmoin oculaire deuroit seruir de miroir à ceux qui maintienent que les Turcs sont fort debonnaires & gracieux enuers les Chrestiens qui se rendent à eux, & qui s'imaginent quelque supportable condition sous le ioug de ces barbares; afin qu'ils prinssent occasion de considerer vn peu plus attentiuement les grandes miseres & afflictions extremes que les pauures Chrestiens langaissans sous des tyrans si cruels, priuez de biens & de liberté, sont contraints de supporter. Mais ce qui desole encore d'auantage les peres & meres, est de voir leurs enfans emmenez au loin, vendus, circoncis & faits Mahumetistes, pour deuenir ennemis & cruels persecuteurs des Chrestiens, leurs filles à marier demeurer miserables, mesprisees, & deuant leurs yeux seruir de concubines aux plus vilains & barbares de la terre. O misere la plus miserable de toutes les miseres du monde, & que l'on ne sçauroit iamais suffisamment deplorer! Si les Turcs traitent si cruellement leurs tributaires & anciens amis, que feront-ils aux peuples qui leur resistent de si long tẽps, & ausquels ils font la guerre incessamment, s'ils les subiuguent, ou que ces peuples se rendent à eux? Mais pour finir ce chapitre, Theodore Zuinger ayant descrit plusieurs exemples de cruauté, fait voir succinctement & neantmoins exactement la misere des Chrestiens assuiettis aux

En son theatre, liu. 10. du 17. vol.

» Turcs, en ces termes: Pourquoy ramentevons nous les tristes auantures
» anciennes, veu que de nostre temps la rage Turquesque peut rauir en e-
» stonnement les pensees des Chrestiens, qui sentent que pour leurs pe-
» chez, ce fouët a esté enuoyé d'enhaut sur la Chrestienté. Ia n'est besoin de
» faire long discours touchant les maux qu'ils ont faits en Hongrie & ail-

« leurs, combien de sang Chrestien ils ont espandu depuis la prinse de
« Constantinople: dautant que chascun sçait cela. Mais c'est vn grand heur
« à celui qui restant en vie languiroit esclaue & en misere extreme sous
« leur tyrannie, de mourir les armes au poing. Ceux qui eschappent d'vne
« bataille (i'enten les ieunes & robustes, car les blessez, trop vieux & mala-
« des, esquels il y a peu d'esperance de vigueur, pour en tirer argent de ven
« te sont esgorgez) peuuent bien s'aprester à la plus cruelle seruitude qu'il
« est possible d'imaginer. On entraine fils & filles d'entre les bras de
« leurs peres & meres, pour assouuir la vilenie & l'auarice des victorieux,
« qui abusent des corps & plongent les ames en perdition. Les masles
« sont circoncis, puis conuiez, par charges honnorables & riches recom-
« penses, à porter les armes & faire la guerre des leur ieunesse aux Chre-
« stiens, de qui lon les destourne par inductions & belles promesses. E-
« stans deuenus grands, s'ils ne veulent renoncer Iesus Christ, leurs mai-
« stres cruels les tourmentent, battent & traitent comme pauures be-
« stes: s'ils s'enfuyent & on les rattrappe, ils sont exterminez par horri-
« bles supplices. Quant à ceux qui renoncent leur baptesme, on leur
« donne des charges qui les enrichissent, afin de seruir comme d'amorce
« pour attirer & faire destourner par les apasts de volupté de la profession
« du Christianisme ceux que l'on n'auoit peu esbranler par les afflictions.
« De là vient que si les Turcs peuuent attirer à leur secte quelques pre-
« stres ou moines, ils en font de grands triomphes, pource qu'ils esperent
« attirer par l'exemple de l'authorité de ceux-la plusieurs autres idiots &
« peu entendus en la Religion Chrestienne, à se ranger aux furieuses super
« stitions de Mahumet. Vray est que leur Sultan promet libre exercice
« de Religion à ceux qui s'assuiettissent à sa domination: mais il tient pro-
« messe, autant que la commodité de ses afaires le porte. Car ayant aprins
« de l'Alcoran, qu'on peut & doit gaigner le Paradis Mahumetique en per
« secutant les Chrestiens, il n'en espargnera iamais pas vn, sinon sur l'espe-
« rance qu'il a d'amener les autres sous le ioug par ceste feinte douceur. S'e
« stant rendu maistre des corps, puis apres il contraindra les ames par fi-
« nesse ou par force à se soumettre au Mahumetisme. Là dessus nous fai-
« sons les asseurez, & mesprisons l'ennemi de nostre salut, esleué sur nos
« corps & sur nos ames: & sous ombre que le nom des Turcs nous reten-
« tit des long temps aux oreilles, nous auons la guerre en horreur, plus à
« cause de la conseruation de nos biens & estats, que pour reuerence & a-
« mour que nous portions à la gloire & à l'Eglise de Dieu. Qui est le pis,
« plusieurs Chrestiens sont si malheureux, qu'ils sont contens de viure sous
« le Turc ennemi hereditaire du nom Chrestien, & disent qu'ils aimeroyēt
« mieux se rendre Turcs, que de se ranger aux Chrestiens qui ne s'accor-
« dent pas à leurs auis, ou qui les persecutent. A tant Zuinger.

CHAP.

CHAPITRE VI.

Des larmes. Addition à ce qui en a esté dit au premier volume.

NOVS auons discouru ailleurs,& monstré par raisons enrichies d'histoires, que les larmes procedent de diuerses causes : qu'elles prouienent & decoulent beaucoup plustost en accidens & occasions de ioye,& en tristesse mediocre,qu'es frayeurs grandes & soudaines. L'exemple tragique de Manuel de Souse apres son naufrage,en fait la preuue.Lui, sa femme,ses enfans,& ceux de sa suite,eschappez de naufrage, tomberent es mains de certains barbares Ethiopiens, qui les ayants despouillez les laisserent nuds & destituez de toutes choses necessaires, sur le sable, où le pere fut contraint enterrer sa femme & ses enfans morts de faim & de tristesse.Manuel ne ietta nulle larme des yeux,en toutes ces extremes angoisses,tant la douleur l'auoit stupefié & amorti. Le mesme auint iadis à Marcius Coriolanus,lors qu'il se retira seul hors de Rome vers les Volsques,laissant sa mere,sa femme & ses enfans. Dionysius Halicarnassei s introduit la mere se plaignant ; que son fils s'estoit retiré vn peu loin de sa mere & de sa femme,alors qu'il vint assieger Rome,& se tenant tout plãté,sans baisser ni hausser les yeux,demeuroit debout comme vne statue. Depuis sa mere,sa femme,ses enfans, & quelques Dames Romaines l'estans venues trouuer au camp,pour lui demander la paix,il ne lui fut impossible finalement de retenir ses larmes.Alors la charité,enuers sa mere notãment,le fit pleurer:auparauant le desir de vengeance& la prosperité de ses afaires le rendoit inflexible. Ce n'est chose nouuelle non plus de voir pleurer les personnes,si on leur dit nouuelles fort agreables soudainement,& lors qu'elles n'y pensent pas.Nous en auons l'exẽple en Ptolemee Philadelphe roy d Egypte,lors que les septante interpretes lui presenterent les liures de Moyse:dont Iosephe escrit ces mots,Apres que les » Ambassadeurs furent venus portans les presens que le Souuerain Sacrifi» cateur enuoyoit au Roy,auec les parchemins,esquels la Loy estoit escrite » en lettres d'or,il leur demanda où estoyent leurs liures, qu'eux lui mon» strerent,apres les auoir despacquetez & desuelopez. Ptolemee les ayant » regardez fut esmerueillé de voir des parchemins si deliez , de ce que tout » estoit si vnimẽt ioint qu'impossible estoit de remarquer les endroits où » les pieces estoyent collees les vnes aux autres. Sur ce il remercia fort les » ambassadeurs de la peine qu'ils auoyent prinse en ce voyage ; encores » plus le Souuerain Sacrificateur qui les auoit enuoyez : mais principale» ment il rendit graces à Dieu, l'auteur de ces loix. Alors les anciens & » autres là presens s'escrierent tous ensemble d'vne voix, Viue le Roy, le» quel espris de grande ioye pleura à chaudes larmes.Car naturellement la » grãde ioye produit ce mesme effect de pleurs que fait vne grãde tristesse.

Au 9. ch. du 2. liure du 1. vol.

Au 8. liur. des antiq. Rom.

Au 12. liu. des antiqu. Iud. ch. 2.

Rapportons ici ce que les historiens escriuent de Thucydide, qu'estant encore ieune garson, comme il oyoit Herodote lisant à haute voix ses histoires en grande assemblee de Grecs es ieux Olympiques, transporté comme hors de soymesme se print à pleurer bien fort: ce qu'Herodote ayant descouuert, dit à Olorus pere de l'enfant, qu'il estoit heureux d'auoir vn tel fils, & l'exhorta de le faire instruire & estudier soigneusement.

Heliodore au 10. liu. de l'hist. Ethiop.

Non moins memorable est l'exemple de la Roine Persina, qui ayant contre toute esperance reconu par enseignes certaines sa fille Chariclea, se mit à l'embrasser & à ietter abondance de larmes, sa ioye estant si grande, & si malaisee à retenir, qu'elle y entremesloit vn gemissement presque semblable à vn mugissement. Car vne ioye extreme (dit-il) produit quelquesfois des grands pleurs: & peu s'en salut que Persina ne se laissast tomber pasmee par terre auec sa fille.

En l'epistre 99.

Nous auons dit ci deuant d'où procedent les larmes, desquelles Senecque escrit ces mots: « La necessité naturelle espraind des larmes, quand « la nouuelle du trespas de nostre ami nous frappe l'oreille, & l'esprit heurté « du coup de la douleur esbransle tout le corps, consequemmẽt les yeux, « par lesquels il pressure & pousse l'humeur qui en est proche. Ceste rencontre « fait tomber les larmes maugré nous. Il y en a d'autres à qui nous « donnons issue, lors qu'on vient à faire mention de ceux que nous auons « perdus. En ceste tristesse se trouue ie ne sçai quelle douceur, quand il « nous souuient de leurs plaisans propos, de leur agreable conuersation, de « leur charitable pieté, lors les yeux se relaschent & ouurent comme en « pleine ioye. Il y a donc des larmes ausquelles nous nous licencions, & « d'autres que nous espandons par contrainte.

Leonard Gorecius en sa description de la guerre de Valachie.

Telles larmes ruisselantes de grande ioye espandit Iuonie, ou Iean, Vayuode de Valachie, lors qu'il vint acueillir & receuoir les Cosakes ou gensdarmes Polonois, qui venoyent à son secours. Car leur ayant dit deux ou trois mots, la ioye qui le saisit, entrecoupee de souspirs, seruans de bonde à vn torrent de larmes, fut cause qu'il ne peut parler d'auantage: ains empoignant leurs chefs par les mains, fit signe à tous les autres qu'ils eussent à le suyure iusques en ses pauillons. Il y a vne autre sorte de larmes dont la source s'appelle courroux & desir de vengeance.

Bonfinius au 8. liu. de l'histoire de Hongrie, Decad. 5.

Telles furent les larmes de Mahumet Sultan des Turcs, lors qu'on lui apporta les nouuelles du deces de Iean Coruin pere de Matthias roy de Hongrie. On dit que soudainement il baissa les yeux en terre, & se prenant à pleurer dit, que depuis le commẽcement du monde, iamais Prince n'auoit eu telle occasion de larmoyer que lui, qui se voyoit priué du moyen de se venger de l'extreme honte que Iean lui auoit faite en gaignant sur lui tant de batailles.

Suidas en ses recueils.

Restent certaines autres larmes feintes, pour pipper les gens, qu'on fait sortir par artifice ou faux semblant: dont est venu le prouerbe ancien des larmes de Megare: pource qu'autour de ce lieu-la croissoit abondance d'aulx. Les Grecs appliquoyent ce quolibet à gens feignans pleurer & rians en leurs cœurs. De ce nombre furent les femmes nommees *Præficæ*, ausquelles on donnoit de l'argent pour pleurer & crier bien haut es enter-

enterremens des morts, dont elles recitoyent les louanges, & incitoyent la suite à pleurer: comme cela se pratique encore auiourd'hui en diuers pays du monde. Les anciens poetes Latins parlent souuent de telles pleureuses qui faisoyent de leurs yeux ce que bon leur sembloit: & d'elles est né nostre prouerbe François, Femme se plaind, femme se deult, larmoye & rid quand elle veult. Des long temps a esté dit aussi que rien ne tarit plustost que les larmes, ce qui semble procedé d'vn precepte de Ciceron, lequel commande à son Orateur, apres auoir fleschi le cœur des iuges à compassion, de ne s'arrester pas d'auantage au poinct de questiō: surquoy il allegue ce traict d'Apollonius, qu'vne larme est assechee en vn moment: adioustant, qu'vne affection vehemente se conuertit aisément en haine. Ce que Bodin & autres escriuent qu'on a verifié par experience, que les sorcieres ne pleurent iamais, & que de là se cueille vne forte presomption qu'elles sont telles, est chose merueilleuse. Ils disent pour raison qu'vne femme souspire & larmoye à tout propos, & souuent sans propos. Bodin adiouste, que Paul Grilland & Spranger inquisiteurs escriuent que iamais ils n'ont peu tirer larme quelconque d'aucune sorciere. Mais l'auis de ces gens n'est pas aprouué de tous: veu que selon vne reigle commune en droit, ce à quoy auient d'estre absent ne prouue pas qu'il soit present. Souuentesfois la grandeur de la tristesse restraind & arreste les larmes, voire les tarit entierement, comme nous en auons ci deuant produit des exemples. L'on pourroit auancer d'autres raisons, pourquoy les sorcieres retienent leurs larmes: c'est que la stupidité, l'obstination, l'opiniastreté, le despit les arreste, & empesche vn tel effect. Ainsi void on assez souuēt des enfans encore ieunes, & qui sont au dessous de treize ans, (ausquels autrement c'est chose naturelle, & profitable mesmes, de pleurer) qu'on ne sçauroit contraindre à ietter vne larme, quoy qu'on les fouëtte iusques au sang.

An liure de Inuentione.

En la demonomanie Liu. 4. c. 1.

Mais il nous faut parler d'vne autre extraordinaire sorte de larme. Ci deuant nous auons dit à bon droit, que iamais nul n'a veu rire nostre Seigneur & Sauueur Iesus Christ: mais bien lisons nous au nouueau Testament qu'il a pleuré trois fois. 1. Approchant du tombeau de Lazare. 2. Regardant la ville de Ierusalem peu de iours auant sa mort. 3. Peu auāt qu'exspirer en la croix. Les S. Euangelistes font mention, en diuers endroits, des souspirs & gemissemens d'icelui, qui infailliblement sont procedez de son immense charité enuers nous, & des regrets qu'il a eus de l'endurcissement des pecheurs. On en trouue plusieurs causes marquees es liures des Theologiens. Il a donques gemi & souspiré. 1. A cause du peché, source de tous maux au monde. 2. A cause de la tyrannie du diable ennemi iuré du genre humain, contre laquelle il auoit à combatre. 3. A cause de la malediction de la Loy, qu'il receuoit en soy mesme, portant ce fardeau importable, pour nous en descharger, & nous absouldre de coulpe & de punition eternelle. 4. A cause de la mort tresamere qu'il deuoit souffrir pour nostre salut. 5. A cause de l'horrible ingratitude de la plus part du monde. Car il preuoyoit que plusieurs reietteroyent mes-

Iean 11. 35. Luc 19. 41. Hebr. 5. 7. &c.

chamment ce benefice de redemption: que les autres, en trop grãd nombre, ne s'en soucieroyent point. Or ie n'ignore pas qu'aucuns estiment que c'est chose qui séble indigne de la gloire diuine de nostre Seigneur, dire qu'il ait esté saisi de tristesse & suiet aux infirmitez humaines: mais ils sont contredits & refutez manifestement par le commun accord des anciens Theologiens, conferme par l'authorité des Sainctes Escritures. De fait, si nous auions honte de la crainte, tristesse, & douleur l'armoyante de Iesus Christ, nostre redemption seroit aneantie. Ce qui a meu S. Ambroise d'escrire expressément des infirmitez & affections humaines de nostre Sauueur, contre ceux qui ont pensé qu'il en eust esté exempt: Tant s'en faut (dit-il) que i'estime qu'on doyue se donner peine d'excuser telles infirmitez, que tout au contraire ie n'admire sa charité & Maiesté tant qu'en cela. Car il n'auoit gueres fait pour moy, s'il n'eust vestu mon affection. A-il pas doncques voulu se douloir pour moy, lui n'ayant dequoy se douloir pour soy, & sequestrãt la ioye de sa Deité eternelle, estre touché de l'ennuy de mon infirmité. Ie fay donques en toute asseurance mention de sa tristesse, pource que ie presche sa croix. Car il n'a point prins nature humaine en apparence, mais en verité. Pourtant il a deu se douloir, pour vaincre la tristesse, & non pour la forclorre. De fait ceux qui ont supporté des blessures ne les sentant pas, au lieu de s'en douloir, sont indignes du nom de magnanimité. C'est ce que dit S. Ambroise, auquel s'accordent les Theologiens qui tienent que l'imposture de Satan tentant Christ au desert, auquel il monstroit les royaumes du monde, n'est point procedee d'infirmité de nature en nostre Seigneur, mais d'vne dispensation volontaire, & de certaine permission: en apres que ses sens ont esté tellement disposez & touchez par cest obiect de la gloire des royaumes que nulle conuoitise ne l'a picqué au dedans: n'ayãt eu atteinte quelconque de desirs charnels, qui comme bestes farouches se ruent & nous portent aux obiects qui nous agreent. Car Iesus Christ a eu des affections comme nous, mais ce n'ont point esté passions desreiglees, comme elles sont en nous. A quoy ne contredit nullement ce que recite l'Euangeliste S. Marc, que nostre Seigneur voulant guerir l'hõme qui auoit la main seiche regarda les Phariſiens auec indignation. Car il monstre que ceste affection fut iuste & Saincte, procedante du dueil qu'il auoit de leur aueuglement & de l'endurcissement de leurs cœurs. Quant à nous, qui ne tenons iamais mesure, à cause de nostre naturel corrompu, nous panchons tousiours en nostre cholere à quelque extremité vicieuse, encores que tel courroux soit fondé en raison. Mais il y a toute autre consideration en Iesus Christ, de nature entiere, inuiolee, & parfait exemplaire de Iustice & sainceteté. Ce que Basile, surnommé le grand, expose en vn endroit où il traite de la verité des deux natures en Christ, alleguant pour preuue de vraye nature humaine la faim & les larmes d'icelui. Tout ainsi, dit-il, que le Seigneur a eu faim, le corps s'estant vuidé de la viande parauant receuë; & s'est trouué las, les muscles & nerfs estans foulez du chemin: d'autrepart sa deité n'a point esté domptee du

Marc 3.1.5

En l'homelie, de l'action de graces.

travail,

trauail,mais le corps a esté disposé à souffrir : ainsi a-il pleuré, permet-
» tant qu'vn accident naturel suruinst en sa nature humaine:ce qui s'est fait
» entant que les ventricules du cerueau ont esté remplis des vapeurs de la
» tristesse,& que le faix de l'humidité s'est espandu par les yeux , comme
» par quelques canaux.

Quant aux larmes de l'homme repentant, ainsi les explique & distingue vn ancien Theologien. 1. Il pleure à cause de la folie de sa faute : & telles larmes (dit-il) nettoyent l'ordure du peché. 2. Il pleure,craignant damnation eternelle:& l'eau de ses pleurs modere l'ardeur de sa concupiscence. 3. Il pleure, se voyant prisonnier au miserable cachot de la vie presente:& telles larmes seruent de bruuage à l'ame alteree. 4. Il pleure, à cause des miseres du prochain: ces larmes-la engraissent l'ame. 5. Il pleure du grand desir qu'il a d'estre en paradis: & telles larmes rendent fertile l'ame qui estoit sterile. Combien que ceste matiere apartiene proprement aux escholes des Theologiens, si est-ce que la conoissance & meditation d'icelle soulage plus l'homme Chrestien qui s'y applique, qu'elle ne l'endommage.

Hugo sur le pseau. 125

Combien au reste que le pleurer procedant de vrayes affections raisonnables apartiene proprement à l'homme : toutesfois les larmes sont attribuees aussi par quelques auteurs aux bestes brutes : tesmoin Virgile parlant d'Æthon cheual de Pallaret, lequel pleura aux funerailles de son maistre.

Liu. 9. de l'Eneide.

Post bellator equus,positis insignibus, AEthon
It lachrymans,guttisque humectat grandibus ora.

Si l'on obiecte que c'est vne amplification & licence poetique,on sçait que les larmes sont attribuees par les Naturalistes aux Cerfs & aux Crocodiles. Mais i'adiousteray vn tesmoignage recent, & qui semble receuable. Quinqueran escrit,qu'ayant poursuiui à course de cheual plus d'vne lieuë de chemin vne Ostarde , finalement il l'attrapa perchee sur vn arbrisseau où elle estoit n'en pouuant plus, & tenant les ailes estendues. Lors tournant la teste vers lui,comme pour le supplier, il apperceut des larmes ruisseler en abondance des yeux de cest oiseau. Mais ses chiens se ruerent dessus,quoy qu'il s'y opposast,& la blesserēt en diuers endroits, dont s'ensuiuit continuatiō de larmes, sur la cause desquelles il discourt. La coniecture est,que l'oiseau sentant son mal pleuroit, comme la douleur tire aux personnes les larmes des yeux. Pour conclurre ce chapitre par quelques beaux vers, comme i'ay fait celui du premier volume, où i'ai parlé des larmes:ie rapporterai ici le tetrastique qui se lit en certain epitaphe à Ancone :

Au liu. des louāges de Prouence.

Flens primum has auras hausi puer, omine diro:
Flebilis erepta vita fuit patria.
Nunc quoque flens morior,ne quid non flebile restet:
Hac est humani conditio generis.

C'est à dire, en faueur des lecteurs qui n'entendent pas le Latin,mais en autres vers plus rudes:

Par vn triste presage, enfant pleurant ie vins
Respirer l'air du monde, & pleureur ie deuins
Banni de mon pays: ie meur couuert de larmes.
Ainsi viuant, mourant, mes larmes sont mes armes.
Telle est, fut, & sera de tous hommes aussi
Le lamentable estat en ceste vie ci.

Non moins elegant est le distique de Ierosme Angeran, exprimé du grec de Palladas;

Flens veni in terras, & flens discedo, fuitque
Dum vixi, fletus, vita, dolor, gemitus.

Ces deux vers ont esté tellement quellement paraphrasez en nostre vulgaire, comme s'ensuit,

Pleurant ie vins sur terre
Et i'en sors en pleurant;
Ma vie, au demeurant,
Ne fut que trouble, guerre,
Ennui, dueil & tourment,
Qui au tombeau m'aterre.

CHAP. VII.

Des Nauires de desmesuree grandeur: de la graisse & saleure de l'eau marine, plus propre à embraser qu'à esteindre le feu.

Au 1. volu. liu. 2. ch. 6.

CI deuant nous auons dit quelque chose de la grande & esmerueillable nauire de Suede, nommee Magelese; & comme elle fut bruslee en vn conflict contre la flotte de Danemarck, ainsi que ie l'ay oui raconter à homme digne de foy, lequel se trouua en la meslee. Maintenant, i'estime expedient d'exprimer ceste histoire vn peu plus au long.

En son commentaire de la guerre de Suede.

La bataille nauale entre les Danois & Suedes se donna l'an CIↃ.CCCCC.LXIV. le XXX. iour de May, descrite par Gaspar Ens comme s'ensuit. Entre les autres nauires il y en auoit vne, qui en grandeur, en parfait & excellent equipage, surpassoit toute apprehension humaine, tellement que plusieurs affermoyent que de memoire d'homme il ne s'en estoit veu aucune pareille sur l'Ocean Septentrional. Les Suedes la nommoyent en leur langue Makelos, comme si nous disions la Nonpareille, & portoit deux cens pieces d'artillerie. L'Amiral de Suede qui auoit grande esperance en ce vaisseau, employa toute sa force contre la principale nauire de Danemarck nommee fortune, & la canonna furieusement, tellemét qu'elle fut atteinte de quatorze coups dessous l'eau, & de plus de cent au mast & aux antennes. Le conflict de ce iour-la fut douteux, les deux ar-

meеs

mees ayans esté fort endommagees de part & d'autre. Elles recommencerent le lendemain, les Danois estans ceints d'vn costé de terre ferme, de l'autre par la flotte de Suede, qui essayoit les pousser au riuage. Mais le vent s'estant tourné, les nauires de Danemarck ayans la vague à leur auãtage, mirent en route les vaisseaux de Suede; tellement que la Magelesse choquee des flots impetueux, & canonnee des ennemis, fut poussee sur des bancs de sable, où elle eschoua, & y fut bruslee par les feux artificiels que les Danois lancerent dedans l'Amiral de Suede, nommé Iacques Bagge, Arold Trolle Conseillier du royaume, & vn Seigneur nommé Christofle André, furent faits prisonniers. Les Suedes voyans leur capitainesse en feu prindrent la fuite, sans estre poursuiuis des Danois, à cause que leurs nauires auoyent esté si rudement traitees de l'artillerie, qu'il n'estoit plus possible s'en seruir à la nauigation, estans toutes fracassees. Pourtant furent elles poussees au haure, pour y estre racoustrees.

On a souuent remarqué que ces grands vaisseaux bastis non seulement pour assaillir & se defendre, mais aussi pour maistriser (s'il faut ainsi dire) la mer mesme, à force d'hommes, de canons, d'equippage & de munitions, dont le coust est comme infini, tendant à faire peur aux gens, ne sont d'aucun vsage, ains plustost inutiles & dommageables à leurs maistres; Dieu monstrant en la ruine de telles villes de bois qu'il n'aprouue point des bastimens desmesurez & excessifs, lesquels il peut aisément abatre & aneantir. Car, ainsi que dit Herodote, il prend plaisir à reprimer » & retrancher les choses trop grandes, ne pouuant supporter aucun qui » vueille s'esleuer par dessus lui. Toutes les histoires sont pleines d'enseignemens à ce propos. Mais poursuiuons ce que nous auions commencé. Buchanan escrit que Iaques, quatriesme du nom, Roy d'Escosse, employa de grands deniers en bastimens & fortificatiõs de villes: mais que ce fut peu de cas au pris des despenses qu'il fit en structures de nauires. Entre autres il en dressa trois merueilleusement grandes, & trois petites. Mais il y en eut vne qui surpassa en despense, equipage & capacité toutes les autres, estimee de tous ceux qui la virent la plus spacieuse de toutes celles que lon sache auoir iamais flotté sur l'Ocean. Sans m'arrester aux descriptions qui en ont esté faites, ni à ses mesures de longueur, largeur & profondeur, on peut remarquer que c'estoit vn vaisseau extraordinaire, en ce que François premier & Henri huictiesme, Rois de Frãce, & d'Angleterre, picquez de quelque ialousie, s'efforcerent de bastir chascun vne Carraque plus grande que celle-la, dont estãs venus à bout, & les ayans fait rouler en l'eau, ces deux vaisseaux demeurerent immobiles, estans de proportion desmesuree & du tout incommodes à la nauigation. Au cas semblable ceste nauire d'Escosse ne seruit de rien: car l'Amiral Hamilton ayant fait vn voyage sans exploit sur icelle, la ramena au port de Briston, où elle fut despouillee de tout son equippage, & par succession de temps pourrit entierement pres du riuage de la mer.

En l'hist. d'Escosse au 13. liu.

P. Iustiniã en l'hist. de Venise.

Nous auons dit ailleurs ce qui est auenu ces ans passez au grand Carraquon de Venise, tel que la mer mediterranee n'auoit parauant veu le pareil. Estant coulé en fond les Venitiens employerent de grands deniers,& appellerent beaucoup d'ingenieurs qui essayerẽt tous artifices & moyens pour tirer au dessus ce vaisseau : mais ce fut temps, trauail & argent perdu. L'an CIↃ. CCCCC. LX. fut imprimé à Venise vn discours Italien,descriuant vne machine artificielle pour tirer ce vaisseau,de fabrique exquise & merueilleuse, lequel neantmoins n'eut point d'effect. On void encores à Venise vn tresbeau vaisseau,mais petit à comparaison des autres, descrit par P. Iustinian comme s'ensuit. « Il est haut hors d'eau, garni de petites colomnes en grand nombre, doré de fin or de proue en pouppe. Si quelques Princes ou grands Seigneurs arriuent à Venise,le Duc & les Senateurs le vont acueillir par honneur en ce vaisseau, qui sur le deuant du plus haut estage a la chaire ducale, où le Prince est assis entre les ambassadeurs & les Seigneurs du conseil estroit:& tout à l'entour en sieges plus bas sont les Senateurs en grand silence & grauité. Au dessous se logent ceux qui meinent le vaisseau auec perches & auirons, & qui le tirent à force contre mont si le vent est contraire. L'estendard de la Seigneurie est esleué,pres duquel se void le bouclier ducal voilé de noir:le vaisseau est couuert de tapis de velours ou d'escarlate, bien attachez,afin que le vent ne descouure ceux qui y sont. A la proue se void vne image de Iustice,d'or pur,tenant en main droite l'espee nuë, en la gauche vne balance:& se void vne longue poincte, afin que la forme du vaisseau le face remarquer tant plus aisément. » On l'appelle Bucentaure,le mot Bu signifiant toute chose grande,& Centaure estant l'vne des plus antiques marques des nauires. Aucuns estiment qu'il faut le nommer Ducentaure,comme pour dire qu'il est capable de deux cens hommes, ou à cause que c'est le vaisseau du Duc. On dit qu'il fust basti du temps de Sebastian Ziano Duc de Venise,à la venue de l'Empereur Frideric Barberousse l'an M. C. LXXVII. Lors qu'icelui se rendit là pour traiter de la paix entre le Pape & les Venitiens. Il y en a qui maintienent que ce vaisseau a esté basti long temps depuis: & les auis en sont diuers. M. François Sansouin en discourt amplement au liure qu'il a escrit des singularitez de Venise. En l'histoire de Portugal,Osorius fait mention de la puissante nauire de Diu, qui seule fit teste à toute la flotte du Roy Manuel, & en fin fut prinse : comme aussi en autre endroit de la mesme histoire il parle de certaine grande nef qui se defendit courageusement contre les Portugallois, lesquels montans à la foule pour entrer dedans,les passagers allumerent tout soudain vn feu fort aspre,qui estonna tellement les assaillans qu'ils quitterent ceste nef, & s'en retirerent le plus loin qu'ils peurent. Depuis on sceut que ce feu artificiellement fait ne brusloit point,& estoit aisé à ceux qui l'allumoyent de l'esteindre, quand bon leur sembloit.

Au 14. liu. de son hist.

Liu. 10.

Liu. 7.

Au traité des causes naturelles, q. 2.

Quant à ce que l'eau de la mer versee peu à peu sur le feu ne l'esteint point,mais l'allume d'auantage,outre ce que i'en ai dit ailleurs i'adiouste

l'autori-

l'autorité de Plutarque, tenant que l'eau marine est grasse, tellemẽt qu'elle s'enflamme, & pourtant conuient s'abstenir d'en ietter dedans le feu. Ailleurs il dit que la mer est grasse, & pourtant n'est pas bonne à lauer: & qu'il soit ainsi Aristote mesme le tesmoigne: & le sel est gras aussi, au moyen dequoy il fait que les lampes bruslent & esclairent mieux, quand on en met dedans: & l'eau de la mer s'allume si on la distille sur la flamme, & n'y a point d'eau qui brusle comme fait la marine, & c'est à mon auis la cause pourquoy elle est aussi la plus chaude. Il adiouste là mesme, sur le tesmoignage d'Homere, que quand ceux qui sortent de la mer se tienent au Soleil, la chaleur d'icelui dissipe incontinent la plus subtile & legere partie de l'humidité; & ce qui est le plus ord & plus sale demeurant s'attache à la peau comme vne crouste de sel, iusques à ce qu'on l'ait lauee en eau douce & bonne à boire. Bodin dispute au long sur les causes de la saleure de l'eau marine, & tient pour fabuleuse l'opinion d'Aristote; lequel estime que cela procede de l'ardeur du Soleil espuisant tout ce qu'il y a de terrestre meslé parmi l'eau, laquelle il recuit & rend ainsi amere. Finalement il conclud que la cause efficiente de ceste saleure est la mesme que celle qui rend fortes la sauge, l'absynthe & autres herbes, le sucre doux, & le fiel amer: qu'en cela luit la sagesse du Souuerain Createur, qui a salé tous animaux & toutes plantes, pour les preseruer de pourriture. Nous recueillons de ce que dessus combien que Venise soit assise en la mer, ce n'est merueilles toutesfois qu'elle ait esté souuent fort endommagee du feu: pourautant que l'eau marine ne sert gueres à l'esteindre, tesmoin l'embrasement qui y auint au temps du Duc Mocenigo, duquel P. Iustinian dit apres Sabellic ces mots: Le temple S. Marc fut presques entierement bruslé pour lors par vn feu qui s'alluma tout soudain, & eut on toutes les peines du monde à garantir le palais Ducal. On dit que Mocenigo fit tost apres vn braue trait. Le Conseil auoit passé vne ordonnance, que quiconque parleroit de rebastir le vieil palais payeroit au fisque mille ducats d'amende, laquelle estoit promptement exigee par trois deputez de la Seigneurie. Le Duc Mocenigo, ayant plus d'esgard à la dignité publique qu'à son particulier, venant au conseil apporta sur soy mille ducats, & pria les Seigneurs par vne harangue qu'il leur fit de faire vne autre ordonnance, portant que le deuant de ceste chetiue demeure Ducale fut rebasti à neuf & plus magnifiquement, à l'honneur de la Republique. Les deputez commencent à se leuer, demandent qu'il ait à payer l'amende: ce qu'il fait sur le champ, & poursuit si viuement son propos, que le conseil abolit la premiere ordonnance, tellement qu'à l'instance du Duc le palais fut rebasti. Il y a eu d'autres grands embrasemens de feu à Venise, comme celui de Realte, & l'autre de l'arsenal en l'an M. CCCCC. LXIX. à la suppression desquels l'eau de la mer ne seruit de rien. I'ai bien voulu ramasser en ce chapitre les remarques des nauires d'extraordinaire grandeur en ce temps: reseruant à autre endroit plus commode ce que les anciens ont escrit des nauires d'Egypte & d'autres pays, basties pour monstre, &

1. Liu. des propos de table, qu. 9.

En son theatre de nature, liu. 2.

Liu. 6. de l'histoire de Venise.

pour n'auoir assez d'esprit pour comprendre à quelles plus vtiles & necessaires despenses l'argent deuoit estre employé.

CHAP. VIII.

De l'Origine, violence, & terrible effort de l'Artillerie.

CEste machine de guerre, nommee Bombarde & Artillerie, de diuerses sortes, pour battre & defendre les places, & pour aide es combats, inuentee à la ruine du gére humain, est commune de tous, & en trop frequent vsage auiourd'hui. L'experience en monstre l'effort, auquel il est mal aisé de resister. La fonte, la façon, l'vsage n'a besoin d'exposition particuliere: & le belier des anciens, pour la ruine des murailles & bouleuards, n'est rien à comparaison, outre ce qu'il estoit moins aisé & d'approche plus perilleuse. Estiene Forcatel en dit ces mots; On attribue aux Alemans l'inuétion de l'artillerie, qui à l'aide de certaine pouldre enflammee vomit des bales, dont le bruit contrefait le tonnerre, & outreplus tue, abat, pouldroye. Rien ne nuist tant aux villes assiegees : rien ne sert d'auantage aussi, quand les assiegez sçauent faire des contrebatteries, & fouldroyer les assiegeans. Car nature n'a octroyé commodité aucune à l'homme sans quelque incommodité. L'eau & le feu, principaux elemens, en font la preuue; car iceux maintienent excellemment la vie, & la ruinent aussi, tesmoins les deluges & embrasemens. Vn peu apres il adiouste, Cela est vrai semblable que Dieu par vn iugement special a permis qu'é ces derniers temps telle machine pernicieuse fust inuentee, par vn Chrestien, afin que les hommes mortels reciproquement estonnez, aprinssent à se desfier de leurs forces, à viure de tant meilleur courage en bonne paix les vns auec les autres, detestassent les guerres, redoutans le hazard d'vn coup si soudain & mortel. Mais tant s'en faut que la vaillance en soit amoindrie, (comme l'on dit qu'Archidamus fils du Roy Agesilaus, s'esbahissant d'vne nouuelle machine apportee de Sicile se plaignit que la valeur des hommes s'en alloit à bas) qu'au contraire on ne sçauroit combatre parmi les pluyes des bales & les flammes des mousquets & harquebouzes, si l'on n'est premierement couuert de hardiesse du tout desesperee. Nous auouons selon le bruit commun, qu'vn moine Aleman nommé Berthold Schuvartz, c. le noir a inuenté l'Artillerie, &c.

Au 4. liu. de l'Empire & de la philosophie des Gaulois.

Polydore Virgile & Sabellic escriuent que l'Artillerie est de nouuelle fabrique, inuentee par vn Aleman de vile condition, qui merite aussi d'estre inconu pour loyer de si malheureuse peine, & que iusques à present l'on ignore son nom. Les mots de Polydore sont, L'on raconte que cest homme, né pour l'extermination des autres, ayant certain iour gardé dedans vn mortier en sa maison du soulfre puluerisé pour quelque medi-

Liu. 2. c. 6. des inuent. En ses Ennead. liu. 9. ch. 9.

» medicament,& icelui couuert d'vne pierre, auint que s'approchant de ce
» mortier,& donnant sur vne pierre de fusil pour en tirer du feu, quelque
» estincelle vola dedans le mortier, dont la flamme sortit promptement,
» esleuant la pierre en l'air. Que ruminant là dessus il forgea vn canon de
» fer enfermant dedans de la poudre, & trouua ainsi peu à peu la hacque-
» bute,sur laquelle les autres grosses pieces furent patronnees par successiõ
» de temps. Aucun,ce qui est plus vrai semblable,estiment que cest Aleman estoit Chymiste,& que voulant preparer quelque medicament il y employa du soulfre rafiné,ou de la fleur de soulfre:surquoy philosophant puis apres à loisir,& considerant la nature des elemens,leur effort abhorrant le vuide,& s'entrechoquant le froid & le chaud,a peu inuenter ceste machine. Il en a esté fait vn epigramme latin reuenant à ce sens, & les derniers vers s'attribuent à Berthold,qui a peu estre moine, Chymiste, noir de nom & de fait tout ensemble.

Quoy qu'il en soit, & que ie ne me soucie gueres de sçauoir qui a esté l'inuenteur de ceste machine pernicieuse, comme il seroit bon que iamais nul ne s'en fust auisé:toutesfois nous lisons es histoires qu'au royaumé de la China, es Indes Orientales, l'artillerie & l'imprimerie y ont esté conues & pratiquees long temps auant qu'en Europe : & que là se trouuent force canons de diuers calibres & longueurs:ce que ie suis content de croire plustost que prendre la peine d'y aller voir. I'ay au reste des raisons non impertinentes de douter,si les anciens Romains ont eu de l'artillerie ou non, conuenante à la nostre. Car ie suis content d'auouer que Caligula ait eu quelque machine dont il ait contrefait le tonnerre & la foudre:sa coustume estant de lancer des pierres,toutes & quãtesfois que la fouldre tomboit,adioustant tousiours,ainsi que Dion le remarque,ce trait d'Homere, & criant à Iupiter,

An 59. liu.

Ou deffai moy,ou que ie te desface.

Le poete Virgile semble parler de quelque telle machine en la description qu'il fait de Salmonee,comme s'ensuit, introduisant son Ænee reuenu des enfers:lequel dit,

En l'Eneide au 6. liu.

I'ay veu aussi cruellement damnee
Au mesme lieu l'ombre de Salmonee,
Qui contrefit,pour la foudre imiter
Par vn flambeau le feu de Iupiter.
Quatre coursiers son chariot trainoyent,
Qui par la Grece en pompe le menoyent,
Voire au milieu d'Elide la cité,
Où il prenoit tiltre de Deité.
Ce glorieux,dessus vn pont d'airain
Courant faignoit le bruit du Souuerain,
Qu'on oit tonner en maint terrible orage.
Mais Iupiter,de dedans vn nuage
D'vn coup d'esclat terrible & merueilleux
Acrauanta ce chef tant orgueilleux.

On aprend de Seruius, commentateur de Virgile, en l'exposition de ce passage, que la machine de Salmonee n'auoit aucune conuenance auec nostre artillerie. Car il dit que Salmonee fils d'vn certain Æolus d'Elide, où il regnoit, fit bastir vn pont d'airain, sur lequel il gallopoit auec des chariots pour contrefaire le bruit des tonnerres : & faisoit tuer celui auquel en ces courses il lãçoit vn flambeau, comme si c'eust esté vn coup de fouldre. Ie confesse tout cela : mais ie desire aprendre, quelles ont esté ces machines des Romains, mentionnees par Iosephe, desquelles ils se seruirent contre Iotapate ville de Galilee. Voici ce qu'il en dit : les « pierres tirees des machines, emportoyent les creneaux des murailles, es- « cartelloyent les encoigneures des tours, & n'y auoit troupe d'hommes si « bien serree, qui ne fust terrassee par la violence de ces pierres. Il sera ai- « sé de comprendre la force de ceste machine par les accidens de la nuict d'alors. Car vn de ceux qui estoyent pres de Iosephe à la defense du rempar, atteint d'vne de ces pierres en eut la teste escrasee, & le test en fut trouué à enuiron deux mille pas loin, comme s'il y eust esté ietté d'vn coup de fonde. Le lendemain matin vne femme grosse fut si rudement atteinte d'vn autre coup de pierre, que son fruit poussé dehors fut emporté à la longueur de trois cens pas : tant violentes estoyent les pierres laschees de ceste machine. Le mesme auteur parlant de la batterie faite contre les murailles de Ierusalem escrit que les pierres pesoyent autant qu'vn homme, & neantmoins estoyent portees à plus de six cens pas loin de la machine qui les laschoit : qu'vn coup escarbouilloit non seulement le premier homme rencontré, mais aussi plusieurs autres derriere lui. I'ay regardé dedans les liures où le docte Lipsius traite des machines & instrumens de guerre, s'il y feroit point mention de celles ci : mais ie ne sçay si l'õ y trouue quelque telle machine, de laquelle on puisse ietter en droite ligne, si loin, & nõ pas à plomb, & pres, des pierres si pesantes. Ie ne sçai non plus quelle estoit la machine de Chostroës roy de Perse, descrite par Iean Tzetzes, lequel raconte que ce Prince regnãt du temps de l'Empereur Heraclius auoit fait fabriquer, en vn sien palais es enuirõs de Perside, certain ciel duquel procedoyent tonnerres, fouldres, & grosses pluyes, dont il rauissoit en estonnement les ambassadeurs lesquels il bãquettoit en ce palais. Heraclius, ayant l'espace de sept ans durant fait la guerre aux Perses, rauagea finalement leur pays, & entre autres choses ce ciel du Chostroës & tous les palais d'icelui gastez par feu. Le Sieur du Bartas descrit ce ciel au sixiesme iour de sa premiere semaine en ces vers :

Au 3. liure de la guerre des Iuifs, ch. 9.

Liu. 6. ch. 7

Vn Perse, non content d'auoir borné par guerre
Son domaine à peu pres des bornes de la terre,
Pour regner dans le ciel, maçon, ne redressa
Le palais de Nembrod, & geant n'entassa
Montagne sur montagne : ains, sans bouger de terre,
Magnifique, il fondit vn si grand ciel de verre,
Que posant quelquesfois son haut throne au milieu

Sous

Sous ses pieds orgueilleux il voyoit, comme vn Dieu,
Les feux de l'autre ciel se cacher sous Neree,
Pour tirer hors des flots leur perruque doree.

Le salpestre a esté conu du temps de Pline, comme il appert d'vn endroit de son histoire naturelle, duquel Leonard Rauvvolf recueille que la pouldre à canon estoit en vsage anciennement, & rapporte auoir veu quelques moulins & batoirs où se fait telle poudre, assis sur le fleuue Euphrates, quoy que d'autre sorte que les nostres. Nous auons produit ailleurs ce qu'Aristote dit en detestation de ceste machine. Quant à l'histoire de Cimoscus roy de Frise, de Bireme Seigneur Holandois, & d'Olympia fille du Comte de Hollande: où il est dit que Cimoscus tua d'vn coup de pistole le Comte & ses deux fils, puis en vn duel essaya de tuer auec ce mesme baston Roland Comte de Flandres; mais qu'ayant failli, Roland le tua d'vn coup d'espee, & ietta ceste pistole au fond de la mer; afin qu'à l'auenir nul vaillant homme n'en fust endommagé: ceste histoire (di-ie) est amplement descrite par Corneille de Kemp, lequel adiouste auoir discouru de ce fait, pour monstrer que l'inuentiō n'en est point de Berthold le Noir, moine Aleman, mais de ce Roy des Frisons: & produit le tesmoignage de Munster disant que les bombardes furent vsitees l'an M.CCC.LIV. au long de la mer de Danemarck, & que Cimoscus en fut le premier auteur & inuenteur. On a fait diuers enigmes de nostre temps sur l'artillerie. En voici vn de Iaques Torel:

Liu.31.c.10.
En son voyage de Babylone.
En l'histoi. de Frise, liu.2.ch.2.

Vulcanus genuit, peperit natura, Minerua
Edocuit, nutrix ars fuit atque dies.
Vis mea de nihilo: tria dant mihi corpora pastum:
Sunt gnati strages, ira, ruina, fragor.
Dic, hospes, quid sim: num terra aut bellua Ponti?
Aut neutrum? aut quo sim facta, vel orta loco?

C'est à dire, en nostre vulgaire,

I'eus pour pere Vulcan, & pour mere Nature,
Minerue m'instruisit, l'artifice & le temps
Me nourrit, m'esleua: de rien force ie prens:
De trois corps le mien tire entretien & pasture.
Mes enfans sont ruine, ire, mort & fracas:
Deuine si ie suis oiseau, poisson, ou beste,
Ou de quel lieu ie sors auec tant de tempeste:
Et si lon doit de moy faire ou ne faire cas.

L'autre enigme est de Iules Cæsar Scaliger.

Tota gula est, tota est porrecto pectore rostrum:
Multipedes pedibus monstra duobus agunt.
Ferrea vox, qualem sibi quondam optauit Homerus,
Si tamen audisset, nollet habere sibi.
Vtricino, nullus postrema est exitus alui:
Sed saturo, quod non suscipit, ore vomit.

Nous auons tellement quellement exprimé ce bel enigme, comme s'ensuit :

La beste que tu voids, qui n'est que gueule & ventre,
Ventre par diuers pieds dessus deux pieds porté,
A ceste voix de fer, qu'Homere a souhaité,
Et qu'il refuserou, tant forte en l'air elle entre.
Son ventre est clos par bas, mais par la gueule il iette
Ce qu'à vomir par haut ceste beste est suiette.

Par vn long temps l'artillerie ne seruit qu'à battre les murailles des villes & forteresses, & à faire des contrebatteries. Mais vn Amiral de Venise surnommé Barbadique fut le premier qui en arma ses galeres, dont il donna l'espouuante & la chasse aux Geneuois. Paul Ioue escrit, que Barthelemi Coleō, general de l'armee Venitienne l'espace de vingt ans & d'auantage, fut le premier qui fit trainer de l'artillerie en campagne, lors que les bannis de Florence firent la guerre aux Seigneurs de la maison de Medicis, qui s'estoyent emparez de l'estat. Au parauant l'on ne se seruoit des canons que pour faire bresches & pour les defendre: mais lors ils furent employez à rompre les esquadrons ennemis. Ils s'aidoyent (dit-il) en ce temps-là de pieces de campagne, nommees Spingardes, de quatre pieds & demi de lōg, lesquelles portoyent la bale de la grosseur d'vne noix. Elles estoyent trainees sur des petits chariots derriere les troupes: & quand la trompette auoit sonné, le general faisoit fendre en vn instant, & lascher telles pieces à trauers les ennemis. Par ceste inuention, il estonna tellement l'armee des Medicis à la Ricardine pres de Bologne, qu'vne bale de Spingarde ayant emporté le talon d'Hercules prince de Ferrare, Coleon fut accusé de malignité & d'inhumanité, qui s'efforçoit d'abatre & renuerser par terre auec telle horrible & non acoustumee gresle de bales les hommes vaillans, qui pour preuue de leur adresse, & pour l'honneur, parauant combatoyent auec l'espee & la lance. Car alors les soldats & capitaines s'esprouuoyēt les vns contre les autres plus pour desir de vaincre, que d'espandre le sang: tesmoin ceste rencontre à la Ricardine, où la nuict estant suruenue, plus de quatre mil hommes d'armes iousterent à fer esmoulu à la clairté des flambeaux, qui fut vn spectacle merueilleux, & dont l'on feroit maintenant vne risee. A bon droit P. Ioue remarque que les guerres d'alors ne seroyent estimees que passetemps, si l'on en faisoit comparaison auec celles de nostre temps: car les armes defensiues & offensiues ont esté changees, & en-a-on inuēté de fort pernicieuses pour tuer promptement les hommes: outreplus l'on s'est serui de grosses & menues pieces d'artillerie beaucoup plus souuent que iadis.

Au 3. liu. des hommes illustres.

Quelques vns ont en ce dernier siecle trouué l'inuention des bales enflammees, qu'ils deslachent des coulevrines & autres plus grosses pieces contre les edifices des forteresses, contre les palissades, gabiōs & tourelles, pour les embraser. Estiene Bathori roy de Pologne s'en sceut bien aider en la guerre qu'il fit auec heureux succes au Moscouite, il y a

quelques.

quelques annees. Reinold Heidenstein escrit de ces traits enflammez ce qui s'ensuit. Beckes, lieutenant du Roy de Pologne, delibera premierement de battre à coups de canõ le chasteau de Sapolette: ce qui ne succedant pas, à cause que les murailles estoyent basties de telle matiere, que le boulet n'y faisoit qu'vn trou sans rien abatre, il fit tirer des bales ardantes, inuentees par le Roy mesme, quelques annees auparauant, es guerres ciuiles de Hongrie; ayant reconu que les autres artifices & inuentions de feu faisoyent plus de bruit & de peur que de mal. On charge les canons de la pouldre qui conuient à leur qualibre: puis on la couure en quantité conuenable de cendres ou de sable, en apres d'herbe fraischement cueillie & vn peu humide : de peur que la bale, toute rouge & enflammee qu'on iette dedans, n'enflamme si tost la pouldre. Tost apres la piece est deschargee: si la bale rencontre matiere qui reçoyue aisément feu, l'effect en est perilleux, & par tel artifice le Roy brusla le far de Dantzick. Ceste inuention est perilleuse, specialement aux canoniers, lesquels voulans endommager les autres sont en danger de se ruiner eux mesmes. Depuis, lors que sous la conduite de Mieleski les Polonois eurent en la mesme guerre à l'aide de telles bales ardantes emporté d'assaut le fort chasteau de Soccol, & tué presques tous les soldats de la garnison, aux plus refaits desquels l'on leua la graisse, pour s'en seruir en diuers remedes; le Moscouite en vne lettre enuoyee au Roy de Pologne se plaignit de ce que pour se rendre maistre d'vne place il s'estoit aidé de bales ardantes: & lui reprocha aussi la cruauté des goujats, qui auoyẽt ainsi leué la graisse des corps occis. Le mesme Heidenstein parlant de la violence de la pouldre à canon raconte vne inuention fort subtile de Iean Ostromeci, grand maistre de l'artillerie de Pologne, en ces termes: Il rangea par ordre dedans vn cofre de fer douze pistolets, non de telle espaisseur que les autres, afin qu'ils se rompissent tant plus aisément, les emplit de pouldre & tout le cofre aussi, banda tous les rouages & abaissa le chien de chasque pistolet, attachant aux ressorts vne cordelette qui tant soit peu tiree les faisoit desbander tout à coup. Ce cofre de fer fut mis en vne quaisse de bois, lié de deux cordes, l'vne au fond de la quaisse, & l'autre au couuercle du cofre, & toutes deux respõdantes à la cordelette, tellemẽt que soit qu'on voulust tirer le cofre hors de la quaisse, ou toucher tant soit peu à icelui, le feu se prenoit tout soudain à la pouldre, dont s'ensuiuoit le bris du cofre & des pistolets, au grand estonnement & peril de ceux qui en seroyent pres. Ceste machine ayant sous ingenieux pretexte esté enuoyee au gouuerneur de Plescouie, nommé Suiski, peu s'en falut qu'elle ne le tuast. Car ainsi que les Moscouites s'approcherent pour ouurir la quaisse, la cordelette tiree les rouets se desbanderent, la pouldre print feu, le coffre de fer & les pistolets volerent en pieces, qui tuerent ceux qui estoyent à l'enuiron, & renuerserent vne partie du toict qui couuroit leurs testes. Entre les tuez se trouuerent deux grands Seigneurs: ce qui esmut le gouuerneur d'escrire des lettres fort outrageuses au Colonel Samoski, qui lui auoit enuoyé ce present, lui presentant le combat d'homme à

En l'hist. de la guerre de Moscouie, liu. 2.

Au 5. liu. de la guerre de Moscouie.

homme. Samoski se rendit promptement au lieu assigné : mais l'autre n'y comparut point. Lors que i'estois en Italie, certains du pays aueuglez d'vn furieux desir de vengeance, inuenterent vne pareille machine de pistolets & de pouldre à canon, pour exterminer quelques ennemis, ausquels ils l'enuoyerent empacquettee en forme de boites à dragee & confitures seiches. L'vne de ces boites ouuerte tua vn Italien auec sa femme & ses enfans. Les autres ne firent leur effort, à cause que la premiere descouurit la trahison. Ie vi ceste boite faite artistement. Pour closture de ce chapitre, ie representerai les vers de deux amis touchant l'artillerie, imitez du Grec & du Latin comme s'ensuit

1. *Quitte la place, orgueilleux Salmonee:*
Auec tes ponts, tes flambeaux & tes chars:
Vn moine noir, à l'aide de ses arts,
Sur tes efforts a victoire gaignee.

2. *Canon trouué par vn moine forgeur,*
Ie contrefay le tonnerre & la fouldre :
Infinis corps ie conuertis en pouldre,
Et les esprits i'enuoye au feu vengeur.

3. *Le passetemps d'vn moine on me peut dire,*
Sur les mortels feu cruel vomissant,
Imitateur des traits du Tout puissant,
Lors que la terre il visite en son ire.

4. *L'inuention d'vn subtil enfroqué*
Nous vomissant ses bales contre terre,
A (diroit-on) au combat prouoqué
Du Souuerain le redouté tonnerre.

5. *Fluste terrible, ô compagne hagarde*
De mort, de vie, en ton guerrier effort
A l'ennemi tu apportes la mort:
Mais de l'ami tu es la sauuegarde.

6. *Le monde engendre, approchant du trespas,*
Deux filles, dont l'vne est l'Imprimerie,
Duisible aux bons: l'autre est l'Artillerie,
Nuisible à ceux qui ne s'accordent pas.

CHAP. IX.

Des Espees & des Boucliers.

Au i. vol. Liu. 4. c. 6.

NOvs auons discouru ailleurs des espees & des boucliers, armes offensiues & defensiues, principalement recommandees entre les anciens : & specialement des espees de Roland neueu de Charlemagne & d'Artus Roy de la grand Bretagne. Or combien que les anciens historiens, notam-

notamment depuis Charlemagne,ayent meslé beaucoup de fables & de manieres de parler excessiues pour amplifier les louanges de leurs guerriers:si void on en leurs recits que ces combatans dont ils parlent ne s'aidoyent de bastons blessans de loin,ains faisoyent estat de leurs espees,au maniement desquelles la prouesse se descouure. Comme aussi Iean,Sire de Ionville,Seneschal de Champagne,escrit de Louys IX.roy de France, le XLIV. en nombre, & qui apres sa mort fut surnommé le Sainct, qu'ẽ la bataille qu'il donna aux Sarasins en Egypte, il fit merueilles d'vne espee Alemande,de laquelle il combatit alors. Osorius raconte d'Ismael Roy de Perse, qu'en la chasse de laquelle il donna le plaisir à l'ambassadeur de Portugal,on lui voyoit couper en deux pieces d'vn seul coup de cimeterre plusieurs bestes sauuages, l'vne apres l'autre: qui plus est il en fendit vne en long,de telle force & adresse, que les deux pieces separees tomberent deçà & delà. Car ce Prince estoit l'vn des plus robustes & vaillans hommes de son temps. En fin l'as de frapper & tuer,il permit à ses gens de continuer ce carnage de bestes. Iornandes escrit aussi qu'Attila se confioit grandement en l'espee de Mars, des long temps gardee entre les Rois des Scythes,& qui fut descouuerte par telle occasion, ce dit vn ancien auteur. Certain pastre voyant l'vne de ses genisses clocher, & ne sachant comme cela s'estoit fait, suiuit la trace du sang, en fin il trouua vne espee sur laquelle la genisse auoit marché en paissant. Il tire incontinent ceste espee hors de terre, & l'apporte à Attila,qui ioyeux de tel present,dont il donna recompense au pastre,comme c'estoit vn hom me de grand cœur, il se mit en teste que la monarchie de tout le monde lui estoit designee,& que l'espee de Mars lui permettoit de faire la guerre à chascun. Les Turcs content merueilles iusques à present du cimeterre d'Alis,qu'ils appellent Sulficar, comme appert de ce qu'en escrit Leonclauius. Leur fable porte,que quand Ali desgainoit son Sulficar, icelui se partissoit en deux,chascun de dixhuit couldees de long,& qu'Alis s'aidant de tel cimeterre contre les Gaures (ainsi appellent-ils les Chrestiens,par mespris) il les fauchoit à droite & à gauche, ainsi que les moissonneurs abatent les iauelles:que mesmes il fendoit & despeçoit auec ce glaiue les roches & montagnes. Leonclauius adiouste, que des long temps les Turcs ont accoustumé de peindre en leurs enseignes ce Sulficar d'Alis,comme signe malencontreux aux Chrestiens, & de bon presage aux Musulmans.Outreplus ils font ordinaire de pendre aux cols de leurs cheuaux certains charmes,tracez & composez,tant pour les maistres que pour les cheuaux, par leurs Hozzes & Talismans, ou prestres, quand ils partent pour aller à la guerre: tenans tels billets pour seure defense contre les coups de leurs ennemis. Ce sont longs rouleaux de papier,barbouillez de prieres magiques & superstitieuses,ou le nom d'Alis & son Sulficar n'est pas oublié. Les Sultans Turcs ont aussi ceste coustume,de iurer par leur cimeterre, comme par plusieurs autres choses, ainsi que fit entre autres ce Mahumet qui assiegea Constantinople,voulant acourager ses soldats lassez de la longueur du siege. Car oultre

En son hist. du Roy S. Louys.

Au 10. liu. de l'hist. de Portugal.

En l'hist. des Getes, ch.35.

Es annales des Turcs, Liu.1.

le iusne public par lui ordonné, il iura par le Dieu immortel, par les quatre mille Prophetes, par Mahumet, par l'ame de son pere, par ses enfans, par le cimeterre qu'il portoit au costé, qu'il laisseroit aux soldats le pillage de la ville trois iours durant. Il leur tint promesse, Constantinople ayant esté par eux emportee d'assault.

1. Macab. ch. 2.

Laissons ces histoires profanes pour considerer celles de l'Eglise. Iudas Macabee, quittant toutes autres despouilles, choisit pour soy l'espee d'Apollonius, tué en bataille, dont il se seruit tout le reste de ses iours en la guerre contre les Syriens ennemis du peuple Iudaique. L'espee de Gedeon, & celle de Goliath conquise par Dauid, dõt il se seruit depuis, sont mentionnees en l'histoire saincte. Benedictus Arias Montanus remarque que souuentesfois l'espee se prend es Sainctes Escritures pour punitiõ. L'espee (dit-il) la famine & la peste sont trois armees que Dieu met fort souuent en cãpagne pour punir les iniquitez des petis & des grands, selon que dit le Prophete, Ie laisseray de reste d'entre eux quelque peu de gens preseruez de l'espee, de la famine, & de la mortalité. Dieu remue l'espee par les gens de guerre. Quant à la famine, il a diuers esquadrons pour l'amener en auant. L'vn d'iceux est composé de sauterelles; desquelles lui mesmes est appellé conducteur par le Prophete Ioel, au 2. chapitre. Pour reuenir aux espees, Senecque dit, que l'on n'appelle pas vne espee bonne, pource qu'elle a les pendans dorez, ou le fourreau couuert de pierres precieuses: mais quand elle est de bonne trempe & propre à frapper tant d'estoc que de taille, pour enfoncer tout ce qu'elle rencontre. Mais quelle fut, ie vous prie, ceste espee sacree de la pucelle Ieanne, trouuee & choisie par ceste fille en vn monceau de vieille ferraille, & de flesches de vil pris, toute couuerte de poussiere & de rouille, en l'Eglise de Saincte Catherine aupres de Tours, nullement recommandable, sinõ qu'on y remarquoit quelques fleurs de lis grauees? Toutesfois elle s'en aida si heureusement es guerres contre les Anglois, qu'apres les auoir mis en route en plusieurs batailles, elle restablit Charles VII. en son royaume, dont parauant il estoit dessaisi. Ceste fille nasquit en la Duché de Bar, de Iacques Dare & Isabeau sa femme, gens de vile condition. Elle fut prinse en vne sortie hors de Compiegne, & menee prisonniere à Rouen, où les Anglois lui mirent sus (mais par fausse accusation, comme l'on estime) qu'elle estoit sorciere, & la firent brusler viue. Iean Louys Micqueau escrit merueilles là dessus, que le poirier sous lequel estoit assise Ieanne, gardant le bestail de son pere, lors qu'elle entendit vne voix du ciel lui commandant d'aller vers le Roy Charles, ne sent vermoulure, pourriture ni vieillesse quelconque; n'est atteint de la fouldre, ni de la pluye, ni de la gresle, ni de la neige. Pour clorre le premier article de la presente meditation, l'experience nous tesmoigne, quoy que l'artillerie & l'harquebuzerie ayent fait de grands dommages aux ennemis es escarmouches, rencontres & combats, qu'il ne faut toutesfois s'asseurer tousiours de remporter la victoire par telles aides. Ce que nous pourrions prouuer par beaucoup d'exẽples: pourtant les espees sont de meilleur v-

Au liu. intitulé Ioseph, ou, de arcano sermone.

Ezech. 12. v. 16.

En l'epistre 96.

Estienne Forcatel au 7. liure de la monarchie & philosophie des Gaulois.

En son discours du siege d'Orleãs & des faits de la pucelle Ieanne.

leur vsage & plus recommandees es batailles, où l'on combat de pied ferme. A l'occasion dequoy Iean Sturme disoit que les Espagnols font plus d'estat de leurs espees, que de nulles autres armes, & dit qu'vn Espagnol nommé Iulian, capitaine de gens de pied es armees de Charles V. & de Philippe son fils, lequel en vn duel deffit vn autre Espagnol par lui accusé de trahison, pour auoir porté les armes pour Henri VIII. roy d'Angleterre; confessa vne fois au Duc de Sauoye, que souuétesfois il se seruoit d'harquebuziers, & les faisoit tirer plustost par contenãce que par besoin qu'il pensast en auoir: puis ceste salve faite tout soudain il couroit aux ennemis l'espee au poing, sans plus recharger les harquebuzes qu'il faisoit ietter bas: & que par tel moyen il auoit tousiours emporté la victoire. Le Roy de France, Henri IV. à present regnant, a heureusement esprouué cela mesmes en diuerses batailles, & à coups de coustelats a gaigné plusieurs belles victoires sur ses ennemis. En mesme pensee estoit ce Spartiate, qui blessé d'vn coup de flesche, & sur le poinct de rendre l'ame disoit, Il ne me fait point de mal de mourir, oui bien de ce que i'ai esté mortellement blessé par vn lasche & effeminé archer: item, pource que ie meur sans auoir fait aucun memorable coup de ma main. Ceste plainte se rapportoit au dire ancien, Que c'est soulas aux vaincus d'estre tuez par vn vaillant homme. Les Spartiates qui combatoyent de pres auec des courtes espees, estimoyent lascheté de tuer aucun ennemi à coups de flesches, d'autant que c'estoyent coups de femmes aussi aisément que d'hommes. D'auantage ceux meurent plus alaigrement qui laissent apres quelque memorial de leur prouesse.

En la 3. harangue contre les Turcs

Plutarque es apophth.

Quant aux boucliers, reseruez à la deuxiesme partie du present discours, nous auons dit ailleurs, qu'ils estoyent iadis plus estimez que les espees, pource qu'il faut auoir soin de se couurir, premier que de blesser sõ ennemi. Pour ceste cause les anciens condamnerent à grief chastiment le soldat qui auroit ietté à l'abandon sur le champ de bataille, ou perdu son bouclier: si son espee ou sa picque y estoit demeuree, ils ne l'en chastioyent pourtant: pour monstrer qu'il faut tendre à ce but de n'estre point offensez en nos corps, auant que de vouloir blesser l'ennemi. A ceste cause les Romains ne permettoyent point au soldat victorieux de porter en la main droite l'anneau dont ils lui faisoyent present; oui bien en la gauche, qui du bouclier couure le corps de l'homme. Aussi dedioyent ils à leurs Dieux les boucliers portans les armoiries des Ancestres, comme on le void encor en des inscriptions antiques. D'auantage les loix militaires des Alemans portoyent (ce dit Tacitus) que l'vne des plus grandes fautes qu'eust sceu commettre vn soldat estoit de quitter son palais: & que cela flestrissoit tellement le soldat, qu'il ne lui estoit loisible de se trouuer en la celebration des sacrifices, ni es assemblees publiques. Au moyen dequoy plusieurs à qui auenoit de demeurer en vie apres estre ainsi desarmez, s'estrangloyẽt eux mesmes pour ne viure point infames. La loy de Lycurgus regardoit à mesme fin, commandant aux soldats de retourner auec leurs boucliers en la maison, ou cheoir morts

Au liu. de la maniere de viure des Alemans.

ſur leurs boucliers en combatant de pied ferme contre les ennemis. Cela meſme eſmut le vaillant Capitaine des Thebains, Epaminondas, ſe ſentant bleſſé à mort apres la bataille, de demander premierement, ſi ſon bouclier eſtoit point perdu : ſecondement, ſi les Thebains eſtoyent pas victorieux? Ayant oui que l'vn & l'autre cas alloit ſelon ſon deſir, il ſe print à dire, Compagnons, la fin de ma vie n'eſt pas venuë, mais le meilleur & plus grand commencement d'icelle. Car voſtre capitaine Epaminondas or prime commence à naiſtre, puis qu'il depart ainſi : car ie meurs inuaincu : quoy diſant il fit tirer de ſa playe le fer de la iaueline qui y eſtoit fiché, & ſoudain rendit l'ame. A bon droit donc vn Spartiate enquis pourquoy l'on iugeoit infames entre ſes citoyens ceux qui auoyent quitté leur bouclier, leſquels on ſurnommoit Rhipſaſpides ; & non pas les autres qui laiſſoyent leurs armets ou cuiraſſes ? reſpondit, Qu'ils portoyent les morions & corſelets pour leur particulier, mais le bouclier en faueur de toute l'armee : donnant à entendre que chaſcun doit faire plus d'eſtat du profit commun & public que du particulier. Qui a ietté bas ſon habillement de teſte ou ſon plaſtron, ne trahit & deſarme que ſoymeſme : qui quitte le bouclier eſt traiſtre à toute l'armee : car ſous le couuert des boucliers les troupes ſont aſſeurees contre les traits & dards ennemis.

Val. Max. liu. 3. ch. 2.

Plutarque es apopht.

Pour la fin, nous adiouſterons vn paſſage memorable tiré de François Sanſouin, parlant des deux colomnes qui ſont en la place de Sainct Marc, comme s'enſuit. La couſtume porte des long temps, que les criminels ſont executez entre ces deux colomnes. Au parauant l'on en faiſoit iuſtice aupres de Sainct Iean de Bragole. Sur l'vne de ces colomnes plus proche du palais, ſe void Sainct Marc en forme d'vn lion d'airain, ayant la teſte tournee vers Orient, pour repreſenter la domination que les Venitiens ont autresfois euë en Leuant. En l'autre colomne fut iadis la ſtatue de S. Theodore, au faiſte de laquelle fut miſe celle de Sainct George l'an M. CCC. XXIX. On penſeroit que le ſculpteur auroit failli, de lui auoir mis le bouclier aux bras droit, veu qu'ordinairement on le porte au gauche. Mais & l'ouurier & les ſurintendans de l'œuure firent lors cela pour vn particulier eſgard : car ils voulurent par telle marque donner à entendre, que la Republique de Veniſe n'a iamais entendu ni reſolu d'offenſer perſonne, ains ſeulement de ſe defendre contre ceux qui l'aſſaudroyent. Pourtant monſtre-elle la main droite armee pour ſa defenſe, laquelle main autrement eſt plus propre à aſſaillir.

En la deſcription de Veniſe.

CHAP.

CHAP. X.

La dissolution, les delices, la delicatesse engendrent orgueil, vaine confiance, finalement confusion & ruine, des afaires particulieres & publiques.

L'Experience fait assez conoistre, que la mignardise, le luxe, les pompes effeminees ordinairement produisent, l'outrecuidance, l'insolence, l'outrage, vices qui tirent bien tost les villes & royaumes en ruine euidente. Nous en auons vn exemple memorable en Capoue, ville tresflorissante iadis au royaume de Naples, laquelle se fondit aussi tost que l'arrogance & l'opinion trop grande de sa felicité l'eut enuahie. Ciceron tesmoigne, que les gens de ces quartiers-la estoyent fort hauts à la main: que la fertilité du plat pays, les bons fruits, la grandeur, commodité & beauté de la ville, les richesses & les biens qui en procedoyent engendrerent l'Orgueil, qui sollicita que le deuxiesme Consul de Rome, fust Capouan: qu'en ceste ville nasquit la desbauche qui effemina & surmonta Annibal, inuincible par les armes. Il appelle de bonne grace Capoue domicile d'outrecuidance, & siege de dissolution: puis il adiouste que les hommes se corrompent, nō tant pour estre issus de parens vicieux, que pource qu'ils demeurent en lieux de desbauche, & parmi gens de neant, aux façons de faire desquels ils se conforment, & en tirent air, nourriture & vie: tellement que le naturel du lieu transforme en soy mesme ceux qui y demeurent. La desbauche nee d'orgueil & de delices fut cause que Capoue la superbe fut assiegee des Romains, ausquels elle faisoit contre carre, fut prinse par famine, vid trancher les testes à ses Seigneurs, subhaster ses citoyens & les vendre au plus offrant & dernier encherisseur, puis elle fut ruinee, & tout le pays d'alentour exposé en proye: tellement qu'auiourd'hui l'on n'y void plus que les masures de son ancienne insolence & outrecuidance. Les Sybarites, à qui le bon temps & les delices auoyent rompu le col, furent aneantis de mesme sorte. Sybaris leur ville estoit assise à deux cens stades (vn stade contient six cens pas) loin de Crotone, ce dit Strabon, ayant esté bastie par Isseliceus & les Acheiens, au milieu de deux riuieres, l'vne nommee Crathide, l'autre Sybaride. Ceste ville-la fut si florissante pour vn temps, qu'elle domina sur quatre peuples voisins, & eut vingt cinq villes sous son obeissance, mit trois cens mille combatans en campagne, pour faire la guerre aux Crotoniates, & bastit des maisons sur la Crathide, iusques à la longueur & estendue de cinquante stades. Mais la petulance & dissolution des Sybarites fut cause, qu'en l'espace de deux mois & dix iours, ils furent despouillez de toute leur felicité par les Crotoniates, qui ayans

En sa 2. harangue pour la loy Agr.

En sa geographie au liu. 6.

prins la ville, arresterent la Crathide & la firent tellement regorger que toutes les maisons furent couuertes d'eau. Nous auons parlé ailleurs de leur orgueil & dissolution: item comme leur caualerie fut desfaite par les Crotoniates. Adioustous y l'estrange vanité d'vn certain Smindyrides, duquel nous lisons ce qui s'ensuit en Ælian: Ce Sybarite estoit tellement fondé en ses plaisirs, que ce n'estoit rien de la dissolutiō & desbauche des autres Sybarites, à comparaison de la siene. Vn iour estant couché sur vn monceau de fueilles de roses, où il dormit quelque peu, à son resueil se plaignoit que ce lict trop dur, lui auoit fait venir des pustules en diuers endroits du corps. A bon droit donc le mesme Ælian dit, que le commun prouerbe portoit que la trop grande delicatesse auoit confondu les Sybarites & leur ville. Ioignons aux Sybarites les Colophoniens, ruinez par dissolutions excessiues: car ils ne se glorifioyent que d'habillemēs somptueux, estoyent excessifs en banquets, & ne demandoyent qu'à outrager les autres de fait & de paroles. Les Bachiades ayans regné long tēps à Corinthe, & paruenus au sommet de puissance humaine, en deualerent biē viste par leur desmesuree dissolution. Au reste, les delices des Sybarites produisirent plusieurs prouerbes & quolibets. Si l'on parloit d'vne table friande & delicieuse, on la surnommoit Sybaritique. Et quād il estoit question de se plonger iusques aux oreilles en toutes sortes de plaisirs mondains, de s'effeminer & fondre tout à fait en ce que la chair souhaite & cherit, cela s'appelloit Sybaritizer. On disoit des superbes, qui font la roue par les rues, veulent paroir, & trotter sur la monstre, Ce sont Sybarites en place. Plutarque, Athenee, Aristophane & autres, chapitrent les exces des Sybarites. Lampridius historien descrit le banquet & le mets Sybaritique, dont Heliogabale se donnoit souuent plaisir. Les Sybarites furent ruinez auec leur ville l'annee qu'ils inuenterent vn nouueau mets, friant à merueilles, composé d'huile & de saulmure de poisson fondu, entre autres ingrediens: lequel mets fut par excellence surnōmé Sybaritique. Mais ce tiltre engendra vn autre quolibet: car si lon vouloit parler de quelque grande ruine suruenue à l'improuiste, l'on disoit, C'est la misere de Sybaris.

Au 20. ch. du 1. liure du 1. vol.
Liu. 9. de sa diuers. hist. ch. 24.
Liu. 1. ch. 19
En la vie d'Heliogabale.

Quand la dissolution, la desbauche, les exces & autres vices sont en vogue, & qu'on les assied en la place des vertus, il ne se peut faire qu'on ne despende follement les richesses & commoditez du monde: dōt s'ensuit la disette qui ouure incontinent la porte à merueilleux changemens. Ce n'est donc pas sans raison, que Dionysius Halicarnasseus introduit Appius Claudius, disant qu'il faut tenir & appeller honte & ruine de l'Estat ceux qui pour assouuir leurs paillardises & infames desirs ont fricassé tout leur bien: & que la ville gaigneroit beaucoup si tels garnemens en deslogeoyent auant qu'on les en chassast. L'exces en festins & en habillemens sont les marques d'vn estat malade, ce dit Senecque. Aristote a dit le mesme: Les Estats changent, quand les membres d'iceux despendent le leur & viuent prodigalement. Car n'ayans plus que frire, ils cerchent des nouueautez, ou essayent de s'emparer l'estat, ou d'y donner entree aux

Au 5. liu. des antiqu. Rom.
Epist. 114.
Au 5. liu. des Politiq.

tree aux autres. Saluste estoit en mesme pensee, escriuant, Que les disetteux portent enuie aux gens d'honneur, auancent les meschans & vauneans, hayssent l'ancien ordre, ne demandent que nouueautez, & s'estudient à mettre tout sans dessus dessous, tant ils se desplaisent en leur condition. Or ceux sont du tout insupportables, qui s'enflent à cause de leurs moyens, qui mesprisent fierement les autres, qui ne font gloire que de sales passetemps, & pensent estre quelque chose plus que les autres, s'ils font les fols à toutes restes. Platon disoit sagement, que les richesses desnuees de prudence sont aueugles: mais qu'elles voyent fort clair, quãd la discretion marche deuant. Le Sage peut bien dire, que les biens du monde destituez de pieté ne sont qu'espines: mais que ce sont roses, si elles suyuent la crainte de Dieu. Vn Euesque ancien, qui se nomme Timothee, propose en peu de mots vne excellente doctrine de l'vs & de » l'abus des richesses en ces termes: Les Richesses ne sont point nuisibles » d'elles mesmes; mais les pensees de ceux qui en abusent sont coulpables. » Les biens du monde ne sont point causes d'affliction à l'homme, mais » les riches se font du mal de leur abondance: pource que ne voulant pas » bien vser des richesses, ils les conuertissent en tourment à eux mesmes. » Salomon nous aduertit de cela grauement, quoy que briefuement, quãd » il dit que les boulangers font le pain pour resiouissance, que le vin esgaye » la vie, & que l'argent respond à tout. Ce qu'vn tresdocte paraphraste » expose ainsi, Que font la pluspart des hommes, pour ne riẽ sentir de leur » ruine? les boulangers font du pain aux vns, c'est à dire, il y a des cuisiniers » qui leur apareillent toutes sortes de viandes, à celle fin que iettant toute » sollicitude au loin ils ne pẽsent qu'à se farcir la panse: d'autre costé voici » des eschansons qui versent le vin pour resiouir ceux qui ne pensent pou» uoir viure s'ils ne boyuent à outrance pour s'enyurer. Et pource que » tels ne peuuent gourmander & grenouiller sans argent, qui domine en » telles necessitez, c'est là où le trauail, l'industrie, la suffisance de tous » en commun s'estend, d'amasser de la monnoye de toutes sortes: & qui » en a bien à bon escient, pense estre à couuert & n'auoir plus faute » de rien.

En l'hist. Catilinaire. *En son oraison à l'Eglise Catholique.* *Eccles. 10. v.19.*

Mais pour retourner des anciennes histoires aux modernes, pour esgayer tant plus le lecteur par ceste plaisante diuersité, selon nostre coustume, ci deuant nous auons proposé quelques discours monstrans que les dissolutions & desbauches infames ont esté pernicieuses aux Estats publics & aux voluptueux aussi. Entre autres histoires, n'a esté oubliee celle de Muleasses roy de Tunis, qui attrapé sur sa fuite & descouuert à l'odeur des senteurs dont il se parfumoit excessiuemẽt, fut amené à son fils, » qui lui fit esteindre & perdre la veuë. Bodin en escrit ces mots: Muleas» ses estoit si fondu en delices, que mesme retournant d'Alemagne, sans » esperance que l'Empereur Charles V. lui deust aucunement aider, & ban» ni qu'il estoit de son royaume, il despẽdoit iusques à cent escus pour l'ap» prest d'vn paon, comme dit Paul Ioue, & pour mieux gouster le plaisir » de la musique se faisoit bander les yeux. Mais le iugement de Dieu fut

Au dernier ch. du 1. liu. du 1. volum. *Liu. 4. de sa Republ. c. 1.*

tel, que ses enfans l'aueuglerent auec vne barre de fer chaud. Huguchio de Fagioles cueillit mesme fruict de sa gourmandise & dissolution. S'aprestant pour faire trancher la teste au capitaine Castruce, prisonnier à Lucques, comme il disnoit on lui rapporta que les Pisans auoyent leué les armes contre lui. Mais sans tenir compte du premier message, estant vn tresgrand mangeur & fort suiet à sa bouche, il continua de se faire seruir diuers mets à sa maniere acoustumee, iusques à la desserte, auec commandement qu'au sortir de table, on decapitast Castruce; quoy fait il retourneroit à Pise en diligence & à main armee pour chastier les seditieux. Mais vn deuxiesme & troisiesme message lui rechargeans à table, que tout estoit perdu pour lui à Pise, que les citoyens s'y estoyent soufleuez d'vn mesme accord; les Lucquois au bruit de si grande entreprise, & poussez du mesme desir de recouurer leur liberté, & de deliurer Castruce, courent aux armes, enfoncent les portes des prisons, desserrent & deliurent Castruce, & l'eslisent Seigneur de leur ville. Huguchio voyant tout perdu s'enfuit auec ses gardes vers Can de la Scale, Seigneur de Verone, qui le receut honnorablement. Neantmoins en sa misere il receut de fois à autre quelques atteintes de sa vie passee. En vn banquet au palais de la Scale fut parlé des grands mangeurs: surquoy Huguchio conta qu'en sa ieunesse il auoit mangé lui seul en vn souper quatre chapons gras, autant de perdris, des hanches de cheureau, vne poictrine de veau bouillie & farcie, sans les sausses & entrees de table. Surquoy Pierre Naue, homme de plaisante rencontre, lui dit, Ce n'est de merueille, Huguchio, si estant ieune tu fis si large repas; veu qu'estant vieil & tout esdenté, tu as aualé deux villes entieres en vn disné. Car le bruit commũ estoit que si Huguchio se fust leué de table au premier message, il auoit du tẽps assez pour apaiser le tumulte de Pise, empescher l'esmotiõ des Lucquois, & ainsi garder les deux villes à soy.

P. Ioue au recueil des hommes illustres, li. 1.

On lit vne memorable & elegante histoire en Nicetas Choniates, touchant l'Empereur Alexius Comnenus, qui pensant esblouir & faire peur en vne feste de Noel aux ambassadeurs de Henri VI. Empereur d'Occident, par certaine monstre de sa magnificence, & les destourner de la demande qu'ils faisoyent d'vn tribut annuel, se vestit d'vne robe tout-couuerte de pierres precieuses, & fit parer les principaux de sa cour d'habillemens de drap d'or, de façon magnifique. Les Alemans, au lieu de s'estonner d'vne telle monstre, s'enflammerent d'auantage à telle splendeur, ne cerchans deslors en leur pensee rien plus que le moyen d'attaquer les Grecs, comme effeminez & esclaues de vices seruiles. Or comme ils estoyent exhortez par les Grecs de ietter les yeux sur Alexius, le vestement duquel garni d'esmeraudes paroissoit verdoyant comme vne prairie, & en cœur d'hyuer se donnassent le plaisir d'vn beau printemps, ils respondirent que telles monstres leur estoyent peu agreables, que leur coustume ne portoit pas qu'ils s'esbahissent beaucoup de parures de femmes, qui veulent complaire aux hommes auec leurs fards, pendans d'oreilles, voiles, & tels autres fatras. Mais que le

Sur la fin de ses annales.

temps

temps aprochoit, qu'il faudroit mettre bas tout cest equippage & changer l'or à du fer : d'autant que s'ils estoyent renuoyez à vuide, & Alexius ne consentoit aux demandes de Henri, force leur seroit de combatre contre des hommes, qui ne luiroyent point parez de pierres precieuses; ni ne seroyent boursouflez de perles rondes, ni ne feroyent la rouë comme des paons, en se contournant auec des manteaux d'escarlate brochez d'or & d'amethystes parsemees dedans. Mais ils auroyent afaire aux nourrissons de la guerre, dont les yeux estincelleroyent d'ardeur de combatre, qui tout le iour espandroyent de dessus leurs faces de l'eau à grosses gouttes plus luisantes que les perles. C'est ce qu'en dit Nicetas. Vne histoire presque semblable se rencontre en Iustin. Les Gaulois enuoyerent leurs ambassades vers Antigonus Roy de Macedoine, pour considerer l'estat de son armee, sous couleur d'vn traité de paix. Antigonus voulant les banquetter à la royale, les conuia à souper. Les Gaulois esmerueillez de voir tant de vaisselle d'or & d'argent, & picquez du desir de si riche proye, s'en retournerent plus ennemis qu'ils n'estoyent venus. Outre cela le Roy leur auoit fait monstrer ses elephans, cuidant que tels animaux donneroyent l'espouuante aux Gaulois : item les nauires chargees de gens portans armes, ne pensant pas que ceux qu'il estimoit estonner par telle aparence estoyent d'autant plus enflammez à la conqueste de ce grand equippage. Ainsi donques ces visiteurs retournez en l'armee, commencerent à amplifier les choses, descouurir les moyens & la foiblesse d'Antigonus, disans que son camp estoit tout plein de richesses, non fossoyé, ni remparé, ni clos : ains comme si les richesses respondoyent à tout, les charges militaires y estoyent entremises, les Macedoniens se faisans acroire qu'ils n'auoyent faute de fer ayans tant d'or & d'argent. Tel rapport enflamma ceste nation conuoiteuse à courir au butin, &c. Que les delices, dissolutions & leur suite ayent renuersé l'Empire Romain, il appert par infinies plaintes des anciens : & Senecque en plusieurs endroits, sur tout en ses lettres à Lucilius deplore le malheur de son temps au regard de tels exces. Ie me contenterai pour la fin de ce chapitre, des mots qui s'ensuyuēt: Nous
» deuons gaigner ce poinct, de fuir le plus loin qu'il sera possible ces a-
» morces de vices. Il faut durcir l'ame, & la retirer fort arriere de ces al-
» lechemens de voluptez. Vn hiuer a fait fondre Hannibal, & les de-
» lices de Capouë ont enerué ce grand Capitaine, que les hautes monta-
» gnes, les neiges & les glaces n'auoyent peu dompter. Vainqueur par
» les armes, vaincu par les vices. Nous aussi auons à guerroyer, &
» d'vne sorte de guerre, qui n'a repos ni tresue. Il faut principale-
» ment venir à bout des voluptez, qui ont attiré à elles les cœurs fa-
» rouches.

Au 25. liu.

En la 51. lettre à Lucil.

CHAP. XI.

De la reuolution & inconstance des afaires humaines, tant en prosperité qu'en aduersité.

Eccles. 4. v. 14.

SALOMON nous auertit qu'il y a tel qui sort de prison pour regner, & de mesmes il y a tel qui estant Roy deuiët poure. Cela se pourroit verifier par plusieurs exemples memorables tirez des histoires sacrees & profanes: mais pour le present ce qu'on lit de Masinissa Numidien, appellé par Tite Liue le plus grand de tous les Rois de son temps, me semble remarquable pardessus les autres. Toutes les fois que ce personnage voulut, comme en s'opposant au cours de la vie humaine, aspirer à la royauté, autant de fois au peril imminent de sa teste & sur le monceau de ses hommes taillez en pieces se vid il rebuté, renuersé, mis en route: en fin ses trespuissans ennemis domptez, il se sentit assis au throne de ses ancestres, & gouuerna paisiblement iusques en extreme vieillesse son royaume, agrandi de beaucoup par la valeur de Scipion & par la liberalité du peuple Romain qu'il auoit fidelement & constamment suiuis & seruis en la guerre contre les Carthaginois. Premierement donc ayant esté ietté hors de son royaume apres la mort de son pere Gela, puis l'ayant recouuré dedans peu de iours, Asdrubal redoutant le naturel remuant & le vif esprit de ce Prince esmut contre lui le Roy Syphax, lequel le desfit en bataille rangee. Estant mis en route & retiré auec petit nombre en vne montagne nommee Balbo, il fut contraint de s'y maintenir & viure de courses & picorees : iusques à ce que Boccharis lieutenant de Syphax, sage & vaillant chef de guerre, l'enferma de ses troupes en vne estroitte vallee, d'où il se sauua, grimpant par des sentiers inconus & fort estroits d'icelle montagne suiui de cinquante hommes de cheual. Boccharis le suiuit à la trace, l'atteignit & serra de si pres en rase campagne aupres de certaine ville nommee Clupea, qu'il saisit toute la troupe, excepté Masinissa blessé, lequel auec quatre autres lui eschappa des mains parmi le bruit de ceste prise. Masinissa fuyant voyoit, ce dit Tite Liue, des compagnies de gensdarmes esparses par ceste campagne, les vns courans à trauers champs, apres les fuyards, qui approchans d'vne large riuiere, & pressez de crainte d'estre pris, se iettent dedans auec leurs cheuaux, & emportez du fil de l'eau, deux y furent noyez auec leurs montures en presence des poursuyuans, qui estimerent que Masinissa fust l'vn de ces deux: mais auec les deux autres il gaigna le riuage, & se fourra dedans vn bois taillis proche de ceste riuiere. Boccharis desista de le suyure, n'osant trauerser ceste eau furieuse, & pensant aussi que c'estoit fait de Masinissa, lequel caché dedans vne cauerne fort escartee, où il pensa sa playe auec des herbes, vescut là quelques iours de ce que les deux autres

Au 30. liu. de son hist.

tres pouuoyent trouuer & piller. Sa playe souldee, & se sentant assez fort pour monter à cheual, d'vne hardiesse incroyable il reprend ses premieres erres de la conqueste de son royaume, où il se rend, & y est receu auec autant de faueur que parauant, tous estans infinimẽt ioyeux de voir leur prince qu'ils tenoyent pour mort. En peu de iours il amassa six mil hommes de pied bien equippez, & quatre mille cheuaux, auec lesquels il sort de son royaume, & commence à fourrager la frontiere des Masæsyliens, c'est à dire le royaume de Syphax, lequel irrité de ce dommage dressa deux armees, & assaillit à dos & en teste Masinissa, lui tailla en pieces toutes ses troupes: tellement qu'à toute peine Masinissa suiui de septante cheuaux s'enfuit vers Carthage, où il demeura comme caché, iusques à ce qu'à l'aide des Romains & par l'adresse de Scipion l'Africain il rentra en son royaume paternel, & d'abondant eut celui de Syphax: depuis lequel restablissement il se maintint iusques à la mort, fidele vassal du peuple Romain: tellement que toute l'Afrique, voire tous autres peuples sceurent que la maison des Scipions & la ville de Rome n'auoit point meilleur ami que Masinissa, qui les auoit plus cheris que soymesme. Valerius Maximus escrit que ce Prince ayant atteint le centiesme an de son aage, laissé de grands thresors, & cinquante quatre fils, peu de iours deuant sa mort enioignit à sa femme & à ses enfans de ne reconoistre au monde autre superieur que le peuple Romain, & dedans Rome la famille de Scipion: recommandant tous ses biens à Scipion Æmilian, & voulant que ses enfans l'acceptassent pour partageur du royaume, tenans pour ferme & inuiolable tout ce qu'icelui ordonneroit, comme si Masinissa l'auoit expres arresté par son testament.

Liu.3.ch.2.

L'autre exemple se peut prendre de la memoire de nos peres, en la vie de Matthias Roy de Hongrie, fils de Iean Huniade Coruin, Moldaue, Seigneur excellent en toutes sortes de vertus, & qu'on appelloit la fouldre & l'espouuante de la nation Turquesque. Matthias apres la mort de son pere, Ladislas son frere ayant esté decapité à cause du meurtre commis en la personne d'Vlric Comte de Cilie, par le commandement de Ladislas roy de Hongrie & de Boheme, cousin de ce Comte, fut serré en estroitte prison, premierement à Bude, puis emmené en Boheme, pour y estre aussi mis à mort arriere de son pays. En cest estat desnué de toute esperance, n'attendant que la mort, auint que le Roy Ladislas mourut à Prague, où il auoit esté empoisonné, ce disoit le bruit commun, suyuant lequel Philippe de Commines escrit, Ladislas entretenoit en ces lieux là certaine dame, laquelle indignee que le Roy eust promis espouser la fille du Roy Charles VIII. & faussé la foy de mariage qu'il lui auoit iuree, lui donna en vn bain certaine pomme coupee en deux d'vn cousteau empoisonné. Ladislas mort, les grands Seigneurs de Hongrie, memoratifs des biens que Iean Huniade auoit fait au royaume, ayant à diuerses fois heureusement repoussé les courses & grands efforts des Turcs, induits aussi par le credit qu'auoit entre eux Michel Zilage oncle maternel de Matthias, & meus des prieres d'Elizabet sa mere dame tresuertueuse, ioint

Au 10. liu.

les presens qu'elle fit à aucuns, resolurent d'esleuer en dignité ce ieune Seigneur, qui estoit approché si pres du supplice, & tout absent & prisonnier qu'il estoit l'esleurent Roy. Long temps auparauant Iean Capistran, lors en reputation de Sainct homme, auoit predit à Iean Huniade, que son fils puisné, duquel il admiroit l'esprit & naturel heroique, seroit quelque iour grand & heureux. Matthias Coruin ayant esté ainsi esleu roy en son absence par les Seigneurs Hongrois, lettres & ambassades en vindrent à George Pogebrac roy de Boheme, lequel tenoit Matthias en sa garde. Parauant George en auoit senti quelque vent: mais lors qu'il receut les lettres, estant à table, il fit incontinent asseoir en la plus honnorable place Matthias qui estoit au dessous de lui. Or d'autant que Matthias paroissoit estonné de ceste ceremonie, & sembloit prendre cela à quelque mauuais presage, George l'exhorta de faire grand' chere, & d'attendre apres soupé, qu'il lui diroit de bonnes nouuelles. Ce qu'il fit: car outre ce qu'il lui quitta entierement sa rançon, dõt ils auoyent accordé (dequoy Matthias se contentoit) ils traiterent alliance perpetuelle ensemble, & lors George le salua Roy de Hongrie, & lui donna pour femme la princesse Catherine sa fille. Matthias ioyeux de se voir reuestu de tant de grands biens en vn instant, remercia Dieu & le Roy de Boheme, puis promit de garder inuiolablement tout ce qu'il auoit promis. Au reste, non seulement auant qu'estre esleu Roy, mais depuis aussi, Matthias fut trauersé en mille sortes: car tout le temps de son regne il ne fut presques oncques sans guerre contre l'ennemi estranger, & sans embusches & dangers en son royaume mesme. Il ne faisoit que d'entrer & s'asseoir en la chaire royale, que trois rudes guerres contre des ennemis fort puissans l'accueillirent tout à coup. La premiere fut contre l'Empereur Frideric, qui refusoit lui rendre la couronne des anciens Rois de Hongrie: & ceux qui portoyent enuie au bon heur de Matthias, incitoyẽt Frideric à chasser ce ieune Roy. La seconde fut contre les Bohemes, & la troisiesme contre les Turcs dura toute sa vie. Il vint à bout de ces guerres à son grand honneur, tellement qu'apres sa mort le Sultan des Turcs n'eut pas honte de confesser, que iamais il n'auoit tãt redouté ennemi que Matthias. Or peu s'en falut qu'il ne souillast le lustre de tant de vertus par vne perpetuelle tache d'esprit ingrat & trop impetueux, lors que sur le rapport de certains enuieux & calomniateurs, il fit emprisonner & commanda que l'õ exterminast Michel Zilage son oncle & liberateur: si par la singuliere adresse & fidelité de son cuisinier ce Seigneur ne se fust sauué contre esperance hors de sa prison. D'où il enuoya dire à Matthias, qu'il estoit beaucoup plus obligé à son cuisinier, qu'à son neueu: d'autant que l'vn l'auoit iniquement emprisonné, l'autre l'en auoit fidelement deliuré: comme dit Bonfinius. Zilage sentit de son costé que c'est de la reuolution des afaires du monde, estant precipité soudain du faiste de grande dignité en misere extreme. Il gouuernoit le roy & le royaume, & en vn instant fut serré dedans vne prison, & sur le poinct d'y perdre la teste: car ses ennemis auoyent obtenu de Matthias lettres & seaux,

En l'hist. de Hongrie, Decad. 3. Liu. 10.

seaux, portans commandement expres aux capitaines qui le gardoyent de le faire mourir. Iceux n'ignorãs pas que c'estoit des artifices de Cour, desireux de sçauoir de plus pres l'intention du Roy en afaire si importãt, par leur delai donnerent moyen à Michel de se sauuer de leurs mains:& peu apres lui mesme rentra es bõnes graces de Matthias,& se vid en plus grand credit qu'es annees precedentes. Quelque temps apres ayant esté prins en vne bataille par Alibech Turc, il fut mené à Cõstantinople,& decapité par le commandement du Sultan, finissant sa course honnorablement.

Ainsi doncques Masinissa & Matthias, de qui nous auiõs deliberé parler,ont tasté de l'inconstance des afaires humaines tant en prosperité qu'en aduersité, sous vne reuolution merueilleuse. La difference a esté que Masinissa ayant fracassé tous les traits des reuolutions du monde, est entré comme vn guerrier victorieux & triomphant & a seiourné en vne trespaisible & longue vieillesse: Matthias au contraire a esté abatu soudainement au milieu de sa course, & sur les esperances de mettre heureuse fin à des hautes entreprises. A bon droit donques Æneas Syluius disoit, sur le propos de ces deux Rois de Hongrie,qu'on aprenoit d'eux à conoistre que c'est de la vanité du monde. C'estoyent deux ieunes princes presques de mesme aage & naturel. Ladislas en s'apprestant pour les nopces de sa fiancee,est emporté du thrône royal au tombeau: Matthias attendant craintiuement en prison le message de mort, est appellé de là pour empoigner le sceptre & gouuerner vn nombre innombrable de viuans. C'est merueilles que la mere de Matthias, qui auoit esté affligee de tant de tristes nouuelles, ne mourut de ioye, quand elle entendit que son fils estoit esleu Roy, deuant qu'auoir sceu qu'il fust sorti de prison.

En la description d'Europe.

CHAPITRE XII.

L'Oisiueté engendre annonchalissement, faineantise, & autres grands vices. Louange du Trauail.

NOus aprenons de Cornelius Tacitus, que l'oisiueté a donné occasion aux gens de guerre d'esmouuoir des seditions. Car il escrit des legions Alemandes,que les soldats de l'armee d'embas ou inferieure(distinguee d'auec l'armee surnommee superieure, ou d'enhaut) se mutinerent de façon estrange,le commencement de la sedition procedant de la cinquiesme & vingtuniesme legiõs, qui attirerent à leur parti la premiere & la vingtiesme. Il adiouste que toute ceste armee estoit de loisir, & ne faisoit presque rien. Surquoy Annibal Scotus

Au 1. liu. de ses Annales.

commentateur de Tacitus fait l'obseruation suyuante, le general qui veut empescher les seditions en son armee, se garde de la laisser croupir en oisiueté, ou occupee à exercices legers: il faut la faire suer & trauailler à bon escient. Aussi le mesme Tacitus escrit de ce grand Capitaine nommé Corbulo, que pour empescher ses soldats de s'amollir par oisiueté il leur fit creuser vne trãchee entre la Meuse & le Rhin, pour retenir les eschappees incertaines de la mer. Il regardoit à cela, disant en ce mesme liure, que l'industrie s'afoiblira, la faineantise acroistra, si la peur & l'esperance sont aneanties. Surquoy le susnommé commentateur escrit ces mots: Les bastisseurs de villes qui estiment deuoir plustost choisir vn terroir sterile que fertile, y sont induits par ceste raison, que la necessité poussera les habitans au trauail, & les gardera de se corrompre par oisiueté. Autrement l'industrie commencera à languir: la faineantise se renforcera, si la peur & l'espoir defaillent: car alors tous attendront secours d'autrui, non plus d'eux mesmes, inutiles à eux, insupportables à leur Magistrat. Tacitus parlant ailleurs d'vne armee desbauchee, dit qu'elle effeminoit les corps & corrompoit les esprits par les dissolutions & infametez execrables de Rome. A cela Scotus adiouste, certainement la faineantise enerue le corps, & la paillardise ruine l'esprit. Voire il auient ordinairement qu'en ne faisant chose qui vaille telle oisiueté verse & allume des desirs infames es esprits: tellement qu'il appert que haine de trauail est la peste des corps & des ames. C'est donques afaire aux sages princes de fuir ce vil & deshonneste maistre, item de procurer que leurs officiers & seruiteurs n'en soyent esclaues: autrement c'est fait de leurs estats, honneurs & vies. Le grand Cyrus roy des Perses n'ignoroit pas cela, qui apres auoir vaincu & assuietti les Medes, Bactrians, Phrygiẽs, Lydiens, & finalement prins Babylone, voyant la fin des guerres exhorta ses amis, par vne belle harangue qu'il leur fit, de fuir l'oisiueté & d'estre tousiours prests à prendre les armes, comme Xenophon en fait le recit, duquel nous tirerons ici quelques traits. Mes amis & compagnons, leur dit-il, nous deuons maintenant remercier les dieux de ce qu'ils nous ont distribué en abondãce les choses que nous pensiõs deuoir obtenir d'eux. Car à present nous possedons vn pays spacieux & fertile, les habitans duquel nous nourriront: outreplus nous demeurons en des logis bien meublez. Que nul de vous n'estime tenir l'autrui en iouyssant de telles commoditez. Car il y a vne loy ferme de tout temps entre les hommes, que si durant la guerre vne ville est prinse, toutes les personnes & hardes d'icelle apartienent aux conquerans. Pourtant ce que vous aurez est vostre, non point pour l'auoir raui, mais de plein droit: & ce que vous permettrez aux vaincus de garder, soyez humains iusques là de ne le leur oster pas. Quant au reste, ie vous di, Si nous deuenons legers, lasches, effeminez, comme desirent estre ces malheureux qui redoutent infinimẽt le trauail, & cuident qu'vn train de desbauche & dissolution soit le plus beau du monde; nous nous faisons de ce pas vn tort irreparable, & ne garderons gueres nostre conqueste. Car pour estre bons & vaillans il ne suffit

Liu. 2. des Ann.

Liu. 2. des hist.

Au 7. liu. de l'institut. de Cyrus.

„ ne suffit pas d'estre reputez tels, si l'on ne continue à mettre en pratique
„ la preud'hommie & la vaillance. Mais comme le pris des sciences &
„ mestiers deperit, quand on ne les fait pas valoir, & les corps robustes en
„ trop grand repos s'apesantissent & deuienent malades: le mesme auient
„ à l'attrempance, à la continence & vaillance, esquelles si l'on ne s'exerce,
„ on decline & tombe peu à peu en desbauche & vauneantise. Pourtant
„ ne deuons nous deuenir paresseux ni dissolus: car quoy que ce soit beau-
„ coup fait d'auoir conquis vn Empire, c'est encore d'auantage fait de le
„ bien garder. La raison est, que pour gaigner & empietter, la hardies-
„ se & vaillance ordinairement suffit: mais conseruer sa conqueste n'a-
„ uient iamais sans attrempance, continence, & diuerse sorte de dili-
„ gence.

Au regard de l'oisiueté detestable, nous auons produit ci deuant plusieurs exemples & enseignemens moraux à l'encontre: ausquels i'adiousteray ce qui s'ensuit, afin qu'on voye plus amplement que ce vice n'est pas leger, ains qu'à bon droit les Theologiens l'ont appellé l'oreiller du diable. Nous en auons vne notable preuue en l'histoire saincte. Comme le Roy & Prophete Dauid plein de trop grand loisir se promenoit en la haute gallerie de son palais, l'occasion suruint de ceste oisiueté qu'il apperceut Bethsabee femme d'Vrie, depuis mere de Salomon, se baignāt, & fut incontinent enflammé d'vn illicite desir de l'auoir, l'enuoya querir, en abusa, fit tuer le mari d'icelle, puis la print à femme. Au regard des maux & chastimens qui s'en ensuiuirent l'histoire les declaire. Quant aux profanes, Iules Cæsar auoit bien compris que la faineantise estoit l'ennemie de gloire (dont il estoit insatiablement conuoiteux) & de la santé du corps. Il se portoit beaucoup mieux au trauail des armes: & si tost qu'il se reposoit, se sentoit atteint du mal caduc & de syncopes. Entre autres vertus qui ont fait renommer Hugues Marquis de Brandebourg, lieutenant de l'Empereur Othon III. en Italie, il est grandement loué de ce qu'il faisoit appeller en iustice les oisifs & dissolus (desquels il estoit capital ennemi) pour rendre raison du temps & de l'argent qu'ils auoyēt perdu. Dont vient qu'en Toscane, sur tout à Florence, se garde encore la coustume par lui introduite, que le Magistrat fait recerche diligente des oisifs & vagabonds, s'enquiert d'eux d'où ils tirent l'argent qu'ils despendent. S'ils ne rendent pas bon compte, & ne peuuent se iustifier, comme il apartient, on les chastie au corps, ou du moins ils sont bannis, ce dit George Sabin. Ainsi deuoit estre chastié ce paresseux & vauneant Altades XII. roy de Babylone, lequel, si l'on en croid Berose, regna trente deux ans. Il souloit dire, pour approuuer son miserable train, que vain & sot estoit celui qui guerroyoit en continuel trauail & tourment, pour ruiner soymesme & le genre humain. Item, que celui la paroit le plus fol entre tous autres, qui trauaille incessamment afin d'amasser, nō pour soy, mais pour plusieurs autres. D'auantage, que tresmeschant se deuoit appeller qui s'abstient de l'vsage de la gloire & des richesses qu'il a acquises: pource que iamais homme ne fera biē à vn autre, qui est inique

Liure 1. du 1. vol. ch. 15.

Au 2. liu. de Samuel. ch. 11.

Dion au 2. liu.

En la vie de Hugues marquis de Brādebourg.

à soymesme. De ceste opinion il recueilloit deux auis: le premier qu'il faloit se deporter de tout trauail guerrier & mercantil : pource que le guerrier se rompt sous le faix des armes & saccage les peuples : que le gain rend l'auare miserable & malheureux, plustost esclaue que Seigneur de ses richesses. Le deuxiesme, qu'il faut iouir de biens & d'honneurs acquis par le trauail d'autrui, afin de ne tomber en trauail ni en danger, voulant acquerir tels biens que vous ne cerchez pas. Mais cest Altades vescut en beste, croupissant à la façon d'autres siens deuanciers entre des haras de putains, en misere & confusion, ne iouissant pas ains abusant de la gloire & de la richesse qu'il n'auoit pas acquise.

Liu. 1. ch. 15 du 1. volum.

Nous auons aussi monstré apres Herodote, comment le Roy Sesostris flestrissoit les nations paresseuses & effeminees qu'il subiuguoit, faisant dresser en leurs pays des montjoyes & monceaux de pierres, esquelles estoyét entaillees des parties honteuses de femmes. Iosephe attribue ces voyages à Sesac roy d'Egypte, & pése qu'Herodote se soit mesconté, prenant vn nom pour autre, & dit qu'en l'an cinquiesme de Roboam Sesac amena vne trespuissante armee contre le peuple d'Israel, en laquelle y auoit dix mil deux cens chariots, soixante mil hommes de cheual, & quatre cens mille pietons. Vn peu apres, il adiouste, Herodote Halicarnassien fait mention de ce voyage, equiuoquant sur les noms, & disant qu'apres auoir enuahi plusieurs autres peuples, Sesostris subiugua encor la Palestine & la Syrie, chascun se rendant sans coup ferir. On void assez qu'il veut dire que les Iuifs furent assuiettis aux Egyptiens: car il côte que Sesostris laissa des colomnes entre les nations qui s'estoyent rendues deuant que combatre, esquelles colonnes estoyent entaillees des parties honteuses de femmes. Le roy Roboam fut celui qui rendit la ville de Ierusalem, deuant qu'elle fut assaillie. Quant à Sesac roy d'Egypte, & comme en l'an cinquiesme de Roboam fils de Salomon il pilla le temple & la maison royale, l'histoire saincte en fait mention. A bon droit aussi est grandement prisé Alexandre III. du nom, XCV. roy d'Escosse, tât à cause de ces excellentes vertus, que pourautant qu'il enioignit à tous les gouuerneurs & magistrats de son royaume, de reprimer & chastier rudement les vagabôds qui ne sçauoyent point de mestier, & n'auoyent aucun reuenu pour viure: estimant que les ruisseaux de toutes meschancetez decouloyent de l'oisiueté, comme de leur source. Ce que le Prophete Ezechiel met l'oisiueté entre les cinq pechez de Sodome, à cause desquels elle fut bruslee par le feu du ciel, est digne de memoire. Voici ce qu'il en dit : C'à esté ici l'iniquité de Sodome, orgueil, abondance de pain, l'aise d'oisiueté, le mespris du pauure, & l'abomination commise deuant Dieu. Puis donc que l'oisiueté est si pernicieuse, le trauail (antidote d'icelle) est vrayement recommandable, veu nommément que le fruit & profit d'icelui se descouure du premier coup. De là procede le bel apophthegme, exhortant de fuir faineantise & de suyure le trauail, *Segnis iuuenta, egens Senecta*: c. *paresseuse ieunesse, disetteuse vieillesse*: sur lequel a esté fait l'epigramme Latin, de la cigale & de la fourmi que nous auons tourné comme s'ensuit:

Au 8. liu. des antiqu. Iudaiq. c. 4.

1. Rois. 14. 25. 26.

Buchan. au 7. liure de l'hist. d'Escosse.

Ezech. 16. 47.

Tandis

Tandis que la cigale emplit mainte campagne
En l'ardeur de l'asté d'vn cricri mal plaisant;
Vers l'hiuer à venir mainte fourmi visant,
A porter en ses trous des grains de bled se baigne.
Veux-tu que pauureté tes vieux iours n'acompagne?
Sue & trauaille alors que le Soleil luisant
D'vn aage vigoureux te renforce, disant,
Employe ton beau temps en vallee & campagne.
Quel malheur, ie te prie, est-ce auoir blancs cheueux,
Se sentir abatu, voir ses fils & neueux,
Et gemir sous l'effort d'vne faim allouuie?
He! quel heur est-ce, apres auoir vn peu sué,
Voir venir le repos sur la fin de la vie,
Et le trauail penible en liesse mué?

Nul ne doit se laisser aisément destourner d'vn honneste trauail, ni tirer l'espaule arriere: ains le poursuyure courageusement l'ayant commencé. Car encore qu'en afaires d'importance tout commencement ait acoustumé d'estre difficile, si est ce que tost apres vous sentez allegement à mesure que la besongne s'auance, & iouissez de grand contentement selon que vous approchez de la fin: ne plus ne moins que voulant grauir au faiste d'vne haute montagne, encore que le souffle semble faillir à celui qui monte par precipices & chemins pierreux, si est ce qu'approchant du sommet, & regardant au dessous de soy le chemin qu'il a desia fait, le reste lui est plaisant plustost que fascheux. C'est ce que contient le commun dire ancien:

Commence seulement: ton œuure est moitié faite;
Et si l'autre moitié parachever te faut,
Commence, tu verras, sans grand' peine ou defaut,
Que l'œuure à ton honneur sera bien tost parfaite.

Et cest autre tant frequent:

Celui qui bien commence a fait moitié de l'œuure.

» Non moins à propos Chrysostome disoit, Les choses sont ainsi faites, » que tout trauail est estimé grief, tandis que la seule pensee le soupese & » balance. Mais quand on s'est mis apres, & que nous auons commencé » à desgrosser la besongne, la trop grande apprehension s'escarte: le pro- » gres & l'auancement engendre plaisir, resiouit l'ame, se voyant auancee » en beau chemin: incontinent nous deuenons robustes, voyās approcher » la fin de nostre entreprise. Suidas a pretendu signifier le mesme en ces » mots, Trauaillant & resistant aux mauuais desirs, on amasse des biens. Il » ne faut pas oublier la notable distinction qu'Aristote fait des œuures & » trauaux. Les plus artificielles œuures sont celles, où il y a moins de ha- » zard; les plus sordides, qui barbouillent & gastrouillent plus le corps; » les plus seruiles, où le corps est le plus employé: les plus ignobles & con- » temptibles où la vertu est moins requise. Pour la fin de ce chapitre,

Au traité de la reparation de celui qui est tombé.

En ses recueils historiques.

de l'admonition que Caton le Censeur faisoit à ses soldats pour les acourager à bien faire & à supporter les fatigues de la guerre, sont decoulez certains vers dignes de memoire, tournez ainsi du Latin:

Si tu fais chose honneste
Auecques grands trauaux;
A rien s'en vont les maux,
Et la gloire te reste.
En ioye commettant
Quelque ordure ou folie;
Le vain plaisir s'oublie,
La honte te restant.
Le trac de mort & vie
Est à tous proposé.
Ten donc de cœur posé
Où vertu te conuie.

A. Gellius, Liu. 61. c. 1.

A ces vers conuient la sentence de Musonius philosophe Stoique, laquelle nous auons ainsi representee apres vn poete Latin;

Si trauaillant tu fais bien quelque chose;
Trauail s'enfuit, l'heur demeure vers toy.
Si en iouant tu transgresses la loy;
Le ieu s'en va, le mal chez toy repose.

CHAP. XIII.

Haine de l'Oisiueté & amour de trauail en deux grands personnages, L. Quintius Cincinnatus, & Abdolonymus.

Au 1. vol. chap. 12. du 1. liu.

NON sans cause Tite Liue & autres auteurs magnifient l'industrie laborieuse & la fuite du trauail de Cincinnatus: en ce qu'à toute peine on le tira de la charrue au Senat, pour y accepter la charge de Consul. Mais encores que nous ayons parlé de lui ailleurs, toutesfois ce grand personnage merite d'estre plus specialement contemplé en ses mœurs & deportemens: ce que nous emprunterons de Dionysius Halicarnasseus pour le ranger en ce chapitre: le discours estant tel, que sans autres traits l'ouurier en vne telle piece a fait preuue de sa suffisance. Parlant donques de Cincinnatus, apres qu'il fut declairé Consul, il escrit en ce sens. Le Senat enuoya gens vers Quintius, pour l'amener, afin d'estre installé en sa charge. D'auanture Quintius labouroit lors vn champ pour l'ensemẽcer, tenoit la queuë de sa charruë, marchant apres ses bœufs qui fillonnoyent la terre, lui ayãt mis bas son hocqueton,

Liure 10. des antiqu. Rom.

» queton,& couuert seulement d'vn haut de chausses, auec vn bonnet sur
» la teste. Descouurant vne troupe d'hommes entrez en son champ, il
» s'arreste court,tenant sa charrue,ne sçachant qui ils estoyent, ne qui les
» mouuoit d'aprocher de lui. L'vn deuançant au grand pas les autres, &
» l'admonnestant de s'equipper vn peu mieux,il entre dedans sa cabane,se
» couure d'vne robe & vient à eux. Ils commencent à le saluer, du nom
» de Consul,le vestent d'escarlate, & ayans apporté là les haches & autres
» marques de dignité consulaire,le prient de les suyure vers la ville. Lui
» demeura tout planté quelque peu de temps,& auec les larmes aux yeux,
» ne dit autres mots sinon,faudra-il donc que mon champ demeure en fri
» che ceste annee,& que nous soyons en peine de nos viures? Là dessus il
» salua sa femme,lui commandant d'auoir l'œil sur leur famille, puis s'a-
» chemina vers Rome. Halicarnasseus adiouste: Ie n'ay estendu mon pro-
» pos si auant,sinon afin que tous entendissent quels estoyent alors les gou
» uerneurs du peuple Romain,c'est asçauoir hommes qui cerchoyent du
» pain au trauail de leurs mains,contens de peu,supportans alaigrement la
» pauureté,qui n'affectoyent authorité ni domination quelcenque, ains
» mesme la refusoyent lors qu'elle leur estoit offerte. Ce qui monstrera,
» que nos gens de maintenant sont tout autres, veu qu'ils ont des desseins
» directement opposez à ceux-la, reserué quelque petit nombre d'aucuns
» qui font encore honneur à la dignité de l'Estat,& ressemblent à ces bõs
» ancestres. A tant Halicarnasseus.

Ce L.Quintius, son Consulat expiré, comme on vouloit le continuer en mesme charge,la refusa:puis d'autres consuls ayans esté designez il reprint le chemin de sa maison champestre,où fuyant l'oisiueté, il gaigna son pain à la sueur de son visage & du trauail de ses mains, suyuant son train acoustumé. Quelque temps apres,la Republique reduite à l'estroit il se maintint en mesme austerité de vie,creé Dictateur de Rome.Car estant embesongné à quelque trauail champestre, vingtquatre haches,les faisceaux de verges, la robbe d'escarlate & autres marques de Dictature lui estans offertes,en lieu de paroistre ioyeux de tel honneur,fronçant les sourcils, il commence à dire, Et donques il faudra que les afaires qui m'occuperont me facent perdre les fruits de ceste annee,& que mes domestiques & moy soyons reduits à disette! Ayant obtenu vne tresbelle victoire sur les Æques qu'il deffist, & triomphé d'iceux, refusé sa portion du terroir conquis par armes,item des esclaues,deniers contans,& autres meilleures pieces de butin,il ne voulut rien prendre de ce que le Senat & autres lui offreyent, mais retournant en sa maison, preferant son trauail champestre à la dignité principale de Rome,& se glorifiant plus de sa pauureté que les autres de leurs richesses. Senecque detestant les dissolutions de Rome en son temps,& regardant ceste laborieuse,actiue & frugale vie de Quintius,auec sa cabane & maison champestre,disoit; On
» ne bastissoit pas encore des salles à faire banquets, ni ne trainoit-on pas
» vne longue suite de charrettes chargees de pins & de sapins, sous le faix
» desquelles les rues tremblent,à ce que d'iceux se fissent des lambris tout-

En l'epist. 90. à Lucilius.

dorez. Deux fourchons plantez, & couuerts de ramee & de fueillage, disposé en panchant pour faire escouler les grosses pluyes, suffisoyent pour couuerture à la logette. Dessous ces toicts-la nos premiers peres habitoyent en toute seureté. Le chaume couuroit ceux qui viuoyent libres & francs: maintenant la seruitude habite dessous le marbre & l'or. Ailleurs il propose vne doctrine d'excellent vsage à son ami Lucilius en ces termes: Pour viure sain & dispost, donne du plaisir à ton corps, autãt que la bonne disposition d'icelui le requiert. Il le faut rudoyer, de peur qu'il ne regimbe contre l'ame: ce sera assez si tu manges pour apaiser la faim, si tu bois pour estancher la soif, si ton vestement empesche que tu n'ayes froid, & si tu demeures en vn logis qui te garantisse de l'iniure du temps. Il ne te doit chaloir s'il est basti de gazons ou de marbre. Saches que l'homme dort aussi bien sous vn toict de chaume, que sous vn lambris doré. Mesprise toutes ces choses qu'vn trauail superflu adiouste comme pour ornement, & dont il fait gloire. Pense qu'il n'y a rien d'admirable en toy que l'esprit: s'il est grand rien ne lui est grand.

Epist. 8.

Venons à la deuxiesme partie de ce chapitre touchant Abdolonymus, l'histoire duquel n'est moins memorable que celle de Quintius, & merite d'estre ici descrite & leuë. Alexandre le grand venu à Sidon, ville renommee pour son ancienneté, & à cause du nom de ses bastisseurs, en laquelle regnoit Straton fauorisé des richesses de Darius, mais degradé pource qu'il s'estoit rendu plus par auis des citoyens que de sa franche volonté; il fut permis à Hephæstion d'establir roy celui qu'il trouueroit en Sidon plus digne de l'estre. Hephæstion estoit logé chez des gentilshommes, ausquels ayant permis de choisir vn roy de l'vn d'entre eux ils refuserent d'y entendre, disans cest honneur n'apartenir qu'à celui qui estoit Prince du sang royal. Ceste grandeur de courage estonna Hephæstion, voyant ceux-ci mespriser ce que tant d'autres cerchent à trauers le fer & le feu: pourtant leur dit-il, Courage, mes amis, vous estes les premiers qui auez fait voir que c'est plus vertueusement fait de refuser que d'accepter vn royaume. Mais donnez nous quelqu'vn de race royale, lequel se souuiene d'auoir receu le sceptre de vos mains. Eux voyans que plusieurs beoyent apres si haute dignité, sans flatter les amis d'Alexandre qui aspiroyent à telle grandeur, declairerent que nul n'estoit plus capable de la royauté qu'vn certain Abdolonymus, cousin & issu d'assez loin du sang royal, lequel à cause de sa pauureté viuoit chetiuement du labourage d'vn iardin au fauxbourg de la ville où il se tenoit. Sa preudhommie l'auoit reduit à disette, comme plusieurs autres: mais il se contentoit de remuer la terre au long du iour, sans se soucier du cliquetis des armes dont toute l'Asie estoit esbranslee. Incontinent apres ceux de qui nous venons de parler vont & entrent au iardin, portans vne robe royale, & trouuent Abdolonymus arrachant quelques mauuaises herbes. Lui ayans fait la reuerence comme à leur Roy, l'vn d'entre eux dit, Sire, il faut changer l'habillement que vous voyez en mes mains à ces lambeaux qui vous chargent le dos: entrez es estuues & vous nettoyez de toute ceste crasse

Q. Curtius au 4. liu.

» ste crasse terreuse: embrassez vne pensee royale, & portez à la fortune dõt
» vous estes digne ceste continence frugale de maintenant. Quand vous
» serez au thrône royal, ayãt puissance de vie & de mort sur tous vos suiets;
» gardez vous bien d'oublier l'estat auquel vous receuez le sceptre, voire
» l'estat à cause duquel vous estes esleu Roy. Abdolonymus ne sçauoit bonnement s'il songeoit ou non: & par fois demandoit, Si ces gens estoyent point yures ou insensez, qui se gaudissoyent de lui auec telle insolence. Mais apres qu'on l'eut laué bien net, & vestu d'vne robe de pourpre passemantee d'or, & que tous l'eurent asseuré par serment qu'il estoit esleu Roy, apres long propos & sur le tard il s'achemina en leur compagnie vers le palais. Le bruit en courut incontinent, à l'acoustumee, par toute la ville: les vns ioyeux, les autres mal contens de telle election. Les riches soufflovent aux oreilles d'Alexandre, qu'il n'y auoit point d'ordre qu'vn chetif iardinier fust si haut esleué. Surce Alexandre le fit venir en sa chambre, & l'ayant mesuré de l'œil & consideré par assez lõgue espace de temps, dit, La taille de ce corps ne demẽt point
» ce qu'on dit de son extraction. Mais ie voudroy' sçauoir (fit-il à Abdo-
» lonymus) auec quelle patience tu as supporté ton indigence. A la mie-
» ne volonté, respond le nouueau roy, que ie puisse soustenir la dignité ro-
» yale auec aussi courageuse pensee. Ces mains ont assouui mon desir.
» Rien n'a defailli à qui n'auoit rien. Alexandre recueillit de ceste responsse qu'Abdolonymus auoit vn cœur grand & vrayement genereux. Pourtant lui fit il donner outre tout le meuble royal de Straton plusieurs richesses du butin des Perses: d'auantage il adiousta au domaine d'Abdolonymus tout le pays d'autour de Sidon. C'est ce qu'en raconte Curtius. Nous pouuons dire que ces deux grands personnages portoyent emprainte en leur pensee vn auertissement de sagesse que Senecque a depuis enclos en certains vers de telle substance:

En la tragedie d'Agamemnon

Ce que fortune esleue haut,
N'est que pour lui donner vn saut,
Dont triste ruine s'ensuyue.
On void la mediocrité
Beaucoup plus durable & plus viue
Qu'vne trop haute dignité.
Heureux qui parmi tout le bruit
Du monde vain cueille le fruit
De repos, non loin du riuage:
Qui ne fait voile en haute mer,
Crainte d'vn horrible naufrage,
Ains pres de terre aime ramer.

CHAP. XIIII.

De la tyrannie & cruauté de celle passion que nous appellons Ialousie.

Au 1. vol. Liu. 3. ch. 13 Nombr. 5. Liu. 3. des antiq. c. 10.

AYANS ailleurs proposé vne definition de Ialousie, nous auons allegué de la loy de Dieu ce qu'icelui auoit ordonné par Moyse à son peuple, par declarations bien expresses, contre ceste violente & cruelle passion. Iosephe les represente comme s'ensuit. Si quelqu'vn soupçonnoit sa féme d'auoir adulteré, il apportoit vn Assar d'orge moulu, & en iettoit vne poignee deuant Dieu, & le reste seruoit à la nourriture des Sacrificateurs : & lors vn des Sacrificateurs amenant la femme aupres de la porte tournee vers le temple, & lui ostant le voile de dessus la teste, escrit le nõ de Dieu sur vne peau, & lui fait iurer qu'elle n'a point forfait contre son mari: que si elle a outrepassé les bornes de chasteté, la cuisse droite se desioigne de sa hanche, & le ventre lui tombe en pieces, dont s'ensuyue la mort. Que si par trop violente passion d'amour, & par ialousie causee de là son mari estoit inconsiderément poussé à tel soupçon, elle acouchast au bout de dix mois apres d'vn enfant masle. Apres tels sermens prestez le Sacrificateur efface le nom de Dieu de dessus la peau, & espraind ceste effaçure dedans vne phiole, puis ramasse de la poussiere du temple selon qu'elle se rencontre, & la destrempant en l'eau de la phiole, baille ceste mixtion à boire à la femme. Si on l'a iniustement accusee, elle deuient enceinte, & porte son fruit à terme: Si iustement, & qu'outreplus entreuiene le periure deuant Dieu, elle perit honteusement: car la cuisse lui tombe, & le ventre s'emplit de pourriture. A tant Iosephe. Or comme l'experience fait voir qu'vne nation est plus suiette à ceste passion de ialousie qu'vne autre, aussi Bodin prouue par le tesmoignage d'Irenic & de Munster, que les Alemans n'en sont pas atteints, ains estiment honorable que femmes & hommes par ensemble s'estuuent & baignent en mesmes estuues publiques. Mais les peuples Meridionaux ne peuuent soufrir qu'en leurs temples mesmes les hommes soyent meslez auec les femmes: ains les separent d'vne paroy entredeux, comme font les Italiens, nommémẽt en temps de Quaresme. Mais estant (dit Bodin) auec l'ambassadeur de France en Angleterre, i'entendi celui d'Espagne nommé Mendozze, dire que c'estoit chose deshonneste de voir les hommes & les femmes par ensemble ouir les Sainctes predications. Oui bien (lui respondit plaisamment & tout sur pied vn maistre des requestes de la Roine) entre vous autres Espagnols cela seroit tres-vilain, qui mesmes en vos Eglises ne pensez qu'à assouuir vos impures affections, desquelles les Anglois ont les pensees eslongnees. Les Meridionaux sont au reste si ialoux, que plusieurs atteints de ce mal en meurent sans remede. Le Roy de Puna entre les Indiens, pour se deliurer d'vn tel ennuy, faisoit couper aux eunuques ou gardes de ses femmes nõ seulement les parties honteuses, mais aussi le nez & les bras. Le Sieur de Busbeque escrit qu'entre tous autres peuples les Turcs veillent sur leurs femmes & en sont fort ialoux. S'il y a gens au monde, soigneux de la pudicité de leurs femmes, ce sont les Turcs: pourtant les tienent-ils encloses & tellement cachees en leurs maisons, qu'à peine le Soleil les void

Au 5. liu. de sa Repu. ch. 1.

En l'epist. 3

il-

» il. Si la necessité les tire en public, ils les y enuoyent tellement couuer-
» tes, voilees & enuelopees, qu'on diroit à leur rencontre que ce sont fan-
» tosmes ou masquarades. Elles voyent bien les hommes à trauers vn
» voile ou reseul : mais nul homme ne void aucune partie de leurs corps.
» Car tous ont ceste opinion qu'vne femme, de beau visage, ou en fleur
» d'aage, ne peut estre veuë d'homme, sans conuoitise d'en iouyr, par con-
» sequent sans souilleure du cœur : à raison dequoy ils les tienent toutes
» cachees.

Petrarque a descrit proprement les allumettes, la force & les effects
» de la ialousie en ces termes: Le mari qui a vne femme ialouse, se sent es-
» ueillé & tourmenté sur tout la nuict, ores par mignardises, ores par sou-
» spirs, plaintes, accusations controuuees : il aura tourné les yeux trop de
» costé pour guigner quelqu'vne, se sera doucement souri contre vne au-
» tre, aura salué sa voisine, prisé quelque autre à cause de sa beauté, sera re-
» uenu trop tard au logis, finalement aura dit ou fait quelque chose qui le
» fera soupçonner d'infidelité en mariage. Si ce train se doit appeller vie,
ie ne sçai quel nom il faut donner à la mort. La ialousie d'vne femme
» contre quelque autre femme est violente au possible, comme l'auteur de
» l'Ecclesiastique le declaire en ces mots, La vraye tristesse & fascherie du
cœur c'est vne femme ialouse d'vne autre femme. Telle passion saisit
quelquesfois l'homme contre vn autre homme, & procede de ce qu'il
nous est impossible de supporter vn deuxiesme en l'amour & iouissance
de la chose que nous aimons. Par fois aussi, de ce qu'vn autre iouit du
bien dont nous sommes priuez, & que nous desirerions auoir : maladie
dont Anne femme d'Elcana fut atteinte, se voyant sterile, & Peninna fer-
tile en enfans. Ce mal regne en beaucoup de mesnages, où l'amour
entre les mariez deuroit estre pure & fidele: au contraire il y a de l'aspre-
té, des despits & crieries à force. Il y a vn autre vice en plusieurs fem-
mes qui deuisent & babillent auec tous venans. Par leur licence & im-
pudence elles se font soupçonner d'estre impudiques. Telle auda-
ce de parler & caquetter à tout propos & sans respect d'aucun n'a ia-
mais esté aprouuee de gens sages, ains a esté taxee de petulance & las-
ciueté.

Au traité des remedes cötre la prosperité & l'aduersité.

Chap. 26. v. 7.

1. Sam.

Quant à la ialousie de la femme enuers son mari, entre les exemples
de nostre temps nous auons celui de Ieanne, roine d'Espagne, mere des
Empereurs Charles V. & Ferdinand de louable memoire. Ceste prin-
cesse fut extremement ialouse du roy Philippe son mari, tellement qu'el-
le ne le laissoit iouir de paix ni repos quelconque, ains l'affligeoit inces-
cessamment. Or soit que ceste passion de sa femme le geinast trop, ou
d'autres raisons l'y poussassent, il quitta l'Espagne pour venir es pays bas
qu'il aimoit fort. Elle ne se souciant des afaires d'estat, n'auoit rien en
pensee que son mari absent, si que ne faisant autre chose nuict & iour
que songer creux à par soy, ne vouloit prononcer mot quelconque qu'à
toute force. Elle ne prenoit plaisir à chose qu'on lui dist, sinon quand
sa mere, pour la resiouir, disoit, qu'on lui equippoit vne flotte pour faire

Gomezius au 3. liu. de l'hist. de Fr. Ximenes.

voile vers les pays bas:la priant de patienter iusques à ce qu'elle fust acouchee:& qu'incontinent apres, au premier vent propre on la conduiroit vers son mari. Mais la roine Isabelle fort affligee en son esprit de ce que ses consolations ne seruoyent de rien, sous pretexte de changement d'air fit vn voyage auec sa fille la princesse Ieanne à Complute,où le Cardinal Ximenes demeuroit. La tristesse cachee brusle les entrailles, & si l'on ne lui donne quelque essor renuerse l'esprit : n'estant possible de la releuer plus commodément que par les douces paroles d'vn homme sage. Ximenes fit lors preuue de sa suffisance pour adoucir les pensees de l'Infante, & par deuis ordinaires de plusieurs iours recrea grandement la mere & la fille. Ce nonobstant alors que la Princesse fut arriuee es pays bas , où son mari la recueillit auec toutes caresses & signes de bienvueillance à lui possibles,peu de temps apres la maladie se renouuella.Ieanne auoit mené à sa suite vne fort belle damoiselle, de laquelle Philippe s'amouracha. Tout soudain la Ialousie se rallume de telle sorte, que la Cour se vid incontinēt pleine de rapports,d'accusatiōs,de quereles & de tragedies.Quelques enuieux ayans publié que Philippe admiroit en ceste damoiselle entre autres choses sa belle cheuelure,Ieāne oultree de cholere fit tōdre incontinent ceste fille,& non contente de tel exces lui meurtrit tout le visage de diuerses playes. Philippe ne pouuant de sa part supporter cest indigne traitement se laissa aller à des paroles fort picquantes & oultrageuses contre sa femme,de laquelle il ne s'approcha de lōg temps apres. Ceste ialousie desmesuree augmenta pour certain l'indisposition de Philippe,qui de retour en Espagne & accablé d'infinis soucis & afaires ne peut sortir de dessous tant de fardeaux importables, ains estant aliċté fut entendu vne fois de son medecin, quelques iours auant son trespas,se plaignant,& disant,helas,qui m'a precipité en ces miseres?qui m'a chargé du beau nom de Roy , & tiré sous ce pretexte en la destresse qui m'enuironne & me rend si chetif? Ceste passion de ialousie fut vne des principales causes pour lesquelles apres la mort de son mari la roine Ieanne demeura cachee en tenebreuse solitude,& consuma le reste de ses iours en tristesse , en pleurs & en continuelle melancholie. Elle auoit l'imagination & la memoire bonne : mais point d'entendement pour discerner les choses proposees. Or combien qne Buchanan ait escrit que l'Empereur Charles V. fit garder en prison perpetuelle Ieanne sa mere, pource qu'elle vouloit se remarier : toutesfois il y a d'autres historiens notables qui tesmoignent que ce fut à cause de l'indisposition de son esprit.

En l'histoi. d'Escosse, Liu.20.

Thomas Chaloner, cheualier Anglois descrit eloquemment la Ialousie en ces beaux vers Latins, & par mesme moyen instruit les mariez à leur deuoir. I'en representerai grossierement les beaux traits en nostre rime vulgaire.

Au 9. liu. de la restauration de l'Estat d'Angleterre.

Ie n'aprouue non plus que vous soyez iniques
Iusques-là de bailler à vos femmes pudiques
Des gardes,comme font aucuns, pour les veiller.

Est-ce

Est-ce ainsi qu'il se faut l'vn l'autre trauailler?
Faut-il qu'vn sot ialoux tiene sa femme enclose
Dedans son cabinet, n'y faisant autre chose
Que se parer, coifer, farder & atinter?
Puis s'il faut quelquefois en public se monstrer,
C'est auec tant d'orgueil, de pompe & brauerie,
Qu'autre spectacle au pris n'est rien que mocquerie.
De l'Egypte on se rid, de ses processions,
De son bœuf adoré, de ses deuotions:
Et toy chetif, qui fais de ta femme vne idole,
Ne sens-tu point combien ta bestisse t'affole?
Il est bien plus seant d'icelle te seruir,
Comme d'vn vif soulas, qu'à elle t'asseruir,
En la dorelotant ainsi qu'vne pouppee.
A cultiuer tes champs ta main soit occupee,
Voyage, achete, ven, frequente le palais,
Ta femme d'autre part commande à tes valets,
Ait l'œil sur tout cela qu'il faut faire au mesnage,
Et garde cherement ce qui est sous sa charge.
Il te sied de cercher, d'amasser en saison:
A elle, de serrer le bien de ta maison.

Pour closture de ce chapitre, i'ai pensé qu'il seroit bon d'y adiouster l'epitaphe d'vne innocente dame de Perouse, tuee par son mari ialoux, lequel la soupçonnoit coulpable d'adultere: comme ailleurs i'ai representé les complaintes de Iustine Damoiselle Romaine, qui nouuelle mariee fut massacree par son mari deuenu transporté de ialousie. L'epitaphe de la Perousine est tel:

Si qua solet proprio gaudere puella decoro,
Quid me a sors possit, nunc ego sola queror.
Forma dedit multis famam laudémque puellis:
At mihi de falsa suspicione necem.

M. CCCC. LXXX.

C'est à dire, en nostre vulgaire,

Si quelque dame prend plaisir en sa beauté,
Ie me plain de la miene, & de mon auanture.
La beauté los & nom à maintes a porté:
La miene iniquement me cause vne mort dure.

L'an mil quatre cens huitante.

CHAP. XV.

Le plaisir infame est plus pernicieux que nul autre mal : & a pour compagnes ordinaires la repentance & la tristesse.

Epist. 51.

SENECQUE dit sagement à Lucilius, Sur tout, chasse dehors les voluptez, & les tien pour tes plus grands aduersaires, comme l'on fait ces voleurs que les Egyptiens nõment Philetes, c'est à dire Baiseurs, Car à la mode de ceux-la les voluptez nous embrassent, afin de nous estrangler. Petrarque repete ceste belle sentence ainsi qu'il s'ensuit. Les voluptez, que Ciceron appelle flateuses maistresses, destournent de l'amour de vertu les principales facultez de l'ame. Elles ne nous caressent que pour nous terrasser: semblables aux brigands qui s'acostent amiablement des passans, pour les tirer à l'escart & les esgorger puis apres. Qui est atteint de ceste peste, fera beaucoup pour soy, s'il vse du souuerain remede proposé en Tite Liue par Scipion l'Africain à Masinissa, comme s'ensuit. Surmonte ton courage, garde de gaster par vne ordure beaucoup de biens, & de corrompre la grace de tant de valeurs & merites par vne faute plus grande que la cause d'icelle. On viendra aisément à bout de ce grand mal, si l'on considere la vileté, la puantise, la briefueté & la fin d'iceluy: item le long deshonneur, le repentir de plusieurs annees, & (peut estre) le supplice eternel apresté aux infames allechemens du plaisir d'vne heure ou d'autre brief moment de temps, incontinent oublié. Diogenes a pretendu dire le mesme par vne belle similitude : Ne plus ne moins (dit-il) que la poison meslee en du vin est agreable du commencement à ceux qui l'aualent, à cause de la douceur, & tost apres fait sentir son amertume venimeuse & mortelle : ainsi ceux qui s'abandonnent aux belles courtisannes sentent quelque plaisir au cõmencement, suiui d'vne douleur sans fin.

Au liu. des remedes cõtre la prosperité & l'aduersité, dial. 110.

Laertius au 6. liure en la vie de Diogen.

Au 6. liu de la reformation de l'estat.

Les effects de volupté sont viuement depeints par Thomas Chaloner ambassadeur d'Angleterre en Espagne. Ie representerai le sens de ses vers, où il introduit vn hibou respondant à la question, pourquoy les hommes de maintenant ne sont pas si grands & robustes que ceux de iadis.

Si quelqu'vn s'esbahit, pourquoy les successeurs,
Ne se rapportent point à leurs predecesseurs
En force & en hauteur, ie l'exhorte d'entendre
Ce qu'vn hibou bruyant lui est venu aprendre.
Les paillardes, les ieux, les chants, les instrumens,
Les danses, les parfums, les odoreux onguens,
Les cheueux frisottez, festins, bains, broderies,

Riches

Riches licts & tapis, bauettes, mommeries,
Dormir iusqu'à midi, puis reprendre ce train,
Auoyent reduit les Grecs à la honteuse faim.
Les Romains puis apres, en leurs infames festes,
Parurent transformez en cent sortes de bestes
Et la mesme boisson Circeenne à present
Fait au sage Vlysses de monstres maint present
Depuis que la ieunesse, à mal abandonnee,
Des antiques vertus s'est ainsi destournee.

Le Seigneur Iean Iaques Boissard meu de mesme raison a intitulé l'vn de ses emblemes de ces mots, VOLVPTATIS VSVRÆ, MORBI. Auec » ceste exposition, On ne peut estre assuietti à chose plus basse ni plus vile » qu'est volupté. Le medecin guerit la fureur & manie: mais entre tou- » tes la volupté est incurable. Nature nous l'a donnee pour trespernicieu- » se peste, de la source de laquelle decoule tout ce qu'il y a de crimes & de » malheur en la vie presente. Aussi ne peut-elle estre rencontree sans » suite de repentance, mais tardiue & tousiours flestrie de blasme. Car il est » prudemment ordonné que douleur & volupté soyent tousiours acro- » chees ensemble. Aussi tient volupté le plus haut degré de turpitude & » de deshonneur, comme celle qui change l'homme en beste sauuage, & » qui s'escoule legerement, laissant au lieu de memoire de sa douceur vn » vergongneux sujet de repentance. Plusieurs qui s'y sont adonnez ont » encouru de tresgriefues maladies, infamies & dommages : & quelques- » fois par l'effort de sa poison ont commis des actes qui les ont trainez » honteusement au gibet. Plus elle est forte, auec tant plus de violence » pousse-elle la raison hors de son siege. Et pourtant, qui se laisse gourman- » der à ce vice, & allecher de sa trompeuse douceur, ne doit auoir charge » en l'administration de l'Estat bien policé: veu qu'impossible est à l'ame » plongee en volupté de demeurer en son assiette, pour auec plus de pru- » dence & iugement considerer vn fait serieux & discerner le vrai du » faux, pour en tirer resolution qui vaille. Et celui ne fera le profit » d'autrui qui demeure inutile à soymesme. L'epigramme y adiousté est tel :

C'est le 37. de ceux qu'a traduits de Latin en François M. P. Ioli.

Abhorre volupté, ne t'en laisse surprendre,
Ses attraits sont pipeurs, peste des bons esprits,
Qui lui tournent le dos, crainte d'estre surpris:
Car tousiours, mais trop tard, le regret elle engendre.
Toute l'vtilité que tu peux en attendre,
C'est te voir indispost, angoisseux & dolent,
Geiné la nuict, le iour, d'vn remord violent,
Et le mocqué suiet d'vn perilleux esclandre.

Platon nous a voulu auertir de cela mesme, lors qu'il disoit que les voluptueux, gourmands, yurongnes & dissolus, qui auront gaspillé leur vie honteusement & inutilement, sont transformez en des asnes apres leur mort.

Or pour venir aux exemples marquez es histoires, il se trouuera que la volupté a plus ruiné de princes & de tyrans que la cruauté. Car encore que les hommes s'esfarouchent, quand on les traite trop rudemēt: toutesfois le plaisir infame d'vn tyran engendre en ses sujets non seulement la haine, ains aussi le mespris, quand ils voyent celui qui pour bien commander à tous les autres deuoit premierement maistriser soymesme estre esclaue de ses ordures: & n'estiment digne de la souuraineté celui qui est le plus lasche & vilain de tous les autres. Tesmoins soyent Sardanapale, Canades, Dionysius le ieune & Hieronymus tyrans de Sicile, Heliogabale, Amyntas, Periander, Pisistratus, Tarquin, Aristocrate, Timocrate, Childeric, Andronic, Appius Claudius, Galeace, Sforce, Alexandre de Medicis, Petrucce de Siene, Lugtac & Magel rois d'Escosse, & plusieurs autres qui ont tous perdu leurs estats, pour auoir mieux aimé seruir à leurs plaisirs qu'à la vertu. A cela regardoit Xenophon, lors qu'il introduit Socrates disputant auec vne belle courtisanne nommee Theodota. Comme elle lui eust dit, I'ai beaucoup d'auantage sur toy, Socrates: car tu ne sçaurois me soustraire pas vn de mes mignons, au contraire, quand il me plait, i'attirerai tous tes disciples en ma maison. Socrates lui fit response, tout sur pied, Qu'y a-il de merueilles en cela? tu tires toute ceste brigade par vn precipice: & moy ie les pousse vers la vertu, à laquelle on ne paruient que par vn chemin bien aspre, & du tout inconu à la pluspart. On raconte de la ville des Volsiniens qu'elle estoit riche, bien reiglee & policee, voire tenue pour la capitale entre celles de la Thoscane. Mais s'estant laissé aller aux plaisirs infames, & precipitee en vn abysme d'outrages & de turpitude, finalement elle fut soumise à la petulante domination des esclaues, qui du commencement au nombre de deux ou trois trouuerent moyen de mettre le pied dedans le conseil, puis incontinent apres s'emparerent de l'estat; consequemment faisoyēt escrire les testamens selon que bon leur sembloit, defendoyent aux hommes de franche condition de banquetter & s'assembler les vns auec les autres, espousoyent les filles de leurs maistres: & pour le comble ordonnerent que leurs paillardises auec les femmes vefues & les adulteres auec les mariees demeureroyent impunis: item que nul de franche conditiō n'espouseroit fille qui premieremēt n'eust esté despucelee par quelqu'vn de ces execrables Senateurs. Tels sont les fruits & les effects de volupté, doux au commencement, amers en fin, & de courte duree. Ce que Boissard a voulu demonstrer en vn autre embleme, dōt l'inscription est, DELECTAT ET ANGIT: où sous le pourtrait d'vne ruche les voluptez paroissent priuees & flattent ceux qui approchent, mais l'aiguillon gist à la queuë, & ne laissent à ceux qui se retirent autre chose que repentir & douloir. L'epigramme en est tel:

Ælian, au 13. liu. de sa diuerse histoire ch. 32.

C'est le 38.

Si c'est à iuste droit que la fille indiscrette,
Qui pour flatter son goust, la douceur appetant,
Va contre son deuoir la ruche furettant,
Sent l'aspre picqueron de l'indignee auette:

C'est

C'est bien plus iustement, que qui vilain se iette
Dedans le sale esgout d'infame volupté
Sent le rude aiguillon de sa brutalité,
Et l'interest present de sa perte regrette.

A l'opposite comme les vertus receuës ne peuuent sortir, tesmoin Senecque, & est aisé de les garder; aussi le chemin pour aller vers elles est roide & penible. Mais c'est le propre d'vne ame foible & languissante de redouter ce dont elle n'a point fait d'espreuue. Pourtant conuient-il la contraindre de commencer : de là en auant le remede n'est fascheux, ains incontinent agree, pource qu'il guerit. Nous auons doncques ci deuant allegué à propos ce que disoit Scipion à Masinissa, Que » nostre vie ne doit tant redouter les ennemis armez, que les volu- » ptez qui nous enuironnent de toutes parts. Sainct Augustin dit enco- » re mieux que vrais rois & Seigneurs sont ceux qui maistrisent les vices » & voluptez.

Epist. 50.

Quant aux remedes contre les voluptez, rien ne sert d'auantage à les chasser que la vigilance & l'abstinence : ce qu'entendoit bien Vlpius Marcellus gouuerneur d'Angleterre du temps de Commodus. Car encore que naturellement il ne dormist pas beaucoup, toutesfois pour s'y adonner encore moins il s'abstenoit fort de manger. Et pour ne s'emplir trop de pain, il se faisoit apporter le sien de Rome mesme, afin qu'estant vieil & fort dur il n'en mangeast pas plus que de besoin. Il faut aussi se donner garde des aiguillons & occasions de desbauche. A propos dequoy Senecque conseilloit à Lucilius de fuir les compagnies, les theatres, les deuis auec tous venans : & conseille qu'on ne s'acoste sinon de ceux qui nous peuuent faire meilleurs, ou qui desirent que nous les » facions tels. Pour ceste raison le mesme philosophe dit à son ami, Iet- » te au loin tout ce qui bourrelle ton cœur, & si tu ne peux les en tirer » hors, arrache le cœur & tout. Si l'on ne tient conte de ce faire, & par faineantise & dissolution la fenestre est ouuerte aux voluptez; incontinent, comme le feu s'allume d'auantage estant arrousé de quelques gouttes d'eau, ainsi la conuoitise & l'incontinence, si on leur donne quelque amorce, ne s'esteignent pas, mais l'intemperance suruenant & se glissant dedans peu à peu, s'enflamment, tellement que tout ce qui leur a esté octroyé du commencement sert de degré pour entrer plus auant. Aristote distingue exactement entre incontinence & intemperance en ces » mots; Quand l'incontinence regne, le discours est raui à l'entendement » par l'affection troublee, afin de ne pouuoir remarquer le mal qui est en » son fait: lequel il descouure en faits semblables, mais generalement : la » passion estant refroidie, la repentance suruient incontinent. Quant à » l'intemperance elle ne s'esteind, ni n'est domptee par le sentiment de peché, tout au rebours elle persiste obstinément à retenir le mal qu'elle a vne fois embrassé. Or la maladie de dissolution & de volupté est coustumierement plus perilleuse, quand elle est plus en dedans qu'au dehors. Ce que Senecque a prudemment remarqué en vn endroit où par-

Epist. 7.

Epist. 28.

Au 7. liu. des Ethiques ch. 8.

lant de la diſſolution il eſcrit, qu'icelle ſemble par fois auoir quitté la « place, puis elle vient chatouiller ceux qui ſont profeſſion de frugalité, & « au milieu de l'eſpargne cerche des voluptez non condamnees, mais ſuran « nees, voire tant plus inſtamment que moins ouuertement. Car tous vi- « ces deſcouuerts ſont legers, & les maladies ſont proches de gueriſon, « quand elles ſortent de leurs cachettes & deſployent leur force. L'aua- « rice, l'ambition, & les autres peſtes du cœur humain ſont extremement « pernicieuſes, lors qu'elles demeurent comme en vn recoin, faignant « qu'il n'y a point de mal. Nous ſemblons tuez & ne le ſommes point. « A tant Senecque.

Nous auons dit ailleurs que le trauail eſt vn remede aſſeuré contre les desbauches & la faineantiſe. Aux exemples & argumens alleguez i'en adiouſterai vn ſeul, memorable, extrait de Bodin, pour nous apren- dre, encore que Satan pour l'auancement de ſa tyrannie ſe ſerue des volu ptez & de l'oiſiueté, ſurnommee communement l'oreiller du diable; que toutesfois, à ſa couſtume, ſous vne reſponſe ambigue, il a voulu dire qu'il conuient laiſſer tous vains efforts & arts illuſoires, pour trauailler à bon eſcient. Voici les mots de Bodin. I'ai ſceu de Conſtantin, eſtimé en- « tre les plus ſçauans en la pyrotechnie, & art metallique, qui ſoit en Fran- « ce, & aſſez conu en ce royaume, que ſes compagnons ayant long temps « ſoufflé ſans aucune apparence de profit, demanderent au diable, s'ils fai- « ſoyent bien, & s'ils en viendroyent à bout? Il fit reſponſe en vn mot, « *Trauaillez.* Les ſouffleurs bien aiſes continuerent, & ſoufflerent tant « qu'ils multiplierent tout en rien; & ſouffleroyent encore n'euſt eſté que « Conſtantin leur dit, que Satan rẽdoit touſiours ſes oracles à double ſens, « & que ce mot, *Trauaillez*, vouloit dire qu'il faloit quitter l'Alchemie, & « s'employer au trauail & honneſte exercice de quelque bonne ſciẽce pour « gaigner ſa vie, & que c'eſtoit vne pure folie de penſer contrefaire l'or en « ſi peu de temps, veu que nature y employe mille ans. Par meſme moyen « faut-il dire à ceux qui veulent auoir les ſciences par art diabolique, *Tra-* « *uaillez*, ou (comme nos peres) *Treſ-veillez*: ainſi diſoit Lucilius, *Noctes* « *vigilate ſerenas*: & prier Dieu, qu'il dõne heureux ſucces à noſtre labeur, « qui eſt le poinct principal. Dequoy nous auertit Salomon au commence « ment du liure de ſageſſe, où il inuite vn chaſcun, & declaire le plus beau « ſecret qui fut iamais, & le vrai moyen d'acquerir ſageſſe: c'eſt (dit-il) de la « demander à Dieu de bon cœur, ſe fier en lui, & ne le tẽter point. Ce ſont « les mots de Bodin. Ie conclurrai ce chapitre par le contenu ſur la fin de l'Eccleſiaſte du Sage Salomon, lequel donne vn treſ-vtile conſeil en ces termes, Ieune homme, eſioui toy en ton ieune aage, & que ton cœur te- « rende gay es iours de ta ieuneſſe, & chemine comme ton cœur te meine, « & ſelõ le regard de tes yeux: mais ſache que pour toutes ces choſes Dieu « t'amenera en iugement. Oſte le chagrin de ton cœur, & recule de toy le « mal: car le ieune aage & l'adoleſcence ne ſont que vanité. «

En la demonomanie Liu. 3. ch. 3.

Chap. 12. v. 1. & 2.

CHAP.

CHAP. XVI.

Il faut de bonne heure esteindre les conuoitises, & demeurer es mediocres limites posez par Nature.

NOus auons en autre endroit introduit des plaintes & histoires non vulgaires, qui monstrent que nul ne vit content de sa condition, ains que plusieurs transportez de conuoitise desreiglee ont tousiours acoustumé de tendre & regarder plus loin. Feu monsieur de l'Hospital, Chancellier de France, personnage doué de prudence singuliere, tresaffectionné au bien de sa patrie, à laquelle il a fait de grands seruices en sa vie, exprime en ses beaux vers Latins ce mauuais desir. I'en representeray maintenant quelque parcelle, en nostre rime Françoise.

Liu. 3. c 6. du 1. volum.

Au 1. liu. en l'epist. à madame Marguerite.

Nul ne prend garde à soy, ni ne sçait bonnement
Quelle condition lui conuient proprement.
Il court tantost au loin, puis retourne, tracasse,
Et la vaine splendeur de ce monde pourchasse.
La nouueauté lui plait, deuenu vieil auant
Qu'auoir veu les destours qui le vont deceuant.
Si par fois il s'arreste, il ne peut se resouldre
A quel art il conuient se ranger & se couldre.
Tel qu'vn qui dans l'enclos d'vn Dadale serré
Va, reuient, vire, tourne, & tousiours enferré
Dans l'oblique destour, à tous coups vient se rendre
Au chemin qu'il auoit premier peu entreprendre:
Ou semblable à celui qui se mouuoit assez
Sans qu'on sceust voir par où ses pieds estoyent passez:
Ainsi ce tracasseur, pauure, geiné d'enuie:
Passe le triste cours de sa mourante vie.

Ælian remonstroit sagement à telle sorte d'hommes ce qui s'ensuit. » Qui ne se contente de peu rien ne lui suffit: & à qui rien ne suffit, rien ne » lui est deshonneste. Car vne conuoitise enflamme l'autre, & si elle n'est » surmontee par continence, iamais ne s'estanche, ains s'auançant au long » & au large deuient furieuse & du tout enragee. C'est vne soif qui s'enflamme à mesure que l'on boit pour l'esteindre: & peut on lui acommoder le commun dire, Que si l'eau arrouse la bouche, que faut-il desirer d'auantage pour tel effect? Il nous faut donc amortir ceste infame & terrible flamme, tandis qu'elle couue encore sous les cendres, & qu'vn doux moyen de l'estouffer nous est offert: de peur qu'apres s'estre prinse

par tout (ce que Dieu vueille destourner) nostre effort pour l'esteindre en sa fureur vehemente ne soit totalement vain. Ie ne pense pas qu'il fail le faire estat d'vn pilote qui crie & se tire par le poil au milieu d'vne tourmente, laquelle il pouuoit aisément euiter, s'aprestant & prouuoyant d'heure à son equippage : ni d'vn Magistrat qui fait beaucoup de bruit quand sa ville est prise & saccagee, laquelle il pouuoit garantir de ce malheur, s'il eust esté prudent & auisé quelques heures auant la surprise.

Il est donques à bon droit commandé à tous d'arracher en herbe ces conuoitises illicites & violentes : car plusieurs (au dire de Demosthene) desirans beaucoup plus qu'ils n'auoyent ont mesme perdu ce peu qu'ils tenoyent en leurs mains. Tant sont incertaines & muables toutes choses humaines. A cela regarde la sentence de Valerius Maximus. Les biens & « moyens humains, qu'on appelle, sont perissables, fresles, & pareils à des « bagatelles d'enfans. Ce sont torrens qui affluent en vn instant, & tout « soudain se tarissent: plantes qui ne prenent fermes racines en personne « ni famille quelconque: arbres agitez çà & là par les vents tresinconstants « de la fortune: tellement que ceux qu'on voyoit esleuez pardessus tous les « autres, sont plongez en vn clin d'œil au plus profond d'vne mort misera- « ble. Il ne faut donc point estimer ni appeller biens ces choses dont le de « sir redouble l'amertume par le moyen des maux qui en decoulent. Et l'au « teur du liure de l'Ecclesiastique disoit bien, que le Sage demeure arresté « en son propos, comme le Soleil: mais que le fol change ainsi que la Lu- « ne. Il a rencontré sur les façons de faire des lunatiques & insensez. Aussi la Lune, à cause de ses diuers changemens, represente hieroglyphiquement les esprits inconstans & vains. Georgette de Montenay, Damoiselle Françoise, propose ingenieusement le mesme en ses emblemes, où elle peint vn cheual courant enuironné de mousches guespes, auec telle inscription, FRVSTRA CVRRIS, & l'epigramme suyuant au dessous;

Chap. 27. v. 12.

Le cheual maigre, en quelque part qu'il aille,
Ne trouue point de la mousche allegeance.
Et le meschant, combien qu'il se trauaille,
Ne peut fuir la tresiuste vengeance
De Dieu sur lui par folle outrecuidance.
En tous lieux donc il se sent poursuiui:
Mais plus qu'ailleurs dedans sa conscience.
Le mal voulut, & le mal l'a suiui.

La doctrine de Sainct Basile tend à mesme but quand il dit à tout Chrestien, Soumets toy à la volonté de Dieu, elle te conduira si tu marches « franchement apres elle. Si tu recules, tu t'offenses, & pour cela ne lairra- « elle de t'entrainer où bon lui semblera. A ceste doctrine conuient la pro « fitable admonition de Chrysostome, en ces mots, Comme celui est mi- « serable entre les miserables qu'vne meschante conscience mord, encores « qu'il eust en main l'argent de tous les autres : au contraire, qui a l'ame « pure,

Au discours du riche & du pauure.

» pure,quoy que vestu d'habillemens rompus & vsez,souffreteux & neces-
» siteux, vit toutesfois plus content que le riche meschant, & qui abonde
en delices. Outreplus ne faut oublier le precepte de Salomon,où il dit,
» N'est-ce pas donc le bien de l'homme,qu'il mange & boyue,& face que
» son ame iouisse du bien en son trauail? De fait i'ay veu que cela est de la
main de Dieu? Surquoy le Docte paraphraste propose les conseils re-
quis pour dresser sagement, honnestement & vertueusement la vie hu-
» maine en ces termes entre autres. Quelle est ceste vie?Pour parler pre-
» mierement des choses requises pour l'entretenement d'icelle, ie di que
» tu ne dois attendre d'icelle sinon ce pourquoy elles ont esté creées, &
» dont le Seigneur Dieu t'a benignement octroyé l'vsage. Or n'ont elles
» point esté faites,afin que tu en dependes,ou que tu t'y confies, veu qu'el-
» les n'ont arrest ni fermeté quelconque:ni à ce que tu les caches tellemẽt
» qu'elles ne soyent d'aucun vsage à toy ni aux autres,ni que tu les dissipes
» comme si elles ne pouuoyent perir assez tost:mais à celle fin que d'esprit
» paisible & coy tu t'en serues pour la nourriture de ton corps, selon que
» ta condition le requiert:sans toutesfois demeurer inutile & oisif:te con-
» tentant de passer tes iours auec ce que tu auras acquis par honneste tra-
» uail. Si tu attends de tels biens autre chose que l'vsage d'iceux, tu te trom
» pes,encores que tu les employes comme il faut. Mais encores souuien
» toy,que ces choses ne te sont point escheuës à l'auanture, ni de leur pro-
» pre vertu,soit que d'ailleurs ou par ton industrie elles t'ayent esté acqui-
» ses: mais que la singuliere largesse de Dieu t'en a fait present, auquel tu
» es tenu d'en rendre graces, & de qui seul tu peux obtenir ceste faueur
» d'en pouuoir iouir en liesse & en paix. Le mesme Salomon propose
vn autre precepte en ce mesme liure,lequel regarde ce que nous venons
» de voir, en ces termes: Va donc,mange ton pain en ioye, & boy gaye-
» ment ton vin: car Dieu a desia tes œuures pour agreables. Surquoy le
» mesme paraphraste adiouste, Ces choses estans ainsi,i'en reuien là,c'est
» que ie t'auertis, quiconque tu sois, que laissant à Dieu ses secrets, tu te
» contentes de ta condition,ne conuoitant les biens d'autrui, mais rassasié
» de ce que tu as,& passant tes iours ioyeusement,tu ne penses à autre cho
» se que de rendre ta vie aprouuee à Dieu. Ce sont les mots du Paraphra-
ste; ausquels se rapportent aucunement les vers d'Horace,quoy que Pa-
yen & sans conoissance de la vraye Religion:

Eccles.2.24

Chap.9.v.7

N'appelle proprement heureux
L'homme de grands biens glorieux.
Heureux celui-la se peut dire,
Qui sçait sagement se seruir
Des dons que Dieu lui veut offrir,
Qui à disette peut se duire,
Et qui craind,trop plus que la mort,
De faire vn vicieux effort.

CHAP. XVII.

Il conuient auoir soin des biens inuisibles & eternels, plustost que des visibles, transitoires & perissables. En prosperité comme en aduersité chascun doit se souuenir qu'il est suiet à la mort.

C'Est vn auertissement Chrestien, sur tout aux fideles, que nulle portion de leur vie n'est exempte de douleurs, ains plustost gist exposee à toutes sortes de trauaux & de fascheries. Tellement qu'on void les enfans mesmes succer auec le laict quelques cõmencemens de maux: & les miseres sembler croistre aueeques l'aage. Vrai est que les gens de bien gemissans sous la pesanteur des aduersitez, iouissent des consolations particulieres qu'il faut tirer des Sainctes Escritures, fruict excellent auquel les incredules & reprouuez n'ont point de part. Les Payens ont cerché quelque soulas en leurs miseres: mais ce sont apuis de cheneuotes, qui rompent sous la main. Et a esté sagement dit, que les preceptes philosophiques ne sont nullement propres à guerir les playes de l'ame, comme sont ceux de la parole de Dieu: que toute leur vertu ne s'estend qu'à l'endroit de quelques legeres esgratigneures, qui ne font qu'effleurer la peau. Les hommes prudents, & rompus aux afaires du monde, descouurent assez les miseres de la vie humaine, & les bourasques dont elle est incessamment agitee: mais ils en ont ignoré la source. Pourtant se trouue-il presques autant d'opinions que de testes & de noms entre eux. Car les vns ont rapporté à l'inconstance de fortune les aduersitez & prosperitez; les autres au destin de diuerse sorte; aucuns à certaines causes recerchees au ciel & en terre: faute de conoistre le vrai fondement & commencement de la misere humaine, asçauoir que toutes calamitez decoulent de la reuolte du premier homme, & de la corruption de Nature, à cause de la transgression du commandement de Dieu, par les suggestions de Satan. Au reste, Senecque, quoy que payen, mais plus entendu & moins athee que les autres, sentant ceste misere, & que les biens interieurs & inuisibles sont plus à priser que les visibles & transitoires, introduit Dieu mesme parlant aux gens de bien, que la splendeur externe aueugle vn peu trop quelquesfois, & leur disant: Vous qui auez prins plaisir à la vertu, qu'auez vous à vous plaindre de moy? I'ai enuironné les autres de faux biens, & ai amusé leurs vains esprits apres vn songe biẽ long & deceuant. Ie les ai couuerts d'or, d'argent, & d'yuoire: mais au dedans il n'y a chose qui vaille. Ces gens qui de prime face vous semblent heureux, si vous les regardez, non par où ils se presentent à la rencõtre, mais du costé caché, sont miserables, ords & vilains: &, ne plus ne moins que leurs

Au discours de la prouidence, ch. 6.

» leurs parois, ne sont enduits que par dehors. Cela n'est pas la solide &
» sincere felicité: ce n'est qu'vne crouste, encore bien tenue & deliée. Pour
» ce, tandis qu'ils peuuent estre debout, & ne se mõstrer que par où il leur
» plait, ils reluisent, & abusent les gens. Mais si quelque cas eschet qui
» les trouble & descouure, lors se void ie ne sçai quelle mer de vilenie & de
» puantise cachee sous vne splendeur empruntee. A vous au contraire i'ai
» donné des vrais biens & qui demeurent. Plus on les tournera & regar-
» dera de toutes parts, tant meilleurs & tant plus grands aparoistront-ils:
» asçauoir ne tenir conte de ce que les autres craignent, & desdaigner ce
» qu'ils desirent. Vous ne reluisez point par dehors. Tous les biens sont
» tournez en dedans. Vostre felicité c'est de n'auoir que faire de fe-
» licité.

Mais les biens de dedans ne peuuent estre mieux conus que si ceux de dehors sont soigneusement considerez. Contemplez donc la fragilité humaine, combien viste la beauté se passe & l'enbonpoinct se gaste, le corps perdant tout son lustre & sa vigueur: tellement que le plus heureux est en perpetuelle crainte de deuenir le plus malheureux. Car en vn tourne-main & en vn clin d'œil tout l'estat de l'homme se change: tellement que si vous prenez garde à la beauté, à l'aage vigoureux, aux richesses, aux honneurs, aux mariages desirez, aux enfans obeissans, à la faueur des princes, aux amis, il n'y a rien en la vie presente qui demeure ferme & de lõgue duree. I'ay auerti en vn autre endroit, où sont inserez plusieurs memorables exemples, tel estre l'estat des afaires humaines, qu'on les void seruir de blanc à infinis traits de la fortune: à l'occasion dequoy nul ne doit s'esleuer en prosperité, ni perdre courage en aduersité. Nous auons fait mention de la coustume des Egyptiens, qui souloyent porter vn skelete ou corps mort descharné, n'ayant que les os attachez proprement ensemble, & le presentoyent aux vns & aux autres en leurs banquets. Plu-

Liu. 1. ch. 12 du 1. vol.

» tarque en dit ces mots, Quant à la façon de faire d'Egypte, où ils ont a-
» coustumé d'aporter ordinairement au milieu d'vn festin l'anatomie sei-
» che d'vn corps d'homme mort, & le monstrer à tous les conuiez, les ad-
» monnestant de se souuenir qu'en peu de temps ils seront tels: encore que
» ce soit vn fort mal plaisant & importun entremets, si est-ce qu'il a quel-
» que commodité. Car s'il ne conuie la compagnie à faire grand' chere
» & à se donner du plaisir, aumoins les incite-il de se porter amour & di-
» lection les vns aux autres, les admonnestant de se souuenir que la vie e-
» stant courte de soy mesme, ils ne cerchent pas à la faire trouuer longue
» par afaires fascheux & ennuyeux. L'admonition des Egyptiens estoit comprise en ces mots, serrez en deux vers Latins, ainsi rendus en nostre vulgaire:

Au banquet des sept Sages ch. 3.

Contemple vn peu ceci puis apres fai grand' chere:
Tu seras tel vn iour, & deuant qu'il soit guere.

Il s'est troué d'autres peuples qui en leurs festins auoyent acoustumé d'entreietter quelque propos de la mort, puis mettre sur table vn masque, ou oscille, ou teste de mort, qu'on manioit, ou attachoit au lambris,

de la chambre, afin qu'il fust tousiours en veuë, aduertissant les conuiez du changement & de la briefueté de leur vie: au moyen dequoy conuenoit s'esiouir, & viure comme à la desrobee, afin que rien de la vie ne se perdist : ainsi que l'enseigne doctement le Seigneur Ioseph de la Scale. Quant à l'Oscille, selon que remarque Festus, c'estoit comme quelque image de la vie humaine, en laquelle par fois les choses plus haut esleuees descendent aux plus bas, & les plus basses montent au plus haut. A cela se rapporte le monument trouué en Arragon & porté à Rome : sur lequel on void la figure d'vn homme couché sur le dos, taillee en pierre dure, ayant à la teste vn rameau plein de fleurs, & aux pieds vn rameau sec, auec telle inscription :

Au 1. liu de ses annotations sur Ausone, ch. 26.

Aspice quàm subitò marcet quod floruit ante.
Aspice quàm subitò, quod stetit ante, cadat.

C'est à dire,

Voy combien vistement rien de verdeur ne reste
A ce plaisant rameau qui par tout florissoit.
Voy combien vistement desseché s'apperçoit
Cela qui parauant si haut leuoit la teste.

A ces vers se rapportent certains autres, dont le sens est que « nous mourons en naissant, que nostre fin pend à nostre origine, que la mesme « heure qui donne entree à nostre vie lui en ouure aussi l'issue, & que la vie « porte en soy les semences de mort. « L'Empereur Maximilian I. Prince excellent, n'ignoroit pas ces choses, qui deux ans entiers auant son trespas, quelque chemin qu'il fist, auoit tousiours parmi son bagage vne quaisse de bois, de la longueur du corps humain, en laquelle y en auoit vn autre faite de plomb, de mesme forme que les bieres esquelles on enclost ordinairement les corps qu'on veut porter en terre: sans qu'aucun de ses courtisans ou domestiques, fors deux ou trois, sceussẽt ce qui estoit dedans ceste quaisse, qui estoit bien couuerte & parce en dehors, tellemẽt qu'à ceste apparance & au poids plusieurs estimoyent que c'estoit quelque grand thresor. Nous reuerons la memoire de ce grand Empereur, lequel a voulu que la souuenance de mort fust tousiours ainsi charriee deuant lui, afin de composer sa vie & ses actions de telle sorte, qu'il n'oubliast iamais qu'vn iour il auroit à rendre compte de sa vie au Dieu Eternel, laissant vn memorable & remarquable exẽple à ses successeurs, pour les esmouuoir à la reuerence & crainte de la Maiesté diuine. Mesme intẽtion eut Philippe roy de Macedoine. Ayant desfait les Atheniens à Cheronee, quoy que tout semblast lui rire, toutesfois il rangea ses pensees à la raison, sans faire ou dire outrage, ni chose quelcõque hors de propos: sur tout apres auoir esté censuré de son insolence & gayeté indecente peu apres la victoire. Il trouua bon & expedient, que tous les iours à son leuer vn de ses pages lui ramentust qu'il estoit homme : & en donna charge expresse à l'vn d'iceux, sans que depuis il sortist de sa chambre, ni permist qu'aucun y entrast, qu'au preallable son aduertisseur ne lui eust crié bien haut par trois fois, *Philippe tu es homme.* C'est ce qu'Ælian en es-

En sa diuer

en escrit apres les autres. Pourtant est tresvtile l'aduertissement de Minucius à Marcius Coriolanus, lequel s'enfloit à cause de ses heureux succes. » En cela (dit-il) où tu peux d'auantage,& où Dieu te fauorise, com- » porte t'y modestement, mesnage dextrement les biensfaits de la fortune, » & t'en sers en sage homme: te souuenant qu'il n'y a rien de ferme ni d'ar » resté au monde. Car tout ce qui est haut esleué, paruenu au comble ne » peut euiter l'indignation des dieux,& de rechef est aneanti. Que telle soit l'auanture des cruels & orgueilleux, qui franchissent & outrepassent les bornes de Nature: Pausanias nous en sera bon tesmoin. Le poete Simonides l'ayant auerti en quelque festin qu'il se souuinst qu'il estoit homme, lui bouffi d'orgueil,& tout farouche à cause de ses victoires, hocha la teste à tel auertissement. Mais quand peu de temps apres on l'eut enclos dedans la chapelle de Mineruc, voyant que c'estoit pour y mourir de faim (comme il y mourut) se souuenant des propos de Simonides, il s'es- » cria par trois fois tout haut, O estranger de Ceo, ton propos estoit grãd » & notable: mais i'estois tellement abruti, que ie tenois pour fable tout » ce que tu me disois alors.

se hist. liu. 8 ch. 15. D. Halicarnasseus, au 8. liure des antiqu. Rom.

AElian au 9. liu. de sa diuerse histoire ch. 141.

Or l'homme ne peut se conoistre ainsi qu'il apartient, s'il ne se sent à toute heure suiet à la mort, sans sçauoir l'an, le iour, l'heure, le momẽt de son depart. Car telles pensees le brident & l'empeschent de se licencier à desbauches & dissolutions, ains de quitter les biens externes, perissables & de nulle duree, pour s'arrester aux interieurs & perdurables. C'est ce dont Salomon a pretendu nous auertir, descriuant le miserable » & perilleux estat de la vie presente. L'homme ne conoit point son » temps, non plus que les poissons qui sont prins au mauuais filé pour eux, » & les oiseaux enuelopez au lacet: ainsi sont enlacez les humains au mau- » uais temps, quand il tombe soudainement sur eux. En vn autre endroit » il dit, que le iour de la mort est meilleur à l'homme que celui de sa nati- » uité. Huldric Zasius docte Iurisconsulte de nostre temps, pensoit à ce- » la, quand il escriuoit ces mots: Nature ne se monstre pas mere, mais ma- » rastre en nostre endroit. Car nous viuons malades ou sains. Estans ma- » lades nous voila garrottez des imperieuses & perilleuses receptes des » medecins,& vaudroit autant mourir (ce dit Platon) que lãguir es mains » de telles gens. Mille liens enuironnent nostre santé: les braueries d'vn or- » gueil sourcilleux, l'ambition qui ne peut tenir en sa peau, les chagrins de » l'enuie, les impuretez Veneriennes tiennent vns & autres miserablemẽt » arrestez. Pour beaucoup dire en peu de mots, autant de passions qui » estraignent l'homme sont autant de cordeaux qui le tienent garrotté: » lors chascun peut dire, les angoisses nous ceignent & serrent de tous co- » stez: tant de pieges sont deuant, derriere, & au milieu de nous, qu'à iuste » raison S. Antoine s'escrioit que tout le monde estoit plein de pieges & » de filez. Ainsi donc la conuoitise de ceste vie a esté vrayement nommee » mauuaise; quand au lieu de commettre & recommander toutes choses à » la prouidence de Dieu, on aspire auidement apres les biens perissables, » comme s'ils estoyent fermes & asseurez: dont s'ensuyuent des fourmillie-

Eccles. 9. 12.

Eccles. 7. 1. En la harangue funebre de l'Imperatrice Blanche Marie, femme de Maximilian I.

Au traité de la restauration de celui qui est tombé.

En l'home. 54. sur S. Matthieu.

res de pechez. La bonté de Dieu a prouueu (ce dit Chrysostome) qu'en « ceste petite & courte vie les trauaux & combats durassent peu: qu'en l'e- « ternelle fust la couronne & le loyer des œuures : parainsi que la peine « finist bien tost, & la recompense durast à iamais. Ailleurs il repete plus « soigneusement ceste reuolution es termes qui s'ensuyuent. Dieu gouuer- « ne tellement tout le monde, que par fois il se sert d'vne chose, puis d'vne « autre, ne permettant pas qu'vne prosperité continue, ni n'enuoyant ad- « uersité sur aduersité. Comme la nuict succede au iour, la lumiere aux « tenebres, l'æsté à l'hiuer, & à l'opposite: tout de mesme auiourd'hui la « douleur nous presse, demain la douceur d'vne ioye nous caresse: main- « tenant nous sommes malades, tantost nous serons alaigres & dispostś. « Ne nous chagrignons donques en maladie, veu que nous aurions plu- « stost iuste occasion de nous estonner si nous auons vn iour de santé: Si « quelque tristesse nous saboule, n'en perdons point le iugement; car nous « meritons de pleurer au lieu de rire. Concluons que l'inconstance & « incertitude des biens du monde nous donne toute occasion de crier à pleine teste;

O vanité des vanitez!
Le Monde est plein de perfidie,
De puanteur, de tragedie,
Et au comble d'iniquitez.
Les champs, les deserts, les Citez,
Sont pleins d'angoisse & maladie,
Ce n'est qu'vn songe: & faut qu'on die,
O vanité des vanitez!

Ce sont extraits du premier chapitre de l'Ecclesiaste de Salomon, sur quoy le paraphraste adiouste, Le sommaire de ce sermon est, que ceux se « trompent lourdement, & à leur confusion, qui considerans le monde « mesme dessus & dessous, ou eux mesmes dedans & dehors, ou ce qui se « fait au monde, quoy que ce soit, esperent pouuoir rencontrer quelque « chose si ferme, qu'en la possession d'icelle ils trouuent vn asseuré con- « tentement. A l'opposite i'afferme & maintien qu'il n'y a rien de mon- « dain au monde qui ne soit inconstant, sans arrest, ombratile, & vanité « tresvaine. Dont s'ensuit que les occupations sont tresvaines de tous ceux « qui attendent quelque apui, nommément perpetuel, ou à longs iours, de « choses si vaines.

CHAP. XVIII.

Du vrai ornement des femmes. Combien le fard, comparable à l'hypocrisie, est chose detestable. De la puanteur du corps humain mort.

GREGOI-

» GREGOIRE Nazianzene descrit ainsi le vrai ornement des
» femmes. Les femmes sont deuëment parees, qui sont
» honorables à cause de leurs bonnes mœurs & de leur bien
» seance, qui demeurent le plus du temps en la maison, de-
» uisent auec les prophetes & apostres, manient le fuseau &
» la laine (car c'est leur mestier) prescriuent à leurs seruan-
» tes ce qu'il conuient faire, ne s'acointent des seruiteurs, gardent soigneu-
» sement leurs bouches, yeux, & iouës, sortent fort rarement du logis, ai-
» ment la frequentation de femmes pudiques, & se contentent du mari
» qui leur a esté ioint en premieres nopces. A cela se rapporte vn passa-
» ge de Iustin l'historien: La pudicité, non la robe, est le vrai ornement des
» femmes. Il appelle ailleurs la frugalité mere des vertus. Mais nous a-
uons monstré ci deuant, combien la femme est vne beste cauteleuse &
insupportable, qui reiettant l'honneur & les vertus de mariage, ne pense
à autre chose qu'à paroistre belle & de bonne grace: puis auec son fard,
ses mignardises & affeteries suiuies ordinairement de lasciueté petulante
& d'auarice, semond maints chalans, lesquels par amorces d'vn infame
mestier elle attire en ses filez pour les ruiner puis apres. Les Courti-
sannes (qui affectent ce nom en Italie & ailleurs, par sçauoir dextre-
ment se contrefaire, equipper & parer à l'auantage, quoy qu'au reste
ce ne soit qu'ordure de leurs corps & de leurs ames) ont acoustumé de
se comporter ainsi, nommément les Romaines, que Bernard Sacco de-
» peint au vif de toutes leurs couleurs en ces traits. Au printemps Ve-
» nus a son tour & ses esbats, & Rome ne sçauroit estre en sorte que ce
» soit sans amour. Lors font leurs monstres les Courtisannes, de belle
» taille & richement attintees, attirant à elles hommes conus & inconus,
» qu'elles detienent captifs par leurs attraits & baguenauderies, les tie-
» nent long temps le bec en l'eau, puis s'en mocquent: où les pillent,
» ou les desnuent de poil: somme de sots qu'ils estoyent les rendent in-
» sensez tout à fait. Tout au contraire, par fois celle qui s'estime la plus
» accorte & rusee de toutes est la premiere attrapee: & pensant plumer les
» ieunes hommes est afinee & mocquee. François Patricius a tresbien
» dit, Que se despiter contre soymesme & se hayr, c'est vouloir auoir autre
» teint que le naturel, & par le vernis, la ceruse, le fard, violer Nature.
» Dont auient tost apres, ces fausses couleurs effacees, que le visage repre-
» nant ses traits apreste à rire à ceux qui ont veu iouër telles mascarades,
» & porte dommage à la naifue beauté de celles qui se sont fardees. Car
» telles poisons rident la face auant le temps, obscurcissent la veuë, pour-
» rissent les dents, rendent l'haleine puante: font que les maris desdai-
» gnent & haissent leurs femmes deuenues hideuses par tels artifices, &
rebutent les caresses d'icelles. A quoy visoit Iules Cæsar de la Scale en
vn elegant epigramme Latin rudement exprimé en ces vers:

La Courtisanne esbraille sa poictrine,
Preste à se vendre au paillard plus offrant,
Où, pour saouler sa luxure, souffrant

Au poeme de l'ornement des femmes.

Liure 20.

Au 1. vol. liu. 1. ch. 10.

En l'hist. de Pauie, li. 1. ch. 6.

Liu. 4. de l'institut. de la Repub. ch. 5.

En sō Hipponax.

Que maint putier sur sa bourse domine.
Elle se farde, attinte, & fait la mine,
En trahissant son poil, ses ans, ses yeux.
O vain effort, qui par moyen indigne
Presse Nature, & cuide faire mieux!

Les femmes fardees sont proprement comparees aux hypocrites: Comme la laideur de telles femmes se descouure tellement au Soleil, si elles s'en aprochent, que force leur est de se cacher: ainsi les hypocrites sont en grande estime & admiration entre les gens, à cause qu'ils sçauent se contrefaire & semblent esloignez de toute faute & imperfection. Dieu les laisse luire pour vn temps deuant les hommes: mais finalement il leue leur masque, tellement que desnuez de la vaine aparence qui les faisoit mesconoistre, leur babil, vanterie, ambition, pompe & simulation s'esuanouit. Nathan Chytræus a enrichi ceste comparaison d'vne elegie Latine, comprenant des enseignemens notables, dignes d'estre entendus. Ie les ai exprimez comme s'ensuit:

Vne vieille esdentee, en despit de son aage,
Eut desir de monstrer quelque nouueau visage.
Ses deux iouës teignit, ses leures & son front,
Puis auec vn miroir se fit ce lourd afront,
Que de s'estimer ieune & gentile pucelle.
Mais sentant du Soleil vne chaude estincelle,
Ceste couleur d'emprunt incontinent s'en va,
Et telle que deuant la vieille se trouua.
Plus le fard fut espais, moins belle en fut la face,
Et le cuir conroyé de plus mauuaise grace.
De simulation tel est le chastiment,
Qui veut auoir beau lustre & soymesme dément:
D'vn parler affecté ses crimes elle farde,
Et tressaincte la tient celui qui n'y prend garde.
Mais quand il lui conuient deuant Dieu comparoir,
Soudainement ce fard l'on void loin disparoir,
Ce Soleil de iustice incontinent fait fondre
Et glace, & neige, & froid, qui l'ont voulu confondre.
Il descouure à chascun cela qui parauant
Les autres & soymesme alloit trop deceuant.
Que s'il t'auient aussi de couurir tes offenses,
Mal-auisé pecheur, il faut bien que tu penses,
Qu'à tous en plein midi Dieu les descouurira.
Mais quand ton cœur froissé franchement s'ouurira,
Quand tu confesseras à l'Eternel ta faute,
Il t'en fera pardon par sa clemence haute:
Il viendra la couurir, benin l'effacera,

Brief.

Brief au fond de la mer noyee elle sera.
Monstre, si tu es sage, au medecin tes playes:
Afin que guerison seure & prompte tu ayes.

Boissard illustre ceste exhortation par vn embleme ingenieux, auec telle inscription, PRAETEXTV NOCENTIOR, & l'epigramme suyuant:

C'est le 35. embleme.

Nous n'auons entre nous plus dangereuse peste,
Que celui qui, meschant, simule pieté,
Et qui paroit couuert d'vn masque de bonté,
En faits entier & iuste, en mœurs pur & modeste:
Detestable pipeur, qui tant plus il moleste
L'incoulpable innocent d'outrages scandaleux;
Tant plus il veut paroistre & graue & sourcilleux,
Et couurir le poison de son humeur funeste.

En l'exposition de l'embleme ces mots sont entre autres: L'hypocri- » sie est vn vice detestable, qui rompt & dissipe les liens de la societé hu- » maine. Combien que vituperable en tous, si est elle du tout detesta- » ble en ceux qui sous pretexte de pieté & de religion cachent, entretie- » nent, & assouuissent leurs haines & ambitions particulieres. Ames meschantes, incendiaires, tisons de troubles & de seditions. Mais quoy que l'orgueil de l'hypocrite monte bien haut, & fourre la teste dedans les nuees: si est ce que finalement il perira comme vn fumier, & ceux qui l'auront veu, diront, Où est-il? Mais ceux qui auront craint le Seigneur, & fermement adheré à sa parole, demeureront eternellement. Puis donc que le fard & ce lustre exterieur des femmes ne sent riẽ qu'hypocrisie, ou plustost la contient cachee dedans soy, l'origine & foiblesse humaine meriteroit plus diligente consideration, afin que l'on vist combien de puantise elle porte en son commencement & en sa fin: ce que Nathan Chytræus n'a pas oublié de peindre en ses vers Latins, ainsi exprimez:

Iob 20.6.7

L'homme fresle & mortel n'est rien que puantise,
Au ventre maternel engendré, fagotté,
Parmi les puanteurs, d'où tendre & sans chemise
Il est sale & puant en fin despacquetté.
Ce n'est que puanteur en soy toute sa vie.
Rien, sinon puanteur, de lui ne peut sortir.
L'ame estant hors du corps, sa charongne est suyuie
D'horrible puanteur, qu'on n'oseroit sentir.
En ceste infection l'on le cache & l'enserre
En sa quaisse, en sa fosse. He, d'où vient nostre orgueil?
D'où vient que nous aimons moins le ciel que la terre,
Et cherissons si fort nostre puant cercueil?

Non sans cause a esté parlé en vn autre chapitre, des vers, crapaux & serpens qui naissent du corps humain, & pourquoy. Le mesme a esté

Au 1. vol. liu. 1. ch. 11.

En l'exposition de l'Euangile du iour de Pasques.

obserué par Philippe Melanchthon. Pource, dit-il, que l'homme a esté empoisonné par le venin du serpent au iardin d'Eden, il faut dire que le diable a vrayement prins la forme de cest animal. On porte encores auiourd'hui çà & là par l'Asie des serpens esquels le diable habite: & est bon que les ieunes hommes entendent ceste histoire. Il y a des enchanteurs en Asie, qui ne font autre chose que courir & tracasser par toutes les isles, & portent des serpens, au branslement desquels les Insulaires estiment leurs maisons tellement purifiees que nuls serpens n'y entrent ni ne les infectent. Ce rapport m'a esté fait par gens honnestes & dignes de foy, qui ont veu telles ceremonies. Voici comme ces enchanteurs procedent. Ils portent quelques serpens en vn vaisseau de cuyure: entrans en vne maison ils ouurent ce vaisseau, & se prenent à sonner certains tambours: alors vn serpent se monstre, ouurant la gueule: mais l'enchantement fait, paroit vne tresbelle teste de fille. C'est vn marmoset qui semble à quelque modeste pucelle. Finalement l'enchanteur fait vn autre charme, & lors le serpent se retire peu à peu, cachant ceste teste en sa gueule, deuient foible, & tombe comme mort, pource que le diable agit en lui & le presse. Ce ne sont point comptes faits à plaisir: & c'est comme Satan se transforma en serpent, lors qu'il seduisit Eue, & Adam nostre premier pere. Quant à ce que les serpens naissent d'vn corps humain qui est mort, il nous signifie l'origine & la puantise horrible du peché. Iusques ici sont les mots de Melanchthon.

Au recueil de ses hist.

Pour reprendre nostre propos des femmes, Suidas raconte qu'vne prudente dame d'Alexandrie, nommee Hypalia parut auisee en la consideration du defaut & de la fragilité de son sexe. Car ne pouuant se despestrer commodément de l'importunité de certain qui la sollicitoit à mal, elle lui monstra quelques drapeaux souillez de ses flueurs menstruales, & lui dit, Voici ieune homme ce que tu aimes: & ce n'est que laideur & ordure. S. Isidore Pelusiote descrit vne histoire memorable, que ie representerai en nostre langue. Vn iour certain personnage en fleur d'aage, fort adonné aux femmes, voyant vne tresbelle fille, s'esprit de l'amour d'icelle, & n'obmit rien pour en auoir la iouissance. Du commencement elle le rebuta tout à plat: car c'estoit vne chaste damoiselle, qui auoit promis à Iesus Christ de lui garder son corps & son ame purs & entiers. Ayant entendu que ce poursuyuant estoit sur le poinct de deuenir furieux & enragé, tant sa passion le mastinoit, elle s'auisa d'vn moyen de conseruer sa chasteté, & d'esteindre aussi le feu de ce miserable. Elle se fit premierement tondre & raser entierement sa belle cheuelure, se frotta & couurit la face d'vne bouë composee de cendres destrempees en eau: puis fit appeller ce fol, & comme il entroit elle lui dit, Aimes tu donques ceste laideur? Lui desgagé par ceste atteinte de la rage qui le pressoit, sentit la flamme de son desir amortie, & qui plus est depuis se monstra fort honneste & attrempé. Isidore auoit dit auant que reciter ceste histoire, que les femmes y sont ad-

Liu. 2. Epist. 53.

uerties

» uerties de s'abstenir de fard,& de n'adiouster au feu allumé de nature la
» matiere d'vn parement mal seant, si elles ne veulent estre cause de scan-
» dales horribles. Car il vaut mieux trouuer le moyen de destourner les
» maux à venir, qu'estre punis des crimes ia commis. Celles qui desirent
» seulement estre tenues pour honnestes & pudiques semblent se conten-
» ter de la beauté de nature, mais ne refusent pas de la faire valoir vou-
» lans estre veuës. Au contraire les femmes vrayement chastes, & qui
» ne pensent proprement qu'à bien parer leurs ames, ne mesprisent pas
» tellement leurs corps qu'elles n'en ayent quelque soin : mais elles ne
» daigneroyent le peindre ni coulourer, ni tant mignarder, de peur que
» le valet de Nature ne s'esleue impudemment à l'encontre de l'ame sa
» princesse: ains lui aprenent à reconoistre son rang, sans lui proposer
» aucune estincelle de lasciueté,qui lui serue d'amorce : plustost ostet elles
» (comme on dit)le bois du feu,tant que possible leur est,pour destourner
» tout embrasement de peché.

La mignarde Venitienne, descrite par le moine Leander & autres Italiens, deuoit auoir aprins & medité ceste histoire. Dominique Siluius, Duc de Venise auoit espousé vne Damoiselle de Constantinople, femme extremement superbe, & si delicate, qu'elle ne daignoit pas lauer ses mains ni autre endroit de son corps d'eau claire & pure, moins encore toucher la viande auec les doigts : ains se seruoit ordinairement de fourchettes d'or. On faisoit tant de parfums odoriferans en sa chambre, & y espandoit-on tant d'eaux de senteurs, que la vapeur en estonnoit & faisoit cõme euanouir les personnes qui n'y estoyent pas acoustumees. Ces vanitez honteuses,ces dissolutions,ces delices immenses, eurent la fin qu'elles meritoyent, comme toutes prosperitez mondaines ressemblent à des ombres, & vapeurs de fumees:plus prestes à creuer quand elles sont plus excessiues. Ce ne furent en fin que puantises insupportables en nostre delicate Signore, tellement infectee de ses senteurs, que de tout son corps commencerent à distiller des humeurs trespuantes & de la boue si vilaine à voir,si fascheuse au flair,que chascun conust euidemment que sa dissolution du tout excessiue lui auoit causé ceste infection. On dit bien vrai, que les personnes qui prenent trop de peine à parer & nettoyer leurs corps, doyuent auoir leurs biens pour suspects: à quoy semble regarder l'epigramme Latin de Iaques Auguste de Thou, poëte excellent, les quatre premiers vers duquel i'ay ainsi representez.

En sa description d'Italie.

Toy qu'vn monceau de pouldre en ceste vie enserre,
Apren pour quelle fin Dieu t'a fait naistre tel:
Tu seras bien tost pouldre au sepulchre mortel,
Et maugré tes honneurs deuiendras ver de terre.

En ceste pensee Mathathias peu auant son deces consoloit ses fils, voyant l'orgueil affermi,& la reproche,& le temps de destruction, & l'ire de l'indignation. Les exhortant à constance,& à exposer leurs vies pour

1. Macab. 1.49.61.

la loy de Dieu, & pour maintenir l'alliance traitee auec leurs predecesseurs, leur disoit entre autres choses: Ne craignez point pour les paroles de l'homme meschant: car sa gloire n'est que vers & ordure. Le mesme est proposé par vne inscription qui se void à Naples sous vne statue de marbre, en figure de femme disant :

Pourquoy t'esbahis-tu, que de marbre on m'ait faite?
Plustost regarde toy, mortel, te souuenant,
Qu'adiugee est ta chair, voire desmaintenant,
A estre par les vers entierement desfaite.

Pour la fin, nous n'oublierons pas le memorable epitaphe d'vn roy de France, contenant la merueilleuse reuolution de ceste vie humaine.

I'ai ri, ie pleure; & fus, & ne suis point.
I'ai trauaillé, ie cesse de tout poinct.
I'ai bien ioué, de iouer ie desiste.
Ma chanson est changee en pause triste.
I'ai à mon corps nourriture donné;
Et mon corps est aux vers abandonné.
Mes veilles sont en dormir eschangees,
Et dans la nuict mes iournees rangees.
I'ai prins sans rendre, & sans rendre on me prend.
Si i'ai vaincu, la pareille on me rend.
I'ai combatu, à requoy ie repose.
Mourant en vie, est-ce pas iuste chose?
Ie n'y resiste, & resister n'y puis.
Terre autresfois, & terre ore ie suis,
Reduit à rien. Adieu, caduque terre.
Vers approchez: le sepulchre m'enserre.

CHAP. XIX.

Des habillemens, de leur vray vsage & de leur abus.

Voyez le 16. ch. du 1. liure du 1. volum.

COMBIEN qu'au chapitre precedent & ailleurs nous ayons amplement discouru des vices qui le plus souuent procedent de la volupté & des passions desreiglees causees par la veuë des corps desuestus & tout-nuds: si est-ce que i'adiousterai ce mot, que tels pechez sortent des cœurs de ceux qui se plaisent & plongent en tels mauuais desirs. Car si les esprits sont preoccupez & embus de chasteté, de pudicité, de pieté, il ne faut craindre atteinte ni dechet quelconque en l'honneur. I'ay touché en passant ce que ie repete de Iean de Lery en ces mots,

En son hist.

» ces mots, Encores qu'en apparence il y ait occasion d'estimer qu'ou-
» tre la honte de voir des femmes nues (comme sont les Americaines)
» cela semble aussi seruir comme d'vn apast ordinaire à conuoitise : tou-
» tesfois pour en parler selon ce qui s'est communement aperceu pour
» lors, ceste nudité ainsi grossiere en telles femmes est beaucoup moins
» attrayante qu'on ne cuideroit. Et partant ie maintien que les attifets,
» fards, fausses perruques, cheueux tortillez, grands collets fraisez, ver-
» dugales, robes sur robes, & autres infinies bagatelles dont les fem-
» mes & filles de par deça se contrefont & n'ont iamais assez, sont (sans
» comparaison) cause de plus grands maux que n'est la nudité ordinaire
» des femmes sauuages: lesquelles ce pendant, quant au naturel, ne doy-
» uent rien aux autres en beauté. Tellement que si l'honnesteté me per-
» mettoit d'en dire d'auantage, m'asseurant bien de pouuoir souldre tou-
» tes les obiections qu'on pourroit amener au contraire, i'en donneroy'
» des raisons si euidentes, que nul ne pourroit les nier. Mais sans pour-
» suyure ce propos plus auant, ie me rapporte de ce peu que i'en ait dit
» à ceux qui ont fait le voyage en la terre du Bresil, & qui comme moy
» ont veu les vnes & les autres. C'est ce que Iean de Lery en propose.
Nul ne peut raisonnablement nier cela, sur tout si l'on considere droite-
ment l'origine des vestemens procedee de la faute commise par Adam
& Eue au iardin d'Eden. Ce que les Theologiens ont remarqué sur le
texte de Moyse, où il est dit que Dieu fit à Adam & à sa femme des ro-
bes de peaux, ayant voulu que nos premiers pere & mere ayent en cest
equippage contemplé leur honte & se soyent souuenus de leur deso-
beissance : par mesme moyen il nous a proposé vn exemple & ensei-
gnement pour nous acoustumer à estre contens d'vn habillement peu
somptueux & de petite despense. Ce qui deuroit monter en la pensee
des personnes delicates, qui cuident n'estre pas conuenablement ve-
stues, si tout ne reluit sur elles: non pas que tout parement soit à con-
damner, mais pource que quand l'on est si curieux de superfluitez & de-
lices, c'est au mespris du Souuerain pere de famille, lequel a voulu que
l'habillement fust la marque d'vne honneste honte: d'auantage c'est com
me despiter & guerroyer Nature.

de l'Amerique, ch. 8.

Genes. 3. 21.

En mesme pensee estoit Guillaume Perkins, Theologien Anglois,
lors qu'il faisoit les annotations suyuantes sur le troisiesme chapitre d'I-
saye descriuant & descriant les delices profanes & les dissolutions infa-
» mes des femmes & filles de Iudee. Ce n'est de merueille (dit Perkins)
» d'ouir le prophete inuectiuer si asprement contre la bombance & lasci-
» ueté. Les raisons sont 1. Cela est vn abus des dons de Dieu qui se
» pourroyent appliquer à bons vsages. 2. C'est vn indice & comme
» vn estendard de l'orgueil de la personne qui veut ainsi paroir & s'esle-
» uer par dessus les autres. 3. Cela descouure de l'oisiueté, de la fai-
» neantise & vauneantise : car d'ordinaire ces gens qui perdent tant de
» temps à parer leurs corps, ne tienent conte du reste, & ne peuuent s'ac-
» commoder au trauail. 4. C'est signe de legereté & de vanité, qui

En sō traité Latin, intitulé Arma la auree.

tous les iours imite ou inuente quelque nouueauté ridicule. 5. C'est « vne confusion des charges & de qualitez que Dieu a distinguees en la « vie presente : car les roturiers contrefont les nobles, & s'habillent aus- « si somptueusement qu'eux. Perkins adiouste : Il doit y auoir quelque « saincte bienseance es habillemens. Ceste bienseance aparoistra, si l'on « considere pour quelle fin ils ont esté ordonnez. 1. Il y a premiere- « ment la Necessité, requerant que les corps soyent munis contre les in- « iures du chaud & du froid. 2. L'honnesteté, qui veut que la honte en- « suiuie du peché couure le corps nud. 3. La commodité, comman- « dant que les habits soyent apropriez selon que la vocation & le moyen « le peut porter : quelques vestemens seans bien aux vns qui ne conuie- « nent pas aux autres. 4. La frugalité, faisant l'habit selon la bourse. « 5. La distinction des personnes, c'est à dire du sexe, de l'aage, des char- « ges, des temps, des actions : car autre doit estre l'equipage d'vn hom- « me que d'vne femme, & d'vn ieune que d'vn vieil. Pourtant sied-il « mal à l'homme d'estre habillé en femme, & la femme se desguisant en « homme se monstre impudente. D'auantage, c'est par le iugement & « l'exemple des gens modestes, graues & honnestes en tous estats de la « vie humaine, qu'il faut arrester de ce qui sied bien en fait d'habits : & « vaut mieux subsister dedans le milieu que pancher aux extremitez. C'est « l'auis de Perkins, lequel ne propose rien qui ne soit bon & profitable. Car si hommes & femmes consideroyent plus attentiuement quelle est nostre nudité depuis la pureté de ceste pureté & innocence en la natu- re humaine par la transgression de nos premiers pere & mere, d'eux de- riuee en nous; & de l'ordure cachee en chascun de nous sous les plus pre cieux habillemens que nous puissions auoir : certainement chascun se despouilleroit de toute outrecuidance, insolence & arrogance, pour regarder plustost à l'ornement interieur qu'à celui qui se monstre au dehors : à propos dequoy S. Ambroise disoit, Nature qui nous engen- « dre tous pauures, ne conoit point les riches : car nous ne naissons point « vestus, ni ne sommes engendrez auec or & argent. Elle nous a pous- « sez nuds au monde, disetteux de viande, de bruuage & de vestement : « la terre nous reçoit nuds, ne sçait ni conoit les bornes de nos posses- « sions : il ne faut que cinq pieds de terre pour nous enseuelir : cela suffit « autant au riche qu'au pauure : brief la terre qui tout-entiere n'estoit pas « assez grande pour embrasser la conuoitise du viuant, comprend ce riche « en trespetit espace. Ailleurs il dit, Escoute, nous entrons au monde « & en sortons tout-nuds : il n'y a point de distinction entre les corps « morts : si ce n'est entant que ceux des riches, farcis & pourris d'exces, « sont plus puants que ceux des pauures. Quoy que Pline fust Payen, si « n'a-il laissé de remarquer la mesme chose, quand il dit, qu'auant tou- « tes choses Nature (qu'il surnomme Marastre) couure l'homme seul « des despouilles de tous les animaux, ausquels elle a donné des coques, « escorces, cuirs, espines, peaux, du vets, soies, poils, plumes, escailles, « toisons. Quelquesfois elle a muni les arbres & arbrisseaux de double es- « corce.

Au traité de Nabucadnezar.

En la preface du liu. II. de son hist. natur.

» corce contre le froid & le chaud. Il n'y a que l'homme qu'elle a ietté
» nud sur la terre le iour de sa naissance,&c. Comme il est sorti nud du ventre de sa mere, ainsi retourne-il nud au ventre de sa grand' mere la terre,tel au depart,qu'à l'entree,sans remporter rien de son trauail qu'il a àmassé, ce dit Salomon au cinquiesme chapitre de l'Ecclesiaste. Monsieur le Chancelier de l'Hospital consideroit le mesme en la belle epistre adressee à George Cardinal d'Armignac, où il recommande l'integrité, & ramentoit le iuste iuge, auquel tous les enfans d'Adam seront tenus rendre raison de leurs faits & dits au dernier iour: rien n'estant caché ni couuert deuant les yeux de ce Seigneur Souuerain.

Au 1. liure de ses epist.

Au reste,quand les anciens sortoyent de leurs maisons,ils se vestoyent vn peu plus honnestement qu'en leur particulier, vsans d'habits de rechange,estimans qu'il faloit octroyer quelque chose de plus à la conuersation ciuile:autrement vestus en la maison, autrement lors qu'ils sortẽt en public,comme il appert de plusieurs histoires.Et ceux qui paroissoyẽt mal agencez & salement vestus estoyent rebutez,huez & sifflez, comme Iuuenal les remarque. Senecque dit que l'homme doit faire choix d'vn habillement bien fait:pour ce que naturellement l'homme est vn animal propre & soigneux que tout lui viene bien. Vne robe proprement faite n'est pas chose bonne de soy: oui bien le choix d'icelle : l'honnesteté consistant en l'vsage & l'action des choses. La distinction des habits entre les anciens est amplement descrite par les Iurisconsultes.Entre autres loix,la suyuante s'y trouue. Tous habillemens sont pour les hommes, ou pour les femmes,ou pour les enfans,ou pour les seruiteurs, ou pour hommes & femmes en commun:comme si vne robe ou vn manteau est de telle façon,que la femme s'en puisse seruir sans reprehension aussi biẽ que l'homme. Mais la loy defend sans distinction à la femme de porter habillement d'homme,& à l'homme de vestir vestemẽt de femme:d'autant que qui fait telle chose est abomination à l'Eternel. Philon Iuif expliquant ceste ordonnãce dit,Le legislateur a voulu que l'homme se cõportast en son habillement comme homme:tellement que iour & nuict il lui souuinst tousiours de la bienseance & honnesteté qui lui cõuenoit: ornant aussi les femmes,autant que la dignité de leur sexe le requiert, il leur defendoit de se vestir comme les hommes:detestant les masles effeminez & les femmes hommasses. Iosephe repete ceste loy, qu'il applique particulierement & nommément à certain temps, Donnez vous garde (dit-il) sur tout en guerre que la femme ne s'equippe en homme, ni l'homme en femme. D'auantage le Concile de Gangres excommunie la femme qui se vest d'habillemens d'homme. Aucuns interpretent
» ceste loy mystiquement,comme fait Clement Alexãdrin,disant,Quel est
» le sens de ceste loy?Dieu veut-il pas que nous ayons vn cœur viril,& que
» ne soyons effeminez ni de corps,ni d'esprit,ni d'œuures,ni de paroles? Et
» S.Ambroise, I'estime que ceste loy n'a pas tant d'esgard aux habillemens
» qu'aux mœurs, à la façon de viure & conduite de chascun : voulant dire
» qu'autre doit estre le comportement de l'homme,autre celui de la fem-

Satyre 3.
Epist. 95.
L. Vestis. de auro & argento legato.
Deut. 22.5
En la vie de Moyse.
Au 4. liu. des antiqu.

me. A mesme but vise ceste autre ordonnance en Moyse, « Tu ne te vestiras point de drap tissu de diuerses especes, asçauoir de laine & de lin ensemble. » Le Cardinal de Cusa estime que ceste defense à l'homme de porter habillement de femme, & à la femme celui de l'homme, regarde l'idolatrie: pource que les Chananeennes portoyent acoustremẽs & armes d'hommes en l'honneur de Mars, & les hommes s'habilloyent en femmes, à cause de Venus.

Au 2. liu. des Exerc. au serm. des Sages.

On pourroit monstrer par diuers exemples combien les sages anciens ont esté retenus & espargnans quand il a esté question des estoffes & façons de leurs habits. Des bien long temps on a peinct Hercules couuert d'vne peau de lyon, & tenant vne massue en sa main, pour ramenteuoir aux hommes l'ancienne frugalité de leur vesture. Car leurs ancestres se contentoyent d'estre couuerts de peaux: & deuant l'inuention de tant d'armes offensiues & defensiues pensoyent estre assez forts auec des bastons pour resister à leurs ennemis. Par succession de temps ils trouuerent vn equippage plus estoffé & exquis. Il appert par les anciennes ordonnances des François qu'ils estoyent fort bons mesnagers en cest esgard. Nous en lisons vne entre autres en ces mots, *Nemo pluris vendito aut emito sagum optimum & duplum, quàm xx. solidis: simplex x. Vilnos autem minoris: Roccum martrimum, seu lutrinum optimum xxx. solidis: Sismusinũ optimum x. solidis. Qui secus faxit xl. solidis multator, & delatori xx. solidos exsoluito.* C'est à dire, « Que nul ne vende ni n'achete vn bõ saye & doublé plus haut de vingt sols: vn simple dix sols: & moins encore les chemisoles: le roquet de martres ou de la meilleure peau de loutre trẽte sols: de bonne fourrure dix sols. Qui y contreuiendra soit condamné à l'amande de quarante sols, & de vingt sols enuers le delateur. » Mais l'habillement n'est pas tousiours seur indice d'humilité ou d'orgueil: attẽdu que bien souuent non seulement la sagesse, mais aussi l'ambition demeure cachee sous vn meschant manteau: & n'y a gens plus alterez de gloire que ceux qui courent apres feignans la fuir. A raison dequoy Platõ disoit à Diogenes, lequel marchant à deux pieds sur vne belle robe d'icelui, se vantoit de fouler l'orgueil de Platon, « Oui vrayement (fit-il) mais auec vn autre orgueil: » & Aristote attribue à arrogance le sale & crasseux habillement des Spartiates. Pour conclusion, combien que ce qui a esté dit iusques à present monstre assez quel habillement conuient aux hommes & aux femmes; toutesfois, à cause que les femmes sont ordinairement plus curieuses d'estre auantageusement parees & attifees; ie representerai apres Tertullian les habits, vrais ornemens, & le cabinet precieux des femmes. « Monstrez-vous (dit-il) ornees des embelissemens & paremens des Apostres, empruntans de la vertu nommee simplicité, vostre blancheur, de la pudicité vostre rougeur, ayans les yeux coulourez de honte honneste & de silence spirituel, pour pendans d'oreilles la parole de Dieu, pour serre-teste le ioug de Christ. Soyez suiettes à vos maris, & vous serez assez braues. Filez, gardez la maison, ce paremẽt sera plus beau que si vous estiez couuertes de chaines, brasselets & bagues d'or. Vestez vous de soye

Au liu. du parement des femm.

» d'integrité, de fine toile de sainctété, d'escarlate de pudicité. Ainsi pa-
» rees, Dieu sera vostre amoureux. Ces paroles de Tertullian exposent ex-
» cellemment ce que S.Pierre escrit de l'ornement des femmes Chrestien-
» nes en ces termes : desquelles le parement ne soit point cestui-là de de-
» hors, qui gist en entortillement de cheueux, ou parure d'or, ou acoustre-
» ment d'habits : ains l'homme qui est caché, asçauoir celui du cœur, qui
» gist en l'incorruption d'vn esprit doux & paisible, qui est de grand pris
» deuant Dieu.

1.Pier.3.v.3.& 4.

CHAPITRE XX.

L'vsance & desacoustumance de nourrir la barbe & les cheueux. Combien c'estoit chose ignominieuse anciennement de les tondre & raire.

NOVS auons allegué en autre endroit diuerses choses notables touchant la barbe & les cheueux: item de leur mystique signification, & comme Hesychius expose le passage de la Loy defendant aux sacrificateurs, enfans d'Aaron d'arracher les poils de leur teste pour la peler, & de raser les coins de leur barbe. Or comme i'aprouue les meditations & interpretations de ce docteur: ie dis aussi qu'il peut y auoir d'autres causes de ceste defense que celles qu'il met en auant: entre lesquelles il y en a vne remarquable; que Dieu defendoit plusieurs choses qui sentoyent le paganisme & l'idolatrie. De là procedent ces ceremonies de la rasure de la teste, defendue aux Israelites, pource que les idolatres en faisoyent grand cas. Et dautant que les payens nourrissoyent par mignardise leur cheuelure, les Chrestiens commencerent à se faire tondre. En consequence dequoy fut defendu aux Clercs ou Ecclesiastiques, de laisser croistre leurs perruques, & enioint de raser leurs barbes. Iadis entre les Grecs, les hommes conuaincus de paillardise estoyent menez en place publique, où deuant tous on leur coupoit la barbe auec vne hache tranchante, puis les laissoit on aller sans autre chastiment: mais ils estoyent pour celui-là reputez infames. Cela est enrichi d'vne notable histoire recitee par Guillaume Paradin, lequel rapporte qu'vn ieune gentilhomme de la suite du Comte de Sauoye eut ainsi le poil folet de sa barbe, qui ne faisoit que poindre, rasé par vn barbier en place publique à Constantinople, auec beaucoup de ceremonies, pour punition de ce qu'il auoit forcé certaine damoiselle fille de son hoste. Apres que ceste barbe fut ainsi faite, le pere, qui auoit intenté tresgriefue accusation contre le gentilhomme, declaira qu'il estoit content. Mais le Comte estimant ceste reprimende n'estre qu'vn ieu, le forfait meritant supplice de mort, ne voulut toutes-

Chap.16.du 2. liure du 1.volum.
Leuitic.21.5.
Leuitic.19.27.& 21.5.
Au 4. Concil.de Carthage.
En sa Chroniq. de Sauoye, liu.2. ch.155.

fois pour lors estre plus rigoureux que la loy municipale, enuers son domestique, fidele & vaillant au reste: mais il adiousta ceste menace, que si ce gentilhomme ou autre quelconque des siens estoit si osé que d'attenter si grand crime, lui Prince soigneux de l'honneur des dames chastieroit seuerement les coulpables selon que portoit la iustice de Sauoye, & non pas celle de Grece.

Nous auons prouué ci deuant par plusieurs exemples & histoires combien c'estoit grand opprobre iadis de faire couper les cheueux & la barbe à quelqu'vn. Adioustons y ce qui auint du temps de l'Empereur Hẽri surnommé l'Oyseleur, à cause que s'esbatant à la chasse des oiseaux on lui apporta nouuelles de son election à l'Empire. Ses ambassadeurs furent indignement traitez par certains ennemis, qui s'estoyent saisis d'vn fort chasteau nommé Hartesbourg sur vne montagne pres de Goslaire, iusques à les raire & fouëtter de verges: mais il punit fort rigoureusement ces voleurs, & fit raser la place, ce dit la Chronique de Slaues. Es siecles precedens les Turcs souloyẽt laisser croistre leurs barbes & cheueux. Car on lit en leurs histoires, publiees par Leonclauius, que tondre la barbe auec des ciseaux n'estoit point en vsage. Les Conseilliers & Bassas du Sultan portoyent fort longues barbes. Si le Sultan estoit irrité contre quelqu'vn, pour punition & flestrissure il lui faisoit couper la barbe. La façon de tondre & raire les barbes, passa depuis l'Italie en Turquie. Le mesme Leonclauius rapporte que le Sultan Emir Suleiman indigné des paroles trop aspres qu'vn Capitaine de Ianissaires, nommé Chassan, lui auoit dites, plus licencieusement qu'il n'apartient à vn suiet de parler à son Seigneur, lui fit couper la barbe par opprobre, selõ la coustume de Turquie: ce que Chassan estima si ignominieux, qu'il se retira vers les ennemis, & fit en sorte qu'Emir Suleiman abandonné de ses Conseilliers & soldats fut incontinent attrappé, puis estranglé: ce qui auint l'an M.CCCCC.XII.

Liu. 2. c. 37.

Au 4. liu. en la vie d'Vrchangas.

En la mesme histoire liu. 10.

I'aprouue l'auis de ceux qui pensent que les Alemans & autres peuples commencerent à rongner aucunement leurs longues barbes, apres que l'experience leur eut apris qu'il n'estoit pas expedient de se nourrir ainsi le poil, à cause des incommoditez qui s'en ensuyuoyent es guerres & es playes tant de la teste que de la face; item pour la santé, cela nourrissant les defluxions du cerueau. A quoy peut estre eut esgard Charlemagne, au priuilege qu'il accorda aux Frisons dedans le palais de Latran à Rome l'an huict cens & deux, où ces mots, entre autres, sont contenus. Item, « Nous ordonnons que les Frisons qui voudrõt aller à la guerre, & qui ont « dequoy, soyent tondus tout à l'entour iusques au haut des oreilles, & por « tẽt des casaques chamarrees d'or, afin de pouuoir par cela faire monstre « de la liberté que nous leur auons ottroyee. Tout au contraire Claude ou Clodion, surnommé le cheuelu, deuxiesme roy des François, ayant par guerres continuelles chassé heureusement les Romains presques hors de toute la France, commanda à ses soldats & suiets de porter longues barbes & cheuelures en signe de liberté: pource qu'au parauant, par edit des

Empe-

Empereurs les Romains faisoyent tondre les Gaulois pour tesmoignage de seruitude. Telle ordonnance de Clodion escheut enuiron l'an de grace CCCC. XLIII. Ceste coustume fut aucunement pratiquee en la ville d'Athenes. Les ieunes garsons n'estoyent tondus qu'ils n'eussent atteint l'aage de quatorze ans. Alors ils estoyent amenez par leurs peres & meres à ceux de leur lignage, afin qu'en presence de tous on abatist leur perruque. L'ordinaire des Grecs & Romains pour la pluspart estoit de consacrer ceste premiere despouille de leur teste à quelque idole, & faisans profession de la nourrir en l'honneur de ceste idole, ils venoyent se tondre en la chapelle de l'idole, & y laissoyent en lieu eminent leur toison: comme on en void les preuues en diuers auteurs anciens. Il y auoit vne autre ceremonie entre les Perses, tesmoin Q. Curse, lequel escrit que les femmes & enfans des Perses se tondoyent en signe de dueil. Herodote raconte qu'ils faisoyent rongner le crin des cheuaux & autres bestes de voicture, lors qu'il fait mention de la mort de Masistius Seigneur fort estimé entre les Perses. Suetone descriuant le trespas de Germanicus dit que certains Seigneurs Alemans firent lors raire leurs barbes & tondre leurs femmes, pour tesmoignage de tresgrand dueil. Plutarque escrit aussi que quand les Grecs tomboyent en quelque griefue affliction les hommes laissoyent croistre leurs cheueux, au contraire les femmes les coupoyent. Le mesme Herodote raconte que les Argiens se tondirent, ayans esté desfaits en bataille rangee, sur la querelle qu'ils auoyẽt à cause du territoire de Thyree: pour donner à entendre qu'ils estoyent extremement faschez de tel accident; aussi defendirent ils à tous leurs citoyẽs de nourrir leur cheuelure, iusques à ce qu'ils eussent reconquis ce qu'ils auoyent perdu.

Au 9. liu.

I'ai monstré ci deuant en quel temps l'on cessa de porter longues perruques & barbes, tant en la haute qu'en la basse Alemagne: asçauoir lors que Philippe, surnommé le Bon, Duc de Bourgongne contraint par maladie l'an M.CCCC.LX. se fit tondre, puis enioignit aux gentilshommes de sa Cour de faire le mesme. Auint depuis, au tesmoignage de Bodin, que le roy François premier, ayant esté blessé à la teste, se fit tondre pour estre tant plus tost gueri: dõt s'ensuiuit la tonsure des princes, Seigneurs, gentilshommes, Officiers de iustice, marchans, artisans, & paysans de toute la France: & si quelqu'vn gardoit sa longue perruque à l'antique, il estoit hué & sifflé de tous les autres: combien qu'autresfois vne des marques pour conoistre les Rois de France fust celle-la, & qu'il ne fust permis qu'aux gentilshommes de porter longs cheueux. Les autres furent contrains se faire tondre, en signe de seruitude, iusques à ce que Pierre Lombard Euesque de Paris obtint par le moyen du credit que les principaux Ecclesiastiques auoyent lors enuers les rois, que les roturiers pourroyẽt aussi nourrir leur cheuelure. Le mesme auint aussi entre les Grecs. Car l'Empereur Theophile ayant de nature le poil rare & court, voire estant chauue, commanda par edict à tous de se faire tondre, & ne laisser croistre les cheueux sinon iusques au dessous du col, à peine du fouët, di-

Liu. 2. ch. 16. du 1. vol.

En sa Rep. Liu. 4. c. 6.

ſant qu'il vouloit ramener en vſage l'ancienne vertu des Romains,comme ſes conſtitutions Imperiales en font foy. Pour clorre ce chapitre,ie raconteray vne hiſtoire ou fineſſe memorable pour attrapper deniers,extraite de la Chronologie de Nicephore,miſe en lumiere par feu mon pere:monſtrant la couſtume d'Orient & l'honneur qu'on portoit aux longues barbes & cheuelures. Baudouin du Bourg, prince d'Edeſſa, mari de Morphie fille d'vn Armenien nommé Gabriel,prince de Mitylene,ayant eſté prins pres deCarras,& mis à groſſe rançon fut relaſché au bout de cinq ans,& ſe trouua fort court d'argent dont ſon beau pere auoit abondance.Il y donna ordre comme s'enſuit. S'acheminant vers ſon beau pere il enioignit à ſes gens de cheual (auſquels pluſieurs payes eſtoyent deuës) de le ſuyure, & requerir incontinent apres leur arriuee d'eſtre ſatisfaits,ou d'emporter gage & aſſeurance de leur deu. Ils commencent incontinent à quereller & demander argent , & font tel bruit que Gabriel l'entend & acourt ſçauoir que c'eſt.Entendant le tout,il s'enquiert quel gage ces gens demandoyẽt.Baudouin demeure quoy,ſans dire mot, comme ſi la honte l'euſt empeſché de parler. Celui qui haranguoit au nom des genſd'armes commence à dire,La barbe de voſtre gendre nous eſt obligee, le terme de payer eſt paſſé : qu'on nous baille donc ſa barbe, ou de l'argent.Gabriel eſtonné & indigné demande à ſon gendre,s'il en alloit ainſi. Baudouin contrefaiſant le faché reſpond à toute force que oui. Derechef Gabriel s'eſmeut plus que deuant,l'interrogue quelle neceſſité l'auoit reduit à ce poinct d'engager choſe ſi grande,ſi precieuſe,& qu'il faloit ſi ſoigneuſement conſeruer,que ſa barbe?Pource,repart Baudouin,que ces gens me preſſoyent de payer, & ie ne pouuois leur bailler gage agreable que ma barbe. Gabriel ne ſe doutant de la fourbe,racheta l'ignominie qu'il eſtimoit extreme pour ſon gendre , lui fourniſſant ſomme conuenable pour payer les gẽſdarmes,& ainſi renuoya Baudouin auec ſa barbe chez ſoy.

FIN DV SECOND LIVRE.

LE TROI-

LE TROISIESME LIVRE DV SECOND VOLVME DES MEDITATIONS HISTORIQVES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'honneste honte des anciens. Du desir impudique & de la petulante lascineté procedante du regard des corps nuds. Horrible confusion des anciens Romains.

NOVS auons allegué au premier volume vne loy de Romulus contenant ces mots, Qui souffrira d'estre regardé nud par vne femme, soit coulpable de mort. On peut recueillir de Dion, que les restes de ceste loy duroyent encore du temps d'Auguste. Car estant auenu à sa femme Liuia de rencontrer par les rues quelques hommes nuds, qui à ceste cause furent cōdamnez à mort, elle les en garantit disant, que tels spectacles ne nuisoyent pas plus aux femmes pudiques, que les statues representees au nud. Ailleurs a esté parlé de la modestie du bon Empereur Maximilian I. qui ne voulut estre veu descouuert ni en sa vie ni apres son trespas d'hōme quelconque. Non moindre fut la preudhommie & honnesteté d'Alphonse roy d'Arragon, de la bouche duquel ne sortit iamais parole quelconque deshonneste: nul ne vid onques ses membres cachez, iamais il ne iura, sinon par fois, fort rarement, & pour cause fort necessaire, par les os de son pere. Les Empereurs Gratian, Valentinian & Theodose, amis de chasteté & d'honnesteté, furent en mesme pensee, & leurs loix monstrent qu'ils ne voulurent onc permettre que les personnes se monstrassent nues. Mesmes ils voulurent que les riuieres coulantes au long de leurs camps fussent nettes, & defendirent sur grosses peines que nul homme nud ne se monstrast en public, afin de ne souiller les yeux de

Liu. 2.c.14

Au 58. liu. de l'histoire Rom.

Ant. de Palerme au 3. liure de la vie d'icelui.

L. Cum su pra. C. de

re milit. lib. 12.

personne. Pourtant commanderent ils aux soldats qui vouloyent se baigner de cercher des lieux escartez où nul ne les vist. Les putains publiques à Rome, coustumieres de faire estans toutes nues les ieux de leur deesse Flora, ne furent oncques si desbordees, qu'elles oubliassent le respect & l'honneur qu'elles deuoyent porter aux hommes graues. Comme le sage Caton fust entré au theatre où tels ieux se celebroyent par ces garses, & elles esmeues de l'autorité & grauité de ce personnage se cachassent, son ami Fauonius l'exhorta de se retirer; ce que touche vn ancié poëte, chassant tels pudiques yeux arriere de son theatre, c'est à dire de la lecture de ses salés epigrammes, qu'il dit n'auoir esté escrits sinõ pour ceux qui ont acoustumé de regarder les ieux floraux, où se commettoyẽt des vilenies infames, descrites en vn mot par Tertullian, qui appelle telles putains paroissantes sur l'eschafaut, *publica libidinis hostias*. Les anciẽs habitans de la grand Bretagne (auiourd'hui Angleterre) souloyent mener en leurs temples au retour de la guerre leurs femmes & belles filles nues & teintes du suc de certaines herbes, pour faire supplications à leurs dieux ausquels ils sacrifioyent les prisonniers. S. Augustin dit proprement, que s'il n'y auoit rien de honteux en la copulation charnelle, Adam & Eue ne se fussent pas fait des ceintures de figuier, apres leur peché. Ils couurirent plustost les parties genitales que leurs bouches qui auoyent mangé le fruict defendu; non point de la main, mais auec des fueilles, pour ne toucher mesmes telles parties, tant la honte y demeura comme adherante apres la transgression. Ie me garderay de representer les infametez horribles des anciens payens es festes solennelles de leur Venus, en diuers endroits du monde. Ce sont ordures qu'il faut cacher sous vn perpetuel silence.

Au 1. liu. de ses epigrammes.

Au liu. de Spect. c. 10.

Pour dire vn mot de ceux qui commandoyent presques par tout, on sçait l'execrable train de Tibere, de Caligula, d'Heliogabale, & d'autres vilains Empereurs, qui ne prindrent plaisir qu'à vilenies du tout estranges, au rapport de leurs propres historiens. Le poete Euripide surnommoit les femmes & filles de Sparte *Andromanes*, comme qui diroit, enragees apres les masles, pource qu'en descouurant impudemment diuerses parties de leurs corps qui deuoyent estre cachees, elles faisoyent voir leur honteuse maladie, & attiroyent les hommes à vn vilain abandon. I'ai monstré ci deuant que les Turcs sont fort ialoux de leurs femmes & concubines, qu'ils tienent à cause de cela comme recluses en leurs maisons: sur tout ils donnent ordre qu'elles ne se lauẽt nues en presence des hommes. Si elles sont contraintes de sortir en rue, c'est auec tant de voiles & couuertures qu'on diroit que ce sont des fantosmes. Toutesfois ces femmes en leurs bains s'amourachent les vnes des autres, & renouuellent la confusion des Tribades. Le Sieur de Busbeque raconte à ce propos l'histoire d'vne vieille femme Turquesque qui en vn bain s'esprint de l'amour d'vne belle ieune fille, & pour en iouir se desguisa en homme, fit tant par diuerses allees & venues, que tenue pour homme elle demanda au pere ceste fille en mariage, l'obtint en faueur d'vn tresriche dou-

» che douaire, pource que la fille estoit pauure, & l'espousa. Mais le soir des nopces ce furieux monstre d'espoux descouuert, la ieune fille commence à crier: le pere & la mere acourent, trouuent que la vieille les auoit vilainement abusez, & le lendemain s'en plaignent au Colonel des Ianissaires, le Sultan n'estant pour lors à Constantinople. Icelui commence à tancer rudement la vieille, demandant, si elle auoit point de honte & se repentoit point de si estrange desordre? Va va, dit la vieille, tu ne sçais que c'est de telle passion, & ie desire que tu n'en essayes iamais. Le Colonel se souriant à ceste response furieuse, fit oster la vieille de deuãt soy, & pour esteindre ses flammes execrables, commanda qu'elle fust noyee: ce qui fut promptement executé. Le sieur de Busbeque adiouste, que la coustume des Turcs est de ne s'enquerir pas des crimes cachez, pour ne donner entree aux calomnies & faux tesmoignages: mais ils punissent rudement les personnes delinquantes descouuertes & conuaincues.

Il y a de grandes plaintes es anciens auteurs de l'incontinence & lasciueté enragee des femmes de leurs temps. Celle de Senecque est memorable entre plusieurs en ces termes: Le Prince des medecins, & fõdateur de leur art a dit, que les femmes ne deuenoyent point chauues ni podagres. Toutesfois elles sont auiourd'hui l'vn & l'autre. Elles n'ont pas changé de Nature, mais de maniere de viure: car s'estans donné autant d'abandon que les hommes, elles ont eu aussi esgale part à leurs maladies. Aussi tard veillent elles, & ne boyuent pas moins: elles desfient les hommes à s'huiler & s'enyurer. Les vns & les autres ayans comme par force rempli leurs panses rendent gorge, & en vomissant renuersent tout le vin aualé: les femmes aussi bien que les hommes rongent la neige pour soulager leur estomach eschaufé. Quant à la paillardise, elles surpassent les masles, nees pour seruir de lictiere. Puissent perir malheureusement ces vilaines qui ont rẽuersé l'ordre de la cohabitatiõ du masle & de la femelle. Ne t'esbahi donc point si le plus excellent de tous les Medecins & Naturalistes s'est abusé, en ce qu'auiourd'hui l'on void tant de femmes chauues & podagres. Par exces elles ont perdu le benefice de leur sexe: & ayans despouillé la femme ont esté condamnees à souffrir mesmes maladies que l'homme.

Epist. 95.

L'Apostre escriuant aux Romains flestrit l'horrible confusion qui du temps de Neron auoit la vogue à Rome & ailleurs: ce qu'il touche en peu de lignes, disant que les malheureux de ce temps la (desquels la race a fourmillé d'estrange sorte) ayans conu Dieu, ne l'ont point glorifié comme Dieu, & ne lui ont rendu graces; mais sont deuenus vains en leurs discours, & leur cœur destitué d'intelligence a esté rempli de tenebres. Se disans estre sages ils sont deuenus fols. Et ont changé la gloire de Dieu incorruptible à la ressemblance & image de l'homme corruptible, & des oiseaux, & des bestes à quatre pieds, & des reptiles. A raison dequoy aussi Dieu les a liurez aux conuoitises de leurs propres cœurs, à ordure, pour vilener entre eux leurs propres corps: comme estans ceux qui ont changé la verité de Dieu en fausseté, & ont adoré & ont serui la

Chap. 1. v. 21. 22. &c.

creature, en delaissant le Createur, qui est benit eternellement, Amen. Pourtant Dieu les a liurez à leurs affections infames: car mesme les femmes d'entre eux ont changé l'vsage naturel en celui qui est contre nature. Les masles aussi delaissans l'vsage naturel de la femme, se sont embrasez en leur conuoitise l'vn enuers l'autre, commettans masle auec masle choses infames, & receuans en eux mesmes la recompense de leur erreur telle qu'il faloit. Car ainsi qu'ils n'ont tenu conte de reconoistre Dieu, aussi les a-il liurez à vn esprit despourueu de tout iugement pour commettre choses qui ne sont nullement conuenables. Tibere, Caligula, Neron, Domitian, Helingabale & tels autres monstres despitans nature ont monstré deuant tous combien grande a esté la iuste fureur de Dieu sur eux & sur toute ceste grande beste d'Empire. Leurs suiets leur y ont tenu compagnie: tesmoins les escrits des anciens dont n'est besoin d'alleguer les tesmoignages. Suffisent ces traits d'vn de leurs poetes, *Quadraginta dedit Gracchis sestertia, dotem Cornicini.* Item: *Traditur ecce viro, clarus genere atque opibus vir.* Et cest autre: *Quid causa officij? quid quæris? nubit amicus.* Mais ces ordures, renouuelleos sous les temps de l'image de la beste, sont trop puantes: ne les remuons point: elles crient contre le ciel, elles attendent le feu de Sodome & d'enfer. N'en parlons donques d'auantage.

CHAP. II.

Diuerses considerations sur l'honnesteté commandee & recommandee à toutes sortes de gens.

APRES le meurtre & perte de la vie, rien de plus redoutable ne peut auenir à vne personne, famille, ou republique, que la souillure du mariage, & la conionction illicite des personnes, dont s'ensuit perte de l'honneur, & confusion extreme deuant Dieu & les gens de bien. En la loy, Dieu ayant dit, Tu ne tueras point, adiouste, Tu ne paillarderas point. Et nostre Seigneur garantissant ceste siene ordonnance de la fausse exposition des Pharisiens, disoit, Vous auez entendu qu'il a esté dit par les anciens, Tu ne commettras point adultere. Mais ie vous di, moy, que quiconque regarde femme pour la conuoiter, il a desia commis adultere auec elle en son cœur. Condamnant l'infame desir, à plus forte raison il condamne tous vilains forfaits. Les histoires sacrees & profanes tesmoignent que Dieu a tousiours iugé & puni les paillards, les adulteres & tous autres souillez, qui ont abusé de sa patience & ont perseueré en leurs impuretez damnables. Ce que Moyse raconte des causes du deluge & de la ruine extraordinaire de Sodome & des autres villes, est conu de chascun. Les Israelites paillardans au desert auec les filles de Moab,

Exod. 20. 14. Deut. 5.18. Matth. 5. 27.28.

Genes. ch. 6 & 19.

Moab, vingt quatre mille d'iceux furent exterminez. A cause de l'indigne traitement fait à la femme d'vn Leuite, les Israelites furent rudemẽt chastiez, & la lignee de Beniamin presques entierement abolie. Peu s'en falut que la famille & la couronne de Dauid n'allassent par terre à cause de son adultere & de ce qui s'en ensuiuit. A cause du rauissement d'vne femme Troye fut renuersee, le violement de Lucresse chassa les Rois hors de Rome. Athenes & Sparte se virent changees à cause de tels crimes. Infinis Empereurs, Rois, Princes & autres grands du monde ont esté fauchez pour auoir osé souiller leurs personnes & charges de paillardises & autres telles ordures. Tout l'Empire Romain a porté les marques de ce redoutable iugemẽt de Dieu sur les infametez de ses princes. Les histoires des autres Estats publics fourniront des exemples à milliers à qui voudra prendre le loisir de les y cercher. De ceste defense de la loy diuine sont procedees comme de leur source les ruisseaux des belles sentences des philosophes & des ordonnances de diuers legislateurs & Princes, encloses en leurs escrits, où il est parlé des paillardises, adulteres, incestes, copulations contre nature, rapts, & autres forfaits, item des remedes propres pour la conseruation de l'honnesteté publique. Disons sommairement quelque chose de cela.

Num. 25. 1. &c. Iuges 19. ch. 2. Sam. 11. &c.

Les paillards & adulteres n'ont point de part au royaume de Dieu, lequel les iuge & punit aussi en la vie presente immediatement par diuerses visitations amplement descrites au liure des prouerbes de Salomon, & par la main des Magistrats. Car au regard de la paillardise, il n'est pas loisible de voler l'honneur du fils ou de la fille, du seruiteur ou de la seruante du prochain: & ce forfait doit estre beaucoup plus viuement reprimé que le larcin: attendu que l'honneur emporté par paillardise ne peut estre restitué: *Nulla reparabilis arte Læsa pudicitia est, deperit illa semel.* Mais on peut restituer vn larcin, ou remedier à tel desordre par la seruitude du larron, le faisant trauailler pour satisfaction du tort qu'il fait à ses prochains. Et le sage disoit, à la grande condamnation de ceux qui n'escoutent que leur passion: On ne denigre point vn larron, s'il desrobe pour remplir son ame, quand il aura eu faim: & s'il est trouué il le recompensera sept fois au double, & donnera tout l'auoir de sa maison. Mais qui commet adultere auec vne femme est despourueu de sens, & qui le fera sera destructeur de son ame. Les Theologiens & Iurisconsultes ont descouuert l'enormité du crime d'adultere pechant contre la Sainteté de Dieu, contre la pureté de son corps & de son ame, contre l'honnesteté publique & particuliere, renuersant les familles, supposant des enfans illegitimes, confondant le droit des heritages & successions, corrompant la societé humaine, & introduisant infinis desordres. Au moyen dequoy ce crime a esté non seulement cõdamné par les loix de toutes nations non barbares, mais seuerement puni par les magistrats & peuples qui ont eu quelque sentiment d'honnesteté & de raison. Ceux qui ont fait des risees de ce forfait horrible, sont tombez peu à peu dedans des precipices redoutables de toute confusion, ont esté la fable ou

1. Cor. 6. 9. Ephes. 5. 5. Prou. 6. 30. 31. 32.

le suiet de larmes de tous les gens de bien qui ont vescu iusques à present. Quiconque les ensuit attire les effrayables iugemens de Dieu sur soy & sur les siens. La loy de Dieu condamne à mort les adulteres, & tresexpressement, estant vne loy vniuerselle, & non speciale à vn peuple, mais reglant en tout temps & lieu la compagnie des enfans d'Adam. Semblablement entre les Payens la loy Iulia punit les adulteres du supplice de mort. Vray est (comme les loix humaines se sentent de l'inconstance & vanité de ceux qui les font & qui deuroyent les maintenir) que ceste loy s'abastardit peu à peu; toutesfois elle fut tost apres remise au dessus, comme atteste l'Empereur Alexius. De là vient que Constantin ordonne que les sacrileges violateurs de mariage soyent punis de mort. Par succession de temps on commua la peine, & apres auoir fouëtté la femme adulteresse elle fut recluse en vn conuent de femmes. Xenophon introduit vn Armenien disant, que les adulteres estoyent mis à mort, nõ pour auoir corrompu les femmes: mais pource qu'ils esteignoyent l'amitié coniugale. Par le droit Ciuil & la loy Iulia adultere est celui qui abuse de la femme d'autrui par copulation charnelle, soit marié ou non marié. Mais si l'homme marié s'acointoit d'vne non mariee, cela estoit appellé d'autre nom, c'est asçauoir stupre, comme la loy Iulia le remarque. Mais le droit Canon nomme adultere toute conionctiõ de mariez hors la copulation cõiugale, encore que l'vn des deux ne soit pas marié. Aussi Dieu est le garand du mariage, & iugera les adulteres, 23. q. 4. La loy ciuile condamne mesmes ceux qui ont tenté l'honneur des femmes mariees, & ordonne qu'ils soyent punis de cest attẽtat, encores que l'effect ne s'en soit ensuiui.

Leuitic. 20. 10. *Deuter. 22. 22.* *L. Castit. ad L. Iul. de adult.* *L. Quãuis C. eod.* *L. Stupr. ff. & l. 1. Cod. ad l. Iul. de adult.* *C. Signific. de diuort.* *De extr. criminib. l. 1.*

Sous le nom d'adultere est comprinse toute conionction illicite hors le droit & legitime vsage de mariage, comme paillardise, stupre, inceste, sodomie, &c. Mesmes l'Esprit de Dieu ne veut point que les bouches des Chrestiens soyent souillees de tels mots pour en faire des recits. Adioustant que quiconque est paillard & vilain n'a point de part au royaume de Christ. Et l'Apostre dit, qu'il n'y a point de loy imposee aux iustes, mais aux iniustes, aux paillards, aux Sodomites, &c. Ailleurs il dit que nos corps sont membres de Christ: & qu'il n'est pas raisonnable que nous les facions membres d'vne paillarde. Combien doncques que par le droit ciuil l'adultere soit le forfait entre gens mariez: toutesfois selon l'interpretation diuine & Ecclesiastique il s'estend au forfait du marié auec la non mariee, & de la femme mariee auec vn non marié. Paillardise & fornication est la copulation charnelle auec celui ou celle que la loy nous defend hors mariage: & a on vsé de diuers mots pour exprimer cela: comme on distingue entre paillarde publique & secrette ou non encore manifeste. Stupre est la desbauche & copulation auec vne fille ou femme vefue. Tel delict a esté diuersement reprimé, quelquesfois rudement, quelquesfois par amende pecuniaire. Dieu condamne en Moyse, celui qui auroit desbauché vne fille, de l'espouser ou de lui donner mariage: Exod. 22. 16. Si la fille ou femme vefue auoyent esté violees ou emmenees

Ephes. 5. 5. *1. Tim. 1. 10* *1. Cor. 6. 9.* *Modest. l. Inter stupr. ff. de verb. signific. l. stupr. ff. ad leg. Iul. de adult.*

menees par force, le rauisseur estoit chastié de mort, & estoit permis aux parens de courir apres & le tuer à la chaude, ensemble ceux qui voudroyent le secourir: *L.vnica.C. de raptu virg.l.5.quis non dicam, C.de episc.& cler.* L'Inceste se commet es degrez consanguins des ascendans & descendans en l'infini *L.vlt.ff.de rit.nupt.Instit.de nupt.§.2.* Item entre les collateraux, comme sœur, frere, fille de frere ou de sœur, niepce de frere ou de sœur, tante de par pere ou mere: *§.inter eas cum seqq. Instit.de nupt.* Adioustez les degrez d'affinité, la belle fille, la belle mere & autres personnes mentionnees au 18.chap. du Leuitique. D'auantage il n'est loisible d'espouser la sœur de la femme defuncte, ni les deux sœurs: *l.fratris,& l.licet.C.de incest.nupt.* Les punitions de l'inceste ont esté capitales, combien que les Canonistes en ayent dispensé: ie ne sçai pourquoy, se contentans de bannissement. Quant aux forfaits contre nature & autres crimes bestiaux & du tout abominables, les loix diuines & humaines les punissent de mort violente, sans remission. Nous ne representons pour le present les rigueurs ou douceurs de diuers peuples au chastiment des paillardises, adulteres, incestes, sodomies & brutalitez. Ce nous est assez de marquer quelques loix, selon lesquelles nostre vie se reigle, non sur les exemples. Car il se trouue merueilleuse diuersité en cest endroit, qui requiert vne plus ample consideration. En ce chapitre ce nous est assez de marquer ce qui sied à la conseruation de l'honnesteté publique & particuliere.

Papinian. in l.si adul. in princ.ff. ad leg. Iul. de adult.

Le Concubinage est illicite, n'y ayant copulation licite ni permise de Dieu entre l'hôme & la femme qu'en legitime mariage, hors quoy Dieu iuge les paillards, ce dit l'Apostre, *Hebr.* 13.4. Les loix Romaines l'ont supporté en l'homme, non point en la femme: mais sans iuste fondemēt ni solide raison: les paillards estans forclos du royaume de Dieu, & pour remede à l'incontinence le mariage estant permis & declairé honnorable entre tous. La polygamie ou pluralité de femmes ensemble, quelque ceremonie qui entreuienne en telles copulations, est totalement illicite, condamnee par l'institution du S. mariage, *Genes.*2.24. & par l'interpretation que l'auteur mesme donne de son intention, *Matth.* 19.5. Vn homme seul est marié à vne femme seule, & vne femme à vn homme.

L.vnica.C. de Concub. l.in concub.

D'vn corps Dieu fit deux corps, & de deux corps vn corps.

Le Prophete Malachie parlant des desordres de son temps au fait des diuorces, disoit à maint fascheux mari d'alors, L'Eternel est entreuenu, comme tesmoin entre toy & entre la femme de ta ieunesse contre laquelle tu te portes desloyaument: toutesfois elle est ta compagne & la femme qui t'a esté accordee. Il n'a fait qu'vn homme (auquel il n'a donné qu'vne femme, & a dit de ces deux, Ils seront vne chair) & il y auoit abôdance d'esprit en lui. Et pourquoy vn? cerchant vne prosperité de Dieu. Si tels diuorces estoyent condamnez, combien plus le peché commis en l'extremité opposite, introduisant plusieurs femmes en la famille. Les loix ciuiles s'y sont opposees. La Polygamie a esté toleree par les magi-

Malach.2. 14.15.

In cumque

duas.C. de adult. strats sous la Loy: mais l'exemple de quelques vns ne doit estre tiré en consequence, moins encore en reigle & en loy, veu mesme que l'auteur du mariage a dit formellement le contraire, *Matth.* 19.8. Les macquerelages sont du tout insupportables, ennemis de l'honnesteté, traistres de la pudicité coniugale & virginale, assassins de la saincte societé humaine, tisons d'enfer & vrais truchemans de l'esprit immonde, qui n'ont iamais esté soufferts en Republique bien instituee: & qui ne sentent que le paganisme infame, & l'atheisme. Voyez la 14. Constitution de Iustinian en ses Nouelles Const. Quant aux bordeaux, escholes publiques de Satan, pour renuerser les temples du S. Esprit, & introduire la vilenie pour triomphe de la pudeur & de l'innocence, qui les permet peut-il dire auoir iamais bien oui sonner à ses oreilles, ceste loy perpetuelle de l'Eternel, *Deuter.* 23. 17. Qu'il n'y ait point entre les filles d'Israel (du peuple de Dieu) aucune paillarde, ni entre les fils d'Israel aucun prostitué à paillardise? L'Empereur Iustinian les a expressement defendus en la loy sus alleguee. Lactance escrit, *Lib.* 6. *c.* 23. que le diable a esté l'auteur des bordeaux, afin de trainer en triomphe les personnes qui se prostituent à ses desirs & aux leurs en tels lieux. Aucuns estiment que les Mag. strats permettent tels desordres, pour en euiter de plus grands, comme les adulteres, rapts & incestes. A quoy Caton semble regarder qui dit qu'on les tolere, comme l'on fait les vsuriers, afin d'oster les occasions de larcins & de brigandages. Mais la doctrine Chrestienne ne supporte point des crimes pour en euiter d'autres. Au regard des rauisseurs de filles & de femmes vefues, les Empereurs decernent punition capitale contre eux, confiscation de leurs biens ensemble des biens de leurs fauteurs aux personnes rauies, defendent bien expressement aux peres & meres de marier leurs filles à ceux qui les ont rauies: releguent ceux qui y consentiront. Et si la rauie le fait de son mouuement, maugré ses pere & mere, son bien est confisqué. Mais les Canonistes traitent fort doucement les rauisseurs, & leur permettent mesmes d'espouser celles qu'ils ont rauies. Quant aux supplices decernez par les Empereurs, Rois, Princes, Magistrats de nostre temps, contre les adulteres & autres pollutions de l'honnesteté publique, leurs loix sont en lumiere. Si les confusions suscitees par l'esprit immonde, menteur & meurtrier, pour abolir par ses supposts la pieté, la iustice, l'attrempance & la modestie, ont esté l'asyle & retraite d'infinis meschans: si les gouuerneurs des peuples se sont contentez de faire des ordonnances en papier, & ont laissé les vices impunis, Dieu qui a commandé d'entrer en iugement auec eux & leurs peuples, vit & void comme par le passé, pour poursuyure ce qu'il a commencé. Ses verges trempent au vinaigre, il taille des courroyes du cuir de l'Europe, & ses fers sont tous les iours au feu.

L. si quis non dic. rapere. & l. raptores. C. de epis. & cler. l. vnica. C. de raptu vir. Aut. Const. 145. Cau. 36. qu. 1. & 2.

Mais adioustons quelques considerations sur les preseruatifs de l'honnesteté, pour ramenteuoir aux gens de bien les moyens qu'ils doyuent proposer à eux mesmes & à leurs familles, afin de n'estre abysmez en ces pollutions infames du monde. Vn des premiers remedes est l'abstinence du vin & des viandes. *Ephes.* 5. 18. Ne vous enyurez point de vin dit l'Apostre; pource

" pource qu'en cela y a de la dissolution. Et Salomon auoit escrit long " temps auparauant, que le vin fait que celui qui en prend trop regarde les " femmes estrangeres, & son cœur parle tout à rebours. Loth ayant trop beu se pollua d'inceste auec ses propres filles. Et nostre Seigneur nous exhorte serieusement tous de prendre garde à nous mesmes que nos cœurs ne soyent greuez de gourmandise, d'yurongnerie, & des soucis de ceste vie. Les inuectiues des auteurs anciens contre l'yurongnerie & les exemples de ceux qui s'adonnans à tel vice sont tombez en des pechez enormes, ont esté proposez ailleurs. Le deuxiesme remede est de fuir l'oisiueté. N'aime point le trop d'ormir, ce dit le Sage, de peur que la disette t'acable. Collumelle requiert que le bon mestayer s'abstiene de boire vin & de trop dormir : car l'yuresse noye la memoire & fait que l'hõme oublie son deuoir: le dormir est ennemi de trauail & de diligence: d'auantage les sales pensees couuent sur la plume, & le paresseux veautré en sa couche pense plus à l'assouuissement de ses plaisirs deshonnestes, qu'à nulle autre chose. Le troisiesme est, d'abhorrer les compagnies de personnes impures & qui n'ont contentement qu'en paroles & mouuemens impudiques. Qui touche la poix sera souillé d'icelle. Mauuais propos corrompent les bonnes mœurs. Auec les loups on aprend à hurler: & qui demeure auec vn boiteux, cloche finalement comme lui. Dina fille de Iacob voulant voir ce qui ne conuenoit ni à sa pudicité, ni au respect qu'elle deuoit porter à la maison de sõ pere, fut rauie, violee, & cause d'autres tresgrands maux. On raconte que l'Empereur Henri troisiesme ayant descouuert que plusieurs dissolus se preparoyent à faire tout plain de desordres à ses nopces en la ville d'Ingelheim, les fit chasser, ordonnant que l'argent assigné pour des menestriers, basteleurs, bouffons & mommons, fust distribué aux pauures. Mais son exemple a esté desdaigné de façon estrange par les grands du monde, sur tout depuis cẽt ans. Le quatriesme consiste à contenir les femmes & filles principalement en quelque conuenable bienseance selon l'exhortation & ordonnance de l'Esprit de Dieu par ses Saincts Apostres. Si ces lasciuetez introduites depuis quelques annees, en despit de la simplicité & modestie Chrestienne, ne sont reprimees, la porte est ouuerte à toute vilenie, & nous approchons du siecle damnable qui fera de vice vertu. Les autres remedes sont de chasser au loin toute contenance & parole deshonneste, de fuir les regards & deuis de personnes impudiques, d'aimer le trauail conuenable à nos vocations, de viure sobremẽt, voire austeremẽt quelquesfois, ne desdaigner le remede que Dieu octroye à ceux qui n'ont le don de continence, par le moyen du S. mariage, de se comporter en mesnage selon les Canons Apostoliques, prescriuans le deuoir honneste des maris & des femmes: les vefues & autres hors mariage se souuenans aussi de leur deuoir selon Dieu, les benedictions duquel sont asseurees enuers les personnes honnestes: comme à l'opposite ses horribles maledictiõs pendent sur les testes de ceux & celles qui par paillardises, adulteres, in-

Prouer. 23. 33.
Genes. 19. 36.
Prou. 20. 13
1. Tim 2. 9.
1. Pier. 3. 3.

cestes & autres execrables pollutions continuent à abuser de sa longue patience.

CHAP. III.

Quelques obseruations memorables touchant les loix des habitans de Marseille.

Liu. 5. c. 7.

NON sans raison les anciens ont prisé les loix & ordonnāces de ceux de Marseille, dont nous auons dit quelque chose au premier volume, & Valerius Maximus fait vn denombrement de ces ordonnances; recitant aussi, que l'on gardoit iadis en lieu public d'icelle ville de Marseille du poison parmi lequel on auoit meslé du iusde cigue, dont lon donnoit à boire en quantité suffisante pour mourir à celui qui proposoit au Conseil des sixcens les raisons pour lesquelles il pensoit auoir l'occasion de pourchasser sa mort. Ceste conoissance estoit assaisonnee de bienvueillance magnanime: d'vne part le conseil ne permettoit legerement à vne personne de perdre la vie: de l'autre il donnoit moyen à quiconque en sortoit de trouuer vn chemin aisé & bien tost fait, afin que les personnes ou trop à leur aise, ou trop affligees (car la prosperité quelquesfois n'est pas moins nuisible que l'aduersité: brief l'vne rend la vie aussi odieuse que l'autre) finissent leurs iours par vn expedient aprouué de tous. Valerius adiouste, que cest expedient lui semble fort honneste, humain & prudent, puis que la mort n'est point vn tort ni outrage mais vn tribut de nature. Que c'est laschement fait de refuser vn remede à ceux qui le demandent auec raison, lequel puis apres on est cōtraint maugré que l'on en ait octroyer à leur aage: & que nous ne sçaurions faire plus grande folie, que de haster nostre mort en nous tourmentāt beaucoup à cause de la mort des autres. Lors nous ne faisons autre chose qu'entasser dueil dessus dueil, & aprester à la tristesse nouuelles larmes.

L. 2. de iis qui ante sentent.

Les loix permettoyent la sepulture aux corps de ceux qui transportez de tristesse, ou pressez de trop grand remords de leurs fautes, ou par crainte de trop rudes supplices, se faisoyent mourir eux mesmes, auant qu'ō leur eust prononcé sentence de mort: & sous le cruel Empire de Tibere, les testamens de telles personnes estoyent ratifiez: c'estoit (comme Tacitus en parle) le loyer de la mort ainsi preuenue & precipitee. Mais ie di que telles ingenieuses & specieuses inuentions payennes repugnent à la foy & pieté Chrestienne. Qui ne sçait que le meurtre de nous mesmes ne nous est pas moins defendu que celui des autres? A ceste occasion les Iurisconsultes tienent, que celui qui tue vn autre, à sa propre requeste & instāce importune, est coulpable de meurtre: attēdu que le meurtri n'est seigneur de son propre corps ni de sa vie: & qui se tue soy mesme est coulpable de l'outrage qu'il s'est fait. Pierre Quinqueran qui se range

Au 3. liu.

à no-

à nostre auis, semble toutesfois maintenir en quelque sorte ceste coustume des Marseillois. Ayant esgard aux temps, dit-il, ie ne sçay si ie dois auouër que ceste maniere de faire estoit la plus vtile de toutes les coustumes de Marseille, & la plus notable ordonnance qui fust lors vsitee entre toutes nations. Sans toucher au benin secours qu'en tiroyent ceux qui estoyent bourrellez de maladies deplorees & douleurs aigues, qu'y auoit-il de plus propre pour reprimer la despiteuse insolẽce de ceux qui à tout propos, comme le vieillard d'Esope, ne sont autre chose qu'appeller & souhaiter la mort? Ioint que la licence de telles pensees, quoy que ce ne soit que feinte de toutes telles imprecations, engendre en quelque sorte vn ennui de viure, vn despit contre soy mesme, vn mespris de la santé, & ie ne sçay-quel chagrin contre toute reuolution d'afaires; rompt & dissould le courage, rend l'homme inhabile à sa vocation, tellement qu'il deuient inutile à soy & aux autres, brief vn fardeau inutile sur la terre. C'est ce que dit Quinqueran. Mais de quelques couleurs & raisons que l'on vueille parer ceste maniere de faire des anciens Marseillois; la loy de Dieu laquelle dit à chascun, tant de soy que du prochain, *Tu ne tueras point*, demeure & demeurera ferme, inuiolable, immuable & irreuocable, tant qu'il y aura au monde des enfans d'Adam.

des louänges de Prouëce

Ie confesse bien qu'en autres choses la Republique de Marseille a esté paree, recommandee & renommee à cause de plusieurs belles loix & ordonnãces receues des sages Grecs: sur tout l'on peut recueillir vn euident tesmoignage en Strabon de leur louable attrempance & continence, de ce que le plus riche douaire de mariage, entre eux estoit de cent escus, de cinq escus pour les habillemens de l'espouse, & d'autres cinq escus pour ses bagues & ioyaux: sans qu'il fust loisible d'assigner ni de despendre dauantage. Et puis que nous sommes sur ceste matiere, Bodin dit biẽ à propos qu'il est besoin de reigler les douaires des femmes en quelque estat que ce soit, afin que les maisons mediocres ne soyent du tout apauuries pour enrichir les nobles: adioustons aussi, à ce que les femmes ayans mediocre douaire se laschẽt moins la bride à leurs plaisirs, & soyẽt plus obeissantes à leurs maris. Les trop riches maistrisent vilainement leurs maistres, lesquels sont contraints, contre tout droit & deuoir de se soumettre à leurs femmes. Mais il faut refrener ce naturel insolent, & arrester ceste beste farouche, comme Caton le Censeur souloit l'appeller. Incontinent que la femme commencera à estre en mesme degré que le mari, tout soudain elle voudra marcher au dessus. Par l'ancienne coustume de Marseille (continue Bodin) il n'estoit permis de bailler aux filles plus de cent escus de mariage, & plus de cinq escus en vestemens. Et par les ordonnances de Venise, il est defendu donner plus de seize cens ducats à la fille noble, & si le gentilhomme Venitien espouse vne roturiere il ne peut prendre que deux mille ducats. Mais l'ordonnance y est aussi mal gardee qu'entre nous celle du roy Charles IX. qui defend de bailler à la fille en mariage plus de dix mille liures. Et neantmoins l'ordonnance du roy Charles V. ne donne aux filles de la maison de France

Liu. 4. de sa geograp.

Au 5. liu de sa Repub. ch. 2.

« que dix mille liures. Et combien qu'Elizabet de France fille de Philippe « le Bel fust mariee au roy d'Angleterre, si n'eust elle que douze mille li- « ures en mariage. On me dira que c'estoit beaucoup, veu la rareté d'or « & d'argent : mais aussi la difference est bien grande entre dix mille li- « ures, & quatre cens mille escus. En la loy de Dieu le mariage d'vne « fille au plus haut n'est taxé sinon à cinquante sicles, qui sont quarante li- « ures de nostre monnoye. Et mesme somme estoit tenu payer au pere « celui qui auoit seduit quelque fille; voire l'espouser, si le pere d'icelle y « consentoit.

Au 4. liu. de sa Rep. ch. 7.

Quant à l'ordonnance des Marseillois touchant le port des armes, elle est apuyee en plusieurs notables raisons. Bodin conseille qu'on desarme les mutins, pource que c'est le moyen de tenir les afaires en paix, & la medecine necessaire au mal des guerres ciuiles. Les princes d'Italie & ceux d'Orient ne permettent à nuls de leurs suiets de porter armes, ni longues espees ou cimeterres, sinon aux gardes de leurs corps. Ce n'est pas nouuelle ordonnance, mais repetee de fort loin. Car Aristote s'esbahit que les Barbares se promenoyent par les villes de Grece auec leurs espees aux costez. Mais cela est non seulement permis aux Anglois & Alemans, ains est mesme commandé aux Suisses: dont s'ensuyuent souuent des batteries, des meurtres, & des tumultes. Car qui se sent l'espee pres de la main en est plus audacieux, & se trouue prompt à outrager les plus foibles : Si quelqu'vn l'offense tant soit peu, voila incontinent des coups donnez. Mais l'homme desarmé demeure quoy: si on lui fait tort il ne tue pas pourtant son ennemi, ni n'est en danger qu'on lui reproche d'auoir receu vn affront, comme l'on pourroit faire à ceux qui ayans les armes en main different de repousser par le moyen d'icelles vn tort, & d'entrer en duel auec qui les attaque. Les loix militaires des Turcs defendent au soldat de porter ses armes, si les ennemis sont loin: car elles sont chargees sur des cheuaux ou charrettes. Bodin estime aussi que les Sultans & autres Princes d'Orient ayans osté les cloches arriere de leurs villes & pays, en ont chassé vne grande occasion de guerres ciuiles. Cela fut fait à Montpellier l'an 1374. & à Bordeaux l'an 1552. Depuis elles furent restituees, ores que la pluspart des habitans de Bordeaux fissent instance qu'elles ne fussent remises, ayans senti le fruit qui en reuscit, si bien ou mal, i'en laisse (dit-il) la resolution à tout homme de sain iugement. Il adiouste, qu'entre les louables ordonnances de la police de Paris, il y en a vne fort bonne & bien executee, c'est asçauoir que nul faquin ni crocheteur ne porte espee, ni dague, ni cousteau, ni autres armes offensiues, pour les meurtres qui se feroyent es querelles ordinaires qu'ils ont l'vn contre l'autre. Si cela auoit lieu en toutes personnes, mille meurtres & assassinats se commettent qui n'auiendroyent iamais, ni les seditions qui s'allument en plusieurs lieux pour ceste occasion. Car ce n'est pas fait en sage politique ni en bon gouuerneur, d'attendre que le meurtre soit fait, ou que la sedition soit venuë pour defendre les armes. Alberic Gentil dispute de ceste matiere, & demande, si Caton fit bien d'oster les armes

En ses Politiques.

Au traité du droit de

aux Espagnols apres les auoir vaincus, attendu qu'ils aimoyent mieux perdre la vie qu'estre desarmez. Qu'eust-il fait? respond Alberic. Les esprits Espagnols n'ont point d'arrest & ne cerchent que remuemens, peuple né à esmouuoir & entretenir troubles, farouche, belliqueux, cruelle, barbare, temeraire, ce disoit Annibal, lequel aussi ne s'y fioit pas, quoy qu'il eust esté nourri parmi eux, & fust leur voisin. Plusieurs desarmez par Caton se tuerent eux mesmes. Les Gaulois auoyent bien plus de raison de prier qu'on ne les traitast pas ainsi, pource que de toutes parts ils estoyent enuironnez d'ennemis, qui ne pourroyent les despouiller de leurs armes, puis qu'ils n'en auoyent point. A quoy faloit prouuoir, n'estant raisonnable d'exposer telles gens en proye. Aussi eust-il conuenu laisser les armes aux Espagnols, si l'on eust peu les leur laisser sans violer la foy.

La guerre liu. 3 ch. 11.

Cesar au 2. liure de la guerre des Gaules

CHAP. IIII.

Causes des accroissemens & descroissemens des Estats publics.

ON aprend de plusieurs histoires, que Rome florissoit sous le gouuernemẽt Aristocratique plus que nulle autre ville, & que durant ceste domination esgale & moderee elle se rendit maistresse de la pluspart du monde: tellement que les Anciens l'õt celebree comme la capitale du monde, & ville qui ne deuoit iamais perir. Certainement vn tel Empire se maintint & s'agrandit tandis que le profit public marcha deuant le particulier. Mais quand la conuoitise de regner, l'auantage de cestui ci ou de cestui-la, le conseil des ieunes testes vindrent en auant, celle qui ne craignoit rien au dehors, qui auoit vaincu les rois, qui foisonnoit en forces & finances, commença par seditions & guerres intestines à se vaincre soymesme. Ce qui auint d'autant que l'harmonie du chef & des membres, qui doit s'entretenir d'vn lien mutuel, ne fut point maintenue, ains tout ce bel assemblage de concorde estant rompu le chef tira d'vn costé & les membres de l'autre. En cest esgard nous auõs dit ailleurs que la societé du genre humain doit ressembler à vn corps, tellement que chasque membre face sa charge sans empescher l'autre. Mais ces choses peuuent estre mieux comprinses selon que Dionysius Halicarnasseus les represente. Il introduit Menenius Agrippa remonstrant au peuple Romain, retiré du Senat & des nobles, pour faire bande à part, ce qui s'ensuit. L'Estat public ressemble en quelque sorte au corps humain : L'vn & l'autre est composé de plusieurs pieces, lesquelles ont diuers vsages & effects. Si donques les membres du corps humain veulent auoir chascun à part son particulier sentiment & mouuement, puis ils vienent à se mutiner les vns cõtre les autres, & que

Au 6. liu. des antiqu. Rom.

tous conspirent contre le ventre, tellement que les pieds vienent à dire, « Nous soustenons tout le corps: les mains, nous trauaillõs, nous amassons « les viures, nous combatons, & procurons plusieurs autres grands auanta « ges à tout le corps; les espaules, nous portons les fardeaux: la teste, mes « yeux voyent, mes oreilles oyent, ma bouche parle & gouste, mon nez flai- « re, & par tels moyens le corps est maintenu: puis s'ils disent au ventre, « Et toy que fais tu de tout cela? quelle recompense auons nous de toy? « dequoy nous sers-tu? Tant s'en faut que tu nous aides en quelque sorte, « & que tu contribues à nostre communauté, qu'au contraire tu nous em- « pesches & troubles: car tu nous contrains (ce qui est insupportable) de « te seruir, & de cercher par tout dequoy contenter & assouuir tes appetis. « Pourquoy ne nous mettons nous en liberté, nous desgageant pour vne « bõne fois des fascheries que nous endurons à cause de ce ventre? Si tel- « les pensees agreent aux membres du corps, & que nul d'iceux ne vueille « plus faire son deuoir, se peut-il faire que le corps subsiste longuement: « au contraire le verra-on pas defaillir & mourir dedans peu de iours? Per « sonne ne sçauroit soustenir le contraire. Ayez mesme auis de l'Estat pu- « blic, &c. Menenius ayant fait entendre le tout sagement & par le me- « nu, conclud sa harangue en ces mots: Sachez donques, Seigneurs Ro- « mains, comme le ventre au corps humain seroit iniurié à tort par les au- « tres membres, attendu que si on lui donne nourriture il nourrit tout le « corps, & quand on a soin de l'entretenir, tout le reste s'en sent, car il est « ainsi qu'vn commun reseruoir & gardemanger, pour distribuer conue- « nablement aux autres membres ce qui leur est necessaire, & qui les main « tient tous en bon accord: autant en faut-il dire du Senat es Citez, lequel « gouuerne l'Estat, & est soigneux de ce qui conuient à chascun, pour gar- « der & accommoder les choses à leur poinct. Pourtant cessez de mesdi- « re d'icelui, &c. Ceste remonstrance de Menenius Agrippa fondee si proprement sur la comparaison prinse du corps humain, fut de telle efficace enuers le peuple mutiné, que quittant tout son despit, il retourna en la ville, les membres comme espars se reioignans à tout le corps.

Ce bien dura tant que les Romains demeurerent vnis & de bon accord par ensemble: finalement il fondit & s'aneantit auec ceste florissante & puissante Republique. Saluste semble auoir preueu ceste ruine lors qu'il disoit, Dautant que toutes choses creées perissent, i'estime qu'au temps que la ville de Rome approchera de sa periode ses citoyens s'entrebattront, & qu'estans affoiblis & demi-morts ils seront la proye de quelque prince ou peuple puissant. Autrement toutes les nations du monde assemblees en vn corps ne sçauroyent esbranler ni froisser ceste masse d'Empire. Iouianus Pontanus ayant fait conference de plusieurs Republiques d'Italie, & monstré les causes de leur acroissement & decroissement, reprend en celle de Siene la dissension des citoyens. Les « partialitez des Sienois (dit-il) sont cause qu'il y a tousiours du trouble en « leur estat, & que la liberté y est peu asseuree. Si donques les citadins ne sont

En vne de ses harangues.

Au 1. liure de l'hist. de Ferdin. 1. roy de Naples.

» sont pas d'accord, de quel repos peut iouir le public? I'ai oui chanter & ai leu des chansons Alemãdes, assez communes en la bouche du peuple qui contenoyent que les haines secrettes, trop grand soin du profit particulier, & ieunes conseils auoyent renuersé Troye, Rome, Mayence & Liege, qui d'Estats puissans & Republiques riches estoyẽt deuenues esclaues. Le refrain contenoit vn auertissement aux autres Estats, d'estre sages aux despens de leurs voisins, s'ils ne vouloyent estre traitez de mesme. Ces chansons furent composees (ce dit-on) alors que Louys XI. roy de France & Charles Duc de Bourgongne emporterent d'assaut & pillerent la ville de Liege. Mayence cessa d'estre du nombre des villes franches de l'Empire au temps de l'estrif suruenu entre deux Euesques, Thierry d'Isenber & Adolfe de Nassau, l'an M. CCCC. LXI. A bon droit Sleidan escrit, que tout Estat public auquel chascun cerche son profit particulier, & ne pense qu'aux moyens de le garder & amplifier, est en bransle, sur le pendant & precipice glissant d'vne lourde cheute & ruine totale. Que peut-on aussi attendre autre chose? Force est qu'il lui en prene comme nous voyons estre auenu aux Grecs. Tandis qu'ils ont consulté par ensemble, & conioint leurs forces pour defendre leur liberté, impossible a esté d'en venir à bout. Quand leurs affections ont commencé à se desioindre, & qu'vns & autres se sont amusez à bastir leurs maisons, ils ont esté butinez & tellement gourmandez par les tyrans qu'il n'y a auiourd'hui peuple au monde plus miserable que les Grecs, chetifs esclaues du plus cruel brigand que la terre soustiene.

En la harã gue aux Princes & Estats de l'Empire, sur la fin.

I'adiousterai pour la fin vne speciale & memorable histoire d'Antoine de Nebrisse, alleguee par Annibal Scot en ses commentaires sur Cornelius Tacitus. Henri de Medine, Duc d'Asince, de la maison des Guzmans, auoit de long temps querelle auec Roderic Ponce de Leon, Marquis de Gades. Le Marquis ayant consulté auec quelques autres sur les moyens de surprendre Alama ville tenuë par les Mores de Grenade, & dressé tout l'appareil pour l'execution de l'entreprise, ne voulut que le Duc en ouist voix ne vent quelconque. Auint que le Roy de Grenade inuestit soudain dedans Alama ce Marquis & ses gens, qui appellerent secours de toutes parts, laissans pour la seconde fois le Duc en arriere. Mais lui abolissant par vne magnanime oubliance la memoire des anciẽnes querelles auec le Marquis, assembla ses vassaux & autres souldoyez, tãt de pied que de cheual, outreplus ses amis; & les ayant tous exhortez en commun de secourir ceux qui estoyent en danger, dressa vne belle armee auec laquelle approchant d'Alama il contraignit les Grenadins de leuer le siege, desgageant le Marquis & les assiegez. Car les ennemis sans attendre l'arriuee de ce secours s'enfuirent honteusement. Le Marquis deliuré s'en va trouuer le Duc, le remerciant d'vne si grande faueur: mais le
» Duc lui dit en peu de paroles procedantes de grande magnanimité, Mar
» quis ne parlez point de cela. En cause importante, sur tout la religion
» Chrestienne, il ne faut pas que les gens de bien se souuienent de leurs
» querelles particulieres: plustost, donnons à la patrie & au nom Chrestien

toutes les offenses commises de part & d'autre, & les enseuelissons en « oubliance eternelle. Maintenant,puis que tout va bien pour les vns & « les autres,passons ceste iournee ioyeusement, & que ce nous soit vn tes- « moin à tousiours de ferme reconciliation. Ils se donnerent les mains, « & depuis vescurent tousiours amis. Fermons ce chapitre de la sentence notable d'vn poëte Grec, exprimee en nostre vulgaire comme s'ensuit:

Lors que les Magistrats ne sont que chiquaner,
Et ne veulent iamais penser ni s'adonner.
Au bien de leur pays qui les a mis au monde,
Ou à reuerer Dieu en qui tout heur abonde:
Mais cerchent seulement à se tenir en pris,
Et à confondre ceux qui les ont en mespris:
Tien que tout bon succes de leur Estat s'eslongne,
Et qu'en fin il faudra (quoy qu'on die ou besongne)
Puis qu'ils prenent plaisir à marcher de trauers,
Qu'eux & les leurs aussi trebuschent à l'enuers.

CHAP. V.

Recommandation du bien public, lequel doit estre en toutes sortes preferé au particulier.

Dion au 53. liu. de ses hist.

ON defere beaucoup, & à bon droit, à la memoire de M. Vipsanius Agrippa. Ce personnage (tant estimé de l'Empereur Auguste que lui & le cheualier Mecænas sçauoyent seuls tous les secrets du Prince) aima mieux employer toute son adresse à l'auancement du bien & profit public, que de son particulier. Au moyen dequoy il se garantit des pattes de l'enuie, & fut en grande reputation pres de l'Empereur & de tous autres. Combien qu'il fust l'auteur de tous bons afaires, & de toutes les actions debonnaires, vtiles, & magnifiques d'Auguste, lequel il poussoit au bien, iamais il ne s'en attribua gloire quelconque; ains conuertissoit dextrement les biens & honneurs qu'Auguste lui faisoit à l'auantage de l'Empereur & de l'Empire, laissant en arriere tout respect de son particulier. A cela se rapporte le precepte du Poëte Claudian, qu'vn autre a comprins depuis en quelques vers, dont le sens est tel:

Sois membre de l'Estat, & le pere t'en monstre;
Au profit du public, non pas au tien, visant.
La perte de l'Estat te soit vn faix pesant;
Non le mal ou l'ennui qui par fois te rencontre.

Liu. 2. ch. 12 En ceste intention i'ai fait du premier volume vn chapitre entier plein d'hi-

d'histoires & de doctrines morales, où i'ai monstré que le bien public doit estre distingué d'auec le particulier, & preferé à icelui. Or d'autant que ceste matiere est ample & de grand vsage, i'ai estimé qu'il seroit bon de l'esclaircir par plusgrand nombre d'exemples & de raisons. I'auanceray donc en premier lieu le notable enseignement tiré du poëte Sophocle en ces vers :

En la tragedie d'Antigone.

Si quelqu'vn voyant sa Cité
Reduite à toute extremité,
Sçait vn moyen de la defendre,
Et par la crainte repoussé
Cele le bien qu'il a pensé :
C'est vn meschant, qu'on deuroit pendre.
Si quelque autre aime mieux l'auis,
Ou les dons d'vn de ses amis
Que le bien de sa Republique :
Ie maintien qu'il n'y a mortel,
En forfaits execrables tel,
Qu'est vn tel citoyen inique.
Le grand Dieu i'appelle à tesmoin,
Que, lors qu'il en sera besoin,
Pour sauuer ma chere patrie,
Ie veux faire, & dire, & penser,
Ce qui peut son bien auancer,
Sans crainte ni sans flatterie.

Si tant d'hommes de nostre temps qui ne s'estudient qu'à remplir leurs cofres & agrandir leurs maisons, sans aucun souci de l'vtilité publique, consideroyent & marquoyent bien le notable auis de ce pauure payen, les afaires de la Chrestienté seroyent en tresheureux estat, au lieu qu'on les void en horrible confusion. C'est donques chose pitoyable que la pluspart des hommes paroissent tant aueuglez de l'amour qu'ils portent à leur particulier auantage, & ne font estat d'autre chose, sans se soucier en sorte que ce soit des incommoditez & dangers qui touchent le public. Mais ils deuroyent se souuenir du prudent auis de Pericles, lequel disoit, que *quād l'Estat public est ruiné celui qui y viuoit bien à son aise en son particulier ne laisse pas d'estre destruit: comme au contraire quand l'Estat se porte bien, le pauure y sent moins d'incommodité, & est soulagé en quelque sorte.* Cæsar auoit la mesme apprehension, quand il disoit à ses lieutenans & capitaines : *Vn particulier ne sçauroit donner pied si ferme à sa condition, qu'il ne tombe à la renuerse & perisse, si l'Estat public est atterré: mais si l'Estat florit, il peut soulager & adoucir les miseres de tous les particuliers.* L'Empereur Antonin, surnommé le Debonnaire, estoit de cest auis, quand il osta les gages à certains stipendiez du public, & qui ne faisoyēt aucun seruice, disant, Qu'il n'y auoit gens plus vilains ni plus cruels, que ceux qui mangeoyent le public, sans aide ni soulagement de leur trauail.

Thucyd. au 2. liu. de son histoire.

Dion au 38. liu.

Iul. Capitol. en sa vie.

On rencontre des beaux exemples d'aucuns particuliers qui sans tenir compte de leur propre vie, ont essayé par leur mort presente de garantir la patrie, ou leurs Seigneurs & chefs de guerre. La resolution & hardiesse extraordinaire des deux Decies, pere & fils, qui se ietterent à corps perdus dedans la mort, pour l'honneur & conseruation de Rome, est cônu de tous, par le tesmoignage de Tite Liue & autres historiens. Il ne me souuient point d'auoir leu en aucun auteur le formulaire de leur superstitieuse & ambitieuse deuotion, qu'en Ioseph de la Scale, lequel la represente en ces propres termes: IANE IOVIS PATER, MARSPITER, QVIRINE, LASES DIVI NOVENSIDES, DII INDIGETES: DIVI QVORVM EST POTESTAS POPOLI ROMANI QVIRITIVM MEIQVE, DIIQVE MANES: SVB VOS PLACO VENERORQVE, VENIAM PETO, OBSECROQVE: VTI POPOLO ROMANO QVIRITIVM VITAM SALVTEMQVE PROSPERETIS: VTI EGO ARIM PRAE ME FORMIDINEM METVMQVE OMNEM COELESTIVM, INFERVMQVE OMNIVM DIRAS. SICVT VERBIS NVNCVPASSO: ITA PRO RE POPLICA POPVLI ROMANI QVIRITIVM VITAM SALVTEMQVE MEAM DIIS MANIBVS TELLVRIQVE DEVOVEO. C'est à dire, Ianus, pere de Iupiter, Mars Pere, « Quirin, Lases, Dieux Nouensides, dieux Indigetes, Dieux qui auez puissan « ces sur le peuple Romain des Quirites & sur moy: Dieux Manes ie m'a- « baisse & prosterne sous vous, ie demande grace, & prie que vous faciez « prosperer la vie & le salut du peuple Romain des Quirites, afin que ie « dechasse de moy toute frayeur & crainte des dieux celestes, & les execra- « tions de tous les infernaux. Comme ie le proteste de paroles; aussi ie « voue mon ame & mon salut aux Dieux Manes & à la Terre pour la Re- « publique du peuple Romain des Quirites. On trouue es inscriptions « d'Espagne de telles deuotions aux Manes ou Ombres & à la Terre. En voici vne, ainsi inscrite, *Piedra de Vique.* HIC MVLTAE QVAE SE MANIBVS Q. SERTORII TVRMAE, TERRAE MORTALIVM OMNIVM PARENTI DEVOVERE, DVM EO SVBLATO SVPERESSE TAEDERET, ET FORTITER PVGNANDO INVICEM CECIDERE, MORTE AD PRAESENS OPTATA IACENT. VALETE POSTERI.

En ses coniectures sur Varron, de lingua latina.

C'est à dire, Ici sont plusieurs bandes de gensdarmes qui se sont vouees « aux ombres de Q. Sertorius, & à la Terre mere de tous. Ne viuans qu'à « regret apres la mort d'icelui, elles se sont courageusement entr'assaillies « & entretuees, & iouissantes de la mort qu'elles desiroyent gisent ici. Bien « vous soit, Posterité. Tel ou pareil epitaphe meritoyent quelques com- « pagnies d'Espagnols, qui de nostre temps, pour ie ne sçay quels forfaits, furent sous autre pretexte chargez dedans des galeres par le commandement du viceroy de Sicile, puis transportez & deschargez en vne isle deserte & du tout deshabitee; quoy fait les galeres s'eslongnerent, & garderent de loin les descentes & auenues pour empescher qu'on vinst secourir de viures ces soldats, ou les tirer de là. Eux voyans que c'estoit les auoir condamnez à mourir de faim ou à s'entremanger, prindrent autre resolution: car d'vn commun consentement, ils se partirent en deux troupes comme d'ennemis, & auec les armes aux mains commencerent à courir de furie testes baissees les vns contre les autres, s'entretuâs sans

respect

respect quelconque,estimans plus honorable de mourir vaillammẽt par les armes,que perir de male faim.Mais i'adiousteray à la precedente inscription celle qui s'ensuit presque semblable, tiree des recerches d'Espagne, laquelle descouure vne tresardante affection des soldats enuers Sertorius. Le tiltre de ceste inscription est , *Piedra Cerca de Logrono.*

DIIS MANIBVS Q. SERTORII M. F. BERRVCIVS CALAGVRITANVS DEVOVI. ARBITRATVS , RELIGIONEM ESSE , EO SVBLATO , QVI OMNIA CVM DIIS IMMORTALIBVS COMMVNIA HABEBAT, ME INCOLVMEM RETINERE ANIMAM. VALE VIATOR QVI HAEC LEGIS ET MEO DISCE EXEMPLO FIDEM SERVARE. IPSA FIDES ETIAM MORTVIS PLACET CORPORE HVMANO EXVTIS.

» C'est à dire, Ie Berrucius Calaguritain ay donné ma vie aux Dieux Ma-
» nes de Q. Sertorius fils de M. estimant ne pouuoir en conscience de-
» meurer d'auantage au monde,apres celui lequel auoit toutes choses com
» munes auec les dieux immortels. Bien te soit, Passant,qui lis ceci, A-
» pren à mon exemple , de garder la foy , laquelle est agreable aux
» morts despouillez de leurs corps humains. On void outre ces inscriptions vn autre excellent tesmoignage de respect enuers la patrie en certain tombeau pres d'Euora en Portugal , d'vn Fabius Metellus , qui voyant la Republique Romaine par terre ne voulut lui suruiure , comme appert par l'inscription en ces mots;

FABIO METELLO F. M. FILIO , QVI LABENTE REPVB. ROM. CVM PATRIA CECIDIT , MORTE OPTATA , LVCE INVISA , QVOM OMNIA QVORVM TEDERET , AMISSA IAM LIBERTATE ROMANA , INTVERETVR , SERVILIVS P. E. CIPPVM AMICO LIBENS DEDIT.

» C'est à dire , Seruilius a de franche volonté donné ce tombeau à son a-
» mi Fabius Metellus fils de F. M. lequel voyant la Republique Romai-
» ne defaillir , est defailli auec sa patrie , ayant souhaité la mort , hay la
» vie , ne voyant rien qui ne lui despleust, la liberté des Romains estant
» perduë.

C'est chose certaine,& qui pourroit se verifier par beaucoup d'exemples,que les Espagnols & Portugais se sont monstrez tres-affectionnez à leurs chefs,ou à leurs opinions, ou à la manutention de leur liberté : & que rien n'a peu les en separer que la mort. Florus le tesmoigne com-
» me s'ensuit.Cæsar ayant assiegé le mont Edul le fit serrer de toutes parts
» d'vne tranchee ayant quinze mille pas de circuit, gardee soigneusement
» par les soldats Romains. Les Barbares (ainsi nomme ils les Cantabres
» ou Basques) se sentans reduits à l'extremité, commencerent à mettre le
» feu es maisons, à s'entretuer es autres à coups de poignard,ou à boire de
» la poison espreinte des fueilles d'If, & s'afranchir par tels moyens de la
» captiuité prochaine. Stadius,qui a fait vn Commentaire sur cest historien, adiouste, que Strabon tesmoigne que les Cantabres auoyent tousiours en reserue du Toxique ou poison tiré d'vne herbe telle que l'ache, pour euiter la seruitude & tout autre indigne traitement. Item,que leur coustume estoit de se vouër à la mort,& de se faire tuer & sacrifier pour ceux ausquels ils estoyent affectionnez : coustume obseruee par Sextus

Au 4. liu. de l'hist. Rom.

Au 3.liu. de sa geographie.

Pacuuius pour la prosperité d'Auguste, au rapport de Dion. Strabon dit aussi qu'en la guerre Cantabrique les meres tuerent leurs fils, de peur qu'ils ne fussent prins & faits esclaues par les Romains. Qu'il y eut aussi vn ieune garson, lequel voyant son pere & ses freres estroittement liez, les tua tous par le commandement du pere: qu'vne femme en fit autant à des prisonniers de son parentage: & que d'autres qu'on faisoit mourir en croix s'esgayoyent & chantoyent à gorge desployee. Ie ramenteuray encor la charité de deux freres, nommez les Philenes, enuers Carthage leur patrie: car pour agrandir les limites d'icelle, ils accepterent d'estre enterrez tout-vifs par les Cyreniens à l'endroit où ils marqueroyent ces limites. Ce qu'ils firent & furent ainsi enseuelis: pour reconoissance dequoy les Carthaginiens leur dresserent des autels en ces confins, & dãs la ville establirent des festes à leur memoire.

Saluste en l'hist. de la guerre contre Iugurtha.

Pour venir aux histoires de nostre temps, ie raconteray le memorable exemple du roy de Quiloa, Prince Mahumetan, lequel mesprisant la dignité royale, & preferant toute consideration de son particulier, au bien public establit au gouuernement le fils de son ami, tué par le roy defunct. Ie representerai ceste histoire apres Osorius. François Almeide, Vice-roy de Portugal estant arriué au port de Quiloa, enuoya gens pour saluer de sa part le roy qui y estoit. Ce Roy troublé de sa meschante conscience (car il auoit tué son deuancier & auoit tyranniquement enuahi le royaume) sortit de nuict hors la ville, & s'enfuit. Almeide ayant entendu tels deportemens establit pour nouueau Roy vn notable personnage nommé Mahumet Ancon, lequel estant venu saluer Almeide, apres quelque requeste & remerciement, lui dit, « I'ai eu grande intelligence, amitié & estroitte alliance auec le Roy Alfudail, que le tyran, par vous dechassé du royaume, tua traistreusement. Si Alfudail viuoit, ie lui quitterois sceptre & couronne: car ie ne suis pas celui qui vueille preferer les richesses & pompes royales à la fidelité & au respect que ie dois porter à mon superieur. Mais, puis que ce Prince est mort, ie vous prie & supplie, autant qu'il m'est possible, me permettre de faire venir pres de moy le fils d'icelui, pour succeder apres moy au royaume. Vray est que i'ay des enfans, qui ne sont pas du tout indignes d'vn tel honneur. Toutesfois si ie les auance pour regner apres moy, & que i'en frustre les enfans du defunct, ie me deshonnoreray pour iamais, & ceste tache ne souillera pas seulement ma reputation, mais aussi diffamera toute ma race. Pourtant i'aime mieux laisser par testament à mes fils vn exemple de fidelité & d'honnesteté, qu'vn riche patrimoine. » Ceste requeste (adiouste Osorius) rauit en esbahissement les Portugais, voyans vn Mahumetiste se monstrer si seur ami, & mespriser ainsi genereusement les richesses d'vn royaume, voire preferer franchement à l'amitié paternelle son deuoir enuers vn ami trespassé. Pour ceste cause fut-il grandement estimé de tous, & iugé digne de regner sur beaucoup plus de pays, pour auoir ainsi transporté au fils d'Alfudail ce qu'il pouuoit retenir pour les siens. Suyuant cela l'on fit venir le fils du Roy defunct, auquel tous ceux de Quiloa presterent

Liu. 4. de l'histoire de Portugal, sect. 7.

presterent serment de fidelité du consentement d'Almeide, promettans de le receuoir pour Roy. Veritablement ce Mahumetan est digne de louange, d'auoir postposé sa dignité, son profit particulier, & l'auancement de ses fils, à vn legitime heritier : enquoy il eut esgard au bien du royaume & à l'auantage des suiets d'icelui : comme eut Ferdinand roy d'Aragon lequel esleua au throne royal le fils de son frere, encore petit enfant, quoy que tous lui deferassent la couronne. Mais il fut le premier qui fit hommage au ieune Roy, & par son exemple contraignit les autres à faire le mesme : ainsi que nous l'auons declairé plus amplement ailleurs.

Volum.1. du 12. chapitre du 1. livre.

Ioignons à ceste histoire de l'amour du bien public ce qui se lit de l'excellente & constante fidelité de Guillaume Seton, gentilhomme Escossois, gouuerneur de Beruic & de sa femme, lesquels aimerent mieux renoncer à eux mesmes & à la vie de leurs deux fils, pour garder la place au Roy, que de fausser leur promesse & auoir esgard à leur particulier. Buchanan en descrit l'histoire, laquelle ie representeray sommairement. Les deux fils de ce gouuerneur estoyent en la puissance des Anglois campez autour de Beruic, l'vn ayant esté prins en vne escarmouche, l'autre baillé pour ostage, à condition que si à certain iour nommé les assiegeans n'estoyent contrains leuer le siege, les assiegez leur rendroyent la place. Auant ce iour venu, Edouard roy d'Angleterre, enuoya vn herauld à Seton l'auertir de garder sa promesse, auec menasses, que s'il ne rendoit la ville à iour nommé, ses deux fils en respondroyent de leur vie. Le pere merueilleusement agité en son esprit des vents diuers de charité, de misericorde, de crainte, de deuoir enuers sa patrie; Edouard pour l'esbranler d'auantage fit dresser vn gibet assez pres de la porte de laquelle on le pouuoit voir, & commanda que l'on y amenast les deux fils de Seton. Là dessus il auint que la femme d'icelui, mere des deux ieunes gentilshommes, le sceut tellement persuader, lui ramenteuant sa fidelité enuers le roy, sa charité enuers la patrie, la reputation honnorable en laquelle auoit vescu leur famille, les autres fils qu'ils auoyent, le ieune aage d'elle qui pouuoit lui faire encore d'autres enfans, & lui proposa tāt d'autres raisons, qu'il se resolut de preferer le bien & salut public à celui de ses deux fils. Et pour n'estre trop pressé s'il les voyoit estrangler deuant ses yeux, sa femme le mena en lieu escarté, d'où il ne pouuoit voir ce spectacle: tellement que le Roy d'Angleterre, au grand regret de plusieurs de ses gens, fit executer à mort ces deux ieunes gētilshommes. Ceste vertueuse damoiselle Escossoise meriteroit rang entre les plus illustres dames qui ayent iamais esté au monde. I'adiousteray vn autre exemple non moins digne de louange que les precedens, descrit par Æneas Sylvius, lors qu'apres la mort d'Albert roy de Boheme, la couronne fut offerte au Duc de Bauiere aussi nommé Albert. L'historien dit ces mots,

Livre 9. de l'hist. d'Escosse.

Au 57. ch. de l'hist. de Boheme.

» Le duc Albert se comporta si vertueusement & auec telle moderation,
» qu'on ne sçauroit trouuer d'exemple guere plus memorable à ce propos
» depuis qu'il y a eu des Rois au monde. Comme les ambassadeurs de Bo-

heme fussent venus lui presenter vn grand & beau royaume, il les remer « cia de l'honneur qu'ils lui auoyent fait de le choisir pour Prince souuerain, & iugé digne de si grande charge: à cause dequoy il s'estimoit grandement obligé à tous les Bohemes, lesquels il asseuroit de n'oublier iamais ceste faueur. Mais puis que le feu roy auoit laissé des enfans, ce lui seroit deshonneur de cercher vn royaume au desauantage d'autrui: qu'il ne conuenoit pas oster à aucun l'heritage de son pere, que ceux qui despouilloyent les pupilles de leur droit estoyent hays de Dieu & des hommes, que finalement ils estoyent punis de tels forfaits: qu'il auoit entendu pour certain qu'entre ceux de Boheme & d'Austriche se trouuoit alliance traitee de long temps, laquelle portoit qu'ils ne cerchassent vn Roy hors ces pays-la, quand mesmes la lignee des masles seroit defaillie: que c'estoit belle chose de tenir promesse, & que l'on deuoit se garder de nuire temerairement à aucun: brief, que ceux parloyent meschãment, & estoyent execrables qui maintenoyent qu'il est loisible de violer la iustice, lors qu'il est question de regner. Ainsi le Duc Albert se monstra plus grand que la grandeur humaine: & s'il faut confesser verité, ce fut vn tresexcellent Roy. Car le sceptre est es mains de ceux qui le mesprisent, & non de ceux qui le conuoitent.

Pour conclusion disons qu'oultre ce que le bien public doit estre preferé au particulier, le mesme doit estre obserué es personnes: comme, le Roy qui est personne publique, ne doit pas se venger de quelques torts à lui faits auant qu'estre paruenu à ceste dignité royale: (ou selon les termes d'Alberic Gentil Iurisconsulte) estãt en charge publique tu ne dois pas te venger des torts qu'on t'a faits estant personne priuee. Cela n'est pas de bon exemple, comme Tite Liue le dit bien souuent. L'Empereur Adrian paruenu à si haute dignité, pour tout rude traitement à ceux qui parauant lui auoyent esté ennemis, se contenta de leur dire, *Euasistis*, c. vous estes eschappez: comme s'il eust dit que leurs vieilles querelles ne touchoyent en rien celui qui depuis estoit deuenu Empereur. Tandis que Louys XII. estoit Duc d'Orleans, on lui fit quelques torts: & certain temps apres comme la couronne de France lui fut escheute, conseillé par des courtisans de se venger il fit response, qu'il n'estoit pas seãt à vn Roy de France de poursuyure les querelles du Duc d'Orleans. La raison est, qu'vne personne publique ne doit se venger de ce qu'on lui a fait estant personne priuee: ni des torts receus mesmes par vn particulier, estant en charge publique, simplement au regard de la personne: comme il est aduenu à plusieurs particuliers de dire beaucoup de choses à leurs Princes, dont lon pouuoit leur faire rendre compte: mais les Princes debonnaires, comme Moyse, Dauid, Philippus, Alexandre, Antigonus & autres, ont gueri par debonnaireté les playes que la cholere eust rendues incurables. Au reste il faut se souuenir que la dignité de la personne publique doit estre beaucoup plus respectee: & que l'offense commise contre icelle est du tout inexcusable à comparaisõ de ce qui est commis de mesme,

Liu.2. de le gation.

contre

contre quelque particulier. Referuons pour le chapitre ſuyuant ce qui peut conuenir au preſent propos.

CHAP. VI.

Il faut retenir & bien garder les vieux amis. Des enſeignes & de la ſignification des mains, tant droite que ſeneſtre.

NOVS auons allegué en vn autre chapitre l'enſeignemẽt de Solon, Qu'il ne faut pas faire legerement vn ami, ni le meſpriſer ou rebuter, quand on l'a fait. C'eſt bien dit: car pour ceſte conſideration tous les princes renommez à cauſe de leur ſageſſe, ont eſté fort ſoigneux d'acquerir grand nombre d'amis à eux & à leur poſterité. L'exemple de l'Empereur Auguſte, qui maintint preſques tout le monde en paix pres de cinquante ſix ans, eſt memorable ſur tous autres. Ce prince eut entre pluſieurs amis Mecænas & Agrippa, qui lui furent touſiours treſfideles: & ſe les rendit tels iuſques au dernier ſouſpir par beaucoup de grands biens qu'il leur fit. Apres leur mort, & qu'il eut relegué ſa fille Iulia, à cauſe de ſon impudicité, ſe trouuant vn iour ſeul en ſa chambre, il ſe print à pleurer, ſe ſouuenant de ces deux, & s'eſcriant pluſieurs fois, Iamais ces maux ne me fuſſent auenus, ſi Mecænas ou Agrippa euſt eſté en vie. Ce ſage prince eſtima tant deux bons amis, qu'il s'aſſeura que leur vie eſtoit l'apui & l'ornement de ſes afaires: confeſſant que ſa maiſon eſtoit ſõdue & trebuſchee en infinis opprobres apres leur mort. De ceſt enſeignement, qu'il faut eſlire des amis aſſeurez, & ne les rebuter legerement, nous auons tiré & mis en auant le ſymbole de Pythagoras, portant qu'on ne doit pas tendre la main à chaſcun: c'eſt à dire, qu'il n'eſt pas conuenable de receuoir en l'alliance d'amitié & de familiarité le premier rencontré: & verifié par pluſieurs argumens, hiſtoires & raiſons, que le toucher de la main droite a eſté fort eſtimé entre les anciens. Ce qui ſe prouue d'abondant par le teſmoignage de Ioſephe. Anileus (dit-il) s'eſtant preſenté deuant Artabanus roy des Parthes, icelui demanda à quoy il tenoit qu'Aſineus ſon frere n'eſtoit venu: mais entendãt qu'il s'eſtoit arreſté en ſon fort, pour la peur qu'il auoit, il iura les dieux de ſes anceſtres qu'il ne leur feroit aucun mal: qu'ils ſe confiaſſent ſur ſa foy, & lui tendit la main, qui eſt le plus grand ſigne, que les rois de ces pays-la ayent pour aſſeurer ceux qui parlent à eux. Car depuis qu'ils ſe ſont donnez mutuellement les mains, il ne faut pas craindre aucune tromperie, & ceux deſquels on craind receuoir quelque tort ne ſõt plus redoutez, lors qu'ils ont donné ce teſmoignage d'aſſeurance. Depuis comme en banquettant Artabanus eut appellé Aſineus, & icelui monſtré à Abdagas:

Liu. 2. c. 5. du 1. vol.

Senec. au 6. liu. des bienfaits, ch. 32.

Liu. 18. des antiq. ch. 12.

ction de Dieu qui les benissoit. En la benediction on souhaitoit l'aide & faueur de Dieu : es sacrifices les victimes estoyent dediees à Dieu par imposition des mains : es guerisons sous la main de Iesus Christ s'est estendue, remettant par sa puissance les malades en pleine santé. Semblablement es dons du S.Esprit les mains signifioyent la presence de Dieu: es consecrations des Sacrificateurs, l'imposition des mains vouloit dire que tels hommes estoyent consacrez à Dieu qui les aprouuoit & rãgeoit au seruice de sa maison. Outreplus nous aprenons de l'Escriture Saincte que la dextre de Dieu denote le lieu de dignité & de felicité: sa senestre, de misere & de malheur: non que Dieu, immense & incomprehensible, ait des membres humains au regard de sa Deité, ne qu'il ait faute d'iceux: mais afin que la foiblesse de nostre entendemẽt puisse mieux cõprendre ce qui se represente par telles manieres de parler. S. Augustin dit que quelquesfois par la dextre de Dieu est entẽdu le Fils Eternel du Pere, & applique à ce sens quelques passages du Pseaume 118. En d'autres endroits la dextre du Seigneur signifie la gloire du Pere, c'est à dire la gloire eternelle, de laquelle le Prophete disoit en la personne du Pere au Fils, Sieds toy à ma dextre, &c. La dextre de Dieu nous ramentoit aussi l'Estat des Saincts Anges & esleus bienheureux au dernier iour: comme au contraire sa senestre les hommes & anges reprouuez. Le Fils est appellé la main de Dieu le Pere, pource que toutes choses ont esté faites par lui. En autre sens, la dextre signifie la puissance, comme en Ieremie le Seigneur dit, Ainsi que l'argile est en la main du potier; au semblable estes vous en ma main, maison d'Israël. En Sophonie le Prophete, par la main de Dieu est entendue la batture d'icelui: I'estendrai ma main, ce dit-il. Et Iob disoit de soymesme, la main du Seigneur m'a frappé. Quant aux autres significations de la main droite & senestre, Benedictus Arias Montanus en a recueilli quelques tesmoignages suyuans. La main dextre (dit-il) demonstre celui qui trauaille & qui est le principal en l'œuure: au contraire la senestre celui qui ne s'en soucie point, & qui pense n'y auoir interest: comme quand il est dit, Ta main senestre ne sache point ce que fait la dextre. Elle signifie aussi l'œuure, l'action & l'acheuement: comme, ce qui est en ma main droite, n'est-ce pas faussetté? Item, Ainsi a dit l'Eternel à son oinct, asçauoir à Cyrus, duquel i'ay prins la main droite, afin que i'estende tout plat les nations deuant lui, &c. Il les menoit, estant à la main droite de Moyse, par le bras de sa gloire. Tu deliures ceux qui se retirent vers toy de deuant ceux qui s'elleuent contre ta dextre. Item, Ta dextre m'a soustenu. Et, Ta dextre trouuera tous ceux qui te hayssent. Aucuns estiment que la dextre signifie le Midi, & la senestre le Septentrion: comme en Esaie, il est dit à l'Eglise, Tu t'espandras à droite & à gauche. Quelquesfois puissance & domination: ainsi qu'en Dauid, Ie mettrai sa main sur la mer, & sa dextre sur les fleuues. Item, l'Eternel a dit à mon Seigneur, Sied toy à ma dextre, &c. Outreplus la dextre signifie grace & protection diuine: la senestre rebut & reiection: tesmoin ce texte, Il mettra les brebis à sa dextre, & les boucs à sa senestre.

Au 4. tom. au tr. de l'essence diuine.

Ps. 110.1.

Ierem. 18.6

Sophon. 1.4

Iob. 19.21.

Matth. 6.3

Esai. 44. 20. & 45. 1. & 63.12.

Pseau. 17.7 & 18.36.

Pseau. 21.9

Esai. 54.3.

Pseau. 29. 26.

Matth. 25. 33.

Lament.2.3 Elle signifie aussi secours: Il a retiré sa dextre en arriere de deuant l'ennemi. La droiture & le conseil equitable est designé par la main droite, & le contraire par la gauche, comme il se peut recueillir de ces mots, Le sage a le cœur à sa droite: mais le fol a le cœur à sa gauche. Aussi la main Eccles.10.2 droite est la marque de serment: comme il est escrit, Le Seigneur a iuré Esai.62. 8. par sa dextre & par le bras de sa force. En la prophetie d'Ezechiel, Ezech.4.6 vne chose precieuse est designee par le costé droit; Quand tu auras accompli ces choses, tu dormiras sur ton costé droit pour la seconde fois.

La main gauche est moins habile à l'œuure que la droite: mais elle est plus propre à porter les fardeaux, & a empoigner fermement les choses. Iug.5.26. & 7. 20. Iahel empoigna le marteau de sa main droite, & le clou du tabernacle de sa main gauche. Les soldats de Gedeon tenoyent de leurs mains gauches les flambeaux, & de leurs droites les trompettes qu'ils sonnoyent. La gauche demonstre vne condition inferieure: comme Iacob estendit sa main droite sur la teste d'Ephraim, & la gauche sur la teste de Manassé, lequel quoy qu'aisné de Ioseph fut moindre en peuples que son puisné. 2.Cor.6.7. Sainct Paul a entendu quelquesfois par la dextre & la senestre, la prosperité & l'aduersité, selon l'exposition d'aucuns. Or pour conclusion, i'ay bien voulu adiouster à tous ces tesmoignages vne consolation excellente entre toutes les autres recueillie d'Esaie, dont les fideles peuuēt se fortifier en leurs tristesses & tentations. Elle est comprinse en ces mots Esai.49.16 du Seigneur parlant par son Prophete à l'Eglise, Voici, ie t'ai pourtrait sur la paume de mes mains: tes murs sont continuellement deuant moy. Car les hommes sont coustumiers de marquer en leurs mains les choses qu'ils veulent grauer en leur apprehension & memoire, pour s'en bien souuenir comme si elles estoyent tousiours presentes à leurs yeux: ou bien ils porteront quelque aneau de façon extraordinaire, ou se ferōt es paumes des mains certaines marques pour n'oublier nullement ce qu'ils ont en grande recommandation. Ainsi Dieu a soin tres-special des siens. Adioustons à celle-la l'autre qui dit que la dextre de l'Eternel peut tourner en mieux toutes choses, qui aident ensemble en bien à ceux qui aimēt Dieu.

CHAP. VII.

Qui est le sage Conseillier. Du danger & de la ruine qui s'ensuit du mespris d'vn bon conseil. Des mauuais Conseils.

Au 10. liu. des antiqu. Rom. DIONYSIVS Halicarnasseus introduit sagement T. Romilius lequel dit ces mots: Vn Estat public est tresbien gouuerné, qui s'accommode aux reuolutions du monde, selon que les afaires le re-

» le requierent. Et tresbon Conseillier est celui,qui non poussé de ses i-
» nimitiez particulieres,ni tiré par faueur, mais esmeu par l'vtilité publi-
» que,dit son auis des afaires qui passent. Ceux consultent seurement de
» l'auenir,qui recueillent du passé les exemples des choses qui suruiendrōt
» puis apres. Tel fut,au rapport de Thucydide,le sage Pericles. Icelui con-seilla les Atheniens de ne point faire la guerre,s'ils vouloyent rompre les efforts des Lacedemoniens & de leurs alliez: les admonnestant qu'ils se contentassent de leur trafic sur mer,sans vouloir gaigner du pays à coups d'espee,& que cela seroit le moyen d'asseurer leur Estat. Mais ils firent tout le rebours:& quant aux afaires qui sembloyent estre hors de la guer re,chascun les manioit entre eux selon qu'il y estoit porté de son auarice ou de son ambition, à la ruine de soy & des siens. S'il en suruenoit du bien,c'estoit au profit & à l'honneur des particuliers:si du mal,c'estoit au preiudice du public,que l'on enuelopoit en la guerre.Finalement,se trou blans eux-mesmes, & querellans fort indignement qui seroit le maistre en la maison,ils furent rudement estrillez en Sicile,où ils perdirent pres ques toute leur armee auec vn grand equippage de guerre: dont s'ensui-uirent des seditions entre eux:ils se virent abandonnez de leurs alliez aus quels les Siciliens s'adioignirent, tellement qu'au bout de trois ans apres ceste desfaite,ayans continué en leurs disputes & querelles dedans la vil-le,ils perdirent l'Estat & la liberté. Quant à Pericles il demeura ferme en son auis iusques au dernier souspir, comme bon & fidele conseillier d'Estat qu'il estoit. Gisant au lict de la mort,ses forces du tout abatues, & les sens exterieurs commençans mesme à lui defaillir, auint que ses a-mis deuisoyent autour de son lict des victoires & de l'eloquence de Peri cles,le mieux disant homme qui fut onques en la Grece : & comme ils admirassent & haut-louassent vn tel don,lui les escoutant, à demi mort qu'il estoit, ouurit les yeux, & s'acoudant vn peu pour parler mieux à l'aise leur dit, qu'il s'esbahissoit de ce qu'ils magnifioyent tant ses heu-reux succes en guerre, & son adresse à bien parler, dons desquels la for-tune pouuoit s'attribuer la pluspart: au lieu qu'ils deuoyent faire beau-coup plus d'estat, de ce que durant tout le temps de son admini-stration en Athenes, *Nul n'auoit iamais porté robe de dueil à cause de lui.*

Liu. 2.

» Paleotus descrit les qualitez d'vn bon conseillier en ces termes: l'ami-
» tié,la bienvueillance,la charité nommement , sont trois mots qui for-
» cluent tout ce qui repugne au bien, & qui ternit le lustre d'vne sincere
» conscience:empeschans que nul n'entreprene iamais de mettre en auant
» auis quelconque nuisible,ne qui puisse deshonorer l'Estat public: ne qui
» soit tant soit peu deshonneste ou iniuste,sous esperance d'estre bien vou
» lu,de s'auancer,de s'agrandir, soit que de peur du danger l'on vueille se
» mettre à couuert,soit que quelque autre voile d'affection particuliere &
» de trop d'amour de soymesmes bande les yeux à tel conseillier. De là
» vint que iadis en Athenes,lors qu'il estoit question d'assembler le Cōseil,
» vn herauld crioit à haute voix,que male fin fist auec toute sa race quicō-

Au liu. intitulé, de sacri consistorij Consult.

que proposeroit mauuais & desloyal conseil à la Republique. C'est ce que dit Paleotus. Veritablement aussi, l'experience descouure assez les perils atroces & les estranges malheurs procedez des mauuais conseils. Ce n'est chose nouuelle, qu'il se trouue des hommes, autrement doctes, entendus, de grand esprit, & rompus aux afaires, qui toutesfois agitez d'ambition & d'outrecuidance, laschent tellement la bride à leurs impures & particulieres affections, que leurs faits & conseils, couuerts de paroles ambigues & poignantes, à dessein de tromper & surprendre, tendent plustost à ce but de despiter ceux qu'ils veulent opprimer par finesse, & ausquels ils s'estudient de nuire, que de declairer ouuertement & sincerement ce qu'ils ont sur le cœur, pour le bien public. Par ainsi l'on peut bien dire de tels hommes, Ceux qui parlent & enseignent obscurement sont enuieux, ou veulent tromper, & tout propos confus est vn certain tesmoignage d'ame monstrueuse. Telles gens maintienent obstinément leurs propos & deportemens, non qu'ils les estiment fondez en verité, ni seruans au bien du public: mais pource que tout leur contentement gist à contredire obstinément à ceux qui sont d'auis contraire. Pourtant leur cœur estant rempli de vanité contentieuse, & vuide d'amour de verité, ils maintienent audacieusement leur opinion paree de faux pretextes, taxent & brocardent orgueilleusement & odieusement ceux qui ne sont pas de leur auis, & qui mesprisent leur insolence rustique. Ainsi se comportent non seulement les ignorans (de qui Terence disoit à propos

Rien n'y a si desraisonnable
Que l'homme sot & glorieux,
Qui cuide tout defectueux,
Fors ce qu'il fait, quoy qu'accusable.)

Mais aussi par dessus tous autres les presomptueux, qui abusans du don de sagesse & d'intelligence à eux octroyees, s'estiment oultragez, quand on n'est pas de leur auis. Ce sage gouuerneur Pericles taxe viuement tels preuaricateurs, ausquels il dit en Thucydide, Celui qui entend & comprend bien vne chose, & ne dit pas ouuertement ce qu'il en pense, est cōme s'il n'en sçauoit rien. Mais qui a l'vn & l'autre, ne dira toutesfois chose qui vaille, s'il n'aime le bien de l'Estat. De tels Ciceron escrit ces mots: Il n'y a peste plus grande ni plus pernicieuse au genre humain, que de ceux, qui lors qu'ils trompent le plus lourdement, se comportent en telle sorte, qu'ils veulent estre reputez gens de bien. Ou, comme disoit Senecque, la parole est l'image de l'ame: si on la mignarde, desguise, & polit si curieusement, c'est signe que le parleur est vn vauneant & hypocrite. Vn autre sage a tresbien auerti, que les vices masquez de vertu sont des poisons irremediables. A cela vise vne ancienne & notable rime, qui contient beaucoup de raison.

Liure 2. de la guerre du Peloponese.
Au 1. liure du deuoir.
Epist. 115.

O Consultores, rectos assumite mores:
Publica priuatis proponite commoda gratis.

Ne dam-

Ne damnet vestras animas diuina potestas.

C'est à dire, en rime assez plate,

Hola, Messieurs les Consulteurs,
Ne soyez vanteurs ni menteurs,
Mais viuez en toute droiture.
Au bien publique preferez
Le vostre, & soumis ne serez
Au tourment qui pour iamais dure.

Nous auons vn memorable exemple de tout ce que dessus en l'histoire d'Escosse escrite par Buchanan. Comme le Viceroy & le Chancellier, de qui dependoit la conseruation du royaume, le Roy Iaques I I. estant encore en bas aage, fussent entrez en pourparlé pour remedier aux seditions, querelles & factions: & despouillans les inimitiez particulieres qui auoyent esté entre eux, auisassent aux moyens de garantir l'Estat, ils proposerent plusieurs belles sentences, lesquelles valent bien la peine d'estre representees. Ainsi donques le Viceroy parla au Chancellier comme s'ensuit : Ie ne pense point qu'il soit besoin pour le present de deplorer par long discours ce qui est assez conu de chascun, ni de representer les maux que la discorde en vn Estat apporte, ni les biens que la concorde enfante. A la miene volonté que nous en sceussions quelque chose plustost par les exemples recueillis des autres nations, que de l'experience de nous mesmes. Ie toucherai ce qui concerne le salut de toute l'Escosse, & nous deux encores de plus pres que nuls autres. Combien que nostre dissension ne procede d'ambition ni d'auarice, ains de ce qu'au gouuernement des afaires, dont nous auons esgalement soin, ie ne suis pas de vostre auis : si faut-il prendre garde de bien pres, que nostre discord ne ruine le royaume & nous auec. Car grands & petis nous regardent. Les meschans se proposent en la mort de nous deux vn abandon à tout mal, les ambitieux s'attendent d'y cueillir des estats, des richesses, & les moyens de s'agrandir. Nous sommes infiniment enuiez, comme il auient necessairemẽt à ceux qui de nouueau sont esleuez aux plus hautes charges. Comme nos ennemis portent impatiemment nostre heur, & calomnient nos auantageux succes, aussi s'esgayent ils de nos mesauantures, esperent & souhaitent nostre ruine. Pource est-il d'autant plus requis, que nous prouuoyons à nostre seureté, conioínte à la conseruation du royaume, & à nostre grand honneur ayons raison de nos ennemis. Le seul moyen d'y paruenir est, que nous abolissions nos querelles particulieres, rapportions nos pensees, consultations & resolutions au bien public ; nous souuenant que la vie du Roy nous a esté baillee en garde; que le bien du royaume nous a esté commis, pour en rendre compte. Ainsi donc, tout ainsi que nous auons ci deuant, mal à propos & cõtre tout deuoir, estriué qui de nous deux auroit plus d'authorité & seroit plus respecté : pour l'auenir aussi debatons qui de nous deux precedera l'autre en attrempance & droiture: lors & non plustost nous ferons que le peuple qui nous regarde de trauers, & nous accuse d'estre cause de ses

Liu. 11.

calamitez, nous aimera & honnorera: que la Noblesse, abandonnee à vne licence furieuse, à cause de nos querelles, sera ramenee à modestie: que les grands Seigneurs, qui mesprisent nostre foiblesse, se retiendront en leur rang, nous redoutant lors que nous serons vnis. De ma part, ie vous laisse volontiers la garde du ieune Roy, dont le pere en son viuant vous bailla la conduite: car considerant de plus pres en moy mesme que c'est de telle charge, ie ne m'estime point deshonnoré, mais soulagé, la vous remettant. En particulier, si vous m'auez fait quelque tort, ie le quitte franchement pour l'amour du bien public. Si ie vous ai offensé, ie vous satisferay, selon que gens de bien & d'honneur ordonneront; & donneray ordre ci apres que mes auantages ou desauantages ne preiudicieront en sorte quelconque à l'vtilité publique. Si vous estes de mon auis, des maintenant nous viurons en repos, & lairrons plus agreable memoire de nous à la posterité. Mais si vous auez autre pensee, i'appelle à tesmoins tous ceux qui viuent & viuront ci apres, qu'il n'a point tenu à moy que les maux qui nous trauaillent de present n'ayent esté gueris, ou adoucis en partie. La response du Chancelier fut telle. Comme ie suis entré en cest estrif maugré moy, ie suis ioyeux d'ouir parler d'honneste reconciliation: & tout ainsi que ie n'ay prins les armes, qu'ayant esté prouoqué par iniure; au reciproque, puis que ie suis resueillé par modestie, ie feray conoistre que ie n'ay prins resolution qui nuise au bien du royaume. Ie voy que nostre different est cause que les gens de bien sont exposez à la violence des meschans, les seditieux haussent la teste & aspirēt à des nouueautez pernicieuses, l'Escosse est exposee en proye, la dignité Royale s'abaisse, la vie du Prince est mal asseuree, son auctorité est mesprisee des plus chetifs: & trahissant le public, nostre particulier n'en est pas plus asseuré. Cependant les seditieux & mutins font leurs besongnes à nos despens, les ennemis se donnent du plaisir & font feste de nos querelles, hayssans autant l'vn que l'autre: & pensent que tout ce que perdra l'vn de nous sera autant de butin pour eux. Pourtant, ie ne reprēdray de plus haut les causes de nos inimitiez, de peur d'ouurir la vieille playe en y touchant: seulement ie protesteray que ie quitte à la patrie toutes mes pertes & offenses: & que ie n'ay eu ni n'auray iamais rien en plus grande recommandation que le salut des Escossois. Les Seigneurs assistans à ce deuis louerent le Viceroy & le Chancelier de leur bonne affection, & du consentement de tous deux deputerent des arbitres, pour composer les differens: lors au grand contentement de tous, ces deux grands Seigneurs reconciliez ensemble, & ayans posé nouueaux fondemens d'amitié, d'vn commun accord embrasserent l'administration du royaume.

Ces conseils concernans le bien & profit public, & enseuelissans toutes haines & riotes particulieres, sont louables: comme non sans cause i'ai ci deuant allegué l'apophthegme du bon prince Alfonse roy d'Arragon, lequel disoit que s'il eust esté du temps des vieux Romains il eust basti vn temple à Iupiter surnommé le Poseur, dedans lequel tous les

Liu. 2. du 1. vol. ch. 13.

Sena-

Senateurs eussent esté tenus de poser & mettre bas la haine, l'amitié, brief toutes affections particulieres, deuant qu'entrer en conseil. Ce sage Roy auoit aprins de Ciceron, que qui supporte vne iniure merite tout-autre louange, que celui qui s'en veut venger; & que ceux qui pretendent pour suiure les torts qu'on leur a faits, sont esclaues de leurs passions, & ne seruent pas au public. D'auantage, c'est le fait d'vn grand & sage personnage de renoncer en faueur de tous à l'iniure receuë en son particulier. Pourtant Camillus fut meritoirement loué par Tite Liue, de ce qu'il aima mieux (tant magnanime fut-il) se souuenir de sa patrie, que du tort qui lui auoit esté fait. Aussi fut il surnommé le second Romulus ou fondateur de Rome. Nous auons aussi parlé ci deuant de la reconciliation de ces deux excellens politiques, Aristides & Themistocles, toutes les fois qu'il estoit question du salut de leur pays. Car sortans d'Athenes pour aller en ambassade, ou mener l'armee, ils quittoyent leurs querelles sur les limites du terroir de l'Attique, pour les reprendre au retour, si bon leur sembloit.

En son 1. plaidoyé cõtre Verres.

Au 5. liu. de la 1. decade

Plutarque es preceptes du gouuernement de la Repub.

CHAP. VIII.

Felicité & longue duree de la Republique de Venise, & d'autres grands Estats publics.

NOus venons de parler au chapitre precedent de la Republique Romaine, puissante par dessus toutes autres, & auons fait voir ce qui la rendit malheureuse de tout poinct, apres vne si longue prosperité. Maintenant nous traiterons de celle de Venise, laquelle semble se donner bien garde que le mesme malheur ne lui auiene. Nous auons fait vn chapitre au premier volume, portant que les affections particulieres doyuent estre bannies des Conseils publics, & introduit en icelle la louable coustume des Seigneurs de Venise, qui deuant qu'entrer au conseil ont acoustumé de despouiller & laisser toutes leurs quereiles particulieres dedans l'Eglise de Sainct Marc, afin qu'assemblez ils puissent d'esprit plus libre & paisible deliberer des afaires qui concernent le bien de leur Estat. A quoy s'accorde le desir de l'Empereur Frideric III. Il souloit souhaiter que ses conseilliers missent bas à l'entree de son palais deux choses, simulation & dissimulation. Ainsi donc la Republique de Venise est demeuree heureuse & florissante iusques à present. Car encores qu'elle ait esté souuentesfois miserablement affligee en ses entrailles par seditions & ligues factieuses, deschifrees par Bodin, & quoy qu'au dehors elle ait eu sur les bras en diuers temps beaucoup d'ennemis fort puissans & redoutables, si est ce que iamais elle n'a esté opprimee ni n'est succõbee; ains a maintenu sa liberté, recouuré ce qu'elle auoit perdu.

Liu. 1. ch. 13.

Liu. 6. de sa Repub. ch. 4.

en Italie,& mesmes agrandi les bornes de sa domination. La cause de ce bonheur est marquee en la harãgue du Duc Leonard Lauredan,quand il fut questiõ de garder Padoue contre l'armee Imperiale.Guichardin descrit ceste harangue,où le Duc dit entre autres choses : Nostre pays a eu « en mesme temps son origine & sa liberté, & iamais on ne vid naistre ni « mourir à Venise vn citadin,qui n'entrast & n'en sortist libre.Iamais ceste « liberté ne fut troublee ; ceste grande felicité procedante du bon accord « qui est entre les citoyens, tellement fortifié & enraciné en leurs esprits, « qu'au mesme temps de leur entree au Conseil ils laissent dehors leurs « debats & discords particuliers. La cause d'vn tel bien est la forme du « gouuernement temperé des meilleures sortes de toute maniere d'admi- « nistration publique, tellement composé & harmoniquement propor- « tionné, & si exactement accordant à soymesme,qu'il a duré plusieurs sie- « cles sans sedition,sans armes, & sans effusion de sang entre ses citoyens, « entier,pur, non violé ni souillé: louange propre & particuliere à nostre « Republique, de laquelle ni Rome, ni Carthage,ni Athenes, ni Lacedæ- « mone,ni pas vn autre de ces Republiques des plus renommees entre les « anciens, ne sçauroyent se vanter. Ie dirai d'auantage, que l'on void riere « nous en effect vne sorte de Republique,telle que ceux qui ont fait entie « re profession de prudence politique n'ont iamais sceu imaginer ni des- « crire la pareille. «

Liure 5. de sa Rep. ch. 5.

Ce bon heur acroist grandement & multiplie en l'amour de la paix:ce qui fait escrire à Bodin les mots suyuans. S'il est ainsi,comme plusieurs « pensent , que la guerre ne se doyue faire que pour auoir la paix ; & qu'il « suffise, pour rendre vne Republique bienheureuse,de garder le sien,bien « munir & fortifier ses places contre l'ennemi;brief,iouir de la paix:la Re- « publique de Venise se pourroit dire bienheureuse , ayant l'assiette de sa « nature inexpugnable , & ne se souciant pas beaucoup de conquester ni « d'alonger ses frontieres. Aussi voyons nous que les Venitiens fuyent « les occasions de guerre comme la peste, & ne la font iamais que par ne- « cessité extreme , & poursuyuent la paix à quelque pris que ce soit; auec « la perte & diminution de leur domaine : ainsi qu'on peut voir au traité « qu'ils firent auec le Pape Iules II.L'Empereur Maximilian, & le Roy de « Naples, l'an M.D. VIII. apres que les ambassadeurs Venitiens se furent « iettez à leurs pieds,accordant tout ce qu'on leur demanda:comme ils fi- « rent aussi enuers Sultan Selim,l'an M.D.LXX. se departans les premiers « de la ligue Saincte,pour acheter la paix,apres auoir perdu vn beau royau « me. Iouianus Pontanus conferme cela , parlant des acroissemens de la « mesme Republique , en tels termes : L'amour de la paix est principale « cause d'vne si grande prosperité,iointe auec vn modeste comportement « des vns auec les autres,procedãt de l'establissemẽt & de la conseruation « des bonnes loix. Ce consentement à maintenir les loix a esté suiui d'v- « ne tresaccordante seureté pour le gouuernement de l'Estat:car pour em- « pescher les cœurs des Nobles de s'enfler du vent d'ambition , les pre- « miers establisseurs d'icelle Republique establirent vn seul souuerain Ma- «

Liu. 1. de Ferdin. I. roy de Naples.

gistrat,

» giſtrat,lequel ils appellerent Duc,Prince & chef du Conſeil,mais qui ne
» peut ni en guerre ni en paix faire choſe quelconque qui concerne le pu-
» blic,ſans l'auis du Conſeil. Il aſſemble les Seigneurs,propoſe,demande
» auis: le Conſeil arreſte:mais les ordonnances d'icelui ſont publiees ſous
» le nom du Duc. Ceſte ſoigneuſe recerche de concorde & moderation tant eſgale en matiere de gouuernemẽt,a fait (pour parler en politique) que Veniſe a deſia ſubſiſté l'eſpace de douze cens ans,alencontre de toute violence quelcõque:encore que par pluſieurs fois maints puiſſans monarques ſe ſoyent liguez contre elle,& quoy que preſſee en diuers temps, ſi n'a-elle iamais eſté oppreſſee. Autres floriſſantes Republiques n'ont iamais atteint à vn tel heur. Troye, ville tant renommee, trois cens ans apres auoir eſté baſtie par Dardanus Tuſcus, ſelon le calcul de Myrſilus,d'Archilochus & d'Euſebe, fut emportee & totalement ruinee par ſes ennemis. Ie paſſe ſous ſilence Rome, appellee en tant d'auteurs la capitale du monde. Combien de fois a-elle eſté forcee, occupee, rauagee & deſolee par ceux qui l'ont aſſaillie? Qui en fera diligente ſupputation, trouuera dedans les hiſtoires aprouuees, qu'en l'eſpace de ſept vingts ans elle a eſté prinſe ſix fois par les Veſtrogoths,Oſtrogoths, Herules,Vandales,Huns,& Lombards,qui ont abatu ſes murailles, raſé ſes boulevards,bruſlé ſes maiſons,fait priſonniers ſes nobles, pillé & chaſſé ſes habitans, & que la ville meſmes a eſté fort long temps comme vn deſert. Non ſans cauſe donc i'ai dit auec eſtonnement, qu'il ne me ſouuient d'auoir leu es hiſtoires exemple quelcõque du royaume ou de ville (Veniſe exceptee) qui depuis ſon origine ait ſi long temps ſubſiſté, ſans eſtre reduit ſous puiſſance & domination eſtrangere.

Peut eſtre faudroit-il attribuer ce grand heur au royaume d'Hibernie, duquel Guillaume de Neubrig eſcrit ces mots: Nature a donné à ce royaume vn priuilege ſingulier & certain auantage par deſſus tous autres pays,qu'il ne s'y trouue aucun animal venimeux, ni nul reptile dommageable. Au contraire,ſi d'auanture on y en porte d'ailleurs, ils meurent ſi toſt qu'ils ſont atteints de l'air de ce pays-la. On a experimenté que tout ce qui en eſt apporté vaut contre les venins. Il y a encore cela de merueilleux touchant ceſte iſle,que l'Angleterre, iſle de l'Ocean, non gueres eſlongnee de l'autre, a eſté agitee d'infinis mouuemens de guerre,ſaccagee tant de fois par les nations eſtrangeres,aſſuiettie à autres princes qu'à ſes naturels, conquiſe & poſſedee premierement par les Romains, conſequemment par les Saxons, puis par les Danois, & pour la fin par les Normans. Mais l'Hibernie, du temps meſme que les Romains dominoyent ſur les Orchades, leur a eſté inacceſſible,n'a eſté ſubiuguee que rarement,comme de coup d'auanture,ni n'a iamais eſté ſuiette à Seigneurs eſtrangers, iuſques à l'an mil cent ſeptante vn, qui fut le dixhuitieſme du regne de Henri II.roy d'Angleterre. Or encores que l'õ accordaſt, l'Hibernie auoir quelque part au bon heur de Veniſe, entant qu'elle n'a pas eſté moins de temps en pleine liberté,& qu'en ceſt eſgard elle ait eſté aidee de la ſituation du pays,comme Veniſe: (car Hibernie

Au 2.liu. de l'hiſt. d'Angleterre, ch.26.

est enuironnee d'vne mer orageuse,& n'a presques point de ports accessibles) si est ce que la meilleure part de ce bon heur defaut à l'Hibernie, asçauoir la concorde & les bonnes loix qui se trouuent à Venise. Car l'Hibernie (au rapport mesme de Neubrig) a des peuples barbares, qui ne sçauent que c'est de bien ni d'honneur, qui n'ont aucun soin de cultiuer la terre, à raison dequoy ils se nourrissent de laict, non pas de pain. Il y a bien pis, c'est asçauoir des inimitiez, seditions & guerres ciuiles continuelles, qui y durent encores de present.

Laissant donc l'Hibernie, s'il y a eu iamais royaume qui puisse estre cõparé, voire mesmes preferé au bon heur de la Republique de Venise, touchant la conseruation d'vne continuelle liberté, i'estime qu'on peut dire que c'est celui d'Ethiopie ou des Abyssins en l'Afrique, aboutissant à la mer rouge. Les Rois qui y commandent se glorifient d'estre descendus par continuelle succession de pere en fils, depuis deux mil six cẽs ans, en droite ligne de masles, de Melech fils du Roy Salomon & de Maqueda roine de Saba, laquelle l'alla voir en Iudee. Combien que les Abyssins soyent enuironnez de peuples farouches & cruels, & de Rois trespuissans, si est ce que iusques à ce iour ils ont vertueusement defendu & maintenu leur liberté. C'est ce que veut dire leur roy Athane-Thingil (c'est à dire l'encens de la vierge) & nommé Dauid, en vne lettre patente enuoyee au Pape de Rome l'an M.D. XXIIII. « Mes predecesseurs (dit-il) assistez de l'aide de Dieu seul, ont auancé la religion en plusieurs grands royaumes, ce que ie m'efforce de faire aussi de iour en iour. Car ie demeure dedans les limites de mes royaumes de fort ample estẽdue, ainsi qu'vn lyon dedans quelque forest spacieuse, pour faire teste aux Mores qui m'enuironnent, & à d'autres peuples cruels ennemis de la foy Chrestienne, lesquels ne veulent pas prester l'oreille à la parole de Dieu, ni à mes exhortations : mais auec l'espee au poing ie cours apres tels ennemis, ie les contrain de desloger peu à peu, & se retirer plus loin, soustenu pour tel effect du secours de Dieu. » Les Ethiopiens ou Abyssins ont commencé d'estre plus conus du temps de nos peres, par les ambassades qu'ils ont enuoyez à Rome & en Portugal: à cause qu'auparauãt l'on n'auoit peu paruenir à eux qui habitent fort auant en terre ferme en Afrique. Ie ne pense point que l'on puisse trouuer mention quelconque d'eux es histoires Romaines, ni que les armes des Grecs & des Romains, qui depuis deux mil six cens ans ont esbranslé la plus part du monde, ayent esté ouyes en ces pays la. Or les liures des Abyssins font foy qu'iceux sont demi-Iuifs & demi-Chrestiens, ayans retenu la Circoncision de Melech, & le baptesme de l'Eunuque de Candace, qui retournant chez soy fut baptisé par Philippe entre Gaza & Ierusalem : ce qu'ils ont soigneusement obserué iusques à present : ainsi qu'il appert par l'histoire de Francisque Aluares, item par l'epistre & confession de foy des Abyssins, mises en lumiere par Damian de Goes.

Pour retourner à la Republique de Venise, elle obserue, entre beaucoup de belles loix, vne fort ancienne, en vertu de laquelle ils ne permettent

tent

tent nullement que leurs gentilshommes ayent querelle entre eux pour offenses legeres, ni qu'à raison d'icelles ils nourrissent des rancunes & inimitiez: mais les appellent en conseil, les prient, admonnestent, exhortent, de se souuenir qu'ils sont tous les fils de Sainct Marc, freres & concitoyens d'vne liberté magnifique & domination tresheureuse; que c'est chose indigne d'eux de nourrir ainsi des differens & querelles, qui peuuent s'enaigrir puis apres, au grand danger de l'Estat. Pour maintenir aussi les familles en paix, il y a aussi vne louable ordonnance, pratiquee es autres principales villes d'Italie, Des compromis entre parens & alliez. Par tel moyen presque toute matiere de proces & de despens est coupee par le pied: tellement qu'il n'est pas permis aux vns de tirer les autres en iustice à leur appetit. Marc Antoine Blanc, Iurisconsulte Padouan, a fait vn liure à part touchant ceste ordonnance. Quant à l'origine des Venitiens, qu'on dit estre descendus des Henetiens peuple de Paphlagonie, fuyans d'Asie apres la ruine de Troye, & arriuez par mer en la partie d'Italie qui est au bout de la mer Hadriatique, d'où estans chassez par Attila ils se retirerent en cest endroit où ils commencerent à bastir vne ville; plusieurs en ont escrit, comme aussi de la situation d'icelle, sans estre enuironnee de murailles, ains de toutes parts ceinte de la mer: item de son gouuernement, de ses loix, & commoditez: entre lesquels sont François Sansouin, le Cardinal Contarin, Bembe, Leandre, Estiene Forcatel, Iean Michel Brutus & Bodin en diuers endroits de sa Republique. On a publié de Venise vn epigramme Latin que i'ai tourné comme s'ensuit en nostre vulgaire:

Neptune apperceuant Venise se tenir
Ferme en pieds dans la mer assuiettie à elle,
A Iupiter disoit, fai moy tant de querelle
Que bon te semblera, vien, vien te souuenir
Du mont Tarpeïen & de Rome la forte.
Pres de la mer vn fleuue est rien en toute sorte.
Et si tu veux au vray mon dire examiner,
Tu me diras ces mots, voyant Rome & Venise,
Les hommes ont basti Rome selon leur guise,
Et les Dieux ont planté Venise dans la mer.

CHAP. IX.

Comment & par quelles adresses les Ostrogoths & Lombards ont affermi leur domination en Italie.

QVAND on se doute de trahison ou de rebellion, ce n'est chose nouuelle que les Rois & Princes defendent le port des armes à

leurs suiets, & les tienent desarmez, afin qu'ils soyent retenus en deuoir. C'est le moyen sur lequel, comme sur vn ferme fondement, Theodoric roy Ostrogoth, fils de Theodimer, qui domina en Italie enuiron l'an CCCC LXXXVIII. ayant desfait les Herules & tué leur roy Odoacre, affermit son royaume. Car il defendit sur grosses peines à tous Italiens de porter armes, lesquelles aussi il enleua de leurs maisons, ce disent Blõdus & Sabellicus, afin que desacoustumez de guerroyer ils deuinssent lasches, portassent plus patiemment le ioug des Goths, & n'aspirassent nullement à estre maistres: tellement qu'il ne se trouua Italien quelconque, soit de pied, soit de cheual, qui portast les armes sous Theodoric, lequel contraint de faire la guerre renforça les escadrons Goths de quelques bandes de Gepides, sous la conduite d'vn nommé Hilbas. D'auantage, il donna en possessiõ aux Seigneurs de sa suite les limites d'Italie plus proches des Alpes, ferma toutes les entrees d'Italie, & fortifia les villes, entre autres celle de Trente, afin que les Italiens ne peussent hanter ni conuerser auec les nations estranges. Outreplus, il chassa des villes & relegua fort loin, ou fit emprisonner, & iniustement mourir les hommes qui lui estoyent suspects à cause de leur condition ou de leur authorité: duquel nombre furent Boethius Seuerinus & Symmachus gentilshommes & Senateurs Romains, tuez par son commandement. Les Lombards s'aiderent de mesmes apuis & adresses à l'establissement de leur domination: & ce pour quatre raisons. 1. La premiere fut vne merueilleuse concorde & societé inuiolable entre eux: au contraire ils se monstrerent cruels & sans pitié vers les Romains, qu'ils se rendirent tributaires & presques esclaues, comme rapporte Paul Diacre, exigeãt d'eux annuellement la tierce partie de leurs reuenus. 2. La seconde, consistoit en l'entretenement de bon nombre de gens de cheual. C'est chose asseuree, ainsi que Paul Diacre & Blondus ne l'oublient pas, que les Lõbards auoyent des haras de belles iumens, amenees de Hongrie en Italie; outre les troupeaux de bœufs: & Sabellic remarque qu'à l'aide de ce grãd nombre de cheuaux genereux & vistes à merueilles, ils vindrent à bout d'vn nombre comme incroyable de guerres en Italie, dedãs l'espace d'vn an. Les principaux endroits où les Lombards firent pasturer ces haras de iumens, furent es forests d'Aquilee ou du Friul: encores auiourd'hui les cheuaux de ce quartier, & ceux d'Ivree en Piedmont, sont estimez pour les plus agiles & de duree au trauail. 3. La troisiesme, fut la contribution de deniers, que tous les Capitaines & chefs payoyent au Roy par esgale portion; c'est asçauoir la moitié de leur argent d'an en an. 4. La quatriesme, qu'au commencement de leurs afaires, apres auoir renuoyé les Saxons ils ne se seruirent en Italie d'autres soldats que de Lombards. Ils auoyent vingt mille hommes de cheual, & septante mille pietons, & furent les premiers qui se seruirent de chemises de maille, comme aucuns estiment: dont les Alemans font encores estat, comme d'vn acoustrement seur & propre à couurir la poictrine & les bras. On pense aussi que les Lombards ont inuenté ce baston de guerre, nommé

Liu. 3. c. 7.
Liu. 2. c. 7. à la fin.
En la 1. Dec. liu. 7.
Liu. 5. de la 8. Enn.

hal

halebarde, bien conu. Bernard Sacco descrit ces choses & autres en son histoire de Pauie.

Liu. 7. c. 11. & liure 18 ch. 14.

CHAP. X.

Il est plus mal aisé de garder la chose acquise, que de l'acquerir.

Au 43. liu. de son hist.

NOVS lisons en Dion, apres que Cæsar eut gaigné la bataille de Pharsale, qu'entre les honneurs que le Senat lui decerna fut ordonné qu'on lui dresseroit vn chariot triomphal vis à vis de Iupiter, dedans le Capitole & que lui seroit planté sur vn globe representant le monde, auec telle inscription, SEMIDEVS EST : ce qui se void (à mon auis) encores auiourd'hui es deuises heroiques du Seigneur Gabriel Simeon, où il depeint vn Cæsar debout sur le globe du monde, tenant vn liure de la main gauche, & l'espee de la droite, auec ces mots, EX VTROQVE : ce qui m'a occasionné de discourir au deuxiesme chapitre du premier liure au premier volume de mes meditations, de ce poinct, Qu'il est plus mal aisé de garder ce qu'on a acquis que de l'acquerir : ce que i'ay enrichi de fermes raisons & d'histoires notables. I'adiouste que le docte Lipsius disoit fort à propos aux Rois & Princes, « Le repos vous est plus asseuré : ne trauaillez point pour acquerir, mais pour garder: & sachez (comme dit Tite Liue) que la tortue recueillie en sa coque est asseuree contre tout ce qu'on lui iette : mais si tost qu'elle se descouure tant soit peu, tout ce qui aparoit est foible & exposé aux coups. » Au moyen dequoy nous auons non sans cause introduit l'Empereur Auguste s'esbahissant, lors qu'il lisoit l'histoire des conquestes d'Alexandre en Orient, de ce qu'vn tel Prince n'auoit pensé aux moyens de garder tant de prouinces conquises, mais seulement comme il adiousteroit les vnes aux autres. Car ni tout le monde, ni vn nombre de plusieurs encore aussi grands, ne pouuoyent assouuir la conuoitise ambitieuse & insatiable de celui, qui n'ayant encore bien commencé de gouster que c'estoit de commander, fut chastié pour auoir espandu tant de sang, qui plus est sa race fut exterminee du monde, sa mere Olympias, son frere, sa sœur, leurs enfans & leurs descendans y comprins. Tant de successeurs qu'il eut, apres auoir partagé entre eux la pluspart du mõde, ne furent pas plus heureux à conseruer leurs royaumes : comme appert par les longues & presques continuelles guerres faites entre eux, qui ensanglanterent presques tout le monde. C'est ce qui a esmeu Senecque, faisant comparaison d'Hercules & d'Alexandre, de demander, « En quoy ce ieune estourdi, qui pour vertu n'auoit qu'vne heureuse temerité, estoit-il semblable à Hercules, personnage qui n'a rien subiugué pour soy, ains a voyagé par

En ses politiques.

Au 1. liu. des bienfa. ch. 3.

tout le monde,non point pour desirer d'en estre Seigneur,mais pour l'a « franchir? y a-il chose qui ait peu vaincre l'ennemi des meschans, le ga- « rand des gens de bien,celui qui portoit la paix sur mer & sur terre? Mais « Alexandre a esté vn brigand & saccageur de peuples dés son enfance, la « ruine de ses amis comme de ses ennemis,qui tenoit pour souuerain bien « d'estre la frayeur du monde : ayant oublié que non seulement les bestes « plus farouches,mais aussi les plus lasches,sont redoutees à cause du venin « qu'elles portent. «

En la harãgue contre Aristogitõ. L'Orateur Demosthene conseilloit sagement ses citoyēs en ces mots, « Comme ainsi soit que la vie humaine ait deux commoditez:l'vne qui est « la plus grande & principale, qui s'appelle prosperité; l'autre au dessous, « mais par dessus toutes les autres suyuantes, asçauoir bon conseil:les hom « mes n'ont pas acoustumé d'auoir prouision bien ample de ces deux com « moditez. Qui est fort à son aise, ne pense toutesfois à planter des bor- « nes à sa prosperité,ni ne met fin aux desirs d'amasser d'auantage.Dont a- « uient qu'ordinairement plusieurs en desirant trop ont perdu mesme ce « qu'ils auoyent. Item : Ceux qui entreprenent beaucoup, de desir qu'ils « ont de posseder plus que de coustume, & se hazardent à choses illicites, « s'enferrent en tresgrandes difficultez,& la fortune se mocque,voire ren- « uerse leurs efforts, & rend leurs entreprises vaines. *Es Antiqu. Rom. Liu. II. Chap.18.* Dionysius Halicar- « nasseus dit sagement à ce propos,que ce n'est le fait d'hommes prudents « & genereux d'employer leur vaillance à conquester l'autrui, & souffrir « par couardise que leur bien se perde. A cela visoit l'Empereur Basile en ses preceptes à son fils: Tes Conseilliers (dit-il)soyent ceux qui ont bien « prouueu à leurs propres afaires : non pas des fols & imprudens mesna- « gers. Car qui a mal gouuerné le sien iamais ne pourra dextrement ma- « nier l'autrui. *En la vie de Philopoemen.* Et Plutarque estoit aussi en mesme pensee,lors qu'il disoit, « Que celui qui ne veut toucher aux biens d'autrui, doit sçauoir posseder les siens propres. *Au 5. liu. de la prouidence de Dieu,ch.11.* Ainsi donques apres qu'André Gorrutius a recueilli plusieurs histoires memorables de ceux qui ont mieux aimé enuahir les royaumes d'autrui, que iouir paisiblement de ce qu'on leur auoit acquis: il adiouste,Qu'on fueillette les histoires du monde, nous ne trouuerons « siecle quelconque qui ne fournisse de plusieurs exemples remarquables « de la prouidence diuine sur ceux qui non contens de leurs biens ont vou « lu s'emparer de ceux d'autrui. Mais au contraire il se trouue des tres- « beaux & trescertains tesmoignages de la bienvueillance d'icelui enuers « les particuliers ou les Magistrats, qui se contentans de leur petitesse, & « soigneux de cheminer en simplicité se sont estudiez à faire valoir ce que « Dieu leur auoit commis. Vn Prince Tartare,de naturel assez farouche « au reste, a touché ce poinct n'y a pas long temps,lors qu'ayant fait acõ- moder pour boire,vne coupe du test de certain Moscouite prins en guer re,il fit grauer en grosses lettres tout à l'entour mots de telle substance; *Cestui conuoitant l'autrui a perdu le sien propre.* Le Roy Antigonus acomparoit de bonne grace tels ambitieux à vn ioueur de dez, qui sous esperance de gaigner perd de grandes sõmes de deniers qu'il auoit en bourse,sans

se,sans iamais se contenter de ce qu'il a gaigné au ieu;brief qui ne se retire que sur sa perte.Ils ressemblent aussi l'auare qui auroit auec grand trauail amassé maille à maille quelque nombre d'escus, pour les verser puis apres tout à coup dedans la boite d'vne putain. Et que comme il est plus mal-aisé d'empoigner & retenir vn herisson que de l'atteindre,ainsi en prend-il des richesses. Aussi disoit le philosophe Anaxagoras, qu'on amassoit à grand peine de l'argent,mais qu'on le gardoit auec beaucoup plus grand peine. Et Strabon escrit, qu'il est plus difficile de conquester vne prouince que de la bien ranger: attendu qu'on peut la prendre par armes, mais elle se garde par iustice. Ce sont les mots aussi de L. Florus, quand il descrit succinctement la desfaite de Quintilius Varus. Et nous sommes admonnestez à bon droit, que les iours de nostre conseruation ne sont moins illustres & plaisans,que ceux de nostre naissance.

Ælian en sa diuerse histoire liu. 4. ch. 14

Au 7. liu.

Liu. 4.

Au reste,non seulement les sages Empereurs,Rois & Princes anciens, mais aussi les modernes,ont esté tressoigneux que leurs fils & successeurs aprinssent bien telle science en temps de paix & de guerre, c'est asçauoir de bien garder leurs Estats, plustost que de pẽser à en acquerir d'autres. Nous auons allegué la loy de Iustinian & quelques exemples, ausquels i'adiouste celui d'Alfonse I. roy d'Aragon & de Naples,prince vaillant & sage,qui fit instruire son fils Ferdinand,non tant aux armes qu'aux bõnes lettres. Barthelemi Facius en escrit ces mots. Il fut Prince d'excellent » esprit,capable de toutes bonnes choses,doctes es sciences liberales, ayãt » estudié en droit ciuil pour ioindre les armes & les loix ensemble, com- » me aussi ce sont deux grandes aides pour gouuerner les hauts Estats. Il » aprint aussi à bien manier les armes, fut tres-adroit à picquer les che- » uaux, expert lucteur, dispost à sauter, habile aux coups de main & de » traict,braue coureur & rompeur de lances, qui ne cedoit en riẽ aux plus » grands capitaines:de facile acces,modeste,affable entre tous,ialoux d'hõ- » neur,patient à porter le chauld,le froid, la faim & le trauail. Combien » qu'il surmontast en gloire & en dignité tous autres Princes,si est ce qu'i- » ceux le respectoyent & l'aimoyent grandement. La mesme consideratiõ esmut Iouianus Pontanus de conclurre l'histoire qu'il a escrite des faits » de ce mesme Prince,par les mots qui s'ensuyuent: Ferdinand ayant paci- » fié ses Estats, & fait tout ce qu'il desiroit,regna plus de trente ans à Na- » ples,ayant mis fin heureuse durant ce temps à plusieurs guerres entrepri- » ses en faueur de ses alliez & amis; chassé hors d'Italie par l'adresse & vail- » lance de son fils Alfonse les Turcs qui s'estoyent ruez à l'improuiste de- » dans l'Apouille,saisi Ottranto & quelques autres places. Si ce Prince eust » suiui durant la paix & prosperité les moyens qu'il tint du commence- » ment pour obtenir le royaume, comme on l'estima heureux, aussi l'eust- » on mis au rang des meilleurs Rois qui ayent iamais esté. Ces choses estans ainsi, non sans cause le poëte Ennius censure ceux qui mesprisans l'ordre du droit & de l'equité,soudain prenent les armes sans cause legitime,& foulans aux pieds toute iustice, estiment que violence soit vail-

Au commencement du 9. liu. de l'histoire d'Alfonse I.

Sur la fin du 6. liu.

lance. Mais ils deuroyent penser que nulle fureur ne peut longtemps durer,& que si la iustice gardienne des choses acquises ne preside, tout s'escoule & se perd comme les fleurs hastiues sont de courte duree. Nous auons dit aussi que les Turcs n'ignorent pas ce que nous auons consideré,quoy que leur domination ait esté fondee par violence & crainte,cōme elle est conseruee encores auiourd'hui, & sera tant qu'il plaira au iuste iuge du monde:car la coustume est, lors que le nouueau Sultan entre en sa mosquee ou chapelle,pour y faire ses deuotions & seruices à Mahumet,qu'vn Talisman ou prestre,marguillier de ceste mosquee, lui vient au deuant, & l'exhorte de se souuenir que l'Empire acquis par droiture & par vaillance guerriere doit estre conserué & amplifié par les mesmes vertus. C'est bien dit:car si les plus auisez & retenus entre eux n'estoyent ordonnez pour gouuerner les autres & contenir sous vne discipline seuere, item par recompenses & dignitez, vn Empire de si grande estēdue qui commande à tant de diuerses nations barbares & farouches:impossible seroit qu'il eust flori si long temps,& se fust estendu au long & au large comme il a fait. Pourtant Leonclauius a sagement escrit,que ces barbares sont merueilleusement auisez & cler-voyans, pour exactement considerer le present & preuoir l'auenir.

Es pandectes de Turquie, ch.24

Non sans raison pareillement auons nous declairé, que la grauité & l'auctorité du Magistrat,se faisant redouter & reuerer par ses suiets,est en tout requise: ce que Plutarque repete souuentesfois,quand il dit,qu'il n'y " a chose qui tant apriuoise l'homme, ne qui le rende plus prompt à o- " beir, que l'opinion qu'il a de la bienvueillance, integrité & iustice de " son Souuerain. Car l'experience monstre, que l'obeissance deuë aux Rois est tresfoible,si elle n'est appuyee sur quelque reuerence & crainte. Et comme l'authorité s'acquiert par moyens conuenables & honnorables,se pert par mauuais deportemens:ainsi toute grandeur destituee de vertu s'esuanouit en vn instant. A ceste cause Ciceron escrit que l'authorité est le haut poinct de vieillesse : ce qui a esmeu les poëtes de feindre que l'honneur & la reuerence sont enfans d'authorité ou maiesté. Nous auons la preuue de cela au notable exemple du Roy Charles, surnommé le Sage. Icelui voyant la France ruinee par les guerres precedentes sous le regne de Philippe & Iean ses ayeul & pere, nommément la Guyenne, vne portion de la Normandie & Picardie occupee des Anglois; considerant aussi qu'il auoit sur les bras Edouard III. le plus heureux & vaillant Roy que l'Angleterre eust oncques eu, lequel peu d'annees au parauant auoit desfait les François en deux grosses batailles: oultre plus les horribles seditions commises à Paris & en d'autres villes : se resolut premierement à bien garder & maintenir son reste, & trouuant bon de se gouuerner plustost par conseil que par la force des armes, ne faisoit rien temerairement ni à l'improuiste:ains tous ses desseins estoyēt diligemment digerez & meditez. Il prenoit peu souuent les armes: mais si le danger le requeroit ainsi, l'on apperceuoit bien qu'il sçauoit que c'estoit de la guerre, & sçauoit bien choisir les hommes propres & vaillans.

Voyez les annales & histoire de France, en la vie de ce Prince

vaillans. Edouard voyant le taillant de son espee rebouché, & le
» cours de ses victoires arresté par la prudence de Charles, disoit, Qu'est-
» ce-ci? qui a iamais veu Prince si peu belliqueux, & qui taille tant d'afai-
» res à son ennemi? Il ne bouge de son cabinet à dicter lettres : mais tout
» desarmé il me harasse & me donne plus de peine, quoy que ie sois ar-
» mé, que n'ont fait ses pere & peregrand auec toutes leurs troupes bien
» equippees. Tant estoit sage ce Charles, que son ennemi mesmes ne
faisoit difficulté de lui en attribuer la louange. Aussi d'vne part il resta-
blit & remit au dessus son peuple acablé de disette & misere extreme: de
l'autre il amassa tant de finances laissees à son fils, qu'entre le nom de Sa-
ge il acquit encores celui de Riche. Telles & semblables adresses sont
requises en l'acquisition & conseruation de Seigneurie nouuelle, & pour
estre respecté d'amis & d'ennemis. Ce n'est pas chose moins rare de
voir executer afaires d'importance en temps de paix, qu'apres les victoi-
res obtenues par les armes: car la prudence en prosperité merite de n'e-
stre pas moins estimee que les moderez deportemens apres le combat.
Et, comme dit Ciceron, les Conseilliers ne seruent pas moins au bien de
l'Estat, que les Capitaines: de fait c'est bien souuent par le bon auis des
vns que les autres ont heureusement desgainé & rengainé les espees. Il
adiouste en vn autre endroit, qu'Agamemnon general des Grecs ne sou-
haite iamais dix grands Capitaines tels qu'estoit Aiax ; mais dix sages
conseillers comme Nestor: adioustant que par leurs bons auis il se fai-
soit fort de voir bien tost Troye ruinee. Ce qui a fait que Ciceron fai-
soit si haut sonner l'auantage de son bien parler sur les armes, en ces
mots

Au 1. liure du deuoir.

En son dialogue de la vieillesse.

Cede la force armee à la prudence,
Le triomphal laurier à l'eloquence.

Pour la conclusion le lecteur se souuiendra du memorable deuis en-
tre le sage conseillier Cyneas & le roy Pyrrhus, selon que Plutarque l'a
descrit.

En la vie de Pyrrhus

CHAP. XI.

Du malheureux gouuernement & de la fureur d'vne sotte populace: item de la haine qu'elle porte aux sages & sçauans.

LE philosophe Senecque auertit prudemment son ami
» Lucilius, que celui n'est heureux que le monde estime
» tel, es cofres de qui vne mer d'or & d'argent est decou-
» lee : mais l'homme qui a tout son bien dedans son ame,
» qui est constant, esleué, qui foule aux pieds toutes les
» grandeurs & merueilles du monde, qui ne void person-

Epist. 45.

ne auec qui il voulust faire eschange de sa condition: qui n'estime aucun « sinon au regard de ceste partie qui le fait estre homme, qui n'a pour mai « stre que Nature, aux loix de laquelle il se reigle, & vit comme elle ordon « ne: à qui nulle violence ne rauit ses biens, qui conuertit les aduersitez en « prosperitez, resolu, ferme, & qui ne bransle iamais en ses conceptiōs: qui « ne se desinent, encores que quelque tempeste l'agite, à qui fortune ayant « lancé de toute sa force le plus dangereux de ses dards n'a fait sinon l'es- « gratigner vn bien peu, sans le blesser: encores s'y est-elle prinse raremēt. « Certainement, grand philosophe, tu as parlé en homme sage & bien'entendu es grands afaires du monde: mais tu eusses mieux & vrayement biē dit, si tu eusses esté instruit en la religion Chrestienne, de laquelle aucuns pensent que tu ayes gousté quelques commencemens par communication auec l'Apostre Sainct Paul. Car les brocards, traits de risee, mesdisances, coups d'estoc & de taille des langues d'vne sotte & ridicule populace, & de tous ceux qui en dependent, n'endommagent nullement l'hōme vrayement Chrestien, muni d'vne ferme conscience d'auoir vescu comme il apartient. Mais demeurons es exemples emprentez de l'histoire des Payens, qui fondez en leur integrité & innocence, se sont mocquez plaisamment des efforts & censures du peuple. De ce nombre fut Polycletus, qui fit en mesme temps deux statues, l'vne à la fantaisie du peuple, l'autre selon les reigles de la science de sculpture. Pour complaire au peuple, il s'acommoda tellement aux auis des particuliers, qu'il changea & racoustra beaucoup de choses en ces deux statues. Quoy fait il les exposa en public: lors le peuple admira l'vne, & se mocqua de l'autre. Mais Polyclete dit à tous, Tant y a que vous auez fait celle que vous blasmez & brocardez: l'autre est entierement miene. En mesme sorte Hippomachus, ioueur de flustes, voyant qu'vn de ses disciples iouoit tresmal selon les preceptes de l'art, & neantmoins estoit fort estimé du peuple là present, le bastonna, disant, Tu ne sçais que tu ioues: autrement ces lourdauts ci ne t'aplaudiroyent pas. Sainct Basile disoit fort sagement, que le sage doit se donner garde sur toutes choses de ne viure selon les o- « pinions d'autrui, de ne faire estat de ce que le peuple aprouue, ains tenir « la vraye raison pour guide & gouuernante de la vie: afin que s'il faut faire « teste à tous les hommes du monde, ou se hazarder à des dangers pour « l'honneur, tu ne souffres comment que ce soit, que l'on te destourne de « la largeur d'vn doigt du chemin de verité & de vertu. «

Aelian, au 14. liu. de sa diuerse hist. c. 8.

L'experience monstre, & nous auons prouué ailleurs par exemples memorables, qu'vn gouuernement public est en danger de dissipation, si le peuple reiette les bons conseils, & veut que l'Estat soit administré à l'estourdie: se faisant croire à coups d'espee, ou par cauteles & trahisons. Pourtant Appius Claudius Sabinus disoit sagement, que la Republique ressemble à vn homme, en qui l'ame par quelque proportion & similitude represente le Senat, & le corps represente le peuple. Que si lon souffroit qu'vne populace insensee commandast au cōseil des Senateurs, c'estoit ensuyure ceux qui assuiettissent l'esprit au corps, & qui viuent à

Liure 3. du 1. vol. ch. 1.

Halicarn. au 5. liure des antiqu. Rom.

leur

leur plaisir, non pas selon raison. Au contraire si l'on acoustumoit le peuple à souffrir d'estre mené & gouuerné par les Magistrats, ce seroit ensuyure ceux qui assuiettissent le corps à l'ame,& meinent vne vie bonne & asseuree, non pas dissoluë & perilleuse. A cela regarde la similitude de Maximus Tyrius philosophe Platonique. » Vois-tu-pas (dit-il) » que l'ame gouuerne le corps,ainsi qu'vn pilote conduit son basteau, le- » quel est poussé des vents ne plus ne moins que la fortune l'est par les ver » tus? Si quelque tourmente se leue,les passagers ne desesperent point de » leurs vies, moyennant que le vaisseau demeure entier & le pilote sauf, » soit que le vaisseau suyue sa route,soit qu'il cale la voile & dextrement e- » uite le naufrage,pourueu seulement que le pilote ait la main au gouuer- » nail.Ostez le pilote,le vaisseau ne sert de rien encores qu'il demeure en- » tier,& le vent propre lui sera inutile. Tout ainsi donques que le pilote » est la plus precieuse piece du vaisseau en mer & qui se met à la voile:sem » blablement au cours de nostre vie l'ame tient la plus honorable place, » ainsi que le pilote dedans le vaisseau. Ciceron propose vne belle comparaison du pilote, à laquelle conuient la precedente. Ils font (dit-il) comme ceux qui diroyent que le pilote ne fait riē en sa nauire,qui se sied en pouppe tenant le gouuernail, tandis que des seruiteurs les vns montent à la hune, les autres courent sur le tillac, les autres espuisent la sentine.

Au liu. de la vieillesse

Outreplus,on pourroit monstrer par diuerses histoires, que souuentesfois les hommes vertueux, & qui auoyent fait de grands seruices à la patrie, ont senti les efforts de la haine & fureur d'vn peuple ignorant. Considerons Scipion,Ciceron,Rutilius,Metellus & autres Romains,qui ne gaignerent par leurs biensfaits au public autre recompense que la male grace du peuple. Autant en auint-il entre les Grecs à Hermodorus, à Aristides surnommé le Iuste, à Themistocles,à Thucydides, & à d'autres,qui furent bannis par les Atheniens, lesquels ietterent Miltiades en prison où il mourut,& empoisonnerent Socrates. L'exemple memorable de Phocion merite d'estre encore ramentu. Combien que ce fust le plus excellent de tous les Atheniens,voire que la Grece n'eust son pareil de ce temps-la, ayant esté par quarante cinq fois capitaine general d'Athenes, & vescu sans reproche en innocence & integrité de vie:toutesfois vn meschant homme,de la lie du peuple,osa bien demander à l'assemblee irritee cōtre ce grand personnage,s'il leur plaisoit pas que Phocion & ses compagnons fussent mis à mort? A ceste requeste tout le peuple se leua, & haussant les mains condamnerent les hommes iustes, sages & vaillans à perdre les vies:& se trouuerent lors aucuns de ces mutins si desesperez,que de venir en l'assemblee auec des chapeaux de fleurs en teste,suiuis de leurs femmes & esclaues,pour dire leur auis concluant à la mort. Phocion considerant ce tumulte dit à l'assemblee, Ie suis tresContent de mourir:mais pourquoy y comprenez-vous ceux-ici? Le peuple commence à crier,pource qu'ils te sont amis: & ne fut iamais possible d'apaiser ces enragez,iusques à ce que Phocion & tous les autres

Plutarque en sa vie.

furent sans partie, tesmoins, confessions, ni iuges, iniquement mis à mort. Bodin ayant representé ceste histoire, tiree de Plutarque, adiouste, qu'il ne faut pas s'attendre que si le peuple commence vne fois à s'esleuer contre les bons, il y ait honte aucune qui le destourne de faire des outrages & vilenies, ni raison qui puisse brider la fureur d'vne si cruelle beste.

Au 6. liu. de sa Repub. ch. 4.

Quelquesfois pareillement il se trouue des harangueurs turbulens & demagogues seditieux, qui suscitent des tumultes, guerres, querelles irreconciliables, entre les principaux d'vn Estat & le peuple: d'autre costé les principaux poussent par diuers artifices le peuple au pillage, au meurtre, aux armes & guerres ciuiles. Bodin en rapporte plusieurs exemples anciens & modernes: entre autres il introduit Nestorius, lequel preschant deuant l'Empereur en l'Eglise de Constantinople, fut si audacieux de lascher ces mots; Sire, donnez moy la terre purgee d'heretiques, & ie vous liureray le ciel: exterminez moy ceux qui combatent la verité, & ie vous promets que vous reuiendrez victorieux de la guerre de Perse. A cause de cela il fut appellé Boutefeu. Et sur ce Bodin adiouste, que c'est comme vn cousteau trenchant en la main d'vn furieux, que l'eloquence en la bouche d'vn harangueur mutin. Et neantmoins c'est vn moyen à ceux qui en veulent bien vser de reduire les peuples de barbarie à humanité, de reformer les mœurs, corriger les loix, chastier les tyrans, bannir les vices, maintenir la vertu, & tout ainsi que l'on charme les aspics, les viperes, les serpens par certaines paroles, ainsi les Orateurs charment les plus sauuages & cruels hommes par la douceur d'eloquence: comme disoit Platon. C'est ce à quoy tendoit l'auertissement qu'Antonius donnoit à Auguste en ces mots, Vous auez n'agueres apris des histoires Grecques, que le peuple est inconstant & variable comme les vagues de la mer qui approchent & reculent incessamment: comme souuentesfois en nostre Republique, il a esleué sur ses espaules quelques vns, puis les a precipité tost apres dessous ses pieds. Ceux la donques se deçoyuent & sont lourdement abusez par eux mesmes, qui cerchent apui en vne populace confuse, laquelle ne peut bien côduire les autres, ni gouuerner commodément soymesme. Et c'est ce que Demaratus Spartiate sceut prudément remarquer, quand il dit librement à Xerxes roy de Perse, que sa grande armee composee de plus d'vn million d'hommes, dont ce Prince auoit le cœur merueilleusement enflé, que cest amas composé de tant de pieces, & qui se trainoit auec tant de difficultez estoit ce qui deuoit l'estonner: dautant que cela ne lui estoit force ni puissance, ains vn penible fardeau: que les choses desmesurees ne se peuuent iamais bien manier, par consequent, se dissipent & ruinent bien tost. C'est bien auisé: car l'esprit destitué des certains & salutaires preceptes de sapience & de prudence, dedans lesquels il s'enferme pour n'en sortir ni n'extrauaguer iusques à se perdre, aparoit insatiable & d'ordinaire desire inconsiderémét des nouueautez. Appius Claudius l'a bien reconu, disant que les conuoitises des fols sont des abysmes qu'on ne sçauroit remplir, encores

Sur la fin du 4. liu. de sa Rep.

Dion au 3. liu.

Seneque au 6. liu. des biensfaits, ch. 3.

Dionys. d'Halycarnass.

qu'ils

» qu'ils obtienent tous leurs desirs : mais tout à l'heure ils halettent apres plus grandes choses,& ne cessent de tracasser à perte de veuë en des souhaits infinis. Le peuple specialement est entaché de telle maladie. Car ce que chascun craind de faire à par soy,retenu de sa propre honte ou de quelque respect qu'il porte à autrui, quand la coustume publique l'a fait comme passer en loy, il le fait hardiment receuoir à la populace, apres s'estre conformé par l'exemple des autres en sa mauuaise resolution Puis donc que les cupiditez du vulgaire inconsideré sont insatiables & infinies,il leur faut resister au commencement, tandis qu'elles sont encore foibles,& non pas lors qu'elles sont tellement afermies & acreuës qu'on ne puisse les arracher. Car tous portent impatiemment d'estre priuez de choses qu'on leur a octroyees,plus que s'ils estoyét frustrez de celles dont ils auroyent conceu quelque esperance.

au 6. liure des antiqu. Rom.

Par ci deuant nous auons fait voir qu'vne populace esmeuë est vne beste deschainee,qui emportee de sa fureur tient indifferemment & indiscrettement pour ennemis & pour amis ceux que bon lui semble. A ceste cause, lors qu'Octauius, Antonius & Lepidus dresserent leur Triumvirat,& que pour gratifier l'vn à l'autre ils eurent fait cruellement massacrer les proscripts,l'historien Dion se complaind & dit, Voila comme » en temps de seditions & de guerres ciuiles toutes choses vont de trauers: » ceux qui manient les afaires y procedans non point selon l'equité, mais » comme leur profit particulier & le regard qu'ils ont à leurs amis ou en- » nemis les y pousse:estimans (à mesure que le temps les conseille) amis & » ennemis ceux qu'ils iugent tels pour leur auantage. Nous auons aussi proposé,que quand vne multitude,sous ombre de deuotion ou superstition,vient à s'esbransler,elle fait de l'enragee à tout rompre,où s'adoucit & apriuoise:auquel propos nous auons allegué beaucoup de tesmoignages & d'exemples. A quoy regardoit aussi l'intention de Numa Pompilius,deuxiesme roy des Romains, lequel delibera de brider les esprits farouches du vulgaire de son temps par deuotions & ceremonies : brief iugea qu'on ne pourroit en venir à bout qu'en leur imprimant la crainte des Dieux. Qui a occasionné Tite Liue de dire qu'il y a moins de mal d'introduire les superstitions & fausses religions,que l'atheisme. Tacitus nous fournit vn exemple memorable à ce propos,quand il dit en termes expres,descriuant la sedition des legions de Hongrie,qu'icelle fut assopie par vne superstition fondee sur vne eclipse de Lune. Tels sont ses mots: » La fortune adoucit vne nuict,qui ne respiroit que menaces,& qui estoit » sur le poinct d'enfanter forces meurtres. Car la Lune fut veuë eclipser, » le ciel estant presques serein. Les soldats n'entendans la cause d'vn tel » effect,prindrent ceste eclipse pour presage de ce qui se passoit, & attri- » buans telle auanture à leurs tumultes estimerent que leurs desseins pro- » spereroyent,si la Lune recouuroit promptement sa splendeur. Pourtant » commencerent-ils à faire vn grand bruit de bassins d'airain,de trompet- » tes,& de cornets; s'esiouissans lors que la Lune recouuroit quelque clair- » té,puis se contristans si elle s'obscurcissoit. Finalement, comme quel-

Au 1. vol. liu.2.ch.20

Liu. 48. de son histoire.

Plutarque en sa vie.

Au 2. liu.de la 1.decade

En ses annales, liu.1.

ques nuees furuenantes l'eussent desrobee à leurs yeux, selon que les personnes esfarouchees sont plus enclines à superstition, ces soldats commencerent à se lamenter qu'ils n'auroyent iamais que mal, & qu'à cause de leurs forfaits ils estoyent detestez par les Dieux. L'Empereur iugeant qu'il faloit se seruir de ceste folle deuotion, & faire valoir sagement telle auanture, commanda que lon allast autour des pauillons, &c.

Or combien que le massacre des Iuifs de Lisbonne & le pillage de leurs maisons, dont nous auons representé l'histoire entiere apres Osorius, procedee de la negatiue d'vne imaginee splendeur issue de certain pertuis fait à vne image, ait esté grand & deplorable en toutes sortes: toutesfois d'autres Iuifs furent traitez de mesme, voire encore pis, en Angleterre, sur tout à Yorch, l'an mil cent, par vne populace irritee, comme Guillaume de Neubrig en fait le recit, dont le sommaire est qu'à l'occasion d'vn tel faux & aposté miracle les Iuifs furent cruellement saccagez & exterminez. Souuent se sont rencontrez des imposteurs, qui par diuers artifices ont fait suer, pleurer, ietter gouttes de sang, & remuer des images, pour esbransler le peuple aussi grossier & stupide que le bois & la pierre, & ainsi remplir leurs bouges: & n'a esté mal aisé de descouurir telles fourbes, quand on a prins la peine de les esclairer de pres. On lit vne histoire auenue il y a pres de cent ans en la ville de Berne par l'imposture de quelques Iacopins, qui par leurs illusions magiques firent des statues pleurantes, & commirent d'autres enormitez qui les menerent au feu. Iadis les prestres des idoles entre les payens souloyent par tels tours de leur mestier seduire les pauures ignorans: comme il aparut es statues d'Alexandrie que les Chrestiens renuerserent par terre. Car abatant le temple renommé de Serapis, toutes les images qui y estoyent, de bois ou de bronze, furent trouuees creuses, sur tout en la partie par où elles estoyent attachees aux parois du temple. Or auoit on fait & laissé en ces parois des conduits & passages secrets, par lesquels les imposteurs entroyent en ces images, & y donnoyent telles responses que bon leur sembloit aux pauures abusez qui en aprochoyent. Es liures apocryphes il est parlé du caueau descouuert, & que les prestres de Bel auoyent creusé pour se rendre dedans le temple, sur la table duquel ils faisoyent tous les iours presenter au nom du Roy force vin & viandes, affermans que leur Dieu Bel mangeoit tout cela. Le Roy de Perse ayant descouuert les impostures des prestres Babyloniens fit raser ce temple: comme cela semble se pouuoir verifier par vn passage d'Arrianus, lequel escrit qu'Alexandre estant entré en Babylone commanda aux habitans de rebastir les temples que Xerxes auoit demolis, nommément celui de Bel, qui estoit le patron de la ville & de tout son empire. Car encore que Babylone ait esté destruite du temps de Cyrus, long temps deuant Xerxes fils de Darius, toutesfois Arrianus a peu aisément equiuoquer sur le nom: attendu que Xerxes ou Artoxerxes (mots signifians, guerrier, & grand guerrier)

En l'histoi. d'Angleter. liu. 4. ch. 1. 8 & suyuans

Niceph. liu. 12. de son histoire Eccles. c. 26

Au 3. liu. des guerres d'Alexandre

guerrier) a esté le nom commun des Rois de Perse, comme Pharao de ceux d'Egypte.

Pour clorre ce discours par quelque doctrine morale, à l'acoustumee, i'ai trouué bon d'adiouster ce qui s'ensuit, tiré des escrits de tressages personnages. En premier lieu les vers du philosophe Stoique Cleanthes, contenus au cinquiesme liure des Stromates de Clement Alexãdrin, traduits en Latin par feu mon pere de bonne memoire, & maintenãt tournez en nostre vulgaire, comme s'ensuit.

Si tu veux viure sage, auise de ne suyure
Ce qui le peuple vain incessamment enyure;
Peuple mocqueur, sans front, inconstant & leger.
Ce n'est sagement fait de vouloir se ranger
Au vueil d'vn populas: qui le fait, il descœuure
Vn esprit trauersier, ennemi d'honneste œuure,
Et de droit iugement. Fuir l'erreur commun
C'est vn bien qui n'est pas octroyé à chascun.

Iule Cæsar Scaliger depeint en vn excellent epigramme ceux qui dependent de l'opinion du vulgaire. Nous l'auons rudement exprimé en nostre rime Françoise, comme s'ensuit. Epidorpid. Liu. 2.

Celui qui de l'erreur & folle opinion
Du vulgaire estourdi veut, ignorant, dependre,
Est plus mal qu'vn larron qu'au gibet on void pendre,
Ayant de ses mesfaits receu punition.
Car le mal au pendu ne porte plus d'esclandre:
Mais c'est le mal des maux de languir en suspend,
Sans sçauoir ce qu'on fait, ni de qui l'on depend,
Ni voir vn bien certain lequel on puisse attendre.

Petrarque prince des poetes Italiens dit le mesme en ses rimes, & en ce sens:

Tant que le peuple tu suyuras,
Et ses opinions farouches,
Soit que te leues ou te couches
Iamais heureux tu ne viuras.

Le mesme estoit demonstré par Pythagoras en vn de ses enigmes, où il defendoit à ses disciples de marcher par le grand chemin du peuple: ce qu'Athenee expose ainsi: N'ensui point l'auis de la multitude: car » chascun discourt & resould à sa fantaisie, selon que les paroles lui vie» nent au deuant, à tors & à trauers: mais plustost chemine par la droite » voye, ayant la raison pour guide.

CHAP. XII.

Les roturiers & gens de basse condition, montez es grands honneurs & hauts estats, oublient bien souuent leur premiere condition, s'esleuent fierement, taschent d'abatre les autres, & finissent malheureusement.

Liu.9.ch.11

VALERIVS Maximus inuectiue aspremeent contre vn Romain qu'il ne nomme pas, mais nous sçaurõs tantost qui c'est. « Pourquoy (dit-il) espluche-ie ces choses, & d'où « vient que ie m'y arreste tant? veu que ie voy tous autres « crimes surmontez par l'apprehension d'vn seul parricide. « Ie suis donques emporté de toute la vigueur de mon « entendement, & de tout l'effort de mon indignation, à deschirer ce forfait, « par vn affection sincere enuers la patrie, plus que par mouuement « qui puisse beaucoup. Car qui pourroit par paroles assez expresses pousser « en l'abisme d'vne deuë execration celui qui apres auoir esteint la foy « de l'amitié s'est efforcé d'enseuelir le genre humain dedans des tenebres « sanglantes? Mais voirement, homme pernicieux, & plus cruel que la « cruauté de la plus farouche barbarie du monde, est-il possible que tu a- « yes peu toucher la bride de l'Empire Romain, que nostre Prince & pe- « re manie si heureusement? Le monde eust-il duré si tu eusses continué « en tes fureurs? Tu as pretendu representer & surmonter par les insen- « sez desseins de ta rage la prinse de Rome par les Gaulois, la desfaite des « trois cens Fabiens, la perte des Scipions en Espagne, le lac Thrasymene, « Cannes, & la Macedoine trempee de sang Romain durant les guerres « ciuiles. Mais les yeux diuins ont veillé, les astres n'ont pas esté obscur- « cis, &c. Il adiouste vn peu apres: Celui qui a essayé de tout renuerser a- « pres auoir enfraint les alliances d'amitié, ayant esté auec toute sa famille « foulé aux pieds du peuple, souffre aussi es enfers (s'il y a esté receu) les « tourmens qu'il a meritez. Ie confesse auoir leu souuentesfois ceste poignante inuectiue de Valerius Maximus, mais n'auoir peu certainement comprendre contre qui elle estoit lancee, encore que les commẽtateurs ayent allegué diuerses choses pour maintenir leur opinion. Mais y pensant de plus prés, i'estime l'auis d'Estiene Pighius plus aprochãt de la verité. Car icelui descouure l'intention de Valerius comme s'ensuit. Nostre auteur fait vn denombrement des plus remarquables pertes du peuple Romain, lesquelles il dit que Sejanus a representees & surmontees par vne furieuse deliberation. Or pour monstrer plus particulierement au lecteur studieux le but de cest exemple, non assez bien compris par

les

les Commentateurs,nous aprenons de l'histoire Romaine,que Valerius s'attache à L.AElius Seianus,parauant intime ami,grand mignõ & gouuerneur de l'Empereur Tibere, duquel à cause de quelques soupçons il fut puis apres extremement maluoulu. L'amitié de Tibere l'auoit mis en tresgrande reputation, & esleué aux plus hautes charges de l'Empire : tellement qu'on faisoit feste publique du iour de sa naissance, ne plus ne moins que de celui de l'Empereur : on lui auoit dressé en diuerses places des statues de toutes sortes, voire mesmes d'or pur, adorees de grands & petis : finalement il estoit monté en plus grand credit enuers le Senat & tout le peuple, que Tibere mesme,lequel le redoutant,pour le voir trop esleué,le renuersa finemẽt. Car l'ayant apasté d'vn espoir de le faire son allié & tribun perpetuel,comme Seianus ne se doutoit de rien,Tibere se rua soudain sur lui,& par vne longue & picquante lettre escrite & enuoyee de Caprees (seiour ordinaire pour lors de cest Empereur) accusa fort criminellement ce mignon de fortune d'auoir entreprins choses insupportables contre l'Estat & la vie du Prince.En vn instant Seianus abandonné de tous,par le commandement du Senat fut trainé en prison & mis à mort auec toute sa famille. Les corps morts trainez & traitez en toute ignominie trois iours durãt, furent en fin iettez dedans le Tibre, & vne aspre recerche & poursuite faite contre ses familiers & amis. Son nom (quoy que peu auparauant il eust esté consul) fut effacé des registres publics, comme d'vn ennemi du peuple Romain,toutes ses statues abatues,celles de metal fondues,& la memoire d'icelui abolie par arrest du Senat. De là vient que Valerius supprime le nom de ce courtisan, combien que pour flatter Tibere il face l'inuectiue sus descrite. Aussi le met-il tout à la fin, non comme citoyen entre les exemples domestiques des criminels:mais ainsi qu'ennemi meslé parmi les estrangers & barbares. De ce que nous auons dit on peut recueillir que Valerius Maximus escriuit ce neufiesme liure en l'annee que Seianus fut mis à mort. Ce que i'ai voulu amplement reciter, afin qu'on voye combien est legere & caduque la prosperité des courtisans,qui de bas degré veulent monter es plus hauts par pratiques ambitieuses,combien que Seianus fust de maison noble:itẽ pour esclaircir ce discours de Valerius Maximus, assez obscur en cest endroit autresfois.

Pour la poursuite de nostre propos, nous auons allegué ci deuant entre autres exemples celui de Maion, lequel poussé d'vne arrogance insupportable voulut s'emparer du royaume de Sicile,& fut tué par Matthieu Bonel. Ce rustre, au rapport de Thomas Fazel, estoit natif de Bari en l'Apouille,de fort vile maison,son pere estant vn reuendeur d'huile.Sortant de telle boutique il fut acueilli par Guillaume premier de ce nom, surnommé le mauuais,roy de Sicile,& auancé en sa cour,où il fit tant par ses iournees,que finalemẽt il paruint à la dignité de Chancellier,& pour le cõble fut esleu grand Amiral du royaume, ayant vne infinité de biens & richesses,qui plus est l'oreille & le cœur du Roy,qui l'aimoit par dessus

Chap. 9. du 1. liure. au 1. vol.

Au 7. liu. de l'hist. de Sicile, ch. 4.

tous les grands Seigneurs de sa cour. Maion abusant de ses richesses & de son authorité, pratiqua toutes sortes de cruautez & de violences. C'estoit vn homme à tous visages, grand parleur, prompt à se contrefaire & desguiser en toutes sortes: confit en paillardises, qui faisoit gloire de corrompre les ieunes filles, & s'estimoit d'autant plus magnifique quand il auoit peu desbaucher celles qui estoyent de plus noble maison. Cest homme maniant toutes les afaires du royaume, & se cõfiant de pouuoir gouuerner à sa fantaisie & mener par le nez la personne du Roy, auec lequel seul il disposoit de tous afaires, sans qu'aucun des Seigneurs de Sicile y fust appellé, se laissa finalement transporter de la conuoitise d'estre roy lui mesme. Fazel adiouste encore: Que Maion, pour donner pied ferme à ses desseins, choisit pour gendre Matthieu Bonel grand Seigneur Sicilien, allié de plusieurs des plus grands de la Calabre, fort estimé pour ses vertus, & vaillant à la guerre. Peu de temps apres Bonel conoissant qu'il prenoit alliance auec vn roturier, eut en horreur ce mariage, & descouurant ceste pratique de son beaupere pour empieter le royaume lui coupa la gorge. Du commencement Guillaume aprouua telle execution: mais puis apres Bonel, accablé par les faux rapports de quelques valets de chambre du Roy, eut les yeux creuez, les nerfs des talons coupez, & fut condamné à prison perpetuelle. Iean Michel Brutus dit d'auantage de ce Maion, qu'il auoit deliberé de tuer le Roy, puis s'emparer de l'estat. Que son ambition l'auoit tellement aueuglé, que ne pouuant plus cacher ce qu'il auoit sur le cœur, il osa bien deuiser auec ses amis des moyens de degrader Guillaume, & de iustifier si malheureux dessein: alleguant que les Maires du palais gouuernoyent anciennement la France, alors que les Rois se plongeoyent en leurs delices, & que le Pape Zacharie osta la couronne au Roy Chilperic, pour la mettre sur la teste de Pepin fils de Charles Martel: ce qui accommoda fort les afaires des François. Semant tels propos aux oreilles de ses amis, il leur faisoit prester serment entre ses mains, qu'ils lui aideroyent à degrader Guillaume, toutes & quantesfois que la commodité de l'execution se presenteroit: les asseurant que bien tost elle aparoistroit. Mais il fut preuenu & iustement exterminé. Il y a vne pareille histoire en Herodian, lequel dit qu'vn certain Cleander, natif de Phrygie, autresfois esclaue du nombre de ceux que l'on vend au plus offrant & dernier encherisseur en place publique, fut amené aux palais de l'Empereur Marc Antonin, surnommé le Philosophe, & mis au seruice du Prince Commodus, où par succession de temps il paruint à tant d'honneur & de credit, qu'il fut creé Capitaine des gardes, & grand Chambellan de l'Empereur: item Colonnel des armees: dont il deuint si riche & bien suiui, qu'il osa esperer de se faire Empereur. Pour y paruenir, il employa grandes sommes de deniers en achet de bleds, lesquels il fit serrer, esperant gaigner les cœurs du peuple Romain & des soldats, par les distributions qu'il leur feroit, ouurant ses greniers lors que la disette seroit extreme. Il auoit aussi fait bastir vn parc des exercices, lequel estoit merueilleusemẽt spacieux,

Au 2. liu. du restablissement de l'Italie.

& des

& des estuues qui ne coustoyent rien à ceux qui vouloyent s'y lauer: moyens par lui inuentez pour amorcer le peuple. Mais les Romains, irritez de longue main contre lui, qu'ils accusoyent d'estre la vraye source de leurs maux, & le hayssans à cause de son auarice insatiable, commencerẽt premierement à s'amasser par troupes es theatres & se mocquer de lui: puis vn iour, Commodus estant es fauxbourgs, tout le peuple s'amassa tout à l'instant autour de lui, demandans auec grandes huees qu'on leur liurast Cleander, pour le mettre en pieces. Herodian raconte que cest esclaue s'estoit longuement couuert de l'authorité de l'Empereur, lequel ne sçauoit rien de ses meschancetez, & à l'aide des gardes & des troupes de cheual s'estoit battu fort & ferme contre le peuple par les places & rues de Rome, iusques à ce que Fadilla sœur aisnee de Commodus s'enhardit d'aller descouurir les embusches & seditions de Cleander, lequel ostoit à tous l'acces & l'entree vers Commodus, plongé en toutes sortes d'ordures, en vn lieu de plaisance de ce fauxbourg. Mais entendãt la desloyauté de Cleander, il lui fit trancher la teste, qui fut plantee au bout d'vne picque, & portee par les rues de Rome, au grand contentement de tout le peuple. Vn peu auparauant certain autre grand Courtisan nommé Perennis, auquel Commodus auoit commis toutes les afaires de l'Empire, fut tué auec son fils, par le commandement de l'Empereur, à cause de son auarice insatiable, de son orgueil insupportable, de son ambition furieuse, & autres horribles meschancetez.

Rapportons ici l'histoire de Dauid Riz elegãment descrite par George Buchanan. C'estoit vn petit galand Piedmontois, natif de Turin, fils d'vn pere autrement honneste homme, mais pauure, & qui à toute peine gaignoit son pain à enseigner la musique. N'ayant reuenu quelconque qu'il peust laisser à ses enfans, il leur aprint son art de ioueur d'instrumens. Dauid, lors ieune garson, & qui auoit belle voix, esperant trouuer quelque meilleure rencontre, s'achemina vers Nice pour trouuer quelque entree en la cour du Duc de Sauoye, nouuellement restabli en ses estats. N'y ayant esté receu comme il esperoit, la pauureté le pressant de toutes parts, il s'adressa finalemẽt à l'ambassadeur que le Duc enuoyoit lors en Escosse, le suyuit, & passa la mer. Mais pource que l'ambassadeur n'auoit pas grands moyens, & qu'il n'estoit homme qui eust besoin de chantres & de menestriers, il congedia doucement celui ci, lequel resolut de s'arrester vn peu de temps en Escosse, & tenter la fortune, se confiant en ce qu'il auoit aprins que la Roine prenoit grand plaisir à la musique, & s'y entendoit quelque peu. Pour auoir entree vers elle, il fit tant auec ses chantres, François pour la pluspart, qu'ils lui permirent de se trouuer parmi eux, & ayant chanté vne fois ou deux deuant la Roine, fut trouué propre, & mis au nombre des autres. En peu de temps, ayant descouuert l'humeur de la Cour, par flatteries & calomnies il obtint le premier reng entre ses compagnons, qui lui voulurent grand mal, dont il ne se soucioit estant bien voulu de la Roine. Mais non con-

Au 17. liu. de l'hist. d'Escosse.

tent de ceste condition, & d'auoir mis sous ses pieds les autres chantres, voire fait chasser aucuns d'iceux par diuerses accusations, il commence à s'esleuer & à embrasser plus hauts desseins: tellement que de menestrier & chantre il deuint secrettaire, ce qu'il poursuiuit & accepta tant plus affectueusement que ce lui estoit vn pretexte pour traiter à part plus priuément auec la Roine. Ce soudain auancement d'vn belistre deuenu fort riche, d'vn homme vicieux auancé en honneurs, d'vn esleué qui regardoit ses compagnons par dessus l'espaule, & morguoit la Noblesse, ouurit la bouche à grands & à petis. La folie de ce menestrier prenoit nourriture des caresses indignes de plusieurs Seigneurs & gentilshõmes, qui recerchoyent son amitié, le bonnettant, trouuant bon son babil eshonté, se proumenant deuant la porte de son logis, lui faisant la cour au sortir & au retour. Buchanan apres auoir deschiffré bien au long le train & l'insolence de ce maraut, adiouste, qu'il s'auança tellement en fin que lui auec deux ou trois autres seulement estoyent ceux qui d'ordinaire estoyent en la chambre de la Roine, à qui ils tenoyent compagnie en ses repas. Pour empescher qu'on en parlast, quelquesfois la cuisine se faisoit en vne chambrette, par fois chez Dauid mesmes. Mais ces expediés faisoyent parler plus haut, nourrissoyent les soupçons, & fournissoyent de matiere à des deuis fascheux. Suruint quelque chose de pis, que ce champignon ainsi esleué auoit vn train, vn equipage, vne escuirie, à cõparaison dequoy le train, l'equipage, l'escuirie du Roy, n'estoit riẽ. Ce qui sembloit d'autant plus indigne, que tout cest appareil ne donnoit aucun lustre à ce belistre, homme fort laid de visage. La Roine ne pouuant corriger tels defauts de Nature, tascha par richesses & honneurs l'esleuer par dessus tous autres, afin de couurir du masque d'vne prosperité fortuite la vileté de la maison & premiere condition, item les deformitez de cest homme, lequel s'insinua tellement en la bienvueillance & familiarité d'icelle Princesse, qu'il entroit & demeuroit seul en sa chambre. Le Roy qui en portoit tousiours vne clef, trouuant vn iour la porte ferree par dedãs, & ouuerture ne lui estant faite apres auoir heurté, espris de cholere à cause de tel affront, commence à deliberer auec quelques vns de ses plus affidez de despescher Dauid Riz, pource que sa vie amortissoit la dignité royale & la reputation de toute la Noblesse Escossoise. Suyuant ceste deliberation, comme quelques iours apres Dauid soupast en compagnie de quelques autres auec la Roine en vne chambrette, le Roy y vint & donna entree à aucuns siens seruiteurs affectionnez, qui tirent ce mignõ de fortune hors de là, puis lui donnent force coups de poignards & le tuent sur la place. Ce fut, adiouste Buchanan, contre la pensee de ceux qui auoyent resolu de l'exterminer: car leur resolution estoit de le faire pendre & estrangler en place publique, pour donner au peuple vn spectacle qu'ils sçauoyent deuoir estre agreable à tous. On tient pour certain, & le bruit en fut semé par tout qu'vn prestre François, nommé Iean Damiaite, tenu pour expert magicien, auoit souuentesfois auerti ce chantre, qu'apres auoir rempli sa bourse, il troussast ses quilles se retirant ailleurs.

ailleurs, n'estant assez fort pour faire teste à gens plus puissans que lui. Mais sa responsе fut , que les Escossois estoyent grands vanteurs & petis faiseurs. Derechef peu de iours auant son extermination, il fut auerti de se donner garde du bastard:dont il se mocqua, disant que tandis qu'il viuroit le bastard n'auroit credit en Escosse dont lui deust se donner ombrage: car il pẽsoit qu'on le menaçast du bastard d'Escosse.Mais ce fut vn equiuoque perilleux:car le premier coup de poignard qu'il receut lui fut lancé par George du Glas,bastard d'vn Comte Escossois.

Des histoires precedentes nous recueillons qu'il a esté veritablement dit,que honte & ruine suyuent & acompagnent l'orgueil & l'insolence. Au reste,l'experience fait voir que presques ordinairement ceux qui sortis des maisons d'artisans & mechaniques(combien qu'aucuns se soyent apres vertueusement comportez,comme nous en parlerons au chapitre suyuant) s'auancent au monde,& par adresse d'autrui,ou par leur propre industrie montent aux honneurs & grands estats,deuienent insolents & insupportables,à la ruine euidente de l'Estat public, beaucoup plus sans comparaison que les hommes issus de noble , ancienne & illustre race. Tellement qu'vn sage ancien disoit bien à propos, puis que les faquins commandent,& les meschans maistrisent les gens de bien, ie me doute fort que nostre barque coulera en fond. Sur tout, l'on a remarqué que ces champignons d'vne nuict & petis hobereaux,venus l'õ ne sçait d'où, sont ennemis iurez des vrais gentilshommes,lesquels ils persecutent par enuie & calomnie ouuerte ou descouuerte:employans tout leur pouuoir à raualer ceux qu'ils voyent esleuez par leurs vertus , & cerchans le moyen par tels artifices de s'auancer & agrandir. Outre les exemples que nous en auons representez en ce chapitre , il y en a prou d'autres qu'on y pourroit rapporter. Le poëte Claudian en rend la raison qui s'ensuit:

Au 1. liu. contre Eutropius.

Le chetif esleué est sur tous redoutable,
Il n'espargne personne & a peur de chascun,
Sa cruauté s'estend contre tous vn par vn,
Afin d'estre estimé fort & inexpugnable.
La rage d'vn esclaue est plus fiere & farouche,
Lors qu'il pend au collet des bons & vertueux:
N'a rien qui lui ressemble en effort furieux
Quelque part où Phœbus aparoisse & se couche.

Sextus Aurelius Victor remarque le mesme,là où il dit, Autant que ie puis comprendre i'ai aperceu que les plus contemptibles estans paruenus aux hautes dignitez sont transportez d'arrogance & d'ambition desmesuree. Fermons ce chapitre des vers suyuans exprimez du Latin de Baptiste Mantuan:

En la 2. part. des Empereurs.

L'œuure de l'orgueilleux qui contre Dieu s'esleue,
Au vent s'esuanouit, comme vn flot qui se leue
En la mer agitee,& s'abaisse soudain,

Escumant sa fureur dedans le moite sein
D'vn ruisseau mesprisé, qui lui presse la face,
Et tout le souuenir de sa fureur efface.

Prudentius, poëte Chrestien, au triomphe des vertus contre les vices, introduit l'humilité reprochant à l'Orgueil vaincu son insolence, & l'exhortant à se reconoistre, dit,

Cesse de parler gros: Dieu brise tout orgueil:
Le mortel s'esleuant il renuerse au cercueil:
Fait creuer & flestrir la vanité du monde,
Et l'audace estouffee qui dessus soy se fonde.

CHAP. XIII.

Des Empereurs, Rois & Princes, qui ont eu certains signes particuliers pour se ramenteuoir leur mort, & ainsi reprimer l'orgueil & l'insolence.

Au 12. ch. du 1. liure du 1. volu.

ENTRE autres exemples que nous auons proposez ailleurs des Empereurs & des Rois qui entrant en possession de leurs estats ont voulu estre auertis que leur maiesté & dignité n'estoit pas de duree, ains transitoire & perissable, nous auons allegué d'Isidore l'ancienne coustume des Empereurs Grecs, desquels s'approchoit vn Masson le iour de leur couronnement, & leur monstroit quelques sortes de pierres, afin que chascun d'eux au moment de sa plus grande felicité terrienne choisist celle sorte de pierres dont il lui plaisoit qu'on edifiast son sepulchre, le masson criant à haute voix, Sire, eslisez de ces pierres celles dont vous voulez que ie bastisse vostre tombeau. Nous auons aussi introduit Saladin, Sultan d'Egypte & de Syrie, qui ayant defendu toute pompe funebre à sa sepulture, ordonna que lon portast seulement deuant son corps mort vne vieille camisole noire au bout d'vne lance, & qu'on l'enterrast auec lui, comme voulant dire que c'estoit tout ce que l'on enterroit des choses du monde auec son corps. Ce Prince est descrit par les historiens, pour tresillustre, magnanime, sage, gracieux, & doué d'autres vertus excellentes. Entre ses hauts exploits, la reprinse de Ierusalem sur les Chrestiens n'est pas des moindres ni des derniers. Il conuoita plus que tous autres de se faire grand, & d'acquerir renommee. Guillaume de Neubrig raconte, comme il tascha de faire croire à deux moines de l'ordre de Cisteaux (leur faisant boire du vin oultre leur ordinaire) que le Mahumetisme estoit à preferer au Christianisme. A propos de ceste commemoration de mort, c'est vne coustume receuë de tout temps entre les

Au 5. liu. de l'hist. d'Angleterre, ch. 12.

tre les Abyssins, Chrestiens en Ethiopie, toutes les fois que leur Roy marche en campagne, ou se monstre en public, que l'on porte deuant lui vn crucefix, & vn vase d'or plein de terre, l'vn l'auertit de la foy & du trophee de salut: l'autre de la mortelle & caduque condition à laquelle il est assuietti, afin qu'il ait tousiours deuãt ses yeux vn memorial de la vie & de la mort: & que telle souuenãce lui aprene de brider & corriger l'orgueil, l'outrecuidance, & autres furieuses passions de l'ame. Benjamin de Tudele escrit, que le Caliphe de Babylone auoit mesme apprehension. Car voulant se monstrer au peuple qui venoit à la feste solennelle nommee Ramadan, & acouroit de toutes parts, voire de fort loin, pour voir ce Seigneur, qui pour se mieux monstrer montoit sur vne mule, vestu d'habillemens de drap d'or & d'argent, la tiare royale au chef, enrichie & resplendissante de pierres d'inestimable pris. Mais sur ceste tiare se voyoit vn linge sale & noir, pour confession de la honte & misere du monde: comme s'il eust voulu dire, » les tenebres couuriront ceste hautesse si » grande que vous admirez, alors que la mort suruiendra. C'est philosopher à bon escient: & voila l'embleme de la mort couronnee, que Paradin rapporte entre les deuises des grands Seigneurs, auec ces mots VICTORIA LIMES. Où il adiouste, que le philosophe Epictete enquis par l'Empereur Adrian pourquoy lon mettoit des chapeaux de fleurs sur » les testes des morts, fit response, que c'estoit pour monstrer qu'au iour » du trespas ils auoyent surmonté les tristesses & trauaux de la vie presen» te, brief s'estoyent deschargez de ce poids importable de difficultez qui » nous y trauersent. Pline parle de ce couronnement, & atteste que telle ceremonie conuient du tout aux morts: comme fait aussi Chrysostome.

En son Itineraire.

Quant au deuoir des Chrestiens, soigneux de leur salut, pour leur faire bien comprendre & appliquer à eux tels auertissemens, les Theologiens proposent la doctrine qui s'ensuit. Non sans raison certains peuples pleuroyent au iour de la naissance de leurs enfans, & s'esiouissoyent en icelui du decez de leurs parens, alliez & amis. Vray est que telle ceremonie leur estoit inutile, pource que destituez de la conoissance de l'Euangile ils n'entendoyent pas, comment ce qui n'est heureux ni desirable de soy tourne en bien aux bons: au moyen dequoy la tristesse & la ioye de tels peuples estoit tousiours bordee de desespoir. Tel soit donques le but des Chrestiens, en la consideration de ceste vie transitoire, qu'ayant aprins que ce n'est autre chose que misere & vanité, ils en deslogent continuellement auec tant plus de promptitude & d'allegresse, & s'employent entierement à la meditation de l'autre vie, qui est eternelle & parfaitement heureuse. Quand on vient à faire comparaison des deux vies, non seulement la presente est mesprisee, mais totalement rebutee au regard de celle à venir. Car si le ciel est nostre pays, qu'est autre chose la terre qu'vn bannissement? Si le depart du monde est vne entree à la vie, qu'est le monde sinon vn cachot tenebreux où nous languissons? demeurer là enclos est-ce point croupir plongez en la mort? Si se voir des-

gagé du corps est obtenir vne solide liberté, qu'est le corps autre chose qu'vne triste prison? Et si iouir de la presence de Dieu nostre Pere est le comble de toute parfaite felicité, appellerons nous pas extreme misere la priuation de ce bien souuerain? Concluons donc, que si la vie temporelle est conferee auec la celeste, il faudra indubitablement priser & souhaiter l'vne, mespriser & quitter alaigrement l'autre. Or il n'y a dequoy s'esbahir si les Payens, destituez d'esperance, de consolation certaine, & de vraye apprehension d'vne meilleure vie, au milieu des infinies miseres & calamitez de la presente, ne voyans rien surquoy ils peussent apuyer leurs aprehensions, se sont desesperez, perdus & tuez eux mesmes. Ceste consideration esmut vn roy d'Egypte, de defendre expressément à Hegesias, philosophe de la secte des Cyrenaiques, de plus discourir des miseres de la vie humaine. Car cest homme auoit tant d'adresses à persuader, qu'ayant par frequentes harangues representé fort disertement les maux de nostre vie tres-miserable, le tableau d'iceux faisoit tãt d'horreur à la pensee des escoutans, que plusieurs se sentoyent rauis d'vn ardant desir de se faire mourir eux mesmes. Le Stoique Seneque se monstra plus resolu, soit qu'il eust quelque sentiment de la vie eternelle, soit qu'il fust seulement persuadé de l'immortalité de l'ame: ou mesme qu'il eust gousté quelque chose du Christianisme, par le moyen de Sainct Paul, ainsi qu'aucuns ont estimé. Car voici ce qu'il dit entre autres choses: Enioignons à nostre ame de demeurer en son rang, & sans murmurer payons les tributs que nous deuons à nature. L'hiuer ameine les froidures, tremblons de froid: l'æsté rameine les chaleurs, suõs de chauld: l'intẽperature de l'air esprouue les corps, soyons malades. Nous rencontrerons quelque part vne beste sauuage, ou vn brigand, pire que toutes les bestes ensemble. L'vn sera noyé, l'autre reduit en cendres. Nous ne sçaurions changer ceste condition des choses. Ce que nous pouuons est d'auoir le cœur resolu & digne d'vn homme de bien, par le moyen duquel nous supportions courageusement tous accidens, & acquiescions à l'ordre de Nature, laquelle fait en ce gouuernement d'auiourd'hui les reuolutions que tu y remarques. Apres la pluye vient le beau temps: les bourasques succedent aux bonasses: les vents soufflent tour à tour: le iour suit la nuict: nous voyons vne partie du ciel, l'autre nous est cachee: le monde est composé d'elemens contraires. Acommodons nostre ame à ceste loy: qu'elle la suyue & lui obeisse: qu'elle pense que tout ce qui auient deuoit auenir: qu'elle se garde de tancer Nature. Il est bon de supporter ce que tu ne peux corriger, & suyure sans murmure ni complainte ce grand Dieu, par la prouidence duquel toutes choses auienent. Mauuais & vituperable est le soldat qui suit à regret son capitaine. Pourtant obeissons promptement & franchement, sans quitter la course de ceste belle vie humaine, en laquelle est entrelassé tout le mal que nous souffrons: & au reste parlons à Dieu, par la conduite duquel ceste machine ronde est gouuernee, en mesmes termes que

Val. Max. liu. 8. ch. 9.

En l'Epist. 107.

„ mes que fait le Stoique Cleanthes , lequel disoit en certains vers e-
„ legans;

O pere Souuerain, O grand dominateur
Du haut ciel, guide moy, qui suis ton seruiteur,
Par tout où tu voudras: ie suis prest de te suyure.
Me voici de paresse & de refus deliure.
Si tu me fais restif, pleurant ie te suyuray,
Et reuesche & mauuais alors ie souffriray
Ce que pouuois porter ayant vne ame bonne.
Ta iuste volonté, qui toute chose ordonne,
Guide au pas le mortel, qui n'y peut resister;
Et traine le peruers qui l'ose despiter.

„ Viuons ainsi, ce dit Senecque : tenons ce langage : que la mort nous
„ trouue prests & de bonne volonté. Ce courage, lequel s'est ainsi con-
„ signé entre les mains de Dieu , est grand en toutes sortes. Au con-
„ traire, lasche & bastard est celui qui regimbe , qui se plaind du gou-
„ uernement du monde , & qui aime mieux censurer Dieu que soy-
„ mesme.

Les Payens, douez de quelque sens & prudence humaine, n'ont pas i-
gnoré que la mort pend sur la teste de tous, dés le iour de leur naissance:
au moyen dequoy le surnom de *Mortels* leur est donné. Valerius Ma-
ximus rapporte sur ce propos le memorable exemple d'Anaxagoras, le-
quel ayant receu auis de la mort de son fils, dit au messager , Tu ne m'a-
nonces rien de nouueau ou non attendu: car ie sçauoy bien que i'auoy en
gendré vn fils suiet à mourir. C'est vn langage de vertu bien instruite
que toute ceste response, (adiouste Valerius) laquelle bien comprise de
quiconque la considerera, fera aprendre qu'en produisant des enfans au
monde , l'on doit se souuenir que Nature a prescript à tous vne ordon-
nance, qu'en receuant l'ame ils la doyuent rendre au mesme instant, si el-
le la leur redemande : & que comme nul ne meurt qui n'ait vescu , ainsi
nul ne peut viure qui ne doyue mourir vn iour. Sainct Bernard, exami-
nant ces choses de plus pres , & les rapportant de singuliere adresse à la
„ doctrine Chrestienne, propose ce qui s'ensuit. Pensant (par la grace de
„ Dieu) quelquesfois à l'estat de l'ame, il me semble que i'y voy deux cho-
„ ses comme contraires. Si ie la contemple selon qu'elle est en soy, & de
„ soy, ie n'en puis rien dire de plus certain , sinon qu'elle est reduite à rien.
„ Qu'est-il besoin de denombrer ses miseres? elle est chargee d'vn monde
„ de pechez, couuerte de tenebres, empestree d'infinis allechemens , cha-
„ touillee de conuoitises, esclaue de passions, tousiours encline à mal, fina-
„ lement pleine de honte & de confusion. Si toutes nos iustices apro-
„ chees de la lumiere de verité sont trouuees semblables au drap souillé de
„ la femme qui a ses flueurs , quelles seront reputees nos iniustices? Si ce
„ n'est que tenebres de la lumiere qui est en nous, combien seront espais-
„ ses & noires les tenebres mesmes. Que dirons nous donc? sans doute
„ l'homme a esté fait semblable à vanité, il a esté aneanti , c'est moins que

Liu. 5. c. 10.

En la dedicace du temple, hom. 5.

rien. Et comment cela, veu que Dieu en fait si grand cas & l'estime tãt? est ce vn rien celui sur qui Dieu met son affection? A bon droit donques ceux meritent d'estre rebutez & sifflez qui haussent les sourcils, s'esleuent à cause des biens que Dieu leur a faits, mesprisent les autres, & les foulent aux pieds, s'ils peuuent. Car si telle insolence est iustement taxee en ceux qui s'appellent gentils hommes & riches: certainement les maraux, qui sortis de la lie du peuple & deuenus aisez veulent puis apres gourmander les autres, sont ridicules & hais de chascun. La raison est, qu'ils n'ont esprit, ni iugement, ni adresse à comprendre chose quelconque qui vaille, à comparaison de ceux qu'ils mesprisent. En ceste diuersité de dons Dieu nous recommande sa largesse, & ne veut pas que nous nous attribuions en propre, ce qui ne decoule d'autre source que de sa benignité gracieuse. Car d'où vient que l'vn deuance de beaucoup l'autre, sinon afin que la faueur speciale de Dieu reluise en la nature commune, & que l'on entende la grace celeste criant à haute voix, qu'elle n'est obligee à personne: ce qui se void entant que tant de gens sont abandõnez à leur sens & miserable aueuglement. Que chascun donc contemple soymesme & pense qu'il n'est sinon vn pauure passant & voyager par la cité du monde, & quelle doit estre sa fin : au moyen dequoy sans se tourmenter de ce que les autres font ou ne font pas, qu'il hausse tousiours les yeux sur sa vraye patrie & demeurance eternelle: n'admirant riẽ de ce qui auient en la vie presente. Sainct Augustin disoit conformemẽt « à cela que celui est certainement bon Chrestien qui en sa maison & de- « hors se reconoit estranger. Nostre pays est au ciel : là nous ne serons « point estrangers. Car en ce monde, & en sa propre maison chas- « cun est estranger, pource qu'à toutes heures il attend à desloger & pas- « ser en vne autre vie. Ton pere t'a fait place, & tu la quitteras à tes enfans.

CHAPITRE XIIII.

Des vertus & de la magnanimité heroique de certains personnages qui de basse condition sont paruenus aux dignitez royales.

ON lit merueilles en diuers auteurs à la louange d'Agathocles, à cause de ses excellentes vertus, qui l'esleuerẽt au throne royal, tout pauure & petit compagnon qu'il estoit parauant. A bon droit, quoy qu'autrement taré de vices enormes, couuerts par ses vertus. L'historien Iustin raconte, qu'estant fils d'vn potier de terre, il passa toute sa ieunesse à des exercices qui ne sentoyent que la bouë dont il estoit sorti. Estant tenu pour vaillant de sa personne, & agrea-

Au 22. liu.

ble au:

ble au peuple en ses harangues,il fut bien tost esleu Centenier, puis Colonnel d'vn regimen de mille hommes de pied. Apres auoir trauersé beaucoup de difficultez,& fait de beaux exploits, on l'eslut gouuerneur de Syracuse. Au bout de quelque temps,ayant chassé les Carthaginois, il s'empara de toute la Sicile. Mais dautant que les tromperies,trahisons & autres meschantes pratiques ternissent fort le lustre des vertus de ce personnage,pour sa louange ie parlerai seulement de son espargne & de la souuenance qu'il eut de son origine. Il auint donc que Carcinus son pere,pauure potier de terre demeurant à Rezze en Calabre,ayant entendu de certain oracle que sa féme enceinte acoucheroit d'vn filsqui feroit vne infinité de maux aux Carthaginois & à toute la Sicile,si tost,qu'Agathocles aparut au monde, ce pere donna argent à quelques valets pour le porter au loin & l'estouffer. Ceux qui en auoyent prins charge, esmeus de la beauté de l'enfançon, & touchez de frayeur en la mort d'vn petit innocent,s'abstindrent de tel forfait,& se contenterent de le laisser à l'abandon,comme portoit la coustume du pays. La mere l'ayant rescoux du lieu où il auoit esté laissé, le porta chez Heraclides son pere, où l'enfant fut esleué. Paruenu en aage,il vint à bout de plusieurs aduersitez,& finalement fut roy de toute la Sicile. Au commencement il quitta les armes & se monstra fort benin,fut liberal enuers les pauures,& seuere à l'encontre des mauuais. Combien qu'il eust en main l'autorité royale,si ne voulut-il porter le diademe ou bandeau royal, ni auoir des gardes,comme ses deuanciers, ains donna libre acces à quiconque vouloit se presenter à lui. D'auantage, combien que nul autre Prince n'ait esté plus pecunieux ni plus richement meublé que lui, toutesfois il faisoit grauer son nom en lettres Grecques sur des vases, pots, plats & autres pieces de vaisselle de terre, & vouloit que ces vtésiles fussent meslez parmi d'autres vases precieux de pur or: sans faire monstre d'autres statues,triomphes ou consulats de ses ancestres:tenant à plus grand gloire d'auoir acquis vn royaume par sa propre vertu que par heritage de ses ancestres. Thomas Fazel escrit auoir veu l'an mil cinq cens cinquante cinq au mois de Iuillet en certaine ville de Sicile, vn de ces vases marquez du nom d'Agathocles. On lit en Ausone vn bel epigramme de la continence de ce Prince,ce que ie representerai en nostre vulgaire,comme s'ensuit:

Liu. 4. c. 1. de la 1. dec. de l'hist. de Sicile.

On dit qu'Agathocles à table fut serui
(Quoy que Prince puissant) en vaisselle de terre,
Et que de son buffet,pour or,argent,& verre,
Maint rustique vaisseau se voyoit desserui.
En plats d'or on portoit sa viande diuerse
Parmi la pauureté les richesses meslant;
Dont quelquesfois enquis,d'vn propos doux coulant
En ces mots satisfit à la brusque demande:
Ie suis Roy de Sicile,& le fils d'vn potier.
Quiconque de bas lieu paruiens à grande gloire,

Reuere ton bon heur, caduque & transitoire:
Et crain d'estre demain ce que tu fus hier.

Nous auons vn autre exemple en Pepin fils de Charles Martel, qui de Maire du palais fut roy en la place de Childeric troisiesme du nom, degradé de la dignité royale, à cause de sa faineantise & de ses dissolutions. Ce fut le dernier roy de France de la famille des Merouingiens, enseuelie auec lui, au bout de trois cens ans. Charles Martel, à cause de ses beaux exploits, sur lesquels il haussa sa maison, fit tant qu'il attira la courõne en icelle, surnommee des Carlouingiens: dont Charlemagne fut comme le chef. Martel ayant esté maire du Palais sous quelques Rois, l'an sept cens quarante & vn, Theodoric Roy surnommé de Chelles, estant decedé, mourut tost apres, & fut enseueli auec son maistre à Sainct Denis en France. A Theodoric succeda Childeric troisiesme, gouuerné sept ans entiers par Pepin & Carloman fils de Martel, qui leur auoit laissé la mairie du palais, rendue hereditaire par ses artifices. Il fut surnommé Martel, à cause que comme d'vn maillet ou marteau l'on brise les choses plus dures, aussi celui ci auoit fracassé ceux qui s'estoyent esleuez contre la Frã-ce. Le Prophete Ieremie a dés long temps appellé Nebucadnezar roy de Babylone le marteau de toute la terre. Du temps que les hommes n'auoyent point de surnom, on leur attribuoit des adiectifs: comme le Debonnaire, le Chauue, Hutin, &c. ainsi que du Tillet le remarque en ses memoires de France. Au reste, comme la desbauche & faineantise de Childeric desagreast à grands & petis, Vegard Euesque de Virtzbourg & Foucauld chapellain de Pepin furent enuoyez à Rome vers le Pape Zacharie, afin qu'il consentist à l'election de Pepin. Zacharie enuoya mandement expres à Boniface archeuesque de Mayence, son legat en Alemagne, pour sacrer Pepin & le couronner Roy. Quoy fait Childeric qui auoit regné neuf ans fut degradé, tondu & rendu moine à Soissons, l'an sept cens cinquante & vn. Pepin premier roy consacré par Boniface (ce qui n'estoit point acoustumé en la famille des Merouingiens) fut par mesme moyen instalé au siege royal, & ayant regné dixsept ans & demi mourut d'hydropisie à Paris, le vintquatriesme iour de Septembre (autres disent d'Octobre) l'an sept cens soixante sept: enterré à Sainct Denis, selon le rapport de I. du Tillet. Nous auons vn troisiesme exemple memorable en VVillegis archeuesque de Mayence, lequel paruenu de fort basse conditiõ à treshautes dignitez, voulut laisser vne marque d'humilité & de souuenance de sa petite qualité, pour perpetuelle souuenance à ses successeurs. Sofroy prestre escrit de lui apres les autres, ces mots, Du temps de l'Empereur Henri surnommé le sainct, viuoit VVillegis archeuesque de Mayence. Pource qu'il estoit issu de maison fort basse, & fils d'vn charron, il fit escrire en grosses lettres dedans la chambre où il couchoit, VVillegis, VVillegis, souuien toy d'où tu es parti. Il y fit aussi attacher des rouës & autres outils de charron, pour reconoissance de sa race. Iusques à present on void encore comme deux rouës de charrues ar-

En sa prophe. au 50. c.

Au 1. liure.

En son epitome, liu. 1.

es ar-

es armoiries de l'Archeuesque de Mayence, & vne en l'escusson de l'Eglise de Mayence.

Lesc deuxiesme de ce nom, quoy que roturier, fut (à cause de ses vertus) esleu roy de Pologne l'an sept cens huitante, apres la mort de Premislas ou Lesc I. Mais il s'y comporta en Prince issu de Rois: & tout le temps de sa vie print soigneusement garde qu'es iours solennels, paroissant en habits royaux, il vestoit pardessus ce riche equipage les habillemens de gros drap, qu'il portoit autresfois: voulant tousiours garder le memorial de sa premiere vie, afin de ne s'exposer en prinse à l'inconstãce des afaires du monde laquelle renuerse par terre ceux qu'elle a hautesleuez. Plusieurs rois de Pologne ont solennellement obserué ceste coustume. Lesc ayant mis fin à beaucoup de hautes entreprises, & laissé vn fils de mesme nom, mourut paisiblement. Adioignons lui Pyast, duquel Alexandre Guagnin escrit ces mots: l'an DCCC.XLII. Popiel II. ayant esté prodigieusement mangé tout-vif par les rats, il y eut grands estrifs en l'assemblee des Estats à Chrusphic, touchant l'election d'vn Roy. Lors viuoit en ce quartier vn paysan nommé Pyast, homme simple, mais vertueux & craignant Dieu. Lors que les Estats s'assemblerent lui nasquit vn fils, pour le festin duquel, selon la coustume du pays, lors qu'il estoit question d'imposer vn nom aux enfans, il apresta deux tonneaux de vin miellé, & tua vn pourceau pour traiter ceux qui seroyent conuiez. Or d'autant qu'il venoit vn merueilleux nombre de gens à ceste nouuelle election, plusieurs n'ayans moyen de recouurer viures pour eux, ni pasture pour leurs cheuaux, recouroyent à Pyast, le priãt qu'il les en acommodast pour argent: mais il leur en fournissoit sans vouloir rien prendre. Sa liberalité ne fit diminuer la chair de pourceau, ni le miel, ni le pain en sa maison, où le bien croissoit & plouuoit de tous costez, par la benignité du Tout-puissant qui ne defailloit à ce personnage. Tous apperceuans la main de Dieu qui benissoit Pyast, de commun auis & consentement l'eslisent roy. Ce paysan gouuerna le royaume enuiron vingt ans auec prudence, vaillance & grandeur de courage digne d'vn Prince valeureux: & laissant vn fils nommé Semovith mourut aagé de six vingts ans acomplis. De sa race sont issus les Rois de Pologne depuis ce Semovith, iusques à Ladislas roy de Hongrie, l'espace d'enuiron cinq cens ans. Au semblable, comme Libusse princesse de Boheme eust anobli puis espousé Primislas, III. du nom, qui parauant estoit simple laboureur, pour souuenance de sa premiere condition, il apporta quand & soy, lors qu'on le fit monter à cheual pour la pompe royale, des sabots ou souliers de bois: & enquis pourquoy, fit respõse que c'estoit afin qu'ils fussent mis en reserue au chasteau de Visgrade, & monstrez à ses successeurs, afin que tous sceussent que le premier prince de Boheme auoit esté appellé de la charrue à ceste haute dignité: & que celui qui se voyoit esleué de la bouë, au dessus de la rouë n'auoit dequoy s'enorgueillir. Ces souliers de bois sont gardez en Boheme, comme quelque relique de grand pris, & les prestres de l'Eglise de Visgrade les portent en procession le

Au 1. vol. de l'hist. de Pologne.

Æn. Syluius au c. 6. de l'hist. de Boheme.

iour qu'on couronne le nouueau Roy. Primiſlas ayant eſtendu les limites de Boheme, baſti Prague & icelle ceinte de murailles, regna longuement en grand heur auec ſa femme, & laiſſa vne longue poſterité.

Adiouſtons pour le dernier exemple Tamerlan Empereur des Tartares, lequel eſt appellé Temir Chã par Leonclauius, & à cauſe de ſes merueilleuſes conqueſtes a eſté ſurnommé la terreur du monde & la ruine de l'Orient. Paul Ioue eſcrit que ce Tamerlan ayant eſté ſimple ſoldat, monta par tous les degrez d'honneurs en reputation du plus vaillant hõme qui fuſt lors au monde, & finalement fut eſleu Seigneur de toute l'armee, au grand aplaudiſſement des ſoldats, qui pour le flatter le nommerent Temir Cuthli, c'eſt à dire fer heureux. On tient qu'il eſtoit natif de Samarcand ville aſſiſe ſur le fleuue Laxarte voiſin de la Sogdiane, hõme des plus contemptibles entre les Tartares, fort boiteux, & marchant treſmal à ſon aiſe. A peine trouuera-on ailleurs qu'vn ſimple ſoldat deuenu Capitaine ait iamais eu armee ſi bien vnie que ceſtui-ci, lequel ſelõ P. Ioue trainoit apres ſoy vne armee de cent mille hommes de cheual & de pied, enſemble vn nombre innombrable de gros & menu beſtail. Or il appert des deuis d'icelui auec Gilderun Chan (ainſi eſt nommé Baiazet par Leonclauius) que ce Temir, quoy que Mahumetan eſtoit doué de pluſieurs vertus. Car eſtant auenu qu'en ceſte bataille donnee entre lui & les deux plus puiſſans Seigneurs de l'Aſie, es ſpacieuſes campagnes que les Turcs nomment Caſſones, c'eſt à dire les champs des oiſons, pource qu'en certaine ſaiſon de l'ãnee tels oiſeaux s'amaſſent là par groſſes troupes ſous conduite de leurs chefs) au lieu nommé le mont de l'eſtoile, memorable à cauſe de la victoire inſigne que Pompee y gaigna de ſon temps contre Mithridates Roy de Pont: pres de cent cinquante mille hommes tuez ſur la place Baiazet ayant perdu la bataille fut prins & mené vers Temir, qui lui alla au deuant, tout boiteux, l'acueillit en grãd honneur, le mena dedans ſon pauillon, & ſelõ leur couſtume le fit aſſeoir par terre ſur meſme tapis auec lui. Temir entama le propos, deuiſant de l'eſtat de ſes afaires auec Baiazet. Puis apres, eſtant queſtion de repaiſtre, derechef le victorieux prenant la parole, dit, « Nous deuons tous deux (ô Chan) rendre graces à Dieu tout puiſſant & lui chanter louanges, de ce qu'il lui a pleu donner à moy pauure boiteux tout le pays depuis la frontiere des Indes iuſques aux portes de Siuaſte, & à toy depuis Siuaſte iuſques aux limites de Hongrie. Si Dieu vouloit partager le monde, que pourroit-il donner d'auantage à vn boiteux? Non ſans cauſe donc ſommes nous tenus de le remercier grandement. Mais peut eſtre n'as tu gueres penſé à cela, tellement que ton ingratitude eſt cauſe de ce malheur qui t'eſt auenu. Puis il adiouſta, S'il eſtoit en ta puiſſance de me traiter ſelon ton deſir, ie te prie, que ferois tu de moy? Di la verité. Lors Baiazet, homme farouche & cholere, lui reſpondit fierement, Pour certain, ſi la fortune fauorable t'euſt mis en mes mains, ie t'euſſe fait enclorre dedans vne cage de fer, pour te charrier à ma ſuite çà & là. Temir entendant

Au 2. liu. des hommes illuſtres.

En ſes annales de Turquie.

entendant ceste parole commanda que tout à l'heure on aprestast vne cage de fer,en laquelle il fit coffrer Baiazet,lequel enclos en si estroite prison,y mourut bien tost de despit & de douleur,s'estant tué soymesme, à force de s'estre heurté la teste à diuerses fois contre les treillis de ceste cage.Neantmoins il ne mourut qu'au bout de trois ans apres sa prise, l'an M. CCCC. III. selon le calcul de Leonclauius,lequel ne s'accorde pas auec les autres. Pierre Bizarre escrit que Temir fit present à Baiazet, si tost qu'il fust prins, d'espreuiers, de chiens, & d'equippage propre pour la chasse, comme pour lui reprocher qu'il meritoit de se mesler de fauconnerie,non pas de faire la guerre & donner des batailles Mais Baiazet lui dit,Tu fais bien, ô Temir : & ie sçai bien que toy, Scythe & brigand, acoustumé au mestier de saccageur de gens & de pays, n'as que faire de chiens ni d'oiseaux. Cest exercice conuient à moy qui suis issu d'Amurath & d'Orcanes,qui tous deux ont esté Rois. Telle responce irrita fort Temir,lequel fit charger son prisõnier sur vn mulet,& tracasser par tout son camp, pour l'exposer en risee aux soldats qui le huerent & sifflerent de toutes parts. Quoy fait,on le ramena vers Temir,qui lui demanda si ceste promenade lui conuenoit pas aussi biẽ que d'aller à la chasse:puis il le fit enchainer. Laonic Chalcondyle escrit que la femme mieux aimee de Baiazet,fille de Lazare Despote de Seruie, ayãt esté prinse apres la desfaite fut amenee prisonniere à Temir, & descouuerte iusques au dessous de la poictrine contrainte de verser à boire & presenter la coupe à Temir,en presence de Baiazet,lequel oultré de cholere se print à dire à Temir,Ce que tu fais ne sied nullement à ta condition. Tu es sorti l'on ne scait d'où,& ce t'est vn grand opprobre, de traiter si indignement les enfans & les femmes des Rois. Or Temir ayant fourragé presques toute l'Asie retourna chargé de despouilles à Samarcand, où il mourut bien tost apres, emporté d'vne fieure, au bout de trois iours, lors qu'il deliberoit de se remettre en campagne auec vne plus puissante armee que parauant. Mais vn tombeau reduisit en pouldre tous ses desseins.

En sõ hist. de Perse, au 9. liure.

En l'histoi des Turcs.

Ie pourrois alleguer plus grand nombre d'exemples,de l'histoire saincte,comme de Saul,Dauid & autres,item des histoires anciennes & modernes touchant ceux que Dieu a esleuez de bas lieu iusques au throne royal. Mais ne m'estant desia que trop estendu sur ce discours, ie le fermerai d'vne sentence morale du sage auquel comme l'on eust demandé que faisoit Dieu ? Il renuerse (dit-il) les choses hautes & esleue les basses. A cela conuienent les vers du Poëte Lyrique, ainsi exprimez :

Horace en la 34. ode du 1. liu. de ses Carmes.

Dieu peut en vn instant
Ce qui se hausse tant
Abaisser iusqu'en terre:
Le grand il rend petit;
En lumiere produit
Ce que la nuict enserre,

D'vne terrible main
Il arrache soudain
Ce qui tenoit bien ferme:
Se plaît à le ficher
Où nul ne peut toucher,
Tandis qu'il l'y conferme.

CHAP. XV.

De la liberalité des Rois & Princes enuers les hommes doctes & renommez.

LA sentence de Platon & de Cicerō que l'honneur nourrit les sciences, a esté soigneusement remarquee par les plus grands Rois & Princes du monde, sur tout par ceux qui estans doctes ont fait aprocher d'eux les doctes, se sont tenus honorez de leur compagnie & conuersatiō. Nous mettrons au premier rang de tels princes, Ptolemee Philadelphe puissant roy d'Egypte. Icelui ayant renuoyé en Iudee les septāte Interpretes chargez de royaux & riches presens, pria par lettres le grand Sacrificateur Eleazar, de permettre le retour en Egypte à celui des septante qui enclineroit à y reuenir : pource qu'il faisoit grand estat de communiquer auec les hommes doctes, & employoit tres-volontiers ses richesses à entretenir telles gens. Tandis que la pensee d'Alexandre le grand demeura exempte de flatterie & d'yurongnerie, il aima & enrichit les hommes sçauans. Son precepteur Aristote s'en sentit des premiers, & le disciple osa bien dire qu'il estoit plus tenu à son maistre qu'à son pere: ne tenāt de Philippus que le corps, & l'esprit de son precepteur Aristote, auquel il fit present de quatre cens quatre vingts mil escus pour son histoire des animaux. Ce grand Prince, infiniment desireux de conoistre le naturel des animaux, donna charge à Aristote d'en faire la recerche & description. A ce personnage, consommé en toutes sciences, furent assuiettis par mandement expres quelques milliers d'hommes en tous les quartiers d'Asie & de Grece, qui s'entendoyent en la venerie, fauconnerie, & pesche, qui auoyent parcs, garennes, forests, volieres, troupeaux haras, viuiers, estangs, ruches en abondance: afin que rien ne demeurast caché deuāt les yeux de ce recercheur, qui entendant & considerant leurs rapports sur ses enquestes, composa pres de cinquante volumes touchant les animaux. Cela mesme est remarqué par vn Romain nommé Laurent, l'vn des dipnosophistes d'Athenee, qui discourant de l'oiseau Tetrax (prins d'aucuns pour vne sorte de phaisan) dit ces mots: Estimant que ce tresdocte personnage Aristote eust reputé le Tetrax digne d'estre descrit, ie fueilletteray son histoire des ani-

Pline au 8. liu. de l'hist. naturell.

Au 9. liu.

„ des animaux taxee à si haut pris (car on tient qu'Alexandre lui en donna „ huit cens talents) mais ie n'y trouuay rien touchant cest oiseau. Le mesme Alexandre parut fort liberal enuers le peintre Apelles, auquel pour auoir contrefait au vif ce Prince, auec vn artifice merueilleux, il donna vingt talens d'or, somme suffisante pour acheter auiourd'hui quelque riche Comté. Pline dit que ce tableau fut mis au temple de Diane Ephesienne. Alexandre y estoit peint tenant la fouldre en main, mais de si rare artifice, que les doigts & la fouldre sembloyent estre hors du tableau. Budé tient que ces vingt talents d'or valoyent plus de six vingts mil escus.

Nous auons aussi demonstré ci deuant par plusieurs exemples, que les grands seigneurs Romains & autres ont esté fort liberaux enuers les Medecins. Adioustons en ici quelque supplement. Pline dit que les Empereurs donnerent deux cens cinquāte sesterces (c'est à dire six mil deux cens cinquante escus) de pension annuelle pour teste aux Medecins fameux de ces temps-la. Budé exposant ce que Pline escrit d'Archontius medecin & chirurgien expert, dit qu'on peut recueillir des paroles de Pline, combien la medecine estoit de grand profit alors, veu qu'Archontius ayant perdu en la confiscation de ses biens, lors qu'il fut relegué par Claudius l'Empereur, la somme de deux cens cinquante mil escus, les regaigna dedans peu d'annees que dura son bannissement. François Vallesius monstre bien au long, que les Medecins furent iadis & des long temps fort honorez & richement entretenus par les Empereurs, Rois & peuples non barbares: preferant par quelque distinction la medecine à la iurisprudence, laquelle a (ce dit-il) deux parties: l'vne ciuile, vaquant au maniement des afaires d'estat, l'autre litigieuse & embarassee es proces. La premiere doit estre preferee à la Medecine: comme aussi Aristote en est d'auis. La raison est, que le Medecin ne s'employe qu'à maintenir la santé du corps : & s'il conseille par fois au malade de fuir gourmandise, yurongnerie, dissolution, courroux, & de reprimer les autres passions de l'ame, c'est à l'esgard de l'indisposition corporelle qui s'en ensuit. Mais le Iurisconsulte politique traite du moyen de former les mœurs, & de contenir chascun en deuoir. Or il appert assez que cela est trop plus excellent que l'enbonpoint du corps. Vallesius prefere encore la Iurisprudence plaideuse à la medecine, & en propose les raisons que ie laisse examiner aux doctes qui voudront l'entreprendre. Ie reuien à nostre propos: Entre ceux qui veulent estre estimez liberaux il s'en trouue de si chagrins & reuesches, qu'ils corrompent entierement par leurs reproches & vanteries, toutes leurs faueurs & largesses. Qu'ils escoutent „ Senecque leur disant, Nous ne deuons pas nous vanter de ce que nous „ auons donné. Qui le ramentoit le redemande. Il n'en faut faire aucune „ instance; ni s'en resouuenir: sinon que tu donnes pour la seconde fois, a„ fin de ramenteuoir la premiere. Mesme l'on n'en doit dire mot aux „ autres. Qui a fait plaisir s'en taise, en parle qui l'a receu. Autrement on „ dira au vanteur ce qui fut respondu à vn qui alloit publiant par tout vn

Au 29. liu.

En son 2. liu. de asse.

Au ch. 74 de la S. philosophie.

En ses Ethiq. liu. 1. ch. 13.

Liure 2. des Bienfa. ch. 11.

certain bienfait: Veux tu nier qu'on te l'ait rendu? Ayant demandé, quād? « Souuent (lui repliqua-on) & en plusieurs lieux: c'est à dire autant de fois « & en autant de places que tu en as fait tes contes. Qu'est-il besoin de « tant parler, & faire le mestier d'autrui ? Vn autre sera cela mieux à pro- « pos : s'il en parle, tu seras estimé d'auantage de ce que tu n'en dis mot. « A cela conuient le plaisant epigramme de Martial, representé au suyuant Sonet François:

Ie n'oublie point, ains vueil me souuenir
De tant de biens qu'il t'a pleu de me faire.
Mais, cher ami, force m'est de m'en taire:
Car d'en parler tu ne peux t'abstenir.
Si ie preten quelque propos tenir
De ta largesse, on me dit d'ordinaire,
Que de ta bouche on a sceu tout l'afaire:
Ainsi me faut muet redeuenir.
Vn seul suffit pour faire cest ouurage,
Et s'il conuient qu'en dise d'auantage,
Escoute donc, & me laisse parler.
Ami, croy moy, tous les biens faits du monde
On void decheoir, & au vent s'en aller,
Quand de babil le donneur les seconde.

Car encores que, selon Aristote, le liberal donneur soit plus heureux que celui qui reçoit iuste recompense ; & le prodigue soit reputé moins mauuais que l'auare : si est ce qu'il n'en va pas totalement ni tousiours ainsi. Car il y a plusieurs degrez d'auarice & de prodigalité. Celui est prodigue qui donne le sien, dont il a necessairement faute, à gens qui autrement n'en sont pas du tout indignes. Pire prodigue celui qui donne à tels non seulement le sien, mais mesme l'autrui qu'il desrobe, descouurant iniustement les vns, pour imprudemment couurir les autres. Mais le plus vicieux de tous les prodigues est celui qui ayant fricassé le sien, rauit l'autrui pour le donner à des meschans qui en sont du tout indignes. Auaricieux est celui qui ne donne pas selon son pouuoir : encore plus, qui ne donne rien du tout: & plus que ces deux, qui retient sans lascher & le sien & l'autrui. Mais auaricieux à toute preuue est celui qui refuse à soy mesme sa nourriture, qui par tous moyens tire le bien d'autrui à soy, & ne se plait qu'à faire des mōceaux d'iniquité. De ce que dessus appert, qu'il y a des prodigues plus meschans que des auaricieux. Frāçois Vallesius a descrit bien au long la difference qu'il y a entre le liberal, le prodigue & l'auare. On magnifie & à bon droit l'Empereur Sigismond à cause de sa largesse & bienvueillāce enuers les doctes, qu'il preferoit à ceux qui n'estoyent nobles que de race. Quelques princes ignorans le voyans si affectionné vers les sçauans lui demanderent pourquoy il prisoit tant des gens de vile estoffe, sous ombre que leur eruditiō les recommandoit ? Ie les respecte (dit-il) non sans raison, dautāt qu'ils deuan-

deuancent les autres à cause de la grace que Dieu leur a faite. Dieu seul peut faire & creer vn homme sçauant: mais il est en ma puissance de faire, quand bon me semblera, d'vn belistre vn noble, & lui donner des seigneuries & armoiries telles que ie voudrai.

Or ce n'est pas sans cause que Pline censurant la desbauche estrange » des derniers temps, & le mespris des choses hônestes, dit, qu'infinis Rois » ont esté honorez pour auoir prisé les arts & sciences, fait gloire d'icel- » les, estimans que c'estoit le moyẽ de maintenir leur grandeur & de s'im- » mortalizer. Pourtant les recompenses & les dignes ouurages aparois- » soyent de tous costez. L'estendue du monde & l'abondance des choses a » ruiné ceux qui sont venus apres. Depuis que l'on a commencé d'eslire » les Senateurs, selon qu'ils estoyent riches; & que l'homme de grand reue- » nu a esté establi iuge : que les magistrats & chefs de guerre n'ont esté e- » stimez s'ils n'auoyent bonne bourse: quand l'estre seul & desfait de toute » charge domestique a commencé de tenir le haut bout; que les pratiques » pour s'auancer ont esté estimees le plus asseuré gain qu'õ sçauroit trou- » uer ; qu'on n'a fait ioye que de richesses perissables; les choses prisables » en la vie presente ont esté mesprisees; & toutes les sciences liberales, le » plus grand bien du monde, ont esté regardees de trauers, comme inuti- » les & pernicieuses: l'on a commencé d'aller à reculons, & pensé que l'on » n'auançoit qu'en deuenant esclaue; tous visans au but d'vne mesme espe- rance, c'est asçauoir de se faire riches. Si quelqu'vn rapporte ces paroles de Pline auec nos façons de faire en ces derniers temps, y trouuera-il pas vn rapport exacte & qui n'a rien de dissemblable? I'y adiouste la » plainte, ou plustost prediction de Tacitus. Quand on ne recompense » point les doctes, les bonnes lettres perissent, pource qu'elles sont des- » criees comme peu vtiles. Mais Senecque disoit, que la Clemence rend » les Estats plus recommandables & plus asseurez: brief que c'est leur hon- » neur & sauuegarde. Ce qui est confermé par la memorable sentence » de Ciceron, que les liberaux se rendent bienvoulus, & sont aimez, ce qui » est vn bon expedient pour viure en asseurance. Pourtant miserable & malheureuse est la condition des suiets qui viuent sous vn prince lequel ne tient mesure ni es punitions ni es recompenses: attendu que (comme Solon disoit) tout Estat public se maintient par supplices & loyers; lesquels si l'on en chasse, force est qu'il perisse. Non sans raison donques le philosophe Antisthenes menaçoit de ruine la cité en laquelle n'y auoit difference entre les bons & meschans, les vaillans & les faineans: comme Aristote le dit aussi en ses politiques, l'ayãt recueilli du Poëte Homere.

Au 14. liu. de son hist. natur. ch. 1.

Au 1. liu. de la Clemẽce.

Pour acheuer ceste meditation de la liberalité des Rois & Princes, Senecque introduit sagement Marc Antoine, lequel voyant son bon heur se retirer de lui ailleurs, & rien ne lui rester sinon le moyen de se faire mourir, pourueu qu'il ne differast point de l'executer, s'escrie bien à propos en vne tragedie composee par Rabirius, I'ay tout ce que i'ay donné. C'est vne haute parole, dit le Scholiaste, à l'enrichissement de laquelle se

Liu. 6. des bienfaits, ch. 3.

Au 8. liu. de son institution en Xenoph. rapportent bien les dits & faits de Cyrus, lequel remonstroit à Crœsus, qu'il n'est thresor que d'amis, & que tous autres thresors sont infideles & mal asseurez. On conte ie ne sçay quoy de semblable;& qui se lit en Ammianus Marcellinus, touchant Alexandre le Grand. Alfonse roy de Sicile, enquis ce qu'il vouloit garder pour soy, donnant tant de biens & à tant de personnes:Ie garde (dit-il) ce que ie leur donne:car ie ne conte pour miennes les autres choses qui me restẽt. Fermons ceste conference du gentil epigramme de Martial,exprimé en vn Sonet.

Vn fin larron,ayant fait ouuerture
D'vn cofre clos,l'argent emportera.
Le feu guerrier nos maisons gastera,
Si qu'il faudra cercher ailleurs pasture.
Contre le sort principal & l'vsure
Vn emprunteur mauuais contestera.
Le champ semé rien ne rapportera.
Mainte vsera de subtile imposture.
En vn instant l'on verra s'abysmer
Basteaux chargez voguans dessus la mer.
Dessous le ciel n'y a rien qui soit stable,
Sinon les biens donnez aux bons amis:
Car ce qu'en garde à tels tu as commis
Te reste seur,solide & perdurable.

CHAP. XVI.

L'honneur nourrit les Arts, les recompenses la gloire.

Liu. 1. c. 4. NOus auons fait voir au premier volume les largesses des Rois & Princes à leurs bons seruiteurs, & dit que l'honneur nourrit les arts. Entre autres,les Seigneurs de Venise ont acoustumé de fort long temps d'aparoir fort reconoissans & liberaux enuers les peres, de telle sorte que le bienfait s'estend aux enfans de ceux qui en temps de paix ou de guerre ont fait notable seruice à la patrie.Car oultre ce qu'ils continuent les salaires & gages des peres decedez à leurs fils suruiuans comme par droit d'heritage , quand on marie les filles le public leur donne vn honorable douaire selon leur qualité, pour acroistre en tous l'affection & desir de faire seruice iusques au dernier souspir à la patrie & Republique, sans y espargner sa propre vie au besoin,sous esperance de ceste liberalité. Telle a esté aussi la coustume des Rois de Castille : car le Cardinal Ximenes viceroy d'Espagne escriuant à l'Empereur Charles

Charles V. en faueur d'vn fils qu'il auoit substitué au gouuernement de son pere, lequel auoit fait de grands seruices au royaume, il lui dit entre » autres choses: Il est certain que nos Rois parmi leurs memorables cou- » stumes ont eu celle ci, de transporter aux enfans les biens meritez par » leurs peres vertueux; sur tout quand ils mouroyent au seruice du roy. » Car par ce moyen les hommes sont rendus tant plus prompts à s'acqui- » ter fidelement de leur deuoir, s'ils entendent que les fils qu'ils desirent » naturellement voir bien prouueus & auancez reçoyuent les loyers de la » valeur d'eux qui sont leurs peres. Depuis peu d'annees le mesme a e- sté obserué par Estiene Bathori tres-vaillant & tresbelliqueux roy de Pologne, apres auoir osté la Liuonie aux Moscouites. Voici ce que » Reinold de Heidenstein en escrit. En toute ceste guerre fut soigneuse- » ment gardee l'ordonnance portant que si ceux qui y mourroyent te- » noyent quelques possessions du public, à quelque tiltre que ce fust, le » Roy confermeroit en ceste tenuë leurs enfans, fils & filles, quoy qu'enco » res en bas aage. D'auantage plusieurs roturiers qui es guerres preceden- » tes, specialement en celle-là, s'estoyent vaillamment comportez, furent » anoblis.

Au 6. liu. de l'hist. de Moscouie.

Mais pour rendre tant plus agreable, par la diuersité, ce recueil, nous entremeslerons ici quelque histoire ancienne. Pericles magnifie, & à bonnes enseignes, vne semblable & memorable liberalité de la republique d'Athenes, en sa belle harangue funebre faite à l'honneur de ceux qui moururent en la longue guerre des Atheniens contre » les Peloponnesiens. Nous nous acquiterons, dit-il, des deuoirs de » vertu enuers plusieurs: dautant que nous acquerons des amis en leur » faisant du bien, non-pas le receuant d'eux. Celui qui donne est en » meilleure condition que l'autre qui prend: car le donateur doit main- » tenir son droit par bienvueillance: le donataire est tenu se souuenir que » son humble submission n'est pas de satisfaction, mais reconoissance. » Puis il conclud: La Republique entretiendra les enfans des morts ius- » ques à l'aage de puberté, proposant, à mon auis, vne profitable re- » compense de la guerre & aux peres & aux enfans. Car les amples lo- » yers proposez à la vertu acouragent chascun à se monstrer tresaffection- » né au bien de l'Estat. Or apres que vous aurez deploré la mort de vos » amis, retirez vous, &c. C'est vn eschantillon de la harangue de ce grand personnage. Nos loix imperiales disent le mesme, touchant le dueil, qu'elles commandent estre moderé, & lui prescriuent certains temps.

Thucydide, au 2. liure de la guerre Pelopones.

CHAP. XVII.

Merueilleuse reuolution en la vie de quelques grands personnages, qui de haut-esleuez & riches qu'ils estoyent, sont tombez en misere & confusion extreme.

Liu.1.ch.11

AV premier volume nous auons descrit quelques exemples notables des grands & riches, soudainement deuenus petis & chetifs: entre autres de Girardesque de Pise. En passant a esté faite mention de Polycrates Seigneur de Samos, qui du commencement fust estimé le plus heureux, finalement le plus malheureux hôme du monde. Il estoit allié (ce dit Herodote) d'Amasis roy d'Egypte, lequel ayant oui parler du grand heur de son ami, craignit, comme sage Prince qu'il estoit, que ceste prosperité dureroit peu: pourtant lui escriuit il en ces termes: Amasis dit à Polycrates, Ie suis ioyeux d'entendre que mon hoste & bon ami se porte si bien. Toutesfois ces grandes prosperitez tienes me sont suspectes, sachant combien la fortune est enuieuse. De ma part, i'aimeroy mieux que les afaires de moy & de mes amis fussent tellement en bon estat, que l'aduersité les trauersast en quelque sorte durant ceste vie, que d'estre si long temps tousiours à mon aise. Si tu m'en veux croire, comporte toy en ta felicité comme s'ensuit. Regarde ce que tu as en main que tu estimes le plus, & que tu te fascherois fort de perdre. Iette-la si loin & en telle part, que iamais on ne le voye. Si ta prosperité ne s'altere point pourtant, de fois à autre applique contre icelle à ton soulagement pareil remede à celui que ie t'ay proposé. Polycrates creut ce conseil, & ietta dedans la mer vn sien aneau d'or garni d'vne esmeraude grauee, qui lui seruoit de cachet: mais tost apres cest aneau fut trouué au ventre d'vn poisson, & rapporté à Polycrates. Ce qu'entendu par Amasis, il renonça par message expres au droit d'amitié & d'hospitalité qu'il auoit contracté auec Polycrates, selon que cela se pratiquoit, fust à le nouer ou desnouer, entre les anciens: alleguāt pour raison qu'il craignoit se voir contraint de lamenter à cause de son ami accablé de misere. Auint au bout de quelques iours qu'Orætes lieutenant de Cyrus en la ville de Sardes, attira vers soy par subtils moyens ce mignon de fortune Polycrates, lequel il fit pendre à vn gibet. Deuant que partir de Samos, la fille d'icelui songea qu'elle voyoit son pere esleué en l'air, où Iupiter le lauoit, & le Soleil l'oignoit. Ce qui auint: car son corps demeuré attaché au gibet estoit laué des pluyes, & le soleil ardant en faisoit fondre la graisse. Tertullian fait mention de ce songe, disant, la fille de Polycrates Samien preuid le supplice de son pere par l'onction du soleil & le lauement de Iupiter. De ceste imaginaire felicité de Polycrates, cuidant que tout bon heur lui auiendroit, encore qu'il ne le voulust pas, Paradin a basti vne deuise, en laquelle on void le poisson tenant en ses dents l'aneau de cachet, auec telle inscription, INVITVM FORTVNA FOVET. Sainct Ambroise semble auoir ruminé ceste histoire: car estant certain iour logé en la maison d'vn grand riche homme, qui se vātoit n'auoir en iour de sa vie senti incommodité quelconque, deslogea d'icelle tout sur pied auec ses amis, disant se retirer ainsi sans delai, crainte d'y estre acablé auec celui qui n'auoit iamais vescu qu'à son aise. Ils n'estoyent pas loin de là, que regardant derriere eux ils virent la terre s'ouurir, & englou-

Au 3. liu.

Au traité de anima, ch.46.

Marul. au 5. liu. des exempl. ch.4.

engloutir le logis dont ils ne faisoyẽt que de sortir,ensemble le maistre, ses domestiques,& tous les biens qui y estoyent.

Ie pourroy' raconter grand nombre d'exemples de ceux qui du sommet de grandes richesses & dignitez sont soudainement trebuschez au fond d'afflictions extremes:mais il me suffira pour le present d'en specifier vn,memorable entre tous autres. C'est vne histoire du tout pitoyable,vne calamité pleine d'estonnement,laquelle auint es enuirõs du cap de bonne esperance,à Manuel de Sousе,surnommé Sepuluede, gouuerneur de la citadelle de Diu,pour le Roy de Portugal,comme s'ensuit. Ayant iouy long temps de grand heur & honneur en l'Inde Orientale, il vint à Cochin non loin de Calecut,où il s'embarqua au mois de Ianuier l'an mil cinq cens cinquante trois, en vn grand nauire chargé de richesses,& d'enuiron six cens personnes, comme cela est deduit amplement & en termes choisis par Masee, en ses histoires des Indes : tellement qu'on ne peut lire le discours qu'il en fait sans larmoyer, pource que les miseres & reuolutions de la vie humaine, & les traits d'vne prosperité puissante,y paroissent en vn tableau rehaussé de toutes couleurs.Nous en dirons le sommaire,auquel les vertus de Souse & de sa femme reluisent. Il se mit donc à la voile auec sa femme,ses enfans,seruiteurs,esclaues, & grande suite,pour venir en Portugal. Mais le nauire ayant fait naufrage en la coste d'Ethiopie,& la mer presques englouti tout ce qui estoit dedans,fors les personnes, qui se sauuerent demi nuds à bord, destituez de tout espoir de recouurer leur perte; pour s'estre confiez des paroles de Barbares cauteleux & cruels, ils tomberent finalement (la pluspart estãs ia morts de peur,de faim,& d'autres miseres)es mains d'vn Roitelet d'Ethiopie,qui les fit desarmer,despouiller,& laisser nuds sur le sable,priuez de tout secours & de choses necessaires. Ceux qui restoyent en vie,combatus & demi morts de faim,de soif,en pays sec & sterile accablez de frayeur & de honte,baissans les yeux en terre& presques transformez en statues en vne reuolution si estrange & indigne, Eleonor femme de Manuel,fille de Garzias Sala,viceroy de Portugal es Indes, dame honnorable,voyant les barbares occupez à arracher & despouiller les habillemẽs à son mari,à elle,à ses enfans & aux autres, oubliant son sexe, & sa dignité,commence à se ruer sur ces pillards, les fraper à coups de poing, les souffletter,& irriter par tous moyens,afin qu'ils la tuassent;mais en vain. Ils la laisserent toute nue sur le riuage. Ceste chaste dame se voyant en tel estat,& le iour lui apportãt plus de tristesse & d'horreur que la mort, soudain elle se fit couurir de sable,& espandit confusément ses cheueux sur ses espaules & sur sa poictrine descouuerte. Quoy fait elle commanda aux hommes suruiuans de sa miserable compagnie de se retirer & sauuer où & comme ils pourroyent: elle demeurãt en son estat sans bouger ni sonner pas vn mot. Si quelquesfois elle regardoit ses chers enfans, les larmes lui ruisselloyent des yeux,auec hauts souspirs & sanglots.Quãt à Manuel, pere & mari, vne tristesse & douleur profonde lui auoit serré le cœur & la bouche.S'estãt tenu quelque temps les yeux fichez en terre,

Au liu. II. vers la fin.

comme frappé d'vn esclat de fouldre,ou tout hebeté, finalement le soin de ses petis l'esueillant tout à coup,il s'achemine vers vne forest prochaine,pour y trouuer quelque nourriture. De retour,il trouue le plus petit de ses fils decedé,& sa femme qui auoit esté trois iours sans manger, accablee de tristesse & de larmes. Il enterre de ses mains son enfant. Le lendemain il retourne à la queste,mais au retour il trouue sa femme & son autre fils exspirez,& quelques seruantes qui se lamentoyent à grands cris autour de ces pauures corps. Ayant fait retirer les seruantes il se iette par terre, apuyant quelque peu de temps sa teste sur la main droite estendue de sa femme trespassee:puis à l'aide des seruantes, cache dedans le sable & la terre la femme& l'enfant,sans proferer parole quelconque. Cela paracheué,il s'en retourne dedans la forest , où l'on presume qu'il fut deuoré par les bestes sauuages:car on n'en ouit depuis ni vēt ni voix. Enuiron vingt six de ces miserables voyagers , ayans eschappé des difficultez incroyables , gaignerent finalement vn port de mer, où ils trouuerent commodité de retourner en Portugal , & y declairerent par le menu les particularitez de ceste histoire que nous auons briefuement representee.

En son Polycratic, liu.1.

Cela me fera ramenteuoir l'auertissement necessaire & vtile de Iean de Sarisberi Euesque deChartres,en ces mots.La prosperité,marastre de vertu,applaudit à ses mignons pour les supplanter , & par vn heur malheureux s'accommode tellement à eux durant leur course tant prisee, qu'en fin elle les trauerse & renuerse : abruuant à l'entree ses conuiez de miel & de vin doux;puis quand ils sont yures elle mesle à la desserte du poison,& pis encore,dedans le gobelet. Plus elle paroit illustre & magnifique,plus espand elle au bout des brouees espaisses qui aueuglent ses esclaues,&c. Dionysius Halicarnasseus se souuenant des reuolutions de ce monde,auoit bonne raison d'introduire Minucius remonstrant selon la mode payenne à Marcius, & lui disant entre autres choses : Les dieux n'ont donné conoissance certaine de l'auenir à pas vn homme viuant:& depuis que le monde est monde tu ne trouueras aucun à qui toutes choses soyent tousiours venues à souhait , tellement qu'il n'ait iamais point eu de fascheuse rencontre. Philippe de Commines donne mesme auertissement,quand il parle des Bourguignons & Flamens.A cause de la longue paix (dit-il) & de la debonnaireté du Duc Philippe(pere de Charles tué à Nanci,& surnommé le Bon,à cause de sa douceur & prudence) les prouinces du pays bas florissoyent , pleines de toutes sortes de richesses, tellement qu'il n'y auoit contree au monde comparable à celle-la. Les peuples s'enorgueillissans de telle prosperité, cuidoyent que nul Prince, tant puissant fust il,ne pourroit les abaisser. Mais eux iadis heureux pardessus tous autres sont auiourd'hui si chetifs , que ie ne sache pour maintenant peuple plus miserable: & semble qu'ils sont chastiez des insolences & desbauches par eux cōmises,tandis que toutes choses leur rioyent. Car ayans mis sous les pieds toute honte& honnesteté ils estoyent estrāgement excessifs en parures,vestemens,maniere de viure ordinaire,estu-

Au 1.liu. de ses anti.

En ses memoires,li.1.

ues,

» nes,festins,& en toutes autres choses. Valerius Maximus a donques eu raison de dire,long temps deuant Philipp.de Commines,que la grãdeur & richesse humaine n'est que fragilité & misere, comparable à des affiquets & bagatelles de petis enfans. Elles affluent en vn instant (dit-il)
» & s'escoulent soudainement,sans s'arrester en endroit quelconque,ni en
» personne aucune,tant elles sont mal asseurees : lors qu'elles semblent
» prendre racine,vn vent incertain de fortune les pousse çà & là, tellemẽt
» que ceux qui sont montez au plus haut,destituez soudain de leur apui qui
» ne fait que rouler , sont miserablement plongez & noyez en vn abysme
» de confusions. Pourtant ne doyuent estre estimez ni appellez biens,ces
» aigres douceurs, qui par l'amertume des maux dont elles nous battent,
» redoublent la peur qu'on a de les perdre.

CHAP. XVIII.

Merueilleuse constance de M. Attilius Regulus grand Capitaine Romain , tourmenté cruellement par les Carthaginois. Difference des Chrestiens & des Payens au support de leurs supplices.

IL a esté parlé,sur la fin du XIII.chapitre du premier liure de nostre premier volume, des cruels tourmens que les Carthaginois firent souffrir à M.Attilius Regulus, pource qu'il auoit desconseillé les Romains de pacifier auec eux & faire eschange des prisonniers: nonobstant quoy, suyuant sa promesse,il estoit retourné de Rome en prison à Carthage , où il endura constamment tous les maux qu'on lui fit.Item quel traitement les Romains firent aux prisonniers Africains, à cause de la mort violente de Regulus. Encores que Ciceron, Tite Liue,Horace,Valerius Maximus,Orosius,Eutropius & autres auteurs,descriuent au long & exagerent tout ce fait,ie ne lairrai d'y adiouster d'autres particularitez remarquables. Premierement faut noter que les auteurs parlent diuersement du supplice de Regulus:carCiceron escrit qu'il fut attaché à certaine machine , où les paupieres lui furent roignees tellement qu'il mourut de trop veiller,sans pouuoir dormir. Appian Alexandrin nomme ceste machine vne cage,garnie par tout au dedans d'aiguillons pointus & tranchans, de telle sorte qu'il lui estoit impossible se bouger tant soit peu,sans estre picqué au vif. Tuditanus en Aulugelle raconte que les Romains rendirent la pareille aux gentilshommes Carthaginois qu'ils tenoyent prisonniers. Florus rapporte que Regulus fut attaché au gibet:tous les autres disent qu'on le fit mourir à force de veiller,mais

En son plaidoyé contre Pison.

" tentif à venger Regulus qu'à poursuyure la victoire. La consideration de ces choses a esmeu Silius Italicus, docte poete Latin, de peindre en beaux vers heroiques la constance & patience de Regulus. Nous auons tourné ses vers en nostre vulgaire comme s'ensuit.

Il n'y eut fin ni cesse aux feux ardans,
Ni à l'acier bruslant iusqu'au dedans.
Les coups de fouet, qui le corps despecerent
D'infinis coups, nulle heure ne cesserent.
Des fiers bourreaux les impiteuses mains
Firent trop voir leurs courroux inhumains.
Iusques aux os entra leur violence,
Et sous le sang ardoit leur insolence.
La cruauté s'aiguisant apprestoit
Nouueaux tourmens, & plus nul ne restoit
A pratiquer: les membres s'alongerent,
Le fer, le feu, dans les os se plongerent:
De peau, de sang, de chair rien ne resta
Qui fut entier. Regulus arresta
L'effort des coups de la mort renaissante.
L'esprit entier, d'vne force puissante
Haussé parut pardessus tant d'horreurs,
Et se sourit des Puniques terreurs.
Moins estonné qu'vn de la fiere bande,
A ses bourreaux ia recreus il commande;
Et les tançant, se mocque à tous momens
De leurs Seigneurs, d'eux, & de leurs tourmens.

Ce vaillant Romain mesprisant sa vie & prosperité particuliere, pour maintenir la maiesté & l'autorité de sa patrie, meriteroit d'estre enroollé au nombre des vrais Martyrs, s'il eust auec autant de constance & patience inuincible, & vne mort si franche & resoluë es tourmens combatu pour la Religion Chrestienne: attendu que c'est la cause qui fait le Martyr, non pas le supplice. Pourtant il y a grande difference entre les causes de la mort des Payens & des Chrestiens: combien qu'il se trouue peu tant des vns que des autres, qui monstre telle vigueur d'esprit & de corps que Regulus, quand il faut sortir de la vie presente.

En la vie de Iesus Christ.

Feu mon pere, de bonne memoire, descouure la difference qu'il conuient considerer en la patience des Chrestiens & des Payens, comme s'ensuit. " La resurrection de Iesus Christ surmonte toute apprehension " de sagesse humaine: c'est elle seule qui separe d'auec les incredules ceux " qui embrassent deuotement la doctrine celeste, les rendant peuple pecu" lier du vrai Dieu, confessans que Iesus Christ a esté obeissant iusques à la " mort de la croix pour l'abolition des pechez du monde, & est ressuscité " en vie, pour conferer en sa puissance le benefice de iustice eternelle à ses " membres. En ceste esperance les Chrestiens trauersent la vie presen-

te, là où ils sont, comme passans & estrangers en terre : sans auoir peur « de laisser ceste vie transitoire, les biens perissables, & tout ce que les mõdains estiment precieux; plustost que de fausser la promesse par eux iuree à la verité de Dieu, ni frustrer par leurs doutes l'esperance asseuree qu'ils ont en la parole d'icelui. Notãment pource qu'ils sont certainemẽt persuadez que le seul seruice agreable à Dieu est qu'ils s'estudient à comprendre & faire ce que Iesus Christ leur enseigne par ses Prophetes & Apostres. Voici donc la grande humilité de l'Eglise, c'est asçauoir, qu'outre ce qu'elle est persecutee par les grands du monde, priuee de biens, dignitez, honneurs & richesses; elle est encores abatue iusques là, que de paroir comme priuee de conoissance, de raison & d'intelligence, en quoy consiste toute l'excellence humaine. Quand la pensee a resolu quelque cas, & il semble se deuoir faire, il n'est point malaisé de mespriser les richesses, les sceptres, les Empires, les grandeurs & plus esblouissantes faueurs du monde, voire d'aller à teste baissee dedans la mort, moyennant que la raison gaigne ce poinct, que ce faisant nous auons reputation d'estre sages & vertueux. Plusieurs ont aisément franchi cest auãtage, entre autres Crates, Diogenes, Socrates, les Curies, Fabrices, Deciens & Regulus. Mais embrasser ce qui trouble & renuerse toute apprehension, l'appliquer à soy pour en estre plus abiect, contemptible & miserable au monde, selon l'auis des grands & sages d'icelui; se roidir cõtre le iugement humain: croire & esperer en choses qui s'esloignent plus fort de l'apprehension de nostre raison que le marteau de fer ne recule de l'enclume sur laquelle on en frappe de toute sa force ; & ne faire estat d'autre chose que de cela, certainement c'est vne determination admirable, & qui surpasse infiniment toute resolution humaine. Pourtant toute la verité de nostre religion est totalement eslongnee de la fausseté des autres, voire doit estre separee d'auec les desseins & discours de la sagesse du monde. Ce sont les mots de feu mon pere.

Liu. 10. Epist. 97. Outreplus Pline le ieune rend vn notable tesmoignage de constance aux Chrestiens, & les discerne d'auec les Payens, escriuant à l'Empereur Trajan comme s'ensuit. On a proposé vn libelle sans auteur, contenant les noms de ceux qui nioyent d'auoir esté Chrestiens, ou de l'estre, qui selon que ie leur disois inuoquoyent les Dieux, faisoyent supplications auec encens & vin à vostre image, laquelle à cest effect i'auois fait esleuer parmi celles des Dieux ; d'auantage prononçoyent des maudissons contre Christ: à nulle desquelles choses ne peuuent estre contrains ceux qui sont vrayement Chrestiens. Il appert de ce tesmoignage de Pline, que les Chrestiens n'ont courageusement exposé leurs biens & vies, mesprisé tous opprobres & tourmens quelconques, sinon pour maintenir l'honneur du tressainct Nom de Iesus Christ, en esperãce de resurrection & de vie bien heureuse à iamais (biens inconus aux Payens) non-point pour les dignitez, honneurs, grandeurs, richesses, & autres choses perissables du monde: ce qui se void en toutes les persecutions de l'Eglise, nommément en l'epistre des fideles de Lyon & Vienne sous l'Empire de M. *Eusebe, liu. 5. chap. 1.*

Antonin

» Antonin le philosophe. Il n'est question (disent-ils) que d'embusches cõ-
» tre nous au dedans & au dehors, à quoy l'on adiouste en toutes rues, car-
» refours & places publiques, des huees, battures, captures, saccagemens,
» coups de pierres, emprisonnemens, applications de placques ardantes,
» cachots obscurs, tortures extraordinaires, supplices de mort violente es
» prisons: on nous expose aux bestes, nous sommes fricassez dedans les pa-
» fles ardantes, attachez aux gibets, vannez par les cornes des taureaux irri-
» tez, & mis à mort par tels autres supplices. Iustin Martyr en dit autant:
» Quant à ce que l'aduersaire allegue que nul ne peut espouuanter ni dom
» pter nous qui croyons en Iesus Christ, cela se verifie tous les iours. Car
» encore que nous soyons decapitez, crucifiez, iettez aux bestes, bruslez, &
» tourmentez en diuerses autres sortes, nous ne nous departons point de
» la confession de verité: mais plus on nous persecute, plus de gens se ran-
» gent à la sincere profession du Nom de Christ: ne plus ne moins que si
» quelqu'vn taille le bois de la vigne afin de la rendre tant plus fertile. Car
» la vigne que Christ nostre Dieu & Sauueur a plantee, c'est le peuple d'i-
» celui. Il dit ailleurs: Plus on inuente de tourmens, plus le nombre croist
» de ceux qui en sincere foy se rangent à la vraye Religion & au seruice du
» Seigneur. Car tout ainsi que tranchant le bois de la vigne, on rend les
» rameaux plus fertiles, il nous en prend de mesmes, &c. Ces sangui-
naires & seditieux persecuteurs ignorent que iadis & de nostre temps
est auenu, plus on a cruellement poursuiui les Chrestiens, plus la reli-
gion s'est augmentee, plus l'idolatrie a esté descouuerte & detestee.
Mais nous auons parlé de cela au premier volume, & en parlerons en-
core ci apres.

Au deuis auec Tryphon.

Au traité de l'immortalité des ames.

Liu. 1. c. 19.

CHAP. XIX.

Des fieds liges & des hommages.

NOvs auions traité du fief lige au commencement du pre
mier volume, & monstré l'origine du mot, ce qui a esté
verifié par les actes & solennitez acoustumees es inuesti-
tures. Mais pour faire encore mieux comprendre que
c'est, i'ai adiousté d'autres exemples aux precedens. N'y a
pas long temps qu'on a imprimé en vn liuret François la
solennelle & exacte action de l'inuestiture de Philippe Archeduc d'Au-
striche, faite en la ville d'Arras l'an M.CCCC.XCIX. de laquelle i'ai biẽ
voulu descrire ce qui s'ensuit, comme bien conuenant à ce chapitre des
fieds liges & des hommages. Voici ce qu'en dit vn qui vid toute la ce-
» remonie. Le sieur Chancelier, vestu d'vne robe de veloux cramoisi,
» son chapeau en sa teste, se partit de sa chambre laquelle ioignoit à la sal-
» le, en la maniere qui s'ensuit. C'est asçauoir ayant au deuant de lui l'huis-

Liu. 1. c. 6.

Pierre Amys secretaire du roy

Louys XII. au discours de cest hommage, publié de nostre temps.

sier du grand Conseil,portant sa masse descouuerte & haute, qui à haute « voix disoit,& crioit,si tost qu'il fust hors d'icelle chambre, & entré en la « seconde salle,pource qu'en icelle y auoit si grand nombre de gens, tant « des gens & officiers de mondit sieur l'Archiduc, qu'autres, qu'à peine se « pouuoit on tourner;ces mots par trois ou quatre fois, Deuant, Deuant, « faites place. Apres ledit huissier alloyent les deux rois d'armes du Roy « nostre Sire,vestus des cottes d'armes dudit S. puis marchoit mondit S.le « Chancelier, & apres messieurs des requestes, du grand Conseil, les No- « taires & Secrettaires du Roy nostre dit Sire,auec lesquels i'estois.Et est à « sçauoir, qu'ainsi que mondit sieur le Chancelier approcha de la chaire « où il deuoit se seoir, mondit sieur l'Archiduc,qui aupres d'icelle estoit « attendant mondit sieur le Chancelier, osta incontinent le bonnet de sa « teste,en disant à mondit sieur le Chancelier ces mots : Monsieur, Dieu « vous doint bon iour; & en ce disant baissa fort sa teste.Le sieur Chance- « lier,sans rien proferer ne dire mot,mit seulemẽt la main à son chapeau, « qu'il auoit en sa teste, sans autrement icelui oster, puis s'assit en sa dite « chaire: & incontinent vn des Rois d'armes,ainsi qu'ordonné lui auoit e- « sté par mondit sieur le Chancelier, cria à haute voix par trois fois, faites « paix. Ce fait,ledit sieur Archiduc,teste nue, se presenta à mondit sieur « le Chancellier,pour faire sondit hommage, disant , Monsieur ie suis ici « venu deuers vous pour faire l'hommage, que tenu suis faire à Monsieur « le Roy touchant mes pairrie & Contez de Flãdres,d'Arthois & de Char- « rolois,lesquelles tiens de Monsieur le Roy,à cause de sa couronne. Lors « le Chancelier, ainsi assis qu'il estoit en sadite chaire , & tout couuert de « bonnet & chapeau,lui demanda, s'il auoit ceinture, dague, ou autre ba- « ston. Mondit sieur l'Archiduc, en leuant sa robe qui estoit sans ceintu- « re,dit que non. Ce dit, monsieur le Chancelier lui mit les mains en- « tre les deux sienes,& icelles ainsi tenant & iointes, mondit sieur l'Archi- « duc se voulut encliner, monstrant aparence de soy vouloir mettre à ge- « noux,ce que mondit sieur le Chancelier ne voulut souffrir,ains en le sou- « leuant par lesdites mains,qu'il tenoit comme dit est, lui dit ces mots , Il « suffit de vostre bon vouloir. Puis mondit sieur le Chancelier lui pro- « fera en ceste maniere,lui tenant tousiours lesdites mains iointes, & ayant « mondit sieur l'Archiduc la teste nue, & encore s'efforçant tousiours soy « mettre à genoux : Vous deuenez homme du Roy vostre souuerain Sei- « gneur,& lui faites foy & hommage lige,pour raison des pairrie & Conté « de Flandres,& aussi des Contez d'Arthois & de Charrolois,& de toutes « autres terres que tenez, & qui sont mouuans & tenus du Roy , à cause de « sa couronne:lui promettez de le seruir iusques à la mort inclusiuement, « enuers & contre tous ceux qui peuuent viure & mourir , sans nul reser- « uer;de procurer son bien & euiter son dommage,& vous conduire & ac- « quiter enuers lui comme enuers vostre souuerain Seigneur. A quoy fut « respondu par mõdit sieur l'Archiduc,Par ma foy ainsi le promets,& ainsi « le ferai. Ce dit,mondit sieur le Chancelier lui dit ces mots,Et ie vous y « reçoy,sauf le droit du Roy en autres choses , & l'autrui en toutes. Puis «

tendit

» tendit la iouë, en laquelle monsieur le Chancelier le baisa. Puis mondit
» sieur l'Archiduc requit & demanda à mondit sieur le Chancelier lettres
» de ladite reception dudit hommage : lesquelles ledit sieur Chancelier
» me commanda lui faire & icelles despescher. Lors le Chancelier se le-
» ua de sa dite chaire, se descouurit de chapeau & de bonnet , & fit la re-
» uerence à l'Archiduc, en lui disant ces mots ; Monsieur, ie faisoy' n'a-
» guere office de Roy, representant sa personne : & de present ie suis Gui
» de Rochefort, vostre treshumble seruiteur, tousiours prest de vous ser-
» uir enuers le Roy mon souuerain Seigneur & maistre, en tout ce
» qu'il vous plaira me commander. Dont ledit sieur Archiduc le re-
» mercia.

Ce iurement lige fut estroit & serré veritablement : & void-on qu'il contient en soy quelque grande suiettion. Non sans cause donc entre les articles de traité de paix, entre l'Empereur Charles V. fils de cest Archiduc Philippe d'Austriche, & le Roy François premier, deliuré de prison apres la iournee de Pauie, celui ci ne fut pas oublié, le XIIII. iour de Feurier l'an M.D.XXVI. Que le Roy quittoit la Souueraineté de Flandres, d'Arthois, & de tous autres lieux que l'Empereur possedoit. Louys Guichardin en sa description des pays bas dit que la troisiesme partie de Flandres est fied d'Empire, & que le Comte de Flandres fait hommage à l'Empereur & au Roy de France. Voici ses mots. Mais disons à pre-
» sent de quelle maniere vsoit le Comte de Flandres, faisant hommage à
» l'Empereur & au Roy de France, pour raison de leur souueraineté: car les
» ceremonies en estoyent belles & dignes d'estre ramentues. L'Empereur
» estant assisté de ses Princes, & assis en maiesté Imperiale, le Comte bien
» & noblement suiui venoit se presenter à lui la teste descouuerte & la
» ceinture mise à bas, & posant vn genoil à terre, vn des Conseilliers de
» l'Empereur lui disoit: Vous venez ici comme suiet Prince du Sainct Em-
» pire, à cause de l'Estat & Seigneurie de Flandres, & de tout ce que vous te-
» nez & releuez de l'Empire, & promettez d'estre bon & loyal à sa sacree
» Maiesté, & la seruir fidelement contre chascun iusques à la mort. A quoy
» le Comte respondit, qu'ainsi l'affermoit il & le promettoit : & se leuant
» debout baisoit l'Empereur au front. Vsant de mesme ordre & pareille
» ceremonie enuers son Seigneur lige naturel & souuerain le Roy de Fran-
» ce. Nous aprenons de là qu'vne seule personne peut en diuers esgard auoir plusieurs seigneurs de fied. Comment cela se puisse faire commodement, N. Euerard iurisconsulte le declaire en ses Topiques, où il fait expresse mention du Comte de Flandres, qui au regard des Comtez de Flandres & d'Arthois estoit vassal du Roy de France: & le mesme, entant que Duc de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, de Gueldres; & Seigneur d'autres terres & domaines, estoit vassal de l'Empire. Bodin represente vn mesme formulaire d'hommage lige, que le Roy d'Angleterre auoit acoustumé de faire à celui de France, à cause de certains fieds qu'il tenoit pour lors en Guyenne & autres prouinces, iouxte la teneur de l'alliance traitee l'an M. CCC. XXXI. entre Philippe de Valois & Edouard

Au 1. liu. de sa Repub. ch. 10.

CHAPITRE XX.

Encores que du commencement les traistres ayent semblé agreer à ceux qui en ont tiré seruice : si est ce que peu apres ils ont esté punis selon leurs dessertes.

AV premier volume ont esté amassees des histoires & doctrines morales d'eslite, qui ont fait voir que la trahison est vn forfait & crime tel, que quoy que ceux qui en tirent profit & auantage, l'agreent de prime face, & promettent recõpense aux traistres, si est-ce qu'ils haystent tels scelerats en leur cœur, les reputent indignes d'honneur & de loyer, detestent leur forfait, & souuentesfois les en punissent aspremẽt. Pires sont ceux, qui sans necessité quelconque, mais seulemẽt afin qu'ils puissent estre esleuez en charges & auoir plus de moyens que les autres, trahissent leurs amis ou leur propre patrie. Tels sont, par vn terrible remords de conscience, non seulemẽt insupportables à eux mesmes, ains aussi à tous autres. Mais i'adiousteray ici quelque chose de plus. » Senecque a dit sagement, Que le plus grief tourment que la meschanceté souffre, est qu'elle desplait à soy & aux siens. Le meschant hait ces glorieux qui abusent de l'autorité qu'ils ont acquise en peu de temps. Autãt en fera-il lui mesme, s'il tient vne fois le baston. Les imperfections de plusieurs n'aparoissent pas pource qu'ils sont petis. Icelles seront aussi hardies, quand elles cuideront leurs forces assez grandes, que la meschanceté ia descouuerte par quelque grandeur humaine. Aux petis defaillent les instrumens propres à desployer leur meschanceté. Ainsi manie-on seurement vn serpẽt des plus venimeux, lors qu'il est tout roide de froid. Il n'est pas desnué de venin, mais cela est amorti. Senecque parle, à mon auis, de ceux qui veulent s'auancer par trahisons, courratages, macquerelages & autres vices, mais qui n'ont assez de moyens d'executer leurs meschans desseins. De là auient souuentesfois que les Princes & grands Seigneurs, desireux que quelque chose se face, promettent des montagnes d'or à ceux qu'ils employent: mais la besongne faite, non contens de donner vn denier pour vn escu promis, ou de rebuter leurs seruiteurs, ils leur reprochent mesmes couuertement, voire tout ouuertement, leur trahison. Nous auons allegué sommairemẽt pour preuue de cela l'histoire de la fille de Sp. Tarpeius, laquelle trahit Rome aux Sabins, recitee par Tite Liue. M. Varrõ, Seruius sur vn passage du 8. liu. de l'Eneide de Virgile, *Hinc ad Tarpeiam sedem*, & autres l'exposent au long. Nous en repeterons de Plutarque ce qui s'ensuit. Les Sabins ayans assiegé vn chasteau à Rome, assis où est auiourd'hui le Capitole, dõt estoit capitaine vn nõmé Tarpeius, commandant à vne grosse garnison, sa fille Tarpeia vendit la

Liu. 1. ch. 7. du 1. volu.

En l'Epist. 42.

Gomez au 8. liure de la vie du Cardinal Ximenes.

En la vie de Romulus

place aux Sabins, pour l'enuie qu'elle eut d'auoir les bracelets d'or qu'ils portoyent à l'entour de leurs bras, & leur demanda pour loyer de sa trahison ce qu'ils portoyent en leurs bras gauches. Tatius le lui promit: & elle ouurit de nuict vne porte, par laquelle les Sabins entrerent dedans le chasteau. Mais quand Tatius fut maistre de la forteresse, il commãda aux Sabins, que suyuant la promesse faite à Tarpeia, ils ne lui espargnassent ni retinssent rien de tout ce qu'ils portoyent en leurs bras gauches: & tirant lui mesme le premier de son bras le bracelet qu'il y portoit, lui ietta, & son escu apres: tous les autres en firent autant, de sorte qu'estant portee par terre à coups de bracelets & de pauois, elle mourut accablee sous le faix. Ayant esté enterree au lieu mesme, tout le mont en fut depuis appellé Tarpeius, & lui dura ce nom iusques à ce que le Roy Tarquinius dedia toute la place à Iupiter: car lors on transporta ses os ailleurs, & faillit son nom: sinon que iusques auiourd'hui l'on appelle encore vne roche, qui est en vn endroit de ce mont du Capitole, *Rupes Tarpeia*, de laquelle on souloit anciennement precipiter en bas les malfaiteurs. Rapportons à ce propos vne histoire memorable escrite par Æneas Syluius. Les Bohemes, dit il, ayans obtenu la victoire, tué Vratislas, mirent son pays à feu & à sang, puis ayãs trouué vn sien fils encore fort ieune le mirẽt es mains du Prince Grezomislas, dit Nicetas, lequel ayant pitié de l'enfant son cousin, le cõmit en garde au Comte Duringus, lequel auoit ses possessions au long de l'Egre, fleuue renommé, & estoit fort fauorisé autresfois de Vratislas. Ce Comte aueuglé d'ambition & cuidant se mettre en la bonne grace de Neclas, espiant vn iour le ieune enfant qui auoit fait vn trou en la glace de ce fleuue, pour prendre des poissons, lui abatit la teste d'vn coup de cimeterre, & s'en allant de ce pas à Prague se presente à Neclas, & lui monstrant la teste qu'il venoit de couper, encore toute sanglante, I'ai (lui dit-il) asseuré auiourd'hui vostre throne, & faloit que cestui-ci perist ou vous: desormais dormez à vostre aise, puis que vostre competiteur au royaume est exterminé. Le Prince retenant sa grauité & sa iuste indignation en ce cruel spectacle, commence à dire; La perfidie ne sçauroit estre adoucie par biensfaits quelconques. Ie t'auois commis cest enfant pour le garder, non pas pour le tuer. Ni mon commandement, ni la souuenance que tu deuois auoir de Vratislas ton ami, ni la compassion à quoy ce ieune enfant deuoit t'esmouuoir, n'ont peu te destourner de ta meschanceté. Quoy? pretendois tu me causer repos? C'est dõc raison que tu sois salarié de tes peines. De trois supplices choisi lequel te plaira: ou te tue toy mesme à coups de poignard, ou t'estrangle d'vn cordeau, ou te precipite de la roche de Visgrade en bas. Duringus contraint d'accepter cest arrest, se pendit & estrãgla d'vn cordeau attaché à certain aulne arbre prochain de là, lequel tout le temps de sa duree fut surnõmé l'aulne de Duringus. Lors que Viriatus fut tué par ses soldats, lui qui auoit tenu quatorze ans entiers l'Espagne armee à l'encontre des Romains: ayãt esté pastre de son premier mestier, puis capitaine de bandoliers, finalement il amassa tant de peuples à la guerre contre les Romains, qu'on le

Au ch. 11 de l'hist. de Boheme.

tenoit

tenoit pour liberateur des Espagnes, ceux qui l'auoyent traistreusement mis à mort demanderent recompense au Consul Cæpion, qui leur fit response, Que iamais les Romains n'auoyent aprouué que les soldats tuassent leur general.

Nous auons vne autre histoire de nostre tẽps, auenue depuis peu d'annees, & digne de memoire, lors que Philippe II. roy d'Espagne (apres la mort de Henri roy de Portugal, lequel auoit succedé à son neueu Sebastian, Antoine ayant esté desfait & chassé) se saisit du royaume de Portugal par l'entremise du Duc d'Albe son lieutenant. Ie representerai ce qu'en dit Fr. Ioseph Texeire, moine & docteur Portugais, afin qu'on ne m'accuse d'auoir voulu dire mon auis d'vne succession de telle importance. Car c'est autre chose d'alleguer ce que dit vn auteur, & autre chose de l'aprouuer. Il ne sera que bon (dit Texeire) de raconter quelle procedure tint le serenissime roy Philippe auec ceux qui furent cause qu'il se rendit maistre de Portugal, presques sans resistance. Don Antoine, vray & naturel roy de Portugal, ayant esté forclos & chassé hors de tout le royaume, ceux ci presentent vne requeste à Philippe, exposans en icelle les seruices qu'ils lui auoyent faits, afin que plus aisément il s'éparast de la couronne, & le supplient de vouloir acomplir ce qui leur auoit esté promis de sa part par le Duc d'Ossuna, & Christofle de Moura ses agẽts: par mesme moyen ils exhibent les memoires & instructions faisans foy des promesses d'iceux agents, comme Ierosme Connestage de Genes, qui en a escrit l'histoire en Italien, le declaire. Le Roy Philippe fit response par Apostille, que les supplians bailleroyent leur requeste & les memoires des agents à certaine compagnie de Commissaires ou Iuges deleguez pour telles causes, laquelle compagnie est nommee en Portugal, La table de conscience. Ayans obei, s'ensuiuit vn arrest de telle teneur. Attendu que le Roy Philippe est vrai heritier du royaume de Portugal, il n'a esté loisible aux supplians de le vendre argent cõptant ou sous promesses; au contraire ils ont encouru punition capitale, de ce qu'ils ont differé, sans attẽdre qu'on leur fist promesse aucune, de liurer le royaume au roy Philippe: & si le royaume apartenoit à Antoine ils n'ont peu le vendre au roy Philippe. A ceste cause le roy Philippe n'est en sorte quelconque lié par les promesses que ses agents ou ambassadeurs ont faites aux supplians: mais vsant de sa benignité & clemence il absoult lesdits supplians du supplice de mort qu'ils ont meritee à cause de ce fait. Voyla vn tresdigne loyer, tel aussi que les traistres reçoyuent bien souuent.

Au liu. intitulé Arbor Gentilitia Henrici Franciæ & Nauarræ Regis.

Il n'y a pas longtemps non plus, qu'en presque semblable afaire, Ieremie Zarnavvieczi, gouuerneur de la forteresse de Chomik en VValachie receut tel payement de sa trahison, auec ses adherans. Comme le Vayuode d'Iuonie, qui parauant auoit vaillãment & heureusement fait la guerre aux Turcs, eust enuoyé ce gouuerneur auec treize mil hõmes choisis, pour empescher que l'armee des Turcs ne passast le Danube, ce malheureux s'estant laissé corrompre par promesses & presens, laissa passer ceste armee fort puissante, au desceu du Vayuode, commandant à ses soldats de

Leonart Gorecius en l'histoir. de la guerre de l'Valachie enuiron l'an 1574.

baiſſer les enſeignes,eſleuer au bout des picques & eſpees leurs chapeaux, & encliner les teſtes,pour ſigne qu'ils ſe rendoyent, lors qu'il faudroit combatre;l'armee Turqueſque ayant ce qu'elle pretendoit paſſa le Danube en toute diligence & ſans aucun empeſchement,contre l'aprehenſion d'Iuonie. Dauantage les Turcs firent marcher ces traiſtres à la teſte de leur auantgarde:& ſi quelqu'vn reculoit,il eſtoit incontinẽt taillé en pieces. Iuonie n'ayãt eu preſques loiſir de diſpoſer ſes troupes, en biẽ moindre nombre que les Turqueſques, & entendant aſſez tard le meſchant tour que ces traiſtres lui auoyent ioué,eſmeu de iuſte cholere cõtre eux, fit laſcher ſon artillerie tout à trauers: tellement qu'ils furent partie tuez par les Turcs,partie eſcarbouillez par la foudre des canõs. Les Turcs qui les ſuyuoyent, marchans ſur ces corps deſpecez droit contre les VValaques,obtindrent la victoire. Combien que les Turcs ne tienent pas volontiers promeſſe aux Chreſtiens,ſi obſeruent-ils encore auiourd'hui ceſte couſtume,qu'auenant que des eſclaues Chreſtiens,de quelque qualité qu'ils ſoyent (ils employent plus d'artifices & de diligence à deſbaucher les Nobles que les roturiers) ſe laiſſent corrompre par promeſſes,ou autres allechemens à renoncer le Chriſtianiſme pour ſe laiſſer circoncir; iamais ils ne ſe fient pleinement à tels apoſtats,ains les eſtiment traiſtres & gens de neant,ſinon que par experience de plusieurs annees ils les remarquent deuenus Turcs à l'eſpreuue. Encores entre eux les deſdaignẽt & meſpriſent-ils,quoy que deuant les gens ils les ſurnommẽt Schelebes, comme qui diroit Nobles. C'eſt ce qu'ẽ teſmoignent diuers auteurs qui ont voyagé en Leuant,& frequenté parmi les Turcs. Il y a cela dauantage, qu'ils ne ſe fient pas meſmes à leurs Muſulmans ou Turcs naturels, qu'ils ont induits de fois à autre par promeſſes à cõmettre quelques trahiſons & autres ſignalees meſchancetez:teſmoin le Iuif medecin,qui corrompu par les promeſſes de Selym empoiſonna Baiazet pere d'icelui, puis fut tué : Selym diſant qu'il craignoit eſtre traité de meſmes par ce traiſtre,ſi quelqu'vn lui contoit argent. Selym paya de meſme monnoye quinze eſpions qui auoyent attrapé ſon frere Corchut: car il leur fit couper les teſtes,& ietter les corps en la mer. Son pretexte fut, que ſi quelque deſfaueur le contraignoit de fuir, il auroit à ſe donner garde de tels traiſtres. Mais nous dirons encores quelque choſe des traiſtres au chapitre ſuyuant,pour donner loiſir au lecteur de reprendre haleine.

FIN DV TROISIESME LIVRE.

LE

LE QVATRIESME LIVRE DV SECOND VOLVME DES MEDITATIONS HISTORIQVES.

CHAPITRE PREMIER.

Loyer & digne salaire des traistres.

AV chapitre precedent a esté parlé sommairemẽt du medecin Iuif mis à mort par Selim, pour auoir suyuant le commandement d'icelui empoisonné Baiazet son pere, fort vieil, & miné d'vne longue maladie. Leonclauius, entre autres, racõte ceste histoire plus amplement, & dit que Selim craignant que tandis qu'il faisoit la guerre en la Natolie cõtre Achmet & Corchut ses freres, leur pere Baiazet ne reprinst l'Empire, il corrompit Vstarabis medecin d'icelui, lui promettant mille aspres de gages par iour, qui sont nonante mille Tallers par an. Le medecin s'obligea d'empoisonner Baiazet par le moyen d'vn bruuage: & quelques vns ont escrit que c'estoit vn diamant reduit en pouldre. Baiazet estant malade en vne ville nommee Tzurul, fut conseillé par ce medecin de prendre vn bruuage, qui le remettroit en vigueur de corps & d'esprit: à quoy cõsentant, le lendemain matin ce medecin reuient, & attend que Baiazet, lequel dormoit, fust esueillé. Voyant qu'il tardoit trop, il enioignit aux valets de chambre de l'esueiller: ce qu'estant fait lui demanda, s'il lui plaisoit pas prendre sa medecine. Comme Baiazet eust respondu qu'oui, Vstarabis qui parauant s'estoit muni de seur contrepoison, tasta quelque peu de ceste medecine (selon la coustume, quand il est question de tels grands Seigneurs) puis la presenta à Baiazet, lequel la print. Sur ce Vstarabis enioignit aux valets de chambre de ne bailler aucun bruuage à Baiazet, que premierement ils ne l'eussent bien couuert & fait suer. Incontinent cest empoisonneur se transporte à Constantinople vers Selim, qui pour payement du gage promis lui fit trancher la teste, disant qu'vn si meschant homme, infidele à Baiazet, entreprendroit hardiment de bro-

Leonclauius es pandectes de l'hist. de Turquie, ch. 201.

En l'hist. de Portugal liu. 12.

yer mesme bruuage à Selim, si quelqu'vn le sollicitoit à ce faire. Osorius recite vn notable exemple de deux freres, Seigneurs Africains, Benaduxera & Feres, qui à l'occasion de certaines querelles qu'ils auoyent contre le roy de Fez, prindrent parti auec les lieutenans du Roy de Portugal, lesquels tenoyent quelques places en ceste coste d'Afrique. En fin l'amour de leur pays & de la superstition Mahumetane les repoussa vers ce roy de Fez, qui les receut en grace, à condition qu'ils ameneroyẽt en ses embusches les Portugais des garnisons. Quoy que Benaduxera essayast de tenir promesse, Feres son frere puisné l'empescha de commettre telle lascheté. Entre autres raisons pour l'en destourner il lui dit : Vous considerez bien peu, que le roy de Fez ne prendra gueres de plaisir à vous voir. Vous auez quitté sa protection, lui auez fait la guerre: estant vaincu, despouillé & chassé estes couru en Portugal vers Emanuel, comme au dernier refuge en vostre misere extreme. Et maintenant vous abandonnez Emanuel. Cõment cestui ci se fiera-il en vous, qui violez meschamment & tant de fois la foy que deuriez maintenir? On a dit il y a vn long temps, que les rois aiment vne trahison brassee à leur auantage, & pour la commodité de leurs afaires, mais qu'ils hayssent les traistres. Ie dirai d'auantage. Vous rompez la promesse qu'auez faite au roy de Portugal, & retournez en la Cour de celui de Fez qui vous hait à mort, & ne se soucie de tenir sa foy. Au moins quittez les marques visibles de vostre lascheté. Portez vous la banniere du roy Emanuel, afin que quand les gens verront ceste marque de bienvueillance & d'amitié ils se souuienent de vostre forfait ? Reposez vous en ce beau pauillon que le mesme roy vous donna, afin qu'autant de fois que le ferez dresser, chascũ marque de l'œil vostre desloyauté ? Menez vous ainsi traistreusement prisonniers ceux qui se fient en vous, afin qu'à iamais vostre perfidie demeure emprainte en l'entendement de tout le monde, qui se souuiẽdra que ceux-ci estoyẽt sous vostre charge? Faites comme on dit que les Chrestiens font. Quand ils quittent leur Prince, afin de n'estre estimez ingrats & proclamez tels, ils lui renuoyent tout ce qu'il leur a donné, ne voulans emporter aucunes enseignes de leur lascheté. Quittez ceste cornette de peur qu'elle descouure vostre meschanceté. Abandonnez ce pauillon, qui ne sçauroit receler vne perfidie. Laissez aller ces Chrestiens en liberté, afin qu'ils ne prenent le ciel & la terre à tesmoins contre vous. Feres ayant tenu ce langage hardiment & en cholere, irrita iusques au bout son frere, & peu s'en falut qu'ils ne missent les mains aux espees l'vn contre l'autre. Toutesfois d'autant que Benaduxera estoit plus grand Seigneur, & l'aisné aussi, Feres ne sceut rien gaigner sur lui, sinon qu'il fit reporter la bãniere & le pauillon au roy de Portugal, & permit aux Chrestiens de s'en retourner en leur garnison. Ces deux freres prindrent le chemin de Fez, & se presenterent au Roy, lequel les receut auec si mauuais visage qu'il leur fit trancher les testes, craignant (parce qu'ils estoyent riches & grands Seigneurs) vne seconde reuolte, qui le mettroit en nouuelle peine. Il aima donc mieux s'en desfaire pour vne bonne fois, prenant

pour

pour couleur de ceste execution que Benaduxera auoit laissé aller les Portugais auec la cornette & le pauillon, & que Feres son frere l'auoit induit à ce faire.

Les Turcs, qui se font appeller Musulmans, hayssent estrangement les Mahumetistes reniez,& les Chrestiens aussi,qu'ils appellent Gaures: se desfient merueilleusement d'eux , encores qu'ils facent tout autre semblant, tandis qu'ils en ont afaire: puis ayans tiré d'eux le seruice pretendu,c'est à s'en desfaire comme les medecins tuent les viperes qu'ils recerchent pour la composition de leur theriaque. Tesmoin ce qui auint l'an M. D. LXVI. lors que Ladislas Kerezin Hongrois s'attendoit receuoir force presens pour auoir traistreusement liuré Hiula , place forte, aux Turcs. Car quelques tesmoins furent apostez contre lui par le commandement de Selim,qui deposerent qu'il auoit cruellement traité des Musulmans prisonniers,aux compagnons desquels il fut liuré, pour en faire comme bon leur sembleroit. Ils enfermerent nud ce traistre dedans vn tonneau tout garni de grands cloux poinctus en dedans,& le roulerēt du sommet de certaine haute mōtagne par des roides precipices en bas, où il se trouua tout transpercé de ces cloux, & ainsi print fin sa malheureuse vie. A cela se raporte le loyer que receut le traistre qui fut cause que Soliman conquit l'isle de Rhodes, dont nous auons parlé ailleurs. Mais Cuspinian rapporte icelle histoire à vn bourgeois de Constantinople,lequel despité contre Constantin dernier Empereur Grec , liura la ville à Mahumet Sultan Turc,cāpé deuāt,sur la promesse qui lui fut faite que la fille du Sultan lui seroit baillee à femme. Quoy qu'il en soit, les histoires monstrent que les traistres & tels autres meschans qui n'ont tenu conte du salut de la patrie & de la conseruation de leurs princes, ains ont entreprins des cas execrables,n'ont peu estre punis de plus grief supplice,que d'entendre qu'en leur mort infame on aboliroit leur nom, & que leur memoire , comme maudite, seroit raclee de la terre. Nous auons entre les exemples anciens celui du boutefeu qui brusla le temple d'Ephese,& entre les modernes ceux de Baiamont & de Falier,desquels Pierre Iustinian escrit ces mots: Apres que la sedition fut appaisee pour abolir la memoire d'vn forfait tant atroce,le Consul ordonna que les enseignes & noms de Baiamont & de tous les autres coniurateurs ses associez,seroyent effacez de tous lieux quelcōques,que leurs maisons seroyēt rasees à fleur de terre,leurs biens confisquez, & que pour infamie perpetuelle le superbe palais de Baiamont en la rue S. Augustin seroit ruiné de fond en comble: & celui de Marc Quirin en Realte changé en boucherie publique. Voila quant à Baiamont. Au regard de Falier,Pierre Marcel en marque ce qui s'ensuit. Marin Falier ayant esté creé Duc de Venise,l'an M. CCC. LIIII. pour reconoissance enuers sa patrie du grand honneur qui lui auoit esté fait , resolut de s'en rendre Seigneur absolu, porté par quelques roturiers auec lesquels il auoit coniuré la mort des gentilshommes Venitiens. Le cruel complot descouuert, plusieurs de ces coniurez saisis au colet & conuaincus de leur forfait furent pendus &

Leonclaui, au supplement des Annales de Turquie.

Au I. vol. Liu. 1. c. 71.

En l'hist. de Venise. Liure 4.

En la vie de Marin Falier.

estranglez: Falier fut decapité sur la calade qui est à l'entree du palais ducal. Sa maison fut desmolie rez pied rez terre, auec arrest expres que iamais on ne la rebastiroit: & y fut mis vn escriteau contenant ces mots, C'est le lieu de Marin Falier decapité pour crimes. Ce que Pierre Iustinian atteste aussi de sa part, ayant descrit fort amplement ceste coniuration.

Au 4. liu. de l'hist. de Venise.

Quelques Rois & Princes ont esté plus doux en la punition, cuidans que ceux qui se comportent iniquement enuers l'Estat, le Prince, ou la patrie, ne sçauroyent estre punis de plus grief supplice, que si leur nom estoit couuert de perpetuelle publiance & de la haine publique, attendu que les crimes ne semblent pas demeurer impunis, que chascun deteste & hait, sans autrement en faire grand bruit. Iceux ont eu leurs raisons particulieres qui les ont meus à adoucir ainsi les punitions. Ainsi fit ce sage Prince Alfonse roy d'Aragon. Comme vn Seigneur de son royaume, fust accusé & conuaincu du crime de lese maiesté, il le reprima par iugement secret, sans que personne en sceut rien, prouuoyant par tel moyen que le forfait ne demeurast impuni, & que la maison tresnoble, dont ce Seigneur estoit issu, ne fust notee d'infamie, à cause du crime d'vn descendant d'icelle. Suetone raconte que l'Empereur Auguste fut si patient, qu'il se contentoit de mespriser & ne faire cas de ceux qui auoyent mauuaise opinion ou mesdisoyent de lui, sans autrement les punir. Tibere indigné de telle douceur, & lui en faisant rude plainte par lettres, Auguste lui fit responce telle, Mon fils, garde de lascher la bride à ton aage en tel afaire, & ne t'escarmouche point trop s'il se trouue quelqu'vn qui parle mal de moy. Suffit que nous ayons ce bien, que nul ne puisse nous faire mal. Le mesme Empereur ne tenoit compte des libelles fameux semez en plein Senat contre lui, ne s'en estonnoit, ni n'en faisoit curieuse enqueste, pour reprimer les auteurs, ains se contentoit de dire qu'à l'auenir il faudroit informer & auiser au fait de ceux qui publieroyent des vers ou libelles sous nom d'autrui, pour diffamer quelqu'vn. Apollonius Tyaneus enquis par le Roy de Babylone quel supplice meritoit certain valet de chambre surprins couché auec l'vne des concubines du Roy, fut d'auis qu'on lui laissast la vie, non par grace, mais pour tourment qu'il souffriroit à tous momens iusques au dernier souspir. Car (dit-il) Sire, si ce criminel demeure en vie, il aura de terribles trauerses: il ne pourra boire, manger, iouir de passetemps quelconque auec ioye & contentement, ainsi que vous & vos seruiteurs: le cœur lui battra sans repos, il se resueillera d'ordinaire en sursault. Telle vie se doit elle appeller santé? sera-il pas en estat plus miserable, que si on lui arrachoit les entrailles? S'il n'est desesperement amoureux de sa chetiue vie, lui mesme vous suppliera souuent, Sire, que le faciez mourir, ou se tuera soymesme, deplorãt son malheur present, de ce qu'il ne pourra iouir de ce bien de n'estre plus au monde.

Ant. de Palerme au 2. liure des faits & dits d'Alfonse.

En la vie d'Auguste.

Philostrate au 1. liu. de sa vie.

Ce tourment & remord de pensee pressa de façon estrange Dioxippus pugil Athenien, quoy qu'il fust innocent, & qu'à tort on le chargeast de lar-

Q. Curse au 9. liu.

de larcin, ce qu'il ne peut supporter. Estant en vn banquet, & ia chargé de vin, vn Macedonien nommé Horrata, qui n'estoit gueres plus sobre, le desfia au combat. Le lendemain ils perseuererẽt tous deux en leur deliberation de se battre : & là dessus le Macedonien s'estant equippé de toutes pieces d'armes defensiues & offensiues, Dioxippus nud, huilé comme pour lutter, & couronné d'vn chapeau de fleurs, ayant vn mãdil bleu autour de la main gauche, & vn bon gros baston en la droite, se presente au combat, auec telle adresse, qu'il vainquit le Macedonien, au grand despit & mescontentement des autres Macedoniens ses compagnons, & d'Alexandre mesmes, extremement indigné de voir la vaillance & force des Macedoniens ainsi basouée. Tost apres les oreilles de ce Prince furent ouuertes aux accusatiõs des enuieux: & au bout de quelques iours, en vn banquet l'on enleua dextrement & de fait d'auis vn gobelet d'or. Les seruiteurs faisans fort les faschez, comme si ceste piece de meuble eust esté desrobee, laquelle eux mesmes auoyent fait couler de main en autre, s'adressent au Roy. Lors fut verifié ce que l'on dit que souuentesfois il y a moins de resolution en la honte qu'au forfait. Car Dioxippus ne pouuant supporter qu'on iettast les yeux sur lui, comme s'il eust desrobé le gobelet, sortit de la salle du banquet, & se tua soymesme. Alexandre fut tresdolẽt de sa mort, laquelle il prenoit pour signal de despit, non point de desplaisance, comme s'il eust esté coulpable : car la ioye desmesuree de ses enuieux descouurit incontinent son innocence. Voila comme la malignité detestable des courtisans ruina vn homme de bien: & cela est auenu souuent depuis iusques à present. Or nous auons dit ci deuant, qu'il vaut mieux que l'on ne se souuiene iamais que nous ayons esté bons & vertueux, que d'estre conus de la posterité pour gens peruers & meschans. A cela regarde le profitable aduertissement de Chrysostome, Ne nous enorgueillissons, dit-il, à cause de la noblesse du monde, encores que nous puissions conter vne longue suite d'illustres predecesseurs. Efforçons nous de surpasser leurs vertus, sçachans que les œuures des autres ne nous seruiront de rien au iugement auenir, ains nous condamneront tant plus fort, si estans issus de bonne & vertueuse race, nous auons forligné des exemples qui nous ont esté proposez dedans nos maisons.

Sur le 2. c.

CHAP. II.

Les traits & blessures des ennemis seruent quelquesfois, contre leur intention, à nostre auantage, guerison, & santé.

SVIDAS nous dit que les sages aprenent beaucoup de leurs ennemis: qu'estre sur ses gardes est le moyen de subsister: que l'ami n'aprend point telle leçõ, mais que l'ennemi la nous fait cõ-

prendre, vueillions ou non. C'est merueilles, que les ennemis qui cerchēt nostre mort nous maintienent en vie : car les craignant nous en tirons le profit de nostre conseruation: somme ils nous font comprendre plusieurs choses qui seruent à nous tenir clos & couuerts. Ce sont les ennemis, non pas les amis, qui ont aprins de bastir des villes & des hautes murailles, item equiper des flottes armees, expedient pour maintenir les personnes, familles & richesses. Platon a voulu dire le mesme, en ces termes. L'homme doit estimer gain le mal de teste, s'il auient que sur l'occasion d'y remedier il guerisse son ame. Or combien que les detractions & sophisteries des ennemis ennuyent quelquesfois, & semblent insupportables à plusieurs (car, tesmoin Ciceron, detracter, est oster quelque chose au prochain, & acroistre ses commoditez au dommage d'icelui; chose plus cōtre nature que la mort, que la pauureté, que la douleur, que toutes autres choses,) si est-ce que les naturels magnanimes & genereux ont tousiours mesprisé les mesdisances, calomnies, & brocards picquans. Ceux au contraire qui s'en sont picquez & trop esmeus, ont esté mis au rang de personnes viles & contemptibles: ce qu'Ælian a bien remarqué, disant que les traits de risee & mots outrageux ont esté estimez traits de paille. Car s'ils donnent contre vne ame robuste, ils s'esparpillēt & ne font rien: ils peuuent quelque chose contre vn esprit foible & ignorant, lequel ils precipitent en des chagrins estranges, voire en la mort. Pour preuue, Socrates estant gaussé en certaine farce iouee deuāt le peuple, se rioit de tout cela: Poliager au contraire, oultré d'impatience & de despit qu'on se mocquast de lui, se pendoit. De là vient, que moins vn homme se confie en soymesme, plus aisément supporte-il les oultrages & torts qu'on lui fait: mais au contraire c'est lors que le superbe se courrouce tout oultré, ne peut s'apaiser, se venge à toutes restes, & pense que le mespris que l'on a fait de lui ne sçauroit iamais estre suffisammēt puni. Pourtant Gomezius a bien dit que les magnanimes, qui ont tesmoignage de leur valeur & vertu mesprisent les abois des petis chiens, laissans ce soulas aux gens de neant, de venger leur chagrin par paroles picquantes. Puis il applique ceste sentence au Cardinal Ximenes, en son temps viceroy d'Espagne, lequel souloit desdaigner les libelles diffamatoires qu'on publioit contre lui. A quoy il adiouste, que certain gouuerneur du chasteau de Madrit, ayāt fait tenir à quelques Seigneurs ie ne sçai quelles rimes pleines de mocquerie, eux non acoustumez à telles poinctes, commencerent à bondir & faire des saillies, qui les exposerent en risee à tout le peuple. Le Pape Adrian VI. se monstra leger en ce qu'il delibera de faire ietter dedans le Tibre les statues de Pasquin & de Marfore, contre lesquelles on placque les escrits picquans & plaisans qui se publient en rime & en prose à Rome contre le Pape, les Cardinaux & autres. L'Ambassadeur d'Espagne, lui dit là dessus, que si l'on iettoit ces statues en la riuiere les grenouilles chanteroyent telles rimes ridicules & odieuses. Ce trait arresta si court Adrian, que depuis l'on ne parla plus de cest afaire. C'est ce que dit Gomezius. Aucuns adioustent:

En sō Charmides.

Au 3. liu du deuoir.

Liu. 8. de sa diuerse histoire, c. 8.

Buchanan au 12. liure de l'hist. d'Escosse.

Au 7. liu. de l'histoire de France, Ximenes.

ſtent que le Pape non content de la reſponſe de l'ambaſſadeur, repartit en cholere, qu'il faloit donc bruſler ce tronc de bois, nommé Paſquin: & qu'vn Cardinal repliqua, que les cendres en voleroyent non ſeulement par les ruës de Rome, mais au loin en diuers lieux, dont les clients & vaſſaux de Paſquin prendroyent occaſion de celebrer par leurs poeſies la memoire de leur patron: tellement que de toute ceſte execution ne s'enſuyuroit autre choſe, ſinon que les cendres en voleroyent par tout le monde: ce qui n'auiendroit point, laiſſant ceſte piece de bois en ſon eſtre.

L'Empereur Sigiſmond, recommandé pour ſes vertus, ſpecialement à cauſe de ſa douceur, enquoy il enſuiuit Alexandre le grand, diſoit, que c'eſtoit le propre d'vn Prince de bien faire & d'eſtre blaſmé. Comme quelques vns de ſes familiers portaſſent impatiemment les meſdiſances de la populace, qui parloit à tors & à trauers de ſon prince, ſe ſouriant il leur dit, Trouuez vous eſtrange qu'ils parlent ainſi, veu que nous nous gouuernons ſi mal? Quelqu'vn ſe plaignoit à lui, de ce qu'il donnoit la vie & les biens aux ennemis vaincus, voire les receuoit au rang de ſes amis, & les auançoit. Il lui reſpondit, Tu penſes que tuer ſon ennemi ſoit vn grand coup: & moy ie tue mon ennemi lui ſauuant la vie: & ie le fai mon ami l'eſleuant en dignité. Mais au reſte, comme il y a danger de dire & eſcrire tout ce qui vient en penſee contre les grands qui peuuent bannir & tuer, comme diſoit Peſcenninus Niger à vn certain bouffon: d'autrepart les deſirs, ſouſpirs & cris des hommes ne peuuent eſtre totalement ſupprimez: ains il auient que les Princes cruels, vilains & deteſtables, à cauſe des maux qu'ils ont fait ſouffrir aux pauures peuples, ſont durant leur vie meſme & apres leur mort deſchirez par les propos ordinaires de tous, & par les eſcrits de plusieurs, ce que le Poëte Homere a dit expreſſement en des vers ainſi repreſentez en noſtre vulgaire.

Si quelque furieux prend plaiſir à mal faire,
Chaſcun, des ſon viuant, voudroit le voir desfaire,
Le condamne en ſon cœur, le deteſte & maudit.
Puis quand il eſt à bas, ſans aucun contredit
Claque ſur lui des mains, s'en rid, & le brocarde.
Mais l'honneur enuironne & tient deſſous ſa garde
L'homme ami de vertus, & par courriers diuers
Sa louange publie es bouts de l'vniuers.

CHAP. II.

Il ne faut pas ſe courroucer irreconciliablement.

C'Est chose deplorable, verifiee par l'experience de tout temps, mais plus du nostre, que de celui des Payens, que les querelles & inimitiez, iointes à vn cruel desir de vengeance, sur tout entre parens, contre les enseignemens de l'Escriture Saincte, & les auis des Sages, mesmes hors de l'Eglise, ont esté & sont le plus souuent immortelles, & hereditaires: qu'on les a poursuiuies par toutes sortes de procedures inciuiles, inhumaines, iniurieuses, calomnieuses, violentes & furieuses. Quāt aux querelles entre ceux de mesme sang, nous en auons fait vn chapitre au premier volume: & en proposerons encore ci apres plusieurs exemples pour esclaircissement. En ce chapitre ie repeterai & amplifierai vne sentence memorable de Carisius, asçauoir, *Qu'il ne faut pas se courroucer irreconciliablement.* En ceste intention les Ambassadeurs de Thoscane exhortoyent les Romains d'auoir des apprehensions humaines, puis qu'ils estoyent hommes, & de ne porter en vn corps mortel des inimitiez immortelles. A cela regardoit Iouianus Pontanus en l'inscription de sa septiesme table de marbre esleuee deuant vne siene chapelle en vn temple de Naples en laquelle lui, sa femme & ses enfans sont enterrez. Ceste inscription est telle, HOMINEM ESSE SE HAVD MEMINIT, QVI NVNQVAM INIVRIARVM OBLIVISCITVR. C'est à dire, *Celui ne se souuient plus d'estre homme, qui n'oublie iamais les torts qu'on lui a faits.* Iules Cæsar de la Scale censure asprement tels cœurs irreconciliables: & le Poëte Plaute disoit de bonne grace en vne de ses comedies, Que s'il en estoit le iuge, il feroit pendre tous les diseurs & tous les escouteurs de faux rapports, les vns par leurs langues, les autres par les oreilles. Entre tous autres les hommes de naturel dur, reuesche, felon & intraitable, qui ne trouuent rien bien dit ni bien fait sinon ce qui leur plait & agree, sont tellement arrestez aux torts qu'ils cuident auoir receus, ou que vrayement on leur a faits, qu'ils ne les oublient iamais: & s'ils sont vne fois irritez ne peuuent estre entierement adoucis, apaisez & regaignez par benefice quelconque: mais s'efforcent tousiours d'endommager & de ruiner ceux ausquels ils en veulent, & qu'ils imaginent leur estre contraires: procedant en cela par fraudes & embusches, item par mesdisances & outrages: brief cousant comme on dit en prouerbe, la peau du renard à celle du Lyon, c'est à dire la finesse à la violence. Telles gens n'ont encores aprins ce que disoit S. Augustin, que « ceux qui debatent de quelque chose n'y doyuent proceder par paroles « outrageuses, mais par raisons: & qu'il ne faut parler de la personne de « son aduersaire, mais de l'afaire dont s'agit & question mise en auant. « Cela se verifie aussi par la premiere harangue que Pertinax fit au Senat apres que Commodus eust esté tué, & que les Romains l'eurent esleu Empereur. Ainsi (dit-il) que la memoire embrasse & retient bien estroittement « les iniures receuës, l'offense receuë ne s'effaçant iamais, de mesme « les biens receus s'amortissent à mesure qu'on s'en sert, & se mettent du « tout en oubli. Et comme disoit Dion, la plus part des hommes n'empoignent »

Margin notes: *Liu. 5. c. 12.* — *Dionys. Halycarnass. au 5. liure des antiqu. Rom.* — *Au 4. liu. des Epidor.* — *Au 40. liu.*

» poignent pas de mesme main les desplaisirs & les plaisirs receus. Car ils
» gardent fort long temps la souuenance des desplaisirs,& oublient incon
» tinent les plaisirs qu'on leur a faits:voulant d'vne part qu'on estime d'eux
» qu'ils ont assez de cœur pour se venger ; de l'autre , que si on leur a fait
» plaisir & seruice,ils le meritoyent bien. Thucydide à ce propos escrit,
» que les hommes aimeroyent mieux estre faits esclaues par force , que de
» receuoir vn afront. Car si leurs compagnons les outragent,ils semblent
» auoir droit de s'y opposer : mais quant plus forts qu'eux les violentent,
» c'est à baisser les espaules , & dire , Patience. Au demeurant c'est le fait d'vn insensé de vouloir contester par iniures & calomnies , contre plus fort que soy, suyuant le dire commun, Il y a du hazard à iouster contre son pareil, & de la folie à se prendre à son Seigneur.

de l'hist. Rom.

Le Sieur de la Noue raconte vne histoire memorable d'vn gentilhomme qui lui confessoit que quatorze ans durāt il auoit esté assailli de quatre puissans & impetueux ennemis, de la main desquels il auoit esté finalement deliuré. Le premier estoit vn *proces* fort embrouillé, où il s'agissoit de la perte de la moitié de tous ses biens. Le deuxiesme, vne *maladie* tresdangereuse & presques incurable. Le troisiesme, vne *femme* rioteuse & farouche à merueilles. Le quatriesme , vne *querelle* en matiere d'iniures,dont il auoit esté contraint debatre en iustice. Adioustant que les trois premiers lui estoyent aucunement supportables,attēdu que par fois ils lui donnoyent quelques trefues : mais que le dernier le tenoit de iour & de nuict au collet , sans relasche quelconque,escarmouchoit à tous momens son repas,troubloit sans merci son repos , à cause d'vn desir perpetuel de vengeance,de cholere enflammee, & d'vn esprit furieusement agité dedans lui. Ce qui monstre combien la haine,l'ire,l'appetit de se venger est vn cruel & continuel bourreau: quand vne fois le cœur s'est laissé gaigner par telles passions ausquelles il s'est abandonné. Les Politiques disent, que si l'homme prudent a esté offensé par vn Prince, & a iuste raison de s'en plaindre , toutesfois il doit estre tant plus soigneux de s'abstenir de l'offenser de paroles outrageuses. Et tienent qu'ordinairement il y a plus de danger à mesdire d'vn Prince qu'à coniurer contre lui. Ce qui pourroit se verifier par beaucoup d'exemples, entre lesquels est memorable celui de Philotas fils de Parmenion, mis à mort par le commandement d'Alexandre preoccupé de calomnies & fausses accusations, à cause de quelques fascheux propos tenus contre lui:combien que Philota s'excusast , & maintinst au Roy mesme,que c'estoit à lui,non pas de lui, qu'il auoit escrit ce dont on le chargeoit. L'Empereur Frideric III.ou IV.selon l'auis d'aucuns,fut doué d'vn tout autre naturel que cela : car auerti par ses courtisans qu'aucuns auoyent espandu des iniures sur son nom , sans autrement s'esmouuoir
» de ce rapport,fit response,Que les Princes & grands Seigneurs estoyent
» comme les buttes contre qui les langues venimeuses descochoyent leurs
» flesches : & qu'il leur en prenoit ainsi qu'aux hautes tours batues de la
» fouldre,laquelle espargne les toicts de chaume & les cabanes des paysās.

En ses discours politiques & militaires.

Annibal. Scot. Sur le 4. liure des annales de Tacit.

Voyez Plutarque au liu. du contentem. de l'Esprit Q. Curse, & Arrian en la vie d'Alexādre

Mais il va bien pour nous (fit-il) que l'on ne nous assault que de paroles. Voila vne response digne de tel Prince, lequel semblable à vn lyon genereux mesprise les abois des chiens, qui n'oseroyent aprocher pour le mordre,& se contente de les regarder de loin, sans les redouter en sorte que ce soit. Telle estoit la disposition du cœur de l'Empereur Titus fils de Vespasian,surnommé l'amour & les delices du genre humain, lequel nous entendons auoir dit souuentesfois,Qu'vn bon Prince ne pouuoit estre oultragé. Ces exemples se rapportent au tiltre du Code, *Si quis Imperatori maledixerit.* Ie n'ignore pas que maintesfois on a veu que les mesdisances des ennemis ont esté profitables,& ont serui de medecine à l'outragé, contre l'intention du mesdisant. Car ne plus ne moins que celui qui pensoit tuer Prometheus le Thessalien, perça d'auanture vn apostume qui le pressoit, & tout au rebours de sa pretente, conserua la vie à celui qu'il vouloit voir mort : ainsi auient-il assez souuent, qu'vne iniure dite par haine & rancune remedie à vne maladie de l'ame, ignoree, ou dequoy le malade fait peu d'estat.

Plutarque au traité du profit qu'on peut receuoir de ses ennemis.

CHAP. IIII.

Il ne faut point exercer cruauté contre les morts, ni blesser leur renommee.

Au 1. vol. Liu. 1. c.3.

NON sans cause auons nous ailleurs mis en auant la sentence de Chilon le Lacedæmonien, qu'il ne faloit point maudire vn trespassé,mais l'estimer bienheureux. Pour ce mesme esgard les Atheniens vouloyent qu'on dressast des epitaphes, & que l'on fist en public des harangues funebres à ceux qui estoyent morts vaillamment en la guerre pour la patrie : comme nous lisons encores la belle harangue de Pericles en Thucydide. Les Atheniens estoyent si soigneux de la sepulture des tuez es batailles, que si quelqu'vn des chefs de l'armee n'auoit tenu conte de la sepulture de tels patriots,il perdoit la teste. Ce qui fut pratiqué sur des capitaines de galeres, qui auoyent ietté dans la mer les corps de leurs soldats occis en vn combat naual. Mesmes quand par laps de temps ils ne pouuoyent auoir les corps entiers des tuez pour la patrie, ils faisoyent soigneusement cercher & recueillir leurs os espars, qu'ils enterroyent auec beaucoup de ceremonies. A' ceste occasion Nicias,renommé capitaine Athenien,fit arrester toute l'armee,tandis qu'õ enterroit deux soldats occis. Et Cimon ne fit difficulté de se rendre prisonnier, afin que son pere fust enterré. Lylius Giraldus a remarqué ces choses es sepultures publiques & particulieres. La singuliere douceur du grand Hercules est haut-louee,à cause qu'il a esté le premier entre les Grecs qui rendit les morts à leurs parés & amis: car auparauãt on ne tenoit

Au 2. liu. de la guerre Pelopones.

Au traité des diuerses ceremonies obseruees es sepultures.

ne tenoit conte des tuez, ains laissoit on leurs corps en proye aux chiens, comme Homere le remarque en quelques endroits. Mais l'honneur de la sepulture ne doit estre enuié aux trespassez, ni refusé en guerre ouuerte aux ennemis. Nous en auons l'exemple en Achilles au regard de Hector en Homere, & de Creon au regard d'Eteocles en Sophocle. Pourtant est detestee & condamnee l'inhumanité du mesme Creon, faisant mourir Antigone, laquelle auoit enterré son frere Polynice tué en duel. Le mesme Sophocle recommande la genereuse douceur d'Vlysses enuers Aiax mort, quoy que son tresapre ennemi : car il fauorise Teucer contre Agamemnon & Menelaus, qui ne vouloyent lui permettre d'enseuelir Aiax son ami, & lui faire ce dernier deuoir. Voici donc ce qu'Vlysses en dit au roy Agamemnon.

En la tragedie d'Aiax.

Ie te supplie, au nom des Dieux,
Que d'vn cœur ainsi odieux
Tu n'empesches la sepulture
De cestui, mesprisant Nature,
Et tout droit sous les pieds foulant
Par vn courroux trop violent.
Ie n'eus onc plus grand ennemi
Depuis que d'Achil mon ami
Iustice m'adiugea les armes.
Pour cela ses rudes vacarmes
Ne m'ont tellement transporté
Qu'enuers lui ie me sois porté,
Pour descocher d'vn cœur farouche
Les traits d'vne maligne bouche
Contre lui, ne voulant blasmer
Cest Aiax, qui courant s'armer
Secondoit Achil l'inuincible.
Il ne me seroit pas possible
De n'auoir soin d'vn tel guerrier.
C'est les grands dieux iniurier.
Il conuient à vn homme sage,
De dire bien d'vn personnage,
A qui la mort serre les yeux.
Combien qu'il nous fust odieux.

CHAP. V.

Faueur à la propagation de lignee, & de la multitude des citoyens Romains.

NOus lisons en Macrobe au VII. liure des Saturnales, que le corps animal reçoit trois auantages de la prouidence de Nature,

qu'il viue, qu'il viue conuenablement, que par succession il demeure immortel. Dont nous voyons en plusieurs histoires que le cœlibat a esté fort mal voulu des anciens : tellement que Strabon appelle les non mariez demi-viuans, gens peu vtiles à la vie humaine, & peu amis de lumiere. Au contraire on ne peut nier que les anciens n'ayent esté fort auisez, sur tout au soin de la propagation & multiplication de lignee. De là sont procedees force loix du mariage, entre lesquelles est memorable celle de Platon, qui veut que l'homme se marie depuis le trentiesme an de son aage, iusques au trentecinquiesme : s'il n'espouse femme dans ce terme, qu'il soit appellé en iustice, condamné à l'amende, & declairé infame. Mais pour conoistre mieux qui a meu ce sage Legislateur à faire vne telle ordonnance, il en rend la raison qui s'ensuit. Chascun considere à par soy, qu'il y a ie ne sçay quelle puissance & efficace de Nature, laquelle fait que le genre humain obtient vne immortalité, dont chascun est merueilleusement conuoiteux. Car toute personne souhaite grandement obtenir vn nom illustre & perpetuel es siecles auenir. Ainsi donc le genre humain, par le benefice de la generation, a cousinage auec ceux qui ont esté, qui sont & qui seront: c'est à dire quiconque laisse des enfans, renaist en quelque maniere en eux, semant vne posterité pour l'auenir : au moyen dequoy le genre humain conserue à tousiours vne viue & perdurable image d'immortalité: tellement qu'il est perdurable, continuellement vn & pareil à soy. C'est chose illicite & meschante de se priuer soymesme d'vn si grand benefice. Or celui-là le fait, voire de gayeté de cœur, qui ne tient conte d'espouser femme, ni d'engendrer des enfans.

Au 7. liu. de sa geographie.

En son 4. liu. des loix

Plusieurs autres, qui ont esté deuant & depuis, ont eu en pensee les mesmes raisons de ce prudent legislateur : comme on peut recueillir de la response de Callistratus iurisconsulte, au 2. liu. des quæst. où il est dit ainsi, Nous engendrons & produisons en lumiere des fils & des filles, afin que par le moyen des descendans d'iceux & d'icelles nous laissions à tousiours la memoire de nostre duree. Le iurisconsulte Paulus appelle la propagation de nos noms, fontaine de souuenance. Lycurgus fit vne ordonnance à Sparte, que ceux qui viuroyent solitaires & hors mariage fussent chassez des Theatres & parcs des exercices: item qu'au cœur d'hiuer on les contraignit certain iour, de marcher & faire quelques tours tout-nuds par la place. Alexandre d'Alexandrie remarque que les Spartiates punissoyēt les non mariez & les mauuais maris aussi. Les Romains voyans que les familles se maintenoyent de siecle en siecle par le moyen du mariage, en retenant le nom du premier de la race, comme ont acoustumé de faire les descendans ; & remarquans aussi que la conseruation de l'estat estoit fondee sur la ieunesse que lon façonnoit incontinent aux armes & à la guerre, les ieunes remplissans les places des vieux soldats, donnerent de beaux priuileges à leurs citoyens qui voudroyent se marier, afin que l'espoir du loyer les y incitast d'auantage. Comme ils s'estudioyent fort à maintenir leur milice par ce supplement des ieunes soldats

L. liberorū de verb. signific.

L. Pronunt. Eod. tit.

Au 4. liu. ch. 8. des iours Geniaux.

ſoldats en la place des vieux & decedez: au contraire quand Caius Vatienus ſe coupa les doigts de la main gauche, afin de n'aller à la guerre d'Italie, par arreſt du Senat il fut condamné à priſon perpetuelle & tout ſon bien confiſqué. Du temps de Traian, vn Romain conuaincu d'auoir lors qu'on enroolloit les ſoldats debilité ſon fils pour le rendre inhabile aux armes, fut relegué & confiné en vne iſle. Valerius Maximus raconte que Caligatus ayant contrefait le malade, pour n'aller aux coups, fut iugé coulpable de trahiſon. Pour retourner aux priuileges des mariez, Auguſte fit la loy ſpeciale Iulia ou Papia, touchant les mariages des bandes militaires, par laquelle les ſoldats eſtoyent tenus ſe marier, afin d'engendrer des enfans. Long temps auant lui ceſte loy auoit eſté auancee par Q. Metellus cenſeur, la harangue duquel Auguſte leut en plein Senat, comme ſi elle euſt eſté eſcrite de ſon temps: teſmoin Florus. A cela regarde l'arreſt appellé de Tertullian, item ce que les iuriſconſultes appellent *Ius trium liberorum*, le droit des trois enfans. Outreplus les Romains donnoyent les offices de præture, quæſture, conſulat & autres dignitez pluſtoſt aux peres de pluſieurs enfans qu'aux autres. Quant aux meres qui auoyent fait des fils, on leur promettoit d'aller en lictiere, & de porter des perles: ce qui eſtoit defendu aux autres. Il y auoit auſſi pluſieurs ordonnances touchant le droit des mariages & des enfans des eſclaues afranchis. Car par la loy Papia, ſi vn afranchi auoit deux fils, quoy qu'en diuers temps, ſous ſa puiſſance, il eſtoit deliuré de l'obligation de ſes charges & coruees. On quittoit pareillement à l'afranchi le ferment qu'il auoit preſté, de ne ſe marier, ni d'eſpouſer ſerue afranchie, quand meſme le mariage ſe traiteroit legitimement. Le reſte de ceſte loy Papia ſe trouuera es commentaires du docte Lipſius ſur le troiſieſme liure des Annales de Tacitus, où il a diligemment & exactement recueilli ce qui a eſté ordonné en faueur des enfans. Dionyſius Halicarnaſſeus dit en ſes antiquitez: que ceux qui auoyent trois enfans receuoyent du public penſion pour les entretenir iuſques à ce qu'ils euſſent treize ans acomplis, la loy ayant eſté faite à l'honneur des trois horacles freres, & que les Romains l'auoyent gardee iuſques à ſon temps. Appian marque auſſi, que ceux qui auoyent ce droit de trois enfans, & ſe trouuoyent deſnuez de moyens de les nourrir, furent ſoulagez par la loy Agraria. Pour ceſte cauſe Cæſar voulant acquerir la bienvueillance du peuple durant ſon cōſulat, partagea certain territoire à vingt mille citoyens Romains qui auoyent trois enfans ou d'auantage. Nul ne doit s'eſbahir qu'alors il ſe trouua dedans Rome vingt mil citoyens qui auoyent tant d'enfans. On void en vne inſcription antique quel a peu eſtre le nōbre des Romains, depuis Cæſar: icelle portant que du temps de l'Empereur Tibere, en la reueuë des gens de guerre dedans Rome, furent contez dixſept cens mil hommes. Euſebe eſcrit qu'au denombrement fait du temps d'Auguſte heritier & ſucceſſeur de Cæſar, l'on compta quatre millions d'hommes. Ie ramentoy cela pour faire que ceux qui eſtiment tant le nombre des habitans en Paris, ceſſent d'en parler. Guaguin rapporte que du temps

Liu. 6. c. 3.

En l'Epitome de Tite Liue, li. 59.

L. Nec patronis. C. de oper. Libert. L. adigere de iure Patron.

Au 2. liu. des guerres ciuiles.

Au 10. liu.

de Louys X I. on trouua dedans Paris cent quarante quatre mille hommes portans armes, au grand estonnement des ambassadeurs d'Aragon. Plusieurs estiment que depuis ce nombre, est plustost augmenté que diminué. Bodin raconte en sa Republique, qu'à Venise se trouuerent vne fois des naturels du lieu pres de cent septante six mil cinq cens personnes.

Liure 4. ch. 1.

Non seulement les Romains ont eu soin de la multiplication des familles, mais les autres peuples aussi. Pour n'en faire trop longue description, les Perses (tesmoin Herodote) apres la gloire des armes faisoyẽt grand estat de la procreation des enfans en nombre, & le Roy enuoyoit tous les ans vn present aux peres & meres, comme ayans en cela merité du public. Pour conferer les choses petites auec des grandes, le mesme est encores annuellement obserué en vne des principales villes franches de l'Empire, où l'õ enuoye aux nouueau-mariez, en presence de grã de compagnie, & auec paroles honorables, quelques presens, quand ils ont eu lignee. Mais ces franchises & priuileges entre les Romains finalement se conuertirent en abus & desacoustumance, voire vindrent à mespris: car il auint souuent que le droit des enfans fut accordé par les Empereurs à ceux qui n'en auoyent point du tout; tesmoin ce qu'en dit Martial au second liure de ses epigrammes. Et Pline Second, qui demande à l'Empereur Trajan pour Suetonius Tranquillus, le droit des trois enfans, pource qu'il n'en auoit point eu en mariage: où il se void par la responce de Trajan, combien il estoit retenu en l'octroy de tels benefices. Depuis, Constantin le grand abolit la loy ancienne laquelle forcluoit les steriles qui n'auoyent point d'enfans, de la succession de ceux qui en auoyent eu, ordonnant qu'icelle succession reuiendroit aux prochains heritiers sans distinction. En quoy il monstra vne grande moderation & equité, ce dit Eusebe. Son auis estoit que les adulteres & « autres corrupteurs de la generation licite & honneste fussent punis selon « la qualité de leurs forfaits: mais qu'il conuenoit separer d'auec tels infa- « mes ceux ausquels l'imbecillité de Nature auoit refusé des enfans, des- « quels autrement ils estoyent tresdesireux; & les autres aussi, qui ne se se- « royent point mariez, non qu'ils eussent en horreur la generation & suc- « cession des enfans: mais pource qu'ils preferoyent l'estude & meditation « ardante des choses celestes à l'acointance d'vne femme & aux soucis du « mesnage. Outreplus il consideroit, que plusieurs sainctes femmes, af- « fectionnees au seruice de Dieu, s'estoyent constamment maintenues « chastes & vierges inuiolees, viuantes en toute pureté & integrité, consa- « crees de corps & d'ames à Iesus Christ. Faloit-il estimer telles person- « nes coulpables de chastiment? Mais estoyent elles pas dignes d'estre « admirees & aprouuees? La volonté encline à telle maniere de viure me- « rite grande louange: mais c'est chose fort esleuee par dessus nature, de s'y « maintenir inuiolablement & perseuerer en la profession d'icelle iusques « à la fin. Pourtant Constantin estimoit dignes de support, & nullement « punissables ceux qui par foiblesse naturelle, non point par faute de vo- « lonté,

En la 99. epist. du 10. liu.

Eusebe en sa vie, liu. 4. ch. 26

" lonté, se voyoyent priuez d'enfans: mais que les amateurs d'vne plus di-
" uine vie meritoyent d'estre reuerez, & non pas rebutez ou mulctez de
" quelque chastiment. Et voila comme cest Empereur adoucit fort e-
" quitablement telle loy des anciens. Iusques ici Eusebe. Finalement les priuileges susmentionnez furent entierement abolis par les constitutiõs d'Honorius & de Iustinian, lesquels declairerent que la virginité ne differoit d'auec la fertilité de lignee, ce que Procopius estime auoir esté cause de la ruine de l'Empire Romain. Car les hommes commençans à desdaigner le mariage, les villes vindrent à se despeupler & furent trop foibles pour soustenir l'effort des puissantes armees barbares. Pourtant Auentin dit à propos, que les anciens prisoyent fort le mariage & l'exercice des armes: sachans que du mespris de telles vocations s'ensuiuoit la ruine de leurs estats.

C. L.1.& c. de iure liberorum.

En la 4 partie des afaires de Turq.

Cela auint à l'Empire Romain: car lors qu'on commença d'y mespriser le mariage, le mestier de la guerre fut reputé mechanique & mercenaire: ce qui aparut sur tout sous l'Empire de Valens. Car les Goths ayans esté chassez de leurs demeures par les Huns, presenterent requeste à cest Empereur, lequel ne preuoyant pas bien l'auenir, leur permit de se loger en quelques quartiers de Thrace. Son discours estoit que les Goths seroyent vne armee toute preste & à son commandement, pour courir sus aux ennemis de l'Empire: & qu'ayant tels Barbares pour ses gardes, il seroit beaucoup plus redouté. Ceste pensee le rendit plus lasche à fournir de soldats Romains les places vacantes es regimens: finalement il ne tint conte des vieilles bandes qui sçauoyent que c'estoit de la guerre & combatoyent vaillamment. Quant aux gens de guerre qu'on leuoit par les prouinces, il exigea de l'argent pour l'exemption, leuant pour teste huitante escus, combien que parauant il les eust exemptez de tribut. Voila l'origine du declin des afaires & de la prosperité de l'Empire. Car les Goths s'estans emparez de la Thrace voulurent pousser oultre: d'autrepart les Romains voyans telle ingratitude prindrent les armes, & commencerent à fourrager ce pays de nouuelle conqueste. L'Empereur Adrian fut plus auisé, lequel rescriuit, selon le rapport d'Vlpian celebre
" Iurisconsulte: le nombre des enfans d'Albinus rend deuant moy leur cau-
" se tant plus fauorable: aussi aime-ie mieux que l'Empire s'estende & a-
" croisse en y adioustant des suiets, que de remplir d'argẽt les cofres d'icelui. Pour retourner à nostre propos, tandis que la propagation de lignee demeura honoree & priuilegiee entre les Romains, on establit en faueur d'icelles plusieurs ordonnances. Entre autres nous en auons qui reiettent la condition induisant les personnes vefues à ne se remarier. Et y a vn tiltre tout entier au Code de Iustinian, *De Indicta viduitate tollenda*. Mais auant toutes autres est memorable la loy de Paulus Iurisconsulte, au 2. liu. ad l. Iul. transcrite par Iustinian au tiltre de verb. signific. Conte-
" nant ces mots. Celle qui d'vne ventree a fait trois enfans semble estre
" acouchee trois fois. De fait, le droit des trois enfans apartenoit à la femme qui s'estoit deliuree de trois enfans en vn seul acouchement. Car

Socrat. liu. 4. ch. 28

L. Vltima. de bonis damnat.

L. Sed si hac. §. fin. cum alijs in tit. de cõdit. & demonstr.

Nature ne permet point le plus du temps, que d'vn mesme ventre sortēt deux ou plusieurs enfans en vne deliurance, ce disent les Iurisconsultes. Or est-il plusieurs fois auenu qu'ē peu d'heures vne femme est acouchee de quatre voire de plus grand nombre d'enfans : pourtant afin que les droits es successions ne fussent reuoquez en doute ou renuersez, il a falu les subuenir par autres constitutions, comme on peut voir en la loy, *Antiqui. Si pars hæredit. petatur.* Et le Iurisconsulte Caius dit ces mots: De nostre temps fut menee vers l'Empereur Adrian vne femme Alexandrine nommee Serapias, auec cinq enfans qu'elle auoit faits d'vne ventree. Quand il en naist plus de trois en vn acouchement, cela semble presques monstrueux. Ce qu'Agellius semble estimer aussi, quand il allegue Aristote, disant qu'en Egypte vne femme acoucha de cinq enfans d'vne ventree, que c'est le but de la multiplication de lignee, & qu'o n'a point veu de femme, qui en ait fait dauantage en vn acouchement. Il adiouste que ce nombre est tresrare, & dit au mesme endroit qu'vne affranchie de l'Empereur Auguste acoucha de cinq enfans au territoire de Laurentum, & qu'iceux moururent tost apres & leur mere aussi. Mais non seulement ia lisains aussi de nostre temps, il s'est trouué des portees en beaucoup plus grand nombre, la pluspart supernaturelles, comme le chapitre suyuant en contient beaucoup d'exemples.

L. Arethusa ff. de statu hom.

In L. vtriū. de reb. dubus.

Au 10. liu. ch. 2.

CHAPITRE VI.

De la lignee numereuse & surpassante l'effort de Nature.

THOMAS Fazel escrit, que Ieanne Pancique mariee de son temps à Bernard Belluard Sicilien de la ville d'Agrigente, fut si fertile qu'en trente grossesses elle se deliura de septante trois enfans. Ce qui ne doit (dit-il) sembler incroyable, attendu qu'Aristote afferme, qu'vne femme acoucha de vingt enfans en quatre portees, cinq à chasque fois. Albert le grand escrit qu'vne Alemande auorta de vingtdeux enfans d'vne ventree, bien formez: & vne autre de septante. D'auantage, que certaine autre en vuida dedans vn bassin cent cinquante de la longueur du petit doigt. Pour acroistre l'esbahissement, Marguerite Comtesse de Henneberg, aagee de quarante deux ans, acoucha l'an M.CC.LXVI. le vendredi deuant Pasques, à neuf heures du matin, de trois cens soixante quatre enfans tant masles que femelles : comme le bruit en fut incontinent diuulgué par tout le pays, où il est demeuré sans interruption iusques à present, selon aussi que les inscriptions publiques & le nombre d'iceux enfans en fait foy. Les masles furent tous ensemble nommez Iean, les femelles Elizabet, en vn seul baptesme par Gui ou Othon suffragant

En 18 hist. de Sicile.

Au 7. liu. de la nature des animaux, ch. 4.

gant de l'Euesque de Treues. Iceux moururent incontinent apres leur naissance & baptesme auec la mere, furent enterrez en la grand' Eglise tous ensemble en mesme sepulchre, sur lequel se lit vn epitaphe tesmoin de ce cas admirable & memorable. Pour y adiouster quelque chose du nostre, l'an M.CCCC.XXX. vne femme de Messine, aagee de vingt quatre ans, fit neuf enfans d'vne portee, & mourut auec eux tous incontinent apres sa deliurance. Quelques vns ont estimé, que la matrice auoit sept cellules, & pourtant qu'vne femme ne pouuoit conceuoir ni enfanter d'vne portee plus de sept enfans, alleguans pour confirmation l'authorité de Galien en vn traité du sperme; à quoy aucuns Iurisconsultes ont adheré: mais les doctes sçauent que telle opinion n'a point de fondement, & que ce liure n'est point de Galien. C'est ce que Fazel propose.

Quant à la Comtesse de Henneberg, Erasme, Viues, & autres ont escrit de son merueilleux acouchement. Louys Guichardin en sa description du pays bas raconte icelle histoire, tiree du 9. liu. des annales de Flandres composees par Gui de Dominique Pierre. Ses mots sont, qu'vne pauure femme acouchee de deux enfans pria la Comtesse de lui faire quelque assistance en sa necessité. Mais la Comtesse non contente de l'auoir renuoyee à vuide l'accusa obliquement de s'estre mal gouuernee, disant que c'estoit chose contre Nature, à son auis, qu'vne femme honneste conceust de son mari deux enfans d'vne portee: & pourtant, que cest enfantement descouuroit qu'elle s'estoit impudiquement prostituee à d'autres hommes. La pauure femme esmeuë de ce reproche & rebut ignominieux, asseuree d'autrepart de sa pudicité, fit vne ardante requeste à Dieu, que pour la preuue de son innocence, & qu'il sauoit qu'elle auoit gardé inuiolablement la foy à son mari, il lui pleust permettre que ceste Comtesse fist d'vne ventree autant d'enfans qu'il y auoit de iours en l'an. Ce qui auint tost apres. Le mesme Guichardin adiouste que ces enfans estoyent grands comme poulsins frais esclos, mais tous viuans & entiers, qui moururent incontinent auec leur mere: à qui l'on dressa l'epitaphe suyuant au monastere de Lodun, où il y auoit des nonnains de l'ordre de S. Bernard, pres de la Haye en Hollande. » La fille d'Illustre Seigneur Florent Comte de Hollande, & de Mathilde sa femme fille de » Henri Duc de Brabant, sœur de Guillaume roy d'Alemagne, nommee » Marguerite, aagee de quarante deux ans, acoucha le vendredi deuant Pasques » l'an mil deux cens septante six, à neuf heures du matin, de trois cens » soixante cinq enfans, tant masles que femelles, qui apres auoir esté baptisez » tous en vn grand bassin par venerable Euesque Don Guillaume » suffragan, presens quelques grands Seigneurs & personnes notables, » les masles ayans eu le nom de Iean, les femelles celui d'Elizabet, » moururent tous & toutes auec leur mere, leurs ames retournans » à Dieu, pour viure eternellement: leurs corps reposans sous ceste » tombe.

Iean de Christoval Espagnol raconte la mesme histoire en la descri-

ption du voyage de Philippe Roy d'Espagne, pour aller en Alemagne vers l'Empereur Charles V. son pere. Il n'oublie nonplus cest epitaphe. On recite vne histoire presques semblable de l'origine de la noble race des VVelses. Comme Irmentrudes femme d'Isenbard Comte d'Altorf, se fust laschee la bride iusques là d'accuser d'adultere vne femme qui auoit d'vne portee fait trois enfans, ne pouuant croire qu'vn seul hõme peust vne fois engendrer tant d'enfans, adioustant qu'il faloit la coul dre en vn sac & la ietter en l'eau, voire l'accusant pour tel esgard enuers son mari: auint que l'an suyuant la Comtesse se trouua enceinte, & le Cõte absent de la maison acoucha de douze enfans, tous masles, mais fort petis. Redoutant le reproche d'adultere (dont toutesfois elle n'estoit coulpable) & la peine de talion, elle commanda que l'on en portast & iettast onze dedans vn ruisseau coulant non gueres loin de sa maison, elle en retenant vn pour le nourrir. Auint qu'Isenbard rencontra la femme qui portoit ces petis à la mort, & enquise par lui où elle alloit auec sa seil le, respondit qu'elle alloit noyer quelques meschans petis chiens au ruisseau de Scherc. Le Comte s'approche, & nonobstant la resistance de la femme voulut voir que c'estoit, puis descouurãt l'afaire la pressa de telle sorte, qu'il entendit le tout. Lors il fit secrettement esleuer les onze enfans, qui deuenus grands lui furent amenez & il les presenta en pleine salle pres de celui que sa femme auoit esleué. Tellement que reconus freres aux traits de la face, & à leurs autres façons, la mere pressee en sa conscience confessa tout le fait, requit & obtint pardon de sa faute. En memoire dequoy l'illustre race des VVelses obtint le nom qu'elle a gar dé depuis.

CHAP. VII.

Remarques memorables touchant les monstres & de la solicitude des Romains à engendrer belle & saine lignee.

LEs Naturalistes, nommément les Anatomistes, ont discouru amplement des monstres, composez de plusieurs corps imparfaits ramassez en vn. Sans nous arrester à ce qu'ils en disent, nous poursuyurons nos histoires, & descrirons ici quelques exemples memorables & admirables. Le premier est recueilli de Buchanan. Vn monstre tout nouueau, dit-il, nasquit en Escosse, ayant forme de masle depuis le nombril en bas, & tel que les autres hommes: mais depuis le nombril en haut il auoit tous les membres doubles & distincts. Le Roy commanda qu'on l'esleuast & instruisist, specialement en la musique, où il deuint

Au 13. liu. de l'histoir. d'Escosse.

» deuint merueilleusement sçauant. Outreplus il aprint diuers langages,
» & ses deux corps & deux testes discordoyent & contestoyēt maintesfois
» par ensemble,ayans contraires volontez : par fois consultoyent comme
» en commun. Aussi cela paroissoit de merueilleux en lui , que quand
» quelque douleur lui suruenoit es cuisses & es iambes,l'vn & l'autre corps
» s'en sentoit. Si on le picquoit ou blessoit depuis le nombril en haut,
» l'vn des corps s'en plaignoit nonpas l'autre. Difference qui aparut en-
» core d'auantage en la mort. Car l'vn des corps estant mort plusieurs
» iours deuant l'autre,le suruiuant defaillit peu à peu,sa moitié estant com
» me pourrie. Ce monstre vescut XXVIII. ans, & mourut tandis que
» l'Escosse fut sous la main de Iean qui en estoit Viceroy. Nous en escri-
nons tant plus hardiment (adiouste-il)qu'il y a encores plusieurs honne-
stes hommes qui ont veu ce monstre. C'est ce que dit Buchanan. Du
temps de l'Empereur Theodose nasquit vn pareil monstre au chasteau
d'Emmaus, ce dit la Chronologie d'vn auteur incertain, n'agueres pu-
bliee par Henri Petreius. Ce monstre auoit deux testes & deux poictri-
nes,& tous les sens. Quand vne moitié dormoit,l'autre mangeoit:quel-
quesfois ces deux corps s'entrequerelloyent & entreheurtoyent. Mais il
ne vesquit pas plus de deux ans,& quād l'vn fut mort l'autre le suiuit qua
tre iours apres. Au cas semblable,l'an mil quarante trois,comme nous
lisons en la continuation de l'histoire Angloise de Beda,faite par vn au-
teur incertain , lon vid es frontieres de Bretagne & de Normandie vn
monstre de deux femelles qui estoit tel. Il auoit deux testes,quatre bras,
& tout le reste double iusques au nombril. Au dessous tout simple com-
me d'vn corps naturel & proportionné. Ce monstre voyoit , man-
geoit, parloit d'vn corps , pleuroit & auoit faim de l'autre. Il prenoit
nourriture par les deux bouches,& vuidoit par vn seul conduit. Vne de-
cedee,l'autre subsista deux ans entiers portant la morte,iusques à ce que
la pesanteur & puanteur du corps l'accabla. Nous parlerons des mōstres
plus amplement en vn autre endroit.

Quant à la coustume des Romains, ils furent tressoigneux non seule-
ment d'auoir lignee d'enfans masles, mais aussi qu'ils fussent sains & vi-
goureux. Pourtant les loix anciennes defendirent aux hommes sexage-
naires,& aux femmes quinquagenaires,de se remarier. Iustinian corri-
gea telles loix,& ne fit aucune restriction de temps. Car il a esté veri-
fié que des femmes aagees de cinquante ans & d'auantage auoyent fait
des enfans. Nous en auons l'exemple en ceste nonnain renommee,Con-
stance,mere de Frideric II. laquelle tiree du cloistre fut vnique heritiere
& roine de Sicile. Icelle ayant conceu lignee en l'aage de cinquante deux
ans passez,pour leuer tout soupçon,fit dresser vn pauillon en pleine pla-
ce de certaine ville de Sicile, & en presence des plus notables dames du
pays voulut acoucher en public. Ce nonobstant plusieurs debatirent
ceste auanture,entre autres le Marquis d'Ancone nommé Marquard,le-
quel offrit verifier que cest enfant n'estoit point issu de Henri & Constā-
ce,ains estoit supposé,ce dit Pandolfe Collenuccio. Peut-estre que Iean

Liure 4. de l'hist. de Naples.

Michel Brutus a prins occasion de ce recit, de nier tout à plat que Constance eust onques esté nonain ou abbesse, ni que le Pape Celestin l'eust dispensee de se marier, d'autant que selon son calcul elle auroit esté lors aagee de soixante ans. Au contraire, il allegue Hugues Falcand historien, lequel dit qu'alors elle estoit fille en fleur d'aage, qui fut mariee à Henri sous le regne de Guillaume surnommé le Bon, lors que Frideric Barberousse viuoit encor: mais que la confusion des temps a esté cause de cest equiuoque. I'estime, dit-il, qu'elle fut emmenee du palais royal en vne abbaye de nonnains, lors que le peuple mutiné mit en prison le roy Guillaume surnommé le mauuais, & qu'on ne trouua lieu plus cômode pour la garantir durant telles tempestes. Icelles apaisees, ceste princesse qui estoit en ses droits, & non voilee ni professe, demeura parmi les Nonnains iusques à ce qu'elle espousa Henri. Ie ne dispute point, ains laisse au lecteur à considerer si ces raisons & coniectures de Brutus, opposees à Collenuccio & à l'opinion commune des historiens, sont vrayes, quoy que vraisemblables. Mais i'auoue qu'il est malaisé d'impugner ce qui iusques à present a esté tenu & aprouué pour veritable.

Au 4. liu. des secrets & miracles de Nature, ch. 24.

Pour acheuer ce que nous auions commencé, Leuin Lemnius, docte medecin, met en auant certaines raisons, & dit auoir quelque fois remarqué, que des femmes vigoureuses & de puissant courage ont porté lignee iusques à cinquante cinq ans acomplis. Or combien qu'il adiouste que l'ardeur & force d'engendrer cesse es hommes, quand ils ont atteint soixante cinq ans, pource que lors leur vigueur se flestrit, la semence commence à deuenir inseconde, les esprits naturels estans amortis, les humeurs dessechees, desquelles se fait la semence par le benefice de la chaleur: toutesfois il corrige son propos, disant qu'il se trouue des vieillards si robustes, & qui ont mesnagé si bien leurs aages precedens, que iusques à l'aage de septante ans ils ont eu vertu d'engendrer. Car les historiens rapportent que Massinissa fit des enfans en l'an huitante sixiesme de son aage. I'ai conu vn cheualier de Franconie, gentilhomme de tresnoble & ancienne race, ami de mon pere, qui aagé d'enuiron quatre vingts ans eut de sa femme, honneste damoiselle, des enfans, asçauoir fils & fille, lesquels viuoyent encores, quand i'escriuoy' ceci.

CHAP. VIII.

Merueilleuse & vigoureuse vieillesse de quelques vns: & de la benediction en nombre d'enfans.

Liu. 4. c. 24

ON lit en Lemnius, medecin susmentionné, la suyuante histoire memorable. Il raconte auoir aprins d'vn pilote, homme digne de foy, qu'estant pour trafic à Stocholm, ville capitale de Suede,

Suede,du temps de Gostaue,auquel Henri succeda, le Roy le fit semondre aux nopces d'vn vieillard, lors aagé de cent ans, lequel espousoit vne fille de trente ans, de laquelle il eut des enfans. Cest homme (comme il s'en trouue plusieurs tels en Suede) estoit si verd & gaillard,qu'à peine lui eust-on donné cinquante ans.On peut rapporter à ceste histoire l'autre recitee par Buchanan,touchant vn nommé Laurent Hethland, lequel ayant cent ans acomplis se maria, & en l'aage de sept vingts ans alloit pescher en sa barquette lors mesme que la mer estoit fort esmeue:finalement mourut de vieillesse,sans estre parauant pressé de maladie. Mais ce grand aage est petit à comparaison de la vieillesse de l'Indien,dont est parlé es histoires de nostre temps. Il estoit de Bengala, & auoit atteint l'aage de trois cens trente cinq ans. Vn iour il se presenta deuant celui qui en ces quartiers-la commandoit pour le Roy de Portugal. La chose estoit hors de controuerse. Car tous les plus vieux du pays s'y trouuerent, lesquels affermoyent auoir entendu de leurs ancestres la verité du fait. Il auoit vn petit fils aagé de nonante ans:& combien qu'il ne sceust lire ni escrire,si est ce que les cõptes qu'il faisoit des choses par lui veuës se rapportoyent fort bien à tout ce qui en estoit couché dedans les Annales du pays. Les dents lui tomboyent de temps en autres, puis d'autres renaissoyent:quand le poil lui estoit deuenu tout-blanc, il se changeoit en couleur noire. Au commencement de son aage il auoit esté idolatre,puis ayant passé cent ans s'estoit fait Mahumetiste; & pour la rareté de son aage tiroit pension du Sultan des Turcs. Il demanda soulagement pour viure au viceroy de Portugal, lequel le lui assigna liberalement. Cela monstre que Dioscoride l'Astrologien s'est equiuoqué,escriuant (comme nous lisons es fragmens de Varron) que l'homme ne peut viure plus de cent ans:comme les Alexandrins qui gardẽt les corps morts en ont fait la preuue. C'est qu'ils soustenoyent que le cœur humain alloit en croissant de poids d'an en an iusques au cinquantiesme, qu'il pesoit cent drachmes ; puis decroissoit de deux drachmes par an, tellement qu'au centiesme il se trouuoit totalement aneanti : partant force estoit que la personne exspirast , n'ayant plus de vigueur ni de vie.

Au 1. liu. de l'hist. d'Escosse. sur la fin.

Pour conclusion,afin de mettre en auant quelque chose tiree des sainctes Escritures, nous recueillons des sentences & histoires du vieil Testament,que la multiplication de lignee a esté prinse pour benediction, comme la sterilité pour malediction. Dont est auenu, que comme les femmes fecondes ont esté iugees heureuses, au contraire les infecondes & brehaignes estoyent mesprisees & regardees de trauers. Nous lisons aussi les plaintes de certaines femmes demandans lignee à leurs maris,& deplorantes leur sterilité:pour responsè à quoy elles sont admonnestees d'attendre principalement la benediction de Dieu. Certainement,Satan coniuré ennemi du sainct mariage, & de la doctrine qui nous enseigne à quelle fin le genre humain se multiplie par moyen legitime en la conionction de l'homme & de la femme,pour arracher au monde ce sa-

lutaire enseignement, a procuré que, sous pretexte de plus saincte maniere de viure en aparence, ceste multiplication fust empeschee, & que le cœlibat comme plus saincte institution fust establi. Pour ne dire rien de telles confusions, du temps de S. Augustin s'esleua en Afrique vne secte de certains surnommez Abelites, qui disoyent qu'Abel non encore marié & sans enfans, auoit esté tué par son frere Cain. Tels fantastiques se marioyent, mais ne s'accointoyent nullement de leurs femmes, ni n'égendroyent des enfans, mais en adoptoyent, à condition que leurs adoptez fissent comme eux, & sous ceste promesse les instituoyent leurs heritiers. Ce qui leur estoit aisé de faire, d'autant qu'il se trouuoit tousiours assez de pauures chargez d'enfans, qui donnoyent volontiers leurs enfans à adopter, pour iouir par tel moyen des biens d'autrui.

CHAP. IX.

L'vsage des eaux medecinales que la terre produit, doit estre commun & gratuit à tous.

N'Y a pas long temps qu'vn ami nous conta que certaines eaux medecinales en Alemagne, desquelles il specifioit les endroits, tarirent lors qu'on voulut exiger tribut de ceux qui pretendoyent s'en aider : mais si tost qu'on leua ce peage inique, octroyant libre vsage de l'eau à tous qui y venoyent pour leur santé, ceste eau se print à couler de sa source en toute abondance, comme deuant. Pensant à tel rapport, ie rencontrai d'auanture vn passage en Athenee, lequel escrit mesme chose estre auenue en vn marest du temps d'Alexandre & de Pyrrhus roy d'Albanie: c'est asçauoir que les feues d'Egypte y foisonnerent & multiplierent fort l'espace de deux ans, au bout desquels Alexandre y establit des gardes, empeschans l'approche de ce marest, lequel asecha totalement & ne produisit plus rien, combien qu'il y eust de l'eau. Le mesme auteur raconte cas presque semblable auenu en vn lieu nommé Edapsus. Certaine eau froide, differente des autres, commença à sourdre non loin du riuage de la mer, dont les malades qui en buuoyent sentoyent grand allegement: ce qui fit que plusieurs y acoururent de pays lointains. Les lieutenans du roy Antigonus voulurent faire espargne de ceste eau, & commanderent qu'on en baillast d'autre à boire aux allans & venans: mais incontinent la fontainte tarit. En Troas aussi, quelque temps auparauant, on trouuoit du sel en abondance, lequel s'esuanouit si tost que Lysimachus entreprint d'y imposer tribut. Estonné de cest accident, il leua le peage, & le sel apparut comme deuant. Quant aux exemples plus proches, Iaques Mejer escrit ce qui auint à Sluse l'an M. CCCC. XLI. Vn nouueau tribut, dit-il, ayant esté imposé sur

Au 3. liure ch. 1.

Es annales de Fládres Liu. 19.

sé sur les mousles, on n'en vid ni pescha plus : ce que chascun tint pour miracle, dautant qu'elles reuindrent comme parauant, si tost que le tribut fut aboli. Les pauures se nourrissent là de ce menu poisson d'escaille. Pour ne cercher exemples si loin (mais on fait plus d'estat de ceux qu'on ameine d'ailleurs que de la maison & de pres, ce dit Ciceron) ie pourrois nommer le lieu, & raconter les choses y auenues, n'y a pas long temps. Comme quelque eau de goust aigrelet, fort medecinale, fust aparue decoulant d'vne belle source, au grand contentement & soulagemẽt de sains & de malades, le proprietaire du fond d'où ceste eau prouenoit, meu d'amour de gain, fit fermer la fontaine, ordonnant certain pris selon la quantité qu'on demanderoit : mais la fontaine deuint seiche tout à l'heure, sans fournir vne seule goutte d'eau, iusques à ce que le taquin leua cest empeschement, & laissa l'entree du tout libre à ceux qui y venoyent pour leur allegement, sans rien exiger d'eux. A cela se rapporte ce que Pierre Quinqueran transcrit du liure des simples de Brasauole, medecin Ferrarois, traitant de la Manne. Les rois de Naples, dit-il, ayans fait clorre de murailles vn lieu où la Manne distilloit abondamment du ciel, pour empescher les pauures d'en aller cueillir, sinon qu'ils voulussent payer tribut; la Manne cessa de tomber : on ouurit le clos, lors elle cheut de l'air comme de coustume. On referma le lieu pour la deuxiesme & troisiesme fois, & tousiours ainsi auint. Somme, le ciel fut fermé si le parc estoit fermé, & ouuert si l'ouuerture en estoit libre à chascun. Iean Huart Espagnol a descrit amplement la Manne qui tomboit miraculeusement pour la nourriture des Israelites au desert, & sa naturelle efficace. Pour conclurre nostre meditation, Lactance dit tresbien que Dieu partage esgalement la lumiere du iour à tous, fait couler les fontaines & riuieres à tous, fournit nourriture, & donne repos gracieux à tous.

Au 2. liu. des louãges de Prouẽce

En l'examẽ des esprits, ch. 12.

Liu. 5. c. 14.

CHAP. X.

Des corps morts qui ne pourrissent point.

VN de nos marchans Alemans apporta d'Egypte (ce disoit-il) ces annees passees vn corps mort entier de femme lequel pour la nouueauté fut recerché & veu par vne infinité de personnes, pour vne petite piece d'argent par teste, dont ce marchant fit grosse somme. C'estoit vn corps de la sorte de ceux dont se prend la Mumie, medecine salutaire à diuerses maladies, enuelopé artistement de bandelettes, où se voyoyent force characteres & lettres hieroglyphiques, auec vne inscription, feinte à mon auis, que c'estoit le corps d'Isis iadis tant reueree des Egyptiens, & tenuë pour leur deesse. Plusieurs de mes amis & moy

visimes affectueusement ce corps, pour descouurir tant mieux la merueilleuse superstition & l'attentiue solicitude des anciens en la sepulture des morts. Nous essayasmes de persuader ce marchant qu'il desuelopast toutes ces bãdelettes, pour voir ce qui estoit caché dessous en vn corps tout sec & sans aucun suc. Mais lui s'excusant sur diuers pretextes refusa de ce faire en nos presences: & toutesfois nous conusmes depuis qu'il y auoit regardé. Cela me fit entrer en pensee pourquoy les infideles, sur tout les Egyptiens, auoyent fait tant de despense, & appliqué ainsi leur industrie à confire, embausmer & conseruer leurs morts. Car ils n'ont rien sceu de l'article de la foy Chrestienne touchant la resurrectiõ de la chair, lequel ne s'accorde point à la raison & sagesse humaine. Vray est, ce dit Herodote, que les Egyptiens ont esté les premiers qui ont maintenu que l'ame de l'homme estoit immortelle, mais ont adiousté qu'elle passoit de corps en corps d'hommes & de bestes auec. Ne nous esbahissons pas de la bestise des Egyptiens idolatres, veu que la secte des Pharisiens, entre le peuple de Dieu, mesmes du temps que Iesus Christ preschoit en Iudee, estoit abruuee de mesme erreur. Or ie laisse examiner aux autres, si ce fait des Egyptiens en la confiture de leurs morts est procedé de vaine ostentation, ou d'amour excessiue enuers les trespassez, ou d'autres raisons. Il appert bien qu'ils ont employé des drogues particulieres, des pouldres de cedre, & autres mixtions contraires à la putrefaction, & que leur coustume estoit d'embausmer auec beaucoup d'artifices les corps des trespassez, qu'ils enuelopoyent de bãdelettes redoublees, & mettoyẽt sur la poictrine des riches quelque petite plaque ou fueille d'or: tellemẽt que ces corps, vuides de toutes humiditez, entrailles & excremens, estoyent conseruez entiers l'espace de deux mille ans & plus, comme encores en ces derniers ans on les tire hors des sablons qui sont es enuirõs des pyramides, où ils ont esté enseuelis alors que les sacrifices & ceremonies d'Isis estoyent en vigueur, selon qu'il s'est descouuert par les marmousets enclos en ces corps. Ciceron escrit des Egyptiens & des Perses ce qui s'ensuit. Les Egyptiens embausment les morts, lesquels ils gardent en leurs maisons. Les Perses aussi les couurent de cire, afin qu'ils demeurent entiers fort long temps. Herodote dit le mesme touchant les Perses: & pour le present ie ne parlerai point des autres peuples.

Au 1. liu des quest. Tuscului.

Liu. 1.

Mais combien que les anciens fussent si soigneux de garder les corps morts en leur entier, si est ce qu'à bien parler ce n'ont esté que corps pourris: attendu que la corruption se termine à la ruine du total, encores que quelques parties demeurent entieres, ne plus ne moins qu'on dit vn nauire estre pourri, dont la proue & la pouppe, sont arrachees & separees, encores que le fond soit demeuré entier: ainsi que Bodin le remarque aussi, adioustant que le vulgaire appelle Mumie ou Mommie ce que Pline nomme *Funera medicata*, Corps embausmez. Tels corps sentent bon, tellement confits & assechez par drogues penetrantes, qu'ils ressemblent à du sucre candi, par tout couuerts de bandelettes de toiles delices,

Au 1. liu. du theatre de Nature.

liees,pliees les vnes sur les autres,les entrailles vuidees,& la peau doree: car rien ne contregarde les choses plus long temps de pourriture & de rouillure que l'or. En lieu d'entrailles ils cachent au dedans des petis marmousets,comme pouppees d'enfans , ayans la figure d'vne femme, qui est Isis,& sont ordinairement de terre cuite & vernie. Il y a infinis sepulchres de tels corps,dedans le sable delié & sec,nommément sous les Pyramides,qui sont en nombre presques innombrables. A cause qu'ils estiment tels corps de grande efficace en medecine,lon ne cesse de cercher & creuser leurs sepulchres.Le Roy François I. faisoit tousiours porter à sa suite de ceste Mumie, comme vn remede singulier à tous maux. Outre les drogues diuerses,la coustume des anciens estoit se seruir du suc de Cedre contre la putrefaction:ce que conferme Henri Salmuth en ses doctes annotations sur le liure de Gui Pancirolle,traitant des choses memorables dont l'on ne fait plus mention il y a fort long temps. Le suc de
» Cedre,dit-il,tant à cause de sa grande amertume,que pour son excellente
» te proprieté de dessecher , peut non seulement arrester pour quelque
» temps la cause de corruptiō interieure,mais aussi garder l'espace de plu-
» sieurs siecles la chose qui est serree en lui, sans qu'elle se consume. Les
» corps embausmez en Egypte,il y a pres de trois mille ans,que Platon re-
» marque en vn de ses dialogues, intitulé Phædon, qui se maintienent en-
» cores entiers iusques auiourd'hui, que lon appelle Mumies, font foy de
» ce que nous disons. Melchior Guilandin prouue par Dioscoride & Galien , que l'on auoit acoustumé de confire & embausmer les corps auec suc de Cedre. Pline dit le mesme en son histoire naturelle, où il escrit la vertu du cedre estre telle, que les corps morts au pays d'Egypte, arrousez & trempez du suc d'icelui,sont preseruez de pourriture. En vn
» autre endroit se lisent les mots suyuans,de son obseruation:le suc de Ce-
» dre garde entiers de siecle en siecle les corps morts, corrompt les viuās;
» par vne antipathie merueilleuse, mortifiant les viuans , & viuifiant les
» morts. Nous parlerons plus amplement de la duree du Cedre au chapitre prochain de celui-ci.

Au Cōmentaire,de Papyro, sect. 24.

Liu.16.c.11.

Liu. 24.c.5.

Pour reuenir à ce que nous auions commencé des sepultures,les habitans de Chus , qui est l'Ethiopie sous Egypte retienent ceste maniere d'embausmer les corps de leurs trespassez,pour memoire de duree.Ben-
» iamin de Tudele , en escrit ce qui s'ensuit. Ceux du pays n'enterrent
» point leurs morts,mais les confissent & embausment auec drogues diuer
» ses,puis les disposent en des sieges,les enuelopent de filez,& les rangent
» par ordre selon chasque famille. La chair & les os se dessechent & dur-
» cissent tellement,que les viuans reconoissent leurs ancestres:par longue
» succession d'annees, comme s'ils estoyent en vie. Au premier volume nous auons marqué apres Ortelius vne mesme coustume obseruee es isles d'Aran. Mais ceste coustume ou plustost ceste pompe de corps embausmez , a esté estimee barbare & insupportable entre les Chrestiens, voire mesme entre les peuples qui retienent quelque sentiment d'humanité & de ciuilité. Car l'homme prins de la pouldre, formé premiere-

En son itineraire.

Liu.1.c.14.

ment de la main de Dieu,puis deformé par le peché,& assuietti à corruption,doit necessairemēt retourner en pouldre de laquelle il a esté prins, apres que l'ame est separee du corps. Et les Iuifs es ceremonies de leurs sepultures,où les corps ont esté embausmez,n'ont point voulu contester contre la sentence de Dieu sur Adam & toute sa race : mais ont tesmoigné de leur foy & esperance touchant la resurrectiō glorieuse des corps ignoree des autres peuples. Les Moscouites (nation superstitieuse s'il y en a au monde,sur tout au fait des sepultures & du soin des morts) ont cela de particulier d'auec les autres nations, qu'ils n'enseuelissent pas si tost leurs trespassez, mais les gardent vn an entier en des cercueils en quelque chambre voultee,puis au bout de l'an les enterrent auec grands pleurs. Ceste coustume peut estre procedee des anciens Russiens, desquels l'on void plusieurs corps presques entiers encore de present,morts de temps immemorial,& enseuelis aupres de Kiouie, ville fort grande & tres-ancienne sur le Borysthene. Car Alexandre Guagnin en escrit ces mots. Là void on des cauernes sousterraines,merueilleusement « longues, larges, & profondes, où sont plusieurs sepulchres & corps des « seigneurs & plus notables personnages de leur temps en Russie,lesquels « on remarque tout entiers quoy que de toute ancienneté là reposans.En- « tre tous se voyent deux corps de Princes, vestus à la mode du pays,& cō- « me ils marchoyent viuans,tout entiers & aussi frais comme si l'on ne les « y auoit mis que depuis peu de iours,couchez en vne grotte, où les passās « & estrangers les contemplent par le moyen de certains Moines Russiens « qui ont soin de cela. Kiovie fut indubitablement iadis ville riche & de « grand trafic en ces quartiers de Septentrion,selon que sa situation ample & desolee,contenant deux lieuës d'Alemagne de circuit, & descrite par Laurent Muller,qui a esté sur le lieu,le tesmoigne suffisamment. Entre autres choses il prise fort vn temple basti auec tresbelles voutes, dedans lequel se descouurent des corps morts tout-entiers, comme rostis, non point noirs & hauis,mais auec vne viue couleur sur toute la peau. Le bruit commun est,que ce sont corps de martyrs,à cause dequoy les Tartares en leurs courses n'y touchent point:pource que quand ils ont voulu l'entreprendre,mal leur en a prins. Il adiouste d'auantage, que l'on void en vne chapelle le corps d'vne femme vestu de certain linge delié comme crespe,si entier qu'il a encor les cheueux blonds,&tous les membres. Que le vulgaire tient que c'est le corps de Saincte Barbe martyre. Au reste,les anciens ont tenu que les corps frapez de la fouldre ne pourrissoyent point, ains demeuroyent entiers. Plutarque a esté de cest auis,disant,Les corps de ceux qui ont esté tuez par la fouldre, demeurent « longuement sur terre, sans se corrompre ne pourrir, pource que plu- « sieurs ne les veulent brusler ni enterrer,ains les laissent sur la terre, & les « remparent de quelque fermeture à l'entour, de maniere qu'on void les « corps demeurans là longtemps sans se corrompre ni empuantir:& con- « sequemment arguans de menterie Clymené, à qui Euripides en sa tra- « gedie fait dire du corps de son fils Phaëton, «

Reinold. Heindestein au 5. liu. de la guerre de Moscouie.

Au 2. tome des hist. de Pologne.

En son hist. Septentrionale.

Au 4. liu. des propos de table, qu.2.

De mon fils bien aimé, las en quelque fondriere
Le corps va pourrissant couché sur la poussiere.

Les historiens qui escriuent des Indes Occidentales disent que plusieurs Espagnols se trouuent en certaine saison de l'annee roides de froid & morts au sommet des hautes montagnes: leurs corps demeurans entiers incorruptibles auec leurs entrailles. Lisant ces choses, i'ai pensé qu'il s'est peu faire que tels corps ayent esté frappez de la foudre: encores que ie n'en vueille pas resoudre nettement. Il est plus aisé de dire, que de prouuer,qu'il y a beaucoup de merueilles & du tout extraordinaires en ces eslongnees parties du monde. Mais monsieur Paludanus,docteur medecin, excellent recercheur & studieux collecteur des rares singularitez de l'Inde Orientale & Occidentale, m'a leué ceste doute, m'ayant rapporté qu'il a en son cabinet deux Indiens entiers,qui ne sentent nullement mauuais, ne sont de couleur passee ni morte, mais les regardant de loin paroissent reuestus d'vne peau rubiconde, & en toutes autres choses,excepté le mouuement, semblables aux viuans. Il disoit que cela auient souuent aux Indiens tandis que le vent de Midi tire, lequel a ceste efficace de stupefier & geler ces Indiens en lieux spacieux & ouuerts, où ils ne peuuent se cacher. Son discours fait que i'adiouste maintenant plus de foy à Corneille VVitfliet,confermant tout cela. Es montagnes de la prouince de Chili, dit-il, domine vn vent particulier, dangereux, nonpoint pour estre trop vehement, mais à cause qu'il est trop subtil. Les premiers descouureurs entrerẽt en ces pays par vn chemin qu'ils trauerserent en montant es hautes montagnes, d'où ils se rendoyent es vallees & planures: mais pour euiter ce redoutable & perilleux air, ils s'y rendent par le chemin de mer, en costoyant le riuage, d'où ils entrent es cãpagnes. Ce vẽt des mõts de Chili est si dãgereux, qu'il reserre la chaleur vitale au dedans, & soudain estouffe le passant: mais il n'endõmage point les corps morts, ains les preserue de corruption & de pourriture. On dit qu'Almagro, repassant au bout de cinq mois par où il estoit venu, trouua plusieurs de ses gens roides-morts de froid & tout-entiers auec leurs cheuaux sur lesquels ils estoyent montez, tenans les brides par leurs mains, & les cheuaux morts aussi tout debout, & en tel estat que s'ils eussent esté viuans. Cela fut iugé merueilleux par Almagro & sa suite. Mais la raison de cela est, que l'air des montagnes de Chili estant tressubtil, il ne s'arreste point aux gras des iambes, ni aux pieds, ni aux mains, mais penetre es entrailles, esteint la chaleur vitale, & pource qu'il est sec au dernier degré, de là vient qu'il ne cause corruption ni pourriture, mais preserue les corps morts en leur entier. Car la corruption & pourriture procede de qualité moite & chaude.

En l'addition à la Geographie de Ptolemee.

CHAP. XI.

De la longue duree de l'airain, du Cedre, & du Cypres.

que les portes du temple de Diane Ephesienne durerent quatre cẽs ans, à cause qu'elles estoyent de cypres. Ce bois se polit merueilleusement par le temps, à raison dequoy l'on en fait les plus beaux meubles des riches maisons. Les images qui en sont taillees suent quelque fois: car si le vent de midi souffle, & l'air est moite, ce bois se ramolit, & est huileux, ce dit Theophraste. Le reste touchant la duree du Cypres se peut voir en Pline & autres auteurs, desquels Iean Baptiste Porte Neapolitain a fait vn recueil au deuxiesme liure de sa maison rustique, où il parle aussi bien amplement du Cedre.

CHAP. XII.

De l'amas & reserue des vrais & profitables thresors.

NOSTRE Seigneur Iesus Christ nous enseigne quels thresors il faut amasser & garder, c'est asçauoir qui ne soyent transitoires, perissables, & nuisibles. Ne vous amassez point (dit-il) de thresors en la terre, où la tigne & la rouillure gaste tout, & là où les larrons percent & desrobent. Mais amassez vous des thresors au ciel, là où la tigne & la rouillure ne gastent rien, & là où les larrons ne percent ni ne desrobent. Car là où est vostre thresor, là aussi sera vostre cœur. Nul ne peut seruir à deux maistres: car ou il hayra l'vn & aimera l'autre; ou il se tiendra à l'vn, & mesprisera l'autre. Vous ne pouuez seruir à Dieu & aux richesses. Ramenteuons outre cela le contenu en la loy de Dieu, lequel ayant proposé les maux qui pouuoyent auenir aux rebelles & trãsgresseurs, adiouste, Cela n'est-il pas serré chez moy, & seellé en mes thresors? comme s'il disoit, I'ai des thresors de biens, lors que ie vueil faire part de ma grace & bienvueillance aux hommes : ie puis leur faire du bien par vn moyen incomprehensible, non point à la façon du monde. Au contraire si ie veux affliger quelques vns, ils sentiront que i'en trouueray les moyens dont iamais ils ne se fussent auisez. Voila comme Dieu veut que ses grands thresors de benedictions & maledictions nous soyẽt descouuerts. Notons donc, qu'il ne suffit pas de sçauoir que la pluye, le beau temps, la fertilité, les autres biens procedent de la grace de Dieu: mais qu'il faut monter plus haut, sçauoir est, puis que Dieu benit ainsi la terre, nostre deuoir porte que nous lui demandions la grace d'abonder en bonnes œuures; attendu que nous sommes ses plus excellentes & nobles creatures.

Matth. ch. 6. v. 19. 20. 21. 24.

Deut. 32. 34

Il sera bon, pour closture de cest article, d'y ioindre l'aduertissement notable & Chrestien de S. Ambroise, digne de consideration, sur tout en ce dernier temps, où toutes choses sont en confusion par le moyen des

Au 2. liu. des deuoirs ch. 28.

guerres, seditions & haines irreconciliables entre les Chrestiens, quoy que pressez les vns de pres, les autres menacez de loin par la tyrannie Turquesque, dont l'on ne se donne peine, que l'on mesprise, & regarde comme si ce n'estoit vn fleau redoutable: ce qui produira, mais trop tard, vn repentir suiui de ruine horrible. Quelquesfois (dit S. Ambroise) on a « mesdit de nous, à cause que nous auons mis en pieces les vaisseaux mysti- « ques (c'estoyent les tasses ou coupes d'or & d'argent auec lesquels on « administroit en l'assemblee des Chrestiens & Chrestiennes, aux commu- « nians, le vin de la S. table du Seigneur en la celebration du Sacrement de « sa saincte Cene) afin de racheter les prisonniers. Cela a peu desplaire aux « heretiques Arrians, non pas tant à cause du fait qui leur desagreast, que « pour auoir dequoy nous reprendre. Mais y-a-il cœur si barbare, & tant « fait de pierre ou d'acier, qui se faschast de voir racheter vn homme de la « mort, & vne femme d'entre les impuretez barbaresques, plus redouta- « bles que la mort mesme ? De voir les ieunes gens & les petis enfans « garantis de la contagion des douleurs qui les souilloyent pour crainte de « la mort? Combien que nous n'ayons pas fait ces choses sans grande rai- « son, si auons nous fait entendre au peuple, lui auons declairé, & procuré « qu'il comprinst, qu'il y auoit beaucoup plus grand auantage de conser- « uer les ames au Seigneur, que de garder de l'or. Car celui qui a enuoyé « sans or les Apostres, a recueilli les Eglises sans or. L'Eglise a de l'or, « non pour le garder, mais pour le distribuer, & en subuenir aux necessi- « tez. Quel besoin y-a-il de garder ce qui ne sert de rien estant gardé? « Combien pensons-nous que les Assyriens ayent emporté d'or & d'ar- « gent de la maison du Seigneur ? Les ministres de l'Eglise font-ils « pas mieux de fondre tout cela, pour en soulager les pauures, si les au- « tres moyens defaillent, que d'attendre qu'vn ennemi souillé de sacrile- « ge en face butin ? Le Seigneur dira-il pas, pourquoy as-tu souffert « que tant de pauures mourussent de faim? Tu auois de l'or pour leur four- « nir dequoy viure. D'où vient que les prisonniers n'ont point esté ra- « chetez, mais on les a laissé vendre? Pourquoy l'ennemi en a-il fait si grãd « carnage? Mieux valoit sauuer les vaisseaux viuans, que ceux de metal. « L'on ne sçauroit respondre à telles obiections. Allegueroís-tu, que tu « craignois que la maison de Dieu ne fust assez bien parce? Il te replique- « roit, Les Sacremens n'ont que faire d'or, & ce qui n'est acheté par or ne « plait à cause de l'or. La rançon des prisonniers est le parement des Sa- « cremens. Les vaisseaux rachetans les vies de la mort sont vrayement pre- « cieux. Vrai thresor du Seigneur est celui, qui fait ce que le sang du Sei- « gneur a fait. On reconoit que la coupe est vrayement la coupe de sang « du Seigneur, quand l'on void en icelle double redemption, asçauoir que « ceste coupe deliure de la tyrannie des ennemis ceux qui ont esté rache- « tez par le precieux sang beu en ceste coupe. Voila vn or à l'espreuue, « vn or profitable, vn or de Christ, vn or qui rachete de la mort, vn or qui « garantit la pudicité, qui sauue la chasteté. I'ay mieux aimé vous rendre « les prisonniers sains, saufs & francs, que garder de l'or. Ce nombre & ce «

rang

» rang de captifs deliurez est trop plus plaisant à voir que la beauté des
» coupes rangees sur les tables. A tel vsage a deu seruir l'or du redem-
» pteur,c'est de racheter ceux qui estoyent sur le poinct d'estre perdus. Ie
» voy que le sang de Iesus Christ versé dedans l'or n'a pas seulement re-
» splendi,mais aussi que par le don de ce rachet il a imprimé l'efficace de
» sa diuine operation. Le Sainct Martyr Laurent reserua vn tel or au Sei-
» gneur , & promit le monstrer quand on lui demandoit les thresors de
» l'Eglise. Il produisit en place le lendemain vne grande multitude de
» pauures. Enquis où estoyent ces thresors promis, estendant les mains
» vers ceste assemblee de pauures,Voici (fit-il) les thresors de l'Eglise.Oui
» vrayement:ceux en qui Iesus Christ habite,& qui croyent en lui,sont des
» thresors tresprecieux. Escoutons l'Apostre,Nous auons ce thresor (dit- *2.Cor.4.7.*
» il) en des vaisseaux de terre. Christ,a-il de meilleurs thresors que ceux
» esquels il s'est declairé estre? I'ai eu faim (dit-il) & vous m'auez donné à *Matt.25.*
» manger:i'ai eu soif,& vous m'auez donné à boire: i'estois estranger , & *35. 40.*
» vous m'auez recueilli. Puis il adiouste , Ce que vous auez fait à l'vn de
» mes freres,voire des plus petits, vous le m'auez fait. Iesus sçauroit-il a-
» uoir meilleurs thresors , que ceux esquels il aime d'estre veu? Laurent
» en a fait monstre , & est demeuré victorieux; car le persecuteur n'a peu
» emporter tels thresors.Au contraire,le Souuerain sacrificateur,qui durãt *2.Rois.25.*
» le siege de Ierusalem gardoit les vaisseaux du temple,au lieu de les distri-
» buer pour le soulagement des assiegez qui mouroyent de faim;vid piller
» l'or du temple,& sentit qu'on le menoit prisonnier.Mais Laurent qui ai-
» ma mieux distribuer l'or de l'Eglise, que le garder au persecuteur , pour
» loyer de sa sagesse receut la sacree couronne de martyre. Lui fut-il re-
» proché qu'il n'auoit point deu distribuer les thresors de l'Eglise, ni ven-
» dre les vases qui seruoyent à la communion des Sacremens? C'est raison,
» qu'vn Diacre comme lui apporte en ceste charge,pour s'en bien acquit-
» ter, vne foy sincere & vne prouidence clair-voyante. Si quelqu'vn vou-
» loit aproprier à soy les deniers des pauures,il seroit criminel & digne de
» mort : mais s'il les distribue aux necessiteux , s'il en rachete des prison-
» niers,c'est misericorde. Car nul n'oseroit demander,Pourquoy le pau-
» ure vit-il? Nul ne se peut plaindre que les prisonniers ayent esté rache-
» tez. Qui trouuera mauuais,que le temple de Dieu ait esté basti? Et qui se
» despitera qu'on ait obtenu loisir d'enterrer les reliques des fideles tres-
» passez? Nul ne doit se lamenter, que le repos des morts soit es cœmitie-
» res des Chrestiens. Briser,fondre,vendre les vaisseaux de l'Eglise,pour
» tels vsages , est chose loisible. Il est besoin que l'Eglise ne sorte point
» hors la forme de la coupe mystique , de peur que le ministere d'icelle
» coupe ne soit appliqué à meschans vsages. Pourtant a-on cerché pre-
» mierement en l'Eglise les vaisseaux qui n'estoyent pas encores ordõnez
» pour l'vsage des sacremens,puis on est venu aux sacrez , lesquels on a mis
» en pieces,fondus & reduits en pieces d'argent, distribuees conuenable-
» ment aux necessitez,& employees pour la rançon des prisonniers.Si lon
» ne trouue point de vaisseaux neufs & non encore dediez aux saincts vsa-

ges, i'estime qu'on peut sans offense de Dieu ni scandale de l'Eglise, « employer tout ce qui s'y trouuera de plus precieux aux vsages susmentionnez. I'ai descrit tout du long ce beau passage de S. Ambroise, « pource que la lecture d'icelui seruira bien autant pour le moins, sur « tout aux bonnes ames, que quelque discours de moindre consequence.

CHAPITRE XIII.

Du moyen de tirer, cueillir & dispenser les thresors.

Au 2. liu. de la guerre de Naples.

CE renommé historien, Philippe de Commines, raconte entre autres choses, que le thresor de Venise lui ayant esté monstré, lors qu'il y estoit ambassadeur pour le Roy, il n'y vid point d'argent d'espargne: & que le Duc lui dit en presence des Seigneurs, que c'estoit crime capital en leur conseil, d'y parler d'amas de deniers. Il tient que les Venitiens ont fait cela tout expres, & sagement, pour euiter querelle & enuie. A quoy regarde la loy des Macariens, proposee par Thomas Morus. Le premier iour que leur Roy entre en charge, il est astreint à promettre par serment fait auec beaucoup de ceremonies, qu'il n'aura iamais en vn temps plus de mille liures d'or en espargne, ou la valeur en argent. On dit que ceste ordonnance fut faite par vn bon Roy, lequel faisoit plus d'estat du profit public que de son particulier, considerant que l'amas de tant de richesses n'estoit autre chose qu'apauurissement du peuple. Il consideroit que telle somme pourroit suffire, soit que besoin lui fust de reprimer ses suiets rebelles, soit qu'il falust que le royaume eust à repousser les courses des ennemis de dehors. Mais qu'elle seroit trop petite, pour enhardir vn Prince d'assaillir l'estat d'autrui. Cela l'induisit principalement à l'establissement de telle loy. Puis apres il prouueut par tel moyen, que les finances ne seroyent espuisees, puis que les suiets auoyent leur commerce libre, pour acheter, vendre, changer: & si le Roy estoit contraint de fournir deniers oultre ce qui estoit reserué en l'espargne, il se resoluoit de ne cercher nulles occasions de fouler son peuple. Ainsi se faisoit-il aimer des bons & redouter des meschans. Or quoy que c'en soit, & sans disputer si les Venitiens ou autres retienent encore auiourd'hui ou non ceste coustume ancienne; c'est chose certaine que l'amas de finances est necessaire & du tout requis, tant pour conseruer la dignité des Monarchies & Republiques, que pour se maintenir en temps de guerre & de paix. Pourtant a-on proprement dit, que l'argent estoit le nerf de la guerre: que sans cela l'on ne pourroit garder les suiets en repos ni repousser vaillamment les ennemis. Item, qu'il faut

En son Vtopie, liu. 1.

durant

durãt la paix aprester les armes, c'est à dire tout ce qui est necessaire pour la guerre. Ainsi donc l'experience nous ayant aprins combien il est besoin d'auoir des finances en l'espargne, l'on void chascun s'estudier maintenant à cela pour en faire amas. Quelquesfois les thresoriers y apportẽt des inuentions pernicieuses au public & aux particuliers : ce que ie ne veux specifier plus auant. Il auient souuentesfois que ces amasseurs de richesses meurent auant que pouuoir pleinement assouuir leurs conuoitises, ou en peu de temps gaspillent & despendent dissoluement ces deniers attrapez à quatre mains de toutes parts, par longues annees, & auec grands trauaux. Quant à la premiere vanité, certain poëte l'a censure en quelques vers Latins, ainsi exprimez:

Nous consumons tout nostre aage
A remplir, d'ardant courage,
Nos cofres, d'or & d'argent.
Les ayant mal amassees,
Nos vies, bien tost passees,
Finissent en grand tourment.

La deuxiesme se descouure en l'audace de Cæsar, à bon droit taxee par les historiens, en ce qu'il pilla la riche espargne de Rome, en laquelle y auoit vn thresor caché, si grand qu'il est comme impossible de l'exprimer, & dont peu de gens auoyent conoissance. Appian en escrit ces » mots, Il permit aux soldats de piller les thresors ausquels nul n'auoit tou» ché iusques à ce temps la, que l'on dit auoir esté serrez en secret auec » malediction & execration solennellement proposee contre ceux qui y » toucheroyent pour autre occasion que pour la guerre contre les Gaulois. Nous recueillons de ce tesmoignage que Cesar espuisa iusques au fond toutes les finances de Rome. Mais encor ceste histoire est remarquable au regard de ce que les anciens Romains eurent iadis telle peur des courses & rauages des Gaulois, qu'ils faisoyent ainsi des amas de deniers, comme d'armes necessaires pour soustenir le choc de ceste puissante & belliqueuse nation. Combien que Suetone, Plutarque, & Cesar mesme en ses Commentaires, n'ayant touché mot quelconque de ce grand thresor secret recerché & espuisé : toutesfois il s'est troué vn autre, qui l'a descrit & fait sçauoir aux siecles suyuans. Icelui est le Poëte Lucain, lequel en dit ce que nous representons en rime Françoise.

Au 2. liu. de la guerre ciuile.

Liure 3. de sa Pharsalie.

Alors le grand thresor des conquereurs Romains,
Lequel n'auoit esté touché d'aucunes mains,
Des maints siecles passez, recelé dans vn temple,
Le soldat insolent à son aise contemple.
Il rauit, il emporte, il employe, il despend
Vn amas infini d'or & d'argent comptant,
Monnoyé, mis en œuure, en mainte & mainte sorte.
Là estoyent les thresors recueillis de main forte

Es guerres de l'Afrique & de la Grece aussi:
Ce que les vieux Romains auoyent eu grand souci
D'apporter du butin, des tributs de l'Asie,
De Crete par Metel combatue & conquise,
Et de Cypre, chez qui Caton paisiblement
Quatre millions d'or cueillit heureusement,
Dont au peuple de Rome il fit fideles offres,
Serrant tout d'œil soigneux dans les publiques coffres.
Les biens de l'Orient y estoyent entassez,
Et mille monceaux d'or par Pompee amassez.
Mais tout fut saccagé. Lors Rome ainsi destruite
Fut par Cesar plus qu'onc à pauureté reduitte.

L'Empereur Tibere, deuxiesme de ce nom suiuit vn autre expedient, vtile & louable, pour distribuer les deniers publics. Iustin second, son predecesseur, prince auare, auoit amassé de longue main force argent, lequel Tibere distribua aux pauures, faisant force riches & larges aumosnes. L'Imperatrice sa femme, nommee Sophie, l'en voulut reprendre: mais il lui dit, I'espere au Seigneur qu'il n'y aura point faute d'argent en « nos cofres, moyennant que les pauures soyent soulagez, & les prisonniers « rachetez. Car c'est vn grand thresor que l'aumosne faite aux necessiteux: « tels biens faits sont thresors exempts de pillage & de tous perils, des- « quels nostre Sauueur veut que nous facions amas. Le mesme Prince « appelloit faux & venimeux les deniers exigez des larmes & plaintes de « ses suiets, ce disent Euagrius & Paul Diacre. Ailleurs nous auons parlé « de la recompense qu'il receut de sa liberalité: item du moyen par lequel Robert le Normand trouua de tresgrands thresors. Ce que Michel Brutus estime fabuleux, comme aussi tout ce que les historiens escriuent des huitante testes de Normans enuoyees à l'Empereur en Constantinople. Ses mots sont: A mesme fin tend la fable du thresor trouué par Robert, « apres qu'vn magicien Africain eut deschifré certains vers grauez en vne « statue de marbre, ayant vn diademe d'airain, lequel contenoit tout ce se- « cret: à l'occasion dequoy le magicien captif fut relasché & bien recom- « pensé. Mais ceux qui ont la patience de lire tels comptes, & qui en font « quelque cas, prendront loisir (s'ils veulent) de considerer quelle verité il « y peut auoir. Car encores que les malins esprits, ce dit Psellus, promettent richesses & honneurs aux hommes, toutesfois d'eux mesmes ils ne peuuent donner la valeur d'vn festu. Ils n'ont rien que ce soit à leur commandement: ains proposent des illusions à leurs esclaues, lesquels pensent que ce soyent biens solides & diuins. Or nous auons monstré par plusieurs exemples & raisons, que les richesses d'or, d'argent, d'autres choses de pris, sont en la main de Dieu, lequel en fait telle part que bon lui semble, à ceux qui le reuerent. Le Prophete Haggee introduit l'Eternel mesme disant, l'argent est mien, & l'or est à moy, dit le Seigneur des armees. En mesme maniere Isaie represente Dieu disant au roy Cyrus, Ie te donnerai les thresors cachez, & les richesses le plus secrettement

Liu. 4. c. 3. du 1. volu.

Au 2. liu. de la restauration d'Italie.

En son traité des damons.

Chap. 2. v. 8

Cha. 45. v. 3

" ment gardees. Salomon en son Ecclesiaste, declaire que si Dieu donne
" à l'homme, quel qu'il soit, des richesses & des biens dont il le fait maistre
" pour en manger, & pour en prendre sa part, & pour s'esiouir de son tra-
" uail, c'est vn don de Dieu. Les Sainctes Escritures nous enseignent en plusieurs autres endroits, que les richesses & la disette prouienent de Dieu, qui les enuoye à qui, quand & selon que bon lui semble, comme le prouue André Gorrutius en son œuure de la prouidence de Dieu, où il en discourt Chrestiennement, sur la question, Puis que les richesses sont mises entre les benedictions de Dieu, & les meschans sont menacez de pauureté; d'où vient toutesfois que nous voyons souuent maints en-
" nemis de toute droiture abonder en biens du monde, & les bons pres-
" sez de necessité? Nous oyons le Prophete griefuement esmeu & e-
" stonné de telles pensees cuisantes, parmi lesquelles il s'escrie, Mes
" pieds m'ont presque failli, & ne s'en est comme rien falu que mes pas
" n'ayent glissé. Car i'ay porté enuie aux insensez, voyant la prosperité
" des meschans.

Ch. 5. v. 19

Pseau. 73. 2. 3.

CHAP. XIIII.

Des Mendians, des ladres, & de la vraye pauureté.

CI deuant nous auons fait vn chapitre entier des mendiãs: mais depuis sont suruenus des meditations sur cest article, & touchant les ladres, lesquels sont de ce nombre, dont nous auons à traiter maintenant. L'Escriture Saincte nous monstre combien ont esté desdaignees les personnes infectees de lepre. A cause de leur laideur & contagion on les sequestroit loin arriere de tous autres Israelites, & à bon droit. Le liure du Leuitique propose cinq marques qui les faisoyent assez conoistre, à celle fin que l'on s'en gardast: asçauoir la robe deschiree, la teste descouuerte, la bouche voilee, la separatiõ d'auec tous autres, le cri public, que telles personnes estans immondes n'auoyent plus d'habitation parmi les Israelites. Combien que la lepre entre les Iuifs ait eu quelques causes & accidens particuliers à ce peuple, tellement que les edifices, habits & linges en ayent cueilli contagion discernee par certaines marques: toutesfois Cornelius Celsus dit que ceste maladie enuahit
" tout le corps, & atteint iusques aux os d'icelui. On void (dit-il) force
" taches & tumeurs sur la peau: la rougeur d'icelles se noircit peu à peu. Le
" dessus de la peau deuient espais & tendre, dur & mol, comme s'il estoit
" couuert d'escailles; le corps s'amaigrit, le visage, les iambes & les pieds
" s'enflent. Quant le mal est enuieilli l'enflure couure les doigts des mains
" & des pieds. Vne fieure suruient qui emporte aisément la personne ainsi
" affligee. Iustin l'historien semble vouloir parler de ceste maladie (quoy qu'il se soit lourdement trompé en cest endroit) disant, que les Egyptiẽs,

Liu. 1. c. 16. du 1. vol.

Liu. 3. chap. 25.

Au 36. liu.

affligez de rongnes & galles estranges, furent admonnestez par vn oracle, de chasser Moyse hors de leur pays, de peur que la contagion n'enuahist plus grand nombre de gens. Au cas semblable, lors que le mal surnommé de Naples (où il fut apporté il y a cent ans passez par les Espagnols reuenus des Indes Occidentales, & recueilli par les soldats François en la conqueste du royaume de Naples) vint à s'espandre es quartiers de deçà, deuant qu'on y eust trouué remedes propres, fut si odieux, abominable & incurable, qu'õ detestoit les verolez & les forcluoit hors de la compagnie & frequentation des autres hommes, non moins soigneusement que les ladres, tant ceste contagion estoit redoutee. Papon en escrit ces mots au recueil de ses arrests: La verole, que lon souloit nõmer le mal de Naples, a esté du temps qu'elle fut apportee en France, fort abominee, iusques à l'estimer contagieuse, chasser des villes & de la compagnie des sains ceux qui en estoyent atteints, tout ainsi que s'ils eussent esté ladres : & ainsi fut dit par arrest le quatriesme de Mars CIↃ. CCCC. XCV. Mais depuis, pour les prompts remedes que le temps a amenez, ce mal a esté fait tant familier, que cest arrest est sans consequence.

Liu. 6 tit. 1. Art. 11.

Pour le regard des mendians, il y a (que ie pense) vne ancienne constitution de Charlemagne ou de ses successeurs, laquelle ie representeray tout-entiere, pource qu'elle contient choses memorables. Elle se commence, *Mendici per regiones vagari*, &c. C'est à dire, Qu'il ne soit permis aux mendians de trotter par pays: que chasque ville nourrisse ses pauures: que personne ne leur donne, s'ils ne trauaillent de leurs mains. Qu'on reprime les charlatans, les vagabonds, les coyons & faineans, qui pipent les gens par leurs basteleries & impostures. Le malfaiteur & criminel perde vn œil pour la premiere faute, ait le nez coupé à la secõde, & s'il est surprins en vne troisiesme soit executé à mort. Nul soldat ne conuie son compagnon ou autre à boire d'autant. Si quelqu'vn est trouué yure, qu'il soit condamné à boire de l'eau, & chassé iusques à ce qu'il reconoisse bien sa faute. La constitution de l'Empereur Iustinian contre les mendians oisifs merite d'estre ici adioustee. Elle contient ce qui s'ensuit. S'ils sont de ceste prouince, & ont bon corps, mais ne s'employent à gaigner honnestement leur vie, il ne faut leur permettre de continuer plus longuement à estre vn fardeau inutile de la terre, ains conuiẽt les liurer au plus tost es mains des artisans qui seruent au public, pour estre valets de boulangers ou iardiniers, ou d'autres maistres qui peuuent les embesongner: ordonnant qu'ils soyent nourris, & que par tel moyen ils changent leur paresse en vie actiue. Que si quelques vns refusent de trauailler quand on les employera, nous voulons qu'ils soyent bannis de nostre ville capitale. Car en les supportant, nous ordonnons que par les loix ils soyent tirez arriere des autres, afin que la faineantise ne les pousse à commettre des crimes, & qu'ils soyent liurez es mains de nos iuges pour estre chastiez. Quant aux impotents & impotentes, ou chargez & cassez de vieillesse, nous commandons qu'on les laisse en paix en nostre

En ses Nouel. de question. tit. 9. ch. 5. Nou. 8

» nostre ville, ou qu'on les mette au rang de ceux qui sont employez à de-
» uoirs de charité: item qu'on interrogue les suruenans, pourquoy ils sont
» venus, & les ayant bien reconus faire en leur endroit ce qui conuiendra,
» afin qu'ils ne demeurent pas ici à rien faire, ains ayans esté employez à
» choses propres, s'en retournent puis apres en leurs pays. Nous auons pareilles constitutions & ordonnances en l'Empire, succinctement recueillies par Pierre Danais, docte Assesseur de la chambre Imperiale. Que
» chasque ville nourrisse ses pauures, chasse les mendians, ne les enuoye
» point ailleurs sans attestation & si elle n'est surchargee d'autres pauures.
» Ne permette à aucun de mendier, s'il n'est malade, ou cõtraint par trop
» grande foiblesse de demander l'aumosne. Qu'on oste aux belistres leurs
» enfans paruenus en aage pour aprendre mestier, & qu'on les applique à
» chose où ils puissent gaigner leur vie. Les mẽdians venus d'ailleurs soyẽt
» chassez: qu'on punisse les valides & robustes, afin qu'ils soyent en exem-
» ple aux autres.

Au recueil du droit de la Chãbre imperiale.

Nous auons ci deuant proposé la loy des citoyẽs de Marseille, qui vouloyent qu'on enserrast tous ceux qui sous ombre de nouuelle religion cerchoyent à se faire gros & gras, item qu'on abolist toute maniere de faire superstitieuse & acompagnee d'imposture. Ceste loy est clairement exposee par les Empereurs Valentinian & Valens, lesquels ordonnent que l'on tire de leurs cachettes les faineans, qui sous pretexte de religion s'exemptent des charges & deuoirs de la Republique; qu'on les range es lieux de leur naissance, & qu'on substitue d'autres en leurs places, qui portent les charges du public. Toutesfois ceste loy a merueilleusement despleu à Eutropius & Orosius, comme faite contre les moines & hermites: encore que les peres anciens ayent detesté l'oisiueté es moines: l'vn de ces peres ayant comparé à vn brigand le moine qui ne trauaille de ses mains: & quelque autre dit qu'il n'est loisible aux moines de viure du labeur d'autrui, encores qu'ils soyent assiduels à l'estude, en prieres & contemplations. De là vient que S. Ierosme admonneste Rusticus, moine de son temps, de n'estre iamais oisif, mais de tistre ou vn panier d'osier, ou quelque corbeille, ou bescher la terre, dresser vn parquet, ranger par ordre les plantes, distribuer l'eau conuenablement aux iardins, faire des filez pour pescher. Il adiouste, que telle estoit la coustume des moines d'Egypte, qui ne souffroyent aucun oisif entre eux. Et Chrysostome escrit, qu'ils n'auoyent aucune heure de relasche. Basile dit que les moines oisifs ne seruent que de leuain pour corrompre les autres. Conrad Heresbachius remarque que l'on tiroit iadis en iustice ceux qui estoyent surprins en oisiueté. Aussi ne faut-il pas supporter faineantise, qui est (dit-il) mere de toute meschanceté. Pourtant Basile vouloit qu'on prinst soigneusement garde aux mendians. Il ne faut rien bailler à ces diseurs de chansons qui vont de porte en porte, ou qui pour cueillir plus de bribes contrefont les vlcerez & mutilez de diuers membres. L'õ doit aussi se garder d'apaiser leurs abois en leur iettant vn liard à la main, de peur d'entretenir leur poltronnerie & caymanderie insuppor-

Liu. 1. c. 16. du 1. vol.

L. quidam ignauia. C. de decur. lib. 10.

S. Augustin au traité de l'œuure des moines, ch. 17.

En l'homelie de la vie des moines.

En l'abregé de la Iurisprud. Chrestienne.

table. Mais qui donne liberalement aux vrais & bons pauures, il preste à Dieu sur bon gage, icelui ayant dit, I'ai eu faim, & vous m'auez donné à manger. Les Payens mesmes ont veu assez clair pour detester vn tel vice, & ont conseillé qu'on ne donnast rien aux mendians robustes. Auquel propos Plaute disoit plaisamment, Celui fait tort au mendiant, qui lui donne à manger ou à boire: car il perd ce qu'il lui donne, & alonge la misere d'icelui. Ie ne mets point ceci en auant, pour opinion que i'aye qu'on doyue acoulper ou empescher la charité & beneficence enuers le pauure prochain: & Lactance a bien dit, que la sentence de Plaute est detestable, si elle est prinse en ce sens: au contraire, pour parler en Chrestien, ie pense qu'il faut indifferemment faire bien à tous & à chascun. La raison est que Dieu le commande, & sa parole nous aprend, Qu'il faut regarder non ce que les hommes meritent d'eux mesmes, mais à l'image de Dieu en eux, auquel nous deuons honneur & reuerence charitable. Pourtant conuient-il donner à tout vrai mendiant qui nous en requiert, & le soulager en sa disette. Dont s'ensuit que les Manicheens se sont lourdement abusez qui maintenoyent qu'il ne faloit donner l'aumosne qu'auec grand respect, & non pas precisement: que mesmes il ne conuenoit l'eslargir à vn Chrestien, quoy qu'il nous en requist auec humilité: pource qu'il estoit l'apui & la faueur du mauuais Dieu. Mais ils sont redarguez par les Payens, vn desquels, iadis liberal & bienfaiteur enuers tous, disoit qu'il ne donnoit pas l'aumosne à tel ou tel qui la lui demandoit, mais à toute la masse humaine en vne singuliere portion d'icelle: non point à vn homme, mais à l'hominité, s'il est permis vser de ce mot.

Matt. 25.35

En la Comedie, intitulee Trinummus.

Liu. 6. ch. 15.

S. Augustin au traité contre Adamant. ch. 17.

Somme, nostre intention est de parler ici des caymans malicieux, qui par leur faincantise desrobent aux vrais indigens ce qui leur apartient: & qui au lieu de trauailler honestement, pour en tirer nourriture & entretenement conuenable, se laissent trainer par leur paresse à vne indigne condition de vie. Le Sage les depeint en peu de lignes ainsi: Le fol tient ses mains ployees, & se consume soymesme, disant, mieux vaut plein le creux de la main auec repos, que pleines les deux paumes, auec trauail & rongement d'esprit. Atticus Euesque ancien regardoit à cela, lors qu'il enuoya trois cens escus à Calliopius ministre de l'Eglise de Nicee, auec vne lettre contenant ces mots entre autres, Distribue les à gens qui ayent honte de mendier, non pas à ces coquins qui pour farcir leur panse, font comme vn trafic de belistrerie iusques à la mort. En ceste partie de ton deuoir, n'ayes esgard à la religion, ni à la superstition d'aucun: ni ne t'arreste non plus aux heretiques: mais ayes l'œil sur les pauures oppressez de faim, pour les soulager & nourrir. Salomon auoit long-temps auparauant commandé le mesme, disant, Iette ton pain à vau-l'eau: car auec le temps tu le trouueras. Fais en part à sept, voire à huict: car tu ne sçais quel mal viendra sur la terre. Quant à la difference entre mendicité & pauureté, les Grammairiens disent que pauureté est vne indigence mediocre, cerchant par le trauail ses necessitez. Et a esté nommee des Grecs

Au 4. ch. de l'Ecclesiaste, v. 5.6

Socrates au 7. liure de l'histoire Eccles. c. 25.

Eccl. 11.1.2

Suidas en ses recueils.

Grecs *Penia* de *Penesta*, qui signifie trauailler. Au moyen dequoy elle n'est point vituperable de soy, au contraire les anciens Grecs & Romains l'ont cherie & respectee: tellement mesme que la Grece fut nommee & reputee la nourrisse de pauureté & de vertu:ce que nous auõs verifié ailleurs par maints exemples. Quant à la mendicité c'est vne extreme disette & necessité de toutes choses. Aussi les mendians sont nõmez des Grecs *Ptochoi*, de *Ptossein* qui signifie trembler: pource qu'ils parlent comme en tremblant, & en forme de supplians, à ceux qu'ils requierent: ou de *ekpeptokena tou echein*, à cause qu'ils n'ont dequoy & sont decheus de tous biens. Au reste, le Docte Casaubon a tresbien dit, qu'il n'importe si quelqu'vn est pauure des biens du monde; oui bien de l'ame: car ceste pauureté est la seule vrayement miserable. Senecque parle en diuers endroits de ce vice de plainte continuelle: mais ie me contenterai d'en marquer vn pour le present. Quand il traite du choix des amis: » Sur tout, ne t'arreste point (dit-il) à ces melancholiques & chagrins, » qui disent que tout est perdu, qui trouuent à redire en toutes choses. Vn » compagnon ainsi troublé, & deplorant tout ce qu'il void, est ennemi de » repos, encore qu'au reste il soit fidele & de bonne amitié. Pour clorre ce chapitre, adioustons les diuerses causes de pauureté. 1. Aucuns y tombent par la nonchalance de leurs deuanciers, ou par la leur propre. 2. Il y en a, qui ont fricassé tout leur bien inconsiderement aux berlands, aux tauernes, & desbauches d'infinies sortes. 3. D'autres qui deuienent pauures par maladies corporelles, comme d'vlceres diuers, d'aueuglement, de perte ou inutilité de membres, &c. 4. Quelques vns sont accablez d'accidens generaux, ou particuliers; de guerres, pestes, famines, embrasemens de feu, proces contre puissantes parties, & autres telles visitations.

Au 1. vol. Liu. 4. c. 19

En ses annotations sur les charactères de Theophraste.

Au 1. liu. du repos de l'esprit, c. 7.

CHAP. XV.

Des Nubians, ou Egyptiens, Imposteurs & dangereux belistres, qui ne cessent de tracasser par le monde.

AV premier volume a esté parlé bien au long de ces coureurs que les Italiens nomment *Cingari*, nous Bohemiẽs; de leur origine, de leurs impostures & affronts, tellement que comme le lion se fait conoistre par les ongles, au semblable ces belistres descouurent par leurs meschans tours que ce sont bandes de larrons & brigands sur la terre. I'ai recueilli depuis beaucoup de choses touchant ces affronteurs & autres de mesme marque, lesquelles i'adiousteray, laissant au lecteur son iugement de tout, pour en retrancher, ou y adiouster ce que bon lui semble-

Liu. 1. ch. 17

Au traité des lettres & de la langue des Getes.

ra. Bonauenture Vulcanius de Bruges escrit des Nubians, ce qui s'ensuit. Ils habitent au dessous de l'Egypte, & ont l'exercice de leur religion sous le patriarche d'Alexandrie. Ils ont eu diuers Euefchez en leurs quartiers. Il y a CLX. ans ou enuiron, qu'ayans esté chassez d'Egypte par le Sultan, ils trauerferent la Palestine, la Syrie, la petite Asie, en habit de médians, puis couurirent en multitude incroyable (apres auoir passé l'Hellespont) la Thrace & les pays au long du Danube. Les Italiens les nomment Cingari, les François Bohemiens, pource que les premiers qui vindrēt à eux estoyent sortis de là: item Egyptiens ou Nubians, car la Nubie est nommee petite Egypte; & la ville capitale s'appelle Condari, comme fait foy la mappemonde de Turquie. On y void auiourd'hui beaucoup de masures de plusieurs beaux temples: & ceux qui restent de la calamité passee en Nubie, font profession encore auiourd'hui de Christianisme; mais ils n'ont temples, ni Euesques, ni solēnitez quelconques. Ils ont maintesfois requis le grand Negus d'Ethiopie, de leur donner des Euesques: mais ils n'en ont point obtenu, ou faute d'Euesques au pays des Abyssins, ou pour l'apprehension du chemin merueilleusement difficile à cause des grands deserts sablonneux entre ces deux pays, ou pour la crainte des voleurs Mahumetistes & Arabes. En somme ces Nubians sont coureurs, qui ont retenu le langage & la licence de desrober, de leurs predecesseurs. Apres cela Vulcanius entremesle quelques mots de la langue Nubiane, & adiouste, C'est essay m'a donné occasion de penser au iargon de certains imposteurs, qui du temps de nos ayeuls & peres ont fait estat de venir en troupes es villes, villages, & portes des temples pour afronter le menu peuple par certaines ruses & piperies nouuelles. Les Nubians & eux auoyent quelque rapport: mais differoyent, en ce que les Nubians ou Egyptiens couuroyent leurs larcins du pretexte de dire la bonne auanture, & de predire l'auenir: ceux ci sous ombre de saincteté, de vœux, de pelerinages en diuers lieux dediez aux Saincts, par lesquels ils se disoyent auoir esté deliurez de perils estranges & de maladies incurables, tiroyent finement deniers des bourses du pauure peuple aueuglé & plongé dedās vn abysme de tenebres d'ignorance, qui esmeu de credulité superstitieuse & de compassion mal reiglee se laissoit ainsi moucher par tels affrōteurs. Ioseph Scaliger estime que ces Nubians, surnommez de diuers noms, selon les endroits où ils se trouuent, ont eu langage à part, & de la prouince de laquelle ils estoyent sortis: ie me range à ce qu'il en dit. Mais i'estime que les François & Espagnols ont eu aussi des troupes de ces coureurs, lesquels auoyent entre eux vn langage non entendu du commun: ce que les François appellent iargon; & les Espagnols Ierigonce: si d'auanture par ce mot les vns & les autres n'ont entendu la langue Nubiane mesme. C'est ce qu'en dit Vulcanius.

Quant à la Nubie, Ortelius la represente en son grād Theatre du mōde es frontieres du royaume des Abyssins vers Occidēt, & la descrit ainsi: Nubie fut iadis vn royaume Chrestien: auiourd'hui les habitans ne font exercice d'aucune religion. C'est vn pays abondant en or & iuoire,

fertile

» fertile en sucres & en bleds. La principale ville se nomme Dangala,
» dont les habitans sont tresriches, & trafiquent auec les marchans d'Egy-
» pte. Il s'y trouue force Sandal & ciuette ou musc. Leurs maisons sont
de croye & couuertes de paille. Bodin escrit de ces Nubians & tels au-
» tres coureurs, ce qui s'ensuit. Il faut chasser ces voleurs & larrons, qui
» sous aparence & nom d'Egyptiens rauagent en tous lieux: cõtre lesquels
» la loy Aurelia commande aux Magistrats de prendre les armes. Pource
» que ceste peste s'espandoit au long & au large en Espagne, le Roy Ferdi-
» nand s'y opposa & cõmença de reprimer le mal enuiron l'an M.CCCC
» XCII. Ils s'appellent Egyptiens à fausses enseignes, n'ayans iamais ves-
» cu ni parlé comme font les Egyptiens: & n'y a point d'aparence qu'ils a-
» yent esté transportez d'vne tresfertile prouince, comme est l'Egypte, en
» vn bout de l'Espagne sterile, & qu'ils se soyent trauaillez à passer la mer
» mediterranee pour estre si miserables. Mais toute ceste canaille est vn
» amas de gens desesperez qui sur le printemps descend des cachots des
» Alpes & monts Pyrenees, puis prend sa volee, comme essains d'abeilles,
» es regions abondantes en biens, pour y brouter à l'aise. Or il n'y a rien
» plus pernicieux en vn Estat public, que ceste racaille de belistres & vaga
» bonds, tracassans de lieu en autre sans arrest, pour piller les particuliers,
» & qui n'ont esperance de subsister que sur les ruines du public. Amasis
roy d'Egypte chassa bien loin de ses terres tels voleurs : car il ordonna
tressagement que les faineans, qui n'auoyent chose quelconque en main
qu'ils peussent dire leur apartenir, fussent executez à mort comme bri-
gands & voleurs. Ci deuant nous auons allegué les constitutions Im-
periales publiees contre tels meschans, & recueillies par Pierre Danais
assesseur, en son œuure intitulé le droit de la châbre, recueilli des arrests
passez es iournees d'Empire. Il y en a vne entre autres en ces termes,
» prins du Latin, Que les Egyptiens, ou Zigeuner, qu'on scait estre trai-
» stres, & espions des ennemis, ne soyent supportez en lieu quelconque de
» l'Empire: ceux qui seront attrapez soyent punis sans exception: qu'on ne
» leur donne aucun saufconduit public: si on leur en a donné qu'il ne soit
» point gardé.

Au 5. liu. de sa Rep.

I'adiousterai pour la fin à ces coureurs des imposteurs de mesme fari-
ne, tels que Leonclauius les descrit, compagnons des Torlaquis, de qui
nous auons parlé ailleurs, & que les Turcs de quelque entendement
» hayssent à cause de leur hypocrisie detestable. Il y a (dit Leonclauius)
» des autres ordres de moines ou religieux entre les Turcs qu'on appelle
» Calenderslas, Huggiemallars, & Deruislars. Ces derniers sont moines
» qui vont la teste nue, & se font raser les cheueux, la barbe, & generalemẽt
» toutes les autres parties du corps ayans poil ; en outre se cauterisent les
» temples auec vn fer chaud ou vieil drap bruslé, ayans les oreilles percees,
» où ils portent pendus certains gros anneaux de Iaspe de diuerses cou-
» leurs tresbelles. Pour tous habits ils ne se vestent que de deux peaux
» de mouton ou de cheure, l'vne deuant, l'autre derriere, embrassantes le
» corps en forme de ceinture. Les autres parties de leurs corps restent

Es pandectes de Turquie, n. 171.

toutes nues, soit hiuer, soit esté. Ils habitent hors des villes es fauxbourgs & villages en diuers lieux de la Turquie. Durant l'æsté ils vont courant le pays d'vn lieu en autre, perpetrans sous couleur de sainćteté & religion infinies voleries & meschancetez. Car ils sont tous grands larrons, pillards & voleurs; ne faisans consciẽce de destrousser, tuer & meurtrir (s'ils se trouuent les plus forts) ceux qu'ils rencontrent en leur chemin, auec vne petite hache qu'ils portent à la ceinture, & auec icelle assommer & sacmenter les passans estrangers, de quelque loy ou nation qu'ils soyent. Outreplus ils sont adonnez à toutes sortes de pollutions bestiales & contre nature. Pour couurir leur turpitude, voiler ceste hypocrisie, & se faire estimer pardessus tous autres hommes, cheminant par pays ils maschent d'vne herbe par eux appellee Matslach, laquelle par sa violente operation les fait deuenir comme hors du sens, & tandis que ceste fureur dure ils se decoupent d'vn rasoir ou cousteau trãchant le col, la poictrine, les bras & costez, & fõt leurs mõstres ainsi couuerts de sang & de playes. Pour y remedier ils se seruent d'vne esponge bruslee qu'ils appliquent tant de fois que finalement elle est reduite en cendres; & faignent supporter tout cela fort patiemment. La populace aueuglee reuere & respecte merueilleusement ces desesperez, les estimãt bien aimez de Dieu. Cela fait qu'ils attirent force bribes dont ils se maintienent. Ils ont en la Natolie vn prieur de leur ordre qu'ils nomment Azembaba, c'est à dire Souuerain Pere (non pas Assambaba, ainsi qu'escrit N. de Nicolai au 3. liu. ch. 17. mot qui signifie pere des peres) comme les Grecs appelloyent leurs Patriarches Protopapes, selon que tesmoigne Cedrenus. A cest exemple les Moscouites ont fait leurs protopapes. La verité de ces choses est ratifiee par monsieur Rauvvolf medecin, lequel au discours de son voyage en Babylone raconte qu'estant en vn basteau sur le fleuue Euphrates, il vid vn moine de la secte des Torlaquis, lequel fit beaucoup de badineries en sa presence, & au reste attenta contre ledit Rauvvolf, lequel eut beaucoup de peine à se desfaire des mains de ce meschant vilain.

Voyez Nicolas de Nicolai au 3. liu. de son voyage en Turquie ch. 15. 16. 17 18. 19. 20. 21. 22.

Leonclauius descrit encore les autres sectes de moines, qui sont en reputation de sainćteté entre les Turcs: comme fait aussi le sieur de Nicolai, es endroits marquez en marge: que ie n'ai voulu transcrire: tout cela n'estant qu'vne ordure de gueux & garnemens, indignes de support en la terre. I'adiousterai seulement vne histoire des beaux deportemens d'vn de ces Torlaquis, que Leonclauius dit auoir entendu de la bouche d'vn gentilhomme nommé Iean de Salgast, lequel affermoit auoir esté tesmoin oculaire de l'acte commis. A celle la ie ioindray l'assassinat d'vn Deruis. Salgast estant en Alexandrie vid vn Torlaqui debout aupres de certaines estuues de femmes, lequel ayant guigné fort attentiuement l'vne d'icelles qui en sortoit, transporté de fureur brutale, se ruë dessus elle, l'empoigne & soudain la renuerse par terre, & sans qu'elle fist grande resistance la conut charnellement en presence de plusieurs spectateurs de ceste horrible vilenie. Le mari sans se formalizer du fait, commence au con-

au contraire à leuer les cornes, & se corner bienheureux, disant qu'vn sainct homme auoit par mouuement special choisi sa femme entre toutes les autres pour s'en acointer. Quel aueuglement des Mahumetistes, nommément des Egyptiens! ce dit Leonclauius, pour closture de ce recit. Aussi escrit-il n'auoir entendu que pareil forfait eust esté entrepris es terres du Turc, tout le temps qu'il y a seiourné. Au regard de l'autre histoire, l'an CIↃ.IↃ. LXXIX. Mechmet Bassa, grand Vezir, gendre de Sultan Selim II. personnage de grande autorité, & qui estoit estimé le second en Turquie, ayant à donner audiance en sa maison à tous ceux qui vouloyent se presenter, comme telle estoit sa coustume, estant en sa chaire haut esleuee, vid entrer dedans le parquet de l'audiance vn Deruis, lequel il conoissoit. Sur l'heure il lui tend la main, comme en signe de lui vouloir faire quelque aumosne. Qui fut cause que chascun fit large à ce moine pour passer, & aprocher du Bassa, duquel estant fort pres il tire de dessous sa peau de cheure vn poignard, & en donne si rude coup à Mechmet en la poictrine, qu'il en tombe & meurt sur la place. Ceux qui estoyent à l'entour taillent en menues pieces ce moine assassin. Vn autre, de la secte des Torlaquis auoit entreprins d'en faire autant l'an CIↃ. CCCC. XCII. à Baiazet, mais il faillit à son coup. Ces moines se vestent de peaux de mouton ou de cheure ainsi que les Deruis; mais oultre & pardessus ils s'affublent en mode d'vn manteau d'vne grande & entiere d'espouille d'ours auec le poil, sur le deuant de l'estomach, attachee par les iambes. Celui ci portoit là dessous vn cimeterre, lequel il tire soudainement, dont le cheual de Baiazet esfarouché recule, qui fut cause que le coup ne porta pas, & neantmoins Baiazet fut blessé. Lors Schender Bassa donna tel coup, d'vne masse de fer qu'il portoit, à ce Torlaqui, qu'il lui brisa le test, & fit voler la ceruelle par terre. Baiazet indigné de tel attentat, bannit de son Empire tous les Torlaquis. On pourroit s'esmerueiller de ce que depuis ces moines auroyent reprins racine, & en la personne du Deruis entreprins cest assassinat de Mechmet, pour se rendre encore plus odieux. Mais on sçait que l'hypocrisie est trop fertile, & qu'à peine peut-on l'exstirper, quand vne fois elle a prins racines. Nous auons des exemples plus proches & de mesme temps, que ie reserue à vn autre chapitre: car celui ci a esté plus long que ie ne pensoye.

CHAP. XVI.

Des charmes contre les playes, & des remedes qui arrestent le sang.

LEs Payens ont esté ensorcellés d'vne vieille superstition, laquelle dure encore entre plusieurs Chrestiens de nom, qui cerchent remede en maladies & contre les playes pour arrester le

ſang,en des charmes & billets qu'ils portẽt pendus au col,ou en quelque part de la poictrine. Les hiſtoriens racontent que Pericles & Vlyſſes ſe ſont aidez de telles receptes, comme nous l'auons monſtré ailleurs. Quintus Serenus,ancien & docte medecin, s'eſt laiſſé piper à telles opinions,teſmoins ſon Abracadabra, qu'il applique pour remede à certaine ſorte de fieures:ce qu'il n'eſt beſoin ſpecifier plus particulierement. Ammianus Marcellinus de meſme a eſtimé qu'vn charme,pour adoucir la douleur des dens,eſtoit vne ſorte de medecine.Oſorius raconte qu'en vn combat naual des Portugais contre quelques vaiſſeaux faiſans voile en Malaca,le general de ces vaiſſeaux nommé Nahodabegue, ſe voyant ſur le poinct d'eſtre prins,aima mieux mourir les armes au poing que de ſe laiſſer prendre & pendre par les Portugais qui lui vouloyent mal de mort. De fait il combatit ſi reſoluement que de tous ceux qui l'attaquerent nul ne s'en retourna ſans eſtre bleſſé. Mais en fin tous ſes gens furent taillez en pieces:& quant à lui,apres auoir receu pluſieurs coups d'eſtoc & de taille il tomba tout de ſon long, en telle ſorte qu'il ne ſortoit point de ſang de ſes playes.Or quand on l'eut deſpouillé,& que les Portugais lui eurent oſté vn braſſelet d'or, auquel eſtoit attachee certaine pierre,incontinent le ſang coula de toutes ſes playes en grande abondãce. L'on tire ceſte pierre du corps de quelques animaux que ceux de Siã appellent Cabriſes,& dit on qu'elle a vne merueilleuſe efficace à retenir le ſang.Poſé le cas que tout cela ſoit vrai, & que rien de ſupernaturel n'y doyue eſtre conſideré : toutesfois l'experience teſmoigne que pluſieurs en ces derniers temps ont acouſtumé de s'aider de characteres & figures magiques, item de quelques ſentences de l'Eſcriture appliquees à vn ſens contraire, & à meſchante intention,pour remedier aux bleſſures, & empeſcher que le ſang ne coule des playes. L'hiſtoire de France, deſcriuant les choſes memorables y auenues & es pays circonuoiſins depuis l'an CIↃ.IↃ. LXII. nous en propoſe vn exemple, parlant du ſiege de Poictiers au mois d'Aouſt 1569. Quelques vns des aſſiegez ſortirent par le pont Achard,pour tirer ſur le coſtau de l'eſtang harquebuzades aux Proteſtans,qui s'en aprochoyent. Entre autres vn Reitre pourſuyuant celui qui l'auoit tiré,& ne ſe doutant de rien, s'engagea ſi auant, qu'il deſcendit iuſques au val du chemin,par lequel les aſſiegez ſe retiroyent, où il fut atteint d'vn plomb qui le verſa par terre. On lui trouua deux petites bourſes de taffetas pendues au col, dedans leſquelles y auoit vn parchemin en quarré,eſcrit en lettres Hebraiques, partie lignes circulaires & quadrãgulaires, & partie ſemicirculaires oppoſees les vnes aux autres. Ces lettres contenoyent tout le pſeaume *Deus miſereatur noſtri*,& quelques verſets du pſeaume, *Qui habitat in adiutorio*,&c. Outreplus il y auoit dedans des petis pacquets ie ne ſçai quelles racines & petis oſſelets. Peut eſtre eſtimoit-il que cela lui ſeruiroit en guerre de quelque preſeruatif contre tous dangers. Les Latins appellent tels billets *Amuleta*. Ou c'eſtoit quelque charme & inuention Magique, dont Agrippa,valet de cham-

Liure 7. de l'hiſtoir. de Portugal ſect.19.

Au 17.liu.

„ de chambre de l'Empereur Charles V. a superstitieusement brouillé le
„ cerueau de maints Alemans.

Nous auons vn exemple encore plus frais en la conspiration de Iean Comte de Goure & d'Alexandre son frere, contre Iaques VI. roy d'Escosse. Ce Prince destourné de la chasse où il pretendoit aller pres de Falklãd par les rapports d'Alexandre, & attiré auec petit nombre des siens en la ville de Perth, dont le Comte son frere estoit gouuerneur, sous vn faux donné à entendre de quelque grand thresor caché, fut mené seul dedans vne chambre, ou plustost dedans les embusches de ces deux freres, où peu s'en falut qu'il ne fust assassiné par ceux qu'il estimoit ses seruiteurs fideles. Mais quelques vns de sa suite estans acourus à son cri, tandis qu'il se defendoit courageusement, Dieu le garantit de mort : tellement que plusieurs de ces parricides furent terrassez par deux ou trois des domestiques du Roy, puis iettez du haut de l'escalier en bas: les deux freres notãment. Apres ceste miraculeuse deliurance, le Roy fit fouiller soigneusement les occis, pour voir si lon pourroit point trouuer quelques papiers qui descouurissent leur coniuration. Mais on ne trouua qu'vne bourse de soye au col du Comte, pleine de billets & de charmes magiques. Le Comte faisoit tres-grand estat de ceste bourse, & y mettoit toute sa fiance: ne s'estimant asseuré s'il en estoit dessaisi. Pourtant il l'auoit tousiours au col, & fut remarqué que le sang ne coula de ses playes sinon apres qu'on lui eut osté ceste bourse, car alors (& non plustost) la place où il gisoit estendu regorgea du sang sortant de diuers endroits de son corps. I'adiouste vn autre exemple auenu en nostre voisinage, il y a quelques annees, comme ie l'ai aprins d'Erasme d'Eyb, vertueux gentilhomme, vieillard honnorable, & doué de la conoissance de plusieurs choses notables. Il disoit auoir conu vn gentilhomme (le nom duquel ie tairai pour bon respect) qui monté sur vn cheual farouche auoit heurté si rudement contre vn chariot esleué debout en certaine place qu'il s'estoit brisé la cuisse. Ainsi qu'vn expert chirurgien le pensoit, sans que de sa playe sortist aucune goutte de sang, au grand esbahissement des assistans, vn de ses amis aperceut vne bourse pendante sur la poictrine de ce gentilhomme à demi-mort, laquelle il lui osta pour la garder seurement, sur l'opinion qu'il auoit qu'en icelle estoyent quelques choses de pris. Si tost que la bourse lui fut ostee du col, le sang commence à se desbonder en telle quantité, qu'il ne fut possible de le restreindre par remedes quelconques. Ie laisse à penser si c'estoit vn preseruatif naturel ou magique, & ne sçai ce qu'il y auoit dedans la bourse: mais i'ai voulu tãt seulement rapporter ce que i'auois entendu d'vn personnage digne de foy, & par ceste histoire acheuer le present chapitre : auquel i'adiouste ce mot, que les anciens docteurs de l'Eglise, Chrysostome entre autres, ont grandement trauaillé pour d'escrier l'abominable superstition de ces billets, & les arracher du cœur, du col, & des mains de ceux qui s'en seruoyent. Ils ne font difficulté de protester qu'il vaudroit beaucoup mieux mourir, si ainsi plaisoit à Dieu, que de vouloir

se maintenir en vie & vigueur par des remedes damnables & diaboliques.

CHAP. XVII.

Qui adiouste la fraude au periure, en lieu de se desgager s'engage tant plus fort: & des impostures que l'on fait es iuremens.

Thucydide, au 3. liu. de la guerre de Peloponés.

LEs Anciens reprenent, & à bon droit, Paches capitaine Athenien, de ce qu'ayant promis la foy à Hippias, il s'auisa d'vne ruse pour rompre sa parole. Cest Hippias capitaine Arcadien fut appellé à se trouuer en certaine ville nommee Notium, auec Paches, pour conferer ensemble, à telle condition que s'ils ne s'accordoyent, Paches rendroit Hippias sain & sauf en la ville des Arcades dont il partoit. Hippias s'estant rendu dedans Notium, Paches donna ordre de l'y faire garder seurement; & de ce pas auec ses troupes tire vers la ville des Arcades, en laquelle il entre de force, tue tous les Arcades & estrangers, qui ne se doutoyent nullement de telle auanture. Cela fait il remeine Hippias en icelle ville, & l'ayant mis dedans (selon sa promesse, disoit-il) le fit transpercer à coups de flesches. Mais afin que l'on voye ceste vilaine tache de periure & de trahison estre passee de Paches en d'autres cœurs, qui n'ont pas esté plus simples, adioustons ce qui auint du temps de l'Empereur Louys fils d'Arnoul: car l'Abbé d'Vrsperg & autres historiens attestent que Hatton Euesque de Mayence surprint & ruina par le mesme artifice Adelbert Comte Palatin de Franconie, qui fut le dernier de sa race. Adelbert estoit accusé d'auoir tué le fils de l'Empereur, qui sur ce soupçon l'auoit estroittement assiegé dedans Aldenbourg, chasteau fort de situation & d'artifice, assis sur vne montagne pres de Pabeberg; & voyant que la longueur du siege n'en auançoit ni promettoit la prise, ni la reddition, commençoit à se refroidir: quand Hatton s'employa pour attirer finement Adelbert son cousin es mains de l'Empereur son ennemi capital. Pour cest effect il alla trouuer Adelbert, lui iura solennellement, que comme il vouloit le mener sain & sauf hors de sa forteresse, il l'y rameneroit de mesme, cas auenant qu'on ne peust traiter quelque bon accord. Estans sortis & vn peu eslongnez de la porte du chasteau, Hatton feignant regarder le Soleil, commence à dire qu'il estoit ia haute heure, & le chemin lõg iusques au camp de l'Empereur: que le plus seur & cõmode seroit de retourner au chasteau, pour y desiuner, afin de faire puis apres le chemin plus à l'aise. Adelbert, ne soupçonnant rien de mal, s'y accorda promptement, & conuia gracieusement son cousin Hatton à rentrer. Ainsi donc ils tournent bride, & a-

pres

pres desiuné se remettent au chemin. Si tost qu'ils furent arriuez au cāp, Adelbert fut liuré en la puissance de l'Empereur son ennemi, lequel le condamna à la mort. Là dessus il appelle Hatton, le somme de sa promesse solennelle, & l'accuse de trahison, s'il ne satisfait à sa parole. Hattō respond qu'il y auoit satisfait, & en estoit quitte, puis qu'il auoit remené Adelbert en son chasteau, où ils auoyent desiuné. Sous ceste perfidie, Adelbert fut decapité par le commandement de l'Empereur, lequel s'empara d'Aldenbourg & de toute la Seigneurie de ce Seigneur, en qui fut esteinte toute l'illustre famille des Comtes Palatins de la Franconie Orientale. Adelbert fut enterré en sa ville de Darissa, non loin de la riuiere du Mein, où il y a maintenant vn monastere nommé Deres, où l'ō void encores sa sepulture, quoy que non entiere, en vn endroit de l'Eglise. André Alciat, docte Iurisconsulte, fait mention de ceste histoire, non sans indignation, quand il s'escrie, Ce prestre merite vne flestrissure perpetuelle, n'ayant consideré comme il faloit, que le periure accompagné de trōperie ne se deslie & relasche nullement par tel artifice, ains estraint dauantage l'honneur & la conscience. Ainsi en est-il auenu, car Hatton n'a iamais peu effacer ceste infamie, ains depuis a esté tousiours appellé des Alemans le traistre Hatton. Bodin descrit ceste histoire & quelques autres memorables en sa Republique. Albert Crantz l'ayant recitee en sa Metropole ou histoire Ecclesiastique de Saxe, conclud ainsi: Hatton ayant fait ce meschant coup, se tira de deuāt les yeux d'Adelbert. Cela s'appelle estre traistre, quand on trompe impudemment celui qui s'est fié es promesses qu'on lui a faites. Il raconte en la mesme histoire, comment ce desloyal Hatton essaya de surprendre auec vne chaine d'argent doré Henri fils d'Otton, Duc de Saxe, lequel toutesfois fut plus auisé qu'Adelbert. On lit es recueils Chronologiques tirez de la bibliothecque de Henri Petreius, que ce Hatton fut emporté par les diables, qui le precipiterent tout vif dedans le puits ardant du mont Gibel, & qu'on ouit vne voix en l'air criant, *Sic peccando lues, sicque luendo rues*: pource qu'il auoit traistreusement liuré à la mort Adelbert Comte de Pabeberg. Mais Reginon raconte autrement l'histoire de la mort du Comte, en ses Chroniques.

In l. bonus. §. hoc sermone. de verb. signif. — *Liu. 1. c. 4.* — *Liu. 2. c. 25.* — *Liu. 3. c. 4.* — *Au 2. liu.*

On a iuste raison de louër l'integrité des Romains, lesquels tenoyent qu'il faloit garder la foy aux ennemis. Et sçait on que leur Empire a prins acroissement & s'est maintenu par trois moyens. Le premier a esté vn bon Conseil en l'Estat. Le deuxiesme frugalité & petit moyen chez les particuliers: en consideration dequoy Horace a sagement dit, que le reuenu des particuliers estoit petit, & celui du public bien grand. Le troisiesme, fidelité en paroles & en faits. Qui a fait, que la foy publique leur a esté iadis en telle reuerence, & l'ont estimee si saincte, qu'ils en ont fait vne deesse, & l'ont adoree. Tellement, qu'entre eux y auoit vn temple consacré à la foy, dedans lequel les articles de paix, d'alliances, de trefues estoyent confermez par serment solennel, afin que celui qui les violeroit demeurast maudit, adiugé aux malins esprits & dieux infer-

Carm. li. 1. Ode 15.

naux. Es contracts particuliers, n'y auoit ferment plus sainct que celui de la foy: l'authorité, reputation, consequence & dignité de la foy publique estoit tant estimee, que les particuliers ne tenoyent leurs deniers bien asseurez qu'entre les mains du public. D'auantage, les anciens Romains celebroyent si religieusement, & honoroyent tant la foy, qu'outre ce qu'ils estimoyent l'auoir violee, en faisant quelque chose contre icelle, aussi pensoyent-ils estre coulpables s'ils souffroyẽt que d'autres la corrompissent. Ils en firent suffisante preuue apres la bataille de Cannes, comme Tite Liue le demonstre. Hannibal ayant permis à quelques prisonniers d'aller querir à Rome leur rançon, sous promesse qu'ils lui firent sur leur foy de retourner, si quelque accord ne se traitoit aux conditions par lui proposees: ceux ci s'auiserent d'vne fourbe & desloyauté; car ayans fait vne iournee de chemin ils retournent au camp des Africains, faignans y auoir à faire: puis en sortent pour la seconde fois, se faisans acroire qu'ils estoyent quittes de leur promesse, & là dessus se rendirent dedans Rome. Hannibal, despité de ce qu'on ne lui accordoit ses demandes, requit que les prisonniers lui fussent renuoyez: surquoy, par arrest du Senat ils furent contraints de retourner au camp de l'ennemi. Pour ceste cause nous voyons en plusieurs pieces de medailles antiques, pour tesmoins de la foy gardee, deux mains iointes, auec ceste inscription, *Fides Exercituum*: Quelquesfois, *Fides Legionum*: ou bien, *Fides Romanorum*. A cela regarde le sage propos de Camillus, lors que les enfans des Falisques furent traistreusement menez par leur precepteur au camp des Romains. Il dit donques à ceux qui estoyent autour de lui, que la « guerre estoit bien chose mauuaise, & où il se faisoit beaucoup de violen- « ces & outrages: toutesfois qu'encore y auoit-il entre les gens de bien « quelques loix & droits de la guerre, & qu'on ne deuoit point tãt cercher « ne pourchasser la victoire, que l'on ne fuist les obligations d'en estre te- « nu à si maudits & damnables moyens: & qu'il faloit qu'vn grand capitai « ne fist la guerre se confiant en sa propre vertu, non point en la meschã- « ceté d'autrui. Arriere donques Lysander & ses adherans, faisans gloire « de periuré, qui disent que si la peau du lion est trop courte il y faut couldre celle du renard: ou, comme le mesme Lysander & Dionysius tyran de Sicile souloyent dire, il conuient tromper les enfans auec des osselets, & les hommes par des iuremens. A ceste cause Plutarque disoit que le fait des Lacedæmoniens n'estoit pas de se comporter enuers les dieux comme enuers les ennemis. Mais au contraire l'iniure faite aux dieux est beaucoup plus atroce. Car celui qui en se periurant trompe son ennemi fait voir qu'il le craind, mais qu'il ne tient compte de Dieu. Certainement les periures arrachent à Dieu sa sagesse, n'estimans point que toutes choses lui soyent presentes: ou l'argent d'iniustice, comme s'il supportoit par conniuence la malice & les forfaits des meschans: veu que nous sçauons qu'il est iuste iuge & punisseur des crimes atroces. Les plus anciens Payens n'ont pas ignoré cela: pourtant la ceremonie du serment leur a esté singulierement recommandee; comme il appert par les

Au 2. liu. de la 3. Decade.

Plutarque en la vie de Camillus

En la vie de Lysãder.

loix

loix de Numa Pompilius II. roy des Romains, esquelles il ordonne que la foy donnee, au regard du public, ou des particuliers, soit gardee : car c'est l'honneste lien de la societé humaine, & le fondemēt de toute droiture. Les Stoiques disent que foy est deriuee du verbe faire, pour autant que les choses fidelement promises doyuent estre executees. Mais la perfidie & l'infidelité ne demeure point impunie, ains se trouue en fin couuerte d'ignominie & d'autres tels supplices. A ceste occasion, Numa fit vne ordonnance qu'on eust à garder le serment, pourueu que ce fust en chose possible & loisible. I. Velcurio a diligemment recueilli ces loix de Numa & autres des Rois Romains en ses Commentaires sur le premier liure de Tite Liue.

CHAP. XVIII.

Soigneuses Ceremonies des Romains au traité des alliances, afin que par icelles, comme par vn ferme lien, la foy fust tant mieux gardee, & que l'on euitast les periures.

LEs anciens Romains ont eu quelques ceremonies particulieres, pour obseruation de la foy qu'ils auoyent solennellement iuree, à cause de la reuerence qu'ils portoyent aux dieux, qui les contenoyent en crainte de se periurer. Ce qui apert en l'ordonnance du Senat, descrite par Tite Liue. Ayant esté enioint aux Heraulds de s'embarquer pour passer en Afrique, afin de traiter alliance auec les Carthaginois, cōme iceux demandassent que le Senat leur fist entendre sa resolution, elle leur fut declairee telle, Qu'ils portassent auec eux des cailloux, & des brāches de veruaine : que quand le Preteur leur commanderoit de traiter l'alliance ils lui demandassent de l'herbe fauchee du Capitole, & qu'on souloit bailler aux heraulds. La solennité du serment se faisoit puis apres comme s'ensuit. Vn des heraulds tenant vn caillou en la main, disoit, Si de fait d'auis ie veux tromper, Diespiter me iette au loin, Rome & la forteresse sauue, ainsi que ie iette ceste pierre : comme les autres ont presté serment selon la coustume & ceremonie ancienne, par les noms des dieux Mars & Quirinus. Au regard de la ceremonie de ceste pierre, le Herauld l'empoignant en sa main, apres que les parties estoyent d'accord, disoit ces mots, Si ie fai ceste alliance & ce serment sans fraude & comme il apartient, les dieux me donnent tout bon encontre. Si ie pense & fais autrement, tous autres sauues en leurs propres pays, en leurs propres loix, en leurs propres maisōs, en leurs propres temples, en leurs

Au dern. liu. de la 3. Decade.

propres sepulchres : ie perisse seul, comme ceste pierre cherra de mes mains. Sans dire d'auantage, il iette la pierre de sa main. De ceste ceremonie est venu le prouerbe, *Per lapidem iurare*, Iurer par la pierre, que Plaute expose en son Aulülaire: où, comme Strophilus eust deferé le serment à Lyconides, lui disant, Iure par Iupiter, & l'autre lui eust dit entre autres paroles, Mais despeche moy vistement, si tu veux, ce requerant lui adiouste, Tien voila vn caillou. Alors le ieune homme empoignant ce caillou, iure disant, Si ie te trõpe à mon escient, ainsi me deiette Diespiter de mes biens, sauue la ville & la forteresse, comme ie iette ceste pierre.

Liu. 31. ch. 2 — Pline conferme en son histoire naturelle ceste reuerence que les anciens portoyent au serment, où il dit qu'en Bithynie se trouue vne riuiere coulante au long d'vn temple appellé Briaze, comme aussi l'image qui y estoit adoree auoit mesme nom : & que l'eau de ceste riuiere brusloit les periures qui en buuoyent, comme s'ils eussent aualé du feu. Philostrate dit en la vie d'Apollonius, qu'aupres de Tyane se trouue vne eau, sacree à Iupiter, que les habitans du lieu surnominent inextinguible. Elle est froide au sortir, puis elle commence à bouillir, comme si on l'auoit mise dedans vn chauderon sur le feu. Les ieunes garsons, & les hommes qui gardent leur foy, en boiuent à plaisir, la trouuent belle & fort bonne: mais elle est pernicieuse aux periures & desloyaux. Car si quelqu'vn d'eux en boit, les yeux, les pieds, & les mains commencent à lui enfler, puis tout le corps, tellement qu'il ne peut bouger de là, ains demeurant aupres de la fontaine, deplore sa misere, & confesse qu'il a esté periure. En mesme sorte l'autel des Palices estoit grandement reueré des anciens à cause de la punition qu'y receuoyent promptement les periures qui en aprochoyent. Virgile touche le tout en vn demi vers de son Eneide, *Vbi implacabilis ara Palici.* Sur l'interpretation duquel Macrobe en raconte l'histoire bien au long. Et Leonicus en ses recueils dit presques le mesme, apres Aristote. Pausanias aussi en ses Corinthiaques, touchant certain creux sous terre, où il recite merueilles de la punition des periures. A cela regardoit Hanno, Seigneur Carthaginois, lequel en Tite Liue, disoit deuant le Conseil, Nos armees assiegent Sagonte, de deuant laquelle l'alliance leur commande de desloger: mais les legiõs Romaines enuironneront bien tost Carthage, sous la conduite des mesmes Dieux, à l'aide desquels ils se sont vengez de l'alliance enfrainte par la guerre passee. Quelque temps apres comme les ambassadeurs de Carthage fussent allez à Rome supplier qu'on leur octroyast la paix, vn des Senateurs Romains leur demanda par quels Dieux ils pretendoyent traiter alliance, veu qu'ils s'estoyent mocquer de ceux qui auoyent esté nommez en l'alliance par eux violee. Asdrubal, chef de l'ambassade, respondit sagement, Ce sera par les mesmes Dieux, qui sont tãt ennemis des violateurs d'alliances. Nous recueillons de là quelle reuerence les anciens ont portee au iurement : n'ayans pretendu lien plus ferme à l'obseruation des promesses que le serment solennel, & duquel ne faut pas se iouër, ce dit Ciceron. De là vient que les Payens tenoyent *Fidius*, protecteur des iure-

Marginal notes: Au 9. liu. — Liu. 5. de ses Saturnales. — Chap. 19. — Au 1. liu. de la 3. decade. — Es liures du deuoir.

iuremens, fils de Iupiter; tesmoin les quatre vers Latins plantez par ceux de Mastricht en l'arc triomphal dressé sur l'vne de leurs portes à l'entree qu'y fit Philippe II. roy d'Espagne, allant des pays bas vers son pere l'Empereur Charles V. en Alemagne. Vn Espagnol surnommé Christoual les represente en la description exacte qu'il a faite de tout ce voyage. Ils sont tels:

Sum Ioue patre satus fidius, mortalia fido
Constringo nexu, me sine cuncta labant.
Me sine nullus amor iuramentúmque valebit:
Iungo animos animis, pectora pectoribus.

C'est à dire, en faueur de ceux qui n'entendẽt les mots, vne partie du sens desquels i'ai exprimé en autant de lignes:

Ie suis ce fidius, de Iupiter issu,
Qui d'vn ferme lien toutes choses assemble.
Elles meurent sans moy, qui ioins les cœurs ensemble:
Et sans moy nul accord n'est seurement conceu.

Pausanias marque à peu pres le mesme en ses Arcadiques, où il escrit que les enfans de Philippe Roy de Macedoine furent trauersez de tant de calamitez apres sa mort, pource que ce Prince ne tenoit compte de la foy promise à ses alliez.

A la miene volonté que les Princes Chrestiens eussent pensé de bõne heure à ces choses, qui prisent si peu les sermens solennels des alliances, ratifiez par le nom du vrai Dieu, que pour vn rien, sans se soucier de la foy donnee, ils rompent leurs promesses, & laschent la bride à leurs mauuais desirs. Sans toucher pour le present aux histoires modernes, par trop odieuses, combien de fois (au rapport des historiens) le roy Louys XI. & Charles Duc de Bourgongne ont ils confermé leurs traitez par sermens solennels? & combien de fois s'en sont-ils departis, selon que l'vn ou l'autre a iugé que le bien de ses afaires le requeroit? tellement qu'on peut dire, qu'ils donnoyent la foy l'vn à l'autre, & iuroyent afin de rompre tant plus aisément ce qu'ils s'estoyent reciproquement promis d'obseruer. Suyuant quoy Philippe de Commines disoit, que tous leurs conseils ne tendoyent qu'à s'entredeceuoir, & que les volontez de ces deux Princes furent tout le temps de leur vie, opposees & directement contraires, fors vne fois, asçauoir lors qu'ils conspirerent de faire mourir le Connestable. Telle misere des Princes Chrestiens couure en quelque sorte les periures de Sultan Solyman, Mahumetiste. La foy de tels mescreans est mal asseuree: tesmoin Hebraym Bassa, premier conseillier de ce Sultan. Paul Ioue raconte, que d'entre tous ceux qui sont deuenus grands par la faueur des plus puissans Rois nul n'auoit iamais esté plus grand mignon de l'inconstance du monde, ni plus heureux en sa vie iusques à sa mort, que cestui ci. Mais Solyman enuoya de nuict en sa chãbre vn Eunuque, qui lui seruoit de bourreau, lequel d'vn rasoir tranchant coupa la gorge à Hebraym dormant profondement sur vn oreillier. On

Au 4. & 11 liu. de ses memoires.

Sur la fin du 33. liure.

dit que ce personnage se voyant ainsi cheri de Solyman, le supplia vn iour, parlans familierement ensemble, qu'il lui pleust desister de lui faire tant de biens, de peur qu'esleué trop haut, & florissant outre mesure, son maistre vinst à le regarder de trauers, & fust contraint les tirer par la robe du haut de la roue de Fortune en bas, & l'accabler du tout. Que Solyman esmeu de telle requeste, iura que de son viuant il ne lui osteroit la vie: que se sentant astreint par sa promesse, pour ne l'enfraindre, il auroit ainsi fait tuer Hebraym tout-endormi: pource qu'vn Talisman ou prestre Turc, faisant du docteur, auoit maintenu qu'vn homme dormant ne doit estre reputé entre les viuans, attendu que tout le cours de la vie n'est qu'vne veille perpetuelle. C'est ce qu'en dit P. Ioue. Voila vne subtile inuention pour rompre la foy, tiree des choses naturelles & appliquee à vne iniustice sanglante: car on sçait que le somne est vn entre deux du viure & non viure, tellement que celui qui dort est & n'est point en quelque sorte. On vit en veillant à cause des sens. Mithridates s'est plaind d'vn pareil tour ioué par les Romains, comme il apert par vne sienne lettre au roy des Parthes, iadis transcrite au quatriesme liure des histoires de Salluste: dont nous n'auons plus qu'vne piece, qui se lit entre les fragmés de cest auteur. Les mots restans sont: Ces cauteleux & perfides, ayans apres plusieurs batailles prins prisonnier sur leur foy, pres de la franchise des dieux Samothraces, Perses fils de Philippus, lui couperent la gorge comme il dormoit, pource que par traité expres ils lui auoyent promis la vie, quand il se rendit à eux. Toutesfois Plutarque & Tite Liue parlans de la mort de ce Perses ou Perseus, roy de Macedoine, disent les choses autrement. Pour conclusion cela doit demeurer ferme & arresté (ce dit l'auteur des discours contre Machiauel, apres auoir mis en auant plusieurs exemples memorables) que la perfidie est vn forfait si detestable deuant Dieu & les hommes, que les desloyaux & infracteurs de foy ne demeurent iamais impunis. Dieu ne differe pas tousiours de les battre iusques apres leur mort: mais les preuenant quelquesfois durant leur vie, il se venge d'eux d'vne façon seuere & extraordinaire, raclant du monde en vn instant leurs femmes, leurs enfans, & toute leur race. Suyuant quoy Agamemnon disoit en Homere que les tromperies & desloyautez des Troyens ne demeureroyent point impunies, mais seroyent vengees au double sur leur famille & posterité.

En la xxi. Maxime.

CHAPITRE XIX.

La puissance des hommes sur les bestes est limitee: & des punitions d'icelles.

Liu. 2. c. 1.

NOus auons recueilli & rapporté plusieurs choses non inutiles ni vulgaires, ce semble, au premier volume, ausquelles sont main-

maintenant adiouftees quelques autres dignes de lecture ; pour prouuer que l'homme ne doit pas fe monftrer cruel aux beftes, mais eft tenu les traiter auec douceur & difcretion, encores qu'il en foit le maiftre. Car combien qu'icelles foyent aucunesfois punies comme pour delict: fi eft-ce que le mal qu'elles font eft perpetré par vn cours impetueux defnué de raifon, pluftoft que d'autre mouuement. Par fois, à caufe du forfait commis par l'homme auec la befte (comme les Iurifconfultes l'enfeignent apres Moyfe, *Exod. ch.21.*) le iuge ordonne apres conoiffance de caufe, le proces inftruit, & par fentence, que l'animal foit tué & bruflé, de qui vne femme s'eft deshonneftement aprochee. La Loy veut auffi que la befte foit confifquee à celui auquel elle aura fait dommage. Dont aucuns inferent que l'homme a plein pouuoir & fur les autres hommes & fur les beftes auffi. Mais les Iurifconfultes pour la plufpart s'accordent en cela, que le plein pouuoir ne s'exerce & defployе que fur le corps animé raifonnel, pource que la befte priuee de raifon ne peut delinquer, attendu qu'elle n'a point d'intention de ce faire: & propremẽt vn delict ne fe commet point fans intention & penfee de le commettre. Le Canon *Mulier* ne contredit point à cela, pource que l'animal n'eft pas tué & bruflé pour punition de delict, attendu qu'il ne peut en forte que ce foit comprendre le contenu de la loy (n'ayant fens ni intelligence) mais on le condamne à eftre bruflé, afin que mis en cendres il ne refraifchiffe plus la memoire de ce forfait indigne. Ainfi la befte eft donnee pour le dommage, non pas pour la punir, encores qu'elle ait fait du mal, mais afin que le maiftre d'icelle ne foit condamné à plus que ne vaut cefte befte farouche. Le mefme eft ordonné contre les efclaues, qui mefmes au defceu de leur maiftre ont fait tort à quelqu'vn. Auffi font-ils comparez aux beftes. Le legiflateur Dracon fit vne telle ordonnance contre les creatures fans ame: tefmoin ce que nous auons dit ailleurs de la ftatue de Nicon, pugil renommé de Thafos. Apres fa mort vn fien maluueillant, tranfporté de haine furieufe, empoigne vn bafton, & fe met à donner force coups à cefte ftatue, comme en opprobre de Nicon reprefenté par icelle, qui tombe fur ce forcené, & l'efcrafe fur la place. Ses heritiers intentent action contre la ftatue deuant la iuftice de Thafos, iouxte l'ordonnance de Dracon: dont la fin fut que par fentence des iuges la ftatue fut iettee au fond de la mer. Paufanias raconte cela de la ftatue de Theagenes, & dit qu'apres le trefpas d'icelui, l'vn de fes aduerfaires vint de nuict vers vne fiene ftatue de bronze, & la fouëtta comme s'il euft frappé fur Theagenes mefme. Cefte ftatue efbranflee tombe foudainement fur ce fouëtteur & le tue. Ses fils intentent action contre la ftatue, qui pour arreft des Thafiens fut precipitee en la mer, fuyuãt la loy de Dracon, qui vouloit qu'on exterminaft de la ville & de tout fon territoire les creatures mefmes inanimees, quand par elles quelque mort d'homme feroit auenuë. Demofthene, en la harangue contre Ariftocrates, fait mention d'icelle loy en ces termes: Si vne pierre, ou vne piece de bois, ou de fer, ou autre femblable tombe, atteint & bleffe, & l'on ne fçait

C. Mulier. 15. quaeſt. 1.

L. 1. ſi quadrupes pauperiem fecisse dicatur.

§. Furtum. de obligat. quae ex delict. nascunt.

L. in delict. §. ſi detracta. de noxal. act.

L. 2. ad leg. Aquil.

Au 1. vol. Liu. 2. ch. 3.

En ſes Eliaques.

qui l'a iettee, mais le blessé tiẽt ceste piece, ou les siens la recueillent, au « cas que celui qui a esté atteint en soit mort, qu'il soit fait iustice de telles « choses en ce lieu. S'ensuit donc que par fois vne creature priuee de rai- « son est punie. Guido Pape, qu. 128. escrit auoir veu vn pourceau condamné par sentence, & pendu par le col à vn gibet, pource qu'il auoit tué vn enfant. Vn autre Iurisconsulte recite, que par arrest du parlement de Thoulouse fut dit qu'vne espee seroit & demeureroit penduë au gibet, ce qui s'executa, & dit l'auoir veuë ainsi : ce qui auint l'an CIↃ IↃ XL.

Pythagoras fut d'auis contraire, & se monstra desmesurément doux enuers les bestes brutes: tellement que, pour euiter l'effusion du sang & toute violence, il condamnoit l'exercice des oiseleurs, achettoit les traites de filez des pescheurs, & faisoit ietter les poissons en la mer, ne permettant nullement aux siens de tuer les bestes qui s'apriuoisent, & ne sont point sauuages. Cela mesme esmut Porphyre à dire en son traité de l'ame, Que c'est iniustice de tuer les bestes, attendu qu'elles ne sont estrangeres « de nous. Qu'au contraire par nostre petulance & lasciueté, nous prenons « plaisir à tuer souuent es theatres & en diuerses chasses ces pauures ani- « maux, tellement que leur naturel brutal & farouche s'est tant plus fort « insinué en nous: à l'opposite l'humanité & la douceur s'y sont esteintes. « Mais que les Pythagoriques ont remis au dessus la clemence & benigni- « té enuers les bestes, comme vn essai de misericorde & d'humanité. « Les Turcs sont abruuez de ceste opinion iusques à maintenant, ces superstitieux & barbares s'estans persuadez qu'ils meritent quelque grace, s'ils font l'aumosne aux chats, aux chiens, & autres bestes à quatre pieds; item aux poissons & aux oiselets. Pourtant font-ils conscience de tuer & manger les oiseaux prins à la chasse, ains les achetent vifs & laissent en-uoler. Ils iettent des miettes de pain aux poissons : amassent tous les iours à certaines heures es places publiques les chiens & les chats, qui y acourent par troupes, & leur donnent du pain, de la chair & autre nourriture, comme Georgeuitz & Leonclauius l'attestent. Le sieur de Busbeque en fait vn long & beau discours, que ie veux representer. Les Turcs, « dit-il, se monstrent gracieux enuers toute sorte d'animaux. Et combien « qu'ils tienent le chien pour beste vilaine, sans vouloir en tenir chez eux; « neantmoins encores que les chiens leur soyent communs & n'ayẽt point « de maistres particuliers, estans gardes des places & quartiers de villes, « plustost que de certaine maison, & viuent comme ils peuuent des bail- « lieures qu'on iette par les rues; toutesfois si en vn voisiné quelque chiene « fait des petis, ils en aprochent, & lui apportent des os, de la bouillie, & « quelques restes de potage, & des bribes recueillies en leurs maisons: esti- « mans que cela est vn œuure de misericorde & de pieté. Les accusant « de ce qu'ils faisoyent à vne beste brute, ce que ie ne pensois pas qu'ils « voulussent faire à vne personne de leur conoissance, moins encore à vn « Chrestien; leur responsefut, que Dieu a donné à l'homme l'vsage de rai- « son, tresexcellent instrument pour toutes choses, de laquelle toutes- «

En l'epist. 3 de son voyage de Turquie.

fois.

» fois il abuse; tellement que nul mal ne lui auient qu'il n'ait attiré par sa
» coulpe, pourtant merite-il moins de support. Mais les bestes n'ont
» eu en partage sinon quelques mouuemens & desirs naturels, qu'elles
» sont contraintes suyure: pourtant doyuent estre secourues & gracieuse-
» ment soulagees par l'homme. Pourtant ne peuuent ils supporter qu'on
» tourmente & tue cruellement quelque beste, en prenant du passetemps
» à la faire languir: tesmoin ce qui auint n'y a pas long temps à vn orfeure
» de Venise. Il s'esbatoit à la chasse des oiseaux. Entre autres il en auoit
» prins de la grandeur d'vn Coucou, & presque de mesme couleur, ayant le
» bec court, mais tellement fendu & large d'ouuerture, que c'estoit cho-
» se prodigieuse de voir sa gorge entrebaaillee, car le poing d'vn hom-
» me de haute taille & des plus gros pouuoit tout à l'aise entrer dedans.
» Cest homme, esbahi de telle rencontre, & voulant faire rire les autres,
» attache l'oiseau par le bout des ailes estendues au dessus de sa porte, &
» lui met vn baston en long dedans le bec, tellement qu'il monstroit vn
» creux profond & large à merueilles. Les Turcs qui passoyent par ceste
» ruë fort frequentee s'arrestent, regardent telle nouueauté: mais voyans
» l'oiseau se remuer & estre en vie, esmeus de compassion commencent
» à crier & dire que c'estoit vn forfait indigne de tourmenter ainsi cest oi-
» seau innocent, appellent l'orfeure en ruë, le saisissent rudement au collet,
» & le trainent deuant le iuge criminel. L'afaire estoit en tel poinct, qu'il
» s'en alloit tomber en peril de receuoir force bastonnades, sans vn offi-
» cier de la part du Baile de Venise, qui est le iuge qui dedans Constan-
» tinople vuide les proces suruenus entre les Venitiens, lequel redeman-
» da cest orfeure. Le iuge Turc, homme de bonne façon, & fauorable
» aux estrangers, le remit ès mains de l'officier, non sans beaucoup d'op-
» positions & cricries des Turcs. Voila comme cest orfeure fut garanti.
» I'en ay eu du passetemps (ce dit le Sieur de Busbeque) car il me vient
» voir souuent, & m'a fait le conte de tout, sans oublier la peur qu'il eut
» se voyant en la puissance de ces patrons d'oiseaux. Outreplus il me
» monstra l'oiseau qui auoit causé toute la noise, afin de le voir. On dit
» qu'il vole de nuict, & tette les vaches. Ie pense que c'est l'oiseau que les
» anciens nomment *Caprimulgus*, les Grecs *Aegothlas* & *Strix*, quelques
» Latins *Fur nocturnus*, Nous *Tettecheure*, *Effraye*, *Frezaye*, & *petit Chat-
» huant*. Ainsi se comportent les Turcs enuers toutes sortes de bestes
» brutes, sur tout enuers les oiseaux. Il y a vis à vis de mon hostel vn Pla-
» tane fort haut, branchu & spacieux à merueilles. Sous cest arbre s'arre-
» stent quelquesfois des oiseleurs, qui ont en des cages grand nombre
» d'oiselets. Les Turcs y vienēt de maints endroits, & pour quelques peti-
» tes pieces d'argent rachettent force prisonniers, qu'ils laschent puis a-
» pres les vns apres les autres, pour s'enuoler où il leur plait. Ces oise-
» lets se rendent ordinairement sur ce grand arbre, où ils s'espluchent &
» nettoyent des ordures de leur prison, estendent leurs ailes & gazouil-
» lent. Les Turcs leurs racheteurs, s'entredisent lors, Ois tu point com-
» ment cest oiselet s'esgaye & me remercie? Quoy donc les Turcs sont-

ils si Pythagoriques, que tout animal soit sainct entre eux & qu'ils n'en mangent point? nullement. Ils viuent presques de tous, quand on les leur met deuant, soit en bouilli ou rosti. Aussi disent ils que la brebis est faite pour estre menee à la boucherie, mais ils ne peuuent supporter qu'on prene plaisir à tourmenter & faire languir les bestes qu'on tue pour en manger les chairs. Quant aux petis oiseaux, dont les chants resonnent par tout, plusieurs Turcs ne peuuent estre induits à les tuer, non pas mesmes à les tenir en cage; disant que c'est trop preiudicier à la liberté de ces oiselets. Mais il y en a d'autres qui ne sont pas de cest auis, ne si scrupuleux.

CHAP. XX.

On ne fait point de violence aux bestes brutes. De leur force & de leurs autres vertus.

IE confesse que cela que nous venons de dire de la superstition Pythagorique & Turquesque, mal à propos pitoyable enuers les bestes brutes, merite quelque censure: veu qu'on sçait assés, que nul ne fait (à proprement parler) violence quelconque à icelles bestes, qui n'ont domination ni droit quelconque. C'est aux creatures humaines seulement, que violence est faite. Mais il est bien requis que les hommes vsent de la puissance & authorité qui leur est donnee sur les bestes, soit à les tuer, soit à les garder, droitement & en temps, par moyen licite & permis, sans faire tort à leurs prochains. De cest auis est Autobulus en Plutarque, où il dit, que ceux ne sont iniustement qui se seruent des bestes brutes, oui bien ceux qui s'en seruent auec mespris, rigueur & cruauté. Nous auons monstré au premier volume, pourquoy Dieu auoit defendu aux Israëlites de prendre la mere au nid auec ses petis, comme aussi de cuire le cheureau au laict de sa mere. Au reste, les Payens mesmes ont remarqué que ce n'est point à l'auenture, que nous sommes par dessus les bestes brutes & leur commandons. Plutarque dit, que cela se fait par le moyen de Promethee, c'est à dire l'vsage de la raison: sans quoy il estime plusieurs bestes brutes au regard de la nature & condition de leur origine auoir beaucoup d'auantage pardessus nous. Car les vnes (dit-il) sont armees de cornes, de dents, d'aiguillons. Quant au herisson, comme dit Empedocles,

Au traité de l'adresse des animaux. *Liu. 2. c. 1.*

Il vest son corps arondi comme au tour
D'vn espineux chardon tout à l'entour,
Si seurement, qu'il n'y a aucun ordre,
De le pouuoir pincer au vif ne mordre.

Item

Item elles sont couuertes & enuelopees d'escailles, de toisons, de serres, & d'ongles solides. L'homme seul, ce dit Platon, est nud, desarmé, deschaux, & laissé à descouuert par Nature, laquelle lui a fait present d'vn bien qui fournit à plus que tout cela, l'vsage de raison, l'industrie & la prouidence.

L'homme a bien peu de force corporelle :
Mais sa prudence & force naturelle
Va iusqu'au fond de la mer, captiuant
Tout ce qui est dedans les eaux viuant,
Et sur la terre aussi, iusqu'aux especes,
Où plus y a de ruses & finesses.

Il n'y a rien plus agile & plus viste que le cheual ; mais il court pour l'homme : le chien est aspre & criard ; mais il garde l'homme : le pourceau a beaucoup de chair, le poisson est sauoureux au manger : ce sont les viandes & la nourriture de l'homme. Sçauroit on trouuer animal terrestre plus gros & plus terrible à voir que l'elephant? mais c'est le iouët de l'homme : il lui donne du passetemps es assemblees solennelles, aprend à baller, danser sur la chorde, & s'agenouiller. C'est afin que nous aprenions iusques où la raison esleue l'homme, & enquoy elle le rend maistre, reduisant toutes choses sous sa puissance. Oppian discourt excellemment de tout cela en la preface de son cinquiesme liure de la pesche : Ce que nous auons rudement esbauché comme s'ensuit.

Tournez deça les yeux, & considerez, Sire,
Que l'homme aussi tost peut effectuer que dire:
Que son esprit à soy sçait tout assuiettir
Ce que la terre peut de soy faire sortir,
Ce que la mer enserre en sa poictrine large,
Et dont l'air spacieux en son enclos se charge.
L'homme, but, borne, fin de la creation,
Contemple sous ses pieds tout en suiettion.
Par quiconque il soit fait, aux Dieux il est semblable,
Ne leur cedant en rien qu'en pouuoir redoutable.
Soit que de molle argille il ait esté basti
Des mains de Promethé, qu'on dit estre sorti
De l'ancien Iapet, lequel d'vne parcelle
Du souffle tout diuin, en ceste masse belle
Vn esprit admirable, vn cœur vif anima.
Soit qu'vn sang des Titans, que le ciel desarma,
Desfit, acrauanta, nous ait donné cest estre,
Ie n'en veux contester: si l'on veut reconoistre,
Que l'homme est par dessus ce qu'enferment les cieux,
Pourueu que de ce rang on excepte les Dieux.
Car qui peut contester à l'encontre de l'homme?

Qui a son vif esprit & sa prudence, en somme?
Des dieux l'estre immortel surmonte les mortels.
A ceux-la le mortel doit dresser des autels,
Et là se confesser soumis à leur puissance.
He! qui pourra compter es forests l'abondance
D'animaux tres-cruels par l'homme combatus,
Attrapez, desarmez, garrottez, abatus?
Combien ce petit corps, poussé d'ame si viue,
A-il prins de poissons eslongnez de la riue?
Combien d'oiseaux a-il, quoy qu'en l'air bien perchez,
Fait venir en ses mains & viste despeschez?
Au lion genereux n'a serui son adresse,
Pour pouuoir s'exempter de ceste main maistresse.
L'aigle royal n'a peu se sauuer de ses laqs.
L'Elephant Indien suit l'homme pas à pas,
Lui obeit ainsi qu'vn disciple à son maistre,
Et pour le soulager crie auoir voulu naistre.
Il porte ses fardeaux, tire ses chariots,
Et n'a, sinon pour lui, tant de force en ses os.
Tant de monstres marins, à l'homme redoutables,
Sont sous l'homme domptez par adresses notables.
Va donc, & maintenant di que l'esprit humain
N'est apres les hauts dieux ça bas le Souuerain.

Or comme il faut confesser, que Dieu Createur de toutes choses n'a donné l'vsage de raison qu'à l'homme, auquel tous les animaux destituez d'icelle ont esté assuiettis: ainsi s'en trouue-il quelques vns, nommément le chien, le cheual, & l'elephant, qui descouurent vne adresse & industrie pardessus tout ce qui est de brutal, & qui surpassent en cest esgard l'habileté de l'homme. Sans parler ici de l'elephant ni du chien, François Vallesius a marqué ce qui s'ensuit sur vn passage en Iob, où l'Eternel dit, Esfaroucheras-tu le cheual comme la sauterelle? « Le Seigneur (dit-il) propose vn exemple d'insigne intelligence & force, le cheual, « qui a telle adresse, audace & impetuosité courageuse en guerre, qu'il « entre brusquement en la presse. Son crin se herisse, il hennit, ronfle, « bat du pied la terre, gallope & court tant qu'il peut à trauers les esquadrons, sans auoir peur d'armes offensiues ni defensiues. « Quand les cheuaux entendent le cliquetis des armes, des carquois, le sifflement des « traits autour de leurs oreilles, & voyent les harnois & boucliers luisans, « au lieu de s'estonner, ils se herissent, s'eschaufent, escument, hument de « leurs narines la poussiere, ne s'estonnent du bruit des trompettes resonnantes de toutes parts, sçauent qu'ils vont à la charge, & si tost que le « clairon les appelle à donner dedans, ils disent Ha, ha, c'est à dire s'esgayent, flairent le choc, entendent la harangue des chefs, & la huee des armees. « Ceste description s'accorde auec celle d'Ælian: Lors (dit-il) que « le cheual entend qu'on hoche sa bride, que l'on remue sa selle & ses au- «

Iob 39. 23.

tres

» tres paremens, il tressaute & sautelle sur le bout des pieds: la veuë de son
» equippage le fait ronfler & aprester à se mettre en voye : la voix du pa-
» lefrenier l'esueille, il dresse les oreilles, & soufflant ne demande qu'à sor-
» tir en place, se souuenant que son propre est d'aller & de courir. Nous a-
uons parlé ailleurs du Bucephal d'Alexandre, qui equippé richement, ne
vouloit souffrir qu'autre que son maistre le montast & conduisist. Dion
escrit que Iules Cæsar eut vn cheual pareil à celui d'Alexandre, qui auoit
les pieds fendus comme vn bœuf, ne pouuoit souffrir qu'autre montast
dessus lui que Cæsar.

Au 37. liu.

Il est auenu par fois que quelques vns ont follement & furieuse-
ment aimé leurs cheuaux, & leur ont deferé beaucoup plus qu'il ne fa-
loit, comme en despit de nature, & tenans plus de compte d'vne be-
ste que des hommes. L'Empereur Caligula auoit vn cheual nommé
Incitatus, qu'il faisoit souper en sa chambre, ayant de l'orge en vne
mangeoire d'or, & lui presentoit-on du vin en des vases d'or : il iuroit
par le salut & la fortune de ce cheual, & auoit promis de le creer con-
sul, ce qu'il eust fait, mais on despescha ceste furieuse beste à deux pieds,
auant le temps assigné pour l'autre à quatre. Adioustons que Caligu-
la (selon le rapport de Dion) fut prestre & sacrificateur de soymesme,
ayant pour vicaire & compagnon son cheual. Nous auons en Petrar-
» que vne autre histoire de son aage. Afin (dit-il) que personne ne re-
» uoque en doute ce qu'on lit de la folie des anciens, qu'on se souuiene
» qu'il ne faut aller loin pour trouuer ce qui s'est fait de nostre temps. Car
» encore de present vit en Italie entre nous, & n'est pas vieil, certain
» personnage, qu'il n'est besoin de nommer, homme de grands mo-
» yens, de vif esprit & de bon conseil, courageux, nullement lourd, ains
» tres-adroit quand il est question d'expedier afaires de consequence ; le-
» quel toutesfois ayant vn cheual malade, qu'il tenoit cher, lui bailla pour
» lictiere vn tapis de soye, & vn coussin de drap d'or. Combien que
» ce maistre fust alors arresté de la goutte, & lui fust comme impossible
» de se remuer, estant es mains des medecins, neantmoins il se faisoit
» porter par ses valets, ou charger à toute peine sur vn autre cheual, &
» menoit quand & soy ses medecins, & tous les iours alloit visiter deux
» ou trois fois son cheual malade, s'asseant & souspirant aupres de lui, le
» flattant, cherissant, aplanissant le poil doucement, & saluant comme il
» eust fait quelqu'vn de ses amis. D'auantage il le fit medeciner tant qu'il
» fut possible, & rien ne fut oublié pour le soulagement de ce cheual ma-
» lade. Peut estre que nos successeurs diront que ie leur compte vne fa-
» ble : mais c'est verité conuë de tout le peuple. Ce sage & courageux
» personnage eut soin de son cheual comme de soymesme, & le regret-
» ta mort, autant que si c'eust esté son fils. C'est le narré de Petrarque.
Telles affections enuers vne beste, excessiues, & qui passent toutes bor-
nes de licence : comme elles meritent reprehension, & sont indignes
d'homme qui ait la teste bien faite : à l'opposite il est quelquesfois per-

Au 59. liu. de son hist.
En son œuure de Remed. vtr. fort. dial.

mis de se monstrer pitoyable & gracieux aux bestes brutes, moyennant que cela se face à propos, & licitement. A ceste cause Xenocrates, familier de Platon, est loué, de ce que de fois à autre il tesmoignoit la douceur de son naturel, non seulement aux autres hommes, mais aussi aux bestes. Estant vn iour assis en lieu descouuert, vn passereau fuyant à tire d'aile de deuant vn espreuier qui le poursuiuoit, se ietta dedans le sein de ce personnage, qui le receut tresvolontiers, & le garda soigneusement iusques à ce que l'espreuier eust acheué ses vireuoustes & se fust retiré. Voyant tout danger passé, il tire le passereau de son sein, & lui donne les champs, disant, qu'il n'auoit point liuré à l'aduersaire le suppliant qui s'estoit retiré vers lui. Certainement l'experience tesmoigne, qu'ordinairement les moindres oiseaux, comme perdris, cailles, & autres qui ne peuuent resister, sentans aprocher les oiseaux de proye, redoutent tant leur violence & impetuosité, qu'ils n'osent s'esleuer de terre, ains se tapissent en des buissons & autres cachettes, où ils aiment mieux estre la proye des chiens & des hommes, que de leur naturel & capital ennemi.

Ælian, au 13. liu. de sa diuerse hist. ch. 31.

***

FIN DV QVATRIESME LIVRE.

LE CIN-

LE CINQVIESME LIVRE DV SECOND VOLVME DES MEDITATIONS HISTORIQVES.

CHAPITRE PREMIER.

De la Tarantule, espece de Phalangium: & de la fureur des Corybantes.

VN honneste & vertueux gentilhomme du royaume de Naples, auec qui i'ay autresfois demeuré quelques semaines, me fit part du recit de beaucoup de choses memorables. Entre autres, estans tombez en propos quelquesfois de l'insecte fort venimeux, que les Italiens appellent Tarantule, il me compta ce qu'il en sçauoit: disant que cest insecte est merueilleusement aduersaire aux paysans, lors qu'ils labourent la terre, ou moissonnent, les surprenant, picquant & blessant à mort, tellement que iusques à ce iour l'on n'a peu s'auiser de remedes suffisans cõtre ses poinctures venimeuses. Ce gentilhomme adioustoit qu'ordinairement les paysans trauailloyent en campagne tout-bottez, afin qu'ainsi equippez & couuerts ils peussent vacquer tant plus seurement à leur besongne. Quãt à ceux qui sont atteints ou picquez de la Tarantule, ils tombent soudain par terre tout-assopis, ni ne peuuent estre esueillez qu'au son d'vn instrument de musique, specialement fait & comme destiné pour contre poison à ce coup, par vne merueilleuse adresse de Nature. Au son de cest instrument les blessez s'esueillent, se leuent en pieds, commencent à trepigner & danser sans relasche, tant & si longuement que l'efficace du venin vient à se dissouldre. Mais il n'auient le plus souuent, sinon aux plus robustes, de recouurer leur premiere vigueur & retourner en conualescence: les personnes foibles demeurent tout le reste de leur vie ou de petit sens, ou peu propres au trauail, tristes & stupides, sans esperance de se voir alaigres & en bon poinct comme parauant. D'autres auteurs ont

Au 17. c. de ses hist.

marqué ces choses aller ainsi, duquel nombre entre les anciens est Solin, lequel dit ses mots: Le Phalangium est vne sorte d'araigne ou d'insecte, « de qui si vous recerchez l'effort, ce n'est rien, si le pouuoir, de son venin il « tue l'homme. Entre les modernes Iean Baptiste Neapolitain, Il y a « (fait-il) vne espece de Phalangiũ, nommee Tarantule, à cause de Taren- « te en l'Apouille, dont tout le pays abonde tellement, qu'il se trouue peu « de gens qui en eschappent l'atteinte. Sa picqueure est plus aspre que « celle d'vne mousche guespe. Ceux qui en sont frappez ont des accidens « diuers. Plusieurs chantent incessamment, puis pleurent, & entrent en res- « uerie: mais presques tous sautent & dansent. En moissonnant, les pay- « sans qui ne s'en donnent garde, en sont souuentesfois percez au vif: on « les guerit au son de quelques instrumens qui les resiouissent & remettẽt « au dessus. Ces bestions se tienent cachez en des trous, qu'ils font dedans « les terres emblauees. «

En sa magie naturel. Liu. 2. c. 21.

Au 2. liu. ch. 17.

Alexandre d'Alexandrie descrit le tout plus amplement, ce que ie re- presenterai d'vne suite, afin qu'on entende mieux que c'est. La Taran- « tule (dit-il) est vne sorte d'araigne, insecte dangereux, & qui picque à « mort: lequel vous mespriseriez & tiendriez pour non nuisible à le voir. « En hiuer & au printemps il n'est point redoutable, ni n'a vigueur quel- « conque pour nuire. Mais quand le Soleil se renforce au cœur de l'æsté, « & vient à rostir les campagnes de l'Apouille, où cest insecte abõde, alors « enflammé par la chaleur, il cause la mort par sa picqueure venimeuse. « L'efficace de son coup est si grande, que qui en est atteint, & non prom- « ptement secouru, deuient premierement tout estourdi, puis defaut tost a- « pres: ou si quelques vns en eschapent, ils demeurent comme insensez & « transis, frappez de stupeur continuelle, presques aueugles & sourds, ne « faisans que languir. On a descouuert, autant qu'il s'est peu faire par di- « ligence humaine, vn remede seur à ce venin: c'est qu'incontinent que le « coup est donné, se trouue quelque menestrier qui ioue diuerses notes « sur son instrument de musique. Alors le blessé, qui sembloit comme « mort, ayant perdu veuë & parole, qui demeuroit couché sans mouuemẽt « ni iugement, resueillé par la fluste ou la cithre, chatouillé de la douceur « des accords, & comme tiré d'vn somme profond, ouure vn peu les yeux, « soudain se dresse en pieds, & reuenãt à soy fait des desmarches peu à peu « selon les cadances de la musique. Le son venant à se hausser, les esprits « esgayez & renforcez, on void ce patient tout gaillard gambader & sauter « de toute sa force, sans extrauaguer, mais suyuant les reprises & fredons « du ioueur: tellement qu'on diroit que les rustiques qui ne sçauent que « c'est de chansons, de bals, ni de cadence, y ont estudié long temps & en « sont maistres passez. A tant Alexandre, lequel adiouste auoir veu vn de « ces blessez dansant & sautant: mais quand son menestrier cessoit, le pau- ure corps tout estonné & comme esperdu, demeuroit là sans vigueur. Si tost que le menestrier recommençoit, le son de l'instrument le remet- toit au dessus, & se prenoit à gambader plus alaigrement que deuant. Il conclud, que l'on a estimé, comme cela n'est pas loin de verité, que la vi-

gueur

gueur du venin conceuë de la picqueure, est espandue par l'harmonie de l'instrument & l'accord des voix, en tout le corps du patiët, d'où puis apres par quelque proprieté cachee il s'escoule & esuanouit. Pourtant auient-il à ceux que la Tarantule a picquez, & qui n'en sont pas bien gueris, si quelquesfois ils entendent chanter en musique, de demeurer comme ecstatiques, puis se reprendre, & esbranslez d'esprit & de corps, trepigner des pieds, battre des mains, iusques à ce que ce venin mortel soit dissipé & esteint.

Voila merueilles, & ne sçauroit-on rendre certaine raison, pourquoy les morsures de ce bestion venimeux ne reçoyuent autres remedes que des melodies & chansons musicales. Pourtant faut-il confesser qu'il y a quelque secrette vertu es instrumens de musique, pour esmouuoir les esprits, ainsi qu'il apert en certains frenetiques, lesquels (au rapport d'Asclepiades medecin, allegué par Alexandre d'Alexandrie, au passage que nous auons descrit) ne reuienent au dessus, & ne recouurent leur santé qu'à laide de la musique de la voix & des instrumens. Tant l'ame humaine a de sympathie & de rapport auec l'harmonie: tesmoin l'exemple de Saul, que nous ioindrons (auec licence du lecteur) aux histoires precedentes. Icelui poussé en fureur par vn esprit malin, trouua remede & soulagement à son mal, en la musique. Mais i'estime, qu'il faut auoir esgard en ce fait plustost aux sainctes prieres & psalmodies de Dauid, qu'aux doux accords de sa harpe. Car ce ieune homme craignant Dieu estoit destiné roy du peuple esleu. Tout cela en somme denotoit vn grand mystere, en la consideration duquel ie n'entre point, ains la laisse aux sainctes ames, iadis picquees de la Tarantule de l'abysme, & gueries par les douceurs de la voix du grand Dauid & roy Eternel de l'Eglise.

Quant à la musique naturelle, Strabon & Quintilian n'en ont pas ignoré l'efficace, qui tienent qu'elle remedie aux maladies corporelles: & Macrobe a estimé qu'vn flusteur iouant de mesure soulageoit grandement les blessez d'vne vipere. Au regard de Saul, aucuns ont pensé qu'il n'estoit pas totalement dæmoniaque, mais agité aussi d'humeur melancholique; & qu'on ne pouuoit lui appliquer remede plus conuenable que par la musique, laquelle dissipoit sa tristesse & la vapeur de ses terribles pẽsees. Le malin esprit le tourmentoit par le moyen des humeurs melancholiques, apaisez par les doux accords de l'instrument: mais quant à l'ange mauuais cela ne l'estonne ni ne l'adoucit: comme Fr. Vallesius le marque bien à propos. Alberic Gentil, tresdocte Iurisconsulte, allegue ces choses, & autres qui en dependent. On pourroit mettre en auant l'exemple de ce vaillant capitaine en nostre temps, Lazare Suende, lequel a souuentesfois, à son grand honneur, reconu des amis & des ennemis, soustenu & rompu les courses & charges impetueuses des Turcs. Ie l'ay veu & oui commandant qu'on apportast des doux instrumens de musique, cõme luts & espinettes, & faisoit iouër d'iceux, pour refrener (disoit-il) & adoucir les passions vehementes qui approchoyent mal à propos pour lui commander. Ce n'est pas chose nouuelle: car iadis Timothee le

Liu.1. c.16
Liu.2.c.3.
Au 28.ch. de la S philosophie.
Sur la loy 2.C.de malef.& mathem.

Milesien fut si excellent ioueur d'instrumens, que par son adresse il a peu esmouuoir Alexandre le Grand à sortir de table & crier aux armes, puis à se retenir & acoiser. Nous auons de nostre temps des instrumens de musique, qui bien touchez ont la mesme efficace. Et nous lisons en l'histoire de Danemarck qu'vn musicien se glorifioit de sa suffisance en son art, iusques là, que de pouuoir faire sortir cõme hors d'eux mesmes ceux qui l'escouteroyent. Contraint par le Roy d'en faire l'espreuue, il commence à iouer de certain instrument, y meslant les accens de sa voix. Les accords & sons non acoustumez estoyent si graues, que tous là presens & escoutans demeurerent comblez de tristesse & stupeur, tellement qu'ils sembloyent transformez en statues. Changeant puis apres de mode & de ton, il les attira tous en ioye & trepignement, de sorte que les corps ne demandoyent qu'à prendre le bransle. Finalement il vint à sonner & entonner si viuement, que tous, tant qu'ils estoyent, sans pouuoir plus se contenir, commencerent à sauter & crier comme des forsenez. Mais nous auons parlé plus au lõg de ceste musique au premier volume, apres Lilius Gyraldus.

Liu.1.c.18.

Pour acheuer nostre meditation, & conferer les histoires anciennes auec les modernes, ce qui auint iadis aux Corybantes ne se rapporte pas mal au fait de la Tarantule. Car ceux la (comme Platon escrit) sentent au vif la modulation de ce dæmon, qui les a saisis, non d'autre, monstrans vn mouuement prompt à merueilles, des contenances, & force paroles, à mesure que ceste harmonie les touche: ne tenãs conte des autres sons, qui ne les esmeuuent point. Pour ne cercher si loin des exemples, ie vous prie qu'auint-il autresfois qui ne se rapporte aux Corybantes, tant en Alemagne qu'es Pays bas, à ceux qui estoyent frappez de certaine manie, qu'on appelloit le mal de S. Vitus ou de S. Modestus. La fureur les pousse (comme Bodin aussi l'obserue) à des sauts & gambades peu modestes, selon les bransles gais qu'on leur sonne, les plus lascifs de ces derniers temps, puis ils changent, & finalement à l'aide d'vne musique graue, s'arrestent, & leur mal s'apaise. Il dit en sa dæmonomanie, que le vray moyen de les guerir est de les contraindre de danser posément & au pas. Louys Malean escrit, qu'vne grande troupe de ces fols acourut des bouts du Rhin & de la Meuse, l'an M. CCC. LXXIII. menant des danses par troupes, qui ne cessoyent de sauter & chanter, comme s'ils eussent esté agitez de furies. Il estime que ces lourdauts tomberent en telles folies, durant vn siecle couuert de tenebres espaisses d'ignorãce, pource que des leur bas aage ils n'auoyent point esté instruits en la conoissance de la volonté de Dieu. Enuiron le mesme temps vint de la ville d'Aix, au pays de Hainaut, & de là en France, vne secte merueilleuse d'hommes & de femmes, sautans & dansans sans honte ni vergongne, ce dit Pierre de Premonstré. Ils imaginoyent que leurs danses se faisoyent en vn fleuue de sang, combien que ceux qui les regardoyent ne vissent rien de tel. On monstre encore vne chapelle en la montagne proche de Rauenbourg ville de Suaube, en laquelle est basti vn fort plaisant chasteau, & ceste

En sa methode des histoir. *Liu.2.c.4.* *Au 14. liu. des annales de Flãdres* *En sa Chronique.*

ceste montagne est nommee iusques à present du nom de S. Vitus: pour ce qu'il n'y a pas long temps encor qu'vne grand' bande de danseurs & danseresses acouroyent tous les ans en ceste chapelle, à la feste du sainct, & pour estre gueris de leur manie par son moyen. Mais l'entree leur en ayant esté interdite, & la chapelle ordonnee à autres vsages, toute celle vogue & course furieuse a cessé.

CHAP. II.

Nature a imprimé la souuenance du bien receu, & la beneficence: non seulement es creatures douees de raison, mais aussi aux bestes brutes.

NOvs auons briefuement touché ci deuant, que iadis les Atheniens tiroyent en iustice les ingrats : à bon droit, pource que le commerce de donner & accepter vn bien fait, sans quoy la vie humaine ne peut presques point subsister est aneanti par l'ingrat qui ne tient compte de reconoistre son bienfaiteur. La loy d'Athenes reduisant en nouuelle seruitude le serf afranchi qui se monstroit ingrat estoit telle, au rapport de Valerius Maximus. » Ie cesse de t'auoir pour citoyen toy » qui fais si peu d'estat d'vn si grand bien qu'est la reconoissance, ni ne puis » estre induit à croire qu'vn homme meschant en son particulier, & que ie » conoy tel soit bon en public. Va donc & sois esclaue, puis que tu n'as » sceu estre franc. Les loix Imperiales ont visé à mesme but. Le fils ingrat emancipé retourne sous la puissance du pere. Et le legitimé est derechef mis en estat de naturalité. La cause de la perte du fied ou benefice est fondee en l'ingratitude du vassal. Et les Canonistes disent que l'ingratitude est le plus detestable de tous les vices: attendu qu'il n'y a riẽ qui dissipe plustost ni tant la societé des hommes, consistant en mutuelle bien-vueillance, comme Senecque le monstre en diuers endroits de ses liures touchant les biensfaits. Pourtant les ingrats estoyent griefuement punis entre les Perses, ce disent Herodote & Xenophon. A cela regardent les vers de Sophocle, poëte tragique, dignes d'estre ici rapportez. Il recommande en iceux le cœur reconoissant & deteste l'ingrat: disant,

Au 1. volu. Liu. 2. ch. 1.

L. Alimẽta. §. 1. de lib. agnosc. l. 2. C. de libert. & eorum lib. L. vnica. C. de ingr. liberis. Bald. in C. 1. §. filii. si de feud. controuers. fuer.

En la tragedie d'Aiax.

Fu bon sied la souuenance
Du plaisir d'autrui receu.
Et si ie ne suis deceu,
Qui vacque à reconoissance,
Son bienfaiteur il semond

De se monstrer tant plus prompt
A quelque grace nouuelle.
Mais qui sous le pied a mis
Les biensfaits, à mon auis,
Veut que meschant on l'appelle.

Au 60. liu. de son hist.

Dion tesmoigne que l'Empereur Claudius pratiqua le mesme: car voyant que plusieurs maistres ne se soucioyent en sorte que ce fust de leurs esclaues malades, ains comme si c'eussent esté pauures bestes les iettoyēt hors de leurs maisons, afranchit tous ceux qui recouuroyent leur premiere santé. Les Espagnols & autres qui apres la desfaite de l'armee nauale en l'isle de Zerbi furent menez captifs à Constantinople eussent eu besoin de ceste prouision, iointe à quelque assistance. Le Sieur de Busbeque escrit d'eux ce qui s'ensuit. Il y auoit des malades en tresgrand nombre, couchez dedans vn temple au bourg de Pera, vis à vis de Constantinople, de laquelle il est separé par vn petit destroit de mer. Les Turcs en auoyent fait illec vn amas, comme de bestes, dont ils ne tenoyēt compte. Faute d'vn peu de nourriture emportoit vne part de ceux qui languissoyent pressez de maladie, ou qui estoyent en train de conualescence, & qui se fussent veus incontinent debout, si on leur eust donné vne escuellee de soupe pour eschaufer leur foible estomach & restaurer tant soit peu les forces abatues. Auerti de ce desordre, ie donnay charge à vn mien ami demeurant en ce bourg, d'acheter tous les iours quelques moutons, les faire despecer, & cuire chez lui, partissant le potage & la chair à ces pauures malades, selon que leur indisposition ou commencement de santé le requerroit: secours qui vint à poinct à plusieurs. Comme ceste solicitude pour les prisonniers malades, & la beneficence liberale de cest illustre Seigneur, ambassadeur de la Maiesté imperiale en Turquie, merite louange en toutes sortes; d'autre part est detestable la cruauté d'vn taquin, auare & brutal Chrestien, que le mesme ambassadeur descrit peu apres, à ceste occasion. Il y a (dit-il) en Pera plusieurs citoyens, & des marchans estrangers, Italiens pour la pluspart, qui se monstrerent fort prompts à soulager ces prisonniers: mais ie n'en puis oublier vn, contraire aux autres, pour l'estrangeté de son opinion. C'estoit vn Italien Grec, lequel au plus fort de l'assistance qu'vns & autres faisoyent aux affligez, ne peut iamais estre induit à les secourir de la valeur d'vn liard. Accusé de sa rigueur indigne, il se maintint en sa cruauté par vne response en tel quel langage Italien, Ie ne sçai qui sont ces prisonniers, mais ie puis aisément coniecturer, qu'ils ne sont tombez en telle misere que par le iuste iugement de Dieu, à la volonté duquel ie ne veux point m'opposer. Qu'ils demeurent là où Dieu veut qu'ils soyent. Vous autres, qui resistez si hardiment aux arrests diuins, estes en danger de vous en repentir. Nul ne me persuadera d'employer vne maille pour telles gens. Mais laissons ce fol & meschant deuin, qui sans doute se fust monstré plus gracieux & liberal enuers des hommes extremement affligez en leur captiuité, si parauant il lui fust auenu d'estre reduit à mesme misere, & si comme doué

En l'Epist. 4. de son voyage en Leuant.

de quel-

de quelque iugement il eust consideré de plus pres l'inconstance des afaires du monde.

Passons à l'autre article de la presente meditation touchant la souuenance que les bestes brutes ont du bien qu'on leur a fait, & de la reconoissance qu'elles en ont faite souuentesfois à leurs biensfaiteurs. Nous en auons produit plusieurs histoires & exemples au premier volume, ausquels on pourroit en adiouster d'autres à centaines & milliers, recueillis de diuers auteurs. Mais ie me contenterai de marquer en ce chapitre & en quelques autres suyuans, ceux que i'estime rares entre les anciens & modernes. Ælian escrit d'vn dragon memoratif du bien qu'on lui auoit fait en ces termes. En Achaïe est vne ville, nommee Petra. Vn ieune garson y acheta vn dragonneau fort petit, le nourrissant de main soigneuse, le flattant, se iouant auec lui, & le couchant en son lict. Deuenu fort grand, & dragon tout fait, ceux du lieu craignans qu'il leur fist dommage, le firent porter en vn desert. Le garson se fit homme aussi, & comme au bout de quelques annees il reuenoit de certaine feste auec aucuns de ses compagnons, ils rencontrerent des brigands. Lors comme il commençoit à crier à l'aide, voici le dragon qui se rue à trauers les brigands, en despesche les vns, met en fuite les autres & sauue la vie à son bienfaiteur. Si ce recit d'Ælian, escrit y a long temps est vrai, c'est vne reconoissance & souuenance memorable & admirable. Ioignons à ce dragon le lyon gueri par Androde esclaue Romain, auquel il sauua la vie lōg temps apres. L'histoire en est descrite par A. Gellius & par Ælian: puis nouuellement peinte es riches vers de Guillaume de Saluste sieur du Bartas au sixiesme iour de sa premiere semaine. Le sommaire est, qu'Androde fuyant la rigueur de son maistre, se trouuant en vn bois sur le poinct de prendre vn peu de repos, vn lyon vient droit à lui, monstre vne patte escorchee & toute sanglante, comme implorant secours, Androde lui arrache vne espine, le pense & guerit, est entretenu en recōpense par la chasse du lyon quelques iours durant. Mais ennuyé de viure ainsi, il suit son chemin à l'auanture, & finalement est rattrapé, puis conduit à Rome, pour y estre exposé aux bestes. D'autrepart ce lyon ayant esté prins en vne chasse, fut aussi mené à Rome pour donner du passetemps au peuple en combatant les criminels. Auint donc que cest Androde mis en place, & son lyon lasché pour le deuorer, si tost que le lyon eust fait quelques tours aprochant plus pres de son chirurgien il le reconut & caressa tellement, que le peuple recerchant la cause de ce changement sceut d'Androde verité du fait. On lui laissa la vie, & le lion, qu'il menoit (comme vn autre homme feroit son chien) par les places & rues de Rome: tellement que toute ceste auanture tourna en passetemps & prouerbe ordinaire à toute la ville. Enrichissons le bord de ce tableau des derniers vers du Bartas, lequel chante ainsi:

Liu. 2. c. 1.

Au 13. liu. ch. 46.

La beste, apres auoir fait vingt ou trente pas,
S'arreste tout d'vn coup, & mirant haut & bas
Les traits du pasle esclaue; en fin, d'aise rauie,

Se souuient de tenir de sa dextre la vie.
Voila pourquoy changeant sa haine en amitié,
En douceur son orgueil,sa cholere en pitié,
Elle fiche ses yeux sur son pasle visage,
Lesche ses maigres mains,& lui fait humble hommage.
Le cerf qui le conoit,& qui se void conu,
Leue deuers le ciel son front desia chenu,
Et sans plus redouter la deschirante patte,
S'approche du lyon,le caresse,le flatte:
Et conoit qu'vn plaisir fait en aduersité,
Reçoit,ou tost ou tard,le loyer merité.

Ci deuant i'ai rapporté l'histoire des Scombres priuez , que les pescheurs nourrissent,& qui pour reconoissance enuers leurs maistres amenent es filez d'autres scombres; ce dit Ælian , ainsi que nous l'auons fait voir ailleurs. Entre les petis oiseaux il y en a qui seruent d'appeaux pour attirer es filez ceux de leur espece,comme Aristote le declaire. Ie conoy vne honeste famille, qui a long temps nourri vn pinson fort vieil , & si quelques vns de la maison alloyent oiseler,ils laschoyent celui ci hors de sa cage,lequel ne cessoit de voltiger çà & là, tant qu'il eust amené grand nombre d'autres aux filez,se laissant prendre, d'où on le remettoit en sa cage. Il continua ce train fort long temps, iusques à ce que par la lourdise d'vn valet,qui ne sceut le discerner d'auec les autres,il fut tué parmi la troupe des attrapez au grand mescontentement du maistre. Si cest oiseau eust fait sa chasse pour soy , non pas pour l'homme son maistre, il meritoit le nom de traistre plustost que de bienfaiteur & reconoissant.

Au 9. liu. de l'hist. des animaux.

CHAPITRE III.

De la particuliere bienvueillance des poissons, conioincte à la recognoissance du bien qu'ils ont receu des hommes.

Voyez Plutarque vers la fin du traité de l'industrie des animaux.

LEs anciens historiens racontent merueilles des Daufins, & le compte de la deliurãce d'Arion sauué par vn de tels poissons , & nouuellement chanté par le Sieur du Bartas en sa premiere Semaine, est conu de tous. On dit aussi que Palæmon,Phalantus , Taras & autres,furent garantis & portez par des Dauphins du milieu des vagues de la mer & seurement voicturez iusques au riuage. On parle aussi d'vn ieune enfant si ardamment aimé par vn Daufin, que le voyant il se portoit bien,mais quand l'enfant n'aparut plus le Daufin mourut. Telemachus fils d'Vlysses,iouant en son bas aage sur le bord de la mer , tomba dedans

les

les ondes, où il fut incontinent recueilli par les Daufins, qui le porterent sur leur dos & l'aporterent sain & sauf à bord. A cause dequoy son pere aima fort depuis ces poissons, en porta la marque en ses armoiries, en son espee, en ses boucliers & en son cachet. Pourtant Iean Pierius estime veritable ce que Pausanias escrit de la reconoissance d'vn Daufin en Proselene ville d'Ionie. Vn garson l'appellant de sur le bord de la mer, il se rendoit incontinent vers lui, & si le garson demõstroit vouloir mõter sur l'eschine du poisson, il s'accommodoit à le porter, pour reconoissance de ce que le garson l'auoit rachete des mains de certainspescheurs, gueri d'vne blessure qu'ils lui auoyent faite, puis replongé & laissé aller libre en la mer. Pline dit qu'Egesides raconte qu'en la ville de Ialysus apartenante aux Rhodiots, certain ieune garson nommé Hermias se faisoit de longue main voicturer à trauers les eaux par vn Daufin. Mais il fut noyé par vne aspre tourmente qui suruint. Theophraste raconte que le mesme auint aupres de Naupacte. Oppian nous descrit amplement & de bonne grace quelques exemples des Dauphins amis des hommes. Nõ sans cause Plutarque admire la douceur de ces poissons, qu'on n'esleue pas comme des chiens & cheuaux, qu'on ne deliure de dangers ainsi que l'on feroit des elephans, des pantheres & des lions: mais qui simplement poussez d'vne franche amitié paroissent tant affectionnez enuers le genre humain. Pourtant sont ils tresaspres ennemis des crocodiles; à cause que le crocodile viuant en terre & es eaux aguette incessamment l'homme: ainsi ces deux animaux par vne antipathie merueilleuse font la guerre l'vn à l'autre. Mais c'est merueille, dont ie ne puis rendre raison, pourquoy le Dauphin ne prend plaisir qu'on l'appelle autremẽt que Simon (comme qui diroit simus, c. camu) comme si on l'auoit expressément ainsi marqué: & lors qu'on le nomme ainsi il se presente, & par ses sauts declaire qu'il est venu, pour entendre ce qu'on lui veut commander.

Au 27. liu. des hierogl.

En ses Laconiques.

Au 5. liure des poissons.

Mais venons à ce qui est plus nouueau. Quelle merueille fust-ce, ie vous prie, de ce poisson aimant tant les hommes, & reconoissant le bien qu'il en auoit receu d'auoir esté nourri ieune par l'vn d'iceux; qu'il ne pouuoit oublier non plus l'iniure qu'il en receut. Il faisoit sa demeure au lac Guaurabo ou Manati en l'Inde Occidentale, au pays du Cacique Caramatex. Pierre Martyr en raconte ce qui s'ensuit. Le Seigneur de ces lieux-là (dit-il) prenoit singulier plaisir à la pesche. Vn iour cheut en ses filez certain poisson encore ieune, d'vne sorte de grands Cetacees, que les insulaires appellent Manati. Ce poisson porte escailles, mais si dures, & si drues, qu'il ne craint aucun coup de traict: ayant au reste le dos plat, & la teste comme celle du bœuf terrestre. Il est amphivie, ainsi que le loutre & le crocodile, viuant es eaux & sur terre, doux, pesant comme l'elephant, s'acostant volontiers des hommes ainsi que le Daufin, merueilleusement ingenieux. Le Cacique ayant attrapé ce petit print plaisir à le nourrir durant quelques iours en sa maison, en lui donnant à manger du pain & de quelques racines desquelles lon vit en ces lieux-la,

En la 3. Decade de ses nauigatiõs, Liure 8.

Puis il le ietta dedans vn lac ou grand viuier proche de sa maison, dedans lequel se rendent plusieurs eaux qui n'en sortent point. Ce lac se nommoit Guaurabo, & depuis (à cause du poisson) fut surnommé Manati. En ce viuier se pourmena le Manati vingtcinq ans entiers, où il deuint grand à merueilles, & fut appellé Matum, c. genereux ou noble, pour les passetemps qu'il donnoit, lesquels se rapportent aux exercices du Dauphin d'Arion & d'autres celebrez par les anciens. Toutes les fois qu'vn des domestiques ou familiers du Cacique aprochoit du riuage, criant Matum, Matum, ce poisson leuant la teste hors de l'eau, se rendoit à bord, & prenoit nourriture de la main de ceux qui l'appelloyent. Si quelqu'vn vouloit trauerser le lac, en lui faisant signe, il se courboit, prestant le dos comme vn basteau plat pour les voicturer seurement. On a sceu pour certain qu'à vne seule fois ce poisson a porté fort loin, d'vn riuage à l'autre, dix Indiens sur son dos, qui n'eurent dommage ni peur quelconque, ains ne firent que chanter dessus ce coche marin. Mais s'il descouuroit quelque Espagnol au riuage, il se replongeoit en l'eau, sans vouloir aprocher: pource qu'vn ieune Espagnol, insolent & audacieux, lui auoit lancé vn coup de traict, sans toutesfois l'entamer. Neantmoins il s'en ressentoit, & quoy qu'appellé par les Indiens qu'il aimoit, depuis ce coup regardoit tousiours soigneusement, que nul homme vestu à l'Espagnole ne fust en la troupe. Il luttoit au riuage auec les valets de chambre du Cacique, specialement auec le plus ieune d'iceux, auec lequel autresfois il auoit esté nourri en la maison de ce Seigneur. Il donnoit beaucoup plus de plaisirs & passetemps qu'vn singe : & par vn bien long temps fut le iouët de tous les Insulaires, qui acouroyent tous les iours par troupes, esquelles se mesloyent Espagnols, Italiens, & autres Chrestiens, pour voir les merueilles de ce poisson, de l'espece duquel on dit que la chair est bonne à manger, & fort sauoureuse: comme aussi s'en trouue grand nōbre es mers voisines.. En fin ce plaisant poisson se perdit, ayant esté emporté dedans la mer par vn fleuue nommé Attabunic, l'vn des quatre qui trauersent l'isle du Cacique, acreu par vne horrible rauine d'eaux acompagnee de tourbillons impetueux, laquelle fit tellement desborder ce fleuue, qu'il emplit toute la vallee, & se mesla dedans tous les estangs. Le gentil Matum donc se laissant porter par le roide courant d'Attabunic, s'en alla rendre au sein de la mer sa grand mere, & se tint es eaux natales, sans estre veu depuis par les insulaires. C'est le compte qu'en fait l'auteur susnommé.

CHAP. IIII.

De la non acoustumee & merueilleuse amitié d'vn Lynx & d'vne grue enuers certains hommes : & de l'amitié des arbres.

L E

» LE sieur de Busbeque escrit que les liures sont pleins des
» amours dont les bestes ont esté esprises enuers les hõ-
» mes. Ie me suis (dit-il) tousiours retenu de croire &
» adiouster foy aux recits que l'on en faisoit, craignant de
» receuoir des fables pour verité, iusques à ce que ie vis vn
» Lynx qu'on m'auoit apporté d'Assyrie, tellement affe-
» ction aé enuers l'vn de mes domestiques, dedans peu de iours, que l'on y
» remarquoit manifestement de l'amour. Si mon homme estoit aupres,
» cest animal lui faisoit des caresses merueilleuses, l'embrassoit & baisoit:
» s'il vouloit s'esloigner, la beste l'arrestoit de ses ongles qu'elle iettoit dou
» cement dans les bords de sa robe: & s'en allant le suyuoit de l'œil, sans de
» cliner nulle autre part, demeurant triste & morne, iusques à ce qu'elle le
» vist de retour: car lors il n'estoit question que de gambades & caresses.
» Auint que ce seruiteur me suiuit en vn voyage que ie fis delà la mer au
» camp des Turcs: ce que la pauure beste ne peut longuement supporter,
» ains deuint malade: & se laissa mourir de faim: dõt ie fus tresmarri, pour-
» ce que i'auois deliberé d'en faire present à l'Empereur, à cause de la
» beauté de sa peau, si excellente, qu'on l'eust prinse pour la peau d'vn ani-
» mal estrange, si on l'eust mise aupres de celles des autres Lynx. Ceux
» d'Assyrie sont plus beaux que de nuls autres endroits, & les peaux s'en
» vendent en Turquie quinze ou seize escus sol. Ie ne doute point que
» ce n'ayent esté les peaux Babyloniques, tant estimees anciennement, des-
» quelles est parlé en la loy *Interdùm, Tit. de Publicanis*. Escoutez l'autre
» histoire (dit-il) d'vn oiseau. I'ay entre autres vne grue Balearique (que
» Belon estime auoir rapport au Bihoreau ou Roupeau des François) diffe
» rente d'auec les grues vulgaires, en ce qu'elle a vn toufeau de plumes blã-
» ches, dont les Turcs font des pennaches: item qu'elle a le col noir par de
» uant, & est plus grande que les grues communes. Celle ci monstra des
» euidens signes d'amour enuers vn soldat Espagnol que i'auoy' racheté de
» prison, lui estant si affectionnee, que quand il se promenoit plusieurs
» heures durant, elle le costoyoit faisant mesmes pas, tours & retours que
» lui, ne bougeant s'il s'arrestoit, & se tenant deuant lui quand il s'asseoit,
» souffrant estre maniee, aplanie doucement, & caressee par lui: mais fuyãt
» tous les autres. S'il estoit hors de la maison, elle alloit vers sa chambre,
» & de son bec heurtoit plusieurs fois à la porte, afin qu'on la lui ouurist.
» Quelque autre la receuant, c'estoit à regarder par tout où il pouuoit e-
» stre. Se voyant frustree, on la voyoit roder par toute la maison, criant si
» haut, & d'vn ton tant aigu, qu'impossible estoit de porter ce bruit, & fa-
» loit necessairement l'enfermer, afin qu'elle ne rompist d'auantage les o-
» reilles à ceux qui estoyent au logis. Mais au retour du soldat elle lui cou-
» roit au deuant, les ailes estendues, auec vn estrange & esgaré mouuemẽt
» de corps; tellement qu'on eust dit qu'elle dansoit, ou qu'elle s'aprestoit à
» quelque escrime contre vn Pygmee. Quoy plus? elle s'acoustuma fina-
» lement à coucher sous le lict de cest Espagnol, où elle lui fit vn œuf.
» Vous auez les tesmoignages de l'amour de deux animaux enuers les hõ-

En la 3. epistre de ses voyages.

Au 4. liu. de la nature des oiseaux ch. 7.

mes. C'est ce que dit le sieur de Busbeque. Et ces deux exemples monstrent qu'il y a de la vraisemblance en ce qui a esté dit au premier volume, de la ieune fille Ætolienne aimee d'vn serpent, & par lui chastiee, ce dit Plutarque, pour s'estre absentee de lui.

Au 7. ch. du 4. livre.

Nous dirons d'auantage, que telle amitié ou sympathie s'estend iusques aux arbres, entre lesquels par fois paroit desir de conionction, comme entre les masles & femelles qui ont vie animale. Nous en ayons, au rapport de Philostrate, vn exemple fort memorable es palmes: dont l'vne merite le nom de masle, l'autre de femelle: attendu que ces arbres se ioignent comme par copulation de mariage, les masles attirans à eux les femelles, qui ne fuyent point les aproches d'iceux, au contraire estendét & baissent leurs branches comme pour les baiser, donnant vn signal de mutuel desir. Philostrate represente deux palmes masles à vn bord de riuiere, & deux palmes femelles à l'autre bord, vis à vis les vns des autres. Le masle se courbe, & s'auance sur la riuiere: la femelle, quoy qu'eslongnee, se baisse toutesfois en signe d'obeissance & d'amitié. Par ainsi l'on leur void couurir l'eau comme d'vn pont, fascheux toutesfois à passer, à cause de l'aspreté de leurs fueilles. Iean Pierius dit que qui peindra ce tableau hieroglyphique, prins au giron de la nature mesme, pour representer le mariage & l'amour coniugale, il descrira plaisamment telle cõionction. Pour donner plus de poids à ce recit, ceux qui plantent & cultiuent les palmes, sont soigneux de planter les masles arriere des femelles en telle distance, que la pouldre enleuee par les vents de dessus les fueilles des masles soit portee & tombe sur les fueilles des femelles: ce qui a esté trouué suffire pour les rendre fertiles. C'est merueilles encore, que si la palme femelle est tellement eslongnee de son masle, que ni la pouldre, ni l'odeur d'icelui ne puisse estre portee du vent iusques à elle, les paysans se sont auisez d'attacher vne corde au masle, qu'ils estendent iusques à la femelle & l'en lient: dõt s'ensuit que par ie ne sçai quelle vertu secrette du masle se glissant inuisiblement au long de ceste corde la femelle parauant sterile deuient fertile & produit force dattes. Diophanes auteur Grec en allegue vn autre nommé Florentius, lequel en ses Georgiques a dit merueilles de l'amour des palmes, que la femelle languit de l'amour du masle, ce qu'elle descouure assez tournant ses racines, baissant le sommet de ses branches vers lui: & ne voulant porter fruict le maistre des palmes vse de ce remede, qu'il touche & presse de ses mains plusieurs masles, puis court vers la femelle & la manie & embrasse de ses dites mains. Dauantage ayant semé des fleurs sur le masle il les recueille & en fait vn chapellet posé sur le sommet & comme sur le chef de la femelle. Afin qu'on n'estime que nous contons des fables, les Palmes ont de nostre temps proposé vn exemple de cest amour coniugal. Car Iouianus Pontanus, personnage excellent, & qui eust eu honte de conter des fariboles, & supposer chose dont chascun l'eust redargué, celebre en ses vers deux palmes, le masle planté à Brundusium, la femelle à Hydrunte, qui furent long temps steriles, iusques à ce que venans à croistre, en

En ses hieroglyph.

fin

fin (apres auoir esté longuement sans pouuoir s'entreuoir, n'ayans atteint leur iuste hauteur) si tost qu'ils peurent se regarder, quoy qu'esloignez de quelques lieuës, ils commencerent à porter fruict. C'est le sommaire de ses beaux vers Latins, lesquels i'aime mieux representer qu'exprimer dauantage en rude rime vulgaire.

Brundusii latis longè viret ardua terris
Arbor, Idumais vsque petita locis:
Altera Hydruntinis in saltibus amula palma,
Illa virum referens, hac muliebre decus.
Non vno creuere solo, distantibus agris,
Nulla loci facies, nec socialis amor.
Permansit sine prole diu, sine fructibus arbor
Vtraque, frondosis & sine fruge comis.
At postquam patulos fuderunt brachia ramos,
Cœpere & cœlo liberiore frui;
Frondosique apices se conspexere, virique
Illa sui vultus, coniugis ille sua;
Hausere & blandum venis sitientibus ignem,
Optatos fœtus sponte tulere sua:
Ornarunt ramos gemmis, mirabile dictu,
Impleuere suos melle liquente fauos.

Pierius dit qu'il y a mesme amitié es pistaches, & qu'il faut, pour en auoir fruict, mesler les semences ensemble, tellement que celle du masle tourne le dos au vent Zephyrus, comme vn ancien auteur nommé Demageron en est d'auis.

CHAP. V.

Vertus heroiques des lions, plus aisez à prendre auiourd'hui qu'anciennement.

AV premier volume nous auons recueilli plusieurs choses memorables des dons heroiques de cest animal. Entre autres sentences a esté alleguee celle de Pline, que le lion est seul entre les bestes qui monstre quelque douceur à qui lui resiste : car l'ayant renuersé il pardonne au suppliant. S'il deschire & deuore, ce sera plus tost vn homme qu'vne femme : & ne se ruë iamais sur les enfans, que reduit à famine extreme. Nous auons vn bel exemple & commentaire de ceste sentence, en ce qui auint en Florence il y a quelques annees. Vn lion, ayant rompu ses barrieres & treillis

Liu. 2. chap. 2.

Au 8. liu. de l'hist. Naturelle, ch. 16.

dans lesquels il estoit enfermé, se print à courir furieusement & auec grands rugissemens par la ville: ayant ratteint d'auanture vn petit garson qui fuyoit, il l'abat, & l'empoigne de ses pattes, comme pour le deschirer. La mere, femme vefue, voyant le danger où estoit son fils & oubliāt toute crainte, tandis que tout le monde gaignoit le haut, cerchant retraite asseuree pour la peur de cest animal, acourt toute esperdue, & pleurant à chaudes larmes, comme suppliante, arrache son fils vnique sain & sauf d'entre les pattes & d'aupres de la gueule du lion, qui ne lui resista nullement, mais comme ayant pitié de ce sexe foible, d'vn grand & benin courage lui laissa faire ce qu'elle vouloit. L'histoire en fut depuis grauee en vn tableau de taille douce & enrichie d'vn docte epigramme Latin, qui merite d'estre leu.

Quem grata accepit quondam vrbs Florentia dono,
Vi valida erupit carcere fortè leo.
Dum verò indomitus frendénsque vagatur in vrbe,
Grassantémque pauens ciuica turba fugit:
Vnguibus inuadit puerum violentus acutis,
Qui vidua proles vnica matris erat.
Currit mœsta parens, prædam eripit, ocyus ille
Cum prole illæsam lenis abire sinit.
Quæritur, vnde truci clementia tanta Leoni?
Indicia hæc animi sunt generosa sui.
Afflicto imbellique hinc homines parcere discant.
Discat opem proli sedula ferre parens.

Nous auons exprimé cest epigramme au Sonet suyuant.

Le lyon de Florence, abatant sa prison,
Court, rauage, rugit, met en fuite la ville,
De ses pattes saisit vn enfant imbecille,
Fils vnique à la vefue. O chere venaison!
La mere triste aproche en si dure achoison,
Oste au lion la proye: & la beste gentile
Endure doucement que le sexe debile,
Le braue, le maistrise, & le range à raison.
Mais d'où vient ie vous prie, vne telle clemence
En ce fier animal? De son cœur genereux:
Qui veut que l'homme soit misericordieux,
Aux foibles & petis: que la mere s'auance
A secourir sa race au milieu du danger,
Qui semble la vouloir sans pitié saccager.

Ces annees passees vn autre lion ne se porta pas moins heroiquemēt enuers des pauures prisonniers Hongrois, conseruez par la faueur diuine de la violence des Turcs. Auint qu'vn Bassa ou Sangiac Turc, commandant sur les frontieres d'Hongrie faisant vn iour exercer ses troupes de pied & de cheual à des passetemps militaires, auec pris proposé aux plus indu-

industrieux & habiles,à leur façon acoustumee;certain charlatan suruint qui menoit vn fort grand lion priué, lequel lui obeissoit comme à son maistre. En ces entrefaites voici venir vne troupe de coureurs Turcs, lesquels auoyent prins prisonniers quelques Chrestiens Hongrois, menez les mains liees ignominieusement derriere le dos,vers le Bassa pour estre exposez aux risees de ces circoncis & ennemis du nom Chrestien. Le Bassa ou Sangiac descouurant ceste prise, commande que le plus robuste de ces prisonniers,ieune homme sans barbe, soit attaché à vn pal, & le lion lasché dessus pour le deschirer en pieces. Mais quoy qu'on irritast & harassast ce lion, il ne voulut endommager le Chrestien, ains le regardant d'vn œil doux le flattoit:dont le charlatan despité, commence à le pousser de plus forte voix à ce carnage,& voyant le lion reculer, se prend à le bastonner pour l'y contraindre. Cest effort estant inutile, le malheureux maistre,pour contenter les Turcs alterez du sang Chrestien se remet à picquer & pousser le lion vers le Hongrois attaché au pal,tellement que la beste auec ses ongles arracha l'vne des bottes de cest innocent:puis sans lui toucher d'auantage, se tournant de furie vers ce maistre sien, se ietta impetueusement sur lui & le despece cruellement, sans vouloir toucher à autre qu'à celui-la. Les Turcs effrayez & esperdus de tel supplice,s'abstindrent d'offenser ces prisonniers, deslierent du pal le ieune homme,& les garderent tous ensemble,iusques à ce qu'on en eust fait eschange,ou qu'ils eussent payé rançon. Eux retournez sains & saufs en leurs maisons raconterent à leurs parens & amis ceste miraculeuse deliurance,laquelle i'ai aprinse de gens dignes de foy. L'histoire aussi en a esté peinte & publiee en diuers endroits de l'Alemaigne & d'autres pays.

Ie raconterai ce que i'ai veu plusieurs fois au chasteau de Heidelberg, du viuant d'Otton Henri, prince & Electeur Palatin. Il y auoit vn fort grand lion en son clos, si doux qu'il souffroit que ceux qu'il conoissoit le maniassent à plaisir, & qu'on lui enuelopast en sa criniere des petis chiẽs qui y dormoyent, puis esueillez se iouoyent auec lui. Il aimoit tellement le fol de l'Electeur,qu'il l'embrassoit,leschoit & flattoit, comme son familier & grand compagnon. C'est chose notoire,que le bon Empereur Maximilian II. auoit vn lion domestique, traitable & obeissant comme vn chien, ne faisant mal à personne, si priué & affectionné enuers son maistre, que quand icelui fut mort on eut beaucoup de peine à tirer ce lion arriere de son tombeau. Or il me souuient auoir souuent oui dire aux ambassadeurs de nostre Republique de Nuremberg, que portans à Reinspourg les ioyaux,ornemens & vestemens Imperiaux & royaux,gardez comme vn depost special commis à nostre ville. des quelques siecles en çà,pour la reception de Rodolphe II.fils de Maximilian,tout ce precieux equippage ayant esté desployé & rangé deuant les yeux de l'Empereur,puis resserré comme il faloit; soudain ce lion, qui estoit derriere son Seigneur, s'approche, prend garde auec esbahissement à la couronne,au sceptre,à l'espee,à la pomme, aux vestemens Imperiaux faits à l'a-

tique: puis voyant qu'on resserroit le tout en vn grand bahu, se couche aupres, comme pour le garder. Don Iean d'Austriche, (le nom duquel est en reputation à cause de la memorable victoire de Lepante sur les Turcs, où il estoit general de l'armee nauale des Chrestiens) auoit vn lion priué, qui ne bougeoit d'aupres de lui, estant son garde-corps.

Au reste, l'experience a monstré que les lions farouches & indomptez peuuent estre tuez par l'industrie humaine, quoy que l'approche & prinse en soit merueilleusement redoutable. Leur principale force & vigueur estant cachee en leurs yeux, le berger Getulien, duquel Pline fait mention, adressé par l'extreme necessité, ou par raison naturelle, laissa aux siens vn bel enseignement pour dompter & tuer les lions. Car estãt desarmé & combatant pour la garde de son troupeau contre vn lion, ne sachant que faire, il despouille sa iupe, & la iette à la teste de l'animal, ou s'entortillant d'auanture autour de la criniere du lion, & lui couurant les yeux, sa cruauté farouche fut tellement rabatue, qu'il deuint comme amorti & laissa au berger le moyen de se sauuer à loisir. Ce remede a esté soigneusement pratiqué par ses successeurs contre les lions, non pour se tirer de deuant eux, mais pour les tuer. Voici qu'en disent les historiens modernes. L'Afrique nourrit certains petis hommes, ayans le poil fort frisé, de couleur bazanee, lesquels demeurent ordinairement en des pauillons de peaux, & n'ont pour tout habit qu'vne meschante couuerte & vne longue chemise. Ce leur est presque ieu & passetemps de tuer vn lion, lequel ils agacent & s'il aproche lui iettent leur couuerte sur les yeux, puis d'vn cousteau tranchant & poinctu lui donnent droit au cœur. Quoy fait l'escorchent, & portans la peau par pays recueillent des aumosnes, & sont suiuis des petis enfans, qui disent force chansons à leur louange. Iaques d'Euora tesmoigne auoir veu à Lisbone vn de ces Lionicides, non si laid comme on peint les Mores, mais ieune homme, de couleur claire-brune, & de belle taille, lequel parloit bõ Espagnol & se glorifioit d'auoir tué dix lions. Ceux qui lui auoyent tenu compagnie depuis Maroc iusques à Lisbone, attestoyent qu'il disoit vray. Comme depuis le mesme d'Euora faisoit ce compte à quelques siens amis en la ville d'Anuers, vn d'etre eux dit auoir conu ce ieune homme, qu'il estoit né en la ville de Grenade, & auoit demeuré en Afrique.

Au 8. liu. ch. 16.

CHAP. VI.

Des maladies & espouuantemens du lion.

COMBIEN que le lion soit vn animal vigoureux & de longue vie, toutesfois comme toutes choses sont suiettes en ce monde à infirmitez & corruption, cest animal est tourmenté iusques à la mort

la mort par des petis mouscherons qui lui percent les yeux : aussi est-il molesté de maladies, specialement de fieures. Les historiens proposent diuers remedes pour la guerison d'icelles. Orus Apollo rapporte, quand le lion se sent pressé de la fieure quarte, qui lui est comme ordinaire, à cause de la chaleur excessiue en sa constitution, pour remede qui le soulage grandement il mange vn singe. Pline est à peu pres de nostre auis; sinon qu'il estime que la maladie du lion n'est qu'vn desgoustement & perte d'appetit, à quoy il remedie, en humant du sang de singes, desquels il se venge, plus que de nuls autres animaux, pource qu'ils ne cessent de le harceler & irriter. Philostrate escrit que les lions espient les singes qui lui seruēt de medecine. Ælian en ses recueils d'histoires meslees, dit que tous remedes sont inutiles au lion malade, fors vn singe, car s'il en peut attraper quelqu'vn & le manger, c'est le recouurement de sa santé. Le mesme auteur en l'histoire des animaux descrit cela plus particulieremēt.

En ses hieroglyphiques. *Au 3. liu. de la vie d'Apoll.* *Liu.1.ch.9.* *Liu.5.ch.39*

» Le lion (dit-il) se sentant greué d'auoir trop mangé, cerche remede en
» repos & abstinence, ou mange vn singe, s'il peut l'attraper: car telle vian-
» de lui prouoque vn flux de ventre qui le descharge. Le docte A. Iunius a prins argument de cela pour vn de ses emblemes, lequel il accommode & applique dextrement aux flatteurs, auec ces mots, ADVLATOR REIPVB. GRAVIS, & vn epigramme de telle substance:

Embl.22.

Le lion languissant est bien tost soulagé,
Si par bonne rencontre vn singe il a mangé.
L'Estat sera sauué par son Seigneur & Prince,
Dechassant le flateur dehors de sa prouince.

Iean Pierius escrit que les prestres d'Egypte, voulans representer vn febricitant soulagé par soymesme de remede conuenable, peignoyent le lion engloutissant vn singe. Il y a telle discordance entre ces deux animaux, que le lion ne cerche d'exterminer tant nul autre, que le singe. La cause de ceste inimitié procede de la petulance du singe, qui harasse indignement le lion. Car le singe, perché sur vn arbre, ou caché en quelque autre endroit asseuré, ne fait qu'espier l'occasion propre pour molester le lion, sur la croupe duquel il se lance agilement, s'attache aux fesses d'icelui, le pince & esgratigne iusques au sang, se mocquant en toutes sortes possibles de son Roy, lequel ne pouuant supporter telle insolence traite cruellement le singe, quand il peut l'attraper. Quant aux choses qui donnent l'espouuante à ce magnanime & courageux animal, Pline en met trois, asçauoir le bruyant craquetis des rouës de charrettes ou autres aides de voicture; le chant des coqs, & les flambeaux allumez. Orus Apollo conferme cela, que rien ne dompte ni raualle tant l'impetuosité farouche du lion, que les torches enflammees. Combien que les lions soyent quelquesfois attrapez en des pieges & filez, si ont-ils sur tout peur du feu & des flambeaux ardans: qui fait que les gens de pied & de cheual qui vont à la chasse des lions, tienent en la main droite des torches allumees, & de la gauche frapent sur des boucliers qu'ils portent pendus au col, tellement que le lion troublé du bruit & de la splendeur se iette &

En ses hieroglyphiques. *Liu.8.c.16.*

Au 4. liu. de sa chasse

est poussé dedans les filez, ce dit Oppian. I'adiouste à ces incommoditez les essains de mouscherons, dont nous auons parlé ailleurs, qui sont ennemis mortels du lion. Car aguettans nuict & iour les yeux luisans de cest animal, ils le molestent tant, que transporté de rage, il s'esgratigne & deschire les yeux, puis se va precipiter dedans les fleuues où il demeure noyé : comme Ammian Marcellin le tesmoigne.

Liure 18. de son hist.

Or puis que nous sommes entrez en propos des mouscherõs, lesquels nous ne pouuons chasser, ni nous garantir de leurs assaux, si tost que nous voudrions, entremeslons en ici quelque mot. On sçait que cest insecte, de diuerses especes, fait rude guerre, plus en certains pays qu'es autres, aux gens & aux bestes, sur tout en æsté es lieux marescageux. Bernard Sacco a raison de s'en plaindre, quand il descrit les delices de Rome, & combien l'æsté y est fascheux. Lors s'esleuent (dit-il) des mousches, lesquelles enuahissent les chambres ouuertes, picquent importunement les visages des dames, & quoy qu'on les chasse auec des plumails & chasse-mousches, retournent, volettãt sans cesse par tous les coins. D'autrepart la cigale chantant d'vn son enroué de dessus quelque arbre nous rompt la teste. La nuict venuë, nostre repos est estrangement troublé. Voici venir en tenebres des mouscherons (que les Latins appellent Cicinculę, peut estre à cause du bruit que ces petis elephans volans font de leur trõpe resonnante, & qui outreplus leur sert d'estre aceré) lesquels attaquent les endormis, & leur donnent telle estocade au front que la marque y demeure: puis le matin venu sonnent la retraite, se cachans pour dresser nouuelle embuscade, & faire quelque charge plus rude la nuict suyuante. Glorifie toy maintenant, ô Rome, de ta grandeur, quand vn si petit animal rend les nuicts si fascheuses à ta noblesse mesme, & sans especes ni traits empruntez d'ailleurs lui fait si forte guerre. Dieu auteur de Nature nous commande par tels foibles instrumens, de penser au milieu des plaisirs & grandeurs du monde, combien grande est l'infirmité humaine. Ce sont les mots de Sacco. I'ai esprouué au voyage d'Italie auec mes compagnons la verité de ce qu'il raconte touchant ces mouscherons importuns, dedans Rome specialement, où nous en fusmes bien marquez.

En l'hist. de Pauie, Liu. 1. ch. 6.

Au 1. vol. Liu. 2. c. 2.

Plutarque au traité de l'Enuie & de la haine

Parlons d'vne autre sorte d'espouuante du lion, c'est asçauoir du chant des coqs. Nous auons ailleurs proposé nos meditations sur le naturel du coq, & l'antipathie qui peut estre entre le lion & lui. Ie n'ignore point qu'il ne se trouue beaucoup de causes en nature, desquelles on ne sçauroit descouurir le fond. Comme si l'on demande, Pourquoy Germanicus ne pouuoit voir vn coq ni l'ouir chanter. Proclus en dit son opinion, & discourt comme s'ensuit touchant le lion & le coq. Il y a beaucoup d'animaux, comme les lions, & les coqs qui sont participans d'vne diuinité solaire. Dont auient par grand merueille, quoy qu'en grandeur & force les lions surpassent de beaucoup les coqs, neantmoins ils leur sont inferieurs en quelque esgard. Sur quoy l'õ tiẽt que le coq est fort redouté & reueré du liõ, la cause dequoy ne peut estre attribuee à la

matiere

» matiere ni aux ſens, ains ſeulement à la contemplation de l'ordre ſupe-
» rieur : c'eſt que la preſence de l'efficace ſolaire conuient mieux au coq
» qu'au lion. Cela ſe verifie par les ſalutations & aubades du coq au So-
» leil leuant, qu'il ſemõd & appelle, lors qu'il eſt encore comme au milieu
» de l'hemiſphære des Antipodes: item pource que quelqueſfois ſont apa-
» rus des Anges ſolaires en forme de coqs, & ſe ſont ainſi preſentez à nous
» qui n'euſſions peu les voir, s'ils n'euſſent prins quelque forme. Par fois
» auſſi ſont aparus des dæmons, ſemblables à des lions, leſquels ſont diſpa-
» rus, ſi toſt qu'on leur a mis vn coq au deuant. Cela procede de ce que
« les animaux diſpoſez en vn rang au deſſous des autres, reuerent leurs ſu-
» perieurs, quoy que de moindre forme & vigueur. Mais laiſſons telles
ſpeculations friuoles à Proclus, vrai magicien, & nous tenons pour l'e-
xamen de ces choſes à ce que la ſaincte philoſophie, noſtre ſeure adreſſe,
nous en aprend.

CHAPITRE VII.

Fureur, cruauté & gourmandiſe inſatiable de la lionne. Des grands monceaux & aualanches de neige, que les Alemans appellent Schnelevvin, *c'eſt à dire, lionnes de neige.*

LEs chapitres precedens monſtrent aſſez que le lion eſt vn animal, non ſeulement magnanime & genereux, ains encore robuſte, furieux & cruel : tellement que par fois Dieu eſt comparé au lion, comme auſſi eſt l'ennemi du genre humain: mais du tout en diuers eſgard. Le roy Ezechias preſſé de griefue maladie, & ſentant Dieu courroucé, ſe plaind qu'il lui a eſté comme vn lion, briſant ſes os. Iob auance la meſme ſimilitude, criant es angoiſſes qui l'eſtraignoyent de toutes parts, qu'il a eſté deſchiré de Dieu, ainſi que d'vn lion. Ce n'eſt pas que tels S. perſonnages ayent en ſorte que ce ſoit pretendu accuſer Dieu, de cruauté : mais le religieux ſentiment d'vne affliction redoutable à cauſe de l'indignation de Dieu, par eux viuement apprehendee, & qu'ils ne pouuoyent ni ſupporter en ſa peſanteur, ni bien exprimer en leur pẽſee, leur a tiré telles plaintes de la bouche. Sainct Pierre parle en autre eſgard de l'ennemi de noſtre ſalut, qu'il compare à vn lion rugiſſant lequel cerche proye pour l'engloutir. Car en ceſt endroit il auertit tous vrais Chreſtiens de veiller, & ſe tenir ſoigneuſement ſur leurs gardes, ayans en teſte vn ennemi ſi fort, ſi puiſſant, ſi furieux, qui court apres les ames, afin de les deuorer cruellement. Ces ſimilitudes de la vigueur hardie & merueilleuſement aſſeurée du lion ſe trouue en pluſieurs paſſages des Pro-

Eſai. 38.13

Iob 16.9.

1. Piet. 5.8.

Ch.31.v.4. phetes,& d'autres excellens personnages. Comme en Isaie, ainsi que « grommelle le lion,voire le lionceau sur sa proye,& encore qu'on appelle « contre lui nombre de bergers,il n'est point effrayé pour tout leur cri, & « ne s'abaisse point pour le bruit d'iceux : ainsi descendra l'Eternel des ar- « mees,pour guerroyer en faueur de la montagne de Sion,& du costau d'i « celle. S.Augustin dit de la clemence du lion. Si quelque homme lance « vn dard contre le lion,& ne l'atteint point,le lion se contente de le hap- « per & ietter par terre,sans lui faire autre mal. Senecque vse aussi de ce- « ste comparaison,Les bestes sauuages,voire les plus courageuses ne mor- « dent ni ne foulent aux pieds ceux qu'elles ont mis par terre. Les elephās « & les lions passent oultre,& laissent là les autres animaux qu'ils ont aba- « tus. C'est es bestes couardes & viles que l'obstination se descœuure. Vn « courroux furieux,& qu'on ne peut adoucir,ne sied nullement à vn Prin- « ce : d'autant qu'alors il n'est pas plus grand que celui contre lequel il se « courrouce,ains ils sont esgaux. Plutarque remarque vne adresse parti- « culiere au lion pour afiner les chasseurs. Car il marche tousiours les on- gles clos & serrez en dedans, comme nous voyons que font les chats:au moyen dequoy il conserue la poincte & le tranchant de ses ongles, sans qu'ils soyent mousses ni rebouchez, dauantage il empesche les chasseurs de pouuoir remarquer ses courses & passees. Or combien que ce que nous auons dit se puisse entendre du masle aussi bien que de la femelle; toutesfois l'experience a monstré qu'en ceste espece d'animaux la femel- le surpasse le masle en force & naturel farouche. A cause dequoy les an- ciens tenoyent à plus grande louange & gloire de surmonter & tuer vne lionne qu'vn lion. Nous en auons la preuue en Perdiccas Macedonien, l'vn des principaux Capitaines en l'armee & es guerres d'Alexandre. Il fut si hardi d'entrer quelque iour seul en la cauerne d'vne lionne. Ne la trouuant point,il emporta quand & soy les petis d'icelle, au grand esba- hissement de chascun. Non seulement entre les Grecs, mais entre les peuples barbares la lionne a esté tenue pour vn animal tresfort & mer- ueilleusement redoutable au combat. Pourtant dit que Semiramis roi- ne d'Assyrie ne faisoit estat d'auoir tué vn lion,ou leopard, ou autre telle beste sauuage : mais elle s'esiouissoit grandement d'auoir peu surmonter vne lionne,& n'estimoit chasse que celle-là. Combien aussi que le lion soit fort goulu, & que pour trouuer proye qui l'assouuisse il ne cesse de brosser & courir de vistesse par les forests:ce n'est rien au pris de la vian- de qu'il faut à la lionne & à ses petis qu'elle nourrit en sa cauerne,& qui peut saouler tout cela ? Le Seigneur disoit à Iob, Rassasieras-tu les lion- « ceaux cerchans leur vie,quand ils se tapissent en leurs repaires, & se tie- « nent en leurs forts aux aguets? Comme s'il disoit,Non. Aussi est-ce l'œu « ure de la prouidence de Dieu,lequel donne nourriture à ses creatures, & emplit tous animaux de benediction & d'abondance,ce dit Fr.Vallesius, exposant ces mots du texte de Iob.

Liu. 5. de la Cité de Dieu,c.26.
Au 1.liu.de la clemence ch.5.
En sō traité de l'industr. des animaux.
Iob 39.v.2.
Au 55.ch. de la S-phi losophie.

I'estime que l'impetuosité,la vistesse & la force merueilleuse de cest a- nimal,à qui nul ne peut resister qu'auec grande difficulté, a donné nom

à ces

à ces amas & aualanches de neige qui tombent du faiste des Alpes, sur tout vers le pays des Grisons, lors qu'on s'en doute le moins, par la chaleur du Soleil, ou par quelque son ou mouuement : dont s'ensuit l'accablement & ruine des maisons, d'arbres, de rochers, de gens & de bestes, qui ne peuuent resister à vn tel deluge : tellement que les Alemans appellent ces aualanches, *Schnelevvin*, c. lionnes de neige. Car il n'y a remede ni secours contre l'impetuosité & vistesse de ces lionnes, qui se precipitent de haut en bas, sinon que quand l'on en oit le bruit de loin comme d'vn tonnerre, on gaigne promptement au pied, pourueu que les precipices & chemins estroits le permettent. Il auient souuentesfois, que l'homme qui pense se sauuer se iette lui mesmes au danger, où il perit. Strabon descriuant les Alpes & les Grisons, dit le mesme à peu pres, » en ces mots: En certains endroits le chemin est si estroit, que la teste en » tourne aux gens & aux bestes qui n'ont acoustumé de marcher au long » de ces precipices. Au contraire les cheuaux & autres bestes de voicture » des habitans du pays montent & descendent commodement. L'on » n'a peu encore remedier à ce danger, ni aux cheutes des gros billots de » glace roulans du haut des montagnes, qui peuuent acabler beaucoup de » gens & combler les vallees, où l'on void plusieurs grandes pieces de gla » ce entassees les vnes sur les autres, & qui se sont ainsi formees par des » monceaux de neige, que le froid extreme a finalement espaissis ainsi. Le Poëte Claudian, en la description qu'il fait du voyage par telles montagnes, sur tout en temps d'hiuer, & lors que le froid y est extreme, semble auoir regardé à cela, disant

En sa geographie, Liu. 4.

L'endroit par où se conioint la Rhetie
Aux beaux confins du pays d'Italie,
Se void borné de monts le ciel touchans,
Et qui font peur en leur voye aux marchans.
Le froid y a tué mainte personne,
Comme ayant veu quelque fiere Gorgone.
Les monts de neige, à bas du haut roulans,
Se sont monstrez si forts & violens,
Que les passans & bestes de voicture
Y ont payé le tribut à Nature.
Et quelquesfois des faistes les glacis,
Ont fait des maux mortellement precis.

Mes compagnons & moy, passans ces montagnes des Grisons par le plus haut, auons fait la preuue de ce danger. Lors il nous souuenoit de ce que Polybe, Tite Liue & autres historiens escriuent d'Annibal & de ses troupes, qui voyans les Alpes si hautes pensoyent plus à rebrousser qu'à auancer chemin. Il nous en print de mesme : car la neige y estoit si haute au commencement de Septembre, la montee si fascheuse à cause d'vn vent impetueux qui se leua, que ces montagnes nous sembloyent transpercer les nues, & tenions qu'il nous seroit impossible de gaigner le dessus. Mais nous y paruinsmes, sous le

fecours de Dieu. Lors noftre crainte redoubla, pource que la neige fondant rendoit la defcente plus perilleufe beaucoup, à caufe du danger aparant de ces lionnes ou aualanches de neige, dont nous entendifmes le bruit en des endroits eflongnez de nous. Finalement nous gagnafmes la vallee, où il faifoit fort chaud, & y vendangeoit-on : puis nous eftans rendus pres du lac de Come, le trauerfafmes par bafteau, & nous rendifmes en la Duché de Milan. Pour clôfture de ce chapitre, le Seigneur d'Annebaut, lieutenant pour le Roy en Sauoye, retournant de Piedmont pour venir en France, le premier iour de Ianuier l'an mil cinq cens quarante trois, au paffage du mont Cenis pour defcendre en la Noualaife, fut acueilli d'vne fi foudaine tourmente & d'vn tourbillon de neige agitee de vents fi impetueux; que peu s'en falut que lui & tous ceux de fa fuite n'y demeuraffent. Car defcendant du mont en la plaine, lui, fes guides, fon train, defaillirent comme tranffis, & periffoyent là, fi l'on ne fuft acouru promptement au fecours de quelques petites logettes, où l'on vend des viures aux paffans, & fi ces montagnars ne l'euffent emporté dedans leurs demeures pour l'y refchaufer & remettre au deffus. Plufieurs de fa fuite perirent eftouffez dedans la neige: le froid gafta les yeux, ou les pieds, ou les mains à d'autres. Nul de cefte troupe ne s'en porta bien depuis, & le Seigneur d'Annebaut mefme en fut affligé & en malaife tout le refte de fes iours.

CHAP. VIII.

Du naturel farouche & cruel des Ours & des chiens irritez.

Au I. volu. Liu. 2. c. 18

CE qui a efté defcrit au rapport de Nicolas Virle gentilhomme Polonois, & de la cruauté de Iean Bafilide grand Duc de Mofcouie, eft affermé veritable par autres perfonnages dignes de foy, & nous en auons plufieurs hiftoires. Ce prince auoit acouftumé de paffer fon temps à faire mourir des hommes d'honneur & qui lui auoyent fait feruice, comme s'enfuit. Il les faifoit couldre vifs en vne peau de quelque grand ours: puis on les menoit en monftre deuant lui, qui lafchoit fur eux quelques dogues d'Angleterre. Ces chiens cuidans que ce fuffent vrais ours, fe ruoyent deffus, & de dents & d'ongles les defchiroyent cruellement. Entre autres exemples, Paul Oderborn raconte, que ce Prince inuitant fouuentesfois fon beaupere Michel Temrucovv à venir bâqueter en fon chafteau, le faifoit defpouiller tout nud (quand fa fantaifie cruelle le faififfoit) & le renuoyoit en tel eftat à trauers les neiges, affez loin de là, chez foy. Quelquesfois il le tenoit enclos dedans fa maifon, le reduifant à faute de manger & boire prefques au defefpoir. Car par le com-

En la vie de Iean Bafilide.

commandement de ce Duc, on attachoit à l'entree de la porte d'icelle maison quatre fort grands ours, pour empescher que personne n'apportast de la viande à ce pauure prisonnier. Outreplus sa coustume estoit de faire lascher telles bestes cruelles à trauers vne grande assemblee de peuple, sur tout au temps qu'il estoit question d'aller es Eglises. Si lors quelqu'vn estoit estouffé de ces ours, Basilide couuroit telles fureurs de plaisanteries & traits de risee, disant que ses fils auoyent bien eu du passe temps en tel spectacle. Qu'il faloit reputer heureux ceux que les ours du grand Duc auoyent terrassez & tuez, attendu aussi que lui mesme prenoit singulier plaisir à tels ieux. L'on ne doit non plus trouuer estrange ce qui a esté touché du more viuant de chair humaine, enuoyé par le Roy de Sumatra au Sultan Solyman. Car sans parler des Indiens anthropophages, sur tout des Bresiliens, qui sans estre poussez de gourmandise ou de faim, mais du desir de vengeance, tuent & mangent leurs ennemis prisonniers; il auint l'an CIↃ. IↃ.XLIII. comme des grosses troupes de Tartares, apres que les Turcs se furent rendus maistres de Gran & de Bude, eussent fait des courses en Hongrie, qu'ils pillerent & saccagerent: les Hongrois leur dresserent embusches, en tuerent trois mille sur la place, acommoderent fort mal ceux qui se sauuerent: entre les prisonniers en fut trouué vn, lequel comme dit l'historien, attira sur soy les yeux de tous les Hongrois, à cause de sa farouche & cruelle barbarie: car on lui trouua dedans la besace où il serroit ses viures, la moitié du corps d'vn enfant de deux ans, ayant mangé le reste.

Melchior Soter, au 2. liu. de la guerre de Hongrie.

Nous auons parlé aussi du chien Espagnol, nommé Berezillo, ennemi iuré des Indiens, qu'il deschiroit & despeçoit cruellement, neantmoins ne fit point de mal à vne pauure vieille Indienne, qui le voyant acourir en fureur à soy, se mit à genoux, ioignant les mains, & lui monstrant les lettres que le capitaine des Espagnols lui auoit baillees à porter. Et auōs allegué Aristote, enseignant que la cholere supporte les humbles, comme il appert es chiens, lesquels ne mordent point ceux qui se iettent par terre deuant eux, sans leur resister. Plutarque remarque le mesme es chiens genereux, où il dit qu'iceux (comme aussi les lions) monstrent exemple de cœur humain & haut tout ensemble, quand ils passent outre ceux qui s'humilient deuant eux, suyuant ce que dit Homere en vn passage,

Au traité de l'industrie des animaux. Odyss. liu. 14.

Auec grands cris les autres acoururent,
Mais Vlysses aßis ne s'en esmeut,
Ains de la main le sceptre à bas lui cheut.

Car ils ne combatent plus contre ceux qui se prosternent deuant eux & qui monstrent semblant de s'humilier. Corneille VVytflet escrit de ce chien Espagnol surnommé ce qui s'ensuit. L'an CIↃ.IↃ.XI. les Indiens » de Borichem se rebellerent, & à l'aide des Caribes assommerent force » Espagnols: puis apres estans subiuguez ne se remuerent plus. Durant ce » tumulte, Berezillo, soldat à quatre pieds, eut gages, que son maistre touchoit, & fit grand carnage d'Indiens. Pour poursuyure ceste histoire des

En ses additions à la Geographie de Ptolemee.

chiens cruels & farouches, il s'en trouua en ces guerres des Indes vn autre nommé Leonin, qu'vn soldat auoit mené quand & soy, lors que Christofle Colomb fit ses voyages. Ce chien combatoit de telle fureur les Indiens, que tous confessoyent qu'icelui seul leur faisoit plus de peur que vingt ennemis Espagnols. Il auoit cela de singulier, que si quelque prisonnier Indien se sauuoit, & le soldat commandoit à ce chien de courir apres & le ramener, Leonin suyuoit les traces du fuyard, & quoy qu'il se cachast entre mille Indiens, ce chien le reconoissoit, & par ses sauts contre lui l'admonnestoit de reuenir. Que s'il obeissoit, le chien ne l'offensoit nullement: mais s'il resistoit & se mettoit en defense, Leonin le deschiroit en pieces. Brief les Indiens redoutoyent tellement ce chien, que l'entendans approcher ils s'enfuyoyent cacher. Anthoine Torquemade Espagnol marque cela en vn sien liure intitulé, le Iardin des fleurs curieuses.

Au plaidoyé cõtre les Iesuites.

Quant aux tortures & chasses de chiens, pratiquées par les Espagnols contre les Indiens Occidentaux, Antoine Arnauld en dit ces mots : « Au Peru ils ont des geines publiques dans les marchez, pour y mettre mil hommes à la fois, & là les soldats & les goujats tourmentent ces pauures gens, afin de leur faire confesser où est leur thresor. Quand ils peuuent eschapper, ils s'en vont eux mesmes pendre aux montagnes, & aupres d'eux leurs femmes & leurs petis enfans à leurs pieds. Ces monstres de tyrannie vont à la chasse aux hommes, ainsi que l'on fait ici aux cerfs ; les faisant deuorer par leurs dogues, & par les tygres, lors qu'ils les enuoyent cercher du miel & de la cire; & aussi par les Tuberons, quand ils leur fôt pescher les perles es plus dangereux endroits de la mer. » Les Indiens Occidentaux ont esté reduits à mesmes calamitez & miseres, si elles n'ôt esté plus atroces, au rapport de Iean Pierre Maffee Iesuite, lequel escrit que Meneses, viceroy des Indes, indigné de ce qu'vn Indien gouuerneur de Tobona auoit à l'aide de ses gens reprimé l'insolence des Portugais, empesché qu'ils ne fourrageassent quelques pauures paysans, chastiant ceux qui vouloyent passer oultre, le fit laisser seul, ayant les mains estroitement liees derriere le dos, au bord de la mer, à l'abandon de deux dogues les plus terribles qu'on eust sceu voir, desquels ayant essayé d'euiter l'assaut & les morsures, en se contournant & garantissant par tous moyẽs possibles, abhorrant ce vilain supplice qu'on lui faisoit souffrir, en presence du peuple sorti de Tobona, s'auisa premierement de fuir: mais voyant tous les passages sur terre gardez par les Portugais, & n'ayant que la mer pour refuge, il se ietta dedans à toute auanture. Les dogues acharnez l'y poursuiuirent. Il ne pouuoit nager ni se defendre que des pieds: mais en fin transporté de douleur, de desespoir & de rage, il se tourne soudain sur le dos, deliberé de combatre à belles dents ces dogues furieux: & empoignant l'vn d'iceux par l'oreille le traina quand & soy dedans la mer où tous deux se noyerent. Ce supplice (dit Maffee) fut trouué atroce & inhumain, encores plus en vn Portugais, qui pouuoit se glorifier d'estre d'vn pays, où selon les loix & coustumes on peut dire qu'il n'y

En son hist. des Indes, Liu. 10.

a na-

a nation au monde qui soit moins seuere es supplices que la Portugaise.

CHAP. IX.

Merueilleux naturel des Coqs, & de leur ardeur au combat.

TOVS ceux qui ont escrit l'histoire des animaux, admirent le naturel du coq, duquel Pline escrit ce qui s'ensuit. Apres les paons ne sont moins braues nos sentinelles nocturnes, les coqs, produits par Nature, afin de resueiller les hommes, les chasser à la besongne, & tancer les paresseux. Ils conoissent les estoiles, distinguent les heures continuelles, par leur chant au long du iour, & s'en vont coucher auec le soleil: puis à la quatriesme ronde du camp, vn peu deuant iour, nous rappellent aux sollicitudes & trauaux, sans souffrir que le Soleil leuant nous surprene endormis. Car à haute voix ils en publient la venuë, & leur chant est acompagné d'vn battement d'ailes, comme si nous claquions d'vne main contre l'autre. Ils gouuernent les poules, & sont maistres en quelque maison qu'on les tiene. S'ils combatent, leurs armes sont prestes, & les conoissent bien, portans leurs ergots, ou poignards, es pieds, dont ils s'escriment courageusement. Ils ne quittét quelquesfois la place que morts en icelle. Celui qui demeure victorieux, publie son auantage en chantant, & veut qu'on sache que le champ de bataille lui est demeuré. Le vaincu se tait & se cache, tout indigné de s'estre laissé battre. Iusques ici Pline. Les Sybarites, effeminez en toutes sortes, chasserent tous les coqs de leur ville, de peur que leur repos de nuict fust entrerompu par le chât de tels oiseaux: comme à mesme fin ils defendirent l'exercice de tous mestiers de forge, ce dit Athenee, afin de n'estre troublez, comment que ce fust, en leurs delices & passetemps. Or combien que les coqs soyent de leur nature tout-portez à la iouste, toutesfois pour les y pousser encore d'auantage, on leur fait aualler des aulx, ou du poyure, ce qui les rend encores plus hardis & ardans au combat. Themistocles rencontrant d'auanture deux coqs, qui ioustoyent asprement l'vn contre l'autre, se seruit de ce spectacle, pour remôstrer à ses soldats, que ces oiseaux si courageux leur aprenoyent leur deuoir, attendu qu'eux auoyent à defendre leur patrie, leur religion, les sepulchres de leurs ancestres, leurs femmes, leurs enfans; au lieu que ces coqs ne se battoyent que pour n'estre point vaincus, & que l'vn ne vouloit souffrir que l'autre chantast plus haut que lui. Les histoires monstrent que les Romains ont prins plaisir à voir iouster les coqs, & ont fait grand estat de leurs cris & desmarches; iusques à s'y monstrer superstitieux, tesmoins leurs augures & autres inuentions.

Au 10. liu. de l'hist. naturelle ch. 21.

En ses hieroglyph.

Iean Pierius Valerianus recite que les coqs plus courageux se trouuoyent en l'isle de Rhodes, & dit en auoir veu la preuue en certains apportez de là iusques à Rome, où il y en auoit de grandeur extraordinaire & merueilleusement fiers. Pierre Quinqueran conferme cela, disant,

Au 2. liu. des louäges de la Prouence.

« On me presenta vn ieune coq apporté de Rhodes, lequel i'achetay bien « cher. Quoy qu'il n'eust pas plus de six mois, si estoit-il si courageux & « prest à se battre qu'vn chien n'eust osé entrer dedans ma basse cour, s'il « ne vouloit estre viuement pincé: quāt aux autres coqs ordinaires qui ap« prochoyent de lui, il les tuoit tous. Ie l'ai fait battre souuent, auec merueil« leux passetemps, cōtre vn gros coq d'Inde que i'auois, aussi pesant qu'vn « gras mouton. Les coqs d'Inde sont extremement choleres, & s'esleuent « fierement, tesmoin l'enfleure de leur col, & leur cri : combien que leur « voix au reste soit plaintiue & ridicule. Quant à mon iousteur Rhodiot, « apres infinis combats il deuint malade, & quelques remedes qu'on essa« yast pour le garantir, mourut: dont l'histoire des ioustes precedentes m'a« uertissoit assez, comme aussi celles des autres. Mais lisant les passetemps « prins en tels exercices par les Deliens, Atheniens, Grecs, Asiatiques, Em« pereurs Romains mesmes, & par les peuples habitans en Italie, où l'on « faisoit gageure de tout son vaillant que tel ou tel coq seroit victorieux « au combat, ie voulus aussi de ma part gouster quelque chose de ce plai« sir. Le iugement des anciens ni mon inclination ne me trompa point, & « souuent i'ai contemplé telles ioustes sans m'y desplaire, dequoy certains « ennemis, que i'auois autresfois picqués, ne sachans par où me pincer, « prindrent occasion, tant qu'ils peurent, de dire que ie m'esbattois à voir « des coqs s'entrebattre. Ils firent tant vn iour, qu'hommes, femmes, en« fans, vieillards acoururent par troupes en ma maison episcopale, puis pu« blierent que i'estois trop adonné à tel passetemps. Demandez vous « si i'ay desdaigné, ou si ie me suis mocqué de leur folie? ie ne le sçau« roy dire bonnement. Peut estre que leur iugement m'eust agreé, si ie « n'eusse sceu que ce sont gens qui n'ont point de iugement. C'est ce que dit Quinqueran.

Il adiouste puis apres vne belle comparaison, prinse des coqs courageux, & rapportee à la reuolution des choses comprinse es liures escrits; laquelle se peut aussi appliquer à plusieurs autres afaires: & ie l'ai trouuee non indigne d'estre ici inseree. « Comme sur le beau printemps les « coqs se veautrans en la poussiere auec les poules, leur ressemblent de tout « le corps; neantmoins sont reconus à leur creste, & à ceste viue beauté qui « se monstre en toute leur teste. S'ils voyent venir vn autre coq, soudain « ils se secouent, se dressent en pieds, & marchans grauement paroissent ce « qu'ils sont: le mesme peut-on dire (à mon auis) des hommes eloquens, « qui par fois de leur bon gré quittent leur sublime parler, mais de telle a« dresse, qu'ils sont comme la liqueur subtile qu'on peut voir nager au des« sus de toutes autres, sans qu'on puisse la cueillir. S'il se presente quelque « chose qui semble requerir vne espreuue des forces de ceste eloquēce, ou « qu'il lui plaise se desployer; alors les hommes de grand cœur, qui ne

sont

» sont aspres sinon es dangers, reprenent leurs esprits, & monstrent sans
» peine, que s'ils paroissent foibles & petis, cela ne procede point d'insuffi
» sance, mais de volonté. Pour la fin de ceste meditation, disons vn mot de la coustume des Romains, pour declairer la guerre. Encore que leur ancienne ceremonie en tel fait fust, qu'apres auoir deuëment par leurs ambassadeurs redemandé ce qui leur apartenoit, sur le refus qu'on leur failoit, ils enuoyoyent ietter vne iaueline en la frontiere & plus proche piece de terre de leurs ennemis: Toutesfois es derniers siecles, en lieu d'vne iaueline, ils y firent porter vn coq. Non sans raison: car pour signe de bataille ils proposerent vn oiseau guerrier: comme aussi les soldats tiroyent du coq des enseignes & marques de combat, tenans pour certain que certaines petites pierres que l'on trouue dedans le ventre du coq, portees en la bouche, ou attachees au bras, fortifioyent & acourageoyent les soldats qui en estoyent munis, comme Iulius Africanus, Pierius, & autres, ont remarqué.

CHAP. X.

Le loup est estimé animal de bonne & de male encontre. Des cheuaux Lycospades: & de la haine naturelle entre le loup & le cheual.

AV premier volume ont esté proposees choses diuerses & notables, recueillies des histoires, de l'experience & de l'vsage, touchant l'admirable & naturelle antipathie entre le loup & le cheual. Or c'est chose memorable premierement, que les bestes brutes conoissent non seulement ce qui leur est propre, mais aussi ce qui nuist à leurs ennemis, sçauent où sont leurs armes offensiues & defensiues, espient & empoignent bien les occasions, & voyent les endroits foibles en leurs ennemis, ce que Pline touche prudemment en son histoire naturelle. Seneque en a prins occasion de discourir de l'intelligence des bestes. Escoutons-le. D'où vient, dit-il, qu'vne poule ne fuira point pour vn paon,
» ni pour vne oye, & elle se cachera voyant vn espreuier, qui est plus petit
» & plus eslongné d'elle? Pourquoy les poulsins craignent ils vn chat, non
» pas vn chien? On void qu'ils ont conoissance de ce qui leur peut nui-
» re, & que ceste conoissance n'est point recueillie d'experience: car auant
» qu'auoir essayé le danger ils le fuyent. En apres, afin que tu ne penses
» que cela viene à l'auanture ils ne craignent pas vn animal pour l'autre, ni
» n'oublient iamais que tels & tels leur sont ennemis. Autant sont ils soi-
» gneux à se garder de ce qui leur est nuisible, que diligens à fuir arriere.
» D'auantage, la longueur de leur vie ne les rẽd pas plus craintifs vne fois
» que l'autre: dont apert qu'ils n'ont pas acquis ceste conoissance par vsa-

Liu. 2. c. 3.

Liure 8. ch. 25.

Epist. 121.

ge, ains par vn amour & soin naturel de leur salut. Ce que l'vsage ensei- « gne est diuers, & s'auance peu à peu. Mais tout ce que Nature propo- « se est communiqué esgalement & promptement à tous. Toutesfois, si « tu veux, ie monstrerai comment tout animal s'esforce de conoistre ce « qui lui est nuisible. Il se sent garni de chair, & conoit par consequent « ce par le moyen dequoy sa chair peut estre deschiquettee, bruslee, esca- « chee. Des animaux armez pour nuire, il s'en represente le pourtrait « ennemi & dommageable. Ces choses sont conjointes par ensemble: « car chasque animal a incontinent soin de se conseruer; il cerche ce qui « le soulage, & redoute ce qui peut l'offenser. S'il rebute les choses qui « lui sont contraires, Nature lui aprend cela: & ce qu'elle enseigne se fait « sans discours & sans resolution de volonté. C'est ce que dit Seneque, « lequel adiouste l'exemple de la mousche à miel & de l'araigne, qui font leurs ouurages selon l'adresse qui leur a esté donnee de Nature, qui n'est point incertaine & inesgale comme est l'art, ains va tousiours de mesme train en ses enseignemens. Puis adiouste finalement, Qu'icelle n'a rien « aprins d'auantage aux animaux, sinon à se contregarder, à conoistre & « suyure leur naturel: au moyen dequoy aussi leur science & leur vie com- « mencent tout ensemble. Et ne faut s'esbahir, si les animaux naissent « auec leur science naturelle, attendu que sans icelle en vain prendroyent- « ils vie. Nature leur a fourni ce premier instrument, pour les arrester « en la communion & amour d'eux mesmes, qui ne pouuoyent se mainte- « nir, s'ils n'en eussent eu la volonté. Et combien que cela simplement « & de soy n'eust pas beaucoup serui; si est-ce que sans cela tout le reste e- « stoit inutile. Au reste, l'on ne trouuera animal aucun qui se desdaigne, « ne qui s'anonchalisse en son estre: les plus stupides & lourds ont encores « quelque adresse pour entretenir leur vie: & qui y prendra garde, trouue- « ra que ceux qui semblent ne seruir de rien aux autres, prouuoyent neant- « moins à eux mesmes. «

Reuenons au loup & au cheual, ennemis par quelque antipathie naturelle. Il se peut faire que ceste contrarieté procede de ce que le loup est induit par sa faim allouuie à dresser embusches au cheual; item que sa haine s'augmente, de ce qu'estant beste malencontreuse & detestee, à cause de sa gourmandise carnassiere, il ne peut porter la presence du cheual genereux, courageux, & doué de plusieurs autres belles parties, qui se contente de pasture aisee. On sçait aussi que les Romains haissoyent tant le loup, que pour en auoir veu plusieurs en la ville, soit qu'en leur donnât la chasse on les tuast, soit qu'ils eschappassent, tousiours la ville auoit fait des ceremonies & expiations solennelles, que l'on croyoit auoir vertu de chasser les malheurs presagez par ceste entree de loups. Ces expiations furent faites plusieurs fois en telles rencontres de loups en la ville, en la grand' place, au Capitole, au mont Quirinal, & ailleurs. Comme l'an de la fondation de Rome CCCCC LXXVII. vn loup entra par la porte Collatine, & se sauua par l'Exquiline, quoy qu'il fust poursuiui par tresgrande multitude & huee de peuple. Dix neuf ans auparauant vn

autre

autre loup entré par la porte Exquiline, courut par les plus frequentez endroits de la ville, trauersa la grand' place, puis fuyant par ses rues Thuscane & Meliene, sortit par la porte Capene, sain & sauf, ainsi que le docteur Peucer remarque, traitant des augures & de l'aruspicine. Mais il y a encores d'autres considérations, qui rendent le loup odieux à tous. L'experience a monstré que la voracité de cest animal infecte la chair de la beste qu'il a estranglee. On estime que l'efficace de ce venin est principalement en ses dents & en sa salive. Outreplus a esté descouuert, que le souffle des loups est merueilleusement contagieux & venimeux. Vn chasseur voyant le loup attrapé s'approche pour le transpercer d'vn coup d'espieu: le loup se dresse contre lui, & l'offense tellement de son souffle, que sa face & ses mains en demeurerent quelque temps fort enflees, & eut-on beaucoup de peine à l'en guerir comme feu mon pere le marque en ses problemes. Ce qui monstre la verité du dire ancien, Que les morsures des bestes mourantes sont tresdangereuses. Non sans raison donc mon pere demande en vn autre endroit. Pourquoy les Alemans estimoyent en leurs presages, que si faisant chemin l'on rencontroit vn loup courant & se sauuant à trauers champs, c'estoit signe de bon euenement: au cōtraire, si vn lieure eschapoit à la fuite, il ne signifioit que mal. Cela (dit-il) peut estre procedé de passetemps & de risee: car nos ancestres estoyent non moins facetieux que courageux & vaillans. Or il ne se trouuera homme qui n'aime mieux voir fuir le loup, que d'estre en peine à se defendre d'icelui. Prendre vn lieure arresté pour en faire vn bon repas seroit meilleure encontre, que de courir apres & ne le prendre. La superstition suruenant là dessus, on a fait vn prognostique de ce qui auoit esté dit pour rire.

En son Cōmētaire des diuerses sortes de deuinations.

Decur. 9. probleme 7.

Decur. 7. probl. 9.

Au regard des cheuaux Lycospades, desquels nous auons dit quelque chose au premier volume, estimez meilleurs apres s'estre battus contre le loup, Plutarque estime qu'ils ont esté ainsi surnommez, à cause d'vne sorte de mors forte & rude qu'on leur baille, qui s'appelle *Lycos*, c'est à dire loup, pour les arrester, à cause qu'ils sont ardens & malaisez à tenir.
» Mais mon pere disoit (adiouste Plutarque) que ceux qui estoyent eschapez aux loups, pendant qu'ils estoyent encore poulains, en deuenoyent
» meilleurs & plus vistes, & qu'ō les appelloit pour cela Lycospades. Quāt
» à la cause, plusieurs soustenoyent que tel accident estoit plustost pour
» leur imprimer vne couardise, que non pas vne generosité; & que pour
» cela estans deuenus peureux & craintifs, ils en auoyent les mouuemens
» plus legers & soudains, tout ainsi que les bestes qui se sont vne fois trou-
» uees enuelopees dedans les toiles. Mais ie dis, quant à moy, qu'il faloit
» considerer, si c'estoit point tout le contraire de ce qu'il sembloit de pri-
» me face; pource que les poulains ne deuenoyent pas plus vistes & plus
» dispostes, pour auoir euité le danger d'estre mangez des loups: mais au
» contraire, ils n'en fussent iamais eschappez, si de nature ils n'eussent esté
» vistes & courageux. Non plus qu'Vlysses ne deuint pas plus sage & plus
» prudent, pour auoir eschappé le danger du Cyclope & geant Polyphe-

Liu. 2. ch. 3.

Au 2. liu. des propos de table, qu. 8.

mus: mais pource que de lui mesme naturellement il estoit tel, il trouua « l'expedient & le moyen de s'en sauuer. «

Combien au reste qu'es liures hieroglyphiques & autres auteurs, le loup ait esté le plus souuent prins pour animal pestilent & mal encontreux, voire pour presage de mort: toutesfois il se trouue aussi des exemples au contraire. Pour signes de malencontre, on lit que les loups qui entrerent iusques au nombre de cinq cens ou enuiron dedans la ville où l'Empereur Maximin, homme fort belliqueux, alla loger premierement, lors qu'il s'achemina en Italie contre Maximus & Balbinus, lui presagerent sa mort. C. Gracchus ayant mené en Afrique vne Colonie pour peupler Carthage, par lui surnommee Iunonia, les aruspices dirent que toute ceste entreprise auroit triste succes, à cause que des loups par vne soudaine course auoyent renuersé les marques plantees pour le nouueau bastiment & circuit de la demeure de ces nouueaux habitans. Les miseres des Iuifs du temps de l'Empereur Adrian furent signifiees par les hyænes & loups, qui se fourroyent & heurloyent horriblement dedans les villes. Au contraire on dit qu'es hieroglyphiques cest animal denote prosperité, les Romains ayans honoré la louue, à cause que Remus & Romulus auoyent esté alaictez d'vne telle beste. Les historiens racontent aussi, que Gelon (depuis Seigneur de Sicile) estant fort ieune garson fut respité de mort violente, à l'aide d'vn loup, alors qu'il estoit en certaine eschole où il aprenoit à lire. Car ainsi que son maistre & les petis escholiers, cōpagnons de Gelon estoyent tous assemblez en classe, voici entrer vn grand loup, lequel empoigne le liure de Gelon, & commence à tirer pour l'emporter. Gelon sans s'effrayer de ceste venue, & ne voulant pas perdre son liure qu'il tenoit par vn bout, tirant aussi contre le loup, auient qu'ils sortent dehors, & comme ils furent vn peu eslōgnez, le bastiment vint à fondre tout soudain, dont la ruine fut telle que le maistre, & tous les escholiers furent acablez dessous, excepté Gelon, lequel demeura sain & sauf. Pierius en ses hieroglyphiques propose d'autres histoires de male & bonne encontre des loups. Strabon raconte ce qui s'ensuit. Certain personnage renommé pour estre homme prompt à pleiger vns & autres, & à cause de sa legereté brocardee de plusieurs, rēcontra vn iour quelques chasseurs qui auoyent attrapé vn loup. Se rians ensemble, ils lui demanderent s'il vouloit respōdre que le loup ne feroit plus de mal, & dirent qu'en ce cas ils lascheroyent le loup. « Il s'y accorde, & sur ceste condition le loup est lasché, lequel s'en va vers vn haras « de iumens, & sans en interesser ni blesser aucune les ameine toutes en l'e- stable de son pleige. Icelui recompensé de son bienfait, imprima es iumens la marque d'vn loup, les appellant Lupiferes, c. amenees par le « loup: qui furent fort vistes & promptes à courir. Or ie me rapporte de la verité de ces choses aux auteurs qui les ont publiees. Mais ie remarque, que le Createur de toutes choses a donné vn seur remede aux hommes contre les loups, en ce que tels animaux ne multiplient gueres, nonplus que les lions d'Afrique, à qui les mouscherons

Au 5. liure de sa geographie.

font

font si rude guerre aux yeux, que la mort finalement s'en ensuit. Aussi Bodin raconte, qu'on dit communement que le loup ne sçait de qui il est sorti, ni qui il a engendré: pource que la coustume des loups est de courir sus tous ensemble à celui d'entre eux qu'ils sentent auoir couuert la louue,& l'estrangler sans merci. Que si ces bestes rauissantes ne s'entretuoyent, il n'y auroit troupeau de gros ni de menu bestail qu'on osast mener aux champs. Pour la conclusion de ce chapitre, i'adiousterai quelque mot prins d'Arias Montanus, parlãt du loup selon le langage de l'Escriture Saincte. Le loup (dit-il) est vn animal pernicieux & dommageable, ayant l'esprit & le mouuemẽt prõpt à faire du mal, ce qu'il execute non tant pour necessité qu'il ait de manger & se saouler, que poussé de sa malice & cruauté naturelle: suyuant ce qui est escrit, le loup rauit & dissipe les brebis. A cause dequoy Esdras le surnomme malin. Il adiouste: Entre les hommes ceux qui paroissent ennemis cruels & irreconciliables sont comparez aux loups qui courent fort viste sur le soir. Iesus Christ appelle loups Satan ennemi commun du genre humain & les hypocrites & faux docteurs ses membres; item tous les persecuteurs de la verité celeste & de l'Eglise de Dieu, disant à ses disciples, Ie vous enuoye cõme brebis au milieu des loups. Il dit aussi que le mercenaire s'enfuit, quand il voit venir le loup. Et S. Paul auertissoit les anciens d'Ephese, qu'apres son depart des loups redoutables entreroyent pour tout ruiner.

En son theatre. liu. 3.

En l'apparat de la grand Bible, au recueil intitulé Ioseph, ou de la parole mystique.

CHAP. XI.

Le cheual est vn animal genereux & excellent en maintes sortes. Mais il y en a de meilleurs les vns que les autres selon la diuersité des pays. Combien les Turcs nourrissent soigneusement leurs cheuaux.

A CE que nous auons dit par ci deuant des cheuaux, tant au premier qu'en ce deuxiesme volume, adioustons encore ce qui s'ensuit. Le cheual Arabesque de poil doré, sur lequel montoit d'ordinaire Alexius Empereur Grec conut que ce tyran auoit fait tuer son propre frere: pourtant le ietta-il parterre, & le blessa rudement à coups de dents & de pieds. Mesme sentiment fut au cheual du roy Antiochus. Contraretrus Gaulois ayant tué en bataille ce roy, se saisit du cheual d'icelui, comme d'vn butin de bonne guerre, & le monte. Mais le cheual sentant sur son dos l'ennemi de son Seigneur, empoigne le frein

Baptiste Fulgose, au 5. liure.

aux dents,& sans pouuoir estre retenu court à bride abatue vers vne haute roche,d'où il se precipite en bas, acrauantant le Gaulois & soy mesme,pour vengeance de sa mort d'Antiochus. Certainement on remarque en cest animal quelque particuliere affection au bien des hommes, pour les garder & garantir : ce que peu de gens considerent. Mais ceux qui aiment les cheuaux y prenent garde & s'en esmerueillent. Ie proposerai vn autre exemple notable. Alboin roy des Lombards ayant tenu le siege deuant Pauie l'espace de trois ans,les assiegez se rendirent à lui sous certaines honnestes conditions qu'il signa. Neantmoins, encore tout bouillant de cholere & de mauuaise volonté contre ceux qui venoyent à sa rencontre pour lui faire la reuerẽce,il delibera d'entrer en la ville auec toute son armee. Estant à la porte,en equipage royal, le cheual sur lequel il estoit monté fondit tout soudain sous lui. Gens acourent promptement pour le releuer: mais ils sentent que ce cheual estoit comme amorti,dont esmerueillez ils prenent occasion de supplier le Roy qu'il lui pleust supporter les citadins & ne point ruiner la ville. Tout à l'heure Alboin se repentant de la deliberation qu'il auoit prinse contre la ville & le peuple,changea d'auis,disant, Que les droits de Pauie lui demeurẽt entiers, & tout ce que i'ai promis s'accomplisse. Incontinent qu'il eut lasché la parole,le cheual se releua de soy mesme, sans qu'on le touchast. Soit que tout cela ait esté(comme tesmoignent Paul Diacre,Blondus & Sabellic) adressé par vne speciale prouidence de Dieu,lequel ne vouloit pas qu'vn Prince,desloyal en sa pensee,desployast l'effort de sa passiõ violente sur vne ville & les habitans d'icelle, ausquels il auoit donné la foy; & qui s'humilioyent deuant lui:si est-ce que le los de ce cheual, comme d'vn instrument profitable & choisi expres, est celebre & digne de memoire. Les Romains n'ont pas ignoré combien le cheual estoit magnanime & belliqueux. Henri Salmuth estime qu'ils portoyent en leurs enseignes la figure d'vn cheual, voulans par icelle designer l'auantage qu'on peut auoir en guerre par le moyen d'icelui, qui sert beaucoup alors,est presage de combat,conuoiteux de gloire & de victoire,porte les armez, est prompt à courir, se monstre rempli de force & de courage pour ne point reculer. Tous les ans au mois de Decembre les Romains sacrifioyent à leur dieu Mars vn cheual,qui auoit eu la victoire au bataillon droit de l'armee: ce qui monstre en quelle estime ils auoyent vn tel animal.

En ses annotations sur Pancirolle.

Maintenant ie veux parler des couleurs & marques des bons cheuaux. Non sans raison auons nous ailleurs fait cas des cheuaux tachettez: dõt la bonté du naturel paroit es poils blanc,noirs & roux, entremeslez par vn temperé meslange d'humeurs. On y peut ioindre les cheuaux mouschettez,de poil blanc & noir,comme marquez de mousches. Les cheuaux tout-blancs,ou grisons,ou moreaux,ne sont pas ordinairement estimez,s'ils n'ont au pied, au front,ou au crin,quelques autres poils, comme pour marque, ou vne ligne sur le dos iusques au tronc de la queuë, qui soit d'autre couleur. Au contraire, les cheuaux bais sont de pris,

Liure 2. du 1. vol. ch. 3.

comme

comme ils ont esté de tout temps:& Procopius dit que les cheuaux d'Achilles & de Bellisaire, braues chefs de guerre, estoyent de ce poil. Plusieurs ont amplement escrit de la couleur & des marques des bons cheuaux:& feu mon pere en propose choses fort recerchees en vn liure qu'il a fait de la maniere de penser les cheuaux malades. Il y a vn passage notable en Solin, où il dit que la teste & la queuë des lions monstre leur courage:comme les mouuemens des cheuaux se conoissent à leurs narines. Ce que Varro, Caton, Palladius, & Xenophon aussi, grands maistres en la conoissance de tels animaux, ont soigneusement obserué:c'est asçauoir que les cheuaux pour tesmoignage qu'ils sõt fort esmeus & en cholere, ouurent fort les narines. Les poëtes font souuent mention de ces affections, & nous disons ordinairement que les cheuaux iettent le feu par les narines:ce que Virgile a comprins en trois mots, *Spirantes naribus ignem*. A quoy Solin semble auoir regardé, où il recueille, par la consideration du cheual plongeant fort auant les nazeaux en l'eau pour boire, qu'il est genereux & de bon seruice. Les cheuaux Turcs sont excellens:mais pource qu'ils sont rares auiourd'hui par deça, l'on estime ceux d'Espagne pardessus tous autres de l'Europe; & dés long temps l'Espagne a esté renommee pour l'abondance de ses cheuaux. Le sieur de la Scale en dit ces mots:Il n'y a pays au monde qui fournisse, pour nostre » vsage, cheuaux plus propres & meilleurs, soit qu'on regarde l'adresse de » leurs esprits, ou la soupplesse & agilité de leurs corps. Car ils sont doux » à leurs maistres, terribles aux ennemis : si on les picque, ils ne font diffi- » culté d'entrer parmi les lances, picques & harquebuzades. Ils ne recu- » lent point estans blessez, ains courent à celui qui les a offensez, & parois- » sent plus aspres. Entre les merueilles de leur courage & fidelité, ie vis » vn iour reuenir de la charge certain mien compagnon sain & sauf, son » cheual d'Espagne tellement blessé qu'il trainoit ses boyaux par terre, esti- » mant qu'il n'estoit temps de tomber & d'exspirer sinon apres auoir mis » son maistre en lieu seur, où il monta en croupe derriere vn de la compagnie. Le mesme auint ces annees passees es guerres des pays bas, comme ie l'ai aprins d'vn tesmoin oculaire, lequel me compta, qu'vn cheual d'Espagne sur lequel estoit monté le Comte de Hohenlo, fut si rudemẽt blessé en vne charge que les boyaux lui sortoyent auec force sang. Ce neantmoins il prend la course de telle vistesse, que quoy que les ennemis picquassent fort apres, il reporta & rendit son maistre sain & sauf en l'armee des Estats. Alexandre le grand fit bastir vne ville nommee Bucephale, à l'honneur de son cheual, pource qu'il ne souffroit qu'autre que son maistre montast sur lui, qu'à coups de pieds il combatoit les ennemis, & qu'ayant esté en vne bataille blessé à mort il porta Alexandre loin hors de la meslee, où n'en pouuant plus il defaillit du tout. Les autres cheuaux susmentionnez, tant amis des hommes, meritent sinon vne ville, du moins vn monument de reconoissance & souuenance qui rendist leur courage & valeur notoire à la posterité. I'adiousterai ce que Pierre Quinqueran dit à la louange des cheuaux. Chascun sçait, dit-il, qu'en-

Au 30. c. de ses recueils.

Au 47. ch.

Symmachus en ses epist.

Au 1. liu.

des louāges de la Prouence.

tre toutes les sortes de cheuaux, prisez es escuries des Princes, les genets d'Espagne sōt trouuez les plus beaux & mieux formez; les Turcs ont plus de feu & d'ardeur, les barbes de Numidie sont plus vistes à la course. Toutesfois ils n'ont pas cest auantage si exactement, qu'il ne se trouue par fois de tresbeaux cheuaux de Turquie & de Barbarie, comme aussi entre les Espagnols il s'en trouue qui sont merueilleusement legers. Il y en a d'autres, que l'on a veus en Prouence, ainsi qu'en passant, mais non si ordinaires que les autres, comme d'Angleterre, de VValachie, de Pologne, d'Albanie. Les coursiers de Naples ont l'auantage sur tous ceux-là, aussi sont ils plus chers. Les Escossois courent assez bien: mais ils sont foibles. Aussi en auons nous de Flandres & d'Alemagne, mais ils sont lourds, pesans & tardifs au manier & au courir. Quinqueran recōmande puis apres les cheuaux de Prouence, pource qu'ils courent viste & longuement: remarque en eux encore, que si on les desselle & desbride promptement, apres qu'ils ont couru & trauaillé, & qu'on les laisse paistre, auenant qu'ils se veautrent par terre, par tel moyen ils se garantissent de tout danger. Mais s'ils demeurent debout, on les tient pour cheuaux maladifs, & les enuoye-on aux champs pour seruir au labourage. Le mesme est obserué es cheuaux d'Alemagne: tellement que ceux de Prouence n'ont point d'auantage en cela.

Quant aux cheuaux d'Alemagne, naissans en Frise, Pomeranie, VVestphalie, Hesse & autres lieux, il s'y en trouue de tresbelle & forte taille, en grand nombre, comme appert par tant de centaines de couples que l'on en tire tous les ans, pour mener es pays eslongnez. Les Princes Alemans ont aussi des iumens d'Espagne & des estallons de Frise & d'ailleurs, dōt ils recouurent & entretienent l'engeance de cheuaux, puissans & beaux à merueilles. Neantmoins il faut confesser, que ceux d'Espagne surpassent tous autres de l'Europe, en force & courage: aussi sont-ils beaucoup plus chers. Il me souuient auoir oui dire à vn mien ami, homme de guerre, qu'apres certaine rencontre es pays bas, où plusieurs beaux cheuaux de diuers pays auoyent esté tuez sur le champ à coups de mousquets, il voulut essayer sur vn cheual d'Espagne & de Frise, lequel des deux auoit les iambes plus fortes. Ayant donné trois coups sur l'vne de celles du Frison, elle fut cassee, mais celle de l'Espagnol soustint tous les coups qu'il lui donna pour la briser, & demeura entiere. Ce qui monstre vne ferme solidité d'os bien attachez, qui rend tels cheuaux propres au trauail. Les anciens ont fait cas des cheuaux d'Arcadie, d'Iberie, de Mauritanie, des Gaules & des Parthes. Et feu mon pere, au liure qu'il en a fait dit qu'iceux sont grands, de belle taille, courageux, plaisans à les voir, ayans bon pas & pied seur. Ceux d'Armenie & de Cappadoce, approchans des Parthes, mais de moyenne taille ont plus pesantes testes. Les Iberiens ou Espagnols sont de la plus haute & plus agreable taille, droits, gentils, ayans fort belle teste, gresles, les cuisses non trop grasses, non maigres toutesfois, & assez forts à la peine. Estans poulains ils ne demandent que repos : en l'aage parfait, pour tels animaux, ils sont de tresbon seruice:

puis

puis ils deuienent mauuais,& ne font que mordre & ruer. Les cheuaux Grecs ont bons pieds, sont de conuenable proportion, sur tout ont les testes droites,& fort belles,au reste vistes à merueilles. Ceux de Thessalie tienent le premier rang : les Albanois sont fougoux & dangereux à l'approcher: ceux d'Argos ont assez haute taille, mais sont courts & fort amassez: les Thraces sōt laids,descharnez,ont les espaules aualees,la croupe bossue,les cuisses tortues. Combien que tous ne soyent pas tels: car il s'y en trouue de beaux & bons, tesmoin celui que Virgile descrit. Les cheuaux de Cyrene sont de bonne taille, ont les flancs troussez, & respirent à l'aise. Ceux d'Istrie ont bon pied,sont grands,mal bastis, & esquarquillent les iambes en courant. Tous les cheuaux de Pologne sont assez agreables,sur tout à la nation,courent bien, ont belle teste & beau col,sont simples & lourds. Auiourdhui sont en estime & de grand pris les cheuaux de Iuilliers & de Frise; encores plus les coursiers de Naples & les genets d'Espagne. On fait cas des guildins & des hacquenees d'Angleterre,entre lesquelles & nos bestes d'amble y a grande difference. Les cheuaux de Hongrie sont estimez,pource qu'ils sont robustes,& durent au trauail,ressemblans en beaucoup de sortes à ceux de Thrace. Or comme on conoit que le vin est bon & pur,si l'ayant gousté par deux ou trois fois il se trouue autant & plus agreable qu'à la premiere,aussi dit on que les cheuaux Grecs se portent non moins vigoureusement au bout,qu'au commencement de la course. C'est ce que mon pere en dit. Le sieur de Busbeque prise beaucoup les cheuaux Turcs, Syriens, Ciliciens, Arabes,Cappadociens, desquels il essaya durant son ambassade en Turquie: & raconte comment les Turcs nourrissent en toute douceur les ieunes cheuaux, comme si c'estoyent leurs enfans , ni ne les frapent iamais à coups de baston, s'ils n'y sont forcez. Qui fait que tels cheuaux aiment extremement leur maistre, & pour sa benignité ne deuienent plus fascheux ni restifs, pour se cabrer, mordre & ruer, comme font nos cheuaux pour la pluspart, qui ayans des palefreniers criards & batteurs, deuienent tels, qu'en les sentant & voyant en l'estable ils se herissent, & haissent plus ces bourreaux qu'ils ne les craignent. Au contraire, les Turcs desirent auoir des cheuaux dressez tellement , qu'ils se mettent à genoux , si l'escuyer le leur commande, & souffrent qu'on les monte ainsi: item, qu'ils leuent de terre auec les dents la baguette, la masse d'armes & le cimeterre de celui qui est monté dessus eux, auquel ils les baillent en main. Il adiouste d'autres telles plaisantes adresses de ces cheuaux, que ceux de pardeça pourroyent aprendre , si les escuyers prenoyent autant de peine apres, que les Turcs font apres les leurs.

CHAPITRE XII.

Comment les Alemans traitent, domptent & dressent maintenant leurs cheuaux : du pris d'iceux : & que iadis ils se sont seruis des iumens ou Cauales, ainsi qu'ils font encores de present.

Salmuth es annotations sur Pancirolle.

LEs Alemans ont auiourd'hui, tant es cours des Princes qu'es maisons des particuliers vne autre maniere de gouuerner & maistriser les cheuaux, qu'es siecles passez. Henri Salmuth a proposé entre autres obseruations notables celle qui s'ensuit. Cornelius Tacitus escrit que l'on aprenoit aux cheuaux des anciens Alemans, peu fardez & assez lourds à marcher non pas en diuerses passades ainsi que ceux des Romains: mais à courir droit, ou à tourner dextrement, en telle sorte qu'vn escadron se trouue tousiours en son gros, sans que l'vn des cheuaux soit derriere les autres. Tacitus a voulu monstrer que les Romains auoyent acoustumé de tourner leurs cheuaux, tantost à droite, tantost à gauche. Auiourd'hui l'on ne sçauroit bonnement dire si les Italiens ont auantage sur les Alemans en adresse de picquer cheuaux, leur donner carriere, les arrester, leur enseigner d'vne gaule double & triple courbette, les faire demeurer & tenir iuste & coy, les remener à leur pas sur vne mesme piste; puis les mener en rond, à reculons, de bond en bond; somme leur aprendre mille passades, sauts & gambades souples au possible. Les Alemans aprenent aux leurs à se dresser comme pour s'eslancer de la part opposee, & soudain se renfermer d'vn sault en vn rond où ils tournent merueilleusement court: item à courir à toute bride, puis au moindre signal du picqueur s'arrester sur pied sans bouger nullement. Ce qui monstre que les Turcs & autres estrangers sont inferieurs aux Italiens & Alemans en fait de dresser & dompter cheuaux, encores que les leurs ayēt des adresses naturelles que les nostres n'ont point. Ce que le sieur de Busbeque ne dissimule pas: car apres auoir loué les cheuaux Turcs, il en marque les vices, disant qu'ils n'acheuent leur course qu'en estendant & tenant le col de droit, sans qu'on puisse les arrester ni destourner que par vn grand circuit. Il en attribue la faute au mords de leur bride & dit que par toute la Turquie les cheuaux n'en portent que d'vne mesme forte, sans distinction de plus rude ou moins, selon que requiert la bouche du cheual.

Quant à la nourriture des cheuaux, tous les sages escuyers sont d'accord en ce precepte proposé par feu mon pere, comme necessaire & meilleur, *Que l'on ne face rien par despit & cholere aux cheuaux*. La cholere, dit-

» re, dit-il, est tousiours destituee de bon auis & d'adresse, faisant maintes
» fois des choses que la repentance honteuse acompagne. Sur ce il adiouste
» pour censure à ceux qui outrepassent ceste reigle, les mots qui s'ensuy-
» uent: Nos Alemans ne s'approchent iamais des cheuaux qu'en cholere:
» les escourgees & les fourches ne sont pas espargnees, quand le courroux
» ou l'yuresse ont renuersé l'entendement aux palefreniers, si les hommes
» ne sont mieux reiglez en cest esgard, iamais ne faut s'attendre de voir les
» cheuaux bien dressez. Au reste, l'experience monstre, comme il adiou-
» ste, que si le cheual n'est malade, ou enragé (car la rage surprend les che-
» uaux comme les chiens) il n'offense pas volontiers l'homme, sur tout
» qui soit ieune ou debile. Pourtant ceux qui mordent & ruent, comme
» font plusieurs cheuaux de Hongrie, ne font d'ordinaire ainsi les mauuais
» sinon quand on les irrite, ou quand ils ont opinion & aprehensiõ qu'on
» veut les battre & manier rudement. Pour reuenir au traitement des
» cheuaux, l'on conoit incontinent les genereux, & de qui l'on peut espe-
» rer seruice. Il sera aisé d'obtenir d'vn cheual qu'il reconoisse, aime &
» cherisse celui qui le pense, si le palefrenier entend & veut faire bien son
» deuoir. Au contraire, les cheuaux ne prenent point de plaisir à estre
» traitez de la main d'vn paresseux ou d'vn cruel, qui en lieu de les flatter
» de douce voix tempeste tousiours cõtre eux. Brief le chagrin & le cour-
» roux de maints escuyers & palefreniers en l'estable & dehors nuist gran-
» dement à plusieurs cheuaux. On dit que l'œil du maistre engraisse le cheual, voire pourueu que de sa voix gracieuse & de la douce main il l'a-priuoise & l'esgaye. Le sieur de Busbeque estant en Turquie comme arresté durant plusieurs iours en vn grand logis à lui assigné pour demeure, dit que l'vn de ses passetemps estoit de regarder par les fenestres de sa chambre sur la basse cour ses cheuaux rangez en certaines places ordinaires. Car les appellant par leurs noms acoustumez, chascun d'eux à son tour, respondoit par hennissement & haussoit la teste vers lui, qui pour se faire aimer d'auantage descendoit par fois en la cour, & de sa main bailloit à chascun des escorces & pelures de pompons.

Ces animaux ont des marques de douceur, de grand courage, de fidelité, de reconoissance, de compassion, & d'autres vertus, communes auec le chien & l'elephant. Au regard de leur intelligence, mon pere en dit
» ces mots, On ne sçauroit, ce semble declairer bonnement que ce peut e-
» stre de ceste apprehension de gloire, desir de louange, ambition, discipli-
» ne, & autres merueilleuses affections descouuertes & assez clairement re
» marquees es cheuaux; si quelqu'vn n'appelle cela prudence, intelligence,
» meur auis: combien que de ma part ie distingue telles facultez du cheual
» d'auec l'entendement, l'intelligẽce & la raison humaine: mais quoy que
» ce soit c'est quelque autre apprehension cheualine, de sa sorte & manie-
» re propre. Les anciens ont bien sceu que les bons cheuaux prenent plaisir qu'on les appelle par noms particuliers qu'on leur donne. On trouue encore les noms de Cyllarus, d'Arion cheual d'Adrastus: celui de Bellero-

phon nommé Pegase,est fort conu. Oenomaus en auoit deux,Psylla & Harpinna: Achilles trois,Xanthus & Balius immortels,& Pedase mortel: ce que mon pere expose ainsi,que les deux premiers estoyent entiers, & par propagation & multiplication de cheuaux sembloyent tousiours viure: Pedasus estoit chastré,tellement qu'auec lui perit toute sa race. Virgile appelle Cillare le cheual de Pollux. Ceux de Mars sont Demus & Phobus: de Neptune,Erioles& Glaucus: du Soleil,Pyroeis,Eous,Æthon, Phlegon,c.flamboyant,matineux,Roux,Ardant. Mezentius & Pallans ont leurs cheuaux nommez en Virgile.Pausanias raconte que la iument de Phidelas Corinthien,nommee Aura,voyant son cocher tombé des le commencement de sa course,poursuiuit elle seule, & fit les tours & retours acoustumez autour de la borne, puis ayant acheué vint se presenter deuant les iuges qui bailloyent les pris. Le mesme nommé Phænix & Corax, cheuaux victorieux de Cleosthenes Epidamnien. Mon pere ferme ce discours sur les noms des cheuaux en tels termes: Ici conuiét louer la diligence & industrie des anciens, qui ont estimé deuoir appeller leurs cheuaux par certains noms pour estre reconus, non moins que leurs esclaues. Car que peut on faire adroit en vne maison, si l'on crie, Que quelqu'vn apporte de l'eau,baloye la chambre, coupe du bois; si ce quelqu'vn n'est designé qui le face? Aussi est-il certain que c. asc.un autresfois y auoit sa charge assignee, sans que les vns entreprissent sur les autres.

Il me souuient qu'estant ieune,Christofle Carleuits Seigneur magnifique,fit present à mon pere d'vn cheual de Transsyluanie, mouschetté, dressé pour la guerre, apres la bataille donnee es campagnes de Luneburg entre Maurice Electeur & Duc de Saxe & Albert de Brãdebourg, où Maurice victorieux fut si rudement blessé d'vn coup de pistole, qu'il en mourut trois iours apres. Ce cheual conoissoit mon pere à la voix, & l'approchant le caressoit,& lui leschoit les mains,apres auoir receu du pain trempé & du sel:mais estant seellé & bridé en presence de son maistre,il ne vouloit souffrir qu'autre quelconque le montast,ruant & voulant mordre mes freres & moy si nous en approchions: au reste doux & obeissant,sinon quãd on le picquoit, car il ne pouuoit endurer les coups d'esperon,fors le premier & second au plus: au troisiesme il commençoit à bondir de telle vigueur, qu'il renuersoit par terre son picqueur, sans lui toucher en sorte que ce fust, le voyant bas: au contraire il demeuroit tout planté sans se remuer,iusques à ce que l'homme fust releué, auquel il estoit malaisé pour lors de remonter dessus.Par fois il prenoit le frein aux dens, & comme enragé couroit impetueusement par monts & vallees emportant non sans danger l'homme qui s'ingeroit de le picquer. Nous fusmes,moy & autres,quelquesfois en ce danger, iusques à ce que conoissans mieux le naturel du cheual,qui autrement alaigre, volontaire & obeissant à marcher au pas,au trot,au galop,en passades, ne vouloit pas que des palefreniers & valets le rudoyassent comme quelque haridelle ou cheual de charrette. Mais il se presente à dire tant de choses

sur ce

sur ce suiet, que mieux vaut acourcir le propos que l'alonger, au regard du soin qu'il conuient auoir de tels animaux. Parlons de leurs pris.

Selon que les cheuaux sont plus ou moins adroits & gentils ils se vendent plus ou moins. Il n'y a pas long temps que ceux d'Alemagne, de diuers poil & pays, se donnoyent à bon marché: maintenant à cause des guerres continuelles, où la caualerie est estimee, & fait le gros en vne armee, ils se vendent plus cher: tellement que ceux qu'on auoit pour trente tallers en coustent auiourd'hui soixante, & nonante. L'Alemagne foisonneroit en cheuaux, & pourroit-on en recouurer à supportable pris, si on ne les emmenoit tous les ans par infinies couples es pays estranges, sur tout en France, où ils sont cherement achetez. Les genets d'Espagne, coursiers de Naples, & autres cheuaux, qu'on appelle grands & de seruice, sont de tresgrand pris, & fort estimez des Princes, Comtes, & Barons. I'ai veu vne iument de Naples, poil bay, chez les Fouckres à Ausbourg il y a quelques annees seruant à faire des poulains, laquelle auoit cousté toute nue plus de mille florins d'or. C'est vne trop haute taxe, pour gens de petite qualité. Deuant que les Espagnols fussent allez au Peru, les habitans des Indes Occidentales ne sçauoyent quelle beste c'estoit qu'vn cheual. Ils furent tellement esperdus à la rencontre des premiers, que seize caualiers Espagnols descendus en terre, & chargeans à dos vne armee d'Indiens, mirent tout en route, frappant dessus d'estoc & de taille, comme si c'eussent esté des troupeaux de moutons. Ces pauures hommes nuds estonnez de voir vn animal qu'ils entendoyent hennir, & cuidoyent qu'il criast pour les deuorer, demeuroyent là tout-plantez, sans auoir l'esprit ni d'employer leurs armes, ni de se sauuer en s'escartant çà & là. D'auantage ils cuidoyent que l'homme & le cheual ne fust qu'vn, comme ce que les poëtes ont feint des Centaures. A ceste cause ne se faisoit nul trafic de cheuaux es Indes. Pour suppleer à tel defaut, Nature leur auoit fait present de moutons ressemblans en quelque sorte aux chameaux, exceptee la bosse & le gros col, grands comme cheuaux de moyenne taille, mais inutiles & trop foibles pour la guerre, sinon qu'ils portoyent vn homme armé quelques milliers de pas loin: mais estãs las, si on les pressoit ils tournoyent la teste, & de leur souffle estrangement puant infectoyent ceux qui estoyent montez dessus. Quand on les charge trop, ils se iettent par terre, & n'est possible de les faire leuer, pour coups qu'on leur baille, si on ne leur oste le bast, ainsi que Corneille VVitfliet & autres voyagers ont remarqué. Ils ressemblent en cela aux Chameaux, qui refusẽt de porter plus que leur charge ordinaire: & si on les surcharge taschent de ietter tout par terre, & de se sauuer. Dont P. Ioue print la deuise Espagnole, *Nõ suffro mas que puedo* c. *Ie ne porte plus que ie puis*, sous la figure d'vn chameau chargé gisant par terre. Mais retournons au pris des cheuaux. Les Espagnols ayans subiugué la plus-part de ces Indiens Americains, se nicherent au pays, & commencerent à se mutiner & faire la guerre les vns aux autres: alors le pris des cheuaux

P. Martyr Milannois en ses decades du nouueau mõde.

En ses additiõs à la geographie de Ptolemee.

encherit tellement, qu'vn fut vendu trois mille ducats; vn autre quatre mille, & y en eut vn pour lequel l'acheteur compta cinq mille ducats. Les historiens escriuent qu'au royaume de Narsingue, qui regarde l'Inde Orientale vn cheual se vend cinq cens Pardais, qui sont pieces d'or de grand valeur en ce pays-la. Louys Cadamoste raconte, qu'au royaume de Senega en Ethiopie, quoy qu'il soit tresdifficile d'y nourrir des cheuaux, à cause que le pays est sablonneux, extremement chaud, & que les cheuaux y creuent presques ordinairement par retention d'vrine; toutesfois il s'y en trouue grand nombre, & pour vn cheual ils donnent volontiers douze ou quatorze esclaues. Pour n'insister pas d'auantage sur cest article, i'adiousteray de l'histoire saincte combien se vendoyent les cheuaux d'Egypte, du temps de Salomon, lequel outre l'equipage de ses chariots eut force cheuaux. Il est dit au texte, que chaque chariot remontoit & sortoit d'Egypte pour six cens pieces d'argent, & chaque cheual pour cent cinquante. Et ainsi en tiroit-on par le moyen d'iceux pour tous les rois des Hethiens, & pour les rois de Syrie. Au conte que Budé fait de ces pieces d'argent les cent cinquante montent à soixante escus: par ainsi le chariot de six cens pieces, c'est à dire qui auoit deux couples de cheuaux coustoit deux cens quarante escus.

Gomez, ius, liu. 4. c. 117

1. Rois 10. 29.

Au regard du troisiesme article de ce chapitre, on sçait que les anciens Alemans & autres, se seruoyent presques ordinairement de iumens ou cauales à la guerre, comme les noms encores vsitez de *Marstall, Marschalckh, Marenhold*, & autres semblables entre les Alemans, qui tirent leur etymologie des cauales, le monstrent. Car es courues grandes & soudaines les iumens seruent bien mieux que les cheuaux entiers & non chastrez. D'auantage, elles ne laissent d'vriner en courant, & ne s'arrestent iamais. Au contraire les cheuaux ne peuuent se purger en courant, & s'ils retienent trop leur vrine creuent, ou en deuienent inutiles, comme François Patrice le recueille de l'experience ordinaire. Baiazet, Sultan des Turcs, comprint bien ceste commodité des iumens: car voyant tailler en pieces ses gens en ceste sanglante bataille donnee entre lui & Temir Tartare, que le vulgaire nomme Tamberlan, & le reste de ses troupes en desroute, il monta promptement sur vne cauale, & s'enfuit à bride abatue, suiui des ennemis pour le prendre: mais en vain, n'eust esté qu'apres auoir fait plusieurs lieuës de chemin sur ceste beste qui couroit comme le vent, il se rendit d'auanture pres d'vne riuiere, où la iument fort alteree voulut boire à toute force, sans que Baiazet, grandement pressé de la goutte aux pieds & aux mains, peust la retenir ou faire passer oultre, iusques à ce qu'elle eust assouui sa soif. Lors elle se remit à la course, mais non si viste qu'au parauant, de sorte que les cheuaux legers de Temir attraperent Baiazet, & le menerent prisonnier à leur maistre. Au iourd'hui les Princes & grands Seigneurs d'Alemagne se seruent es tournois & courses de bagues, voire es combats, item en leurs coches, de iumens de Hongrie, & autres cauales de belle taille, qui sont chastrees: pource que telles bestes sont vigoureuses, & ne se lassent iamais de courir. I'ai

Au 3. liu. de l'institut. du Prince, tit. 2.

P. Bizare, au 9. liu. de l'hist. de Perse.

rir. I'ai veu le Duc Auguste Electeur de Saxe,& autres Princes, preferer en ces exercices telles iumens aux cheuaux. Quant à l'aage, Patrice l'estend apres Pline iusques à cinquante ans,& adiouste, C'est chose peu desirable, pource que tels animaux sont lors inutiles à la guerre, au bast, à la charrette,& à seruir d'estalons, ou estre couuertes. Passez vingt ans le cheual ne peut plus estre estallon, apres dix ans la iument est brehaigne: ce disent ceux qui ont escrit de l'agriculture.

Plin. liu. 8. c. 42.
Au 3. liu. de l'inst. du Prince, tit. 2.

CHAP. XIII.

Pourquoy les chiens sont estimez capables de quelque raison. Obseruations particulieres touchant leur voix, taille, sorte diuerse, naturel, & faim insatiable.

PLVTARQVE s'essaye de prouuer par beaucoup d'argumens, sur tout par vn prins de la rage que les chiens sont douez de raison. Voici ce qu'il en dit; On ne pourroit proprement & veritablement appeller fol, furieux ou enragé, ce qui de sa nature n'est pas capable d'entendement, de discours, ni de raison: car il est impossible qu'vne partie se puisse dire interessee ni maleficiee, qui n'a iamais eu l'aptitude, ne la puissance naturelle de receuoir diminution, ou priuation, ou mutilation, ou totale destruction: & toutesfois ie ne doute point, que tu n'ayes quelquesfois veu des chiens enragez. Quant à moy, i'ai veu des cheuaux qui l'estoyent; & y en a qui disent d'auantage, que les bœufs mesmes enragent,& les renards, comme les chiens. Mais l'exemple des chiens, qui est sans aucune doute, suffit,& porte tesmoignage que ceste espece de beste a sens & entendement, non pas petit: & quand il auient qu'il se trouble & se confond, alors leur vient la maladie que l'on appelle rage & folie, là où l'on n'aperçoit point qu'ils ayent la veue ni l'ouye alteree. Or ainsi comme d'vn homme trauaillé d'humeur melancholique, & transporté hors de son bon sens, qui diroit que son entendemēt ne fust point tourné, son discours desuoyé,& sa memoire gastee, il seroit fort impertinent, pource que l'ordinaire & la coustume des fols & furieux nous mōstre euidemment qu'ils sont hors d'eux mesmes, & ont perdu tout discours de raison: aussi celui qui cuideroit que les chiens enragez souffrissent autre mal qu'vne perturbation & confusion de la partie qui parauāt souloit en eux imaginer, discourir & souuenir, de maniere que quand ils sont fols & espris de la rage, ils ne conoissent plus les personnes que plus ils cherissoyent,& fuyent les lieux où plus ils souloyent hanter & demeurer,& ne voyent pas ce qui se presente deuant eux: celui-la me semble-

Au traité Quels animaux sont les plus auisez.

roit opiniaftre contre la verité,afin de comprendre ce qui de là s'enfuit. «
Le mefme adioufte,quelques fueillets apres : Les Dialecticiens tienent «
que le chien,fe trouuant en vn carrefour diuifé en plufieurs chemins,vfe «
de l'argumentation qui s'appelle fuffifante enumeration des parties, di- «
fcourant ainfi en foy mefme:Il faut que la befte que ie chaffe foit paffee «
par l'vn de ces chemins ci. Or n'eft-elle pas allee par celui-la,ni par ceft «
autre-là; elle eft donc paffee par ceftui-ci. Car le fentiment du nez ne «
lui donne intelligence que des premiffes, & le difcours de la raifon lui «
donne à entendre la neceffité de la confequence & de la cõclufion.Mais «
le chien n'a que faire de ce tefmoignage des Dialecticiens,qui eft faux& «
menfonger:ce lui eft affez d'auoir le flair & fentiment du nez, qui par la «
trace du pied,& par la fluxion de l'odeur,iffant de la befte, lui monftre «
par où elle a fuy,fans fe foucier des propofitions diuifees ou conioinctes, »
ni de la fuffifante enumeration des parties. Or par plufieurs autres ef- «
fects,paffions,offices & actions,qui ne procedẽt ni du fens ni de la veuë, «
ni de celui de l'odorement,ains feulement de l'intelligẽce& du difcours «
de la raifon,peut-on affez aperceuoir & comprendre quelle eft la nature «
du chien,duquel fi ie voulois deduire deuant vous la creance,l'obeiffan- «
ce,les rufes, la patience & tolerance de trauaux à la chaffe, ie me ferois «
mocquer, attendu que vous le voyez,l'experimentez & le pratiquez vous «
mefmes tous les iours. C'eft ce qu'en dit Plutarque, qui adioufte for- «
ce exemples des memorables & prefques incroyables deportemens de ces animaux. Mais pour n'y infifter plus longuement & peut eftre contre la bienfeance conuenable à mon deffein, & crainte d'ennuyer les lecteurs, ie me contenterai de reprefenter quelques hiftoires rares de ce prudent animal,fi fidele à l'homme.

Ceci eft fpecialement remarquable,que les autres beftes brutes n'ont qu'vne voix,marque vraye & particuliere,qui les fait difcerner d'auec les autres. L'Elephant a fon barriffement,& quelquesfois vn cri ou plaint lamentable:le lion rugit,le cheual hennit,le loup hulle, le porc grõgne: mais outre ce que le chien abaye,on lui attribue encores d'autres indices de voix diftincte & diuerfe : comme quand il gronde commençant à fe courroucer,ou qu'il glappit faifant fefte à fon maiftre,& femblant chanter de ioye, ou qu'il crie s'efiouiffant d'auoir defcouuert la proye : dont aucuns eftiment qu'il ait efté nommé *Canis*,pource qu'il femble chanter & s'efgayer.

Entre les fortes de chiens excellens font les leuriers, fi francs & genereux,qu'ils ne permettent aux autres chiens de chaffe d'aprocher du lieure par eux abatu,ains le gardent entier, iufques à ce que le chaffeur l'emporte,ou le ferre en lieu affeuré. I'ai oui dire à vn mien ami,qu'il auoit eu vn leurier fi bon,que voulant emporter vn lieure, & rencontrant vn renard,foudain il lafche la lieure,pourfuit,attrape & eftrangle le renard, puis reuient à fa premiere proye,effayant d'emporter les deux. Mais n'ayant la gueule affez grãde pour empoigner le renard & le lieure, il print la peine de trainer tantoft l'vn tantoft l'autre, & continua iufques à ce

qu'on

qu'on lui vinst aider: dequoy ce mien ami eut son passetemps tout à l'aise, caché derriere vn buisson, d'où il regardoit faire. Conrad Heresbach dit le mesme de ce naturel des leuriers, & adiouste qu'il y en a de si bien dressez, qu'ils apportent la proye au chasseur, & faut que tels chiens soyẽt aspres à mordre, & redoutez des autres: item conuient se garder de les tãcer ni battre, si quelquesfois ils gourmandent & pincent les autres. Il requiert aussi que tels chiens soyent de haute taille, agiles, prompts, hauts de iambes par deuant, la teste longue, seche & legere, les iambes de derriere courtes, les yeux estincellãs, la poictrine refaite, les autres membres troussez, exceptees les fesses qu'il veut vn peu larges, la queuë longue, recoquillee, & point velue. Il y a d'autres chiens de chasse desquels Pline escrit, que c'est là que leur industrie & adresse aparoit. Le chasseur considere les passees, & suit le chien qui le meine au giste, le tirant de fois à autre par la lesse, afin qu'il flaire tant mieux, & descouure de son museau l'endroit où est la proye. Heresbach les nomme chiens de relais & de sang. Ayant descouuert (adiouste Pline) que la beste est blessee, ils tracassent apres, & meinent le chasseur es endroits où la beste se cache. Si elle a trauersé riuiere ou ruisseau, ils le monstrent premierement par l'agitation de leur queuë, puis auec le museau. Deuenus vieux, foibles, aueugles, si on les porte aux champs, ils prenent le vent & se mettent en queste, tant qu'ils ayent descouuert le giste des bestes.

Liure 8. ch. 40.

Pierre Quinqueran fait vn grand discours à la louange des chiens, & n'estime pas moindres en force & courage les mastins de Prouence, que les Dogues d'Angleterre & les Limiers Corses, dont il dit auoir fait l'espreuue, & troué que les Prouençaux sont plus robustes. Il adiouste (ce que ie representerai pour la rareté) qu'en Espagne & Prouence seulemẽt se trouuent des chiens nommez Charnegues, qui chassent de nuict & ne valent rien de iour, n'ayans lors flair qui vaille, de poil tout blanc, comme les turquets. Les brebis & iumens blanches font des aigneaux & poulains de diuerses couleurs. Vn homme blanc fait des enfans noirs. Mais ces chiens-la de toute souuenance sont blancs ou grisastres, de moyenne taille, le corps gresle & fort descharné, les dents fortes & qui ne desmordent que malaisément, les oreilles longues, droites, & non abatues pour flatter. Ils ont l'ouye la plus aigue qu'il est possible de penser, & c'est le principal instrument de leur queste: c'est aux connils principalement qu'ils en veulent, & les attrapent d'vne singuliere adresse. Les Molosses d'Epire furent iadis tenus pour les meilleurs & courageux cõtre les grosses bestes: tellemẽt que depuis on a donné ce nom en langue Latine aux Dogues d'Angleterre & à tels autres chiens. Il y auoit puis apres les Spartiates ou Laconiques, sur tout les femelles, qu'Aristote prefere aux masles. En troisiesme lieu les Salaminiens, dont on faisoit cas à cause qu'ils auoyent tresbon nez & estoyent propres à garder les maisons. Les Hircaniens puis apres, aspres au combat contre gens & bestes. Consequemment les Albanois, du nombre desquels furent ceux que lon amena à Alexandre, acoustumez à vaincre les lions & les elephans.

Au 2. liu. des louãges de Prouẽce.

Au 1. liu de la chasse.

Oppian marque dix sept sortes de chiens, & propose diuerses choses, memorables de leur forme & naturel. Au demeurant il a esté bien dit par Plutarque, comme le veneur doit cercher le bon chien, non la race ni le pays d'où il est : qu'aussi les premiers nobles ont acquis ce nom de leur propre vertu, non point de leur patrie ni de leurs ancestres.

Psea. 59. 15 16.

Es propos de table, qu. 8.

Pour la fin, n'oublions pas la boulimie ou faim canine, de laquelle aucuns estiment que Dauid entend parler, quand il dit de ses ennemis, « Qu'ils aillent & vienent sur le soir, & meinent bruit comme chiens, & facent le tour de la ville : qu'ils trotent pour trouuer à manger, & passent la nuict sans estre rassasiez: comme s'il predisoit la mendicité des Iuifs, & l'estat miserable auquel ils sont reduits iusques à present. De fait l'on trouue le mot de faim souuentesfois prins pour mendicité. Plutarque remarque que les anciens ne disoyent pas boulime, mais poulime, comme qui diroit polylime, c'est à dire grande famine. Il demande si ceste maladie est vne indisposition d'estomach, causant pasmoison, ou quelque morsure à la bouche de l'estomach, à quoy l'on remedie par vn morceau de pain: & la raison est adioustee pourquoy ceux qui cheminent parmi les neiges sont tourmentez de ce mal. « Surquoy il dit que Brutus se trouua vne fois au danger de sa vie, marchant de Dyrrachium vers Apollonie par vn chemin fort couuert de neige: car estant eslongné de ses viuãdiers, force lui fut de s'asseoir, n'en pouuant plus: tellement que ses soldats furent contrains de courir droit aux murailles, & de prier les gardes de leur donner du pain, ce qu'ayans obtenu ils le porterent à Brutus qui reprint ses esprits, & ayant forcé ceux d'Apollonie à se rendre, les traita fort gracieusement. Ce mesme accident auient aussi aux cheuaux & aux asnes, mesmement quand ils portent des figues ou des pommes. Et ce qui fait encore plus à esmerueiller, est qu'il n'y a rien qui face plustost reuenir non seulement les hommes, mais aussi les bestes de voicture, que de leur donner du pain, tellement que s'ils en mangent, pour peu que ce soit, ils sont aussi tost reuenus, & cheminent. » A tant Plutarque. Ce qui explique le conseil que les sages vieillards donnent aux ieunes hommes de ne se mettre en chemin sans porter du pain sur eux: pource que c'est vn remede contre la faim ordinaire, mais aussi contre d'autres fascheux accidens.

CHAP. XIIII.

Les chiens genereux on fait preuue de leur feauté enuers leurs maistres viuans & trespassez. Consideration de la nature & adresse particuliere de ces animaux. Des epitaphes qu'on leur a dressez.

Les

LEs Romains souloyent iadis, pour certaine considera-tion, mettre sur le bucher des corps morts que l'õ bruf-loit, le chien, & le cheual, ou l'esclaue, que le defunct a-uoit le plus aimé. Ils designoyent en ce fait la fidelité notable de ces deux animaux, qu'ils bailloyent pour cõ-pagnons aux maistres en leur mort. I'auouë que ç'a esté force & violence de la part des hommes : mais il y a plusieurs exemples anciens & modernes qui monstrent que ceste fidelité est naturelle en tels animaux, sur tout au chien. Pour ceste cause, les Grecs voyans le chien si affectionné à son maistre l'ont appellé *Kyon*, mot qui signi-fie amoureux. Car quoy que son maistre le batte, il ne l'abandonne point, ains plustost se couchant aux pieds d'icelui, le regarde piteuse-ment, comme confessant sa faute, & demandant pardon. De là est deriué vn autre mot, *Proskynésis*, qui denote vne profonde humilité iointe à vn tresgrand respect : rapporté par les Chrestiens à ceste deuo-tion de laquelle poussez ils se prosternent deuant la face & redoutable maiesté de Dieu, espandans leurs prieres en son sein, auec franche con-fession de leurs pechez, comme Iean de Lespine le monstre au traité de la prouidence de Dieu. Pour venir aux histoires, & prouuer par i-celles que le chien peut discerner par vne adresse merueilleuse ses mai-stres, morts & viuans, pour leur tesmoigner vne tresgrande amitié, i-tem leurs ennemis, qu'il hait & poursuit aspremenent, ie rapporterai ici ce que Nicetas Acominates raconte comme chose prodigieuse, que Thes-salonique ayant esté prise par les Siciliens, les chiens ne toucherent à corps mort quelconque des Grecs, pour les deschirer ou manger, au contraire ils deuoroyent goulument ceux des Siciliens, mesmes les ti-royent de leurs sepulchres, & les despeçoyent furieusement. Sainct Ambroise recite vn singulier exemple de la feauté d'vn chien enuers son maistre. Souuentesfois (dit-il) les chiens ont descouuert par indi-ces euidens les meurtres commis, & tellement accusé les coulpables, que l'on a adiousté foy au rapport muet de tels tesmoins. On dit qu'en la ville d'Antioche entre iour & nuict certain personnage fut tué en lieu à l'escart, par vn soldat qui cerchoit proye. Le meurtri n'auoit pour compagnie que son chien : le meurtrier couuert de l'obscurité du iour defaillant se retira ailleurs. Force gens acoururent au bruit, regardans ce corps gisant sur terre, & le chien lamentant ce qui estoit auenu à son maistre. Auint que le meurtrier (comme c'est l'ordinaire des hom-mes cauteleux) pensant que s'il se trouuoit auec les autres en la foule, on presumeroit tant plus de lui qu'il n'auroit point de part à ce forfait, apro cha de ceux qui estoyent assemblez, voire du corps mort. Le chien tout soudain quitte son dueil, & armé de vengeance court sus au meurtrier, l'empoigne, l'arreste, faisant vne plainte pitoyable aux assistans, à qui les larmes vindrent aux yeux: somme chascun soupçonna incontinent quel-que chose de la verité du fait, voyant ce chien auoir fait seul cest arrest,

Au 2. liu. des Annal. d'Andronic Commene.

En l'exposi tiõ de l'œu ure des six iours, ch. 4.

& ne vouloir lascher prise. Le meurtrier tout confus de voir vn tesmoin qu'il ne pouuoit reprocher d'estre ennemi, malvueillant, ou de qui il eust esté offensé, ne sceut excuser ni couurir son forfait. Dont auint que le chien qui n'auoit peu sauuer la vie à son maistre procura la vengeance de sa mort, aux despens de la vie du meurtrier.

Au traité quels animaux sont les plus auisez.

Ceste histoire en ramentoit vne semblable, descrite par Plutarque, de ce chien qui descouurit les meurtriers de son maistre, au roy Pyrrhus. Ce Prince allant par pays rencontra vn chien, qui gardoit le corps de son maistre que l'on auoit tué, & entendant des habitans qu'il y auoit desia trois iours qu'il estoit aupres sans en bouger, & sans boire ni manger, commanda que l'on enterrast le mort, & amenast le chien quand & lui, & qu'on le traitast bien. Quelques iours apres on vint à faire la monstre & reueuë des gens de guerre, passans pardeuant le Roy qui estoit assis en sa chaire, & auoit le chien aupres de lui, lequel ne bougea aucunement, iusques à ce qu'il aperceut les meurtriers qui auoyent tué son maistre, ausquels il courut sus incontinent auec rudes abois & grande aspreté de courroux, se retournāt maintesfois deuers Pyrrhus, de maniere que non seulement le Roy, mais aussi tous les assistans entrerent en suspiciō grande, que ce deuoyent estre ceux qui auoyent tué le maistre de ce chiē: si furent arrestez prisonniers, & leur proces fait là dessus, ioint quelques autres indices & presomptions que l'on eut d'ailleurs à l'encontre d'eux, tellement qu'à la fin ils aduouërent le meurtre, & en furent punis. Autāt en fit le chien du sage Hesiode, à ce que l'on dit, ayant conuaincu les enfans de Ganystor Naupactien du meurtre commis en la personne de son maistre. Plutarque raconte encore là mesmes, vn autre exemple memorable, & digne d'estre adiousté aux precedens, en la maniere qui s'ensuit. Vn sacrilege estant entré finement dedans le temple d'Æsculapius, desroba les plus beaux & riches ioyaux d'or & d'argent qui y fussent: & pensant n'auoir esté descouuert ni aperceu de personne trouua moyē de sortir, & de gaigner au pied. Le chien commis pour la garde du temple, que l'on appelloit Capparos, fit bien son deuoir d'abayer: mais voyāt que personne des marguilliers ne venoit, il se mit à poursuyure & aller apres le sacrilege qui s'en fuyoit: & combien qu'il lui iettast des pierres, il ne laissoit de courir tousiours derriere lui. Quand le iour fut venu, il ne le talonnoit pas de trop pres, ains le suiuoit de l'œil, ne le perdant iamais de veuë: s'il lui iettoit du pain il n'en vouloit point: s'il se couchoit la nuict pour dormir, il ne bougeoit d'aupres: quand il se leuoit le matin pour cheminer, le chien se remettoit à le suyure: & s'il rencontroit des passans, c'estoit à les caresser & faire feste à tous de la queuë, au contraire il abayoit fort asprement au larron, & lui couroit sus. Quoy entendu ceux qui eurent la charge d'aller apres pour cercher le sacrilege, s'informans de ceux qu'ils rencontroyent par le chemin, de quelle grandeur & de quel poil estoit le chien, continuerent leur poursuite tant plus chaudement, & firent tant qu'ils attraperent le sacrilege en la ville de Crommyon, d'où ils le ramenerent à Athenes, le chien marchant deuant eux,

faisant

faisant grand' feste & demenant la plus grand' ioye du monde, comme
» s'il se fust glorifié d'auoir esté cause de faire prendre le malfaiteur. Les
» Atheniens qui entendirent toute la verité du fait, ordonnerent que
» ce chien auroit du public certaine mesure de bled pour le nourrir,
» & enioignirent aux prestres du temple d'en auoir soin tant qu'il vi-
» uroit.

» Mais laissons ces histoires anciennes & comme surannees, pour considerer quelques autres plus recentes. On lit en Torquemade Espagnol l'histoire qui s'ensuit. Le Comte Alfonse auoit nourri vn chien, nommé Melcorico, si feal, qu'il n'estoit pas possible de rencontrer la pareille beste. Iamais il n'abandonnoit son maistre, lequel l'aimoit merueilleusement, en signe dequoy il ordonna par son testament que ses heritiers donneroyent quelques pains tous les iours & autre douceur à ce chien. Mais le Comte estant decedé son chien ne voulut gouster pain ni pitance quelconque, tellement qu'il demeura trois iours entiers sans manger, & peu s'en falut qu'il ne perist de tristesse & de faim. Les heritiers du Comte, qui aimoyent bien fort ce chien si feal & genereux, marris de le voir defaillir en sa cachette, aposterent le fol du Comte, homme qui en habits, voix & contenance representoit naifuement son maistre & qui se iouoit d'ordinaire auec le chien. Ils le firent vestir des habillemens du Comte, auec lequel il auoit quelque rapport aux traits du visage & à la proportion du corps. Ce nouueau maistre commence à flatter le chien, & à lui presenter de la viande. Icelui attiré de l'odeur, & pensant que ce fust le Comte mesmes qui les lui offrist, glapissant de ioye sort tout alaigre hors de sa cachette, & se presente au fol, lui faisant merueilleuses caresses, comme si c'eust esté son maistre, print la viande de la main d'icelui, iusques à suffisance. Tost apres ayant beaucoup flairé, & reconu qu'õ auoit supposé vn pour autre, & que son vrai seigneur estoit mort, il se retira dedans sa cachette, où il mourut de faim & de douleur, sans vouloir plus receuoir nourriture, de quelques mains qu'elle lui fust presentee. Pline escrit que le mesme auint iadis au chien de Iason Lycien, qui ne voulut iamais manger depuis qu'on eut tué son maistre, & mourut ayãt ainsi langui quelques iours. En ce mesme liure & chapitre est haut-louee la fidelité du chien de Titus Sabinus, que l'on ne pouuoit chasser arriere du corps de son maistre, qui auoit esté tué, pres duquel il faisoit des heurlemens pitoyables : & quand on lui bailloit de la viande, en lieu de la manger, il la posoit sur la bouche de son maistre. Le corps ayant esté ietté dedans le Tybre, le chien se lance apres, & s'essaye de le souleuer dessus l'eau. Durides chien du roy Lysimachus, auquel il auoit tenu compagnie en toutes ses batailles, chasses, trauerses & difficultez tresdangereuses, voyant mettre le corps mort de son maistre sur le bucher, criant & hurlant se ietta tout au milieu des flammes ardantes, où le vif fut bruslé auec le mort. Le mesme auteur dit qu'autant en fit le chien de Hieron roy de Sicile. François Patrice a recueilli plusieurs autres tels exemples des anciens au troisiesme liure de son recueil de l'institution du

Au liu. intitulé, Iardin des fleurs curieuses.

Liu. 8. c. 40

Liu. 8. c. 13.

Prince, chapitre sixiesme, auquel ie renuoye le lecteur curieux d'en sçauoir d'auantage.

Les Anciens Romains n'ignoroyent pas cela, qui non sans raison particuliere adioignirent à leurs dieux domestiques vn chien, & reuestirent ces marmousets de peaux d'vn tel animal. Plutarque en a fait vne question en ces termes : Pourquoy est-ce qu'aupres des Lares, que proprement ils appellent Præstites, ils mettent vn chien, & eux sont reuestus de peaux de chien ? Est-ce pour autant que ce mot Præstites, signifie autant comme qui diroit, Estans deuant ? Or faut-il que ceux qui sont deuant gardent, & soyent terribles aux estrangers, comme l'est vn chien de garde, & doux à ceux de la maison. Ou plustost ce que disent aucuns des Romains est veritable, comme aussi l'estime Chrysippus le philosophe, qu'il y a des mauuais esprits, qui vont çà & là se promenans par le monde, & sont les bourreaux par lesquels les Dieux tourmentent & punissent les iniustes & meschans hommes. Aussi tienent-ils que ces Lares sont esprits malins & diables, qui vont espiant & guettant la vie des hommes. C'est pourquoy ils les vestent de peaux de chiens, & leur mettent vn chien aupres d'eux: comme voulans donner à entẽdre qu'ils sont aspres à rechercher & punir les meschans. Nous pourrions prouuer par diuers exemples qu'il ne se trouue animal plus seur à faire garde de nuict & de iour que le chien : & ci deuant auons monstré que les chiens ont serui iadis à la guerre, & encores de nostre temps aux Espagnols en la conqueste des Indes, où ces soldats à quatre pieds eurent gages, payez à leurs maistres. Ælian raconte que les Magnetes, peuples habitans au long du fleuue Mæandre, faisans la guerre aux Ephesiens, donnerent à chascun homme de cheual vn chien de chasse & vn esclaue auec le iauelot. Quand il fut question de combatre, ils lascherent les chiens, qui troublerent les rangs des ennemis contre lesquels ils abayoyent & se ruoyent impetueusement. Les esclaues puis apres s'auancent, & font vn grand effort auec leurs iauelots. Finalement les gens de cheual donnent dedans l'ouuerture ia faite, & demeurent victorieux. L'ambassadeur d'Angleterre raconta aussi n'y a pas long temps, que le Cõte d'Essex, Lieutenant de la Roine en la guerre contre les rebelles d'Irlande, auoit en son armee enuiron huit cens Dogues, non seulement pour garder le camp, mais aussi pour courir sus aux Irlandois desarmez & nuds pour la plus-part, & pour descouurir ceux qui se cachoyent es cauernes & dedans les forests. A mesme intention sont nourris encore auiourd'hui plusieurs grands chiens sur les frontieres de Dalmatie & de Croatie, contre les courses & surprinses des Turcs: combien qu'en quelque autre esgard. Car ceux ci ne sont pas ordonnez pour se ruer contre les ennemis, & leur faire effort, ains pour descouurir ceux qui se cachent es grandes forests, afin de reuenir en diligence vers leurs maistres, ausquels ils font assez entendre par leurs abois, que les ennemis ne sont pas loin. I'ai aprins de tesmoins oculaires, que cela se pratique à Zenga forteresse d'Istrie. Si ces chiens s'escartent ou s'auancent trop, les Turcs embusquez en tuent par fois

Es demandes des choses Romaines, dem. 51

En sa diuerse histoir. liu. 14. c. 46.

fois quelques vns à coups de flesches. A cela regardent aussi les Egyptiens qui en leurs hieroglyphiques representoyent le soldat par vn chiẽ qu'on meine en lesse, ce dit I. Pierius : peignans en cest animal les plus belles parties d'vn homme de guerre. Car ainsi que les chiens n'oubliẽt rien de leur deuoir à courir, garder, veiller, assaillir & defendre, tant que leur vigueur & vie se peut estendre : ainsi conuient-il que le soldat soit prest au commandement de son chef, soit qu'il faille marcher, ou combatre, ou se retirer sous son enseigne. Quoy plus ? si les chiens s'entrebattent, & il suruient quelque autre animal ennemi d'iceux, s'accordent-ils pas tout à l'heure, pour courir sus d'vn commun accord à leur ennemi? tel aussi est le deuoir des guerriers, sçauoir est de laisser promptement leurs querelles & pretentions particulieres, pour combatre ensemble ceux qui cerchent leurs biens & vies. Nous en auons l'exemple es legions de L. Sylla, qui s'estans mutinees, le general leur enuoya dire que l'ennemi approchoit, & fit sonner aux armes: ce qui appaisa tout soudain la sedition, tous s'accordans à combatre l'ennemi commun. Cela se pratiquoit tãdis que la discipline militaire estoit en vigueur: auiourdhui qu'elle est eneruee il en va bien autrement. Car ie pourrois alleguer plusieurs histoires de nostre temps, où l'on a veu des troupes entieres se mutiner en demandant argent lors qu'il faloit combatre, voire aimer mieux que l'ennemi les desualizast, esgorgeast, & traitast le plus indignement du monde, que de vouloir seulement faire teste & quelque contenance de courage pour vn bien peu de temps. Ce recit est odieux, mais trop veritable, au grand opprobre des lasches & seditieux.

Pour faire fin à ce chapitre, & deuant que de parler des epitaphes faits aux chiens, ie transcrirai d'Athenee ce qu'il en dit. » Ils ont l'auantage sur » tous autres animaux au regard du flair, à l'aide duquel ils discernent aisé- » ment ce qui leur est profitable & nuisible. En apres ils viuent en grande » douceur & priuauté parmi les hommes. Outreplus ce sont bons gardiẽs » de maisons. Finalement ils ont de l'auis & de l'adresse, plus que les au- » tres bestes, à combatre courageusement, pour garantir les personnes aus- » quelles il s'affectionnent, & qui les traitent amiablement. Il y a infinis epitaphes des chiens es auteurs Grecs, Latins, François, Italiens & autres, qui se peuuent aisément recueillir de leurs liures: mesmes il s'en trouue dedans les inscriptions antiques en diuers lieux. C'est matiere pour vn volume entier à qui voudra prendre la peine de le recueillir. Le sieur Iules Cesar de la Scale, à qui rien n'estoit impossible en erudition & description exacte des choses, a fait vn gentil liure de plus de trente epigrammes Latins de diuerses sortes de vers, intitulé *Adamantii Catelli Tumulus*. Les doctes sçauent que c'est, & admirent tant d'inuentions exquises. Mais le suiet en estoit riche & demandoit ce tableau les couleurs & le pinceau d'vn tel Appelles. Entre les poëtes de la France, Ioachim du Bellay & Ronsard en ont fait qui se lisent encore auiourd'hui. Quelques auteurs en ont composé à leur imitation.

Au 13. liu. des Dipnosophistes.

CHAP. XV.

De l'impudence, turpitude, & autres vices des Chiens.

SANS insister d'auantage sur les louanges de cest animal, il ne sera impertinent, à mon auis, d'adiouster quelque chose de l'impudence, turpitude & autres vices d'icelui, selon le sens de l'Escriture Saincte, dont Benedict Arias Montanus en a fait le recueil. Le chien (dit-il) est ingenieux & a les sens aigus: au reste excessif en ses passiõs d'amour, de chaleur apres les femelles, de haine, d'enuie, d'impetuosité, de vengeãce & cruauté. D'auantage il est sale, vilain, gourmand, qui mange des puantises & ordures. Au reste c'est le plus luxurieux de tous les animaux & qui nourri entre les hommes ne s'abstient pourtant de chair humaine, leschant le sang, de grande auidité, ne faisant qu'espandre vilainemẽt son vrine, sans respect de lieu quelconque. La remarque d'vn tel naturel fait que pour signifier gens contemptibles, cruels, profanes, abominables, on met en auant le nom de Chien, & non seulement les gens, mais aussi les choses abominables sont assignees à tels animaux, pas vn desquels n'estoit admis pour estre sacrifié, ni ne lui estoit permis de manger portion quelconque du sacrifice. Quelquesfois par le chien est entendu vn homme ingrat, importun, & fascheux, le seruice duquel desagree. Comme ce que disoit Abner, Suis-ie auiourdhui vne teste de chien de Iuda? Par fois le chien signifie vn homme detesté & mesprisé, tesmoin la remonstrance d'Abisai au roy Dauid, outragé par Semei, Pourquoy ce chien mort maudit-il le roy mon seigneur? Item ce qu'Azael respondit à Elisee, Qui est ton seruiteur, qui n'est qu'vn chien, pour faire de si grandes choses? Et ce que dit Salomon, que le chien viuant vaut mieux qu'vn lion mort. Le chien represente aussi l'enuieux, & le calomniateur: comme ces mots le monstrent, des chiens m'ont enuironné: &, deliure ma seulette de la patte du chien. Quelquesfois les chiens denotent ceux qui sont commis pour veiller sur les autres, les adresser & conseiller, qui sont surnommez chiens muets, ne sachans que c'est d'abayer, lors qu'ils ne font pas leur deuoir. Ils sont tous chiens muets, dit Isaie, qui ne peuuent abayer, dormans, gisans, & aimans à sommeiller. Pour monstrer vn peril imprudemment cerché, Le Sage vse d'vne comparaison elegante prinse de la rencontre d'vn chien hargneux: Celui (dit-il) qui en passant se met en colere pour vn debat qui ne lui touche en rien, est comme celui qui empoigne vn chien par les oreilles. Ce mot aussi signifie les infideles, profanes, vilains, meschans & desesperez. Ne donnez point la chose saincte aux chiens, ce disoit nostre Seigneur. Et, Il n'est pas bon de prendre le pain des enfans, & le ietter aux petis chiens. Item; Prenez garde

Au liu. intitulé Ioseph

2. Sam. 3. 8.

2. Sam. 16. 9

Eccl. 9. 4.

Pseau. 22. 17. 21.

Isai 56. 10.

Prou. 26. 17

Matth. 7. 6

Marc 7. 27

garde aux chiens, prenez garde aux mauuais ouuriers, prenez garde à la concision. S. Pierre parlant des Apostats & Epicuriens, les acompare au chien lequel retourne à son vomissement. Et S. Iean dit que dehors seront les chiens, & les empoisonneurs, paillards, meurtriers, idolatres, &c.

2. Piet. 2. 22.

Apoc. 22. 15

Il ne faut pas oublier ce qui se pratiquoit entre les anciens pour marque de notable infamie, que l'on contraignoit celui qui auoit fait quelque rebellion en vne armee ou qui estoit coulpable d'autres crimes; de porter vn chien sur ses espaules ou autour du camp, ou iusques à certain lieu. Vn ancien poëte Latin, nommé Guntherus Ligurinus, lequel a escrit du temps de l'Empereur Frideric I. surnommé Barberousse, enuiron l'an M.C.LX. a descrit ceste coustume: & dit qu'vn grand Seigneur de ce temps-la fut contraint porter sur ses espaules mille pas loin vn chien abayant: & que dix autres Seigneurs qu'il appelle Comtes, furent punis de mesme supplice ignominieux. Il fait mention d'vne autre flestrisseure, d'aucuns à qui l'on faisoit porter vne chaire. Il y en a qui estiment que c'estoit vn chat. I'encline à l'autre auis, & pense que telle chaire les degradoit entierement, comme gens de vile & du tout contemptible condition, vagabons, & faineans, comme le chien est marque d'impudence & de rebellion. Christofle Pflug, gentilhomme Aleman, pense que le courtisan coulpable estoit puni de ceste honteuse peine de porter vn chien pour le censurer de n'auoir fait bon guet, ni n'auoir esté soigneux de la protection & defense de son Prince. George le Feure parle de ce supplice, lequel il dit auoir regardé ceux qui estoyent coulpables en quelque sorte du crime de leze maiesté. I'ai aprins en vne compagnie des deputez de l'Empire, assemblez en vne iournee à Spire, où il fut parlé par occasion de ceste ignominie publique, pratiquee es cours des Princes, ou deuant tous leurs domestiques, ou en presence du peuple, selon que le Conseil des Princes auisoit, que les anciens Alemans l'appelloyent en leur vulgaire, *Harenscharen*. Ie ne puis coniecturer d'où vient ce mot, si ce n'est que par icelui ils ayent entendu quelque tonsure, c'est qu'auant que charger & faire porter le chien aux condamnez, on leur coupoit les cheueux, qui estoit marque d'opprobre, & ordonnee comme pour preambule du supplice qui suiuoit. Les Egyptiens, pour representer en leurs lettres hieroglyphiques, vn flateur & boufon mordant, peignoyent vn chien, lequel d'vne part caresse seruilement qui lui donne à manger, de l'autre est prest à abayer & pincer le premier rencontré. C'est l'interpretation que Diogenes en a donnee, & appliquee à soymesme. Enquis par Alexandre, pourquoy l'on le surnommoit Chien? Pource que ie » flatte (dit-il) ceux qui me donnent, i'abaye contre ceux qui ne me don» nent rien, mesmes ie mords les meschans. I'ai leu es escrits des Rabins, que les interpretes des songes disoyent, que celui sera exposé aux coups de langues des detracteurs, auquel vn chien aparoistra en dormant. Pierius monstre aussi que le chien estoit vn traict hieroglyphique d'impudence: comme Helaine en Homere s'appelle chienne, ayant esté cause de

Au 2. liu. de la Chroniq. de l'orig. des Saxons.

I. Pierius Valer. au 5. liu.

tant de maux. Et Achilles reproche à Agamemnon qu'il auoit des yeux de chien: le taxant par cela d'eſtre vn homme du tout eſhonté, qui ne ſçait rougir, n'a ſoin de ſon honneur ni de ſa reputation. Le chien auſſi eſtoit la figure de petulance & d'inſolence effrenee. Car les ſoldats, ſurnommez ieunes deſbauchez, ſous la charge du Colonnel des bandes en Eſclauonnie, portoyent ſur leurs boucliers vn chien de ſinople en champ de gueules: le chien ayant les pieds en haut fort eſquarquillez.

On peut demander pour la fin, pourquoy la loy Pompeia ordonnoit qu'outre le coq, la vipere & le ſinge, on miſt encore vn chien dedans le ſac de cuir où eſtoit enclos le parricide, que l'on iettoit puis apres en l'eau. Pluſieurs raiſons notables ont eſté miſes en auant pour l'expoſition de ce ſupplice, & de la concurrence de tant d'animaux: mais ie conſens à l'auis de ceux qui eſtiment le chien y auoir eſté adioint pour repreſenter vn vilain ſcelerat, qui n'a point reſpecté ſon pere. Virgile ſurnomme les chiens immondes, & Horace les appelle ſouillez & vilains. De là vient que Plutarque teſmoigne qu'il n'eſtoit loiſible de laiſſer aucun chien entrer dedans le chaſteau d'Athenes, & qu'on leur permettoit d'aborder en l'iſle de Delos, pource qu'ils ſont vilains, & s'acouplent aux chiennes, ſans reſpect de lieux ni de perſonnes, ſurpaſſans en leurs ordures tous autres animaux. Et S. Auguſtin prend occaſion de là d'exhorter les mariez à ſe ſouuenir en la generation des enfans, de l'ordre honneſte de leur conionction, ſans ſe ſouiller d'affections ou pluſtoſt fureurs beſtiales.

1. Georgic. en l'epiſt. à Lolius, liu. 1

C. Nuptiali. 27. q. 1.

CHAPITRE XVI.

Les Elephans portent cornes, & faut ainſi nommer ce que vulgairement on appelle dens d'Elephans. Des vertus incroyables de ces animaux: deſquels le ſecours es guerres eſt douteux.

Liu. 2. ch. 5.

AV premier volume nous auons propoſé diuerſes choſes notables de ce grand & enorme animal, l'Elephant; ſur tout de ce qu'entre les beſtes brutes il ſemble auoir plus d'vſage de raiſon que nul autre. Il a eſté parlé auſſi de ſes longues dents ou cornes, qui ſortent par la bouche. Ayant penſé depuis de plus pres à cela, ie me conferme en ceſt auis, adont parauant ie doutois, que ce ne ſont pas dents, mais cornes. Pline les lui attribue, au paſſage que nous auions allegué: dauantage il eſcrit ailleurs, que les Elephans aiguiſent, liment & font la poincte à leurs cornes, contre vn arbre; comme les Rhinocerots font aux leurs ſur vne pier-

Au 18. liu. ch. 1

vne pierre:& que Iuba donnoit pour armes aux elephans leurs cornes. Hereſbachius afferme,que la trompe, les leures, & la mouëlle des cornes d'elephant ſont de quelque gouſt pour manger. Bodin en ſon theatre de Nature,donne ceſt auantage à l'elephant, pardeſſus les autres animaux,qu'il eſt le plus gros & grand des quadrupedes,eſt le plus auiſé, & vit le plus long tẽps:que ſes cornes par fois ſont ſi peſantes,qu'elles peuuent eſgaler le poids de deux cẽts & vingt liures. Qu'il pouſſe icelles cornes non point des maſchoires,mais du cerueau, & , contre la nature des dents,les contourne en toutes ſortes. Qu'on les met tellement en beſongne & en diuerſes ſortes d'ouurage , qu'il eſt aiſé de reconoiſtre que ce ſont cornes & non pas des dents.Il a pour ennemis le rhinocerot duquel a eſté parlé ci deuant,& le dragon mentionné ci apres.

Liure 3.

Adiouſtons maintenant quelques recerches touchant certaines vertus ſpeciales de ceſt animal. En premier lieu Dion nous aprend que les elephans ſont capables d'inſtruction & de diſcipline plus que nuls autres quadrupedes,qu'ils entendent les paroles de leurs gouuerneurs, & obeiſſent à leurs admonitions. Car comme Pompee,en la dedicace de ſon theatre, euſt donné pluſieurs paſſetemps au peuple; entre autres en l'eſpace de cinq iours furent tuez cinq cens lions,& dixhuit elephans combatirent auſſi contre des hommes armez, qui en tuerent aucuns , & en bleſſerent d'autres. Mais le peuple en eut pitié,maugré Pompee,voyant qu'apres eſtre bleſſez ils quittoyent le combat, & en tournoyant leuoyẽt les trompes au ciel en ſe lamentant : ſi que chaſcun diſoit qu'ils imploroyent l'aide de leurs gouuerneurs qui leur auoyent iuré, les faiſant embarquer,qu'on ne leur feroit aucun mal,& demandoyent vengeance aux dieux. On dit auſſi qu'auant qu'entrer es nauires , on leur auoit expreſſément & ſolennellement promis,que tort aucun ne leur ſeroit fait.Ie ne ſçai ce qui en eſt; mais bien , que les Elephans entendent le langage du pays où ils ſont nez & eſleuez, & ont conoiſſance de l'Aſtronomie:dont auient qu'es nouuelles Lunes, deuant que ſe monſtrer aux gens,ils vont aux riuieres courantes, & s'y purifient. A tant Dion l'hiſtorien. Solin a eſcrit auſſi que ſi on leur veut faire paſſer la mer, ils ne montent point es vaiſſeaux,que premier on ne leur ait promis ſolennellement de les ramener en leur pays.Il ne faut non plus oublier l'hiſtoire des Elephãs, qui par vne prouidence ſpeciale de Dieu garantirent du ſupplice pluſieurs Iuifs condamnez à mort. Cedrenus la raconte en ceſte ſorte. Les Iuifs emmenez captifs en Egypte ſous Ptolemee Philopator fils de celui qu'õ ſurnommoit Euergetes,le roy fit commandement à ſes gardes d'enyurer cinq cens elephans,leur baillant à boire force vin aromatizé,puis les laſchaſſent contre les Iuifs, à celle fin de les fouler aux pieds. Mais les Iuifs s'eſtans humiliez deuant Dieu par ardantes prieres,les Elephans ſe tournerent contre les gardes du Roy & contre les Egyptiens dont ils tuerent vn treſgrand nombre. Ce recit eſt contenu tout du long en vn liure apocryphe,intitulé le troiſieſme des Machabees. Ci deuãt ont eſté repreſentez pareils exemples des lions qui ont eſpargné les Chreſtiens,

Au 39. liu. de l'hiſt. Rom.

Au 18. ch.

Volume 1. Liu. 2. c. 4.

En ses epist. pour se ruer sur leurs nourrissiers. Le docte Lipsius raconte merueilles apres Ælian, d'vn elephant, le maistre duquel se polluoit par adultere, & pour assouuir tant plus aisément sa concupiscence effrenee fit secrettement mourir sa femme, laquelle il enterra sous la mangeoire de l'elephant, & incontinent apres espousa l'adulteresse. L'Elephant ne voulut point estre leur macquereau, mais saisit ceste mauuaise femme, la tirant en l'estable, où de ses pieds & cornes il fouilla tellement, qu'il mit en veuë le corps mort, descouurant à qui & comment ceste vilaine s'estoit mariee. Non moins esmerueillables sont les autres histoires que Lipsius a extraites d'Acosta & d'autres auteurs, touchant les Elephans, ausquels sont attribuees obeissance, memoire, conuoitise d'honneur, feauté, prudence, deuotion, & autres vertus incroyables: le tout conferme par histoires & exemples memorables, que nous ne descriuons ici, pour euiter prolixité.

Or combien que les Asiatiques & Africains se seruissent iadis, en leurs guerres, d'elephans domptez & acoustumez à porter sur le dos des tourions, où ils logeoyent des archers & laneeurs de trait, qui combatoyent de là, comme de dessus vn rempar, au dommage des ennemis sur lesquels ils descochoyent de haut & de loin: quoy qu'aussi ces peuples eussent acoustumé de fonder la plus part de l'esperance qu'ils auoyent d'emporter la victoire, en ces animaux, à cause de leur force & impetuosité incroyable, qui fendoit & dissipoit les bataillons, fouloit & brisoit aux pieds les ennemis: neantmoins les Romains, valeureux & sages chefs de guerre, ne voulurent se seruir en iour de bataille d'aucun elephant, que bien tard, & fort rarement, ou presques iamais. Car ils n'ignoroyent pas que le secours de ces animaux estoit douteux, & que bien souuent ils faisoyēt plus de dommage que de profit. Ce qui se pourroit verifier par beaucoup d'histoires: mais il suffira d'en alleguer vne memorable, tiree d'Appian Alexandrin. Scipion voulant courir sus à certains peuples, nommez Segedenses & Aruaces, receut de Massinissa renfort de trois cens pietons & de dix elephans. Il marche auec ce secours, & disposant ses troupes, met les elephans derriere son auantgarde, afin qu'ils ne peussent estre veus des ennemis. Estant venu à la charge, il fait que ses troupes s'eslargissent, & les elephans venus à l'improuiste effrayerent tellement les Espagnols & leurs cheuaux qui n'auoyent encores point veu de ces grosses bestes, qu'ils se mirent à val de route, fuyans vers Numance. Scipion les poursuit, & fait aprocher les Elephans iusques aux murailles, où le combat s'eschaufa, iusques à ce qu'vn de ces elephans ayant receu vn grand coup de pierre à la teste, commence à s'enfler de courroux, & criant de façon horrible se tourne vers les Romains, se ruant contre les premier-rencontrez, sans discerner l'ami d'auecques l'ennemi. Les autres elephans, mutinez du cri de leur compagnon, le suyuent, & escraserent miserablement vn grand nombre de soldats de Scipion. C'est la coustume de ces animaux, vne fois esfarouchez, de ne reconoistre plus personne ains tenir pour ennemis tous ceux qu'ils rencontrent, à cause de laquelle

En l'hist. de la guerre d'Espagne.

perfidie

perfidie, aucuns les appellēt communs ennemis. Les Romains ainsi mal acoustrez, s'escartent & sauuent comme ils peuuent: ce que les Numantins voyans de dessus leurs murailles sortent, courent sus aux desbandez, en tuent quatre mille, prenent trois elephans, gaignent beaucoup d'armes & d'enseignes Romaines.

Du temps de nos peres, l'an 1511. mesme chose auint en l'Inde Oriētale, lors qu'Alfonse Albuquerque viceroy de Portugal assaillit le Roy de Malaca. Osorius en escrit ce qui s'ensuit. Le Roy estoit dans vne tourelle auec quelques vns de ses domestiques, sur le dos d'vn grand elephant, suiui d'autres elephans bardez & chargez d'hommes, qui descochoyent vne nuee de flesches & d'autres traits, du haut de leurs tourelles. Ces elephans auoyent des glaiues attachez aux dents, & couroyent de telle impetuosité qu'ils rompirent les premiers rangs. Neantmoins deux Capitaines Portugais demeurerent fermes sans s'estonner de telle nouueauté, puis faisans ouuerture à l'elephant royal en passant lui donnerent de part & d'autre tel coup de picque dedans les flancs, que combiē qu'au commencement il fust fort farouche & cruel, toutesfois se sentant blessé, vaincu de rage, & à sa façon acoustumee, il rebroussa chemin à trauers ceux qui estoyent derriere. Il leue sa trompe, abat son gouuerneur en terre, & le foule aux pieds, puis à veuë d'œil commence à defaillir pour l'abondance du sang qui couloit de ses playes. Le Roy craignant pis saute incontinent bas, & l'elephant se tournant contre les Indiens mesmes mit en tel effroy les autres elephans qui le suyuoyent, qu'ils cōmencerent à fuir de peur, sans vouloir plus retourner en la meslee, quoy que leurs gouuerneurs les flattassent ou menaçassent. Le mesme auteur descriuant le combat des Portugais contre les Insulaires de Zeilan, dit ces mots entre autres. Outre leurs pietons les Insulaires auoyent en l'auantgarde cent cinquante hommes de cheual, & vingt cinq elephans auec leurs tourelles, aucuns desquels portoyent des glaiues trenchans à leurs dents crochues, dont ils blessoyent les premier-rencontrez, auec vne merueilleuse adresse. Les Portugais qui combatoyent au premier rang, estonnez de voir tant de gens, & sur tout l'impetuosité de ces bestes farouches, vouloyent reculer: mais leur general qui auoit laissé le camp & s'auançoit vers la bourgarde, enioignit aux harquebuziers de viser tous à ces elephans, lesquels faschez d'vn bruit non acoustumé de ces flustes de fer, & encore plus des playes que les bales leur faisoyent, se tournēt vers leurs gens mesmes, renuersent & foulent aux pieds les gens de cheual rōpent entierement le bataillon des pietons, & mettent en route l'armee des Insulaires.

Au 7. liu. de son hist. sect. 22.

Au 12. liure sect. 17.

CHAP. XVII.

En quel temps l'on s'acoustuma en Italie & ailleurs de ne se soucier plus des Elephans. Et de leurs ennemis.

Ce que nous auons recueilli iusques à present des louanges de l'Elephant monstre que ce puissant animal approche fort pres de quelque raison, mais telle que les anciens ont attribuee aux bestes brutes auec quelque distinction. La raison, ce dit Porphyrius; est en nous naturellement: mais la vraye, droite & parfaite raison procede de meditation & de doctrine. Pourtant quelque participation de la faculté rationnelle conuient à tous animaux. Quant à la sapience & droiture, il ne se trouuera homme qui l'ait pleinement acquise. Et comme il y a difference d'vne veuë & d'vn vol à l'autre (car les autours voyent autrement que les cigales, & les perdris ne volent pas de mesme tire d'aile, ne si roide, ne si haut & loin que les aigles) ainsi tout animal raisonnable ne participe pas à mesme prudence & viuacité que l'autre. Au demeurant, Petrarque monstre comme l'on a cessé de se seruir & estonner de cest animal si redouté. Le temps passé (dit-il) il y auoit des Elephans en Italie, gaignez sur les ennemis, non pas prins à la chasse, puis menez en triomphe: qui du commencement auoyent esfarouché les cheuaux, & les auoyent puis apres suiuis au Capitole. Les Romains en gaignerent quelques vns sur Pyrrhus: & outre ce qu'ils les osterent aux Carthaginois ils leur defendirent de plus s'en seruir. Car es articles de la paix demandee par les vaincus, fut expressément accordé qu'ils liureroyent aux Romains tous les elephans priuez, & qu'ils n'en dompteroyent ni apriuoiseroyent plus d'autres. Par ainsi en peu de temps l'on ne vid plus de ces animaux en Italie, où lon ne les amenoit que maugré eux & de fort loin. Finalement l'Afrique mesme & l'Egypte esquelles il s'en trouuoit beaucoup n'en eurent presques plus. Du temps de nos peres il n'y en auoit qu'vn en Italie, apartenant à l'Empereur Frideric: & l'on dit qu'au iourd'hui le Sultan d'Egypte n'en a qu'vn. Ces deux sont pour donner du passetemps, & non pour aucun seruice. Les Elephans de l'Inde & de l'Ethiopie afranchis de la fascherie que leur donnoyent les nations estrãges, demeurent dedans les forests. Toy qui fais du braue pour auoir vn elephant, es-tu quelque second Annibal? ce borgne qui porté sur vn elephant tourmenta tant l'Italie. Quant à moy i'estime ceste beste, qui emplit toute vne maison & espuise vn grenier, inutile, lourde, propre au luxe d'vn Roy, plustost qu'à la condition d'vn particulier : quoy que les anciens disent que c'est vn animal qui a de l'entendement & des adresses & façons de faire merueilleuses pardessus tous autres. Petrarque, du temps duquel les Portugais & Espagnols n'auoyent point encore voyagé en l'Inde Orientale, dit vrai du peu de conoissance que l'Europe a eue des Elephans: mais encores auiourdhui ces animaux sont en frequẽt vsage en Asie & Afrique, tant pour magnificence qu'à la guerre, où l'on ne sçait gueres que c'est de harquebuzes & canons. Ces peuples qu'il y a quelque diuinité cachee es elephans qui ont le poil blanc, & ne s'en trouue gueres: & pour vn d'iceux il y eut aspre & longue guerre entre les Rois de Narsingue. Ceux qui ont voyagé en Orient escriuent qu'il se

Au 3. liu. Que les ames sont sensuelles.

Au 60. Dialogue.

trouue

trouue des Rois Indiens en terre ferme, qui nourrissent plusieurs milliers d'elephans apriuoisez. On dit aussi que le grand Negus d'Ethiopie ou Empereur des Abyssins, nourrit tousiours cinq cens elephans duits & façonnez à la guerre. Les Elephans du royaume de Zeilan sont tenus plus robustes & hardis que les autres, tellement qu'en leurs rencôtres ceux qui sont nez ailleurs reuerēt ceux ci & leur font place, ainsi que les roturiers font aux gentilshommes. Les Portugais ont eu iadis fort afaire en ces pays la contre les elephans meslez parmi les troupes d'Indiens, & par fois s'en est ensuiui de la perte & desroute. Osorius raconte que les Portugais ayans temerairement prins port au haure de Dachen ville de la Taprobane, s'y trouuerent enuelopez par le Roy mesmes suiui de mille gētilshommes bien armez & de ses elephans, qui tuerent dix ou douze Capitaines Portugais & grand nombre de soldats. Il dit nommément, qu'vn braue capitaine, nommé Gaspard Fernand, marchant la teste baissee droit à vn des elephans pour le transpercer d'vn coup de iaueline, fut empoigné par l'elephant qui l'esleua bien haut auec sa trompe, puis le ietta de grande roideur contre terre, & le foula aux pieds, tellement qu'il expira sur le champ.

Au 11. liu. de l'hist. de Portugal

Pour parler des ennemis de l'elephant (qu'Oppian tient estre le plus massif & puissant de tous les animaux marchans sur terre) ils sont d'eux mesmes simples, mesprisez, foibles; ou robustes, forts & cauteleux. Au premier rang sont le rat & la fourmi, dont l'elephant se donne peur & a horreur par certaine antipathie naturelle & merueilleuse: il redoute aussi le grongnement du pourceau. Ceux du deuxiesme rang sont le rhinocerot & le dragon. Pource que ces deux derniers lui sont ennemis mortels & pernicieux, nous en dirons quelque chose. Ailleurs nous auons descrit le rhinocerot, & la guerre irreconciliable de ces deux animaux. Quant au rhinocerot il est à peu pres aussi long, mais beaucoup plus bas que l'elephant, armé de nature d'armes offensiues & defensiues, qui le rēdent fort & asseuré, comme les spectacles à Rome en font foy. L'on void la forme d'icelui grauee en des medailles de Domitian, lequel fit monstre de cest animal au peuple Romain. Vn poëte d'alors dit, que le rhinocerot estoit bien redoutable qui de sa corne iettoit haut en l'air vn taureau, & d'vn autre qu'vn ours ne lui pesoit rien, ains s'en iouoit comme vn bœuf secouëroit de ses cornes quelque chose de leger que l'on ietteroit dessus. Oppian escrit que tous les rhinocerots que l'on prend sont masles, que les femelles ne se voyent iamais: à cause dequoy il confesse ne sçauoir d'où vienent tels animaux. Au demeurant, le rhinocerot employe sa ruse pour surmonter l'elephant: car premier que venir au combat il aiguise la poincte de sa corne contre les cailloux, & quand il est question de ioindre taste sur tout son ennemi au ventre qu'il comprend estre plus tendre que nul autre endroit de la peau. Si donnant le coup il peut euiter que l'elephant ne l'entortille & estrangle de sa trompe, le combat est incontinēt acheué, duquel le rhinocerot ne se depart iamais, qu'il n'ait transpercé l'elephant, sinon il demeure estranglé sur la place

Au 2. liu. de la chasse.

Au 2. de la chasse.

En vn traité fait à la louange d'Espagne.

par la trompe de son ennemi. Damian de Goes dit auoir veu le combat de ces deux animaux, en presence d'Emanuel roy de Portugal, au grād estonnement de ceux qui y assisterent: & adiouste que l'Elephant y fut vaincu. Ce fut à Lisbonne l'an 1515. ou enuiron. Munster en fait aussi mention en sa Cosmographie. Paul Ioue escrit choses memorables du Rhinocerot, comme aussi fait mon frere le Docteur Ioachim en ses emblemes, où cest animal est artistement depeint. On void aussi dedans le cabinet du Duc de Bauiere à Munick, vne corne de rhinocerot, qu'on tient auoir autant d'efficace pour le moins contre les venins & poisons, que celle de la licorne, tant estimee auiourd'hui: combien que monsieur Crato, medecin de trois Empereurs, ait maintesfois dit à ses amis que la corne d'vn ieune cerf, non encore nouee ni branchue ait plus de vertu contre les poisons, & pour fortifier le cœur, que celles de rhinocerot & de licorne, ayant fait la preuue de son auis en diuerses medecines. Quāt au combat de l'elephant & du Dragon, mon frere le descrit & en presente le pourtrait en ses emblemes, y adioustant vn epigramme Latin de Sambucus, representé par le Sonet suyuant.

Partie 2. embl. 9.

Le vainqueur, qui sçait bien que mesme mort l'oppresse
Auecques le vaincu, se monstre furieux.
Que me sert colleter vn homme glorieux,
Lequel sous ou sus moy mortellement me blesse?
L'Elephant, abatu par le Dragon, se dresse,
Et creue de son poids ce fier victorieux.
Celui gaigne le pris qui borne, curieux,
Son gain d'vn iuste los, non de meurtriere adresse.
Par fois nous estimons amender nostre droit,
Moyennant que la mort nous venge en quelque endroit.
Mais estre sous vn grand c'est presqu'auoir victoire.
Vn Seigneur maintesfois peut & sçait corriger
D'vn petit seruiteur la foiblesse notoire,
Et son petit estat en treshaut eriger.

Les historiens s'accordent en ceci que l'on trouue en Ethiopie des dragons si grands qu'ils ceignent aisément de leurs corps ceux des elephans & les sanglent de façon estrange. Au moyen dequoy l'elephant ainsi prins trebusche estouffé, sans aucun remede. Le Sieur du Bartas descrit fort pathetiquement es riches vers de sa premiere semaine, en l'œuure du sixiesme iour, vn moyen cauteleux du dragon pour tuer l'Elephant. Ie le representerai en cest endroit: car ils en sont dignes.

Mais l'escaillé Dragon, ne pouuant sans eschelle
Attaquer l'elephant, se met en sentinelle
Sur vn arbre tousu, & presques tous les iours
Guette dessus ce pas l'animal porte-tours,
Qui n'approche si tost, que d'embusche il ne sorte,
De son corps renoué sanglant de telle sorte:

Le corps

Le corps de l'elephant,que l'elephant ne peut,
Branslant,se despestrer des plis d'vn si fort nœud:
Ains,comme en desespoir,d'vn pas viste il s'approche
Ou d'vn tige noueux,ou d'vne ferme roche,
Pour contr'eux escacher cil dont l'embrassement
Desia presques le traine au dernier soupplement.
A ce coup le dragon promptement se deslace
Du corps de l'elephant,glisse en bas, & renlace
De tant de nœuds estrouss ses iambes de deuant,
Qu'il ne peut,entraué,se porter plus auant.
Tandis que l'elephant,tasche en vain à desfaire
De son musle ces nœuds,l'impiteux aduersaire
Met le nez dans son nez,& fourrant plus auant
Son effroyable chef,lui clost les huis du vent.
Mais quoy? bien tost il perd le fruict de sa victoire:
D'autant que tout soudain la beste aux dents d'yuoire
Tombe morte,& tombant rompt de son poids le corps
Qui la mange dedans & la presse dehors.

Voyez Pline au 4. liure de son hist. naturelle ch. 11.

Mais ce n'est pas merueilles si le dragon peut,si dextrement,par force & finesse opprimer l'elephant:car il le surpasse de beaucoup en lõgueur, quoy que beaucoup moindre en grosseur. Au reste, Maximus Tyrius escrit que du temps d'Alexandre il se trouua en l'Inde Orientale vn dragon de cinq arpens de long,auquel ceux du pays fournissoyent bœufs & moutons pour sa nourriture. L'histoire contenue en Tite Liue & autres auteurs est notoire du dragon, contre lequel M. Attilius Regulus combatit auec l'armee Romaine, & à coups de pierres iettez par les machines de guerre en vint finalement à bout, ayant perdu beaucoup de gens. Le mesme du Bartas en fait mention au sixiesme iour de sa premiere semaine,& dit que ce fut

Pline, liu. 8 ch. 14.

Le terrible dragon,qui tout seul attaqua
La Romulide armee,& contre qui braqua
Regule tant d'engins,qu'il en eust desmolie
La cité qui tenoit le sceptre de Lybie.

Entre les serpens on appelle dragons ceux qui sont les plus gros & grands,dont est né le prouerbe,dont l'vsage est diuers, Qu'vn serpent ne deuient dragõ qu'apres auoir mãgé vn serpẽt. Mais c'est merueilles que les animaux qui ne sont point charongniers,ordinairement paissent par troupeaux, viuent paisiblement ensemble, & s'esgayent en compagnie: toutesfois offensez ou blessez ils ne s'entr'aident point. Si les elephans combatoyent par troupes contre les Rhinocerots ou dragons,& que l'vn secourust l'autre au danger, il leur seroit aisé de venir à bout de toute fraude & violence. Or quoy que l'elephant approche plus que nul autre quadrupede de quelque faculté de raison, si est-ce que Nature ne lui a permis de tirer secours de son semblable. C'est ce que Plutarque pre-

Au traité

Quels animaux sont les plus auisez.

tend monstrer, là où estendant son propos aux bestes carnassieres il dit, Que nous ne conoissons animal, soit ours, sanglier, lion, ou panthere, qui ose secourir quelqu'vn de son espece. Plusieurs lions seront amenez en vn theatre, & feront plusieurs tours de compagnie : mais l'vn ne pense nullement à secourir l'autre, ni ne s'en soucie point, ains, s'il le void blessé ou mourant, il s'enfuit, & s'en retire le plus loin qu'il peut. Quant au compte que lon fait des elephans qui aident à leur compagnon pour sortir d'vne fosse où il est tombé, en iettant dedans quelques materiaux pour la combler, est vn conte ridicule & fait à plaisir, ne nous estant pas cõmandé de croire aux escrits d'vn seul Iuba, qui en fait mention. Si ainsi est cela monstre que plusieurs poissons, en fait de societé & de prudence, ne cedent en rien au plus auisé animal terrestre. Cela auient aussi es bestes sauuages, ainsi qu'on le void en la chasse des cerfs. Car lors qu'ils fuyent par troupes les chiens & les veneurs, & que des logettes dressées à ceste fin, on en blesse vn ou plusieurs à coups de traict, les blessez quittent incontinent leurs compagnons & s'enfuyent ailleurs. Ceste disionction d'animaux, qui ne s'entresecourent point, est pour la seureté des hommes assaillis par les bestes, par vne prouidence speciale de Dieu : & pour l'enseignement des hommes, à ce qu'ils s'entr'aiment & s'entr'aident courageusement es dangers, comme le droit naturel, humain, ciuil, & diuin les y oblige.

CHAP. XVIII.

De la force & impetuosité farouche de nos taureaux. Quelques obseruations touchant les buffles.

Comme le taureau (& le bœuf aussi) est vn animal domestique, & de bon vsage, aussi quand on l'irrite, l'on void qu'il fait preuue de sa force & de son impetuosité farouche, lesquelles autrement il ne conoit pas, au grand hazard des hommes & des bestes qui s'en approchent. On a souuent fait preuue de mon dire en Italie, Espagne & ailleurs, au ieu perilleux que les Italiens appellent *Caccia di tori*, lequel ne finit iamais sans mort ou griefue blessure d'hommes. Les Taureaux, bœufs & buffles entrent en fureur, comme aussi les Elephans, si on leur approche des yeux quelque piece de drap rouge. Fr. Vallesius escrit que les bestes farouches s'irritent d'auantage voyans du rouge : & adiouste qu'en Espagne les picqueurs de bœufs ont acoustumé de comparoir en place auec des casaques rouges, pour les eschaufer d'auantage. Senecque disoit à ce propos: la couleur rouge fait tressaillir les taureaux, l'aspic se dresse estant à l'ombre. Vn linge blanc irrite les ours & les lions. Tout

Voyez le 2. liu. du 1. vol. ch. 5.

Au c. 82. de sa phil. sacr.

Au 3. liu. cõtre la cholere, ch. 30.

ce qui

ce qui est d'vn naturel farouche & cruel s'espouuante pour peu de chose : le mesme auient aux esprits turbulens & esgarez. Et le Iurisconsulte Vlpian respond sagemẽt, qui dit celui-la estre coulpable de larcin qui monstrant vn drap rouge au bestail, l'a tellement esfarouché qu'il s'est esgaré & tombé es mains des larrons : & que quand mesmes il aparoistra ne l'auoir fait que par imprudence, vn ieu si pernicieux ne doit demeurer impuni. A ce qui a esté dit ci deuant de la force impetueuse des taureaux irritez, ie conioin pour le regard du Stratageme d'Annibal, se sauuant des embusches de Fabius Maximus, ce qui fut pratiqué long temps auparauant par quelques Seigneurs Espagnols contre Hamilcar, surnommé Barcha, lequel ils surprindrent & tuerent par tel moyen. Ils attellerent des bœufs à des charrettes chargees de bois, & suyuirent en armes icelles charrettes. Les Africains qui ne sçauoyent que tout cela vouloit dire, ne firent que se mocquer de tels appareils. Mais quand il falut venir aux mains, les Espagnols mirent le feu aux charrettes & picquerent viuement les bœufs contre les ennemis. L'embrasement s'espand au long & au large, les bœufs esfarouchez le portent à trauers les esquadrons, mette en desroutte l'armee Africaine, qui chargee à propos par ces Seigneurs, s'ensuiuit la mort d'Amilcar & de plusieurs autres qui voulurent le secourir. Cest Amilcar estoit pere d'Annibal, & beau pere d'Asdrubal, tué courant à la chasse par vn esclaue de qui il auoit fait mourir le maistre. Annibal, esleué sous ces deux grands capitaines, memoratif de l'embusche en laquelle son pere estoit mort, s'aida heureusement de telle ruse pour se despestrer des mains de Fabius. Depuis peu d'annees en ça, vn pareil effort n'eut pas mesme fin. Les Turcs ayãs pour le soulagement de leur armee merueilleusement harassee en Hongrie at tiré à leur solde & sans grandes promesses vn nõbre presques infini de Tartares Precopites, qui auoyent à passer par des destroits de mõtagnes pour entrer sur les frontieres de Pologne & de Podolie, gardees par trouppes guerrieres munies de canons: les Tartares voyãs que la force ne leur seruiroit gueres, s'auiserent du moyen qui s'ensuit. Ils pousserent & chasserent dedans ces destroits plusieurs troupeaux de taureaux & de bœufs, se confians que les Polonois n'en pourroyent arrester l'impetuosité, & que l'entree faite, il seroit aisé de pousser oultre. Mais l'on lascha tant de coups à trauers ces troupeaux serrez, & du bruit montagnes resonnantes des coups de l'artillerie ces bestes furent tellemẽt esfarouchees, que tournans teste vers les Tartares qui les chassoyent, elles foulerent aux pieds & escarterent tout ce qui se presentoit. Force fut aux Tartares de cercher autre chemin, qu'ils trouuerent finalement, & firent des rauages estranges en Hongrie.

L. furti. §. cuin vo. De furtis.

Appian Alexandre En l'hist. de la guerre d'Espagne.

Nous auons dit ailleurs que les taureaux, irritez & esfarouchez par la couleur rouge ou autre, demeurent quois si on les attache à vn figuier. C'est l'auis de Plutarque en ses propos de table, où il essaye de rendre raisõ pourquoy le figuier a telle proprieté, dõt aussi I. Baptiste Porte dit choses cõme incroyables. Quãt aux Bufles, desquels l'õ a diuersemẽt disputé,

Liu. 6. qu. 10.

Au 5. liu. de sa mai-

son Antiq. ch.16. ie leu n'agueres en Iosephe, parlant de la despense quotidiene pour la table du roy Salomon, qu'il y nomme les bufles entre les chairs de sauuagine. Conrad Herefbach les descrit ainsi, les Bufles abondent en Italie de là l'Apennin, & ce sont bœufs sauuages, aux narines desquels on attache vne boucle de fer, ont le poil noir, grãd corps, grasse croupe & releuee, les cuisses courtes, charnues & robustes, cornes noires, grandes, recoquillees, la queuë courte, qui seruent à tirer la charrette & faire ce que nos bœufs ordinaires & priuez font tous les iours. Du laict de leurs femelles se font des fromages, estimez beaucoup en la ville de Rome & en autres lieux. Mais c'est viande de dure digestion, au rapport de Columelle, & i'en ait fait la preuue auec mes compagnons sur le chemin de Naples, non sans perte d'appetit & enuie de vomir, mesmes au regard de la chair de buffle, que ie trouuois douçastre & insipide. Pour la fin de ce chapitre, les Naturalistes ont remarqué, combien que les taureaux soyent merueilleusement eschaufez apres les femelles, neantmoins il les saillent rarement: & quand elles sont preignes ne s'en aprochent point, au moyen dequoy le taureau estoit aux Egyptiens vn tableau hieroglyphique de téperance & de continence. Ce qui fait le proces aux paillards, adulteres & tels autres dissolus. Et ramentoit aux mariez vn precepte de S. Augustin, disant, « Si vous entrez en mariage, demeurez entiers à vos femmes. Telles que vous voulez les auoir approchant d'elles, tels vous doyuent elles trouuer. »

Au 3. liu. de l'Agriculture.

Serm 47. des paroles du Seigneur

CHAP. XIX.

Des taureaux & bœufs farouches d'Arles & de Prouence: item de la maniere de les combatre.

Au 2. liu. des louãges de la Prouence.

PIERRE Quinqueran parlant des grandes commoditez de la Prouence dit ce qui s'ensuit entre autres particularitez. L'Isle du territoire d'Arles nourrit plus de quatre mille iumens, & non moins de seize mille bœufs: Ce qui ne se trouuera point en d'autres prouinces fertiles & bien peuplees. Ces bœufs tant soit peu irritez poursuyuent asprement l'homme, qui eschappe moyennant qu'il ait vn cheual dispost & de bons esperons, s'il n'a le courage de combatre, ou s'il est destitué d'espieu. Le pieton ne peut se garantir qu'en se iettant vistement tout plat contre terre. Car ces animaux ne s'effarouchent ni ne heurtent sinon ce qu'ils voyent debout. Aucuns disent qu'ils sont du naturel des ours, lesquels ne touchent point aux corps priuez de vie: & si vn homme viuant tient son soufle tandis que la beste le saboule, elle ne l'offense pas d'auantage. Mais i'ai conu par experience plusieurs de ces animaux en

voyant

voyant par terre des corps qu'ils ne pouuoyent atteindre de leurs cornes, les auoir grandement offensez en les heurtāt plusieurs fois de la teste, & les frappant à coups de pieds. Ie ne doute point que celui qui estoit par terre ne contrefist le mort, qui est le remede & vnique en telle necessité. Or cest animal farouche descouure vn autre trait de fureur estrange. Car apres auoir sabouté ce pauure corps gisant par terre, il recule quinze ou seize pas,& soufflant fort broute çà & là quelques brins d'herbe,regardant d'vn œil farouche la contenāce de son homme: s'il le void bouger tant soit peu, soudain il l'enuahit le foulant aux pieds,& le pressant du genou,tellement qu'il lui froisse les costes. Le patient est contraint de supporter ceste violēce, iusques à ce que quelque hōme monté à l'auantage acoure qui attaque le bœuf pour le destourner ou mettre en fuite. Il y a quelquefois soulagement & seureté,quand on peut gaigner & vistement grimper sur quelque arbre, ou rouler dedans quelque fossé sec, profond & creusé droit. Quinqueran parlant puis apres des femelles,dit, La vache estant irritee remedie à sa foiblesse par vne terrible ruse. Elle se prend à courir tant que les iambes peuuent la porter: & se voyant talonnee par l'homme de cheual qui la suit à bride abatue,se tourne soudain pour donner des cornes dedans les flancs du cheual.Si l'homme n'est habile à la destourner auec l'espieu; lui & son cheual fondēt par terre, sans aucun danger pour la vache. Car ces animaux ne peuuent estre beaucoup endommagez par gens de cheual:les pietons en vienent plus aisément à bout:mais au hazard de leurs vies : & ne font iamais ceste chasse, que pour faire monstre de leur valeur & adresse. Il adiouste les difficultez qu'il y a de ranger ces bœufs à la charrue, & de leur imprimer es cuisses auec vn fer chaud la marque de leurs maistres.

Pour dompter les plus farouches on les chasse en des pasturages pierreux:mais ils sçauent retourner aux prairies plus grasses & commodes,& dit qu'on n'a sceu encores trouuer moyen de les empescher. Ainsi donc ils reuont trouuer les troupeaux qu'ils auoyent laissez,& si les pastres veulent s'y opposer, ils se mettent à bramer effroyablement & courir apres ces pastres qui se sauuent à course de cheual. Les bœufs s'en vont lors tout-seuls, & au pas s'acheminent vers le Rhosne (leur rencontre estant lors fort perilleuse) & combien que ce fleuue soit impetueux,si le trauersent-ils aisément à nage, puis se promeinent tantost en vne prairie ores en vne autre,tellement qu'on diroit qu'ils sont desgoustez & ont perdu l'appetit:au reste tousiours gras, polis, refaits, de taille droite & haute,les flancs estroits & bien troussez, pour courir viste & estre tant plus robustes:le col si espais que c'est tout ce que deux hommes peuuent faire que l'embrasser, le fanon touchant presques à terre; le front charnu, l'œil tousiours farouche & demi clos,la corne gresle,courte,droite,poinctue, & faite comme pour nuire,le poil noir presques en tous. S'il y en a quelques vns tachetez de blanc, ils sont cauteleux & mauuais encore plus que les autres. On n'y en troune point de poil bay ou chastain;

comme es autres pays. Il n'y a pas long temps (adiouste Quinqueran) que ie fus spectateur d'vne force, farouche à merueilles. Vn de ces taureaux de grandeur presques incroyable, de poil grisastre, ayant vne estoile noire au milieu du front, estoit saisi de telle rage de heurter des cornes & se battre, qu'autãt de taureaux & d'hommes qu'il pouuoit descouurir, il leur couroit sus de fureur estrange. Rien ne seruoit aux hommes de se ietter par terre. Car il les pressoit tellement de ses genoux, qu'ils en estoyent estouffez. Le danger diuulgué, ceux du pays s'en donnoyent garde: mais les estrangers qui portez sur le Rhosne, descendoyent des basteaux en terre selon que leurs afaires le requeroyent, se trouuoyent surpris & accablez par les courses impetueuses & soudaines de ce taureau. Les paysans faschez de tant de maux, & qui iusques lors auoyent espargné cest animal, à la priere de son maistre, pource qu'il sailloit les vaches, & estoit cause que l'engeance du bestail estoit merueilleusement belle, estimerent qu'on pourroit le dompter en l'empeschant de courir ainsi. Pourtant s'amasserent-ils en tresgrand nombre, & trouuans moyen de le surprendre lui attacherent au col auec vne forte chorde vn trõc de bois pesant six quintaux. Cest empeschement brisa ses furieuses courses, mais fut cause d'vn autre grand mal : car impatient de tel ioug il ne cessoit de courir à trauers champs, endommageant les bleds de façon estrange. Il faut venir au dernier remede, tellement que du consentement de son maistre on le tua à coups de harquebouze. Quant à la maniere de combatre de ces bœufs, l'vn contre l'autre, ils y procedent ainsi. Chascun creuse vne fosse de ses pieds à vingts pas ou enuiron loin l'vne de l'autre. Tandis qu'ils peuuent se voir, tout leur effort est à ietter la terre hors de ce creux: apres auoir tellement fouy qu'ils ne s'entreuoyent plus, c'est à sortir impetueusement de là pour s'entreheurter & blesser de telle impetuosité, que tout l'enuiron retentit des coups qu'ils se donnent.

I'adiousterai pour la fin, vn exemple de lucte artificielle & laborieuse de Theagenes destiné au sacrifice, & d'vn taureau, comme Heliodore le descrit en son histoire Ethiopique, en termes exprimez en nostre langage comme s'ensuit. Il se ietta dessus le col du taureau; puis mit sa teste au milieu des deux cornes, lesquelles il embrassa entre ses deux bras, comme s'il lui en eust faict vn chapeau, & entrelassa ses doigts les vns entre les autres dessus le front du taureau, laissant pendre le demeurant de son corps sur l'espaule droicte du taureau qui l'emportoit ainsi suspendu, & l'alloit vn petit secouant à chasque saut qu'il faisoit. Mais quand Theagenes vid que sa pesanteur accabloit la teste du taureau, & qu'il sentit que les nerfs du col se laschoyent, apres qu'il l'eut porté iusques à l'endroit du lieu, où le Roy Hydaspes estoit assis, il ietta ses pieds deuant ceux du taureau, & lui en croisa les iambes pour le faire trebuscher: car à chasque pas qu'il faisoit ses ongles heurtoyent aux pieds de Theagenes, tellement que rencontrant ce choq deuant ses pieds en courant de toute sa puissance, & quant & quant estant agraué de la pesanteur & force de ce

Au 10. liu.

de ce ieune homme puissant & roide, les genoux tout à coup lui faillirent, & trebuscha la teste la premiere sur les espaules, par telle violence & roideur, qu'il en demeura long temps estendu sur l'eschine, les pieds contremont: car les cornes se ficherent en terre, voire si auant, qu'il n'eust sceu bransler la teste, seulement remuoit-il les cuisses, & les iambes, dont il battoit l'air en vain, se tourmentant fort impatiemment de se voir vaincu. Theagenes se ietta incontinent dessus, s'appuyant de sa main gauche, & secouant la droicte en l'air auec vne chere gaye & riante, dont il regardoit le Roy Hydaspes, & tout le peuple circonstant, comme s'il les eust conuiez de son rire à s'esiouir auecques luy, & que du mugissement du taureau il se fust serui au lieu de trompette, pour chanter le fanfare de sa victoire. Si cela est, les Prouençaux pourroyent en prendre exemple pour leur chasse, afin qu'à pied & à cheual ils peussent non seulement combatre les taureaux à coups de traict, ainsi aussi lutter contre eux, ainsi que fit Theagenes. Mais outre l'adresse & l'exercice, vne grande force est requise en telle lutte. Cela me ramentoit l'accident d'vn paysan, qui surpris n'y a pas long temps par vn cerf, lequel estoit en rut, & ne sachant où ni comment se sauuer, empoigna le cerf par les cornes, & lui donna tant de coups de pied aux genoux, que la beste fondit par terre, où il la tint arrestee iusques à ce que d'autres paisans fussent venus au secours, qui desgagerent celui-ci, ayans esfarouché & mis le cerf en fuite.

CHAP. XX.

Des lieures & connils; item de leurs aduersaires.

L'Ingenievx Esope conte que les lieures assemblez firent plainte de leur misere, alleguans qu'ils estoyent la proye des hommes, des oiseaux & des bestes carnassieres; que mieux vaudroit mourir vne fois que languir en peur continuelle. Pourtant resolurent ils, d'vn commun consentement, de fuir tous de vistesse en vn marest proche de là, pour s'y noyer de compagnie, & par tel remede mettre fin à leur vie douloureuse. Là dessus ils se prenent à courir par ensemble au lieu designé, d'où approchans, quelques grenouilles, cachees dedans les herbes au bord du marest, se donnent l'alarme, & toutes commencent d'vn saut à se ietter en l'eau. Alors vn lieure, des plus vieux, & bien auisé, s'escrie, Alte, compagnons, ne passez pas plus auant. Nous ne sommes si miserables que nous pensions: il y a d'autres animaux encores plus miserables, puis qu'ils nous craignent. Par tel conseil, prins & donné à

propos, ce maistre lieure sauua la vie à soymesme & à toute la race lieuroise. Combien que tel trait mythologique se puisse acommoder à plusieurs bonnes instructions: toutesfois l'experience a monstré qu'il n'y a presque point d'animaux plus exposez à diuers dangers que les lieures, voire auec plaisant spectacle. Car le lieure est vn animal tant agreable, qu'il donne tousiours du plaisir, quoy qu'à son dam, soit qu'on le cerche, & trouue, soit qu'on le coure & prene. Il y a tousiours du peril en la chasse & prinse des autres bestes: le lieure ne peut faire mal, & n'a que la course pour defense, & l'adresse de se garantir. Plutarque en escrit ces mots; « Les Iuifs s'abstienent de manger du lieure, pour la similitude qu'il a auec l'asne: car la couleur en tous deux est semblable, les oreilles longues & grandes, les yeux grands & reluisans, de maniere qu'il n'y a animal de petit au grand, qui soit plus semblable l'vn à l'autre: si ce n'est d'auanture qu'entre ces similitudes ils imitent encore en cela les Egyptiens, qui estiment diuine la vistesse de cest animal, & la perfection de ses sentimens naturels. Car sa veuë est si vigoreuse qu'il dort les yeux tout-ouuerts: aussi a-il l'ouye fort aigue, tellement que les Egyptiens, qui l'admirent, pour signifier en leurs lettres hieroglyphiques le sens de l'ouye peignent vn lieure. »

Au 4. liu. des propos de table, qu. 5.

Entre les ruses de cest animal pour se cacher & garantir, celle ci n'est des dernieres, qu'ayant le poil du dos noirastre, guidé de l'instruction de nature, il cerche, estant poursuiui, quelque champ fraischement labouré, où il se couche & met en forme à descouuert, se sauuant maintesfois de la poursuite des veneurs & des chiens par le benefice de sa couleur, ayant rapport à celle de la terre. Plutarque touche vne autre de leurs ruses, en ces mots, « Les lieures se retirans en leurs gistes portent leurs petis leuraux, l'vn d'vn costé, l'autre d'vn autre, tant qu'il y a bien souuent vn arpent de terre de distance entre les deux: afin que si d'auanture il y suruient homme ou chien, ils ne soyent pas en danger d'estre pris tout à vn coup: & eux apres auoir bien esgaré leurs pas, en courant & racourant çà & là, finalement font vn grand saut, le plus loin qu'ils peuuent de leur trace, & puis se couchent en leur giste. »

A. Tilesius, au traité des couleurs ch. 5.

Au traité Quels animaux sont les plus auisez.

Quelques autres anciens & modernes ont descrit la merueilleuse adresse du lieure à se donner garde de ses ennemis, item sa fertilité & superfœtation, sans quoy nous n'en verrions gueres, pource qu'on leur dõne la chasse de toutes parts. Bodin demande pourquoy Varron en ses liures de l'Agriculture tient que tous les lieures sont hermaphrodites & de deux sexes? Sa response est, que Varro a suiui l'oui-dire de son temps: mais l'experience ordinaire a monstré que les masles sont distingués par leur sexe d'auec les femelles: combien qu'entre les lieures on trouue plus d'hermaphrodites qu'entre nuls autres animaux. Pourtant les Hebrieux, qui penetrent plus auant es secrets de Nature, appellent tousiours le lieure *Arnebeth*, mot de genre feminin, pource que ce sexe abonde plus, que le masculin entre les lieures. Mais il ne se peut faire naturellement que le masle engendre sans femelle, ou que la femelle conçoyue sans

En so theatre de Nature, liu. 3.

sans semence de masle. Ce qui monstre qu'il y a voirement des lieures hermaphrodites, mais que tous ne le sont pas: ce que nous auons aprins d'vn expert veneur, qui nous en a resolus. Outreplus Bodin demande, d'où vient cela, & pourquoy les lieures sont si feconds: puis respond, que c'est afin qu'il y ait prouision suffisante & commune pour les hommes, les oiseaux de proye & les bestes sauuages: voire qu'il auint vne fois qu'vn lieure s'estant garanti des dents & pattes de quelques leuriers qui l'auoyent couru pres d'vne plage de la mer de Sicile, vn chien marin sortit & l'attrapa: dont fut fait l'epigramme Latin que nous auons ainsi exprimé,

La proye suis à plusieurs animaux,
Viuans en terre, en l'air, & dans les eaux.
Si quelque chien au ciel logé se treuue,
De son effort me faudra faire espreuue.

Entre infinis ennemis les lieures n'en ont point de plus dangereux & subtil que les chiens, qui par quelque antipathie naturelle, à l'aide de leur flair, les descouurent, poursuyuent, poussent es filez, attrappent & deschirent ordinairement. Les chiens de chasse donnent à entendre que le lieure n'est pas loin, s'ils remuent fort souuent la queuë, & suyuent la trace fort curieusement, se tournans çà & là, s'arrestans apres estre reuenus plusieurs fois en mesme endroit: puis courans ores d'vn costé ores de l'autre, & ne laissans cachette où ils ne donnent quelque atteinte du nez; iusques à ce qu'ils recueillent par leur syllogisme acoustumé; le lieure est passé par ci ou par là: mais non par l'vn ni par l'autre: c'est donc par cest autre là. Il y a des chiens beaucoup plus propres & qui ont bien meilleur nez les vns que les autres pour descouurir & esuenter incontinent vne grande estendue de pays. Les Espagneuls & autres chiens de queste trouuent & courent les lieures, mais ordinairement ils ne les prenent point, encores que par fois leurs ruses seruent peu pour leur garantir, quand il y a nombre de poursuyuans. Mais les leuriers courent plus viste, sont plus propres pour enuahir les lieures, plus duits à les arrester, & à garder la proye entiere. Entremeslons ici la plaisante chasse descrite par Pierre Quinqueran, pour monstrer la finesse & l'adresse de ces deux animaux, l'vn poursuyuant, l'autre se cachant. V- » ne chienne, dit-il, laquelle se maintient vigoreuse à merueilles chez » moy depuis six ans, seruira d'exemple. Ce lui estoit comme ordinaire » d'attraper dix lieures en peu d'heures, & de saisir au collet tout ce qu'el- » le auoit vne fois descouuert & fait leuer du giste: tellement que c'estoit » merueilles (& ie ne sache que cela lui soit iamais auenu) qu'vn lieure le- » ué se sauuast iamais de sa gueule & de ses pattes. Qui plus est elle chas- » soit tousiours es endroits les plus malaisez, asçauoir es campagnes où » les bleds estoyent enuironnez de fossez creusez en long & de trauers, & » couuerts d'espics fort hauts: dans lesquels creux se cachoyent les lieures, » tellement qu'à tous coups ma chiene les perdoit de veuë. Là dessus el- » le couroit, sautellant tantost d'vne part, ores de l'autre, iusques à ce qu'el-

En sa description des louänges de la Prouence.

le descouurist le lieure sortant de sa cachette, où il se tapissoit iusques à ce « que les chiens fussent eslongnez. Ceux qui sçauent que c'est de telle « chasse peuuent penser de quel effort ma chienne poursuiuoit sa proye: car « le lieure chassé d'vn fossé, desployoit au besoin ses pieds, & de sa ruse a- « coustumee, apres vne belle course en rase campagne, donnoit le change « aux chiens & regaignoit vn nouueau fossé. Ce qu'obserue Plutarque « ne doit estre oublié. Si nos chiens de chasse (dit-il) tuent eux mesmes « les lieures, ils sont bien aises de les deschirer, & en leschent & lapent le « sang bien goulument. Mais si le lieure se desesperant, comme il a- « uient souuentesfois, employe tout ce qu'il a d'haleine en l'effort d'vne « derniere course, tant qu'il estouffe sur la place, les chiens le trouuans « mort n'y veulent point toucher, ains se tienent tous à l'entour remuans « la queuë, comme s'ils vouloyent dire, que ce n'est pas pour en manger la « chair, mais pour gaigner le pris de la course, qu'ils ont combatu contre « lui. Tous les chasseurs, d'vne cõmune voix, auouent que cela auient pres- « ques ordinairement.

Au traité Quels animaux sont les plus aisez.

I. Pierius rapporte que Varro disoit y auoir trois sortes de lieures. Les premiers, surnommez d'Italie, ayans les pieds de deuant bas, ceux de derriere hauts, le poil du dos noirastre, le ventre blanc, les oreilles longues. Les seconds, appellez lieures de France, presques blancs: & les troisiesmes, d'Espagne, qu'on nomme Connils; qui à cause de leur semblance sont confondus quelquesfois es auteurs auec les lieures. La difference consiste au poil & en la grandeur. Le Connil a le poil plus descouuert, & est de plus petite & courte taille que le lieure. De loin l'on ne peut aisément les discerner: mais de pres on les distingue facilement. Aussi different ils en leur course & en leur giste. Les Connils habitent dedans terre, & ne s'eslongnent gueres de leurs clapiers; dedans lesquels ils se sauuent au moindre bruit d'hommes ou de chiens. Au reste ce sont animaux merueilleusement feconds, tellement qu'en moins de rien ils emplissent vne contree, & font de grands dommages aux bleds, iardins & plantes, dont ils peuuent aprocher. On dit qu'ils gasterent vne fois toute la moisson des isles Baleares, & contraignirent les habitans de demander secours à l'Empereur Auguste, pour estre deliurez de ceste fascherie. Varro escrit qu'ils fouillerent tant sous vne ville en Espagne, qu'ils la renuerserent. On les prend aux filez, ou auec les furets, ou à force de chiens. Telle chasse n'est vsitee en Alemagne, oui bien en France, en Hollande & en Italie. Pierre Quinqueran parlant de l'adresse des chiens qu'il surnomme Charnegues, dit de la prinse des Connils ce qui s'ensuit. Ces petis animaux sortent de leurs clapiers sur le soir, & cer- « chent leur pasture, ayans pour retraite asseuree de iour quelque creux en « vn rocher, ou vne tasniere de diuers destours en terre. Le chasseur espie « quelque nuict coye, mais claire, puis lasche son chien, lequel sent de loin « le lieure au moindre bruit qu'il face, court droit celle part & poursuit le « connil fuyant, lequel se retire par chemins conus en son giste, où le chiẽ « est porté à l'aide de son ouye, tellement que l'vn & l'autre se rendent à «

l'entree

» l'entree du creux, où le connil entre sans difficulté, le chien au contrai-
» re empesché de sa grosseur commence à abayer doucement & appeller
» son maistre, lequel s'y achemine au pas pour donner loisir au connil de
» se rasseurer, d'autant que si on le pressoit de trop pres, il n'oseroit sortir,
» ains demeureroit obstinement en son terrier. Il ferme toutes les aue-
» nues auec ses filez, met dedans son furet, lequel poussé de son inimitié
» naturelle court sus au connil, le contraint de sortir, & se ietter dedans
» le filé, où le chasseur le prend, auec tant de ioye & gaye contenance du
» chien qu'il est impossible l'exprimer, l'vn empesché à plier & trousser ba-
» gage, l'autre à gambader autour de la proye & des chasseurs.

Pour reuenir aux lieures, ci deuant nous auons refuté l'erreur de ceux qui estiment que la rẽcontre d'vn lieure trauersant chemin presage quelque malheur prochain, comme appert de ce qui est escrit au droit Canon, en la cause 26. quest. 2. Ie ne nie pas que ces courses de lieures n'ayent esté maintesfois fatales, le diable, exerçant ses impostures sous la forme d'vn tel animal. I'ai oui dire à tesmoins oculaires & dignes de foy, que durant le siege de Magdebourg fut veuë vne grand' troupe de lieures entre la ville & le camp, & que ceux qui voulurent courir apres furent prins ou bien battus par les sentinelles. En mesme sorte vn lieure fut cause, ce dit Pierius, de la prinse de Rome. Comme elle eust esté assiegee par l'Empereur Arnoul, lequel auoit mené secours à Berengaire, vn lieure leué de son giste par le bruit & cri des soldats, se print à courir vers la ville. Les soldats s'amassent par troupes, & se mettent apres, huans & faisans vn si estrange tintamarre, que les Romains qui faisoyent la garde, pensans que les ennemis vinssent à l'assaut, & se sentans trop foibles, à cause de leur petit nombre, pour la defendre, d'vn commun accord quitterent la muraille, & se ietterent en terre cõme desconfits. Les assiegeans sur ceste occasiõ entassans au pied des murailles les selles de leurs cheuaux, vnes sur autres, monterent au dessus, & sans resistance se rendirent maistres de la ville. Sigebert de Gemblours raconte ceste histoire en sa chronographie. Au contraire, selon le recit de Plutarque, vn peu deuant que commençast le tremblement de terre, dont Lacedemone fut toute ruinee, les ieunes hommes de la ville qui auec les garsons s'esbattoyent tout-nuds aux exercices du corps, dedans vn portique & galerie couuerte, ne pensans qu'à leurs exercices, se leua d'aupres d'eux vn lieure, qui aperceu fut poursuiui de ces ieunes hommes tout ainsi nuds & huilez qu'ils estoyent, auec grandes huees. Ils ne furent pas plustost partis que le comble de la galerie tomba sur les garsons qui estoyent demourez dessous, & les accabla tous. En memoire dequoy le tombeau où ils furent depuis inhumez s'appelle iusques auiourd'hui *Sismatias*, comme qui diroit la sepulture de ceux que le tremblement de terre a tuez. Malencontreuse fut la veuë du lieure, duquel Iaques Meyer escrit, que peu auãt la bataille donnee entre ceux de Gand & de Bruges, vn lieure ayant passé tout à trauers des corps de garde de ceux de Bruges, Ratger leur chef en perdit toute contenance, & tost apres, quoy qu'en plus grand nombre,

En la vie de Cimon.

Au 12. liu. des annales de Flãdres

ils furent desfaits par ceux de Gand.

Au demeurant, on ne peut nier que Satan ne ioue ses tragedies par infinis instrumens, & que la chasse des lieures ne lui serue, où par fois l'on en void qui courent n'ayans que trois pieds, les yeux flamboyans, le poil fort long, qui s'essayent de destourner les chasseurs en des marests, precipices, & autres lieux perilleux. On a veu sur terre & es nuees des chasses entieres d'hommes morts au parauant, qui sembloyent courir auec des chiens, filez, diuers equippage, faisans des bruits sourds, & des huees comme en la chasse. Puis tous ces fantosmes s'esuanouissoyent en fumee. Il y a long temps que mesmes illusions furent veuës entre les Parthes, tesmoin Corn. Tacitus, lequel raconte que comme Gotarzes faisoit prieres aux dieux en vne montagne nommee Sambulos, & offroit quelques sacrifices, Hercules aparut en songe aux prestres du lieu, les admonnestant de faire tenir prests, ioignant le temple, des cheuaux, equippez comme pour aller à la chasse. Les cheuaux ayans esté chargez de carquois pleins de flesches, coururent seuls la nuict çà & là, puis reuindrent fort las & deschargez de leurs flesches. Derechef en vne autre vision Hercules descouure où auoit esté faite la chasse, & trouue-on force bestes sauuages tuees. Telle fut sa ruse pour tenir en ses filez les pauures payens. Bodin remarque aussi, que Troiseschelles, sorcier fameux, descouuroit plusieurs de ses compagnons portãs pour marque l'impression d'vn pas de lieure, tellement enfoncé, que fourrant vne aiguille iusques au bout dedans ceste marque le sorcier n'en sentoit rien. Pour la fin, Iean du Tillet escrit, cõme Philippes de Valois & Edouard troisiesme, rois de France & d'Angleterre, estoyent sur le poinct de se donner bataille, vn lieure s'estant leué pres du camp des François y esmut vn si grand tumulte, que ceux de l'arriere garde pensans qu'on se battist s'armerent en diligence: & que quelques escuyers qui auoyent enuie de faire preuue de leur valeur demanderent l'accoller & d'estre passez cheualiers: mais les armees n'ayans point combatu, & le roy Edouard s'estant retiré sans rien faire, depuis ce temps tels Escuyers furẽt surnommez les cheualiers du lieure. En mesme sens, durant la guerre ciuile de Rome, Cornificius voyant ses soldats fuir plusieurs fois, par opprobre les surnomma lieures morionnez.

Au 12. liu. de ses annales.

En sa demonomanie.

En ses memoires.

FIN DV DEVXIESME VOLVME
DES MEDITATIONS HISTORIQVES.